This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

WIDENER
HN T34F 5

Digitized by Google

42566.14.5

THE GIFT OF

ANDOVER - HARVARD

HARVARD COLLEGE LIBRARY

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Mrs BISHOP

MADAME CRAVEN

NÉE LA FERRONNAYS

Sa vie et ses œuvres

D'APRÈS SA CORRESPONDANCE ET SON JOURNAL

Traduction de Mlle MARGUERITE PAPIN

Librairie académique PERRIN et Cie.

Digitized by Google

Digitized by Google

MADAME CRAVEN

Digitized by Google

ŒUVRES COMPLÈTES DE Mme Aug. CRAVEN

Née LA FERRONNAYS

Récit d'une Sœur, souvenirs de famille. (*Ouvrage couronné par l'Académie française.*) 46e édition. 2 vol. in-12	8 fr.	»
Le même. 2 vol. in-8°, avec portrait	15 »	»
Lady Georgiana Fullerton, sa vie et ses œuvres, précédées d'une lettre du cardinal Newman. 10e édition. 1 vol. avec portrait	4 »	»
Sœur Natalie Narischkin. 11e édition. 1 vol. in-12	4 »	»
Réminiscences. Souvenirs d'Angleterre et d'Italie. 5e édition. 1 vol	4 »	»
Le même. 1 vol. in-8°	7 »	50
Une année de Méditations. 5e édition. 1 vol	4 »	»
Le même. 1 vol. in-8°	7 »	50
Anne Séverin (*roman*). 24e édition. 1 vol	4 »	»
Eliane (*roman*). 12e édition. 2 vol	6 »	»
Fleurange (*roman*). (*Ouvrage couronné par l'Académie française.*) 31e édition. 2 vol	6 »	»
Le Mot de l'Énigme (*roman*). 17e édition. 2 vol	6 »	»
Le Valbriant (*roman*). 12e édition. 1 vol	3 »	50
Adélaïde Capece Minutolo. 10e édition. 1 vol	2 »	»
La Jeunesse de Fanny Kemble. 5e édition. 1 vol	3 »	»
Le Comte de Montalembert. Etude. 2e édit. 1 vol	2 »	»
Deux Incidents de la question catholique en Angleterre. 1 vol	2 »	»
Le travail d'une Ame. 5e édition. 1 vol	2 »	»
Le Père Damien. 5e édition. 1 vol	2 »	50

Châteauroux. — Typ. et Stéréot. A. Majesté et L. Bouchardeau.

Digitized by Google

Mrs BISHOP

MADAME CRAVEN

NÉE LA FERRONNAYS

SA VIE ET SES ŒUVRES

D'APRÈS SA CORRESPONDANCE ET SON JOURNAL

Traduction de Mlle MARGUERITE PAPIN

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1897

Tous droits réservés.

Digitized by Google

42566.14.5

V

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY
APR 14 1971

X102

Digitized by Google

MADAME CRAVEN

CHAPITRE Ier (1808-1830)

Naissance de Mme Craven. — Sa famille. — Querelle avec le duc de Berry. — Ambassade de Russie. — La société française de 1825 à 1830. — Voyage à Rome. — Monsieur Rio. — Visite aux Catacombes.

En 1832, la plupart de ceux qui vivaient à Londres dans le monde de Lady Granville et de Lady Palmerston, les habitués de Holland House et de Broadlands, de Bowood et de Worsley, avaient rencontré M. et Mme Augustus Craven. Ils avaient pu apprécier la femme cosmopolite, grande dame accomplie, aux fins instincts politiques, l'actrice de salon consommée qu'un bon juge a déclarée « la femme la plus intelligente qu'il ait jamais connue ». On ignorait alors qu'elle avait commencé le « Récit d'une sœur », qui est et restera toujours son titre de gloire, dans une sphère plus vaste que ses amis n'auraient pu l'imaginer. Personne mieux que cette femme du grand monde, n'a su par son génie et son amour renouveler la foi dans la conduite de la vie chrétienne, et démontrer que dans la poussière brillante de la société européenne, on trouvait toujours des saints et des confesseurs.

Pauline-Marie-Armande Ferron de la Ferronnays naquit à Londres, Manchester Street, le 12 avril 1808.

Digitized by Google

Ses parents avaient émigré pendant la Révolution. L'enfant fut baptisée à la chapelle française de King Street, Portman Square, et fut même inscrite, vingt-six ans plus tard, de nationalité anglaise dans son certificat de mariage. Son père, le comte de la Ferronnays, appartenait à cette vieille souche bretonne qui illustra la France pendant plus d'un siècle. Un de ses ancêtres fut le compagnon d'armes de Bertrand Duguesclin. Son descendant avait hérité de cette susceptibilité sur le point d'honneur, particulière à sa race. Dans ses « Mémoires d'Outre-Tombe », Chateaubriand dit en parlant de M. de la Ferronnays : « Chacun admire mon noble collègue, et personne ne le hait, parce que son caractère et son esprit sont droits et tolérants ». Ces qualités se retrouvent dans les personnages du « Récit d'une sœur ». Leur facilité pour les langues et la musique, leur enthousiasme, leur foi dans l'invisible sont distinctement celtiques, ainsi que la subtile vivacité d'esprit, qui diffère si entièrement de la mobilité du gascon et du provençal.

Auguste de la Ferronnays s'était distingué dans les huit campagnes dont Châteaubriand nous a décrit toutes les misères. Ami intime du duc de Berry, attaché à la famille royale par un dévouement sans bornes, il leur resta fidèle au prix de tous les sacrifices.

La comtesse de la Ferronnays, Marie-Albertine de Sourche de Montsoreau, comptait dans ses alliances plusieurs noms historiques, mais son plus grand mérite et son titre de gloire furent d'avoir toujours été une femme et une mère parfaite. Elle posa les fondements de l'union et de l'affection mutuelle de ses enfants. Son tact et son courage furent toujours à la hauteur des circonstances ; dans les épreuves de l'émigration, aussi bien que dans les difficultés plus graves encore du retour en France avec le duc de Berry, et dans la ruine de 1830. Elle se maria en 1802, à Clagen-

Digitized by Google

furth, en Carinthie, au moment de la dispersion du camp royaliste.

Il est possible que l'amitié particulière de M. de la Ferronnays pour le duc de Berry, ait été pour lui un obstacle à une carrière plus indépendante. Il avait cependant tout ce qu'il fallait pour réussir. Mais à cette époque, ils étaient l'un et l'autre sérieusement occupés des chances quelque peu vagues de leur retour en France. Cette heure sonna pourtant. Le duc de Berry et son aide de camp M. de la Ferronnays débarquèrent ensemble à Cherbourg. A l'occasion du mariage du duc de Berry avec la princesse Caroline de Naples, la comtesse de la Ferronnays fut nommée dame d'honneur de la future duchesse.

On lui confia la corbeille, don de Louis XVIII à la fiancée de son neveu, et elle partit pour Marseille avec une députation de dames qu'elle offensa, lorsqu'avec sa bonté ordinaire, elle visita la princesse au Lazaret.

La marquise de Montsoreau, mère de Mme de la Ferronnays, fut nommée gouvernante des futurs enfants de France. On sait que la duchesse de Tourzel, sa tante, et marraine de Pauline, avait occupé le même poste auprès de Louis XVII et de Madame Royale pendant la fuite de Varennes et au Temple.

Tout souriait à la famille de la Ferronnays, lorsqu'un mot, prononcé par le duc de Berry dans un moment de colère, blessa vivement M. de la Ferronnays. Le prince, revenu de son emportement, offrit de croiser l'épée avec son ami. M. de la Ferronnays refusa de se battre avec l'héritier présomptif du trône, mais quitta immédiatement les Tuileries pour n'y jamais revenir [1].

1. Ce mot du duc de Berry fut prononcé dans la chaleur d'une discussion à propos d'une faute d'étiquette commise par la marquise de Montsoreau. Elle avait eu un instant d'hésitation, ne sachant pas si elle devait obéir aux ordres du roi, sans l'autorisation du duc de Berry, dans la disposition de la layette préparée pour le premier enfant de la duchesse, qui mourut en naissant.

Digitized by Google

Pendant la Révolution, M. de la Ferronnays avait perdu une grande partie de ses biens, et l'indemnité fournie pour les émigrés n'avait pas encore été adjugée. Abandonner sa situation à la cour, compromettre l'avenir de ses enfants et de ses parents était un sacrifice sérieux. M. de la Ferronnays n'hésita pas. Il resta longtemps sans espoir d'aucun emploi. Le duc de Berry suppliait toujours le roi de rétablir dans ses droits l'ami qu'il avait offensé. Enfin, M. de la Ferronnays fut nommé ambassadeur à Saint-Pétersbourg et, malgré de nombreux changements de ministères, garda son poste pendant huit ans. Ami personnel de l'empereur Alexandre, ce fut auprès de lui que le nouveau czar chercha un appui dans la terrible journée où éclata la conspiration qui amena son avènement au trône. Quand il se trouva seul avec l'ambassadeur, le czar ensevelit son visage dans ses mains et fondit en larmes. Chez un homme de cette énergie, ce fut un moment d'abandon qui ne devait plus se représenter.

Mme Craven avait alors dix-sept ans. Elle avait déjà noué à la Cour de Russie des amitiés qui durèrent toute sa vie. Les lecteurs de « Fleurange » se souviendront avec quelle exactitude elle décrit dans cet ouvrage les événements dont elle fut alors témoin. Elle parle encore dans les « Réminiscences » de ses impressions à l'arrivée de Lord Francis Gower [1] et du duc de Wellington, envoyés en mission spéciale de félicitations auprès de l'empereur Nicolas.

M. de la Ferronnays appartenait à cette classe de libéraux en France qui, tout en restant fidèles aux Bourbons, n'attendaient pas et même ne désiraient pas un retour de l'état social détruit en 1789. Il voulait la réforme et le progrès dans le système de gouvernement, autant pour corriger l'absolutisme de Napoléon que pour satisfaire les aspirations d'un peuple étourdi et surexcité par les événements de la Révolution et de

1. Depuis, premier comte d'Ellesmere.

Digitized by Google

l'Empire. Il était philhellénique, opposé à l'influence turque ainsi qu'à Metternich et à Canning. Il représenta la France au congrès de Vérone. Il est certain que les opinions de Mme Craven dans la suite sont dues aux impressions qu'elle reçut à cette époque.

En 1827, M. de la Ferronnays revint à Paris et fut nommé ministre des affaires étrangères, d'après le désir formel de Charles X. En vain l'ancien ambassadeur plaida-t-il son ignorance des affaires de la France, de ses partis, de sa politique générale, résultat de son séjour prolongé en Russie. En vain insista-t-il sur son incapacité à combattre les dangers qu'il entrevoyait : « S'il y a des dangers, » dit le roi, « refuserez-vous de les partager avec votre ami ? » Il n'y avait plus d'objection possible, M. de la Ferronnays accepta.

Pauline avait alors dix-neuf ans, et une existence des plus brillantes s'ouvrit pour elle, au faîte de la société parisienne.

N'importe quels parents eussent été fiers d'une telle fille, et les siens n'avaient aucun désir de l'éloigner par un mariage de cet heureux cercle de famille, présidé par Mme de la Ferronnays. Les épreuves de sa vie et les événements de son enfance avaient développé l'intelligence de Pauline et renforcé sa piété, héritage de toutes les jeunes filles bien nées en France. Les liens qui unissent une mère à sa fille furent encore resserrés entre Pauline et Mme de la Ferronnays par une respectueuse affection sans bornes.

La société de la Restauration était dans toute son effervescence, quand Pauline y parut pour la première fois. Lamartine éclipsait ses prédécesseurs ; Talleyrand et Chateaubriand, retirés sous leurs tentes, influençaient encore de loin les hommes d'État journalistes de cette époque agitée. Lamennais, « quoique secrètement attiré par l'abîme, ne faisait aucunement pressentir la proximité de sa chute [1] ».

1. Il venait d'arborer plus haut que jamais le dévouement à l'E-

Digitized by Google

En politique, M. de la Ferronnays et ses amis, Hyde de Neuville, Laîné et Martignac, pensaient que le roi tiendrait les promesses de la « Charte ». Les romantiques à longs cheveux et les derniers revenants de l'Œil-de-Bœuf cherchaient à opérer les fusions décrites par Stendhal et Balzac. L'air était plein d'impulsions généreuses et de projets chimériques.

Mlle de la Ferronnays donna ses plus vives sympathies aux opinions enflammées du jour. Artiste par tempérament, les discussions sur l'art l'intéressaient particulièrement, mais sur cet art qui a toujours servi la religion comme sa première et dernière fin.

Petite et frêle, ses grands yeux noirs sérieux et profonds s'illuminaient quand le sentiment de la beauté matérielle ou morale s'éveillait en elle. Ils étaient son plus grand charme. Son sourire doux et spirituel découvrait des dents magnifiques qu'elle conserva jusqu'à la fin de sa vie. Un critique sévère eût sans doute trouvé sa tête un peu longue pour sa taille et son nez trop aquilin. A Naples, ses amies l'appelaient : « Il profilo del Dante ». Mais l'expression de son visage lui enlevait toute la sévérité de celui du poète. La grâce de sa pose et de ses gestes, sa dignité et sa distinction parfaites, la rendaient séduisante au suprême degré. Sa « voix d'or » avait des intonations tour à tour vibrantes ou indignées, tendres ou sévères, d'accord avec les sentiments qui l'agitaient. Elle parlait plusieurs langues avec une facilité prodigieuse, s'appropriant les idiomes de chacune sans les confondre ; son jugement sur toute question sociale ou morale était droit et prompt. Elle parlait vite,

glise romaine en publiant le projet qu'il avait conçu de créer pour le service de l'épouse de Jésus-Christ, une phalange militante, laquelle devait s'appeler « la Congrégation de Saint-Pierre ». Cette annonce avait été comme le puissant coup de sifflet dont parle le prophète Zacharie : « Je sifflerai et je les rassemblerai. » (Oraison funèbre de Mgr Bornet par M. l'abbé Lapric.) Note du traducteur.

Digitized by Google

mais chaque mot était choisi et bien placé. Sans aucun effort apparent, sa conversation était de l'art. Ceux qui l'aimaient et la connaissaient bien, savaient quel inaltérable amour de Dieu et de la religion, quel enthousiasme pour toute noble et grande action, se joignaient à tant de brillantes qualités. La vie intime et mystique de son âme se révélait dans toutes ses paroles, dans les peines et les plaisirs de chaque jour. Ses frères et ses sœurs la consultaient en tout : elle était l'oracle de sa famille.

Plus d'un soupirant lui fut présenté par ses parents et repoussé avec grâce mais fermeté. Elle était heureuse à son foyer. En se mariant, elle ne consulta que son cœur. Ce fut sans doute la sympathie qu'elle éprouvait déjà pour les habitudes anglaises, qui lui fit réclamer le droit de choisir elle-même son mari.

Une légère attaque de paralysie, vers la fin de 1828, avertit M. de la Ferronnays qu'il devait se reposer pendant quelque temps. Il n'approuvait pas le courant royaliste vers les ordonnances de 1830 ; ce fut, donc sans regret qu'il se retira du ministère, et partit, sérieusement malade, pour l'Italie, accompagné de Pauline, au mois de janvier 1829.

Mme de la Ferronnays et Eugénie vinrent les y rejoindre au mois de juillet de la même année, et ils s'établirent tous à la villa Citadella, près de Lucques.

Les lecteurs du « Récit d'une sœur » se rappelleront les événements survenus alors, et comment, voyageant dans le nord de l'Italie avec sa famille, M. de la Ferronnays reçut sa nomination d'ambassadeur à Rome.

Cette nouvelle hâta leur retour en France. M. de la Ferronnays revint à Rome, avec son fils Charles et sa jeune belle-fille Emma, tandis que Mme de la Ferronnays allait en France avec Pauline et Eugénie. Ce ne fut qu'au mois d'avril suivant qu'ils se retrouvèrent

Digitized by Google

tous à Rome au palais Simonetti, sur le Corso, où était alors l'ambassade de France.

Un jeune gentilhomme breton, M. Rio, avait fait à Paris, l'année précédente, la connaissance de M. de la Ferronnays. Il s'attacha à lui avec enthousiasme. Au moment où Mme de la Ferronnays partait pour Rome avec ses enfants, M. Rio y allait lui-même commencer les recherches et les travaux sur l'art et les antiquités, qui ont rendu son nom célèbre. M. de la Ferronnays lui demanda de faire le voyage avec sa famille que M. Rio ne connaissait pas encore. « Ce fut Albert, » écrit ce dernier, « qui m'apporta ces bonnes nouvelles, et lui qui me présenta à sa mère et à ses sœurs. Ils n'étaient pas plus heureux que moi de la perspective d'un voyage qui devait nous conduire dans la ville éternelle. Nous nous préparâmes aussi bien que possible, par des études appropriées, au plaisir qui était devant nous. Nous étions tous les jours plus impatients de voir les endroits et les objets qui occupaient notre imagination.

« Après que nous eûmes traversé les Alpes, nous voyageâmes lentement. On décida mes compagnons à s'arrêter à Pise pour voir le Campo Santo, et à Florence pour visiter les galeries Pitti et Uffizi. Nous entrâmes dans Rome la nuit. Le silence n'était interrompu que par le bruit monotone des roues et le jaillissement des fontaines ; et en arrivant au but de notre voyage, la prière nous parut plus nécessaire que la nourriture ou le sommeil. Le matin suivant, nous fîmes en premier lieu, comme nous le devions, une visite à la basilique de Saint-Pierre. L'ambassadeur nous y conduisit lui-même, constatant sur nos visages avec une joie paternelle la trace des émotions qu'il s'attendait à y trouver.

« Ceux qui connaissent le « Récit d'une sœur », peuvent avoir une faible idée de ce que j'éprouvais. Tous les personnages de ce drame, à l'exception de

Digitized by Google

celle qui en est l'héroïne, étaient là, recevant des impressions profondes qui ne devaient point rester stériles. »

M. Rio était le plus âgé et le plus instruit de ces jeunes gens, mais il dit « qu'il reçut plus qu'il ne donna, et reconnut combien la supériorité de l'âme domine la supériorité de l'intelligence ». « L'harmonie des dons de l'intelligence et des dons de la grâce était complète dans cette famille privilégiée, » continue-t-il. « A l'occasion d'une visite aux Catacombes, nous demandâmes de n'être accompagnés par aucun guide. La prière et la méditation étaient impérieusement nécessaires à ces âmes élevées que je cherchais à atteindre. Grâce à notre solitude, je fus témoin d'une scène qui attira mon attention, autant que les tombes et les symboles qui m'environnaient. Mes compagnons passèrent lentement de sanctuaire en sanctuaire, et j'essayais de deviner pour m'y unir quelles étaient leurs prières. J'enviais presque les larmes qui inondaient leurs visages, quand ils relevèrent leurs têtes inclinées vers la terre. Je n'avais point partagé leur émotion ; et en remontant les marches par lesquelles nous étions descendus, j'étais assez frivole pour me demander lequel de nous interpréterait le mieux les sentiments dont j'avais été témoin. »

Avec les plus sérieuses promesses de discrétion en dehors de sa famille, M. Rio décida enfin Mlle de la Ferronnays à écrire quelques-unes de ses impressions. « Après m'être ainsi servie de ma plume pendant une heure en 1830 », dit Mme Craven dans les « Réminiscences », « je la déposai pour ne la reprendre que trente-cinq ans plus tard, lorsque j'osai publier les souvenirs qui appartiennent à cette même époque. »

L'abbé Gerbet publia ces lignes en 1837 dans « l'Université catholique », et les inséra dans ses « Esquisses de Rome chrétienne ». Il écrit : « La source des sen-

Digitized by Google

timents pieux que les catacombes ont inspirés à leurs pèlerins des temps passés, coule toujours avec la même abondance. Les cœurs chrétiens les retrouvent bien vite à leur entrée dans ces lieux, et lorsqu'après les avoir visités, ils confient au papier les émotions qu'ils y ont puisées, il arrive souvent que ces bonnes pensées deviennent tout naturellement de bonnes choses. Ce caractère me semble admirablement empreint dans les lignes que je vais citer, écrites au sortir des catacombes de Saint-Sébastien, par une jeune chrétienne de vingt ans. Je me plais à terminer le chapitre sur les vieux cimetières des martyrs par une page qui rattache si bien la piété du temps présent à celle des anciens temps. »

J'ai visité les catacombes, et l'impression que j'y ai reçue et que j'en conserve est, grâce au Ciel, plus vive et plus profonde qu'aucune de celles que m'ont laissées les monuments et les ruines que j'ai contemplés à Rome, avec le plus d'admiration. Je sens maintenant avec reconnaissance que mes émotions les plus fortes sont causées par ce qu'il y a de meilleur en moi et je remercie Dieu d'avoir créé mon cœur capable de sentir ce que jamais mon imagination ne m'a fait éprouver. Je n'avais qu'une idée vague de l'effet que ce lieu produirait sur moi. Je n'y avais pas beaucoup pensé d'avance, et j'y suis arrivée sans avoir prévu de quelle nature seraient les sensations qui devaient y remplir mon âme. Peut-être cette circonstance les a-t-elle rendues plus vives. Je puis croire du moins, qu'aucune préparation n'aurait pu les augmenter, comme nulle expression ne peut les rendre. En entrant dans cette sombre caverne, je me suis d'abord sentie saisie d'un respect et d'un recueillement si profonds, que je n'aurais pu proférer une parole, même pour prier, et cependant, je ne sentais pas bien distinctement encore quel souvenir ce lieu réveillait en moi.

J'étais touchée avant de me rappeler pourquoi, et ce n'est que lorsque mon cœur était déjà attendri et bien disposé à la recevoir, que la pensée des chrétiens et des martyrs est venue le remplir d'une émotion si violente, que je ne me

Digitized by Google

rappelle pas d'avoir rien éprouvé de semblable dans toute ma vie. J'étais près de l'autel où la messe s'est célébrée pendant le temps des persécutions. Je regardai cette pierre sur laquelle s'étaient attachés les yeux de ceux qui, à cette même place où j'étais, ont articulé ces prières sublimes et touchantes plus qu'aucune de celles qui ont jamais été adressées à Dieu. J'aurais bien voulu me mettre à genoux et prier aussi ; aucun lieu en ce monde n'en peut inspirer un plus juste désir. Mais je n'ai pas osé, car je n'étais pas seule, et j'ai suivi ceux qui marchaient devant moi, sans rien dire, essayant de ne pas me laisser distraire des sentiments que je ne pouvais exprimer.

En avançant cependant dans ces étroits détours, une émotion plus forte s'est emparée de moi. Devant l'autel, je ne pensais qu'à leurs prières et j'oubliais leurs souffrances ; mais ces tombeaux entre lesquels il reste à peine assez d'espace pour marcher, cette place pour les morts plus grande que celle qui reste aux vivants m'ont rappelé ce qui avait été souffert par ceux qui, debout sur cette terre où j'avais les pieds, attendaient l'instant où ils seraient aussi couchés à côté de leurs frères. Pendant un instant, je me figurai la douleur et les angoisses de ceux qui attendaient longtemps la mort, j'oubliais qu'ils étaient chrétiens. J'oubliais qu'une espérance plus forte que toutes les douleurs en avait banni la plainte et l'horreur, et qu'au milieu de cette affreuse caverne, on n'avait entendu retentir que des chants d'espoir et d'allégresse. J'oubliais que le seul sentiment qui ait jamais fait battre de regret leurs cœurs héroïques, était celui de n'avoir pas encore versé leur sang, comme ceux qui, plus heureux, les avaient devancés dans le ciel, et une seule crainte, celle de mourir sans avoir confessé leur foi. Tous ces souvenirs me sont venus, et j'ai honte d'avoir éprouvé autre chose que de l'envie pour ceux qu'a abrités ce sombre séjour. J'ai pensé alors à moi-même avec confusion ; j'ai rougi en pensant que j'étais chrétienne comme celles qui, jeunes et faibles comme moi, oubliant qu'il y avait du bonheur sur la terre, n'ont dans ce lieu demandé à Dieu que la gloire d'y mourir pour lui. J'ai comparé mes prières avec les leurs, et je les ai trouvées bien indignes. Dans ce moment, j'ai désiré partager leur sort ; j'ai dit du moins sincèrement dans mon cœur que j'achè-

Digitized by Google

terais volontiers une partie de leurs vertus au prix de tout mon bonheur dans ce monde, et j'ai demandé à Dieu que cette prière ne fût point l'effet d'un enthousiasme passager, mais qu'il la rendît sincère et durable. Nous sommes sortis des catacombes par l'escalier qui y conduisait les chrétiens, et c'est en y arrivant que j'ai senti à la fois dans mon âme toutes les impressions différentes que je venais d'éprouver successivement. Les marches sont les mêmes que leurs pas ont foulées en allant au supplice. J'aurais voulu me prosterner et en baiser l'empreinte.

J'aurais voulu ne pas quitter cette place et y pleurer sans contrainte. Je sens que là j'aurais pu exprimer les sentiments qui remplissaient mon cœur. Je pensais alors que les jeunes filles qui ont monté ces degrés, en allant mourir héroïquement, me voyaient du haut du ciel et priaient pour moi qui leur ressemble si peu. J'aimais à songer qu'elles voyaient dans mon cœur ce que je ne pouvais articuler, et qu'elles protégeaient ma prière. Je me sentais indigne de poser mes pieds où elles avaient mis les leurs, et cependant c'est avec un sentiment d'une douceur inexprimable que j'ai monté ces marches qu'elles ont gravies avec autant de calme et plus de bonheur que moi quand la mort les attendait en haut. Trop de pensées inondaient mon âme. Je n'ai pu résister au besoin d'embrasser avec ardeur cette pierre sacrée avant de rentrer dans l'église. En y revenant, je me suis mise à genoux, j'aurais voulu y rester bien longtemps. Je venais de sentir des transports qu'aucun moment de ma vie ne m'avait fait comprendre. Je les devais à la religion dans laquelle j'ai eu le bonheur de naître, et j'avais besoin de remercier Dieu et de lui demander que toute ma vie fût l'expression de ma reconnaissance pour lui.

Digitized by Google

CHAPITRE II (1830-1833)

Révolution de 1830. — Castellamare. — Albert de la Ferronnays. — La famille de la Ferronnays s'établit à Naples. — *L'Avenir*. — Alexandrine d'Alopeus.

Lorsque Pauline écrivait ces lignes, elle était peut-être à l'apogée de sa carrière mondaine. Elle quittait sa vie brillante de Paris, et venait à Rome, entourée de l'éclat de la jeunesse, de la fortune et d'une haute situation, admirée de tous, adorée des siens. Mais ce moment enchanteur fut court. Elle écrit : « Nous partîmes pour Naples le 15 juillet, la chaleur ayant fatigué mon père ; et nous y étions depuis trois semaines lorsque tomba sur nous, comme la foudre, la nouvelle des événements survenus à Paris les 28, 29 et 30 juillet.

« Mon père, comme on le sait, donna sa démission et au premier moment il fut question de retourner à Rome pour y faire nos paquets et quitter l'Italie. Mais sur ces entrefaites, mes deux petites sœurs Olga et Albertine tombèrent malades et cette circonstance, qui empêcha ma mère de partir, retarda la décision à prendre pour l'avenir et contribua à changer tous les projets qui avaient été formés d'abord. Emma et moi nous accompagnâmes seules mon père à Rome. Nous revîmes notre pauvre maison bien autrement que

Digitized by Google

nous ne nous y étions attendus ; déjà démantelée et à moitié démeublée.

« Je retournai à Naples au commencement de septembre, bien contente de rejoindre ma mère et Eugénie que nous trouvâmes établies à Castellamare, dans une petite villa qu'on nous avait prêtée, je crois, pour quelque temps.

« Cette villa, qui n'était point, en réalité, plus laide que beaucoup d'autres, nous parut cependant plus triste et très délabrée et en contraste parfait avec l'établissement que nous quittions. Nous ne savions pas trop alors quel serait notre sort ; nous nous imaginions qu'il allait peut-être ressembler à celui de nos parents pendant la première émigration, et nous faisions nos projets en conséquence. Eugénie disait qu'elle pourrait enseigner la musique, et moi, je me trouvais capable d'être gouvernante de très jeunes enfants. »

Et cependant, Pauline avait vingt ans. Elle aimait la vie, le luxe, le plaisir, et l'avouait franchement. « Que je m'amuse ! » s'écriait-elle souvent, « et comme cela m'amusera de me souvenir que je me suis amusée ! »

Elle dut certainement souffrir plus que ses frères et sœurs de ce changement de fortune. Passionnée pour la politique, elle comprenait mieux le loyal sacrifice qu'avait fait son père, en abandonnant sa carrière.

Bien que les lignes écrites après sa visite aux catacombes fussent l'expression de ses sentiments les plus intimes, Pauline de la Ferronnays n'était pas ascétique : ce ne fut que plus tard qu'elle apprit la douceur du renoncement. Tout ce qui était beau et distingué charmait sa nature d'artiste. Elle aimait à s'entourer de jolies choses, les admirant même chez les autres. Jusqu'à la fin, sa toilette fut aussi soignée, son salon aussi élégant que ses moyens le lui permirent.

Dans ses « trois patries », la France, l'Angleterre,

Digitized by Google

l'Italie, elle trouva la satisfaction de son cœur, de son amour de la vérité et de ses goûts artistiques. Ceux qui ont lu le « Récit d'une sœur », savent quels liens l'attachaient à sa famille et à ses amis. Par ses lettres, nous voyons à quel point elle souffrit dans son patriotisme des erreurs commises par des chefs incapables, et comment elle se réjouit à chaque pas dans ce qu'elle considérait comme la meilleure voie. Elle était aussi sensible aux choses extérieures qu'elle fut fidèle aux réalités invisibles qui dirigèrent sa vie.

Le charme de Castellamare adoucit pour elle ce moment d'épreuve. Sa propre famille lui offrit des intérêts qui compensèrent pour elle cette éclipse momentanée. Son frère Albert lui était particulièrement cher. Il avait dix-neuf ans et lui ressemblait même de visage. Il avait ses grands yeux noirs, brillant des mêmes enthousiasmes.

M. Rio écrivait de lui en 1830 :

A cause d'une longue maladie et d'une convalescence plus longue encore, son éducation avait été nécessairement ajournée. Avant de venir en Italie, il semblait à peine mûr pour les moyens de progrès spirituel qu'une résidence à Rome offre aux âmes bien préparées. Il avait cependant en lui des germes si prêts à éclore, qu'il suffisait de l'aide d'une main amie pour développer la fleur spirituelle de sa vie à venir.

Albert était alors destiné à la diplomatie, et fut attaché à l'ambassade de son père pendant sa courte durée. M. de la Ferronnays était un Breton vigoureux qui avait connu les vicissitudes extrêmes de l'existence. Il s'impatientait quelquefois de la santé délicate qui avait arrêté l'éducation de son fils. Il n'aimait pas ce qui lui paraissait exagéré et sentimental chez aucun de ses enfants. Ce ne fut que plus tard qu'il s'associa à leur fervente prière et les suivit dans les régions élevées où ils vivaient toujours. « Une grande épreuve

Digitized by Google

et un grand choc étaient nécessaires, » dit M. Rio, « pour révéler les trésors cachés dans son âme, trésors d'affection, d'intelligence et de pieuse résignation. A partir de la catastrophe qui précipita sa famille du plus haut rang diplomatique, sa correspondance, jusqu'alors superficielle et sans but, devint sérieuse. Il regrettait profondément son incapacité à aider sa famille et désirait vivement étudier et travailler. » M. Rio proposa de lui servir de maître ; M. de la Ferronnays ne pouvant alors prendre une décision immédiate, écrivit à son jeune ami : « La résignation et le courage avec lesquels mes enfants se soumettent aux sacrifices de tout genre qui résultent de la ligne de conduite que j'ai adoptée, sont pour moi à la fois une source de consolation et d'orgueil. Une famille comme celle que j'ai l'honneur de posséder, donne à un homme la force de supporter le malheur. » Au milieu de toutes ces difficultés, la maison de Castellamare ne fut jamais triste. La tendresse profonde qui unissait tous ces cœurs d'élite chassait les ombres, et les aida à supporter l'infortune. Pauline se dévoua à ses devoirs de fille et de sœur aînée, s'oubliant pour le bonheur de tous. Elle aimait sa mère par-dessus tout, et cet amour lui était bien rendu par celle dont elle dit dans le « Récit d'une sœur » :

« Ma mère ! oh ! Eugénie avait raison ; elle nous aimait tous tendrement ; mais, s'il y avait dans son cœur une légère prédilection pour l'un de ses enfants, je crois que c'était pour moi, et de mon côté, il me semble aussi que je l'ai aimée avec plus d'épanchement encore que les autres, avec une admiration plus vive, surtout avec une confiance plus illimitée. »

En suivant les premières années de jeunesse de Pauline, on revient continuellement au « Récit d'une sœur ». Nulle révélation ne pourrait égaler la sienne, et malgré toute l'humilité dont elle s'enveloppe, il est

Digitized by Google

impossible de ne pas comprendre quelle sympathie elle inspirait, et quelle fascination elle exerçait autour d'elle. L'exil de Castellamare ne devait pas durer longtemps. « Je ne sais comment les choses s'arrangèrent, » écrit Pauline : « mais en janvier 1831, nous nous trouvâmes établis sur la Chiaja, dans une maison voisine de celle de Sir Richard Acton, dont Lady Acton, sa mère, faisait les honneurs[1] ; et au lieu de la vie obscure et misérable à laquelle nous nous étions résignés, cet hiver-là fut très brillant. »

Lady Acton était une ancienne amie des parents de Pauline, et elle était liée à Naples avec la plus haute société anglaise. Son salon était fort recherché à cette époque si brillante. Il y avait beaucoup de jeunes gens et de jeunes filles ; on dansait, on chantait, on jouait la comédie, et on faisait des tableaux vivants.

Dans une note du « Récit », Mme Craven parle du voyage d'Albert à Rome, avec M. de Montalembert, et rappelle comment les amis devaient se rejoindre et dans quelle mémorable occasion. Le premier numéro de *l'Avenir* parut le 16 octobre 1830[2]. Son programme

1. « Sir Richard Acton était le fils de Sir John Acton, le fameux ministre de Ferdinand Ier, roi de Naples. Il épousa, en 1831, une fille du duc de Dalberg. Lord Acton est leur fils.

2. Fondé par M. de Lamennais avec le concours de l'abbé Gerbet, de l'abbé Lacordaire, du comte de Montalembert et de plusieurs autres, *l'Avenir* fut le manifeste politique de M. de Lamennais, l'expression pratique de sa philosophie. Les deux dogmes dont elle se composait s'y montrèrent à découvert et furent poussés à l'extrême. L'autorité religieuse y fut proclamée comme la seule souveraineté légitime ; l'autorité royale, fondée sur la tradition historique, fut traitée de tyrannie, attaquée, accusée comme un obstacle à la souveraineté du genre humain, personnifiée dans l'Eglise. Bientôt, des doutes s'élevèrent, des réclamations surgirent, de graves protestations éclatèrent. L'orthodoxie de *l'Avenir* fut mise en doute, et un mémoire signé par un certain nombre d'évêques français fut présenté au pape. La route que devait suivre le chef des écrivains qui avaient adopté ce journal pour organe, semblait toute tracée. Il avait placé l'infaillibilité divine et humaine dans le Souverain Pontife, et avait proclamé que, même au temporel,

Digitized by Google

fixa l'attention de tous les catholiques dévoués. C'était l'organe de M. de Lamennais, et ses principaux rédac-

les rois relevaient de sa souveraineté. Le devoir des écrivains qui professaient ces maximes de soumission absolue, était de les pratiquer et de subordonner leurs idées au chef de l'Eglise. Il n'y a pas de bonnes paroles, en effet, qui vaillent un bon exemple.

On espéra que ce bon exemple serait donné par M. de Lamennais quand on apprit qu'il partait pour Rome avec deux des principaux rédacteurs de *l'Avenir*, M. de Montalembert et l'abbé Lacordaire, pour développer devant le pape la doctrine de la nouvelle école.

Les fondateurs de *l'Avenir* annoncèrent que le journal demeurerait suspendu jusqu'à ce que le pape ait prononcé sur ses doctrines et sur ses tendances mises en suspicion.

L'union des trois écrivains dont les destinées devaient être si différentes, était alors si étroite que M. de Montalembert et l'abbé Lacordaire donnaient le nom de père à M. de Lamennais, qui leur rendait le doux nom de fils. Le plus jeune des voyageurs était le plus inquiet. M. de Montalembert répéta souvent pendant cette longue route : « Si nous étions condamnés, que ferions-nous ? » Question pleine d'anxiété, à laquelle M. de Lamennais répondait avec une imperturbable confiance : « Nous ne pouvons être condamnés. »

Arrivés à Rome, ils trouvèrent un bienveillant accueil chez le cardinal Pacca, qui promit de remettre au Souverain Pontife un mémoire contenant l'exposé des doctrines de *l'Avenir*. Quelques semaines après, une lettre écrite par le cardinal Pacca avertit les trois rédacteurs de *l'Avenir* que le Saint Père, tout en rendant justice à leurs bonnes intentions, n'approuvait pas les tendances générales de la rédaction du journal, et qu'il les engageait à ne pas continuer dans cet esprit. Quoi qu'en ait pu dire M. de Lamennais, cette lettre était assez explicite pour que l'abbé Lacordaire déclarât à l'instant même qu'il se tenait pour suffisamment averti, et qu'il allait partir pour la France, décidé à ne pas continuer une publication qui n'avait pas l'approbation du Saint-Siège.

M. de Lamennais ne fut pas si prompt dans l'obéissance. Il alléguait qu'il était venu à Rome pour être jugé, et qu'il voulait un jugement. L'abbé Lacordaire persista dans sa résolution, et, regardant l'affaire comme terminée, il quitta l'Italie, où il laissa M. de Lamennais et M. de Montalembert, qui, plus jeune que son ami, et n'étant pas comme lui revêtu du sacerdoce, subissait d'une manière plus absolue l'empire de son illustre maître. Cependant, l'état d'exaltation où il le voyait depuis la lettre du cardinal Pacca commençait à l'effrayer.

Après six mois de séjour à Rome, M. de Lamennais avertit

Digitized by Google

teurs étaient Montalembert, l'abbé Gerbet et l'abbé Lacordaire. On s'imagine avec quelle ardeur il était

M. de Montalembert qu'il allait quitter l'Italie, et l'invita à se préparer à retourner avec lui en France. Il déclara que puisqu'il n'avait pas reçu un jugement formel de *l'Avenir*, il se regardait comme libre d'agir à sa guise. A son passage à Florence, il se présenta chez l'internonce, et là, brusquement, sans préambule, il lui notifia, plutôt qu'il ne lui communiqua, son intention de faire reprendre à son journal ses publications interrompues : « Puisqu'on ne veut pas me juger, je me tiens pour acquitté, » ajouta-t-il. Ce fut une scène étrange. L'internonce, étonné, étourdi, effrayé de cette déclaration faite à Florence par un homme qui arrivait de Rome, n'en croyait ni ses oreilles, ni ses yeux. Sans doute, il écrivit aussitôt à Rome. En effet, cette scène se passait du 16 au 20 juillet 1832, et le 2 août, M. de Lamennais, peu après avoir traversé Venise avec M. de Montalembert, étant arrivé à Munich où Lacordaire était venu le voir, reçut l'encyclique du 16 août 1832 et une lettre du cardinal Pacca. Les écrivains de *l'Avenir* étaient donc réunis, et reçurent ensemble le coup.

Le pape condamnait d'une manière générale plusieurs des doctrines développées dans *l'Avenir*, sans toutefois indiquer ce journal, et l'illustre écrivain qui le dirigeait. Cette réponse détruisait tout le système de M. de Lamennais. Mais comment aurait-il refusé de se soumettre à cette autorité, lorsque les paroles par lesquelles il avait proclamé l'infaillibilité du jugement de l'Eglise retentissaient encore? Quelque parti qu'il prît, son orgueil avait à en souffrir. Nier l'infaillibilité de l'Eglise, c'était se donner un sanglant démenti à lui-même. Abjurer ses erreurs! il fallait un de ces héroïques efforts dont peu d'esprits sont capables, parce qu'il y a peu d'esprits assez hauts pour ne pas être vains. Cet effort héroïque, on crut un instant que Lamennais aurait le courage de le faire, et le christianisme dont son génie avait été l'ornement se préparait, comme le cardinal Pacca le lui avait annoncé, à se faire une gloire de son repentir, en plaçant son nom déjà si fameux à côté de celui de Fénelon.

Quoiqu'un murmure s'élevât dans le cœur des rédacteurs de *l'Avenir*, à la lecture de l'encyclique, il n'y eut pas en effet d'hésitation dans leur conduite. Ils quittèrent Munich, décidés à se soumettre, et aussitôt arrivés en France, ils firent publier une déclaration pour annoncer que *l'Avenir*, provisoirement suspendu depuis le 18 novembre 1831, ne paraîtrait plus, et que la société générale pour la défense de la liberté religieuse était dissoute. Un cri de joie et d'admiration s'éleva dans la catholicité ; et les ennemis de la religion eux-mêmes ne purent se défendre d'exprimer leur respect pour une si rare abnégation.

Digitized by Google

lu par tous les membres de la famille de la Ferronnays, à Castellamare, et en particulier par Pauline. Quand les rédacteurs de *l'Avenir* découvrirent que leurs doctrines étaient désapprouvées par l'autorité ecclésiastique, ils résolurent de les soumettre au Souverain Pontife. M. de Lamennais, l'abbé Lacordaire et Montalembert partirent pour Rome. Ce fut un pèlerinage

Malheureusement, malgré cette obéissance publique, il s'élevait dans un de ces cœurs, en apparence unanimes pour obéir, une protestation cachée. Il y avait une réserve dans la soumission de Lamennais : il renonçait bien à son action, mais il ne renonçait pas à ses idées. Déjà, avant son arrivée en France, une parole prononcée en montant la côte de Strasbourg avait inquiété M. de Montalembert et l'abbé Lacordaire : « Comment pourrons-nous faire », s'écria-t-il, « pour échapper à l'encyclique ? » Ses deux compagnons étonnés lui répondirent : qu'il n'y avait pas à y échapper, mais qu'il fallait s'y soumettre. Et Lamennais ne remit jamais la conversation sur ce sujet.

L'année suivante, en 1833, Montalembert étant allé le visiter à la Chesnaie, Lamennais lui lut plusieurs passages d'un livre intitulé : « Les Paroles d'un croyant ». — « Ce livre est écrit avec un admirable talent », lui dit son jeune auditeur : « mais vous ne pouvez le publier après votre soumission. » — Et cependant, les « Paroles d'un croyant » devaient être publiées.

Bientôt, le bruit se répandit qu'un ouvrage du grand écrivain allait paraître. Ce bruit arriva jusqu'aux oreilles de l'archevêque de Paris, qui s'en émut dans l'intérêt de l'Eglise et celui de M. de Lamennais auquel il portait une vive amitié. Il lui écrivit aussitôt pour lui demander ce qu'il fallait en penser. M. de Lamennais répondit qu'il avait promis de ne plus écrire sur des sujets de religion, mais qu'il parlerait au peuple au nom du christianisme.

De sorte que M. de Lamennais s'établissait à côté du Saint-Siège, ou plutôt en face du Saint-Siège, comme l'interprète du christianisme.

Cependant, il hésita longtemps avant de publier les « Paroles d'un croyant ». Il était comme un homme qui, avant de s'embarquer sur la vaste mer, recule à la pensée de donner le coup d'aviron qui doit l'éloigner du rivage qu'il ne reverra plus. Malheureusement, il vint à Paris où la renommée de son ouvrage l'avait précédé. Les hommes du parti démocratique, vers lequel l'entraînaient les pentes logiques de ses idées, l'entourèrent au moment même où ses anciens amis, effrayés de ses tendances nouvelles, s'éloignaient de lui. Les chefs du parti révolutionnaire avaient hâte d'enlever cette puissante colonne à l'Eglise. (*Note du traducteur.*)

Digitized by Google

unique. On a dit plus tard avec une triste vérité que l'abbé de Lamennais avait voulu « dominer Rome du haut de son obéissance ». Mais Lacordaire et Montalembert étaient sincères dans leur appel au « confirmateur infaillible », comme saint François de Sales avait nommé trois siècles auparavant le successeur de saint Pierre. L'intimité d'Albert avec ceux qu'on appelait alors « les paladins de l'ultramontisme démocratique » est une preuve suffisante de ses hautes qualités et de sa valeur morale ; et sans aucun doute, Pauline encourageait tous ses enthousiasmes.

Pendant ce temps, Pauline poursuivait le cours de ses triomphes mondains. Beaucoup ont parlé de ses succès dans cette période enchantée, restée légendaire à Naples, et Walter Scott la nomme dans son journal.

Arrivée à ce point du « Récit », Mme Craven se consacre entièrement à l'histoire d'Albert et d'Alexandrine. Nous ne saisissons plus que des fragments de sa correspondance avec son frère, nous ne savons plus rien de sa vie. Elle fixe l'attention de ses lecteurs sur les péripéties de ce drame douloureux, si, du moins, on peut appeler ainsi la souffrance et la mort, quand rayonnent au-dessus d'elles la vision des joies éternelles. Et cette communion de foi et d'espérance avec ses bien-aimés, n'est-elle pas la plus forte preuve de la réalité de cette histoire ? Réalité devant laquelle l'incrédulité se retire vaincue.

Elle fut le soutien et la consolation d'Albert, ainsi que son premier lien avec Alexandrine. « Je te remercie, mon Dieu, » écrivait celle-ci, « je suis à Naples, et j'ai revu Pauline de la Ferronnays. »

Au mois de novembre suivant, M. de la Ferronnays consentait au mariage de son fils avec Alexandrine. Et bien que Pauline n'en dise que peu de mots, il est certain que, dans cette circonstance, son tact et sa largeur d'idées aplanirent bien des difficultés entre Albert et son père.

Digitized by Google

CHAPITRE III (1834-1836)

M. Augustus Craven. — Sa conversion. — Mariage de Pauline. — La famille de la Ferronnays s'établit à Boury. — Première visite de Pauline en Angleterre. — Lamennais et l'abbé Gerbet. — Mort d'Albert.

L'hiver de 1833-1834 marque une date importante dans la vie de Pauline. Elle se trouva fréquemment en rapport avec son futur mari, M. Augustus Craven, dont le père, M. Keppel Craven, habitait Naples depuis longtemps. Ce dernier était le plus jeune fils de cette margravine d'Anspach qui avait été Lady Craven, et qui a laissé au monde un récit de sa vie. Le margrave d'Anspach n'avait pas d'enfants, et son héritier présomptif était le roi de Prusse. Il lui avait cédé sa souveraineté en échange d'une pension de 20.000 florins qui devait être servie à sa veuve. Après la mort de son mari, la margravine vécut à Naples avec un train de maison considérable. A sa mort, elle laissa à M. Keppel Craven un palais sur le Chiatamone, une villa à Paussilippe, et un château entouré d'une forêt près de Salerne. Tous les lecteurs des annales de la cour, sous le règne de Georges IV, savent quel poste occupait M. Craven dans la maison de la reine Caroline.

Il avait été l'ami le plus sage et le plus fidèle de l'infortunée princesse, aussi bien que son serviteur

Digitized by Google

dévoué. Il l'avait souvent protégée contre les conséquences de sa propre négligence dans la direction de ses affaires. Son fils Auguste naquit en 1806 et passa la plus grande partie de son enfance à Brandenburg-House. Il était le favori de sa grand'mère, la margravine d'Anspach, mais sa naissance resta toujours un mystère, et le nom de sa mère inconnu. Il fut nommé tout jeune encore dans un régiment d'infanterie et envoyé à Gibraltar. En 1830, il quitta l'armée et fut attaché à la légation anglaise à Naples, où la société fit l'accueil le plus bienveillant à ce jeune homme accompli et parfaitement beau, non moins pour lui-même qu'en souvenir de son père.

M. Keppel Craven, l'ami intime et le collègue de Sir William Gell auprès de la reine Caroline, avait, comme lui, le goût des arts et des antiquités. Il avait réuni autour de lui un cercle choisi et distingué dans lequel la famille de la Ferronnays tenait la première place. On s'imagine facilement à quel point Augustus Craven était fait pour plaire à Pauline. Comme elle, il avait beaucoup vécu dans une société cosmopolite ; comme elle, il avait le sens artistique, l'amour de Dante et de l'Italie. Ce qui attira surtout la sympathie de Pauline, ce fut le goût de M. Craven pour toutes les choses catholiques du moyen âge et des temps modernes. Il était très instruit, et savait quelle part pouvait réclamer l'Eglise dans les plus nobles traditions italiennes. Il fut converti, sans peine, à l'idéal de vie qu'il découvrit dans la famille de la Ferronnays.

Tout nouveau qu'il fût pour lui, il pouvait mieux que personne apprécier le groupe qui comprenait Albert et Alexandrine, Pauline et Eugénie. A ce moment-là, Pauline, fort absorbée par ses craintes et ses espérances pour les « Albert », comme elle nommait son frère et Alexandrine, ne se laissait pas facilement gagner. Les différences religieuses étaient alors plus réelles qu'aujourd'hui, et M. Keppel Craven, fort libé-

Digitized by Google

ral au point de vue social, se montra violent anti-catholique, quand il s'agit du mariage de son fils. Les difficultés semblèrent augmenter l'attachement de Pauline, et, presque sans le savoir, elle donna son cœur sans retour. M. Keppel Craven menaça de déshériter son fils. De leur côté, tout en ayant consenti au mariage d'Albert avec une luthérienne, M. et Mme de la Ferronnays hésitaient à donner cette fille si aimée et si brillante à un homme dont l'avenir était incertain et la foi différente de la leur. En réponse aux menaces de son père, Augustus Craven opposa respectueusement, mais avec fermeté, sa liberté de conscience, quelles que pussent être les conséquences de ses actes. Sans aucun doute, son courage impressionna l'esprit de Pauline. Le père retira son opposition, et après quelques mois de doute et de contrainte, les amoureux furent fiancés.

M. Keppel Craven leur assura une rente annuelle de 532 livres, qui représentaient un capital de 17.066 livres devant lui revenir, s'il survivait aux jeunes gens. Il mourut en 1851, et laissa à son fils, avec d'autres biens, la somme dont il lui servait l'intérêt.

A ce moment-là, Newman n'avait pas encore paru, et les aspects politiques de l'émancipation catholique en Angleterre avaient répandu une grande amertume de sentiments, en particulier dans le monde auquel appartenait M. Craven.

Aux yeux de Bridgewater-House, par exemple, dont il était l'ami, passer de l'anglicanisme au papisme constituait une perte de rang. Résister, c'était presque détruire toute chance de succès dans n'importe quelle carrière en Angleterre ; appartenir aux vieilles familles anglaises catholiques était déjà une singularité ; se convertir, une étrange faiblesse, presqu'une trahison. Pour des motifs évidents, et bien qu'Augustus Craven appartînt de cœur à la foi de Pauline,

Digitized by Google

on décida que son abjuration suivrait et ne précéderait point son mariage.

Le 28 avril 1834, Mgr Porta bénit l'union d'Augustus Craven avec Pauline de la Ferronnays dans la chapelle du palais Acton, à Naples.

Le rite protestant suivit, et le même jour ils partirent pour Rome. En 1830, Mme Craven avait reçu la bénédiction du pontife régnant, Pie VIII. Quatre ans plus tard, huit jours après son mariage, elle était admise avec son mari dans le jardin du Quirinal, en présence de Grégoire XVI : « Enfin, » dit-elle, « ce fut à Portici, près de Naples, où la révolution l'avait obligé à chercher un refuge, que pour la première fois, je me prosternai aux pieds de Pie IX.

« Ces trois rencontres se rattachent à d'importants souvenirs de ma propre vie, et il me suffit d'y penser, pour que le passé tout entier m'apparaisse avec une vivacité particulière.

« Le jour où, pour la première fois, en 1830, mes parents me conduisirent au Vatican pour y être admise en présence du pape, était un de ces jours, plus rares dans la vie que je ne l'imaginais alors, où l'on se trouve heureux absolument et sans restriction aucune. J'étais jeune, assez pour ne pas prévoir la possibilité que l'heure présente pût s'obscurcir, pas assez pour ne pas goûter dans toute leur étendue les jouissances qu'elle m'apportait. L'effet de Rome sur moi, dans ce premier séjour, avait été, je puis le dire, extraordinaire ; car il me manquait alors, à peu près, toutes les connaissances nécessaires pour apprécier les éléments si divers dont se compose la magie qui l'environne. Cette magie, toutefois, je l'avais pleinement subie ; tout d'ailleurs me souriait alors ; et le jour où pour la première fois je montai l'escalier du Vatican, j'avais la sensation de marcher sur des nuages dorés. Je me souviens, entre autres, qu'à cette époque (au commencement de 1830), le mot « Révo-

Digitized by Google

lution » avait pour moi un sens purement historique. La chose elle-même ne me semblait pas plus appartenir au temps qui était le mien que les croisades, les trêves de Dieu, ou les combats en champ clos ; et je me demandais souvent alors comment on avait fait pour vivre dans ce temps-là.

« Lorsque je me prosternai aux pieds de Grégoire XVI, cette illusion était déjà dissipée, et lorsqu'en 1850, je fus admise pour la première fois à recevoir la bénédiction du pape Pie IX, j'étais arrivée à me demander ce qu'hélas, je me demande encore, si jamais nous verrions se clore en Europe cette ère funeste ouverte depuis près d'un siècle et qu'interrompit à peine cette heure, dont l'illusion passagère traversa un instant ma jeunesse, et qui fut rapide comme un rayon de soleil dans une journée d'orage. »

Avant de quitter Rome, Mme Craven eut le bonheur d'assister à l'abjuration de son mari, et en octobre, ils rejoignirent leur famille à Naples, et s'installèrent près d'elle, dans un appartement du Palazzo serra Capriola, sur la Chiaja.

Sir William Temple était alors ministre d'Angleterre à Naples, et son jeune attaché lui inspirait, ainsi qu'à Lord Palmerston, son frère, une affection toute particulière. Les devoirs diplomatiques de M. Craven étaient surtout des devoirs de société. Mais la sympathie de cœur de M. et Mme Craven pour les réformateurs napolitains, date de cette époque. Ce ne fut pas en vain qu'ils méditèrent le reproche de cruauté et de corruption adressé par leur Dante à ceux qui occupaient de hautes situations. Des écrivains du meilleur rang, des poètes et des philosophes, des Français et des Whigs qui croyaient à la Révolution de 1789, se rencontrèrent dans le salon de Mme Craven. L'air y était déjà chargé d'enthousiasme pour Lacordaire, Montalembert et l'abbé Gerbet. Le champ s'offrait magnifique pour cette fronde qui se perpétue

Digitized by Google

à travers les âges, entre les idées anciennes et les idées nouvelles.

En 1835, le cercle de la famille de la Ferronnays se dispersa. La princesse Lapoukhyn était en Ukraine avec son second mari ; Montigny, propriété de M. de la Ferronnays en Touraine, fut vendu, et remplacé par Boury, destiné à devenir la maison de famille [1]. En 1836, Albert et Alexandrine s'installèrent à Venise, et M. Craven conduisit sa femme en Angleterre. La correspondance citée dans le « Récit d'une sœur », et qui s'établit entre tous les membres de cette famille dispersée, montre dans quelles alternatives de joie et de tristesse se passait la vie de Mme Craven. Quelles ne durent pas être ses prières, tandis que la mort s'approchait à grands pas de ce frère bien-aimé, et qu'Alexandrine traversait l'étroit passage qui la séparait de la foi d'Albert!

Dans les « Réminiscences » publiées quarante ans plus tard, on voit qu'à son arrivée en Angleterre, Pauline fut introduite dans l'élite de la société. Au mois d'avril 1836, la première visite des Craven à Londres fut pour Sir Thomas Hardy, alors gouverneur de l'hôpital de Greenwich, où ils firent un court séjour. Ils se rendirent ensuite à Bridgewater-House.

Lorsque j'arrivai pour la première fois en Angleterre, en 1836, écrit Mme Craven, Lord et Lady Ellesmere furent au nombre des premières personnes auxquelles mon mari me présenta. Ils étaient déjà ses amis, et dès lors, ils devinrent les miens. Cette amitié ne se démentit jamais, pendant toute la durée de leur vie, et elle demeure associée

1. En 1842, Boury fut acheté par des personnes qui se soucièrent peu des goûts et des reliques de la famille. Heureusement, il tomba quelques années après entre les mains des propriétaires actuels. Il se retrouve maintenant à peu près dans les mêmes conditions qu'en 1842. Le tombeau de la famille de la Ferronnays est bien entretenu, et aux restes mortels d'Albert et d'Alexandrine sont venus se joindre ceux de M. et Mme Craven.

Digitized by Google

dans ma mémoire au souvenir de quelques-uns des plus heureux jours du passé.

Dans cette charmante société de Bridgewater-House se trouvaient aussi MM. Charles et Henri Greville, qui ont laissé des mémoires peignant avec une rare perfection la politique, les intérêts, la mode de ce temps.

La vie de Pauline, à cette époque, est un exemple frappant de la double existence qui fut si souvent la sienne. Dans ces moments de si grande douleur, chacun se tournait vers elle pour être compris et consolé. Eugénie écrivait le 28 mai 1836 : « Pauline, demain Alexandrine sera catholique, et tu n'es pas ici : nous en consolerons-nous jamais ! Au moins, si tu pouvais y être pour jeudi. J'en ai quelque espoir. Jeudi, elle fera sa première communion. Pauline, ce sont de grands bonheurs au milieu de nos tristesses. Comment se plaindre quand on a de si réels sujets de reconnaissance envers Dieu ? »

Bien qu'Alexandrine ne connût point alors l'abbé Gerbet, ce fut à lui qu'elle s'adressa à ce moment solennel de son existence. « Un jour, à Venise, » dit Mme Craven dans le « Récit d'une sœur », « elle lut un article de lui dans *l'Université catholique* ; et l'impression qu'elle en reçut fut si grande, qu'elle résolut alors, si jamais elle se faisait catholique, de n'avoir pas d'autre confesseur que l'abbé Gerbet. Celui-ci était absent de Paris lorsqu'elle y arriva, mais elle n'en persista pas moins dans cette résolution prise avant de le connaître, et elle dut ensuite à ce choix tant de consolation, qu'il fut permis de le considérer comme ayant été véritablement inspiré de Dieu. »

L'abbé Gerbet avait été avec Lamennais un des directeurs de Chesnaie. Il fut le dernier qui abandonna son maître. Quand celui-ci outragea l'Eglise catholique en publiant les « Paroles d'un croyant », l'abbé Gerbet

Digitized by Google

le réfuta éloquemment. Il s'écria, le cœur brisé : « Je tombe à genoux, offrant à Dieu pour lui des prières dans lesquelles il n'a plus foi, et je ne me relève que pour combattre dans l'ami de ma jeunesse, l'ennemi de tout ce que j'aime d'un éternel amour. »

Il resta le chef de bien des jeunes gens qui ne pouvaient plus suivre Lamennais, mais ce fut plutôt comme écrivain que comme chef de parti qu'il fut connu depuis, jusqu'à ce qu'il devint évêque de Perpignan en 1854. Il avait été avec son ami, l'abbé de Salinis [1], le fondateur de la célèbre école de Juilly.

L'abbé Gerbet resta toujours l'ami intime et bien-aimé de la famille de la Ferronnays. Son influence sur Pauline fut immense. Elle se retrouve dans le courant intime d'une vie si brillante à l'extérieur, dans ses opinions et dans ses idées, bien que Mme Craven dise peu de chose sur cette époque de sa vie.

Dans la nuit du 8 au 9 juin, Mme Craven et son mari arrivèrent à Paris : « Jamais », écrit Pauline, « je n'oublierai l'angoisse de cette arrivée, et cette attente dans la rue pendant qu'on ouvrait la porte, pendant que mon mari faisait la question dont j'osais à peine écouter la réponse. Minuit sonna et j'en comptais machinalement les coups : « Arrivons-nous à temps ? »

— « Oui, et depuis ce matin, il est plutôt mieux. » « Je montai et j'entrai presque sur-le-champ dans sa chambre, car il ne dormait pas. Je me jetai à son cou, et j'entends encore le son de sa voix altérée, mais si tendre et si douce toujours : « Oh ! ma Pauline ! » Dieu ne permit pourtant pas que je fusse présente à sa mort. Un de ces mieux qui, jusqu'au dernier jour, se produisent et font illusion, dans ces cruelles maladies, eut lieu au moment même de notre arrivée et dura pendant tout le temps de notre séjour, ne donnant aucun espoir de guérison, sans doute, mais laissant croire à une prolongation qui aurait permis de le

1. Depuis évêque d'Amiens.

Digitized by Google

transporter à Boury où il désirait si vivement aller.

« Lorsque le temps que mon mari pouvait passer à Paris fut expiré, je repartis avec lui. »

Que de fois, dans l'avenir, le devoir ne devait-il pas imposer à Pauline de semblables épreuves ! Que ne souffrit-elle pas de quitter les siens à ce moment suprême ! « Aujourd'hui seulement », écrit plus tard Mme Craven, « je comprends quelle fut la consolation cachée, et j'ose le dire, la signification de cet éloignement qui alors aggrava tellement ma douleur : ce fut grâce à mon absence que mes sœurs écrivirent si régulièrement le récit de tout ce qui suivit mon départ, comme de tout ce qui avait précédé mon arrivée. Je serais obligée, aujourd'hui, pour raconter ces jours solennels de m'en rapporter à ma mémoire troublée. C'était la première fois que je voyais de si près la douleur et la mort. Humainement parlant, on ne pouvait assister à un spectacle plus déchirant, et cependant l'impression que je ressentis fut celle d'un bonheur auprès duquel celui de tous les heureux de la terre que j'allais retrouver me parut une illusion.

« Eugénie et Alexandrine n'étaient plus sur la terre dans ces jours de douleur, et il semblait, ainsi que l'exprima l'abbé Gerbet, que le voile qui sépare les deux mondes fût devenu transparent. »

Digitized by Google

CHAPITRE IV (1836-1848)

M. Craven est nommé attaché d'ambassade à Lisbonne. — Séjour de Pauline à Boury. — Retour à Lisbonne. — Pauline revient à Boury pour le mariage d'Eugénie avec le comte de Mun. — M. Craven est nommé à Bruxelles. — Mort d'Olga chez Pauline. — Mort de Mme de la Ferronnays.

M. Craven avait été nommé attaché à Lisbonne. Pauline écrit :

Il y avait déjà trois mois de la mort d'Albert et je n'avais pas encore revu ma famille. Un instant même, pendant cet intervalle, il avait été question pour mon mari d'un départ immédiat pour le Portugal. Et en ce cas, j'aurais dû me résoudre à quitter l'Angleterre sans retourner à Boury. Ce chagrin me fut heureusement épargné, et le 10 octobre 1836, nous arrivâmes à Boury.

Les lecteurs du « Récit » se souviendront des événements qui précédèrent le départ de Pauline, son mari ayant reçu l'ordre de se rendre à Lisbonne par le bateau qui partait le 30 novembre 1836. On se souviendra aussi qu'une tempête les retint onze jours à Boulogne. A l'occasion de ce voyage, Lady Strafford écrit : « Je me rappelle très bien ma première rencontre avec Mme Craven. Nous traversâmes tous ensemble par Boulogne et Douvres. Quelle traversée ! Le vent

Digitized by Google

soufflait avec violence depuis quinze jours, et le voyage dura quatre heures et demie. Lady Mary Paget, depuis Lady Sandwich, était tellement effrayée que Mme Craven l'engagea à prier Dieu. »

Ces jours de lutte entre les partisans de don Pedro et de don Miguel n'étaient pas un temps de repos pour les diplomates qu'on rappelait à la hâte. Les Craven ne purent cependant quitter Londres que le 28 décembre. Dans une lettre à Eugénie, Pauline relate les circonstances d'un départ contrastant singulièrement avec le confortable des voyages modernes [1].

Le 1er juin 1837, Pauline écrit de Cintra à ses sœurs : « Mes très chères sœurs, nous voici établis depuis avant-hier dans notre « cottage », dont la vue me ravit et va, je crois, me rendre meilleure. Tout dans ce cottage est d'une simplicité rustique. On ne peut rien imaginer de plus champêtre, mais la vue est plus délicieuse encore qu'à Lisbonne. »

Au mois de mars 1838, Pauline revenait à Boury pour le mariage d'Eugénie, et repartait le 18 avril pour Lisbonne.

M. Craven fut nommé à la légation de Bruxelles, et quand Mme Craven revint en France, elle put embrasser le fils aîné d'Eugénie. Par ordre des médecins, Mme de Mun fut envoyée en Italie, après la naissance de son second enfant, et tandis que Mme Craven était absorbée par les craintes que lui causait la santé de cette sœur chérie, elle recevait la nouvelle inattendue de la mort de son père à Rome, le 17 janvier 1842. Enfin, Eugénie elle-même mourait à Palerme le 7 avril de la même année.

Ce que je devins pendant les jours et les semaines qui suivirent, écrit Pauline, je n'ai pas à en parler. J'en retrouve la trace dans les pages de mon journal, écrites

1. « Récit d'une sœur ».

Digitized by Google

lorsque je pus écrire. Je la trouve encore plus sûrement au fond de mon âme d'où rien ne l'a effacée jamais.

Olga mourut à Bruxelles, chez Pauline, auprès de laquelle Mme de la Ferronnays s'était réfugiée dans sa douleur.

Au mois de décembre 1843, M. Craven fut nommé secrétaire de la légation à Stuttgard, sous Sir Charles-Alexander Malet, accrédité auprès du Wurtemberg et de Bade comme ministre britannique. Ce fut là qu'Alexandrine fit deux longs séjours auprès de Pauline, le dernier en 1846. En 1847, M. Craven était nommé pour quelques mois secrétaire particulier de Lord Normanby à Paris. Pauline se trouvait pour la dernière fois avec Alexandrine à Boury et, le 14 juillet, elles se disaient adieu pour ne plus se revoir ici-bas [1]. En 1848, Pauline restait seule de ce groupe charmant, dont sa mère est pour beaucoup la plus admirable figure. En répétant les paroles d'Olga mourante : « Je crois, j'aime, j'espère, je me repens », Mme de la Ferronnays expira doucement dans les bras de sa fille bien-aimée, sûre d'avance de la réalisation de cette promesse :

« Celui qui sème dans les larmes récoltera dans la joie. »

1. Bien des années après, Mme Craven ; racontant plusieurs traits relatifs à sa famille, dit qu'un jour l'ombre de leur ancien ami Lamennais reparut au milieu d'eux. Alexandrine arrivant un matin pendant le déjeuner chez M. et Mme Craven, leur dit : « Vous connaissez la famille que j'ai cherché à secourir ? Savez-vous qui l'a indiquée aux sœurs de la rue du Bac ?... M. de Lamennais. »

— Frappé de cette circonstance, ajouta M. Craven, j'allai voir Lamennais et je lui dis que la personne qui secourait la famille à laquelle il s'intéressait était la veuve d'Albert. Envahi par un flot de souvenirs, le vieillard se mit à pleurer comme un enfant.

Digitized by Google

CHAPITRE V (1849-1852

Visite à Broadlands. — Lord Palmerston. — L'agression papale. — Attaque de M. Drummond contre les couvents. — Les cruautés à Naples. — La duchesse Ravaschieri. — Mr Craven se porte pour le Comté de Dublin. — Mme Swetchine. — Son affection pour Pauline. — Mme Swetchine et le « Récit d'une sœur ».

Que devint Pauline quand la douleur eut ainsi ravagé son âme ? Elle souffrit cruellement : mais elle sortit de l'épreuve plus fidèle à la volonté de Dieu, plus chrétienne dans sa foi et dans ses espérances éternelles.

Ceux qui la connurent à cette époque se souviennent qu'elle ne parlait presque jamais de ses chagrins personnels, mais, par son journal, on comprend dans quelle intime union elle vivait avec ses morts bien-aimés. En 1849, elle se trouvait en Angleterre avec son mari ; ce pays lui avait été cher et familier dès les premières années de son mariage.

Même en arrivant à Naples, en 1851, elle écrivait : « Le bienfait de la lumière est souvent accordé avec magnificence à cette terre verdoyante, et lorsque le soleil lui sourit, on peut dire qu'il la trouve belle et parée comme une reine pour le recevoir. Les prairies,

Digitized by Google

les arbres majestueux, les fleurs (aimées et soignées dans toutes les classes) grimpant sur les murailles ou étincelant dans les jardins, les constructions elles-mêmes, pittoresques en un certain sens, malgré l'uniformité qui résulte du goût général pour l'ordre et la propreté, tout cela resplendit alors d'un très joyeux éclat, et l'on dirait que les visites du soleil étant plus rares qu'ailleurs, on veut du moins que ses rayons rencontrent le moins possible la laideur, la saleté et la malpropreté. »

Elle trouvait la société anglaise la plus gaie et la plus amusante qu'elle connût, à cause de l'indépendance et de l'originalité des caractères. L'élément politique et social s'y mêlait, pensait-elle, comme dans aucun autre pays, et seules les personnes inintelligentes pouvaient s'ennuyer dans le monde en Angleterre. Sans aucun doute, elle y apportait le charme de sa personnalité. Mais il est certain que rien ne peut être comparé à l'élégance et à la somptueuse hospitalité des grandes maisons telles que Broadlands, présidé par Lord et Lady Palmerston ; Worsley, par le premier Lord Ellesmere et sa femme ; Aldenham, par Lady Greville avec leurs réunions d'hommes et de femmes intelligents et distingués.

Mme Craven entra de plain-pied dans le grand monde, surtout dans les familles à la tête du parti whig. Elle s'intéressa vivement au mouvement religieux de cette époque, sans en espérer beaucoup de bien. Grâce à son expérience et à son jugement très droit, elle pouvait mieux que personne estimer à leur juste valeur les efforts tentés en Angleterre pour repousser l'anglicanisme et rétablir la religion catholique. Peu jugèrent sincèrement comme elle ceux qui franchirent leur Rubicon et atteignirent Rome. Cependant on ne se préoccupait guère autour d'elle de la question religieuse, excepté quand cette question troublait la politique, les élections d'Oxford ou la no-

Digitized by Google

mination des évêques. Mais quelles que fussent ses prédilections, elle était avant tout ardente catholique. Ce fut dans le réveil religieux de 1845 à 1855, que Mme Craven trouva son plus puissant intérêt. *L'agression papale*, comme on la nomma, et telle qu'elle apparut à Lord John Russell et à la généralité des Anglais, était différemment jugée à Broadlands. Une fois les catholiques émancipés, Lord Palmerston ne s'en occupa plus. « Il était aussi indifférent aux sujets exclusivement religieux que M. Gladstone s'y montra de tout temps passionnément attentif[1]. » Pour Mme Craven, la création d'une hiérarchie romaine entraînait sans doute un changement, mais la lettre adressée au cardinal Newman et datée de la porte Flaminia n'était qu'un incident historique.

Possédant de nombreux amis dans le parti anglican, comme on le nommait déjà, Mme Craven ne pouvait qu'être frappée de l'attitude de ce parti, mais il ne lui inspirait pas les espérances et les enthousiasmes de beaucoup d'autres catholiques. Son bon sens français se refusait à admettre que les dogmes pussent être rétablis par l'architecture gothique et l'ornementation esthétique. Elle vit avec une surprise mêlée de stupéfaction la nouvelle église bâtie à Worsley par Lord Ellesmere. Elle écrit : « Il semble aux catholiques qu'ils entendent leur langue parlée par des étrangers qui ne donnent pas aux mots leur signification véritable ; en sorte que, si le son est le même, leur sens est tout autre. De loin, il leur semble entendre la langue maternelle, de près, c'est un jargon. »

Le discours prononcé par M. Drummond à la Chambre des Communes contre la vie religieuse, telle qu'on l'avait reconstituée en Angleterre, fut un des événements de cette campagne anti-catholique. On s'imagine aisément la juste indignation de Mme Craven. Ce fut au lendemain de ce discours, après un déjeuner chez

1. « Réminiscences » (Mme Craven).

Digitized by Google

M. Monsell, depuis Lord Emly[1], où elle avait rencontré le docteur Dollinger, le docteur Manning[2], le Père de Ravignan et M. Aubrey de Vere, qu'elle écrivit sa protestation « Comme malgré moi », précédée de cette parole de Massillon : « Nous ne restons pas longtemps dans les limites de la charité quand nous dépassons celles de la vérité. » Elle terminait par de violentes paroles de blâme contre ceux qui répètent ce mot d'Iscariote : « Pourquoi cette perte ? » qui condamnent le sacrifice fait à Dieu de ce que nous avons de meilleur, niant que son amour soit le plus puissant aiguillon de la charité envers le prochain, et la prière la plus grande force contre le mal. Cette défense éloquente et l'attaque contenue dans cette défense surprit les amis de Mme Craven, qui ne s'attendaient pas à trouver dans cette femme du monde charmante et spirituelle un ardent défenseur de la foi. Cette protestation fut imprimée en cinquante exemplaires qui passèrent immédiatement dans plusieurs mains : « Je reçus de beaucoup de membres du Parlement, écrit Pauline, l'assurance de leurs regrets, assurance qui était en elle-même une réparation. »

En 1851, Mme Craven se trouvait à Broadlands. Les sujets de conversation ne manquaient pas entre elle et son hôte, dont elle a tracé dans les « Réminiscences » un si remarquable portrait, depuis le récent coup d'Etat jusqu'au nouveau roman « Never too late to mend »[3].

1. William Monsell de Tervoe, comté de Limerick. Il représenta le comté de Limerick depuis 1847 jusqu'en 1873, fut clerc de l'ordonnance depuis 1852 jusqu'en 1857, et président du conseil de salubrité publique de 1857 à 1858. En 1866, il fut nommé ministre du commerce. De 1868 à 1870, il fut sous-secrétaire d'Etat, pour les colonies, et directeur général des postes de 1870 à 1873. Il fut créé Lord Emly en 1874, et mourut le 20 avril 1894.

2. Il fit son abjuration l'année suivante.

3. Il n'est jamais trop tard pour se corriger. Voir les « Réminiscences », page 28.

Digitized by Google

Mais on ne s'occupait pas beaucoup de religion à Broadlands. Une seule fois, Mme Craven eut avec M. Charles Greville un long et triste entretien. Il semblait plus que tout autre avoir compris la profondeur de ses convictions religieuses. « Oh ! s'écriait-il à la fin de la conversation, que ceux qui ont une foi véritable sont heureux ! Si on pouvait l'acheter à prix d'or, que ne la paierait-on pas ! »

Le sujet du roman de M. Read, cité plus haut, préoccupait alors tous les esprits, et les injustices commises dans les prisons d'Angleterre amenèrent Lord Palmerston à critiquer celles des prisons de Naples et les abus du gouvernement des Bourbons.

Mme Craven était trop juste et trop vraie pour les nier. La fidélité à un parti ne pouvait affaiblir chez elle le sentiment de la justice et la perception très nette des conclusions logiques. Excuser le mal parce qu'il est imprudent de le condamner, était une lâcheté qu'elle ne pouvait admettre. On s'imagine facilement combien ses opinions politiques durent souvent paraître exagérées, si, au moins, la vertu accompagnée de bon sens et d'intelligence peut être taxée d'exagération.

Peu s'enthousiasmèrent comme Mme Craven pour les bonnes causes, et peu comprirent comme elle quelle ruine les menaçait. Si quelque chose froissa sa tolérance, ce fut la violence et la bigoterie d'opinion. Elle passait au milieu du monde avec l'indépendance d'un esprit libre et d'une âme affermie dans sa foi. Cette indépendance inquiéta souvent ceux qui connaissaient la force de ses émotions, quand sa croyance était attaquée. Elle fut une des plus brillantes personnalités de Broadlands, où elle rencontrait sur un terrain neutre les diplomates et les chefs de parti les plus célèbres, auxquels elle n'aurait pas même parlé dans le faubourg Saint-Germain.

M. et Mme Craven furent rappelés à Naples en 1851

Digitized by Google

par les infirmités croissantes de M. Keppel Craven, et des sentiments bien différents de ceux éprouvés en Angleterre s'élevèrent dans tous les cœurs.

La lettre de M. Gladstone à Lord Aberdeen fit vibrer toute l'Europe. Sans la tension générale des esprits en 1848, il eût été difficile de comprendre qu'un pamphlet avançant certains faits sans preuves suffisantes pût servir, pour employer l'expression de Mazzini, de « trompette d'appel » à la Révolution. Les Italiens sont maintenant meilleurs juges des avantages gagnés de 1850 à 1860. Mais ils ont peut-être encore à apprendre que les méthodes de la constitution anglaise sont certainement les meilleures pour la logique rapide et l'intelligence subtile du caractère bien différent des Piémontais et des Toscans, des Lombards et des Siciliens.

En attendant, une forme de gouvernement irritante et cruelle régnait à Naples. Aucun des soutiens de cette royauté de carton de 1848 n'était probablement sincère. Mais quelle que fût la trahison secrète des promesses et des serments faits par les révolutionnaires, les actes d'oppression du gouvernement et sa violation de toute parole donnée étaient flagrants. Le système avait été nommé : « une négation de Dieu ». Mme Craven souffrit de cette trahison comme M. Gladstone souffrit profondément aussi, mais pour d'autres raisons, de cette trahison des droits communs de l'humanité, que ce système prétendait ne pas respecter.

D'un autre côté, Lord Palmerston jugeait à propos de patronner Louis-Napoléon en accablant de « railleries » les plus vieilles royautés d'Europe. Les vérités dites sur l'ancien régime, qui lui était cher par tradition, affligèrent Mme Craven. Elle plaignait aussi Poerio qui était l'ami de son mari ; mais elle éprouvait par-dessus tout l'indignation de ceux qui chérissent un idéal, et qui voient cet idéal traîné dans la boue.

Digitized by Google

Cependant cette indignation ne fut jamais que la sainte colère qui chassa les vendeurs du Temple.

On ne saurait tracer trop clairement la ligne de démarcation qui existe entre la soif de Pauline pour la justice et le plus grand honneur réservé à Dieu parmi les hommes, et la politique étrangère de ses amis en Angleterre. Elle n'éprouva qu'une aversion tout orthodoxe pour cette classe dangereuse et envieuse de libéraux disciples de Rousseau, affirmant que l'homme est né bon, et que ses fautes viennent de la forme du contrat social sous lequel ils sont gouvernés.

M. et Mme Craven furent accueillis avec effusion par cette société napolitaine, si brillante alors de son dernier éclat. C'était à Naples que Pauline avait passé les jours les plus heureux de sa vie, ou au moins ces années d'espérance et de radieuse jeunesse, au milieu d'un monde qui l'admirait et qui l'aimait, entourée des êtres chéris qu'elle pleurait maintenant. Elle se lia bientôt avec plusieurs jeunes femmes intelligentes et distinguées, capables de la comprendre et de l'apprécier. Mais le plus tendre sentiment de son cœur fut pour la jeune duchesse Ravaschieri-Fieschi, déjà mère de cette Lina à laquelle Mme Craven s'attacha si passionnément. A cette époque, on se souvenait encore à Naples des représentations du palais Acton, avec Eugénie, Pauline, M. Craven, Fernand et Charles de la Ferronnays.

Quand M. et Mme Craven arrivèrent à Naples, la duchesse se préparait à jouer la comédie en français pour la première fois. Elle redoutait beaucoup le jugement de Mme Craven qui devait se trouver parmi les spectateurs : « Je ne savais pas alors », écrit la duchesse, « quelle violence cette chère amie faisait à ses sentiments pour retenir ses larmes et cacher sa tristesse ce soir-là. Elle était comme toujours résolue à ne pas s'abandonner à ses douloureux souvenirs, quand il s'agissait de faire plaisir à son mari, en se

Digitized by Google

joignant à des distractions auxquelles elle avait pris part si gaiement autrefois. » M. Keppel Craven tenait aussi à ce qu'elle parût à la tête de cette société de savants et d'artistes qui visitaient Naples. Son sourire et sa courtoisie cachaient son émotion, tandis qu'elle acceptait cordialement la bienvenue de ses anciens amis. Sa bonté pour la jeune duchesse Ravaschieri, qui raconte cette scène, enleva toute crainte à celle-ci. « Sa voix », dit-elle, « laissa dans mon oreille un son d'une douceur infinie. » Deux jours plus tard, la duchesse retrouvait Mme Craven à l'hôtel où elle demeurait, « lisant près du feu et entourée, selon son habitude anglaise, de livres, de portraits et de fleurs. A la lumière du jour, elle paraissait plus maigre, ses traits étaient plus accentués qu'à notre première rencontre. Les lignes marquées sur son visage par le chagrin, plutôt que par le temps, ne lui enlevaient pas son charme principal de haute distinction et d'intelligence, charme souvent préférable à la simple beauté de la jeunesse.

« Je lui demandai des nouvelles d'Albertine, qui avait été mon amie quand nous étions enfants, et que je n'avais pas vue depuis si longtemps. La voix et l'expression de Mme Craven changèrent en me répondant qu'elle n'avait plus maintenant que cette sœur vivante. Un long silence suivit, disant par lui-même de quelles douleurs sa vie avait été abreuvée. Je la regardais avec un sentiment de pitié et de vénération sans bornes, et lorsqu'avec un effort elle reprit la conversation, il y avait dans son regard cette lumière lointaine qui illumine les yeux de ceux qui cherchent le ciel. »

L'affection de Mme Craven pour la duchesse Ravaschieri fut peut-être son plus profond attachement en dehors de sa propre famille, et dura toute sa vie. Elle lui rendit sa visite à Résina, et pressa pour la première fois sur son cœur cette Lina qu'elle devait chérir d'un amour égal à celui d'une mère.

Digitized by Google

M. Keppel Craven n'avait jamais pardonné de bon cœur l'abjuration de son fils et son mariage avec une catholique. Il refusa de garder M. et Mme Craven auprès de lui, et ne voulut pas se laisser soigner par eux dans sa dernière maladie. Ils en souffrirent beaucoup, et trouvèrent préférable, dans ces conditions, de retourner en Angleterre, où M. Craven pouvait espérer un semblant d'occupation et quelque avancement dans sa carrière.

Les influences qui l'avaient d'abord poussé dans cette carrière semblaient l'avoir abandonné. Sa science et son intelligence, toutes deux de premier ordre, sa connaissance des langues, plus rare à cette époque que maintenant, ses talents de société ne lui avaient pas profité comme sa femme et lui étaient en droit de l'attendre. Ce manque de succès dans sa profession fut souvent pour M. Craven une source de découragement profond.

M. Keppel Craven mourut à Naples au mois de juin 1851, laissant à son fils la plus grande partie de sa fortune. M. et Mme Craven s'installèrent à Londres dans Berkeley-Square, espérant que M. Craven pourrait prendre part, sinon comme diplomate, au moins d'une façon indépendante, aux affaires politiques qui les intéressaient toujours vivement. Dans l'été de 1852 eut lieu « l'élection générale », et avec elle s'éleva le cri : « Pas de papauté ! » Les amis de M. Craven, tous du parti whig, étaient prêts à seconder son désir (encore plus vif chez Mme Craven) d'entrer au Parlement. Il ne pouvait être question pour lui d'un siège en Angleterre à ce moment, mais on pouvait espérer son retour s'il se présentait pour le comté de Dublin dans l'intérêt du parti whig. Mme Craven se jeta dans cette entreprise avec un zèle qu'on ne pouvait cependant pas appeler de l'ambition : « Je serais parfaitement heureuse », écrivait-elle, « si je voyais Auguste occupé, et avec une position. Il ne peut pas vivre dans l'oisiveté et son triomphe sera mon repos. »

Digitized by Google

Mme Craven se rendit elle-même à Dublin dans les plus heureuses dispositions, presque certaine du succès de l'élection. Elle ne parle pas de son retour. Les grands propriétaires whigs qui avaient promis leur appui à M. Craven s'étaient exagéré leur influence et furent impuissants à le soutenir : sa défaite fut absolue. Elle lui coûta plusieurs mille livres et sa carrière diplomatique qu'il avait abandonnée dans un moment d'espoir trop confiant. A la nouvelle de cette défaite qui entraînait pour eux des conséquences autrement graves qu'un échec au Parlement, Mme Craven fondit en larmes. M. Monsell, qui était présent, ne put s'empêcher de dire que les nerfs du Midi n'étaient pas faits pour le mécanisme d'un gouvernement constitutionnel. Mais aucun de ceux qui l'entouraient alors ne savait avec quelle ardeur elle avait espéré le triomphe de son mari, et les résultats qu'elle en avait attendus.

Il sembla, dès lors, que les liens qui les attachaient à l'Angleterre se fussent relâchés. Après quelques hésitations, ils résolurent de s'établir à Naples, où M. Craven pouvait être nommé secrétaire de la légation. Ils firent d'abord une visite d'adieu à Worsley, et Mme Craven écrivait à la duchesse Ravaschieri le 4 septembre 1852 :

Je vis entre deux courants opposés : un qui nous conduit vers votre ciel, votre Naples. Je sens pour lui ce douloureux désir pour lequel les Allemands ont inventé un mot spécial. De l'autre côté, j'éprouve une nouvelle jouissance au Nord, de sa vie sérieuse et saine, qui en ce moment me paraît plus en harmonie avec mes goûts.

Avant notre désastreuse défaite, il me semblait que Dieu avait sagement disposé de ma vie, en donnant ma première jeunesse à l'Italie et les années suivantes à l'Angleterre. Mais puisque ce pays que j'aime si tendrement ne veut pas de nous, il faut bien que je revienne à mon premier amour, que je retourne à la côte de Chiatamone qui me sourit dans toute sa splendeur.

Digitized by Google

Le 28 septembre, Mme Craven écrit d'Amiens à M. Monsell :

De Worsley à Amiens! Peut-on concevoir un plus grand contraste? Je suis venue ici avec seulement un arrêt de quelques jours, à Londres, m'acheminant pour faire une visite à mon cher et bon abbé Gerbet que je n'avais pas vu depuis douze ans.

Mercredi, je dois rejoindre Auguste chez mon frère, à la campagne, près de Gisors, où nous comptons passer quelques jours; ensuite, nous irons à Paris pour un mois, et notre intention présente est toujours de retourner en Angleterre vers le commencement de novembre.

Nous sommes heureux de penser qu'à ce moment-là nous vous retrouverons à Londres. Je ne puis dire combien c'est délicieux pour moi de me retrouver causant avec l'abbé Gerbet et l'écoutant. Le bon évêque [1] voulait absolument que je vinsse demeurer à l'évêché, ce que j'ai refusé, mais j'y passe toute la journée.

Ce fut pendant son séjour à Paris que Mme Craven renoua avec Mme Swetchine des rapports qui dataient de 1825, mais qui avaient été interrompus par les fréquentes absences de Pauline. Cet événement fut dans la vie intime de cette dernière plus important que la perte ou le gain d'une élection. Mme Swetchine avait vingt-six ans de plus que Mme Craven. Pauline éprouva toujours pour elle l'amour d'un enfant pour sa mère, d'un élève intelligent pour un maître parfait.

Les enseignements et les conseils de Mme Swetchine dirigèrent Pauline dans toutes les crises de son existence. Mais la plus douce et la plus complète influence de cette amie vénérée, fut sa tendre affection pour cette « belle âme » qu'elle connaissait peut-être mieux que personne. Quand Mme Craven prêta à Mme Swetchine les documents qui devaient servir pour le « Récit d'une sœur », leur intimité se resserra encore davantage. En 1852, quatre ans après la mort d'Alexandrine et de

1. Mgr de Salinis.

Digitized by Google

Mme de la Ferronnays, le travail de Pauline n'était pas terminé, et personne, à l'exception peut-être de M. Craven, ne connaissait encore une œuvre que le monde entier devait admirer quatorze ans plus tard.

Mme Swetchine écrivit alors à son amie :

Paris, 12 avril 1852.

J'avais bien raison, chère Madame, d'attendre un moment plus libre, car une fois commencés, il m'eût été impossible de quitter ces chers petits volumes. Aujourd'hui, vous pouvez les reprendre, je les ai longuement, lentement savourés; ils sont, je l'espère, passés en moi-même. Quand vous voudrez toucher une âme ou presser son pas, confiez-lui ce trésor ; il agira à quelque état qu'il la prenne, en lui présentant, tout à côté de ce qui attire, tout ce qui stimule et pénètre. Jamais le contraste des beautés éparses dans la vie et de son profond néant ne m'est apparu plus frappant que dans ces pages. Toutes les conditions et toutes les aptitudes du bonheur s'y trouvaient, et pourtant que de retours de la nuit sombre! et pour corrélatifs à des élans sublimes, quelle mort prématurée! Mais il n'en est pas moins vrai que, joies et peines, tout ressort ici de grâces de prédilection. Le malheur même, chère Madame, prend dans votre famille l'aspect de je ne sais quelle faveur singulière, et dans les coups les plus poignants, il y a de divins honneurs rendus.

Quant à vous-même, comme je comprends maintenant que vous demeuriez inconsolable, et que tous les bonheurs du monde puissent vivre auprès d'un tel vide sans le combler jamais.

D'une autre part, quelle force dans le souvenir présent d'une telle affection ! qu'on doit se trouver honorée d'être aimée ainsi ! Quoi de plus charmant que sa parole si inventive dans sa tendresse caressante, si inépuisable, si flexible pour mieux approcher, mieux pénétrer jusqu'à vous qui êtes à la fois sa première étoile sur la route du ciel, et aussi sa vraie sœur siamoise ? Depuis cette admirable lettre où son amour pour l'Eglise lui fait seul comprendre l'exil volontaire, et comment, l'Eglise bannie, l'exil même cesse d'être exil, jusqu'à celle où sa jeune pensée commu-

Digitized by Google

nique à toutes les choses de la vie sa fraîcheur et son enjouement, que de bonne grâce, que de naturel là même où elle est moins simple! et avec quel bonheur se rencontrent sur son passage les paroles qui lui semblent manquer aux mouvements intimes! A travers la plaisanterie fine et gracieuse, on sent toujours le sérieux de la pensée. Une basse continue de tristesse, nulle parole revêtue d'éclat qui ne jette aussitôt son ombre : tout le secret de sa destinée est là. Je ne sais si je me trompe, mais je crois voir une progression sensible, une élévation successive de la pensée dans toutes les lettres qui précèdent son mariage. Arrivée là, il y a un temps d'arrêt ; la vie terrestre reprend ses droits, elle alourdit un peu, car c'est un pesant bagage que toutes les sollicitudes entrant à la fois dans une âme à la suite d'une seule nouvelle espérance. Je comprends votre pénible froissement à ce regard de regret qu'elle jetait derrière elle, au moment où il semblait que l'affranchissement résumait pour elle toutes ses joies. Ah! c'est que nous entrevoyons bien des choses, nous les goûtons par éclairs, mais nous ne les possédons pas! La mort garde toujours son premier caractère, qui est d'être la solde du péché. L'idée de sacrifice et d'expiation s'y retrouve sous une forme quelconque. Saint Paul lui-même, parlant de la mort, dit comment il aurait voulu qu'elle fût et comment il reconnaît qu'elle n'est pas. Ce que nous voudrions tient toujours un peu de l'apothéose ; et cette humble incertitude, où l'exemple des plus saints nous entretient, est la vraie sauvegarde de nos précieuses consolations. Nous sommes si sincères, souvent sans qu'il y ait dans ce que nous disons un mot de vrai, et cela pour les plus incapables de se tromper eux-mêmes! Nous ne savons pas! Mais que nous importe, chère Madame! Dieu sait!

Je ne puis vous rendre assez de grâces de tout ce que vous m'avez fait connaître, apprécier, chérir. Quel rare bonheur que la rencontre d'éléments qui s'assimilent si bien! et vous tous, comme il me semble que j'ai vécu au milieu de vous! Chère Madame, veuillez prendre cette grande bonté que vous avez eue pour une date que j'inscris et qui ne s'effacera plus ; si j'osais, je dirais qu'elle vous engage, car je crois fermement aux devoirs contractés envers ceux pour lesquels on a beaucoup fait.

Digitized by Google

CHAPITRE VI (1853-1855)

Retour à Naples. — La charité à Naples. — Mort de Lord Belfast. — Représentations chez Mme Craven. — La casa Craven. — Voyage en Angleterre. — Londres. — Oxford. — Retour à Naples. — Séjour à Rome avec les Rio. — Leghorn. — Florence. — Lettre à M. Monsell.

Mme Craven avait commencé avec un tendre respect le classement des papiers de famille destinés à composer le « Récit d'une sœur ». Elle en avait montré quelques-uns à M. Monsell, qui comprenait tout ce que renfermait pour elle ce mot « chez mon frère, près de Gisors », car Dangu était près de Boury, et Boury était toujours l'objet des plus tendres pensées de Mme Craven.

Après bien des hésitations, M. Craven s'était décidé à s'établir à Naples, au commencement de 1853. Le petit palais de Chiatamone ou, comme on l'appela bientôt, « la casa Craven », fut transformé et embelli par ses soins. Il dominait la baie de Naples, et à l'ouest Paussilippe. De chaque côté du hall se trouvaient la salle à manger et le salon de Mme Craven, rempli de livres et d'objets d'art. M. Keppel Craven avait fait décorer le salon de réception dans le style du premier Empire. Les murs étaient peints en teintes

Digitized by Google

ombrées, deux massives corniches dorées d'un dessin classique encadraient quatre grandes glaces et deux portraits de grandeur naturelle peints par Romney : un portrait en pied de la Margravine d'Anspach et un autre de M. Keppel Craven et de son frère Berkeley Craven.

La salle à manger avec ses tableaux choisis et ses fines porcelaines précédait une bibliothèque, présentant la forme d'une croix grecque dont les bras contenaient huit mille volumes ; au centre, un espace commode était réservé au travail.

La pièce était éclairée par un large balcon s'ouvrant sur la mer. A l'est se trouvait une terrasse, derrière laquelle s'élevait un des rudes contreforts de la colline d'Ischia. Les étrangers, parmi lesquels se trouvaient beaucoup d'Anglais et de diplomates de tous les pays, tenaient à honneur d'être admis chez Mme Craven. Lady Drogheda écrit :

Les Craven habitaient Naples ainsi que Lord et Lady Holland. Ils vivaient presque ensemble. J'entendais tellement parler de tous les talents de Mme Craven, de ses vertus et de ses admirables qualités, que je finis par croire que personne ne lui ressemblait. L'année suivante, j'appris à la connaître et à l'aimer comme une sainte. Elle a disparu maintenant, cette chère et brillante société. Il n'y avait personne comme Pauline Craven. Je pense à elle avec une tendresse que rien ne peut exprimer.

Il y avait beaucoup de misère à Naples. Donna Adélaïde Capece Minutolo et ses sœurs donnaient un magnifique exemple de charité privée. Mais on ne s'occupait pas de fonder des hôpitaux et des écoles pour le peuple. Après une consultation sérieuse avec ses amis, Mme Craven résolut de mettre son talent dramatique au service des pauvres. M. Craven adopta l'idée de sa femme avec toute l'ardeur contenue sous un extérieur froid et réservé. Une scène charmante et commode s'éleva dans la bibliothèque, et M. Cra-

Digitized by Google

ven prit la direction d'une troupe rapidement choisie par Mme Craven. Elle la maintint en bon ordre par son expérience et ses conseils. Son entreprise réussit au delà de ce qu'elle avait espéré, et les pauvres de cette ville si mal dirigée furent secourus pendant plusieurs hivers.

Le comte Charles de la Ferronnays, qui chantait fort bien et jouait admirablement la comédie, et plusieurs autres amateurs de nationalités différentes, élevèrent ces représentations à un degré de perfection telle, que du vaudeville on passa à la comédie sérieuse, aux pièces en vers et même à l'opéra, avec un courage toujours croissant. Un passage du journal de Mme Craven révèle les impressions de son âme à cette époque et les tristes et solennelles pensées dont, comme dit Bacon, « ses joies étaient tissées ». Elle parle de la mort d'Alonzo, duc de San-Teodoro, qu'elle avait connu enfant, et de la société anglaise dans laquelle elle avait vécu : « Au commencement de 1853, je dînais chez Sir William Temple. Lord Belfast m'offrit son bras et me plaça à côté d'Alonzo. Ils ne se connaissaient que de vue, et je les présentai l'un à l'autre. Hélas ! qui nous aurait dit qu'en moins de quinze jours un des deux serait mort et que l'autre le suivrait dans l'espace de trois mois !

« Ils étaient les plus jeunes, les plus beaux et les plus distingués de tous ceux qui étaient présents. Ils se ressemblaient plus ou moins dans leurs goûts, leur talent, l'un pour la musique, l'autre pour la peinture, où ils égalaient presque des artistes de profession. Oublierai-je jamais les tristes circonstances de la mort du pauvre Lord Belfast ! Je l'avais peu vu et peu connu pendant sa vie, mais le souvenir de sa mort est resté pour moi douloureusement ineffaçable.

« Je le vis pour la première fois dans l'automne de 1851, chez Lord Anglesey, à Beaudesert. Il avait pour la musique un talent peu commun chez un Anglais. J'ai-

Digitized by Google

mais beaucoup son jeu et Lord Gifford, qui était de la même réunion, l'accompagna extrêmement bien sur le violon, ce qui était encore plus étonnant chez un amateur de son rang.

« Pendant que nous étions à Beaudesert, nous jouâmes la comédie. Je pris la place d'une autre dans « le Caprice » [1]. Je jouai Mme de Léry, et j'appris mon rôle en un jour. Auguste joua Chavigny ; Isabella Anson, Mathilde.

« Nous partîmes le surlendemain et au dernier moment Lady Sydney vint me demander de la part de Lord Belfast si je voudrais jouer avec lui « Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée [2] ». Elle me supplia de consentir et proposa dans ce cas de jouer la pièce chez elle à Frognal, à la campagne, où nous devions nous retrouver quinze jours après.

« Tout cela réussit. Et contrairement à mon attente, car je m'imaginais qu'il jouerait mal, Lord Belfast se tira extrêmement bien de son rôle quelque peu excentrique. »

A propos de cette réunion de Frognal, M. Grenfell écrit : « Lord Belfast fut le héros de la fête et joua du piano entouré de toutes les dames. Les épreuves d'un roman, son premier essai, venaient juste de lui arriver. Il joua avec Mme Craven « Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée ». Je la vis beaucoup pendant cette semaine, et dans la suite nous nous retrouvâmes, non seulement comme relations, mais comme amis. N'importe où nous nous rencontrions, nous reprenions la conversation où nous l'avions laissée, chacun prenant le plus vif intérêt aux affaires politiques, sur lesquelles Mme Craven donnait toujours une opinion éclairée, solide et pondérée. Elle ne parlait jamais d'elle-même, n'avait ni égoïsme, ni gallicisme. C'est

1. Comédie en un acte d'Alfred de Musset, jouée pour la première fois en 1847.

2. Proverbe d'Alfred de Musset, joué pour la première fois en 1848.

Digitized by Google

la femme la plus complètement cosmopolite que j'aie jamais rencontrée. »

Mme Craven continue dans son journal :

Quand je retournai à Londres, Lord Belfast vint chez moi et me demanda d'aller voir sa mère, qui ne sortait jamais, mais qui désirait me connaître. Je lui fis donc une visite. Elle voulait seulement m'entendre dire qu'il jouait bien et voulait savoir (ce qu'elle me dit presque ouvertement) si j'étais digne de paraître avec lui dans une pièce où il n'y avait que deux acteurs. « Maintenant que je vous connais », dit-elle, « je suis tout à fait satisfaite, et je regrette seulement de ne pas vous avoir vue jouer avec lui. » Quand nous fûmes installés à Naples, quelque temps après, il arriva dans les meilleures dispositions et en bonne santé, enchanté de se joindre aux représentations qui avaient lieu chez nous. Il joua deux rôles également bien. Tout marchait agréablement.

Notre troupe se composait de quelques amis intimes. Il les aimait, en était aimé, et disait qu'il s'était rarement trouvé dans un petit cercle qui lui convînt aussi bien. Nous le trouvions aimable, agréable et naturel. Nous étions tous gais et contents les uns des autres. J'avais moi-même surmonté le sentiment douloureux avec lequel je pensais à ces représentations.

Depuis les chagrins qui ont changé ma vie, et dont les traces intimes sont ineffaçables, j'ai toujours éprouvé cette répugnance, tout en ayant repris à l'extérieur ma première manière de vivre. Mais ici, à Naples, où ces représentations sont associées au souvenir du temps le plus heureux de ma jeunesse, et de ceux qui la partagèrent avec moi, ma répugnance est plus grande même qu'à l'ordinaire. Bien des circonstances se sont réunies pour rendre la chose agréable à Auguste, et chacun s'en amuse. Une fois lancée, je sens toujours suffisamment revivre en moi la vieille prédilection pour m'intéresser et pour éprouver de la satisfaction de ce qui se passe.

Mais dans cette occasion, cette idée m'était particulièrement pénible, et ce fut seulement une semaine environ avant la représentation que je me trouvai dans de bonnes dispositions qui furent bientôt troublées.

Digitized by Google

Le jour où la représentation devait avoir lieu, je me sentais hors de moi, à cause d'un violent orage qui nous avait tous empêchés de dormir. Je n'avais jamais vu un temps plus affreux à Naples que dans cette matinée précédant un jour de plaisir. A midi, nous apprîmes que Lord Belfast avait la fièvre scarlatine; notre réunion fut remise, mais nous fûmes d'abord plus désappointés qu'inquiets. Deux jours se passèrent, mais le troisième nous apprîmes avec un saisissement terrible que la maladie, déclarée légère par les médecins jusqu'à ce moment, était devenue dangereuse tout à coup. Auguste sortit pour se renseigner, et ne revint qu'au moment de dîner sans une ombre d'espoir.

Thérèse Ravaschieri, qui arrivait, apprit ce qui se passait. Elle le croyait si peu malade qu'elle lui avait écrit un mot très gai signé de son nom de comédie : Marquise de Senneterre, en lui envoyant une petite main de corail, comme un charme contre le mauvais œil.

Nous apprîmes sa mort un peu plus tard, et on ne peut dépeindre l'espèce de terreur que j'éprouvai en repassant les circonstances des jours précédents. Sans doute que ce contraste augmenta la violence de mon impression, et pourtant je disais que ce n'était pas la mort, mais le plaisir qui était à blâmer. La mort a le droit de nous surprendre et le plaisir ne devrait jamais nous faire perdre la mort de vue. Aussi tristes et rapides qu'aient été les événements de cette nuit, ils ne m'auraient pas frappée au même degré dans d'autres circonstances. Bien que notre occupation fût frivole, elle n'était pas mauvaise, Dieu merci ! Que celui qui sonde les cœurs et ne condamne que le péché ait pitié de lui et de nous tous... Que son âme repose en paix !

Naples et Londres, 31 mai 1853.

J'écrivais à l'instant le mot de plaisir ; mais il ne s'en suit pas que j'en aie eu ma trop large part cet hiver. Non. Tout ce qui mérite le nom de plaisir selon le monde, les représentations, les réceptions, les visites, tout cela a été accompagné, je puis le dire, de circonstances pénibles qui ont rendu ceux de mes jours qu'on aurait pu appeler les

Digitized by Google

plus gais, les moins agréables de la saison. En dépit de ces ennuis, cependant, j'ai rejoué avec un succès qui ne m'a donné que trop de satisfaction. Je pense que ce stupide plaisir sera expié et balancé par les mille petites vexations qui l'ont accompagné.

Ce dont je jouis réellement, c'est de la délicieuse maison dans laquelle je vis, des aimables et bons amis que je vois chaque jour, et du charme général de cette existence, bien que, pour mon goût, elle manque de silence et de tranquillité. Cependant, puisque mon étoile semble me ramener à Naples, au lieu de m'en éloigner comme je m'y attendais, je veux essayer de dominer l'extraordinaire répugnance que j'éprouve devant cette nature, la plus belle du monde. Après tout, ce n'est pas l'endroit qui m'inspire cette répugnance. La mer, les montagnes, la couleur, le parfum et tout ce que Dieu a donné à ce peuple m'enchante. De plus, je trouve dans cette maison ce dont j'ai toujours joui, une sensation de confort et de bien-être, de grandes et belles chambres. Le contenu de la bibliothèque est digne de son cadre, ce qui est beaucoup dire. Cette charmante galerie double dans laquelle nous avons passé nos journées depuis un mois, est un salon qui n'a pas son pareil. Je ne suis pas assez absurde pour ne pas aimer tout cela. Cependant, je consentirais à le quitter pour toujours, si je pouvais obtenir à ce prix ce que j'ai le plus désiré, un travail actif et utile pour Auguste, et pour moi le calme et la solitude. Je ne puis cependant pas me faire un mérite de ce désir, car je ne nie point que les mille petites misères de ce pays ne soient un correctif à son charme, et que je ne jouisse moins ici qu'ailleurs de la vie avec toutes les raisons d'en jouir davantage. Quoi qu'il en soit, je crois que la volonté de Dieu est que nous revenions ici. Nous partons dans une semaine pour revenir probablement dans trois ou quatre mois. Nous voudrions vendre ou louer cette maison, mais Auguste a décidé de la garder et de l'arranger complètement. Et à moins que de nouveaux changements ne surviennent dans nos projets, pendant notre séjour en Angleterre, je vois clairement qu'il me faudra déraciner chaque parcelle de mes espérances et de mes projets favoris.

Que la volonté de Dieu soit faite ! Je veux tâcher de main-

Digitized by Google

tenir ici les fortes et sérieuses impressions que j'ai reçues ailleurs. Du commencement jusqu'à la fin et en toutes choses, que Dieu seul garde ma vie.

Le 14 août 1853, Madame Craven écrivait dans son journal :

J'ai passé quelques jours à Nuneham pendant lesquels j'ai visité Oxford pour la première fois. Si les ruines de Pompéi intéressent les amants de l'antiquité, Oxford devrait intéresser à un degré bien plus élevé ceux qui aiment les souvenirs du moyen âge et particulièrement ceux qui possèdent la même foi que les fondateurs de ces institutions et sous l'inspiration desquels se sont élevés ces merveilleux monuments.

Il y a dans ce pays un mélange étonnant du sentiment de conservation et du contraire. Oxford a fidèlement gardé le cachet extérieur imprimé par le catholicisme à la ville entière. Le résultat est une impression à la fois douce et triste, comme si l'on rencontrait un étranger ou même un ennemi sous les traits chers et familiers d'un ami, d'un frère ou d'une mère. Tout ici parle le langage des catholiques et pourtant ce langage exprime ce qu'ils détestent le plus.

Avant d'écrire la page précédente, j'aurais dû remplir le vide qui existe entre Naples et Nuneham. J'aurais dû dire que nous avons passé une semaine à Paris en juin, et que nous sommes à Londres depuis le 20 de ce mois. En me trouvant dans cette maison que j'avais tant désirée, je souffre le supplice de Tantale. Maintenant que mes désirs ont été réalisés, elle me paraît encore plus agréable et chère que je ne m'y étais attendue, et pourtant j'y reviens avec la certitude qu'il me faudra l'abandonner pour longtemps peut-être, sans espoir d'y revenir pour y séjourner continuellement. Tout cela m'attriste, mais ne peut, comme je serais disposée à le penser, s'appeler une croix. Cependant cette contrariété dans mes anciens projets est une épreuve. Elle éloigne cette stabilité que je croyais avoir atteinte. Donc, le 1er septembre nous allons à Paris, et le 23 nous nous embarquons à Marseille, et terminons une visite marquée pour nous par des espérances déçues. Cette

Digitized by Google

visite a été courte et triste. Mais elle a considérablement ranimé mon amour pour ce « home », dans un pays que j'aime en résumé plus que tout autre.

Londres, 11 septembre 1853.

Notre départ a été remis, nous ne partons maintenant que dans trois jours. Tout le monde a quitté Londres, et le mois que j'aurais volontiers passé à la campagne (que je n'aime réellement qu'en Angleterre) est employé à faire des paquets. La maison est louée, et nous prenons toutes les dispositions de ceux qui n'ont pas l'intention de revenir de quelque temps. Je regarde autour de nous avec tendresse et regret. Cette maison est le « home » idéal que j'avais rêvé. Mais que dis-je ? Comment puis-je regretter un endroit qui me rappelle si peu d'agréables souvenirs ? moi qui aime tant à vivre dans le passé ! Je ne sais pourquoi, mais en dépit de tout, j'ai eu beaucoup de repos. Et je n'attends pas de plus grand bonheur que le repos. En outre, j'ai éprouvé ici une certaine ferveur et une bonne volonté qui est la seule heureuse impression appartenant au souvenir de ma chambre, où j'ai lu et prié, et pensé à Dieu, et où quelquefois j'ai éprouvé le désir de l'aimer. De même à Naples. Et rappelons-nous une fois de plus que toute la terre est au Dieu que nous servons.

Naples, 30 septembre 1853.

Nous sommes arrivés ici, comme nous l'avions décidé. Il est rare qu'un plan fait d'avance puisse s'exécuter dans tous ses détails. Mais dans cette circonstance, tout a bien marché. Quels que soient mes désirs, je ne puis que poursuivre ma route vers le sud, ce qui m'est aussi désagréable à présent que je le trouvais délicieux autrefois. J'espère que ma répugnance disparaîtra, car c'est ici, évidemment, que Dieu me veut aujourd'hui.

Nous sommes arrivés ici le 23. J'ai éprouvé une grande oie à revoir Thérèse [1] et Laurette [2], que j'aime comme des sœurs. Mais immédiatement après, le poids qui écrase

1. La duchesse Ravaschieri.
2. La princesse Camporcal, maintenant Mme Minghetti.

Digitized by Google

tout s'est fait sentir plus même que l'année dernière. L'absence de tout intérêt, de toute vie et même d'espoir que quelque chose prospère ici, oppresse en dépit du soleil et de toute la beauté naturelle de ce pays...

La laideur, le désordre, la saleté des rues l'emportent en tristesse sur le plaisir qu'offrent la baie et les montagnes. La laideur de toutes les constructions de Naples m'attriste. Je ne puis m'y habituer, et, sous ce rapport, cette ville est la plus triste de l'Italie. Il n'y en a pas de semblables, car le peuple italien, doué pour tous les arts, a laissé son empreinte et celle de son histoire poétique partout, excepté à Naples. Il n'y a ici aucune trace du passé; et sous les influences qui dominent maintenant, le beau ne périt pas moins que le bien. J'ai eu la même impression l'année dernière en entrant dans une église. Je m'y habitue, mais quand je reviens de cette vivifiante atmosphère du libre Nord, j'étouffe... Et quelque brillante et charmante que soit ma cage, j'aimerais mieux être dehors.

Naples, 28 avril 1854.

J'ai passé un mois à Rome, et ces jours ont été pleins d'impressions que je ne voudrais pas oublier. Je n'ai pas eu un instant pour les rappeler, au moins dans ce livre. Heureusement, ce que j'ai éprouvé ne s'oubliera pas facilement et ce n'est pas trop tard pour m'en souvenir. Si je devais exprimer en un mot l'effet que Rome m'a produit, je dirais que c'est exactement le contraire de ce que j'ai éprouvé à Naples. En approchant de Rome, je sens mon cœur réchauffé et mon intelligence agrandie ; et plus j'y reste, plus ce sentiment augmente. Beauté de la nature, beauté de l'art, beauté du passé antique et du passé chrétien, et pour tout couronner, beauté de la religion. Tel est l'effet général, telles sont les sources de mes satisfactions dans le lieu le plus grand de la terre.

J'ai passé la première semaine à revisiter les endroits les plus connus et à jouir de la société des amis que j'ai retrouvés ici. J'ai vécu des souvenirs mêlés à mes impressions générales. J'ai prié tous les matins à Saint-Andrea, j'ai revu Saint-Pierre, Saint-Jean-de-Latran, le Capitole, le Vatican. Quels intérêts, quelle activité, quelle vie se réveil-

Digitized by Google

lent ici dans mon cœur et dans mon esprit ! Tout ce qu'on voit, et tout ce que rappelle ce qu'on voit est si beau, que nous secouons malgré nous la petitesse et la frivolité dont nous devenons graduellement la proie ailleurs.

Avec les Rio, qu'à ma grande joie j'ai retrouvés ici, je suis allée dans cette partie de la voie Appienne nouvellement découverte. Rio explique mieux que personne et je comprenais l'intérêt que possèdent ces ruines.

Du sommet de la dernière de ces tombes circulaires qui appartenaient aux Colonna du moyen âge, et dont ils ont fait une forteresse, la vue est splendide. La campagne, les aqueducs, les montagnes dans le lointain, l'atmosphère transparente, et les restes de ce grand passé classique ne peuvent être éclipsés que par la naissance plus intéressante du christianisme. J'ai passé en retraite spirituelle à la « Trinità de Monti » la seconde semaine de mon séjour à Rome. Et presque chacune des heures de ce temps est marquée dans les notes que j'avais à prendre sur les quatre méditations du jour, qui, avec d'autres exercices, m'occupaient depuis sept heures du matin jusqu'à neuf heures du soir. C'est la première fois de ma vie que j'ai connu la fatigue du bon usage de toutes mes facultés. Cette fatigue est très douce et salutaire, et les exercices qui m'effrayaient un peu au commencement, ont laissé après eux une bonne et joyeuse impression. Je n'oublierai jamais ces heureux jours, ces promenades sous ce beau ciel avec une vue incomparable devant les yeux.

Vers le soir, la bonne sœur venait me chercher, et je la suivais au réfectoire où le souper m'attendait. En m'y rendant, je traversais ce beau cloître où, vingt ans auparavant, j'avais passé avec Olga, la veille de sa première communion. Quels souvenirs ! Quelles saintes et chères influences ! Je remercie Dieu d'avoir pu m'y abandonner pendant quelques-uns des jours que j'ai passés à Rome à ce moment.

Une épidémie de choléra obligea M. et Mme Craven à quitter Ischia ; ils s'embarquèrent sur le steamer *Vesuvius* en route pour Leghorn, et de là pour les montagnes de Lucques qui avaient échappé à la contagion.

Digitized by Google

Mme Craven écrit de ce voyage :

Dans le passage de notre bateau au lazaret, nous passâmes un de ces moments, peu fréquents dans la vie, où nous sommes exposés à un danger réel et imminent. Il fallut ramer à une distance qu'on traversait généralement en trois quarts d'heure. Nous étions dans une barque remorquée par une autre. Nous luttâmes pendant quatre heures contre une mer furieuse. Notre bateau était inondé par les vagues, et plus d'une fois la corde fut sur le point de se rompre. Si cela était arrivé, nous étions à la merci de la tempête et nous n'y aurions pas échappé. Je savais à peine ce que j'éprouvais.

Mme Craven se rendit ensuite à Florence où elle passa quinze jours de retraite intellectuelle (parmi les églises et les musées). Là, elle relut Dante tout entier, l'esprit bien disposé à le comprendre complètement. « Il m'a fait faire tellement de progrès », écrit-elle, « que pour sa poésie seulement, je me souviendrai de ce mois de septembre 1854 comme d'une heureuse époque de ma vie. » En terminant une lettre touchante à M. Monsell qui venait de perdre sa femme [1], Mme Craven ajoute :

Nous espérons aller en Angleterre au commencement de mai ; par conséquent, je ne vous parle pas de nous. Nous nous retrouverons et nous nous dédommagerons par de longues causeries de l'insuffisance de notre correspondance.

Je suis fâchée de constater que la santé d'Auguste n'est pas aussi bonne qu'avant, et nous ne saurons si ce climat est oui ou non mauvais pour lui qu'après avoir essayé les effets d'une autre année dans le Nord. Je me suis bien portée, à l'exception d'une petite fatigue qui m'a empêchée d'aller à Rome pour ces admirables solennités du 8 décembre. C'est un désappointement dont rien ne peut me dédommager. Car rien ne ressemble à ce qu'on ne verra plus. J'ai été très heureuse d'apprendre que Lady Lothian et ses filles étaient là. Je crois qu'il est impossible, pour des catholiques, de rien voir de plus frappant et de plus édifiant.

1. Lady Anna-Maria Weyndham Quin, fille unique du deuxième comte de Dunraven.

Digitized by Google

CHAPITRE VII (1855)

Popularité de Mme Craven dans le monde. — Londres. — Naples. — Difficultés de Mme Craven pour travailler à Naples. — Lettre à M. Monsell. — Sympathie pour la réforme en Italie. — Libéralisme de Mme Craven.

Revenue à Naples, Mme Craven reprit ses occupations et ses bonnes œuvres.

Elle écrivait :

Naples est une sirène qui endormirait dans mon cœur les tristes souvenirs dont il est rempli, s'ils n'étaient l'essence même de sa vie.

Chaque matin de ces jours délicieux, elle passait quelques heures à classer la volumineuse correspondance de sa famille, dans l'ordre indiqué par le journal d'Alexandrine. Dans l'après-midi, elle visitait souvent les sœurs de Charité qui dirigeaient l'unique école d'enfants pauvres existant alors à Naples. Sous leur toit, elle apprit à connaître la misère de la ville et fit ses plans pour y remédier. De chères affections remplissaient aussi son existence. L'amour de Pauline pour Lina, le fille de la duchesse Ravaschieri, fut peut-être le sentiment le plus profond de son cœur, et révèle plus que tout autre sa nature aussi pure qu'elle

Digitized by Google

était ardente. Sans enfants elle-même, Mme Craven répandit sur celle-là tous les trésors de sa tendresse maternelle, et sa mort fut pour elle une douleur dont elle ne se consola jamais.

Si Mme Craven avait permis de dater ses méditations quand elles furent publiées, avec quelle sympathie émue ne suivrait-on pas toutes les phases de son existence à cette époque ! Dans une page de ces méditations, elle écrit : « Dans ce monde où se commettent tant d'offenses mutuelles, j'ai ce rare bonheur qu'en jetant un regard rapide sur le passé et le présent, le souvenir d'aucune offense dont j'aie été l'objet ne me revient. Il me semble avoir vécu dans une atmosphère de bienveillance et n'avoir rencontré partout que des gens non pas trop sévères, mais trop bons pour moi. »

Ces paroles ne sont-elles pas étonnantes, sortant de la plume d'une femme qui avait vécu dans presque toutes les sociétés d'Europe? Sans doute, l'honneur lui en revient principalement. Mais quelle humilité, quelle charité se révèlent dans cette touchante déclaration !

Elle écrit dans son journal :

34, Berkeley square, Londres, lundi 30 juillet 1855.

Je veux encore écrire une ou deux lignes dans ce livre, datées pour la dernière fois de cette maison dans laquelle je m'étais si joyeusement installée pour y vivre et y mourir. Je crois rêver quand je regarde autour de moi. Chaque meuble, mis en place pour toujours, je le pensais, va appartenir aux nouveaux occupants de cette maison qui n'est plus à nous.

Naples, 18 octobre 1855.

Londres-Paris ! Cette délicieuse vitalité de l'âme et de l'esprit échangée pour Naples ! le Naples d'aujourd'hui, le seul endroit de la terre où ce soit une réelle douleur de vivre.

Digitized by Google

Les misérables tyrannies qui ont toujours existé deviennent plus accablantes, et sont enfin subies par tout le monde sans exception. On n'entend que des murmures et des plaintes, ce qui n'ajoute pas au plaisir de notre retour, toujours désagréable, quand on a respiré une atmosphère différente.

C'est le moment de vaincre l'égoïsme par un violent effort, et de me séparer des influences extérieures pour profiter du confort de cette grande maison, et, par l'absence d'intérêt réel en dehors de ses murs, de me créer une existence personnelle et indépendante. Ici, ce n'est pas facile, je ne sais pourquoi, mais Dieu le sait et il m'aidera, j'espère.

C'est difficile parce que Naples est aussi fatigant que bruyant... Par le manque d'intérêt, l'esprit s'endort, l'attention est distraite par le bruit et le recueillement est presque impossible. La fin que Dieu a placée devant moi, pour mon bien, ne peut être atteinte sans lutte, à n'importe quel prix.

Il y a deux bénédictions que Dieu ne m'a pas accordées et cependant le bonheur de ma vie est en question. Un autre échec aux espérances de mon mari, le dernier et le plus grand, ramènera cette sombre tristesse dont l'idée seule me terrifie. Elle obscurcira notre vie, et l'inaction causera l'éclipse totale de mon soleil, éclipse qui ne m'est pas inconnue et pendant laquelle je vis et j'agis comme dans un rêve pénible. Cette perspective n'est pas faite pour me ranimer, et je n'ai jamais été moins disposée que maintenant à me soumettre à la pensée de le voir malheureux.

Au mois d'octobre 1851, Mme Craven, parlant de l'atmosphère politique de Naples et de tout ce qui présageait la révolution, écrivait à M. Monsell :

Nous avons quitté Paris le 11 très tard, et nous sommes arrivés ici de bonne heure le 15, ce qui ajoutait un peu à la dépression que j'éprouve toujours, c'est étrange à dire, quand je reviens dans ce pays (aussi délicieux qu'il soit) que la chaleur enveloppait encore.

Et ce changement, contre l'air frais d'un agréable temps d'automne que nous avons laissé derrière nous, a été des

Digitized by Google

plus pénibles. Il n'y avait rien de bien agréable sous d'autres rapports. Quand nous avons demandé ce qui s'était passé pendant l'été, et que chacun nous a raconté ce qu'on avait vu et souffert, nous avons compris que les comptes rendus des journaux, loin d'être exagérés, ne disaient pas tout encore. Et ce qui nous a le plus frappés (et ce qui ne s'était pas encore présenté), c'est le sentiment universel de tous ceux que nous connaissons. Nous n'avons pas rencontré une personne qui ne regardât comme des ennemis ceux-là mêmes qui se chargent de défendre le système auquel ils ne connaissent rien, comme nous l'espérons charitablement. Tout cela est très triste, très décourageant et très alarmant. Mais je ne m'en occupe pas, à cause du ton adopté par ces mêmes journaux catholiques, qui doivent faire supposer qu'ils ne trouvent rien de très révoltant dans tout cela.

Je vous en prie, donnez-moi quelquefois des nouvelles de la chère Angleterre et des vôtres. Je n'ai pas besoin de vous rappeler, cependant, que si votre lettre ne part pas dans un sac (comme celle-ci), il serait prudent pour vous, ou plutôt pour moi, de ne pas faire allusion à ce que je vous dis maintenant.

Rappelez-moi à M. Manning quand vous le verrez, je vous prie. Auguste vous envoie ses meilleures amitiés. Il est en quelque sorte attaché à cette légation (temporairement) ; si cela pouvait être un retour vers son ancienne occupation, je m'en réjouirais ! Mais j'ai complètement perdu la puissance d'espérer sur ce point, et le succès étant pour moi une chose absolument inconnue, je ne puis croire à sa possibilité, si même, comme maintenant, il pouvait être acheté au prix de beaucoup de satisfaction.

Pour comprendre la sympathie de Mme Craven pour la réforme italienne, il suffit de se rappeler quels furent les enthousiasmes de toute sa vie. Une évolution rapide s'était opérée dans l'Eglise entre 1825 à 1850. L'abbé Gerbet avait dit à la veille de la révolte de Lamennais : « Ne faudrait-il pas chercher à réconcilier la raison et l'âme humaine en prouvant que les dogmes, les préceptes et les institutions du christianisme sont

Digitized by Google

en harmonie avec les sources les plus profondes de l'humanité? » Mme Craven adopta la vaste charité de son ami et désira passionnément faire partager à tous la foi qu'elle possédait. Elle fut libérale, mais de ce libéralisme né de l'individualité chrétienne, de la dignité des relations de l'homme avec Dieu, relations qui comprennent sans aucun doute sa liberté de conscience. De là son éloignement pour l'intervention de l'Etat dans les affaires religieuses, de là son admiration pour les héros de la conscience, qu'ils fussent Savonarole, Gordon ou Damien. Elle était indifférente à la controverse et aux disputes anglicanes, excepté quand elles concernaient les grands principes de la vie morale. Sa sympathie pour Newman se basait principalement sur son appel final à la conscience et beaucoup de ses aversions venaient de la même source.

Bien qu'il lui fût pénible de désapprouver un Bourbon, elle s'indigna en présence des tyrannies et des cruautés pratiquées à Naples et devant l'immoralité de ceux qui se couvraient du manteau de l'ordre et de la religion.

Quand elle quitta l'Angleterre pour habiter Naples, elle écrivit dans un memorandum qui n'a pas été publié :

Je remercie Dieu de ce que ma foi se soit développée dans une atmosphère de liberté. Sans cela, les sources de la vraie religion n'auraient pas jailli dans mon âme. Je sens que le cercle étroit tracé par les timides amis de la vérité qui voudraient emprisonner l'intelligence et arrêter cette impatience légitime d'apprendre et de savoir, si grande dans cette génération, eût été fatal à ma foi. C'est dans l'air le plus libre que j'ai appris à aimer Dieu et l'Eglise par-dessus tout. J'ai vu l'Eglise attaquée et triomphant par ses propres forces, sans aucun secours humain, sans lois temporelles pour affermir ses préceptes divins. Ce qui, pour moi, femme insignifiante, eût été fatal, peut-il être sain pour des hommes jeunes et intelligents, qui dégé-

Digitized by Google

nèrent dans les étroites limites qu'on leur impose, ou brisent leurs liens, et font de leur premier pas vers la liberté un acte de révolte ?

Le libéralisme de Mme Craven était basé en réalité sur son respect enthousiaste pour l'Eglise romaine. Elle était ultramontaine dans son aversion pour le gallicanisme, ultramontaine dans la vision d'une unité italienne toujours dirigée par le Saint-Siège. Des opinions de ce genre n'ont besoin d'aucune excuse. Elles offensèrent cependant quelques-uns des excellents amis de Mme Craven.

Sans doute que ses sympathies anglaises, son intimité et celle de son mari avec Lord Palmerston, son admiration pour M. Gladstone, contribuèrent à la réputation de libéralisme qui s'attacha à la casa Craven. Mais, cependant, Mme Craven blâma toujours et désapprouva les moyens employés par l'aile gauche des libéraux et les petites tyrannies de partis dans l'Eglise.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII (1856)

Séjour en Angleterre. — Visites à Ossington, Clumber, etc. — Séjour à Londres. — Rencontre avec M. Thiers à Holland-House. — Lady Georgiana Fullerton. — La duchesse de Norfolk. — Dangu. — Le comte Walewski. — Conseils du Père Gratry. — Conseils de Mme Swetchine. — Lumigny. — Résolution de terminer le « Récit d'une sœur ». — Paris. — Agitations politiques. — Retour en Angleterre.

En 1856, Mme Cravén se trouvait en Angleterre. Elle écrit dans son journal :

Le Prieuré, 25 août 1856.

Cette année encore, j'ai quitté Naples toute seule, et j'ai traversé la France pour faire en Angleterre un petit séjour qui s'est prolongé, contrairement à mes désirs. Auguste ne m'a pas encore rejointe, parce que, malheureusement, ses regrets et ses ambitions ont été réveillés par les événements politiques de Naples. Je suis donc seule en Angleterre et bien loin de lui. J'ai quitté Naples le 2 juin, et je suis restée à Paris jusqu'au 12 juillet. Pendant ce temps, j'ai eu le bonheur de voir l'abjuration d'Elisa [1], et de me trouver là quand le mariage de Berthe a été décidé [2].

1. Elisa Thorpe, femme de chambre de Mme Craven.
2. Mlle de la Ferronnays, fille du frère aîné de Mme Craven, mariée au vicomte, maintenant comte de Dreux-Brézé.

Digitized by Google

De Paris, je suis venue à Londres, et me suis installée sous le toit de Lady Granville. Le 26, je suis partie pour Hatchford, et depuis lors, j'ai partagé mon temps entre Brocket, Ossington, Littlehampton et cette maison de laquelle j'écris. Elle appartient à Lord Somers, mais est louée dans le moment par Lord Ilarry Vane.

Après tout, bien que mes anciennes jouissances subsistent toujours, je n'éprouverai pas mon regret ordinaire en quittant l'Angleterre. Dieu merci ! mon dernier séjour à Naples a été le plus heureux de tous. J'ai de chers amis dont j'aime les enfants presque autant que si j'étais leur mère. Le charme que donne toujours l'habitude et l'espoir d'avoir quelque bien à faire, tout cela agit à la fois et remplace peu à peu mes anciens rêves.

Ici, il y a toujours une barrière inébranlable au delà de laquelle je ne peux espérer aucune sympathie, et je n'y ai pas un ami qui veuille ou puisse m'aider dans le but qui me tient au cœur. Tout cela, malgré la bonté, je pourrais presque dire la flatterie que je rencontre, finit par me refroidir et par m'irriter.

Des visites à Ossington, à Clumber, dans le pays boisé des duchés, un séjour à Londres prolongé au delà de son intention pour seconder les désirs de son mari, sont notés dans le journal de Mme Craven. Elle décrit une rencontre à Holland-House avec M. Thiers :

C'était à un dîner intime, et le petit grand homme expliqua avec brio pourquoi l'armée anglaise était inférieure à l'armée française : « Les Anglais, » répéta-t-il plusieurs fois, « n'ont qu'un mérite, celui du courage. » Les invités présents ne le contredisaient pas. Mais M. de Pontois s'écria d'une voix de stentor : « Vous avez raison, ils n'ont pas de qualités militaires, mais ce sont les seuls soldats qui nous aient battus. » — « Où? » dit M. Thiers, s'arrêtant court, et mécontent de cette réflexion. — « Où? » dit M. de Pontois, « en Espagne, à Waterloo ! » — « Ah ! bah ! » s'écria M. Thiers, « c'est vrai, ils nous ont battus à Waterloo, mais pourquoi? » — « Je ne sais pas pourquoi, » répondit M. de Pontois, « mais il n'en est pas moins vrai que nous ne les avons jamais battus. » — « Si, » dit M. Thiers, « à Fontenoy !!! » — Ce fut amusant. De

Digitized by Google

ce sujet, il passa au système parlementaire, et repoussa vivement mon idée que peut-être ce système ne convenait pas à tous les pays, et que la France, en particulier, ne semblait pas le comprendre. Je lui demandai encore si, tout en regrettant le fait, la constitution actuelle de la France ne lui convenait pas mieux qu'un système libéral : « Eh ! madame, elle ne semble bonne que parce qu'elle ne fonctionne pas. Elle est comme une voiture de bonne apparence qu'on laisse sous la remise, mais qui tomberait en pièces si on essayait de la faire rouler. »

Mme Craven relate une circonstance dans laquelle elle usa de diplomatie mondaine. Lord Palmerston, à ce moment premier ministre, rencontrant le duc d'Aumale à une réunion où se trouvaient aussi le comte et la comtesse de Castiglione, prit Son Altesse Royale, qu'il ne connaissait pas (ce qui était assez étrange), pour le mari de la très belle personne à laquelle on venait de le présenter. Mme Craven fut saisie des façons peu cérémonieuses du ministre. Cependant, elle contribua à arrêter ce qui pouvait devenir un malentendu international. Elle implora le secours de Lord et de Lady Holland qui refusèrent d'abord d'être mêlés à l'affaire. Lord Palmerston demanda une invitation à dîner un jour que le duc d'Aumale se trouvait à Holland-House, et répara le mieux du monde son inadvertance.

Il est regrettable qu'on n'ait pu retrouver que peu de lettres de Mme Craven à Lady Georgiana Fullerton. Ceux qui ont lu la vie de cette dernière savent quels liens unissaient ces deux âmes élevées.

Lady Georgiana était une fille de Lord Granville Leveson Gower et de Lady Harriet Cavendish. Son père fut créé vicomte Granville en 1815, et comte en 1833. Son frère était le distingué secrétaire aux affaires étrangères, qui mourut le 31 mars 1891, quelques heures avant Mme Craven. Lady Georgiana Fullerton fit son abjuration au mois de mars 1846, deux ans après la publication d'« Ellen Middleton ». Ce roman eut un

Digitized by Google

grand succès bien mérité, et fut suivi de plusieurs autres œuvres d'imagination très remarquables.

Malgré le peu de réussite de son mari dans la recherche d'une situation, Mme Craven resta en Angleterre jusqu'au 6 septembre. Elle se reposa quelque temps à Littlehampton, chez M. et Lady Fullerton. « Je ne puis exprimer, » écrit-elle, « l'impression de calme bien-être que j'ai éprouvée dans ce petit cottage. Je me trouvais près d'une côte mélancolique et d'une mer triste et sombre, car le vent avait soufflé violemment toute la matinée. Pour moi, habituée comme je le suis à la mer bleue de Naples et à la côte souriante de la Méditerranée, il n'y avait rien qui pût me consoler et me calmer sur cette plage déserte et nue. Mes chers amis les Fullerton étaient en grand deuil, et leur chagrin n'était pas fait pour égayer la vie. Pourtant, notre petite réunion de famille fut empreinte pour moi d'une paix et d'un repos indescriptibles. Le jour suivant, je sortis de bonne heure pour respirer l'air imprégné des fortes senteurs si différentes de celles du Midi, et presque opposées dans leurs effets; je rentrai, je causai avec ma chère Lady Georgiana, je discutai, et me disputai même un peu avec son mari, puis je partis avec eux pour aller faire une visite à la duchesse de Norfolk, que je n'avais pas vue depuis que la mort de son beau-père l'avait mise en possession de son beau château et de son grand titre. »

Mme Craven décrit avec enthousiasme les murs crénelés et la grandeur féodale d'Arundel. En parlant de la fille de Sir Edmund Lyons, duchesse de Norfolk, et du charme qu'elle possédait, Mme Craven écrit : « Je crois vraiment que ce don mystérieux appartient à la beauté de son intelligence et de son âme, et répand sur sa personne ce reflet indescriptible, qu'on ne peut s'empêcher d'aimer. Il y a une grande dignité dans une si parfaite simplicité de manières et une indifférence tellement sincère pour les splendeurs de

Digitized by Google

la fortune. Son calme et cette absence de toute surprise prouvent qu'elle est essentiellement « grande dame ». Il est impossible de l'être davantage, dans toute l'acception du mot. »

Dangu, 13 septembre.

Qui m'aurait dit que je serais à Dangu ? Il n'y a rien de changé, sinon que le mari de Berthe est ici avec elle. Les Walewski sont arrivés trois jours après moi. A dîner, j'étais à côté du comte Walewski, et lui demandai s'il y avait des nouvelles de Naples. Il me surprit beaucoup en me répondant : « Des nouvelles extrêmement sérieuses ; cependant, j'espère que nous en aurons de meilleures et que nous éviterons certaines mesures qui auraient déjà été prises, si on ne nous avait pas demandé par dépêche de les suspendre. » — « Quelles mesures ? » — « De rappeler nos légations et d'envoyer nos flottes. » — « Vraiment ! Et qu'arrivera-t-il maintenant ? » — « La confirmation des nouvelles qui nous font supposer que le roi cédera. » — « Ciel ! et sinon, vous irez de l'avant ? » — « De suite ; en êtes-vous contrariée ? » — « Certainement, et cela m'effraye. » — « Que redoutez-vous ? » — « D'abord ce qui peut résulter de cette mesure que je ne comprends pas tout à fait, et puis, le tolle général de toute l'Europe contre la France et l'Angleterre. » — « Ne craignez pas cela, tout le monde comprend et nous approuve ; et je puis vous dire que l'empereur Alexandre II a écrit au roi de Naples, en lui conseillant de suivre aveuglément les avis de l'empereur Napoléon. » — « Réellement ?.... Cela rendrait les choses plus faciles, mais cependant j'ai peur. » — « Ne craignez aucune éventualité possible : je suis certain que le roi cédera et que rien n'arrivera. » — « Vous en êtes sûr ? » — « Presque, ne le pensez-vous pas ? » — « Moi, je crains qu'il ne cède pas. » — Cette conversation me donna beaucoup à réfléchir. Les affaires publiques me touchaient de trop près pour ne pas me causer de grandes inquiétudes. Je ne parlai à personne de ce que l'on m'avait dit, mais je ne pus penser à autre chose.

Le jour suivant :

Digitized by Google

14 septembre.

Pendant que nous nous promenions dans le parc, le comte Walewski reprit la conversation de la veille. Il me parla un moment de Lord Palmerston, et répéta encore qu'il était presque impossible de vivre en bons termes avec lui. Je fus extrêmement peinée de l'entendre parler ainsi. Au fond de mon cœur, je sais que le ton de Lord Palmerston et de Lord Clarendon est détestable quand ils parlent de Naples et du « roi Bomba ».

En même temps, il me raconta une histoire invraisemblable sur le roi. Pendant que le comte était ministre de France à Naples, le roi l'envoya chercher un jour, et lui donna une lettre de Mme la D. de B. C'était pour présenter un Français qui voulait trouver un journal et faire quelque autre chose pour le parti légitimiste.

« J'ai refusé, » dit le roi. « Et en vous montrant cette lettre, je vous donne une preuve de ma loyauté envers le gouvernement français. Je suppose que vous ne me croiriez pas, si je vous disais que je ne tiens pas à voir mon neveu sur le trône de France. Je sais qu'il n'en peut être question. Je trouve que son parti est un parti de fous et d'idiots, et je crois que la sécurité des monarchies dépend pour le moment du maintien de l'autorité du président. En chassant la Révolution, il s'est montré le défenseur de tous les trônes. Je ne pense pas que nous puissions mieux faire que de le soutenir. »

« Devant ces paroles si raisonnables, » continua le comte Walewski, « comment n'aurais-je pas cru le roi un homme sensé et intelligent ? J'ai toujours parlé de lui dans ce sens à l'empereur. J'ai longtemps essayé de le servir et de le préserver, mais cela devient impossible à la fin. Les réformes qu'il a promises semblent plus loin que jamais de ses intentions. L'Angleterre nous presse d'agir, et le roi ne se doute guère à quel point nous l'avons protégé contre le gouvernement anglais. Mais il est impossible de continuer et notre patience est à bout. »

Après cette conversation, je ne fus pas étonnée d'apprendre en rentrant à Paris, le 20, que le départ de l'escadre était annoncé presque officiellement. Cette nouvelle

Digitized by Google

qui dérange tous mes projets, m'a été donnée le dimanche 21, par Alphonse Ratisbonne. Il l'a dit simplement, comme une chose très ordinaire, et dans le courant d'une longue conversation que nous eûmes ce jour-là. Nous causâmes cependant de sujets bien différents, et simplement pour l'entendre évoquer tous les grands souvenirs de ma vie, et les principaux intérêts de mon cœur.

J'avais souvent essayé dans l'après-midi précédente de voir le P. Gratry. J'y suis enfin arrivée, et pour la première fois, je lui ai parlé de ma vie passée... Personne ne m'a jamais si clairement montré mes devoirs envers Dieu, et la nécessité absolue de les accomplir. Je ne veux pas dire simplement les devoirs communs à toutes les créatures, mais les devoirs personnels que m'imposent la bonté et les dons de Dieu. Une telle influence m'aidera peut-être à faire de grandes choses, mais pour cela, il faudrait qu'elle fût continuelle. Cependant, doit-elle être inutile parce qu'il n'en est pas ainsi ? Que Dieu m'en préserve ! Je marque le 20 et le 30 septembre, jours où j'ai lu un certain manuscrit [1]. Je prie Dieu que les effets en soient durables.

Lumigny, 16 octobre 1856.

Vendredi dernier, le 10, j'ai passé la journée à Fleury avec ma chère Mme Swetchine. Cette journée m'a été utile comme toujours, plus même qu'à l'ordinaire.

J'en ai rapporté, je l'espère, une ferme résolution. Je suis convaincue que le progrès qu'elle désire me voir faire est absolument nécessaire à mon âme : si je ne le fais pas, je peux perdre la grâce du salut, ou au moins la plénitude des grâces que je puis espérer avec la miséricorde de Dieu. Si, d'un autre côté, je fais l'effort exigé de moi, j'obtiendrai même en ce monde la paix accordée aux cœurs unis à Dieu. Je connaîtrai dans les années à venir un peu de ce bonheur dont elle est l'incomparable exemple, qui transforme et embellit la vieillesse, qui est le seul et inépuisable sur la terre. Tout ce qu'elle m'a dit a confirmé l'impression produite par le manuscrit du Père Gratry. Il

1. Sans doute la Vie intime de Maine de Biran. Un ami suggère que ce sont très probablement les « Souvenirs du Père Gratry ».

Digitized by Google

m'a parlé dans le même sens, et sans savoir ce qu'elle m'a dit, il m'a répété presque les mêmes paroles.

Je serais indigne de la grâce que Dieu me fait en me rapprochant de ceux qui désirent le bien de mon âme (grâce qui sous une forme ou sous une autre s'est répétée à chaque époque de ma vie) si je n'y correspondais pas enfin sans réserve et pour toujours. Il y en a tant d'autres qui n'ont jamais entendu parler de ce qu'il m'est donné de connaître ! Cela sera-t-il en vain ? Mon Dieu, accordez-moi qu'il n'en soit pas ainsi cette fois !

D'abord la pensée de me maîtriser absolument sur un point me trouble. Me lever de bonne heure m'a toujours paru difficile, et pourtant je connais mieux que personne l'inconvénient de se mettre en retard. N'importe où je vis, ma journée est constamment interrompue avant même que j'aie pu commencer. Ici, à Paris, d'où je partirai probablement après-demain, je veux commencer à régler mon temps, et comme premier pas, me réveiller le matin, quoi qu'il en coûte à mon corps.

Mon Dieu, mon Dieu, la grâce de continuer, de poursuivre, d'accomplir. Ainsi soit-il !

Deux jours après, Mme Craven commença la série de méditations qui remplissent quatre petits volumes de sa fine écriture. Quelques-unes furent publiées par elle, vingt ans plus tard. Elles ne sont pas aussi personnelles que son journal, mais les quelques mots de préface du premier volume expriment si bien ses pensées à cette époque, qu'ils méritent d'être cités.

Lumigny, 18 octobre 1856.

Un grand maître de la vie spirituelle ayant dit récemment qu'il était bon de méditer la plume à la main, j'ai commencé à le faire. Je noterai au moins jour par jour les pensées qui m'auront le plus frappée dans ma méditation du matin. Cela m'aidera à la faire plus attentivement. Ce n'est pas la première fois que j'ai essayé de cet exercice. Je m'en étais abstenue depuis qu'un bon prêtre m'avait dit que ce n'était pas une bonne méthode de méditation,

Digitized by Google

parce qu'involontairement l'action d'écrire nous fait trop penser à nous-mêmes. Le Père Petitot n'étant pas de cet avis, je reprends mon habitude, mais avec l'intention de ne pas négliger mon exercice du matin.

Comment et pourquoi aime-t-on une créature ? N'est-ce point par cet attrait du cœur qui se tourne vers la perfection qu'on croit voir ou l'amour que l'on inspire ?

A quel degré ces deux motifs existent-ils pour moi dans cet amour dont les autres sont l'ombre ? Comprendre et sentir cela parfaitement, quelque naturel que cela soit dans un sens, est cependant une grâce, et une grâce qui ne s'obtient pas facilement. La raison en est peut-être que là se trouve un tel bonheur, qu'une âme réellement possédée de cet amour est, dès ce monde, affranchie de ce qui peut se nommer douleur. Les conditions de la vie ne cessent pas pour elle. Mais qu'est-ce que la souffrance avec l'amour, pour l'amour, sûre de l'amour, et de l'éternelle durée, et de l'éternelle consommation d'une ineffable union ?

Telles étaient les pensées qui dominaient toutes les autres dans l'esprit de Mme Craven à ce moment de son existence, et quand elle se décida à arranger et à faire éditer le journal d'Alexandrine.

Le troisième volume manuscrit de son journal, de 1852 à 1859, a pour préface ces lignes de Dante :

Sta come torra ferma che non crolla
Giammai la cima per soffiar de venti :
Chè sempre l'uomo, in cui pensier rampolla,
Sovra pensier, da sè dilunga il segno,
Porchè la foga l'un dell'altro insolla.
Purgatorio [1].

Les nouvelles de Naples causaient une grande inquiétude à Mme Craven. Après une nuit sans sommeil, elle écrit :

1. Sois comme une tour solide dont la cime ne croule jamais par le souffle des vents.
Car toujours l'homme en qui pensée vient sur pensée éloigne de lui le but : car l'impétuosité de l'un affaiblit l'autre.
« Purgatoire », chant V. (Traduction de Brizeux.)

Digitized by Google

Paris, 20 octobre 1856.

Je me suis tout de même levée à l'heure accoutumée, et je suis allée à pied jusqu'au village (Lumigny) et j'ai entendu la messe de huit heures. L'air frais du matin m'a fait du bien. A trois heures, je suis retournée à l'église et au cimetière. J'ai prié tristement, mais avec calme, sur la tombe de mon Eugénie. « Oh ! la vie ! la vie ! » comme elle avait l'habitude de dire, « elle est bien courte, mais elle a le temps d'être bien bouleversée. La joie et la douleur l'empêchent d'être monotone. »

A cette place, et en me rappelant la douleur qui fut précédée de tant de joie, mes chagrins passagers m'ont paru insignifiants. Je suis revenue lentement par le sentier familier où je me suis si souvent promenée avec elle. Les feuilles mortes ajoutaient à sa mélancolie, et mes pensées étaient loin d'être joyeuses.

Rien ne pouvait être plus tendre que les adieux de ce cercle de Lumigny. Mon orgueil et ma vanité sont trop satisfaits dans ces rencontres. Mais quelle épreuve est venue contrebalancer ma popularité !

Dimanche matin, le 19, j'ai quitté Lumigny, et me voilà de nouveau dans un tourbillon causé par les rumeurs que les journaux ne confirment point cependant.

Hier au soir, chez la princesse de Lieven, M. Howard m'a assuré qu'une dépêche avait porté à Auguste l'ordre de partir. Je suis donc maintenant plus perplexe que jamais. J'écrivais à Auguste en recevant une lettre de lui que je partirais le 24. Il est sûr de venir ici à présent. Toute la journée de jeudi, j'ai attendu une lettre. J'étais seule et fatiguée. Mardi, la lettre a arrêté mon départ.

11, Chesterfield Street, mardi 9 décembre 1856.

En écrivant dans ce livre au mois d'octobre, je ne me doutais certainement pas que je le rouvrirais à Londres, moins de deux mois après le moment où je croyais quitter l'Angleterre pour toujours. Cela devrait m'apprendre à abandonner toutes sortes de projets. S'il est une chose que Dieu exige de moi plutôt qu'une autre, c'est une complète

Digitized by Google

indifférence quant à l'endroit où ma vie se passe, et la vertu qu'il m'indique particulièrement est le détachement intérieur.

Auguste est arrivé à Paris le 29 octobre, et nous sommes maintenant réunis, Dieu merci. Je n'ai plus qu'à obéir ce qui est plus facile que d'avoir à décider pour soi-même. Cependant, bien que je n'aie plus aucune responsabilité, nous sommes toujours dans une grande perplexité, entre l'ennui de passer notre hiver loin de notre unique *home* et la crainte, si je demande à retourner à Naples dans le moment, de voir s'évanouir la chimère que nous poursuivons. Auguste conserve encore quelque espoir de l'atteindre. Je n'en ai plus aucun.

Nous avons quitté Paris le jeudi 4 novembre, avec Lord et Lady Granville qui revenaient de leur ambassade de Saint-Pétersbourg. Le comte Marescalchi, le duc de Richelieu et M. Henry Corry nous ont rejoints à la gare. Nous avons fait tous ensemble un voyage très gai, et en nous éloignant, les sentiments de regret que j'éprouvais au départ se sont peu à peu dissipés, regret qui m'a prouvé que j'avais désiré m'établir à Paris pour l'hiver, plus que je ne le savais moi-même. Mer détestable, mais traversée rapide, et à 5 heures je mettais le pied sur cette côte à laquelle, deux mois auparavant, j'avais dit un éternel adieu. La grande salle où nous avons dîné à Folkestone était haute, un feu brillant la réchauffait, et l'aspect anglais de bien-être et de confort était si complet, que ma nature impressionnable en a éprouvé l'influence, et pendant le dîner, je me suis sentie tout à fait gaie. J'étais contente aussi de me trouver là avec Auguste, et d'avoir secoué la pénible impression d'isolement que j'éprouvais quand je voyageais sans lui. Marie a été très bonne et très affectueuse; nos autres compagnons, tous très aimables aussi, m'ont mise en excellente humeur.

Il y a un an, j'écrivais dans ce journal : « Si j'étais obligée de quitter Naples, cela arriverait quand je m'y serais attachée et installée pour la vie. » Je ne me doutais pas, cependant, que ces deux prévisions se réaliseraient dans une année. Que la volonté de Dieu soit faite !

Je désirais sérieusement qu'Auguste pût trouver une occupation. Elle semble maintenant lui être absolument

Digitized by Google

refusée, ou accordée au prix de grands changements de résidence, de voisinage, de mes goûts et de mes liens d'affection. Je crois être assise dans une chambre dont la porte est ouverte : on ne peut s'y sentir en paix. Comment le serais-je avec cette porte ouverte dans ma vie, et par laquelle peuvent entrer des combinaisons de toutes sortes?

Après tout, rien ne peut arriver que par la volonté de Dieu. Cela devrait certainement me donner du calme et de la gaieté.

Depuis notre retour en Angleterre, nous avons passé une semaine à Brocket où j'ai été si malheureuse en août. Qui m'eût dit que je m'y retrouverais encore en novembre, et à peu près dans la même société ?

Digitized by Google

CHAPITRE IX (1857)

Séjour à Londres. — Incertitudes. — Séjour à Broadlands. — Découragement. — Opinion de Mme Craven sur Saint-Simon. — Pensées consolantes de Mme Craven sur ses morts bien-aimés. — Aldenham. — Londres. — Paris. — Impressions éprouvées à Notre-Dame. — Maladie de Mme Craven. — Son chagrin de voir s'approcher la vieillesse. — Son regret de n'avoir pas d'enfants. — Impressions d'automne.

Les méditations de la grande fête de Noël et les souvenirs qui s'y rattachent, publiés en 1881 par Mme Craven, furent pour la plupart écrits à cette date et sont traduits en anglais.

18 janvier 1857.

A notre retour de Brocket, nous sommes revenus dans cette maison où je croyais voir au bout de quinze jours la fin de nos incertitudes. Les jours et les semaines ont passé, et nous voici au 15 janvier. M. Monsell est allé à Rome. Il est revenu le 18 novembre, nous laissant ici, installés chez lui pour peu de temps, comme nous le croyions alors. Il est à Paris et annonce son retour. Nous sommes enfin obligés de prendre une décision et nous ne savons pas plus ce que nous ferons que le 7 novembre, jour de notre arrivée. Et pourtant, comme je le disais il y a dix-huit mois, qu'est-ce que cela m'apprend, sinon que je dois pratiquer ce genre

Digitized by Google

de détachement qui m'est particulièrement désagréable? Pourquoi? parce qu'il me coûte tant, que je le trouve difficile et que je suis lâche et faible. J'ai rarement été aussi longtemps ce que j'appelle « perdue »... « Perdue, » c'est l'unique mot qui exprime cette sensation pénible et douloureuse.

Je vais, je viens, je parle, le lis, j'écris, je vais à l'église et j'y reste, je vais dans le monde et je ris, et à travers tout cela, jamais je ne me sens moi-même un instant. Le sentiment intime que je ne suis pas ce que je voudrais être, ni même ce que je parais, est inexprimable. Il me fatigue la tête et les nerfs comme si je n'étais pas « toute là ». Quelquefois un mot, un fragment de conversation ou même un air que j'entends chanter, me rendent pendant un instant à ma personnalité. Les larmes me viennent aux yeux, et je sangloterais facilement, bien que la cause de mon émotion ne paraisse pas suffisante pour l'effet. Bref, je crois que cette incertitude prolongée m'a éprouvé les nerfs.

Nous n'avons quitté Londres qu'une fois, entre le 18 novembre et le 1er janvier, pour passer 48 heures avec Lady Mary Labouchere à Stoke, près de Windsor. Notre « Joyeux Noël » s'est passé dans la solitude près de notre foyer d'emprunt. A la campagne, les familles et les amis se réunissent, mais en ce jour consacré à l'hospitalité, nous sommes seuls.

Le premier jour de l'an 1857 s'est passé à peu près de la même façon. Nous aurions pu être à la campagne cependant, si Auguste n'avait pas été retenu en ville. Nous n'avons pas dîné en tête-à-tête, mais chez la bonne duchesse d'Inverness à Kensington où la cordialité ne manquait pas.

Après le dîner, j'ai senti avec tristesse à quel point je suis en dehors de mon élément. Je savais à peine où j'étais, il me semblait que je ne me retrouverais plus jamais dans une atmosphère de gaieté. Le jeune Mendoça a chanté le « Chemin du Paradis », et, par contraste, m'a rappelé Laurette. Je pensais à l'année dernière. A la même heure, nous étions tous dans mon salon, et si gais! Laurette et Thérèse si jolies, l'une en bleu, l'autre en blanc et or. Et Berthe, pleine de la joie d'une jeune vie qui ne connaît pas l'avenir, et mes chers enfants qui récitaient des vers, chantaient des

Digitized by Google

couplets et m'avaient brodé des pantoufles. Je vois clairement combien j'apprécie ce bien-être et cette affection que je n'ai pas toujours suffisamment reconnus. Peut-être que Dieu m'en punit, ce qui expliquerait ma contrariété.

Le 2 janvier, nous sommes allés à Broadlands où les Palmerston nous avaient invités pour quinze jours, — ce qui est une longue visite en Angleterre à cette époque de l'année. Les Lavradios et le marquis d'Azeglio ont voyagé avec nous. Nous avons trouvé Lady Jocelyn et quelques autres personnes à Broadlands. Le jour suivant, Sir John [1] et Lady Milbank sont arrivés.

Tout cela aurait dû me remonter. Je suis généralement mieux dans ce pays que partout ailleurs.

Mais cette fois-ci tout est resté sans effet. Un mauvais rhume est venu ajouter à mon malaise moral, et la semaine entière s'est passée sans un instant de consolation spirituelle. Il est certain que j'ai fait peu d'efforts ; n'étant pas bien, je me suis levée tard. J'ai lâché la bride à ma volonté en la laissant aller à sa fantaisie, et suivre le sentiment qui m'a oppressée depuis quelque temps. Je ne suis pas étonnée de n'avoir qu'un souvenir confus de ces deux semaines.

Mme Craven quitta Broadlands le 25, pour passer deux jours à Rushmore chez Lady Rivers, et partit de là pour faire une visite à Lady Shaftesbury à Saint-Giles. En revenant à Londres, M. et Mme Craven n'avaient encore trouvé aucune solution à leurs incertitudes.

Je n'avais jamais été ballottée ainsi, s'écrie Mme Craven. Mon esprit en subit les conséquences et mon âme encore plus.

25 janvier 1857.

J'ai reçu le *Correspondant*, et à côté du délicieux roman de Lady Fullerton, j'ai trouvé un article de Montalembert sur Saint-Simon [2] qui m'a beaucoup étonnée.

1. Ministre d'Angleterre à Munich.

2. A propos de cet article, Mme Swetchine écrivait à Mme Craven : « L'abus des allusions est en ce moment à son comble. » Dans la même lettre, elle dit : « Je veux que vous sachiez mon enchantement de « la Comtesse de Bonneval » lancée par vous

Digitized by Google

Madame Craven est surprise de ce titre de « grand chrétien » donné à Saint-Simon par Montalembert, et de ce qu'il le compare à Bossuet, non seulement dans son style, mais dans les bons résultats de ses écrits. En admirant l'éloquence de Montalembert, sa vigueur et son magnifique langage, elle se demande à quoi ils sont employés : « au panégyrique d'un homme intelligent, d'un écrivain intéressant au suprême degré. Instructif aussi dans le sens limité applicable aux descriptions vivantes d'une société corrompue. Il y a beaucoup à louer sans aucun doute dans les « Mémoires » de Saint-Simon, et l'on peut dire que c'est le meilleur de tous les ouvrages du même genre. Nous aurions le droit de nous plaindre si on nous en avait privés. A côté d'ignobles anecdotes inutilement sauvées de l'oubli, on trouve d'admirables portraits des grands caractères qui excitent justement notre enthousiasme. Mais après tout, il n'y a dans cela rien qui vous enlève.

« Sûrement, et bien que certaines réputations nobles et pures aient gagné par ces écrits en charme et en respect, leur effet général les rend impossibles à lire sans un sentiment de profond dégoût pour l'époque qu'ils décrivent. Montalembert le sent mieux que personne ; et la vérité l'oblige à dire que les cent cinquante années qui se sont écoulées depuis, n'ont pas été perdues, et que le torrent de maux qui nous inonde encore n'est pas après tout une aussi grande infamie que les scandales du passé qu'on ne tolérerait pas de nos jours. S'il en est ainsi, soyons indulgents pour le temps où Dieu nous a fait naître. Vivons comme le conseille saint François de Sales, sans être trop en colère l'un contre l'autre. »

Mme Craven remarque combien Saint-Simon est

dans le monde. » C'était le roman dont parlait Mme Craven, comme ayant paru dans le *Correspondant*, et qui est une des preuves de la perfection avec laquelle Lady Georgiana Fullerton écrivait le français.

Digitized by Google

injuste pour Mme de Maintenon, « ce qui, » ajoute-t-elle, « le rend responsable d'un siècle de calomnies.

« S'il y a une chose dont je suis fatiguée, c'est de la forme sous laquelle on attaque et on insulte maintenant. Il n'y a pas un livre qui ne soit écrit de façon à vous faire comprendre le contraire de ce qu'il dit. Chaque sujet est tourné, défiguré dans ce but, et on ne traite pour ainsi dire rien avec sincérité. »

Lundi et mardi, 9 et 10 février.

Hier et aujourd'hui sont pour moi des jours de chers souvenirs, de douces et tristes pensées ensevelies au plus profond de mon cœur, pensées ineffaçables et toujours présentes comme au premier jour. Le temps est si peu de chose, même sur la terre, le passé est toujours si vivant, et le plus long avenir si court, que notre vie n'est souvent en réalité que le rêve auquel on l'a si souvent comparée, et pendant lequel de longues séries d'événements se passent en une seconde. Quand je reviens par la pensée à ce temps de l'amour d'Albert et d'Alexandrine qui me paraît si vivant et si près de moi, à la peine de l'incertitude et de l'attente, et aux séparations qui nous paraissaient alors si cruelles et d'une telle importance ; quand je me rappelle leur mariage et l'éclair de bonheur suivi des sombres jours de leur douleur terrestre, et la nouvelle vie d'Alexandrine après la mort d'Albert, si confondue à ses souvenirs et à ses aspirations que ses joies perdues étaient moins souvent le sujet de notre conversation que celles qu'elle attendait, je vois que tout cela a passé plus vite que les prévisions humaines ne pouvaient le concevoir, et tout est passé, fini, et ils sont déjà réunis, depuis plus de temps que n'a duré leur amour sur la terre. Mieux que cela, ils sont entrés en possession des choses ineffables cachées même à notre imagination, et dans la réalité de ce qui, sur la terre, nous semblait être le bonheur.

Beauté, jeunesse, amour, union, poésie, divines harmonies, délices dont les nôtres ne sont que les promesses voilées, tout cela leur appartient en Dieu pour toujours, c'est-à-dire réalisé au delà de tout ce qu'il nous est donné de comprendre.

Digitized by Google

Nous ne désirions pas les splendeurs du monde, ni rien de ce qu'on regarde comme la prospérité terrestre. Nous voulions aimer et être aimés ; nous voulions une existence remplie d'affection, où les devoirs seraient transfigurés par la tendresse ; nous voulions une vie retirée, mais occupée, passée au milieu de nos amis, dévouée à la religion, à l'étude et à l'amour. Albert, Alexandrine, Eugénie, Olga ! n'étaient-ce pas là nos rêves ? Rêves de beaucoup d'autres, et rêves bien légitimes, et si Dieu ne permet par leur réalisation sur la terre, c'est pour nous l'accorder plus tard, si nous en avons supporté la privation ici-bas.

Et cependant, quand la foudre tombe sur notre jeunesse et détruit notre foi dans le bonheur, il semble mort pour toujours. Et quand je me souviens du temps et de la manière dont tous ces chers liens furent brisés, j'avoue que maintenant même, je sens profondément la douleur de leur perte. Et cependant, en tout je reconnais que chacun de nous doit bénir Dieu.

Pendant ces deux derniers jours, j'ai éprouvé l'impression vivante de ce bonheur céleste. Il faut complètement douter de la miséricorde de Dieu, ou croire que ces chères âmes sont réunies et sauvées. Mon père, ma mère, Albert, Alexandrine, Eugénie, Olga ! n'ont-ils pas cru, souffert, aimé, espéré et travaillé aux œuvres de la foi, les uns dans la force de leur innocence, les autres dans celle de leur repentir et de leur fidélité parfaite et sans murmure à la loi et à la volonté de Dieu ? Chères, chères âmes, je ne puis craindre pour vous. J'espère et je crois en votre bonheur. Que signifieraient la foi et l'espérance, si ce n'est que vous avez atteint la hauteur de toutes ces joies dont l'abandon et la perte nous ont causé tant de douleurs ? Les souffrances passées sont devenues des rêves évanouis, et pour vous, le réveil dans l'éternité a été la réalisation de toute perfection.

Leur vie et leur mort m'autorisent, je le crois, à penser à eux sans présomption. Il y a tant de bonheur dans cette pensée qu'en ce jour de leur entrée dans la véritable vie, c'est le mot joie et non celui de douleur qu'il faut employer. Malgré l'ombre épaisse dans laquelle me laisse leur absence, je ne puis que sentir la grande bonté de Dieu envers moi. Tant d'autres ont aimé et perdu autant que

Digitized by Google

moi, sans avoir la même raison d'espérer. Leurs cœurs sont percés par un double glaive, dont l'un est si cruel qu'ils croiraient ne point souffrir, s'ils en étaient préservés comme moi.

Que vous ne m'ayez pas donné en vain toutes ces pensées, mon Dieu!

Aldenham, 25 février 1857.

J'ai quitté Londres samedi dernier pour passer deux jours avec Lady Granville, et je suis retenue ici par une crise qui l'a saisie le lendemain de son arrivée. Je suis là pour quelques jours, loin de Londres, et obligée de rester, ce qui me plaît beaucoup. J'aime cette situation; la maison est charmante, on y trouve un repos complet, et John Acton, dont nous avons envahi la solitude sa mère et moi, a tant de ressources intellectuelles que le temps passe très agréablement seules avec lui. Mes derniers jours à Londres ont été assombris par un grand chagrin, et je ne suis pas seule à l'éprouver. Même en dehors du cercle où ce vide est irréparable, la mort de Lord Ellesmere est un malheur non seulement senti, mais universellement partagé.

Londres, 1er mai 1857.

J'ai fait beaucoup de choses depuis la dernière fois que j'ai écrit dans ce livre. Pendant cet intervalle, j'ai quitté l'Angleterre, croyant que je n'y reviendrais pas, et au lieu de cela, je me retrouve installée à Londres dans une nouvelle maison. C'est surprenant! Aucune des choses que j'attends n'arrive, et rien n'est plus étrange que de me retrouver ici, dans une maison qui m'appartient. Je suis là, cependant, assise à une charmante table, entourée de mes livres, de mes tableaux, et avec tout le droit de me croire réellement à l'ouvrage. J'y suis de fait! mais c'est comme un navire toujours sous voiles. Ce n'est qu'une pause, mais c'est un repos; je l'accepte et j'en jouis, et j'en remercie Dieu.

Je veux reprendre l'habitude d'écrire régulièrement quelque chose dans mon journal une fois par semaine. Cela me rappellera plus exactement comment le temps passe.

Digitized by Google

Et il passe si vite !!... si vite encore, maintenant en particulier. Pendant les premières années de notre jeunesse, nous sommes pour ainsi dire ancrés au rivage. Nous ne pensons pas que nous avons à le quitter, ni que nous verrons jamais disparaître ce qui nous entoure. Mais vers trente ans, le rivage s'éloigne avec une rapidité toujours croissante, et les semaines passent comme autrefois les jours.

Mme Craven avait effacé le paragraphe suivant, mais plus tard elle a écrit par-dessus :

Pourquoi ai-je effacé cela ? — C'est vrai ! et cela doit rester.

Il eût été mieux de commencer beaucoup plus tôt un journal comme celui-ci. Après tout, je crois cependant que les choses vraies prennent une plus grande place dans notre esprit en vieillissant, et à ce point de vue, ce n'est pas à vingt ans que nous sommes le plus capables d'écrire. La côte vers laquelle nous faisons voile, quand nous laissons notre jeunesse derrière nous, est notre patrie. Plus nous en approchons, mieux nous discernons ses contours dans leur vraie lumière.

J'ai quitté Londres le 3 avril, et suis arrivée à Paris le même soir avec Lady Granville, mais sans savoir combien de temps j'y resterais. Un peu plus tard, une lettre d'Auguste a presque décidé mes projets pour l'été. En tous cas, je reviendrai passer quelques mois dans cette demeure, jusqu'à ce que mon but, qui est de la louer, soit rempli.

A Paris, pendant cette quinzaine, au milieu de beaucoup de fatigue et de précipitation, j'ai eu tout de même quelques moments agréables. Pendant la semaine sainte, j'ai éprouvé ces sentiments particuliers à Paris, et qui, par eux-mêmes et les souvenirs qu'ils évoquent, seront toujours pour moi les meilleurs et les plus forts.

Ah ! par exemple, quelle triste et singulière impression j'ai éprouvée le mercredi saint en me trouvant encore une fois à dîner chez Adrien, dans cette maison où je ne puis revenir sans être envahie par un flot de souvenirs contraires que j'ai pris l'habitude nécessaire de renfermer dans les profondeurs les plus intimes de mon cœur, où personne

Digitized by Google

ne peut entrer, afin de poursuivre ma route sans un arrêt, sans une hésitation, avec courage.

Après le dîner, un autre souvenir ! Ah ! chère Alex, il me semblait te voir et t'entendre, être avec toi, quand je suis allée à Notre-Dame avec Adrien et Fernand.

Cher Fernand ! Adrien l'a laissé venir avec moi dans sa voiture. Nous avons causé, mais j'ai trop à dire de ce que je ne veux pas écrire ici. Dieu veuille, dans cette dispersion de notre pauvre famille, avoir pitié de nous, nous aider, séparés comme nous le sommes, à marcher chacun de nous dans la voie du salut.

A Notre-Dame, grande et profonde émotion causée par le spectacle tel qu'il est maintenant, et par les souvenirs qu'il me rappelle.

A mes yeux, rien n'a jamais dépassé l'effet produit par ce que l'on voit dans cet endroit, à cette heure, et pendant ces saints jours. La foule des hommes était plus considérable qu'au temps des plus beaux sermons du Père de Ravignan et du Père Lacordaire. Pourtant, le Père Félix n'égale ni l'un ni l'autre. Cette masse compacte d'auditeurs est des plus édifiantes, mais ce qui a fait vibrer dans mon âme une corde vivante, c'est l'Antienne « Parce, Domine » qui a suivi le sermon. Quand on ne l'a pas entendue, il est impossible de s'imaginer l'effet de ce cri poussé d'abord par une seule voix, et répété par les cinq ou six mille hommes qui remplissent la nef de Notre-Dame. « Parce, Domine ! parce populo tuo ! » jamais paroles et musique ne furent plus d'accord. Jamais l'impression de la prière unanime, de la prière qui obtient, ne m'a frappée si fortement.

Les hommes de Paris ! si puissants pour le bien comme pour le mal ! Quand je me rappelle que ce sont leurs voix que j'ai entendues, je ne puis m'empêcher de me joindre à eux avec confiance, espérance et foi dans l'avenir de notre patrie malade et troublée, si pleine encore de la sève vigoureuse par laquelle la prospérité nationale peut toujours revivre.

En me rappelant cela, je sens que j'aime la France et que je lui appartiens toujours. Dans aucun autre pays, on n'est aussi heureux, aussi pur, aussi plein d'énergie en présence du mal. On le combat de près, sans le déguiser sous des noms spécieux, sans lui céder. Les mots oubli de soi et

Digitized by Google

dévouement sont employés dans un sens plus profond et plus élevé qu'ailleurs, un sens oublié par les autres nations. Je suis la compatriote et la sœur de ces Français. Sans doute, ils n'étaient pas la majorité dans cette église, mais ils étaient cependant beaucoup plus nombreux que les dix justes qui auraient suffi pour sauver une nation. Dieu seul connaît leur nombre. Il est peut-être plus grand que nous ne le croyons. Quant aux frivoles et aux mondains, je crois qu'ils sont inférieurs à tous leurs pareils sur la terre. Malgré ses défauts, Paris reste un endroit délicieux, et je crois que dans cette longue carrière, c'est la seule ville qui me convienne entièrement. Que n'a-t-on pas dit pour me le persuader! Ma vanité et mon orgueil ont eu de quoi se nourrir dans ce que j'ai entendu à ce sujet pendant ce court séjour. Heureusement que je ne manque pas d'antidotes, quand je pense aux grands contrastes de mon existence. Je parais avoir plus d'amis que personne, inspirer une sympathie générale, et je sais qu'il en est ainsi, et ma mémoire me fournit une longue suite de noms, quand je pense à tous ceux valant la peine d'être connus que je pourrais facilement réunir autour de moi.

J'aime quelques amis chers et intimes et j'en suis cordialement aimée ; et pourtant, malgré cela, peu de vies sont plus réellement solitaires que la mienne.

Je ne m'en plains pas, mais je remarque le fait. Je suis convaincue que ma solitude n'est pas mauvaise pour moi, bien qu'elle soit extrêmement pénible, à cause de ma longue habitude d'ouvrir mon cœur, et le besoin que j'en ai. C'est peut-être dans ce chagrin même, dans toutes ses causes et ses résultats, que se trouve ma véritable chance de salut.

La réponse de Lord C. est arrivée telle que je la supposais depuis que mes espérances illusoires sont parties. L'effet produit sur Auguste est celui auquel je m'attendais. Je ne puis m'étonner qu'il lui soit pénible et désagréable d'habiter un pays si plein de vie et d'intérêt pour les autres. Je ne tiens pas moi-même à y rester plus longtemps. Avant tout, je partage l'amertume qu'il éprouve. Je suis trop peinée de ses ennuis pour sentir encore l'attraction personnelle que j'avais pour l'Angleterre, ses habitudes, ses demeures. En outre, comme je vieillis, je pèse et me-

Digitized by Google

sure mieux les choses à leur réelle valeur. L'affection seule leur donne du prix. Sans elle, il n'y a pas d'agréables relations, et tout en étant loin de dire que je n'ai pas de bons amis en Angleterre, mes souvenirs de Naples et de Paris m'empêchent de penser à Londres comme à un endroit où l'on m'aime, bien que je puisse être sympathique à quelques-uns. Quelle différence entre cette sensation et celle que j'éprouve en France et en Italie ! Eh bien ! tout s'est combiné peu à peu de façon à détruire mon affection exagérée pour ce pays qui était devenu le mien. Je penserai toujours qu'y vivre, partager son activité politique ou y posséder des biens, est la meilleure des destinées humaines. Mais ceux qui n'ont ni intérêts de ce genre, ni liens de famille pour les retenir en Angleterre, feront mieux d'aller ailleurs.

Le 17 juin, Mme Craven reprend son journal interrompu depuis le 30 mai par une maladie qui s'est aggravée de sa solitude, et d'un état de dépression qu'elle considère comme une véritable épreuve, et qu'elle s'accuse d'avoir mal supporté :

Pendant ma maladie et ma solitude, écrit-elle, j'ai eu tout à coup la claire vision du départ définitif de cette jeunesse prolongée que j'avais gardée plus longtemps peut-être que les autres. Cela a été pendant un instant une douleur aiguë, comme si je passais soudain de la jeunesse à la vieillesse. Je pensais à ma charmante princesse, à ses aspirations confiantes. Elle a ce sentiment de jeunesse, ce sentiment de triomphe qui est, sans aucun doute, cet « orgueil de la vie » dont parle la Bible. Je me souviens comme je l'éprouvais vivement, et mon amour-propre toujours si grand, hélas ! me murmure de plus que non seulement j'étais jeune, mais que je possédais quelques-uns des dons qui font rayonner la jeunesse. Ces réflexions et ces impressions ont été accompagnées de beaucoup de malaise physique, et il en est résulté pour moi une séparation complète du monde. Dans cet isolement causé par l'absence d'Auguste, j'ai presque résolu de laisser tomber le rideau entre moi et ce qu'on appelle « le grand monde », autant qu'il dépendra de ma volonté. Je considère sérieusement que ma place n'est plus

Digitized by Google

là à aucun titre, et j'ai résolu d'agir en conséquence. C'est le commencement d'une grande paix et la fin de beaucoup d'ennuis, mais ce n'est pas la fin de ce qui, de tout temps, m'a donné les plus grandes joies de ma vie. Il me reste la société et l'affection de mes amis, les délices que l'art et la nature peuvent offrir, l'étude et les grands intérêts qui élèvent l'esprit, et par-dessus tout, Dieu ! à qui nous appartenons de plus en plus, Dieu qui, à la fin, règne seul, Dieu dont l'amour immortel ne tient pas compte du temps, qui est toujours le Dieu de notre jeunesse parce qu'Il est le Dieu de l'âme, et que l'âme ne vieillit jamais ; Dieu qui garde ses meilleurs dons pour ces années que dans notre folie nous attendons avec terreur. Sûrement ces considérations jettent sur l'avenir une clarté non moins brillante que celle qui illumine le passé, et la surpassera si nos âmes sont fidèles.

Je n'ai pas toujours eu ces vraies et consolantes pensées, au contraire. Je me suis sentie parfois séparée de tout ce qui fait le charme de la vie, et point attirée par les compensations qui me venaient d'en haut. Par-dessus tout, j'ai éprouvé dans toute son ancienne amertume le poignant regret de n'avoir pas d'enfants, regret proportionné à l'amour que je leur porte. C'est le plus fort dont mon cœur soit capable, et il se répand, que je le veuille ou non, sur tout enfant qui se blottit dans mes bras. J'aime les enfants, et je pleure ceux dont la place est restée vide. Que la volonté de Dieu soit aimée et obéie ! C'est facile à dire aujourd'hui, mais dans mes heures d'orage cette voix du passé n'a pas été muette.

Au milieu de tout cela, la grande fête du Saint Sacrement a passé sans que je puisse même aller à l'église, et Auguste qui est absent semble m'avoir abandonnée dans ma tristesse et ma souffrance. Il n'en était pas ainsi cependant, et par mon ardent désir de le revoir, j'ai compris quelle sécurité je trouvais dans son affection, le soutien, l'aide, la consolation qu'il y a pour moi en lui. Qu'il me dise ce qu'il voudra. Dans ces jours où le nuage descend sur lui et me cache mon soleil, il m'aime comme personne ne m'aime. Je n'ai pas de plus cher ami qui me soit plus nécessaire ou plus indispensable, et qui mérite autant ma confiance.

Digitized by Google

Carlsbad, 29 juillet 1857.

Je suis à Carlsbad depuis quinze jours. On m'a ordonné ces eaux à cause de ma maladie. Elles me vont et je me sens plus forte et plus à l'aise que je ne l'étais dernièrement. Notre vie est monotone et ne présente que peu ou point d'intérêt. Mais le pays est charmant, nous avons le repos de la solitude, beaucoup de verdure, beaucoup de cette calme beauté naturelle qui convient aux gens de tous les pays, et celle qui plaît aux imaginations moins prosaïques. Grâce à Dieu, j'apprécie la nature de mieux en mieux en vieillissant. Dans la jeunesse, nous voyons sa beauté, mais nous la traitons plutôt en confidente qu'en amie véritable. Elle réfléchit nos jeunes rêves, mais elle ne nous calme pas, au contraire. Par les influences enivrantes du présent elle excite notre curiosité à connaître cet avenir qui semble nous promettre plus même encore. Quand on est jeune, tant de choses sont mêlées à son charme, que nous ne pouvons goûter comme plus tard sa sereine et bienfaisante influence.

Je me souviens de l'impression que l'automne me causait il y a bien longtemps. J'aimais son aspect et ses parfums. J'aimais à faire de longues promenades dans les bois. J'aimais le voile de tristesse jeté sur nos plaisirs de tous les jours. Dans l'air frais et léger des derniers jours de l'année, il y a quelque chose de vivifiant et de joyeux, et son ombre de mélancolie produit une impression inoubliable.

L'automne me rappelait aussi que la saison du repos était presque terminée, que le temps du plaisir était proche. Au delà des feuilles mortes, j'avais des visions très différentes et très frivoles, comparées à celles d'aujourd'hui, des salles de bal brillamment éclairées, des guirlandes de fleurs, et de plus :

Tous ces bruits
Dont partout la solitude est pleine,

bruits du monde se faisant distinctement entendre. La musique de danse et de chant, paroles et impressions en harmonie avec elle, et bien des espérances, les unes va-

Digitized by Google

guement entrevues, les autres certaines pour l'année suivante, la répétition de tout ce qui rendait le souvenir de la dernière année si délicieux. Je ne m'arrête pas sur ce côté imparfait et répréhensible de toutes ces visions et de toutes ces aspirations. Je dis seulement que ce n'est pas au milieu du monde que la grande voix, la voix de Dieu lui-même peut se faire le mieux entendre ; ce n'est que lorsque les bruits de la terre s'affaiblissent, quand ils ont cessé et seulement alors, que nous comprenons sa secrète douceur. En écrivant, je remercie Dieu qui me permet d'éprouver très fortement ces heureuses impressions. Depuis que je suis ici, j'ai eu la joie, trop douce peut-être, la joie presque douloureuse d'être chargée de ma chère petite Lina, pendant que Thérèse boit les eaux à Marienbad. Elle s'est séparée de Lina pour la première fois de sa vie, afin que je puisse jouir d'elle. Je sens cette preuve d'affection comme je le dois. C'est comme la tendresse de mon Eugénie, et cela me fait aimer Thérèse davantage. C'est la même absence d'égoïsme, la même générosité de cœur, le même dévouement à ceux qu'elle aime. Je suis sûre qu'Eugénie la bénit au ciel pour l'amour qu'elle me porte. J'ai donc maintenant autour de moi la vie et la lumière que donne la présence d'un enfant. Je n'aimerais pas celle-là davantage si elle m'appartenait, mais alors, je l'aimerais sans éprouver la transition de cette joie, et l'absence de sa réalité pour moi.

Digitized by Google

CHAPITRE X (1857)

Paris. — Derniers jours de Mme Swetchine. — Douleur de Pauline.

Paris, 6 septembre 1857.

Nous sommes à Paris depuis douze jours ; et il me semblait n'avoir rien à dire de notre existence, très ordinaire au début. Mais j'ai maintenant, hélas ! à rappeler les plus tristes et les plus importants souvenirs. Ma chère, bien-aimée et admirable amie, Mme Swetchine, est mourante. Mère, sœur, amie, elle était tout pour moi. Mon âme, mon cœur, mon intelligence étaient satisfaits. Quand j'étais près d'elle, ils étaient en paix : « Que vous êtes résignée ! » lui disais-je une fois, pendant une longue journée que j'avais passée avec elle à Fleury au commencement de l'automne.

— « Ne vous servez pas de cette expression, » me dit-elle, « je n'aime pas le mot résignation, qui signifie que nous voulons une chose et que nous la sacrifions à une autre que Dieu veut. Cela implique une double action de la volonté que je ne comprends pas. N'est-il pas plus simple et plus raisonnable de n'avoir soi-même d'autre volonté que celle de Dieu ? »

Mme Craven ne quitta guère Mme Swetchine pendant sa dernière maladie. Elle écrit :

Digitized by Google

Pendant une crise, on roula un lit de fer d'une chambre voisine, et au bout d'une demi-heure, Mme Swetchine redemanda la princesse Gagarine et moi. Nous la trouvâmes couchée sur son lit au milieu du salon. Elle faisait cela souvent, car elle ne passait pas la nuit dans sa chambre. C'était une singulière habitude qui contribua à donner à son lit de mort un aspect particulier. Il n'y avait aucune trace visible de maladie. Elle s'affaiblissait devant nous, sous le poids d'une maladie compliquée et de son grand âge ; mais elle garda jusqu'à la fin son aspect cher et familier. Sa toilette était comme toujours simple, mais point négligée. Elle se maintenait dans la même exquise propreté. Le parfum d'eau de Portugal dont elle se servait toujours s'harmonisait avec son attitude sereine. Ses traits, qui exprimaient une si grande sympathie pour les chagrins des autres, restaient impassibles quand elle parlait des siens, et conservèrent ces deux signes caractéristiques jusqu'au dernier moment de ses souffrances.

Mme Craven a relaté avec une exactitude touchante chaque détail de cette maladie, mais M. de Falloux ayant publié à peu près le même récit, nous ne suivrons pas celui de Mme Craven.

Digitized by Google

CHAPITRE XI (1857-1858)

Désir de retourner à Naples. — Séjour à la Roche-en-Brény. — Retour à Paris. — Voyage précipité en Angleterre. — Retour en France. — Lumigny. — Visions du passé. — Affection du comte de Mun pour Mme Craven. — La grâce d'une vie calme. — Tremblement de terre dans la Basilicata. — Retour de Mme Craven à Naples. — Elle donne chez elle deux représentations pour les victimes du tremblement de terre. — Semaine sainte à Rome avec la duchesse Ravaschieri. — Souvenir d'Eugénie aux jardins Pamphili. — Mme Craven continue le « Récit ». — La cava di Terrini. — Castagneto. — Utilité de la solitude.

Mme Craven désirait retourner à Naples. Elle écrit : « C'est après tout le seul endroit lié aux souvenirs du passé, et depuis quelques années il a le charme de l'habitude. De plus, Thérèse a besoin de moi, et quitter Lina me causerait une aussi grande douleur que si j'étais sa mère. Je ne puis tenir à Londres où Auguste est hanté par son perpétuel regret. Paris m'est indifférent depuis que ma chère, adorable amie n'y est plus ; elle, et elle seule, avec qui j'avais si ardemment désiré rester il y a deux ans. Bref, si Auguste était à Naples, débarrassé de certains ennuis, et heureux autant qu'il est possible, rien ne me conviendrait mieux que d'y retourner maintenant, et cela me paraît la plus sage détermination. »

Digitized by Google

Après la mort de Mme Swetchine, ce fut une consolation pour Mme Craven de se rendre à la Roche-en-Brény. Au retour de cette visite, elle écrit dans son journal :

Paris, 1er octobre 1857.

Je n'ai pas eu le temps d'écrire pendant la semaine dernière que j'ai passée à la Roche-en-Brény avec les Montalembert. Aussi courts qu'ils aient été, ces jours de repos à la campagne m'ont fait éprouver un doux bien-être. Indépendamment de mon amitié pour Montalembert, mes plus chers souvenirs sont si intimement liés à lui, que je n'ai en commun avec personne autant d'intérêts précieux dans le passé et de pensées sur les sujets actuels. J'aime aussi Anna très tendrement. Il y a bien des différences entre nous, et peu de femmes se ressemblent moins. Elle plaît et attire, mais elle m'étonne parfois. Pourtant, je l'aime mieux que n'importe qui.

Le château de la Roche est situé vers le centre de la Bourgogne, dans un district du Morvan, plutôt sauvage que pittoresque, bien qu'il ait sa part de ce genre de beauté. Il est loin de tout être humain, et le repos de sa solitude est complet. C'est la solitude des grands bois. Nous nous promenons sous leur ombre avec une sensation de calme, signe distinctif de ce pays. C'est un endroit auquel on peut beaucoup s'attacher sans aucun doute. Il semble étrange pourtant de l'avoir acheté, bien qu'il possède un charme qui a pu séduire Montalembert, et un caractère personnel tout différent des autres paysages.

Le château est flanqué de tours et entouré d'un fossé profond rempli d'eau. On y arrive par deux ponts, et par l'un des deux on atteint une cour carrée. C'est l'entrée de la maison, qui de ce côté est couverte de lierre. La première vue du château est très pittoresque et l'intérieur ne ressemble à aucun autre. En entrant, à gauche, le visiteur se trouve dans un grand hall, dont le plafond est, ainsi que celui du salon à côté, soutenu par des poutres peintes en teintes sombres et décorées partout d'armoiries et devises. Parmi elles on retrouve souvent la belle légende des Mérode : « Plus d'honneur que d'honneurs », et celle des Mon-

Digitized by Google

talembert : « Ni espoir ni peur. » Il y en a d'autres telles que « Bien ou rien » ; et la singulière devise du dix-septième siècle : « J'obéis à qui je dois ; je sers à qui me plaît ; je suis à qui me mérite. » Il y en a plusieurs autres dont je ne me souviens pas. Comme celui du salon voisin, le plafond du hall est orné tout le tour par la belle réponse faite à Charles le Chauve dans une occasion particulière, et inscrites en grosses lettres :

« Le duc Charles mesurait toute chose à l'aune de sa volonté et de son avantage personnel, et il proposa de nouveaux subsides et d'étranges taxes. Mais les sires de Joinville, de Charny et de Myrebeau et d'autres vrais Bourguignons répondirent pour tout le corps des Etats de Bourgogne :

« Dites au duc que nous sommes ses très humbles et très obéissants serviteurs, mais comme ce qu'il nous demande par vous n'a jamais été fait, cela ne peut être, et cela ne sera pas.

« Les petits compagnons n'auraient point osé tenir ce langage. (Pris dans saint Julien de Baleure, 1531.) »

Il faut avouer que cette longue citation servant de décoration est suffisamment curieuse, mais n'est certainement pas ordinaire. Et c'est ainsi dans toute la maison. Quelques élégances qu'on trouve ailleurs y manquent peut-être, mais d'un autre côté, les intérêts soutenus et variés de la vie existent à la Roche comme nulle part. La conversation y est toujours charmante et spirituelle, et l'atmosphère si cordiale et si élevée, que le cœur et l'intelligence se dilatent également. En un mot, l'hôte unique qui n'a jamais son entrée dans l'antique castel, c'est l'ennui.

M. et Mme Craven firent ensuite une visite rapide en Angleterre, et y louèrent leur maison ; au mois d'octobre, Mme Craven écrivait de Londres à la duchesse Ravaschieri :

Avant-hier, je lisais à Auguste la liste des Bills passés à la Chambre pendant cette très importante dernière session. Il n'a rien dit, mais il a baissé la tête, et j'ai vu deux grosses larmes rouler sur ses joues. Je sens toujours dans mon cœur la peine qu'elles m'ont causée.

Digitized by Google

Lumigny, 7 novembre 1857.

Notre maison de Londres est louée. Il est décidé que nous retournerons à Naples cet hiver. En attendant, je jouis d'un repos physique et d'un bien-être moral que j'éprouve toujours à la campagne.

Que ma vie est étrange ! Je regarde Claire, et à vingt-huit ans je la vois établie dans une existence calme et égale, ayant déjà le charme de l'habitude, et n'étant menacée d'aucun changement probable dans son paisible courant. Ce changement pourrait être tout au plus de ceux auxquels toute vie humaine est sujette, quant aux désirs et à la volonté. Je compare cette vie avec les fragments brisés de la mienne et je ne me plains pas de la différence. Je ne connais que la fatigue du changement: il est possible que je pourrais souffrir de la monotonie. Dans ces belles années disparues, je vois autour de moi des visages bien-aimés. Mon cœur brûle et se fond au dedans de moi-même quand je puis échapper au présent et rappeler leurs voix lointaines. J'étais alors moi-même une personne différente, avec d'autres pensées et d'autres désirs. Et puis, l'un après l'autre, ceux qui avaient presque rempli ma vie sont partis. Non seulement ils sont partis, mais je ne suis plus dans les endroits où ils vivaient, et si je les revois après de longues années, ils sont si complètement changés que je ne trouve plus aucune trace du passé, excepté quelques restes, semblables aux ruines d'un monument détruit. Rien, pas même l'aspect de la campagne, ne me rappelle ce qui était. Et j'ai vécu dans d'autres pays et possédé des amis auxquels ces chers compagnons de ma jeunesse étaient et restent inconnus. Autour de moi, ceux qui me sont unis par des liens que resserrent plus que tous les autres notre commune patrie et notre parenté, ne sont que des accidents dans ma vie, et pour les amis avec lesquels j'ai passé la plus grande partie de ces dix dernières années, mes morts sont pour la plupart d'entre eux des étrangers, même de nom.

J'ai possédé une maison, j'y ai vécu avec un certain succès. J'y ai reçu bien des amis, et une foule de personnes auxquelles je ne tenais pas, mais parmi toutes celles-là il n'y avait pour ainsi dire aucun des amis de ma jeunesse

Digitized by Google

et mes plus chers et mes plus proches n'étaient pas de ce nombre.

J'écris cela en général : les détails de ce manque d'unité dans ma vie sont encore plus étranges. J'ai toujours eu un amour passionné pour les souvenirs, et senti le besoin de relier le passé et le présent.

Dimanche dernier, 1er novembre, après vêpres, nous nous sommes rendus au cimetière. Ce jour-là, comme c'est l'usage, nous sommes tous allés prier sur les tombes de ceux que nous avons perdus. Nous sommes entrés ensemble, puis nous nous sommes séparés. Adrien et ses fils se sont agenouillés près de moi, Claire et ses parents un peu plus loin. Oh! ma bien-aimée, tout est bien ainsi. Tes enfants ont grandi et sont devenus tels que tu aurais voulu les voir. En choisissant une autre femme, ton mari a sans aucun doute agi comme tu l'aurais désiré. Claire, qui toute sa vie n'a aimé qu'Adrien, est à lui, et sa mère vit avec elle, dans la plénitude d'un bonheur qui est la réalisation de ses rêves de jeunesse.

Tout le monde ici est heureux maintenant. Ai-je eu tort, moi pour qui rien n'est changé, pour qui l'irréparable vide est aujourd'hui plus profond que jamais, qui n'ai pas l'ombre de compensation de ta perte, qui ai même conscience qu'elle est l'incurable blessure de ma vie, ai-je eu tort, je le demande, d'avoir senti l'amertume se mêler à des impressions qui, malgré leur tristesse, eussent été si douces en me rappelant que tout ce bonheur a son origine dans ce malheur et ce chagrin même? Que je me suis sentie triste et seule à ce moment de notre commune prière!

J'étais à genoux, la tête posée sur la pierre. Peu à peu, chacun s'est éloigné. La sœur Marie-Timothée m'a dit de me lever, que le sol était humide. J'ai vu alors qu'Adrien, Robert et Albert étaient seuls restés. Je me levai, mais je ne sais quel sentiment (auquel je n'aurais pas dû céder) m'a fait prendre un chemin différent du leur, pour retourner au château. J'étais à peine partie que je le regrettais, car à ce moment nous étions vraiment unis dans la même pensée. Je l'ai compris quand je les ai trouvés m'attendant sur les marches à la nuit tombante. Adrien m'a prise dans ses bras, et m'a embrassée en me disant qu'il

Digitized by Google

était doux et consolant que j'aie pu être là en ce jour. Ses chers enfants m'ont aussi embrassée si tendrement, que mon cœur rempli s'est un peu calmé et consolé. Claire aussi a été bonne et charmante pour moi. Chère Claire, ce serait trop mal de ma part de me sentir malheureuse parce que Dieu a été bon pour elle. Nous aimons tous sa volonté qui ne peut vouloir que notre bien. La volonté divine lui a donné tout ce bonheur qu'elle nous a enlevé : qu'elle soit faite et acceptée sans un murmure.

Lumigny, mardi 12 novembre.

La tranquillité dont je jouis ici me fait grand bien, mais je vis en dehors de mon existence réelle, et cela répand une teinte de mélancolie et un certain sentiment de malaise, comme si je m'appropriais quelque chose qui ne m'appartient pas. Quand je reprendrai ma vie ordinaire, je me sentirai troublée de nouveau, du trouble de cette inquiétude à laquelle je mettrais fin si volontiers. Le souvenir et la crainte de ces difficultés, pour la plupart imaginaires, me poursuivent et empêchent mon âme de jouir du calme qui repose mon corps.

Le livre du Père Gratry [1] est tombé entre mes mains à l'âge où il pouvait me faire le plus de bien, à cet âge où j'entre dans le dernier tiers de la vie, dont l'approche élève en moi un sentiment de terreur et de regret à la fois pénible et puéril.

Ne permettez pas, mon Dieu, que mon défaut de science me prive de la moindre parcelle des consolations renfermées dans ce livre. Elles tiennent à des réalités que vous saurez bien me faire comprendre si vous le voulez, et si je veux. Faites-moi donc d'abord vouloir, puis accordez-moi de saisir avec cette volonté la vôtre tout entière, dans son infinie, inépuisable et incompréhensible miséricorde. Ainsi soit-il !

Le 16 décembre 1857, un tremblement de terre qui détruisit des villages dans la Basilicata et se fit sentir jusqu'à Naples, causa de grands malheurs. Bientôt

1. Probablement le livre du Père Gratry intitulé « De la connaissance de l'âme », publié en 1857.

Digitized by Google

après son retour à Naples, Mme Craven réunit, à l'aide de deux représentations, la somme importante de 17.000 francs pour les nécessités les plus pressantes. Presque toutes les places furent payées huit livres et le petit théâtre fut rempli.

Les enfants abandonnés furent l'objet de la principale sollicitude de Mme Craven. Elle fit un appel à la charité qui lui porta des secours de France et d'Angleterre. Elle établit une maison à Pizzofalcone, pour recevoir trente enfants, sous la garde des sœurs de Charité françaises. Elle voulait que ce fût pour ces femmes admirables le commencement d'une œuvre plus importante.

Les enfants, dont quelques-uns avaient été trouvés dangereusement blessés sous les ruines de leurs maisons, furent élevés tranquillement et dans le bien-être jusqu'à l'âge de vingt ans, et mis à même de se suffire par un travail facile. Plusieurs d'entre eux qui s'étaient trouvés par la mort de leurs parents en possession d'une fortune suffisante, devinrent utiles par leur éducation, comme l'avait prophétisé Mme Craven, à leurs camarades plus ignorants.

L'année 1858 fut la dernière des représentations charitables de Chiatamone. La tension politique était devenue trop grande. Quelques tentatives imprudentes des catholiques anglais en particulier, pour diminuer le mal causé par le gouvernement napolitain, blessèrent au cœur Mme Craven.

Pendant six mois, elle cessa d'écrire son journal.

Rome, 29 mars 1858.

Pas une ligne écrite ici depuis six mois! Qu'est-ce que cela signifie? Que le temps a passé à Naples d'une façon qui ne laisse rien à rappeler. Je ne veux point dire que le temps n'a pas passé agréablement. C'est plutôt le contraire! Ce livre est plus souvent ouvert dans les jours tristes que dans les jours heureux, mais j'y marque aussi le souvenir

Digitized by Google

des heures agréables quand elles sont en dehors de la routine ordinaire. Il n'est pas sans précédent que je me trouve à Rome pour la semaine sainte. C'est toujours une nouvelle joie de laquelle je remercie Dieu, et les impressions que je reçois ici sont toujours bonnes et d'un profit durable pour moi. Je suis arrivée avec Thérèse[1] qui m'est confiée.

C'est un grand plaisir pour moi de lui servir de chaperon et de cicerone. Nous sommes seules, maîtresses de nos actions, ce sont là de bonnes conditions pour goûter Rome. L'esprit se réveille et l'âme s'apaise, lorsqu'on peut se livrer sans trouble à cet intérêt que tout inspire ici, et en même temps à ce repos grandiose qui ne ressemble en rien à ce qu'on trouve ailleurs.

Quelques pages du journal de Mme Craven pendant ce séjour ont été insérées dans les « Réminiscences » sous ce titre : « Une semaine sainte à Rome. » Elle parle dans ce chapitre de sa visite aux jardins Pamphili, mais elle omet les lignes suivantes écrites dans son journal à l'occasion de cette promenade :

Aussi longtemps que je vivrai, la mort d'Eugénie sera pour moi une douleur que nulle consolation terrestre ne pourra adoucir. Elle est plus grande maintenant que l'âge me fait apprécier de plus en plus ces liens qui se resserrent avec les années, et que rien ne peut remplacer. Je sais maintenant, plus encore que dans la fleur de ma jeunesse, que la plus chère joie de ma vie a été détruite par un coup de tonnerre. Hélas ! les années m'apportent bien des anniversaires qui rappellent une inconsolable douleur. J'ai pris l'habitude de les garder silencieusement et secrètement dans mon cœur et de ne pas en importuner les autres.

Dans les quelques dernières lignes de son journal, parlant de ses impressions de la semaine sainte en 1858, Mme Craven dit :

Il n'y en a pas une qui ne m'ait aidée à devenir meil-

1. La duchesse Ravaschieri.

Digitized by Google

leure, et j'ai compris que pour moi, un pèlerinage à Rome était plus utile à mon intelligence que n'importe quel livre, et d'un plus grand service pour mon âme que n'importe quel sermon.

Les lecteurs du « Récit d'une sœur » se souviendront des pages qui commencent le second volume. Le 30 juin, Mme Craven écrivait dans son journal :

Hier, c'était ma fête, et le vingt-deuxième anniversaire de la mort d'Albert.

Vingt-deux ans! depuis ce jour, si vivant encore dans ma mémoire.

J'ai voulu reprendre ma tâche d'autrefois et remettre en ordre les papiers et les lettres que j'aurai à relire, mais, à moins que Dieu ne m'aide, cela me paraît au-dessus de mes forces.

Dans le courant de l'été, quelques amis proposèrent à Mme Craven de visiter le pays où se trouve le village de la Cava di Terrini. Il est situé dans la vallée séparant les montagnes qui s'élèvent entre les golfes de Naples et de Salerne. Mme Craven fut ravie de la vue de la mer du côté de Pæstum et d'Amalfi, et la pensée que Lina et sa mère venaient souvent dans l'habitation d'été du duc Ravaschieri, située dans cette contrée, ajouta à son désir de posséder elle-même une maison près de la leur.

M. et Mme Craven avaient tellement vécu dans le monde, que ce fut pour eux un repos de passer alors un été dans une des fermes répandues sur les versants des montagnes, et dans une solitude qu'on ne trouvait pas près de la mer, dans la baie de Naples. Ils partagèrent la maison d'un « galan uomo [1] », appartenant à cette classe de petits propriétaires, souvent d'excellente naissance, qui vivent du produit de la vigne et du maïs.

1. Voir les « Réminiscences », page 376.

Digitized by Google

Un jour, écrit la duchesse Ravaschieri, Pauline se promenant avec Lina sur la colline de Castagneto, arriva devant la chaumière d'un paysan, près d'un château en ruines, au sommet de la profonde vallée de Dragonea. De là, on la contemplait dans toute sa noble beauté ; Pauline et Lina montèrent sur le toit plat formant terrasse, et restèrent un instant transportées d'admiration devant ce spectacle. Dans la vallée boisée, ombragée par les montagnes baignées elles-mêmes dans le soleil, on voyait une large percée à travers laquelle descendait un torrent, tantôt se précipitant, tantôt coulant comme un petit ruisseau. Il avait sa source près de cette historique Badia della Trinità, plus haut sur les collines. Au-dessous, à l'endroit où la vallée se rétrécissait, on apercevait les arches doubles et triples d'un pont si gracieux, si léger, que la légende populaire l'attribue à l'art d'un magicien. D'un côté, les crêtes élancées de Finestra, Dragonea et Raiti fermaient la vallée. De l'autre, les hauteurs boisées baignaient dans une gloire de lumière et de couleur, la lumière et la couleur de la mer Tyrrhénienne.

La ligne merveilleuse qu'offre aux regards la côte lointaine de Pœstum et de ses temples grecs, était brisée par les maisons blanches et la coupole du clocher de Vietri.

« Ah! Pauline ! c'est ici qu'il faut bâtir cette maison que tu demandes toujours à Auguste, » s'écria Lina. La bénédiction de Dieu était sur cette pensée, et en temps voulu les murs en ruines furent changés en une maison idéalement jolie, le champ de blé voisin fut transformé en un jardin, d'où les montagnes, les bois, la mer lointaine semblaient faire partie du domaine. La joie de Lina était de se trouver avec sa chère Pauline.

Depuis son arrivée à Naples, et à travers les incidents variés de cette époque, peu de pensées furent plus douces à Mme Craven, peu l'occupèrent aussi exclusivement que le bien-être de sa chère Lina.

Castagneto, 20 août 1858.

Depuis le jour où j'écrivais les mots précédents, j'ai quitté Naples. Je ne comptais rester ici qu'un mois, et je crois

Digitized by Google

maintenant que ce sera jusqu'à la fin de l'été. Je suis établie dans la partie la plus éloignée, la plus pittoresque et la plus entièrement solitaire de la Cava.

Je bénis Dieu de ma retraite dans cette splendide nature. Elle me fortifie moralement et physiquement. Je veux entretenir, augmenter et développer en moi cet amour de la solitude. Je dis cela, même sachant d'avance que ma vie sera aussi mondaine que par le passé. Ce que je dois le plus désirer, c'est cette stabilité qui rendrait ma vie extérieure conforme à ce qu'est, et à ce que doit être ma vie intérieure.

Pour le moment, tout est en harmonie, et je remercie Dieu d'en jouir. Grâce à Dieu, je sais que mon ardent désir est pour la paix, le silence et la régularité, pour une vie occupée mais uniforme, et de plus pour la campagne et l'air frais loin des villes. J'aime à me trouver en présence de la nature, presque toujours belle partout.

Ce n'est pas seulement à présent que j'ai senti la nécessité de laisser tomber le rideau entre moi et le grand monde. Pas toujours, cela serait impossible. Mais je veux souvent prendre un bain de solitude, d'où je sortirai meilleure et plus courageuse.

Il est certain cependant que le silence ininterrompu, la retraite et les réflexions qui la remplissent, ont de différents aspects à différents âges. Le silence pèse à l'activité ardente et entreprenante de la jeunesse. Pourtant, les rêves qui l'entretiennent nous plaisent par leur charme. Plus tard, dans la vie, la fatigue de tout ce que nous avons réussi à atteindre nous fait désirer le repos, et nous devons nous préparer à une plus sérieuse pensée, qui est loin de ressembler aux rêves brillants de notre jeunesse.

Nous regardons autour de nous, et qu'il nous reste peu ou beaucoup d'années, nous voyons qu'elles sont courtes, en comparaison de celles déjà écoulées, et nous n'avons à attendre que la vieillesse et la mort.

Je veux regarder bien en face cette pensée de la mort et la vaincre au lieu de la fuir, et ne la quitter que lorsqu'elle sera vaincue. L'illusion qui la fait oublier est une folie aussi bien qu'une faute. Mais la réalité, le bonheur vrai, la paix, c'est de triompher d'elle en l'embrassant, et j'en dis autant des autres images qui, avec celle de la mort, entourent le déclin de la vie.

Digitized by Google

Depuis que je suis ici, j'ai repris le travail qui me semblait aussi pénible qu'impossible dans le bruit et le mouvement de Naples. Maintenant, comme premier résultat de la force que peut donner la paix, je trouve ma tâche douce, facile et bonne pour moi. Que Dieu veuille m'accorder la persévérance dans toutes les autres choses, et puisse-t-il me garder, quand je retournerai au milieu du monde, dans la même disposition où je me trouve loin de lui !

Digitized by Google

CHAPITRE XII (1858)

Tendresse de Mme Swetchine. — Le meilleur temps de la vie est à cinquante ans. — Castagneto. — Pélerinage avec Lina à « Mater Domini ». — Lina à Castagneto. — Départ de Castagneto.

A la première page d'un autre volume de son journal, Mme Craven observe que les trois précédents commencent à la même époque de l'année : « Ce qui prouve, » ajoute-t-elle, « que c'est la saison dans laquelle je suis le plus disposée à penser, et où la réflexion m'est le plus facile. S'il y a quelque tranquillité dans ma vie agitée, c'est principalement dans ce temps-là. Mais jamais de ma vie, je le crois, ma part n'a été aussi complète que cette année. Malgré ma nature indécise, malgré cette vague sensation qu'on appelle « Smania » en italien, et en allemand « Sehnsucht »..., je sens profondément le bienfait de ces heures tranquilles et régulières de travail, et d'un temps partagé également entre Dieu et des occupations utiles ou innocentes. Je crois avoir dans ce moment tout ce dont j'ai besoin pour le calme et le progrès : la solitude au milieu de ce pays enchanteur, un travail que j'aime, des livres intéressants, de longues heures et même des jours de silence béni, nécessaire à ma paix. J'ai souvent entendu dans ce silence la chère voix qui me parlait, il

Digitized by Google

n'y a pas un an. J'ai souvent visité Fleury par la pensée, j'ai écouté ce qu'elle m'y disait. Il y a un peu plus d'un an, pendant le dernier jour que j'y ai passé, quel tendre conseil elle m'a donné, avec quelles sages et fortes paroles elle me l'a fait comprendre et accepter ! Elle me disait souvent que je devais faire dans mon cœur un refuge où je me retirerais dans les moments d'incertitude. « Il vous faut l'assiette dans ce repos intérieur. » Elle répétait souvent cette phrase. Parfois, elle me disait presque durement, si l'on peut appliquer ce mot à ses douces paroles : « Vous souffrez parce que vous manquez de calme. » Et pourtant, il me semblait que je n'étais pas calme parce que je souffrais. Quelquefois je sanglotais en l'écoutant, et je la regardais dans une muette supplication pour qu'elle me consolât d'une manière différente. Comme je me rappelle son doux sourire dans de pareils moments ! Je la revois telle qu'elle était, un soir en particulier. Ce n'était pas à Fleury, mais à Paris, dans son salon. J'avais donné à mes pensées un plus libre cours que jamais. Ni ma mère que j'aimais si tendrement, ni mes sœurs auxquelles mon cœur était ouvert n'avaient su y lire comme elle. Je ne voulais pas faire appel à leur affection trop prompte à sympathiser avec mes chagrins et à m'excuser. Je sentais que leur tendresse m'eût affaiblie, et j'avais besoin de force. Pour cette raison, ma chère amie pouvait m'aider plus que toute autre ; car aussi tendre que fût son affection pour moi, je ne craignais pas sa faiblesse. Le même soir, j'étais à genoux à côté d'elle et je pleurais. Elle secoua doucement la tête et caressa la mienne si tendrement, et son expression reste si vivante dans ma mémoire, que son amour pour moi dure toujours, j'en suis certaine, et qu'elle prie encore pour moi dans le ciel. Alors, elle se mit à rire doucement, et me dit : « Vous me regardez avec vos grands yeux suppliants comme si je vous avais dit quelque chose de très cruel. Cependant, c'est

Digitized by Google

la vérité, croyez-moi. Naturellement, je désire ardemment pour vous toute sorte d'aide extérieure, pour la tranquillité de votre existence ; mais que vous obteniez cela ou non, il y a une stabilité intérieure que vous devez acquérir. Si vous mouriez dans votre état présent, je n'aurais aucune inquiétude pour votre âme, mais je crois fermement que Dieu vous demande davantage. C'est un pas en avant que je désire vous voir faire, mais je voudrais vous voir plus heureuse. »

« Ce fut ce jour-là, ou peut-être un autre, que j'allai la voir, le cœur lourd d'une peine, je ne sais plus laquelle. A la fin de notre conversation, elle me dit ces mots que rien ne semblait justifier et qui me surprirent : « Vous êtes heureuse, soyez-en certaine. Vous savez si je partage votre souffrance et si je comprends votre chagrin, même imaginaire ; cependant, je vous le dis, vous êtes une des plus heureuses personnes que j'aie jamais rencontrées. Vous possédez un bonheur que vous ne connaissez pas vous-même. Vous devez le comprendre et en être reconnaissante au lieu de vous lamenter sur votre condition. »

« Un autre jour, ma chère et noble amie me dit : « Selon moi, le meilleur moment de la vie est à cinquante ans. »

« Il est étrange que je comprenne cela si clairement, moi qui suis tellement sensible à la fuite du temps, moi qui aime le charme de la jeunesse et regrette son départ. Jamais la nature, l'art et l'étude ne m'ont offert autant de jouissances que maintenant. Je me demande s'il n'y a pas de l'enfantillage à donner une pensée à la perte de ces avantages extérieurs, qui, après tout, jouaient un rôle très secondaire dans ma jeunesse.

Indépendamment de ces avantages spirituels, j'aime cette vie paisible et uniforme. Elle plaît à mon goût et pourrait être réellement mon idéal du bonheur, non seulement pour quelques mois, mais pour toujours, si la société de deux ou trois vrais amis pouvait s'y

Digitized by Google

ajouter, ainsi que la possibilité d'entendre quelquefois de la bonne musique. »

Castagneto, jeudi 9 septembre.

Nous sommes au lendemain de la grande fête de la Nativité. Hier, c'était la procession de Pié di Grotta, à Naples, et ici la fête patronale de la Cava. Elle se célèbre dans l'église, où se trouve le sanctuaire de la Madonna dell' Olmo, très vénérée dans ces environs. Je suis assez italienne pour comprendre bien des choses qui étonnent d'autres personnes habituées à des pratiques religieuses différentes, et pour être touchée et édifiée par ce qui pourrait les scandaliser. Je suis donc plus à même que d'autres de dire ce que vais dire.

A une courte distance de Nocera, et près d'ici, se trouve un village appelé du nom bien connu de ses reliques, « Mater Domini ». L'image qu'on y vénère est digne d'un tendre respect. Sa dévotion date du onzième siècle et ne s'est jamais éteinte. C'est avec raison qu'on se sent ému en s'agenouillant là où tant de générations ont passé avec la ferveur et la foi auxquelles Jésus-Christ a promis une miraculeuse réponse, promesse dont notre religion seule a osé réclamer l'accomplissement.

Je me suis rendue à l'église de Mater Domini, avec cette pieuse et chère enfant que j'aime autant que si elle m'appartenait, et sous l'escorte du bon prêtre, chapelain de ses parents. Tous deux sont plus simples que moi dans leur foi, et ne partageaient probablement d'aucune façon mes impressions pénibles, en particulier l'enfant, qui désirait me voir gagner toutes les indulgences attachées à cet antique sanctuaire. Je voulais aussi en profiter, et j'étais heureuse d'en avoir l'occasion. Nous atteignîmes le village où nous trouvâmes la route interceptée par des plates-formes sur lesquelles se déployaient toutes sortes de spectacles. Nous la traversâmes avec difficulté, et tournâmes dans la vaste cour qui se trouve en face de la belle et ancienne église. Elle était couverte de boutiques. Je fus tentée par deux jolis paniers, mais la pensée que c'était dimanche m'arrêta !... Nous entrâmes... Je défie n'importe quelle imagination du Nord de se représenter la décoration intérieure de l'église, et la décrire est difficile.

Digitized by Google

Le baldaquin de marbre, sur lequel se trouvait l'image de la Vierge, était transformé en une tour crénelée de mousseline blanche, bleue et or. Au centre de l'église, une immense estrade couverte dans le même genre, était réservée à un orchestre considérable. Au moment d'entrer dans l'église, il jouait un brillant pot-pourri, dans lequel je reconnus des airs de la « Traviata ». Avec un certain effort, je commençai à réciter les prières d'usage, et à demander pardon d'éprouver une trop mauvaise impression de tout ce que je voyais autour de moi, et pardon pour ceux qui avaient laissé tomber si bas les saintes solennités de l'Eglise, si ce sont eux et pas moi les vrais coupables aux yeux de Dieu. Quoi qu'il en soit, les catholiques anglais devraient bénir Dieu d'être anglais aussi bien que catholiques, et avoir la sagesse de ne point se plaindre si quelques traces de persécution demeurent encore et ne touchent que ceux qui les attirent sur eux. Qu'ils se souviennent que là où le clergé est exemplaire, les communautés religieuses ferventes, les fidèles sérieux et pieux et l'Eglise libre, ils n'ont pas le droit de se plaindre du pays dans lequel ils sont nés. Les catholiques français sont moins enclins à cette faute. Ils savent que sous ce rapport ils n'ont pas à envier l'Italie.

En lisant les réflexions de Mme Craven, il faut se souvenir à quelle époque elles furent écrites.

Castagneto, 18 septembre 1858.

Le temps est sombre. Auguste est retourné à Naples. J'ai ramené Lina à la Rocca, je suis revenue sans elle, et, comme à l'ordinaire, le profond silence, après deux jours égayés par sa voix enfantine, m'a paru triste. Ce soir, mon cœur bat douloureusement. L'âge n'a point diminué les impulsions que Dieu a mises en moi, dont j'ai tant souffert et souffrirai toujours. Cela n'est pourtant qu'une peine ordinaire.

Oh Dieu! que ce serait peu de chose si on était réellement détachée de ce qui passe, si on l'était seulement un peu. Mais il y a une humiliation dans cette souffrance. Humiliation à sentir qu'on ne peut la secouer, et ce seul

Digitized by Google

mot devrait me faire comprendre sa raison d'être. Laissons donc serrer mon cœur. Laissons cette main divine comprimer cet élan trop vif, trop facile, qui le ferait encore bondir, s'il était permis à certaines joies d'y pénétrer. Après tout, celui qui l'a créé, qui en compte les battements, sait pourquoi il faut lui imposer ce malaise. Encore une fois, acceptons-le aveuglément. Plus j'aimerai à m'y soustraire, plus je dois être assurée qu'il m'est bon de m'y soumettre « E cosi sia ».

Le chapitre intitulé « Les montagnes de la Cava », dans les « Réminiscences » de Mme Craven, est pris dans son journal à Castagneto pendant cet automne. Mais elle y a fait quelques changements. Un passage de son journal du 2 novembre a le charme de sa propre personnalité qu'elle voilait soigneusement, en général, dans tout ce qu'elle publiait.

Castagneto, fête de la Toussaint 1858.

J'ai passé ces deux jours agréablement et j'en remercie Dieu. Il faisait beau ce matin, et après la communion et la messe du matin, je suis allée à la Trinità pour assister à la grand'messe. Elle a été fort bien chantée et l'orgue a divinement joué. Je me sentais singulièrement heureuse, bien que je fusse seule. Je n'ai pas eu un moment de tristesse, et mon esprit était plein de douces pensées et d'imaginations joyeuses. Hier n'a pas été aussi gai. Les souvenirs ranimés à cette époque de l'année parmi tant d'autres, ont été ravivés par ces deux jours et ont pénétré dans mon cœur. Ils m'ont causé une de ces crises de découragement auxquelles je ne suis que trop sujette. En ouvrant Dante sous cette impression, mes regards sont tombés sur ces lignes qui m'ont frappée, comme possédant un sens nouveau et personnel.

Perchè tanta viltà nel cuore allette?
Perchè ardire e franchezza non hai?
Poscia che tai tre Donne benedette
Curan di te nella corte del Cielo.
Inferno, II.

1. Pourquoi trouves-tu tant de lâcheté dans ton cœur ? Pourquoi

Digitized by Google

J'ai levé les yeux, et en voyant devant moi le cadre dans lequel se trouvent les trois portraits de mes chères sœurs bénies, j'ai senti que mon ange gardien avait mis ces paroles devant moi pour me consoler. Cette circonstance m'a produit une heureuse impression qui a duré toute la journée et qui existe encore. C'est la seconde fois cette semaine qu'un passage de Dante, que j'avais lu bien souvent, m'a paru soudain posséder une autre signification applicable à mes pensées.

Castagneto, vendredi 5 novembre 1858.

Je quitte Castagneto demain matin, emportant un heureux souvenir de mon tranquille séjour ici, et de la reconnaissance envers Dieu pour ses miséricordes dont j'ai senti la force dans toutes mes pensées.

Le beau temps est fini. Il a été singulièrement froid pour ce climat, et pourtant je pars avec regret. Je regrette mes jours occupés et mes soirées tranquilles, et mes promenades dans la campagne. Elle me semble presque plus belle dans cette claire lumière de l'hiver, qui dessine mieux les montagnes sombres sous le ciel transparent que lorsqu'elles baignent dans l'éclat brûlant des soirs d'été. Cette splendeur qui leur est particulière, est, si je puis m'exprimer ainsi, trop belle pour moi. Elle me touche, m'émeut, m'affaiblit et finit toujours par m'attrister. Rien au contraire ne me ranime autant que de fendre le vent frais en marchant et tout en contemplant le paysage. Dans de semblables moments, il possède non seulement le charme inaltérable du Midi, mais celui du Nord avec toutes ses influences vivifiantes. Si réellement nous nous arrangeons ici une sorte de nid d'été, je ne veux m'abandonner à aucun pressentiment triste et troublant. Au contraire, je dirai que Dieu a combiné les circonstances qui nous ont amenés à nous arrêter dans cet endroit reculé. Je veux jouir, comme venant de sa volonté, de tout le charme que m'offre ce pays enchanteur, et je ne laisserai pas mes pensées retourner à d'autres rêves.

n'as-tu ni hardiesse, ni courage ? Puisque trois femmes bénies s'occupent de toi dans le ciel.

Enfer, chant II.
(*Traduction de Brizeux.*)

Digitized by Google

CHAPITRE XIII (1859)

Retour à Naples. — Ultramontisme de Mme Craven. — Retraite à Rome au Sacré-Cœur de la Trinité-du-Mont. — Sentiment de sa faiblesse. — Inquiétudes pour Lina. — Lettre à M. Monsell. — Affaiblissement de Lina. — Castagneto. — Séjour à Rome avec les Rio. — Agitations politiques. — Séjour à Castagneto. — Mme Craven lit la vie de Mme Swetchine de M. de Falloux. — Impressions que lui cause cette lecture.

Les événements de 1859, qu'amenèrent les paroles, mal interprétées mais fatales, adressées par Napoléon à l'ambassadeur d'Autriche, le premier jour de l'an, intéressèrent vivement le cercle diplomatique qui se réunissait presque tous les soirs à Chiatamone. Nous savons maintenant que Cavour était arrivé à ses fins, et que Napoléon avait consenti à débarrasser l'Italie de l'intervention autrichienne. Mais à cette époque, M. et Mme Craven n'auraient jamais autorisé de complots politiques dans leur maison.

En jugeant les sympathies italiennes de Mme Craven, on ne saurait trop comprendre que sa générosité de cœur et son enthousiasme pour l'humanité étaient profondément remués par les événements de chaque jour à Naples. Cependant, ce n'étaient pas les cruautés commises dans les prisons, ni les ruses et la violence des gouvernements n'existant qu'en vertu

Digitized by Google

des droits conférés par Metternich et la sainte alliance qui troublaient sa conscience. Son libéralisme était celui qui, en France, avait porté des coups mortels au gallicanisme. Il était fondé sur sa foi passionnée dans la religion, véritable mère de notre race ; dans la religion prête à reconnaître et à admirer l'essor de l'humanité à travers les siècles, à panser ses blessures avec une tendresse égale à leur profondeur ; une religion exigeant l'obéissance à ses dogmes formels, parce qu'ils répondent, grâce à Dieu, aux besoins des hommes et à leurs aspirations divines.

Elle écrit à Naples, dans son journal, le 4 mars 1859 :

Pour exprimer brièvement le genre de peine que j'éprouve en Italie, je dirai que je ne vois de remède aux maux existants que dans l'action des catholiques. Et les catholiques fervents refusent de les voir ou au moins de les admettre. Ils laissent aux autres le soin d'établir la vérité, et abandonnent le remède à des mains qui ne savent pas l'appliquer et à ceux qui feront avec colère ce qui devrait être fait avec amour et respect.

Rome, Trinità dé Monti, mardi saint, 19 avril 1859.

Ce livre est resté fermé tout l'hiver. J'écris quelques mots qui laisseront la trace de ce séjour inattendu à Rome, de cette retraite dans ce cher endroit où je me trouve encore une fois, toujours avec la même sensation de bien-être, de silence, de paix, de solitude, toutes bonnes choses partout et toujours, meilleures que jamais dans ce temps de disputes et de discussions. Au milieu d'elles, ma vivacité me tend des pièges invisibles qui troublent mon cœur et mon âme, et les mettent mal à l'aise. C'est une des principales raisons qui m'ont fait saisir l'occasion qui s'offrait à moi de passer quatre jours dans le refuge du couvent. Ce temps est court, sans aucun doute, mais il est suffisant pour prendre un bain de recueillement et de paix, dont je sortirai calme et reposée, même en ne m'y plongeant qu'un instant.

Digitized by Google

J'ai souffert uniquement de mon trouble de conscience, et de mes inquiétudes pour ma chère enfant [1] qui n'est pas encore rétablie. Néanmoins j'ai prié, et je suis restée silencieuse; j'ai lu et écrit en paix. J'ai abandonné tous mes désirs entre les mains de Dieu ; au moins, j'espère avoir pris quelques bonnes résolutions. Je retournerai demain dans le monde, sinon meilleure, je me connais trop bien pour espérer cela, du moins avec de nouveaux et ardents désirs de le devenir.

Pendant la même retraite, Mme Craven écrivit dans son livre de méditations :

Rome (en retraite à la Trinité-du-Mont), 15 avril 1859.

Mon intelligence et mon cœur sont également convaincus. Qu'est-ce donc qui résiste en moi ? Je ne sais : mais vous le savez et pouvez me guérir.

Faites-le, mon Dieu ! C'est ma faiblesse, je crois, qui est si grande et si forte contre moi. Oh ! Jésus, il vous est bien facile de la vaincre et de la fortifier, et si vous daignez le faire, oh ! je vous en bénirai seul. Je sens et je sais trop bien qu'aucune force, même humaine, ne se trouve en moi.

Mme Craven s'indignait de l'absolutisme qui traînait la religion dans la boue, mais elle restait toujours légitimiste d'après les principes de M. de Falloux. Sans doute que son rêve d'une monarchie libérale était trop anglais pour la pratique italienne, et elle ne se rendait pas assez compte de ce qui pouvait remplacer le despotisme des sociétés antichrétiennes dont l'Italie était couverte.

L'enthousiasme est toujours confiant et les supplications pour la liberté, exprimées dans un noble langage, remuaient son âme de Bretonne. Eblouie par la clarté de l'aurore, elle ne voyait pas le mal qui se ré-

1. Lina Ravaschieri était atteinte de la maladie qui fit craindre dès lors sa mort prématurée.

Digitized by Google

véla après que les Français eurent accompli l'œuvre rapide de la délivrance de Milan.

Le chagrin qu'éprouva Mme Craven pendant ce printemps et cet automne, tandis qu'elle veillait avec son amie auprès du lit de leur chère Lina, domina sans doute toutes ses inquiétudes secondaires, et découragea ses espérances dans l'action du « Veltro », comme elle appelait Napoléon, en citant son poète favori, Dante. Une lettre écrite dans le courant de cet automne si rempli d'événements, entre les batailles de Magenta et de Solférino, donnera un aperçu de ses sentiments.

A M. Monsell.

Naples, 14 juin 1859.

La lettre ci-jointe est une ligne pour le frère de mon ami, le Bénédictin que vous m'avez autorisée à vous présenter, et qui, à la réception de ce mot, laissera probablement sa carte chez vous. Je suis sûre que vous serez assez charitable pour le recevoir, et assez patient dans le cas où (comme beaucoup d'Italiens dans le moment) il exprimerait des opinions pas tout à fait aussi anti-françaises que les vôtres (je suppose), en commun avec la généralité des Anglais. Pour ma part, je pourrai peut-être considérer la question dans la même lumière que vous tous, quand j'aurai quitté ce pays. Mais c'est totalement impossible à quiconque se trouve de ce côté des Alpes, où le seul fait très apparent est l'expulsion des Autrichiens de l'Italie. On l'a jusqu'à présent désirée plus ardemment en Angleterre que partout ailleurs, et je suis assez stupide pour préférer le voir s'accomplir par la guerre que par une insurrection.

De grands et heureux changements s'accomplissent de même ici, mais j'ai peu de temps et peu de pensées à donner à tous ces intéressants sujets, étant complètement absorbée par la maladie dangereuse d'une chère enfant que j'aime autant que si elle m'appartenait, la petite-fille des Filangieri. Sa mère, la duchesse Ravaschieri, est la plus chère amie que je possède maintenant, et je sens sa douleur non seulement pour elle, mais pour moi-même, cette

Digitized by Google

enfant chérie ayant été presque continuellement avec moi, ces cinq dernières années.

Au mois de mars précédent, Lina avait été sérieusement menacée pour la première fois de la consomption qui l'enleva après dix-huit mois de souffrances. « Elle s'était envolée loin des ombres de notre nuit », et bien que Mme Craven dût connaître « ces ombres » longtemps encore, elle se détacha dès lors plus que jamais des intérêts mondains. Pourtant les vaillantes paroles qu'elle écrivait à la conclusion de ses méditations sur l'Epiphanie, montrent l'esprit qui de tout temps la dirigeait.

En tous cas, lorsque notre vraie voie, celle où Dieu nous a placés, nous conduit dans le monde, ne perdons pas notre temps à soupirer après des chemins qui ne sont pas les nôtres. En quelque lieu que nous soyons, quelque chose que nous fassions, Dieu veut de nous, et se veut à nous, cela est certain, et si cette union est plus difficile à réaliser dans la position où nous sommes que dans d'autres que nous rêvons, croyons que cette difficulté qui fait notre douleur et notre malaise sera peut-être un jour au nombre des choses que nous bénirons Dieu de nous avoir infligées, lorsque nous lirons en Lui l'histoire de ses desseins sur nous.

Pendant l'été, Mme Craven fit sa visite ordinaire en Angleterre.

Elle connaissait mieux que personne le plaisir toujours nouveau pour elle de se retrouver dans le monde, et elle ne désirait pas qu'il en fût autrement. Elle ne luttait pas contre les influences humaines, mais avec les forces qui les corrompaient. On a pu dire qu'elle était mondaine, qu'elle jouissait de son succès et de sa popularité, qu'elle aimait à les augmenter et visait à la plus haute distinction. Mais le lecteur comprendra, après avoir parcouru les pages précédentes, combien son but était élevé. Dans le monde, peu de ses amis

Digitized by Google

en avaient même l'idée, bien qu'elle excitât une surprise curieuse en passant au milieu d'eux. Quelqu'un qui la vit beaucoup à Naples en 1859, 1860 et 1861, écrit d'elle avec une certaine vérité :

« Mme Craven était une artiste consommée, et je puis dire que toute sa vie, le secret de son charme résidait dans « l'étincelle divine » de l'art qui était chez elle la clé de tout. Elle mettait toute son âme dans ce qui l'intéressait, la religion, la politique ou la vie mondaine, et à cause de cette qualité même, elle fut souvent mal jugée par ce qu'il est convenu d'appeler le « monde ». En Italie, avec le charmant naturel du caractère italien, elle pouvait être et était elle-même. »

Il est inutile d'ajouter que celui qui la jugeait ainsi était lui-même un artiste. Elle était également admirée par des amis absolument différents les uns des autres, tels que Mme Swetchine et la duchesse Ravaschieri, Montalembert et Lord Palmerston, et dans les milieux qui ne ressemblaient en rien à son cercle de Chiatamone ou de Berkeley square.

Elle écrit dans son journal :

Castagneto, 6 octobre 1859.

Depuis le 15 avril jusqu'à ce jour 6 octobre, que s'est-il passé ? Tellement de choses, que ce volume et trois ou quatre autres plus grands seraient remplis, si j'avais écrit chaque jour ou même chaque mois un compte rendu détaillé de mes nombreuses impressions.

Les impressions et les sentiments de l'année précédente se renouvelèrent pendant la semaine sainte. La duchesse Ravaschieri n'était pas à Rome en 1859, mais Mme Craven y trouva M. Rio, dont elle ne partageait pas toutes les idées sur la peinture et la sculpture. Il admirait tout spécialement les Amazones du Vatican et la Minerve qui se trouve dans le Braccio Nuovo, mais Mme Craven dit avec son large jugement

Digitized by Google

et son goût libéral qu'on ne reconnaîtra jamais généralement qu'elles soient les types uniques de beauté féminine qu'ait produits la sculpture.

La beauté d'expression peut suffire en peinture, mais il n'en est pas de même pour la sculpture. Nous ne pouvons regarder des statues, sans reconnaître quelle large part il faut accorder à la beauté des contours. Une tête de femme dépouillée de cheveux ou entièrement cachée par un casque, ne satisfait pas l'œil en lui présentant la beauté idéale qu'il cherche et qu'il est en droit de chercher, puisque les artistes prétendent l'offrir.

Mes objections ont paru ridicules et puériles au dernier degré à Rio. Il ne me croit plus capable de juger de l'art, et m'accuse avec dédain de confondre la beauté avec la grâce, et de donner à la grâce une importance qu'elle ne devrait pas avoir et qui est incompatible avec ce point de vue élevé à l'aide duquel nous devons juger les productions de l'art. Je reste incertaine pourtant, et me demande si la grâce n'est pas une condition indispensable de la beauté. Il peut quelquefois en être autrement pour la peinture, parce qu'elle exprime un grand nombre d'idées, plus élevées que la beauté ; par conséquent cet art dépasse pour moi la sculpture, presque autant que l'âme dépasse le corps.

Toutes ces pensées ont cependant joué un rôle secondaire dans mes impressions à Rome, cette année. Un grand et poignant intérêt absorbait tous les autres. Quand je suis arrivée à Rome, la guerre nous menaçait, elle a éclaté pendant que j'étais là. J'ai appris sur la Piazza di San-Pietro que les hostilités avaient commencé. C'était le lundi de Pâques, et je venais de recevoir la bénédiction papale. L'effet de la guerre sur mes projets personnels a été de me faire retourner à Naples que j'avais quitté un mois auparavant avec l'intention d'aller à Paris. Bientôt après avoir pris cette décision, je me suis aperçue que j'aurais mieux fait de continuer mon voyage.

Je suis revenue pour éprouver la douleur de voir souffrir ma bien-aimée Lina pendant trois mois, comme j'espérais qu'il était impossible à un enfant de souffrir. Maintenant, je n'ai pas le courage de m'étendre sur ces terribles

Digitized by Google

jours ; ils sont tous marqués dans mon livre de notes. J'ai souffert l'agonie de ne rien pouvoir pour soulager une petite créature chérie, que j'aime d'un amour de mère. Ce sont des raffinements de douleur, et cependant, j'étais obligée de continuer ma vie ordinaire, car le monde ne tolère pas les affections en dehors des conventions, et ce que l'on ne comprend pas est pour la plupart du temps blâmé. A tout cela se mêlait une grande agitation politique, et pour Auguste de nouvelles espérances et de nouveaux déboires. En partie sur le conseil de mon médecin, qui craignait pour moi l'été à Naples après tant d'agitations, je suis partie le 29 juin, pour la seconde fois, et j'ai passé en France et en Angleterre les mois de juillet et d'août.

Castagneto, 15 décembre 1859.

Le 15 décembre ! et je suis encore dans les montagnes couvertes de neige.

C'est un étrange mais un heureux concours de circonstances, et je veux rappeler celles de mes impressions qui peuvent avoir quelque importance pour moi.

J'ai reçu les deux volumes [1] qui contiennent la vie et les écrits de Mme Swetchine.

J'ai lu, et je lis encore. Sa chère voix est encore vivante, sa chère image est devant moi. Je reviens par le souvenir à quelques-uns des jours trop rares de ma vie, où je me trouvais avec elle. Sa pensée et ces volumes confirment les impressions et les désirs réveillés par ce séjour inattendu à la campagne, et par l'épreuve de la vie solitaire qui est la mienne depuis quatre mois. Dans toutes les perplexités de mon existence, je vais à elle par la pensée. Je me mets près du foyer à Fleury et je lui parle, et il me semble entendre sa voix, et je voudrais lui dire ceci :

« Au banquet de la vie, ne pouvons-nous pas nous mortifier par le sacrifice d'un plat ? Les guides de la vie spirituelle ne nous disent-ils pas que nous devons sacrifier au moins la « dernière bouchée » ? Ne puis-je pas, moi qui ai tant vécu dans le monde, me décider enfin à laisser cette dernière bouchée, ce reste de goût que je garde, et qui n'a pas été abandonné comme il aurait dû

1. De M. de Falloux.

Digitized by Google

l'être depuis longtemps ? » Là-dessus, il ne peut y avoir qu'une opinion, et ma chère amie me répondrait : « Certainement, abandonnez-la ; le plus tôt et le plus complètement sera le mieux si vous le pouvez sans manquer à aucun devoir. »

Avec quelle intention Dieu m'a-t-il placée dans ma situation ?

Il y a quatre motifs qui justifient dans le monde la présence des personnes qui désirent que leur vie soit considérée comme une vie chrétienne : la nécessité de protéger la carrière de leurs enfants, une position officielle qui lie le monde, et le devoir, ou une situation élevée qui a aussi des obligations du même genre. En un mot, et par-dessus tout, le devoir absolu d'une femme est de consulter d'abord les goûts de son mari et de s'y conformer. La retraite ne serait qu'un piège pour celle qui se l'assurerait aux dépens de l'agrément de son mari, qui, bien avant le sien, doit être sa première considération.

Digitized by Google

CHAPITRE XIV (1860)

Mme Craven quitte la duchesse Ravaschieri et Lina pour venir en France. — Lettre à la duchesse Ravaschieri. — Mort de Lina. — Douleur de Mme Craven. — Visite à la Roche-Guyon, chez la duchesse de la Rochefoucauld. — Mme Craven rejoint la duchesse Ravaschieri à Florence.

Le 7 mars 1860, nous trouvons cette touchante pensée dans les méditations de Mme Craven :

J'ai soif, oh ! oui ! Pauvre créature que je suis, j'ai soif de repos, de paix, de stabilité, de sécurité, de certitude, de connaissance, d'amour, de bonheur, d'immortalité. Je dis cette parole à Dieu, et Dieu dit à son tour :

J'ai soif d'abandon, de confiance, d'espérance, d'amour : d'un complet abandon, d'une entière confiance, d'une espérance illimitée, d'un amour sans bornes.

Le duc et la duchesse Ravaschieri conduisirent leur enfant à Florence pour consulter les médecins, et lui procurer un repos qui n'était pas possible dans le sud de l'Italie. Lina revint à Naples avec ses parents, et le 14 août, Mme Craven l'embrassa pour la dernière fois. Elle mourut le 1er septembre, à Florence, où l'on était revenu pour voir encore les médecins, alors que des affaires importantes retenaient sa « chère Pauline » en France. Mme Craven écrit :

Digitized by Google

Oh ! Thérèse ! que mon cœur saigne ! Il y a si peu de temps que je vous ai quittée, et j'ai déjà soif d'un mot de vous, me disant comment notre cher ange a supporté le voyage et la fatigue d'un tel départ, dans un pareil état de faiblesse. Oui, je crois que vous avez eu raison en vous décidant à tenter ce changement. Ici, après son audacieux exploit, Garibaldi, entrant non seulement dans la baie, mais dans le port, et s'emparant du plus beau navire de guerre de la marine napolitaine, semble revêtu d'un pouvoir sans limites. Son prestige frappe le peuple de terreur, comme tout ce qui est mystérieux et inconnu. Imaginez-vous, quand ce fait est devenu public, notre baie couverte tout à coup de bateaux remplis de gens se sauvant sur l'autre rive. Un de ces jours, pendant que j'étais à l'église, il y a eu un peu de bruit, et tous ceux qui étaient là pour entendre la messe se sont enfuis en criant : « Voilà Garibaldi ! » Qu'auriez-vous fait au milieu de cette agitation, alors que notre cher ange a tant besoin de paix et de tranquillité ? Les plus étranges rumeurs flottent dans l'air, et on raconte des faits incroyables. J'écoute d'une oreille distraite, et j'entends tout avec indifférence, car mon cœur est avec vous, et vos craintes et vos espérances sont les miennes. Pour des raisons que vous connaissez, j'ai résolu d'aller à Paris arranger quelques affaires. Après cela, je vous rejoindrai à Florence en octobre. Oh ! puissé-je trouver notre enfant en meilleure santé !

Je suis avec vous de cœur et d'âme.

Lina mourut le 1er septembre [1]. Sa maladie se termina plus rapidement qu'on ne s'y était attendu. Le 30 août, Mme Craven écrivait de Paris à la duchesse Ravaschieri :

Oh ! ma Thérèse bien-aimée, j'ai versé des torrents de larmes en lisant votre lettre du 26. Si vous m'aviez prévenue à Civita-Vecchia, où j'étais ce jour-là, j'aurais couru près de vous. Mais Dieu ne le voulait pas. Il nous épargnera, je l'espère ardemment, la plus amère des douleurs. Après une crise de cette violence et un si prompt retour à la vie, que ne peut-on craindre, mais aussi que ne peut-on

1. Elle était née le 9 novembre 1848.

Digitized by Google

espérer pour notre Lina ? Comment endurer une pareille anxiété ? Cela me tue de la voir souffrir, mais aujourd'hui je suis malade du chagrin de ne pas être là.

Que Dieu vous envoie quelque consolation, ma Thérèse, et à moi, la force de supporter cette séparation qui me semble parfois intolérable.

Paris me paraît très triste, tout mon cœur est maintenant en Italie.

Si j'osais faire un projet, ce serait de partir immédiatement d'ici ; que Dieu le veuille ! Le cœur me manque en lisant votre lettre. Mais il y a de la douceur dans cette souffrance, quand je pense aux divines consolations que vous avez eues à Florence, et que vous auriez vainement cherchées à Naples pendant ces jours. Que Dieu vous aide ! Ecrivez, écrivez tous les jours, quand ce ne serait qu'une ligne.

Un télégramme apporta à Dangu, où se trouvait encore Mme Craven, la nouvelle de la mort de Lina, le 4 septembre. Pauline écrivait :

Thérèse ! Est-ce bien vrai ? Est-ce possible ? Est-ce moi qui vous écris, moi si loin de vous aujourd'hui ! Ma pauvre amie, ma Thérèse bien-aimée ! Mes yeux sont aveuglés par les larmes et je ne vois plus ce que j'écris. Peut-être en ce moment avez-vous le télégramme par lequel je vous demande de m'appeler quand vous voudrez, si vous me désirez pour que nous pleurions ensemble notre fille. Tout le monde ici prend part à mon chagrin. Avec son cœur de mère, Emma partage votre douleur et a pitié de la mienne. Je devrais être à Boury, là où reposent ceux que j'ai tant aimés et tant pleurés. C'est là que j'aurais dû apprendre la mort de cet ange qui est allé les rejoindre pour toujours. Je n'ai de force que pour vous presser sur mon cœur et prier avec vous.

Quelques jours après, Mme Craven supportait plus courageusement la désolation profonde que lui causait la mort de Lina. Le 12 septembre, elle écrivait encore à la duchesse Ravaschieri :

Digitized by Google

Une visite à la Roche-Guyon, à la bonne duchesse de la Rochefoucauld, m'a empêchée hier de finir ma lettre. Je ne l'avais pas vue depuis les derniers moments de notre chère Mme Swetchine. J'ai besoin de retrouver ceux qui ont connu Lina et qui vous connaissent. Je quitte ce gai et pourtant mélancolique Dangu, pour retrouver demain à Paris, Laura [1] et Marie [2], et pleurer avec elles notre chérie. J'ai besoin en outre des consolations du Père Gratry pour fortifier mon âme et l'élever vers le ciel.

Mon vieil ami Boislecomte [3] est scandalisé de mon chagrin et m'écrit pour m'en blâmer. Je vous envoie sa lettre. Je vous écrirai de Paris demain.

Dans sa méditation de ce jour, Mme Craven écrit : « Mon âme est triste jusqu'à la mort ! Mon âme est égarée sur une mer de douleur. Je ne puis méditer aujourd'hui. Mon Dieu, je laisse mon cœur saigner à vos pieds. »

Parmi ses amis et ses relations, Mme Craven ne trouva pas en France une grande sympathie pour ses opinions sur l'Italie que de si graves événements agitaient alors. L'épreuve de la mort de Lina raffermit peut-être son âme ; se trouvant à Fontenay, le 20 septembre, elle écrivait :

Il faut accepter dans toute son amertume, dans toute son étendue, la cruelle privation, la joie perdue, la douleur enfin telle qu'elle frappe.

L'accepter, la souffrir, l'offrir. Lutter contre les pensées aggravantes et destructives de toute paix que suggère l'imagination, et qui troublent si cruellement la mienne. Regrets, retours dévorants et inutiles sur ce qu'on n'a pas fait, qui consument les forces et ôtent le pouvoir de se résigner. Il faut lutter contre cette sorte d'aberration que produit la douleur.

1. A ce moment, princesse de Camporeale, et depuis Donna Laura Minghetti.

2. Maria Camporeale, comtesse Bulofi.

3. Le comte de Boislecomte, attaché précédemment à l'ambassade de M. de la Ferronnays à Saint-Pétersbourg, ministre de France à Lisbonne en 1837.

Digitized by Google

Ce mystère de la souffrance d'un enfant! Oh! mon Dieu! aidez mon pauvre esprit à le comprendre, et faites cesser cette torture inutile qui abaisse au lieu d'élever mon âme en me retraçant sans cesse ce douloureux passé, au lieu du présent glorieux qui est pour elle, tandis que la tristesse est pour nous seuls. Otez cette illusion qui associe encore avec sa chère image l'idée de la souffrance et du martyre, au lieu de celle de l'immortalité et de la gloire!

Avant la fin du mois d'octobre, Mme Craven rejoignit à Florence la mère de Lina. Le 31 octobre, elle note que tous les ans, ce jour-là, elle médite sur les béatitudes du ciel et termine par ces mots touchants :

Ah! chère petite âme bénie, réunie en ce moment et pour toujours à ceux qui me furent les plus chers sur la terre, de quel œil dois-tu regarder avec eux les tourments que me causent mon ignorance et ma faiblesse! Mais, Linette chérie, sois maintenant l'ange protecteur de ta vieille amie. Prie pour elle, aide-la, attire son âme et toutes ses facultés vers le ciel où tu vis avec les autres qu'elle aimait, et que tu aimais aussi avant de les avoir rejoints.

Digitized by Google

CHAPITRE XV (1860-1861)

Séjour à Florence avec la duchesse Ravaschieri. — Lettre de Mme Craven aux Montalembert. — Mme Craven quitte la duchesse Ravaschieri et rejoint son mari à Naples. — Lettre à la duchesse Ravaschieri sur l'agitation politique à Naples. — Mgr Capeccelatro. — Mme Craven projette avec Alfonso Casanova d'établir des asiles pour les enfants à Naples. — Difficultés avec la municipalité. — Elle fonde une crèche à ses frais. — Réussite de son entreprise. — Lettres à M. Monsell et au Père Lacordaire. — Réponse du Père Lacordaire. — Dépenses de M. Craven pour retrouver la « rivière perdue ». — Anxiétés de Mme Craven. — Castagneto.

Dans leur chagrin, Mme Craven et son amie trouvèrent à Florence une plus grande tranquillité qu'à Naples. Au bout de quelque temps, elles recommencèrent à s'intéresser un peu aux affaires politiques. En arrivant de France où elle avait discuté toutes les questions religieuses, Mme Craven écrivit à ses amis, le comte et la comtesse de Montalembert, dont elle ne partageait plus les opinions en ce qui concernait l'Italie. Elle était et serait toujours pour la liberté religieuse dans la lutte européenne et contre l'intervention de l'Etat. Quand elle écrivit cette lettre, elle autorisa la duchesse Ravaschieri à la copier et nous en donnons les passages suivants :

Digitized by Google

Florence, 13 novembre 1860.

Je ne me serais pas résignée facilement au chagrin de ne pas vous avoir vus pendant mon séjour en France, si je n'avais pas senti que ma présence ici consolait ma pauvre amie. Avec elle seulement, je puis exprimer librement le chagrin qui m'a torturé le cœur ces trois derniers mois. J'aurais regretté ces jours passés avec vous, parce que je n'aurais pu être auprès d'elle pour trois tristes anniversaires que nous avons célébrés ensemble. Nous les avons passés presque entièrement dans l'église des SS. Apostoli où reposent les restes de notre chère Lina. Mes amis ! si vous saviez quelle profonde tendresse cette enfant avait fait naître dans mon cœur et quel triste vide sa mort y a laissé, vous me pardonneriez de vous parler d'elle, au moment où vos pensées sont tournées dans une direction toute différente. Je suis si habituée à trouver de la consolation auprès de vous, que je ne puis croire qu'elle me manque aujourd'hui. Je désire beaucoup que vous connaissiez complètement cette enfant, et je vous envoie la traduction de ce que sa mère m'a écrit de Bologne [1].

Je suis sûre qu'en lisant sa vie, vous trouverez la ressemblance qui existait entre l'âme angélique de Lina et les âmes bien-aimées unies à la mienne par des liens qui, en se brisant, ont aussi brisé mon cœur. Vous verrez qu'il me fut aussi bon que doux d'avoir retrouvé, au déclin de ma vie, mon heureuse jeunesse personnifiée dans cette créature choisie de Dieu.

Malgré toute la peine de ces derniers temps, il faut que je vous dise à quel point notre vie retirée dans cet endroit ravissant m'a fait de bien. C'est une des villes du monde que je préfère. Tout en étant le centre d'une noble existence intellectuelle et matérielle, elle conserve les traits gravés par un passé illustre. Ayant laissé derrière moi les luttes trop bruyantes, les discussions violentes, le tumulte que la politique amène toujours en France, je ne puis vous exprimer le bien-être et le repos dont je jouis ici, où le passé est toujours présent et le présent presque toujours absent. Nous pensons rarement aux affaires publiques,

1. Cette traduction se trouve dans les « Réminiscences » de Mme Craven, page 257.

Digitized by Google

mais quand ceux que nous voyons en parlent, c'est sous une forme si peu agressive, que la différence paraît immense entre leur façon d'être et la nôtre. Ici, au cœur de l'Italie, je me sens plus satisfaite que partout ailleurs.

En France, quand j'entendais sonner, je tâchais de conformer mon jugement à la mode française. Mais ici, je ne puis m'empêcher de voir le providentiel « eppur si muove » qui me console, et calme mes craintes. Je ne puis être qu'entièrement sincère avec vous, et pour cela, je me crois obligée de vous dire que je suis convaincue de la solidité et de la réalité du mouvement national qui dirige la nouvelle Italie. Je crois sa formation possible, et j'espère la voir; mais, comme dit le Père Ventura, il lui faut le pardon et le baptême de l'Eglise. Je souhaite que de ce parti, qui, d'abord en France, puis dans le monde entier, a proclamé la nécessité de l'union entre la religion et la société moderne, sorte une voix qui défende la cause italienne avec une conviction capable de saisir l'importance de l'argument. Un tel homme, ou de tels hommes, s'ils apparaissent, seront peut-être appelés révolutionnaires. Mais vous tous qui en 1830 avait rendu un si utile service à l'Eglise, n'avez-vous pas été traités de même ? N'étiez-vous pas comme ceux que vous condamnez aujourd'hui en blâmant l'Italie et en l'endurcissant dans sa tentation de chercher la justice et de la trouver auprès d'hommes qui, aimant comme vous la liberté, n'aiment pas également l'Eglise ? Oh ! mes amis, ne m'imposez pas cette croix ! Puisque je vous ai ouvert mon cœur, laissez-moi vous dire tout ce que je pense. Il est impossible de ne pas sentir et de ne pas croire fermement que le pire danger pour cette pauvre Italie serait de reculer. Dans l'explosion d'une douleur (qui serait générale), elle pourrait tomber dans des excès qui, je dois vous le dire, n'ont pas été commis pendant les dix-huit mois qu'a duré cette révolution. Il me semble que son seul mauvais côté (sa rébellion contre l'autorité du Pape) n'atteint pas la foi religieuse, même de ceux qui sont le plus à blâmer, mais qui sont moins affaiblis qu'on ne le croit en France. Si Dieu suscitait un homme, un saint qui trouverait le moyen de réveiller dans les cœurs italiens l'amour de l'Eglise catholique, sans lui demander le sacrifice de ses aspirations nationales, il serait écouté

Digitized by Google

par un peuple à genoux. Bref, ce que vous me disiez un jour de l'Angleterre, est mille fois plus vrai encore pour l'Italie. Oui, elle a besoin de l'Eglise, et l'Eglise a besoin d'elle. Que Dieu bénisse ceux qui entreprennent de les réconcilier, qu'il augmente leur nombre, et les cherche parmi ceux que je désire voir de leur côté. Je m'arrête, effrayée de mon audace. Vous ne me reprocherez pas au moins d'être du parti le plus fort (reproche amer sur vos lèvres). C'est tellement le contraire, que je suis peut-être la seule parmi vos amis, hommes ou femmes, qui aie le courage de vous parler ainsi.

Pour ceux qui, contrairement à vous, sont influencés par la force et par le nombre, faire partie de la majorité est une considération importante.

Mais que puis-je faire? Ne vous ai-je pas dit que ma volonté n'était pas assez forte pour dominer ma raison ? Ma raison, je le sais, ne s'inclinera jamais que devant des questions de foi religieuse, et Dieu merci, pour celles-ci, je jouis de ma pleine et entière liberté.

Cette lettre fut écrite avant que Mme Craven quittât Florence pour rejoindre son mari à Naples. De là, elle écrivait à son amie, le 1er décembre 1860 :

Chère Thérèse,

Je suis étourdie quand je regarde autour de moi, et en voyant que tout est aussi changé que la vie de mon cœur. Laissez-moi d'abord parler de vous. Il me tarde de savoir pourquoi je n'ai pas eu de vos nouvelles depuis notre triste séparation. Chère amie, acceptez comme une consolation, aussi légère soit-elle, l'assurance que nous gardons le souvenir de votre ange dans notre cœur. Elle est présente à toutes nos pensées comme aux vôtres. Je la vois et je la retrouve partout. Que notre vie à Florence était douce! J'aurais voulu qu'elle durât plus longtemps. Que puis-je vous dire de moi, dans ce Naples si changé, changé de tant de façons différentes, mais toujours pareil dans les choses matérielles, toujours avec le même ciel bleu. Il me semble vivre dans un rêve troublé, et le mot napolitain « stonata » (faux) peut seul vous faire comprendre ma situation depuis mon retour.

Digitized by Google

Quant aux changements politiques ici, pour le peu que j'en ai vu et pour tout ce que j'en ai entendu, l'horizon paraît s'éclaircir de plusieurs côtés. Comme après la tempête, quand les nuages disparaissent, on voit des espaces bleus, de même les figures sinistres et grotesques qui se montrent après chaque révolution se font de plus en plus rares de jour en jour. Il y a encore beaucoup de chemises rouges, et elles font un peu de bruit, particulièrement les Garibaldiens anglais ; mais Farini va y mettre bon ordre. Il a appelé à son aide des hommes capables de seconder ses excellents projets. On désire le retour du cardinal Riario, et on l'espère, s'il n'est pas certain. Ce qu'il y a de mieux dans le clergé napolitain doit le voir aujourd'hui, et le supplier de reprendre ses fonctions, avec la promesse que lui et l'Eglise jouiront d'une entière liberté, plus grande peut-être qu'elle n'existait avant.

En un mot, si ce n'était le caractère napolitain qui cherche toujours le mauvais côté, je crois qu'en gouvernant bien au milieu de mille difficultés, nous atteindrions un avenir prochain de paix et de progrès.

On désire beaucoup ici la construction des chemins de fer. Ils donneraient du travail et développeraient de la vie dans cette partie de l'Italie qui en manque tant. Auguste, mon frère Charles, De Martino et d'autres y travaillent activement, comme représentants de plusieurs capitalistes étrangers. Imaginez-vous s'il m'est agréable de me mettre à table tous les jours entre mon frère qui juge ces affaires comme tous les Français, et le comte Arrivabene, un jeune garibaldien, à peine défroqué et débarbouillé de sa prison de Gaëte. Il en est sorti grâce à un échange de prisonniers, ainsi que le correspondant d'un journal anglais qui s'est trouvé avec Garibaldi dans sa campagne, et a été cantonné chez nous.

Il me semble parfois être sur des charbons ardents, et j'éprouve un désir fou de me sauver, particulièrement quand ils mettent en avant cette éternelle question romaine. Cependant, je ne vous cacherai pas, comme aux autres en général, que devant la force morale de ces plébiscites, conduisant l'un après l'autre les villes italiennes à une réunion en un seul royaume, je ne puis m'empêcher d'espérer que le « gran rifuito » de ces provinces perdues

Digitized by Google

pourra enfin venir de Rome ; ce qui augmentera considérablement le pouvoir spirituel du pape.

La prière continuelle de Mme Craven était donc que ses chers Italiens ne perdissent pas leur foi en servant leur pays. Et parmi ceux qui la blâmèrent de son enthousiasme pour les droits individuels de l'humanité, peu, s'il y en eut même quelques-uns, cherchèrent comme elle un secours spirituel au sein même de l'Eglise, peu lui demandèrent l'humilité et l'obéissance nécessaires pour se soumettre à ses décrets. Elle avait besoin d'une aide : elle la trouva dans les conseils et la direction de Mgr Capeccelatro, maintenant cardinal-archevêque de Capoue.

« Je n'ai jamais connu un plus noble esprit, » écrit-elle de lui, « une intelligence plus claire. Sa raison profonde et son cœur, aimant me rappellent à chaque instant l'abbé Gerbet. Son conseil, cependant, est plus efficace, parce qu'il est tout-puissant, comme la lumière de son intelligence et de son âme. Je vois souvent Alfonso Casanova, qui est aussi plein de foi religieuse que de vrai patriotisme. »

Mme Craven avait étudié avec lui plusieurs plans d'institutions charitables nouvelles à Naples, mais appréciées ailleurs. La création, dans chaque quartier de la ville, d'un asile pour les enfants dirigé par les sœurs de Charité, était un de leurs projets communs. Mais la municipalité, craignant d'être accusée de cléricalisme, refusa les sœurs. Mme Craven établit une crèche à ses frais, et la rattacha à la maison principale des sœurs de Saint-Vincent de Paul, pour servir de modèle aux autres institutions du même genre. Son zèle et son courage furent récompensés; les préventions du conseil municipal tombèrent, et d'autres crèches furent fondées et prospérèrent comme la première. Les pauvres, nous le voyons, durent beaucoup à Mme Craven. Elle fit pour eux plus encore peut-être par son énergie et son intelligence que par les géné-

Digitized by Google

reuses aumônes des représentations des années précédentes. En 1861, on prit pour la suppression des monastères des mesures qui peinèrent et découragèrent le cœur fidèle de Mme Craven. Elle employa toute son influence à faire exempter de ces mesures injustes les oratoriens de Naples, les abbayes de Bénédictins, dans cette partie de l'Italie, et quelques autres maisons religieuses.

Au mois de mars, elle écrit à la duchesse Ravaschieri :

Chaque jour, pour une cause ou pour une autre, j'ai des raisons de croire que mon séjour à Naples dans ce temps troublé n'est pas complètement inutile, et que j'accomplis la volonté de Dieu, en faisant le peu de bien qu'on attend de moi. Si vous saviez quelles lettres cruelles je reçois de mes vieux et chers amis d'au delà les Alpes, et quel chagrin j'éprouve d'être si sévèrement jugée et si peu comprise, parce que je sympathise avec votre pauvre nouvelle Italie !

Au milieu de ses craintes et de ses espérances, Mme Craven écrit le 30 janvier 1861, à M. Monsell :

Naples.

Vous me demandez de vous écrire, et vous tenez à ce que je vous dise ce que je pense et ce que j'ai pensé de tout ce qui se passe en Italie. Mais vous savez très bien qu'une lettre (et même vingt) n'y suffiraient pas. Comme il est impossible de tout vous dire et qu'il serait malicieux de n'en dire que la moitié, je me tais pour le moment.

Nous sommes réellement dans un temps d'épreuve extraordinaire. Je suis persuadée que vos enfants verront pour l'Eglise des jours meilleurs encore que ceux que nous avons connus. Mais cette ferme espérance ne suffit pas pour relever mes esprits comme elle le devrait dans cette obscurité du moment. Quelles sont vraiment les intentions de l'empereur ? Pour ma part, je ne le crois pas aussi mauvais que vous le dites. Je vois qu'il sait très bien résister à l'Angleterre et repousser ses avis, selon qu'il lui agrée. Il ne me paraît céder que si on lui conseille ce qu'il a déterminé d'avance. Mais tout cela ne signifie rien : « L'homme s'agite et Dieu le mène ». Et si jamais ces mots

Digitized by Google

de Bossuet furent vrais, ils le sont maintenant, et cette conviction est ma seule consolation.

Dans une lettre au Père Lacordaire, Mme Craven exprime librement ses inquiétudes de Française fidèle par-dessus tout à l'Eglise, ainsi qu'à sa famille et à ses amis. Elle rappelle au grand dominicain leur réunion sous le toit de Mme Swetchine, dont elle évoque le souvenir avant de parler de ses sympathies italiennes. Elle croit évidemment qu'elles auraient été comprises par cette femme accomplie à l'esprit si large, qui avait été leur amie. Elle plaide dans cette crise pour l'Italie à la fois si malheureuse et si coupable, si folle et pourtant si sage, tellement flattée et trompée, si mal jugée et si mal comprise au delà de ses frontières. Mme Craven pensait que le meilleur gouvernement pour les catholiques était celui qui permettrait à la religion d'exercer son véritable pouvoir sur les âmes de la façon la plus parfaite. « Il est impossible, » s'écrie-t-elle, « que la liberté italienne, même en atteignant Rome, puisse offenser l'Eglise autant que l'absolutisme qui a régné si longtemps dans cet ancien royaume. Malgré les dangers et les souffrances qu'elle impose, je crois que la liberté est le seul pouvoir salutaire et capable de guérir les maux de notre temps. »

Ces paroles peuvent sembler étranges de la part d'une femme élevée dans la société de la Restauration, et dans les idées mystiques et orthodoxes de son entourage. Mais depuis le jour où elle écrivait cette lettre, que d'événements sont venus lui donner raison ! C'était son amour pour l'Eglise et ses intérêts les plus élevés qui lui faisait désirer qu'on respectât les libertés humaines. Dans les hôpitaux remplis de Garibaldiens et de Piémontais qu'elle visitait souvent, elle trouva plus d'esprit de religion qu'auprès de ceux qui avaient perdu la foi dans un idéal en perdant leur propre indépendance.

Ce contraste fut une souffrance pour Mme Craven ; elle écrit :

Digitized by Google

Dieu seul mesure ce que je souffre quand la vérité s'impose à moi de cette façon, et que je me sens irrésistiblement entraînée du côté opposé aux traditions de ma jeunesse. Oui, le côté opposé ! je suis obligée de le dire. Par ce que je vois maintenant et ce que j'ai vu avant, je comprends que revenir au passé (ce qui ne pourrait avoir lieu que par les armes) serait la plus grande calamité qui pourrait tomber sur ces provinces et sur l'Eglise.

La réponse du Père Lacordaire calma les scrupules de Mme Craven qui craignait d'avoir exprimé ses opinions trop librement. Il écrit :

J'ai lu votre lettre avec le soin et l'attention qu'elle mérite pour vous-même et pour ce qu'elle contient. Je partage entièrement vos idées, excepté sur un point : l'unité de l'Italie. Jusqu'à présent, je n'avais pas songé qu'elle fût possible ni même désirable, si ce n'est en réservant une partie du territoire italien pour le Saint-Père. Ce que vous me dites me porte à croire le contraire, en gardant toujours, cependant, ce qui de droit appartient au Pape. Je ne puis rien écrire de précis là-dessus maintenant. Tôt ou tard, les événements éclairciront ce qu'il y a d'obscur pour le moment dans cette grande question. En attendant, je trouve que l'Italie a le droit indéniable de secouer le joug étranger, comme elle a le droit d'affirmer sa nationalité et d'imposer au gouvernement les méthodes civiles et politiques en harmonie avec les idées de la société moderne. En un mot, elle est libre de se constituer soit dans l'unité, soit confédérée, comme une nation maîtresse de ses destinées dans la famille européenne. Tout cela me paraît clair et certain. Il est vrai cependant que la situation temporelle du Pape souffrira dans le présent de l'affranchissement de l'Italie. C'est une épreuve qui trouve sa raison d'être dans les voies mystérieuses de la Providence. Souffrir n'est pas mourir et la lumière peut jaillir de l'expiation par la douleur. Le monde a été sauvé, Rome peut être sauvée par la croix. Si la papauté ne regagne pas son territoire, elle peut garder et retrouver ce qui est nécessaire à sa dignité et à son indépendance. Ceci est important. A ceux qui me trouveront chimérique, je réponds que la providence de Dieu et sa justice sont au-dessus des

Digitized by Google

événements humains. Un chrétien ne peut raisonner comme un athée. Dieu doit être son point de départ en politique, même dans ce qui paraît au-dessus de l'expérience humaine. J'hésite seulement entre l'unité et la fédération, j'incline vers cette dernière, mais vous m'avez donné une bonne raison pour désirer l'unité à cause des besoins mêmes de l'Eglise dans le sud de l'Italie. Dieu y pourvoira. En tous cas, votre opinion dans ces questions ne me paraît pas devoir troubler votre conscience. C'est le sentiment d'un esprit libéral et chrétien. Pendant trente-six ans de mon existence, j'ai trouvé ma force et ma consolation à ces mêmes sources. Si notre ami Montalembert ne reconnaît pas dans les événements d'Italie un véritable progrès (exceptant toujours ce qu'il y a de mauvais) dans ce qui nous a paru au bénéfice de l'Eglise, c'est à cause de son aversion profonde pour le gouvernement français. La mienne ne va pas jusqu'à ignorer ce fait que son action a pu servir l'Italie, quels que fussent ses motifs. Dieu se sert de tout, même du despotisme et de l'égoïsme. Des mains qui ne sont pas absolument innocentes accomplissent quelquefois de nobles missions.

L'Italie, et Rome encore moins, ne peuvent demeurer telles que les demandaient les traités de 1815. Toutes deux attendent la main qui les soulèvera de ce lit de douleur auquel elles sont attachées. Cette main s'est montrée. J'aurais mieux aimé celle de Charles X, de Louis-Philippe, ou de la République, ou d'une France en un mot possédant des institutions libérales. On a repoussé cette œuvre, un autre l'a acceptée. Qui pouvait l'empêcher? Dois-je me déclarer contre l'Italie, parce que ses chaînes sont tombées dans un moment inopportun ? Véritablement non ! Je laisse aux autres cette violence de passion et je préfère accepter le bien d'où qu'il vienne.

L'intérêt que Mme Craven prenait partout aux affaires politiques était un de ses traits caractéristiques. On peut dire qu'elle vivait de la vie des pays où elle se trouvait, même quand elle ne faisait qu'y passer. Son esprit libre embrassait de vastes horizons, et c'était presque nécessaire à son tempérament sensible et inquiet. Elle admirait l'action avec enthousiasme, bien

Digitized by Google

qu'elle cherchât à maintenir la paix en elle-même pour calmer une trop prompte agitation. Elle avait beaucoup souffert (ainsi que M. Craven) de l'impossibilité où ce dernier s'était toujours trouvé d'exercer ses facultés dans une sphère plus large. Quand l'Italie du sud faisait de trop confiants projets pour le développement national, M. Craven fut naturellement tenté de partager ses espérances ; ces projets convenaient admirablement en eux-mêmes aux besoins de ce pays endormi. Les deux entreprises pour lesquelles M. Craven dépensa une partie considérable de sa fortune étaient urgentes. Il étudia avec soin la possibilité de fournir Naples d'eau potable au moyen d'une rivière qui avait largement suffi dans les temps romains. Mais son cours s'était perdu vers la mer, sous la côte de sable et de galets. Un mémoire savant et intéressant fut tout ce qui resta à M. Craven de ses efforts pour améliorer l'état sanitaire de la ville, où la fièvre typhoïde était si répandue. Il ne fut pas plus heureux dans son entreprise des grandes routes et des chemins de fer siciliens.

« La voie que nous suivons avec une anxiété fiévreuse n'est point la nôtre, » écrit Mme Craven, « celle que nous avons suivie jusqu'à présent. Et je me demande quelquefois ce que nous trouverons au bout : la fortune ou la ruine. Nous étions faits pour la recherche d'un autre idéal, et les millions qu'on fait briller devant moi ne m'attirent pas. »

Elle écrit encore qu'elle a « soif de respirer l'air qui élargit l'âme et rappelle les anciens jours de vie pleine et de jeune ardeur, les heures de lecture dans le sanctuaire de la bibliothèque ».

Pendant ce temps, la maison de Castagneto était terminée. Mme Craven ne pouvant plus y attendre son enfant Lina, se plongea dans la solitude et revint plus fidèlement que jamais aux souvenirs de sa jeunesse et à ses « Santi ».

Digitized by Google

CHAPITRE XVI (1862)

Castagneto. — Lettre à M. Monsell. — La Marmora.

Castagneto, 24 avril 1862.

Me voilà encore une fois dans ce nid que j'ai tant désiré et que j'ai pris tant de peine à m'assurer. Dans quel but ? Je me le demande. Ce premier jour de mon arrivée, je voudrais rappeler mes intentions. Et d'abord, remercions Dieu de cette réalisation de mes désirs. Je me plains si souvent, et je murmure si vite !

Une lettre écrite par Mme Craven dans le courant de 1862 révèle l'intérêt continuel qu'elle prenait aux affaires d'Italie. Intérêt secondaire pourtant à côté du principal de son existence à cette époque, l'amour d'Albert et d'Alexandrine qu'elle peignait avec le talent et la ferveur d'un Angelico.

A M. Monsell.

Naples, 29 avril 1862.

Je reçois votre lettre à l'instant, et m'empresse de vous en répondre une bien longue, comme vous la désirez. Vous la demandez justement quand je n'aurais d'autre envie que de rester silencieuse. Nous sommes dans un si pénible moment pour ceux qui n'ont pas le bonheur de s'entendre

Digitized by Google

de cœur et d'âme avec la majorité de ceux qu'ils aiment et respectent !

C'est pourtant satisfaction immense et inattendue de découvrir que nous sommes plus près de nous entendre que je ne croyais. Le langage de presque tous les catholiques anglais que j'ai rencontrés ne m'avait point préparée à cela. Vous avez de suite mis le doigt sur ce qui semble avoir passé inaperçu pour eux, c'est-à-dire la position impossible et dangereuse dans laquelle sont placés le peuple et le clergé, quand il leur faut choisir entre leurs sentiments patriotiques, leur désir (bien naturel) de liberté et leur religion. Il faudrait être ici, et voir comme moi les meilleurs prêtres (je devrais presque dire les seuls bons) pour comprendre entièrement la difficulté du moment à Naples. Vous pouvez très bien vous l'imaginer cependant, en vous figurant ce qu'éprouveraient les Irlandais, les Polonais ou les Français, s'ils découvraient qu'une opinion qu'ils détestent ou une opinion quelconque leur est imposée comme un devoir de conscience.

Vous dites, et vous avez raison, que les opinions des « Restaurateurs » (qui sont celles de la Civitta Cattolica) renforcent le sentiment révolutionnaire. Là encore, je dis que vous devriez être ici pour en juger. Mais d'abord, expliquez-moi comment il se fait que tout le parti libéral qui a vu si clairement en France ait été aveuglé en Italie? Comment se fait-il que Montalembert, A. de Broglie, etc. et tous (excepté le Père Lacordaire) ne fassent pas autre chose depuis le commencement que de donner tout leur appui à ce parti? Comment n'ont-ils pas cherché à s'assurer s'il n'y avait pas de vrais catholiques libéraux dont ils affaiblissaient et détruisaient l'influence? J'ai essayé plus d'une fois de le faire observer à Montalembert, mais en vain. C'est pourtant vrai. Et si lui et les autres avaient donné un peu plus de crédit à ceux qui sympathisaient avec leur école en France, et attendaient maintenant leur secours pour eux-mêmes, bien des choses ne seraient pas arrivées, j'en suis convaincue. Ils pouvaient dominer un sentiment qui n'aurait jamais acquis la force qu'il possède maintenant. Bref, s'ils n'avaient rien perdu de leur puissance, en s'opposant aux tendances du parti italien, et en défendant les gouvernements tombés sous le poids de leurs

Digitized by Google

propres erreurs et de leurs fautes, ils auraient été forts pour défendre Rome. Et, dans ce cas, ils l'auraient si bien défendue, qu'on n'aurait jamais entendu parler de « Roma Capitale ». C'est à mon avis un changement providentiel dont les détails sont pour la plupart répréhensibles, mais qui, dans l'ensemble, nous conduit à un meilleur état de choses dans lequel l'Eglise apparaîtra plus grande et plus triomphante que jamais.

La Marmora va bien ! On fait réellement de grands efforts pour remédier à quelques-unes des fautes passées. Mais tant d'années et une telle corruption laissent de longues traces derrière elles.

Digitized by Google

CHAPITRE XVII (1863-1869)

Séjour à Rome. — A Bologne avec la duchesse Ravaschieri. — Voyage en France. — Séjour à Paris. — Maladie du comte Charles de la Ferronnays. — Sa mort. — Retraite de Mme Craven au Sacré-Cœur de Paris. — Séjour à Lumigny. — Souvenirs du passé. — Retour à Castagneto. — « Anne Séverin. » — Mme Craven vient à Paris pour soumettre le manuscrit du « Récit d'une sœur » à sa famille. — Difficultés. — Elle obtient enfin l'autorisation de le publier. — Succès du livre. — Retour en Italie. — Mort du comte Fernand de la Ferronnays. — Bataille de Mentana. — M. Aubrey de Vere. — Séjour à Rome. — Audience des dames étrangères au Vatican. — Opinion de Mme Craven sur le roman français. — La Princesse Wittgenstein.

Au printemps de 1863, la mauvaise santé du comte Charles de la Ferronnays détermina Mme Craven à se rendre à Paris. Son respect pour Rome ne lui permettant pas de traiter cette ville bien-aimée comme une station de chemin de fer, elle y passa la semaine sainte « in limine apostolorum », et s'arrêta à Bologne pour voir la duchesse Ravaschieri qui s'y trouvait alors.

Quand elle parlait de Rome et des incertitudes de ses destinées politiques, ses yeux se remplissaient de larmes. « Je puis dire de Rome ce que Marie Tudor disait de Calais, » s'écriait-elle : « Si on ouvrait mon cœur, on y trouverait son nom. » Son rêve, qu'elle déclarait elle-même une utopie, était de voir Rome

Digitized by Google

capitale spirituelle, d'où le Pape exercerait un pouvoir souverain; Rome devenue le centre de l'Eglise universelle, auprès de laquelle les représentants de toutes les puissances seraient accrédités, où toutes les questions de droit et d'ordre social seraient discutées, et où l'union régnerait par la persuasion et non par la force.

Après quelques semaines consacrées à sa famille, Mme Craven se rendit en Angleterre.

Dans son livre de méditations, sous cette date: Londres, 31 décembre 1863, elle écrit :

Un de nous est mort depuis l'année dernière. Il y a douze mois, il était encore au milieu de nous et rien ne faisait prévoir cette fin si prompte. Il souffrait, mais aucun d'entre nous ne pensait que cette souffrance se terminerait par la mort. Seigneur juste et miséricordieux, vous avez pesé ses souffrances, sa patience, son grand sacrifice [1]. Vous avez eu pitié de lui. Vous lui avez gardé une place au milieu de ceux qui sont partis avant lui.

Au mois de mars, Mme Craven suivit au Sacré-Cœur une retraite prêchée par le Père de Ponlevoy, dans le but tout particulier d'obtenir la grâce d'un complet abandon à la volonté de Dieu. Les quelques mots que lui inspire la solitude de Jésus sur la montagne peignent bien le désir ardent de son âme. « Dans cette solitude, première condition de la prière, l'âme s'élève au-dessus des choses qui passent, au-dessus des obstacles et des difficultés, au-dessus des voix de ce monde, plus haut, toujours plus haut, puis s'arrête pour reprendre haleine, et se reposer seule, en présence de Dieu. »

En se retrouvant à Lumigny, elle éprouva dans toute sa force, cette étrange impression d'un passé mêlé au présent. Eugénie était morte depuis longtemps, ses

1. Le comte de la Ferronnays avait quitté l'armée en 1833, pour des raisons d'honneur politique.

Digitized by Google

fils étaient devenus des jeunes gens pleins de promesses. Dans ces endroits familiers habités par des êtres moins connus, la vie, sans ses espérances éternelles, eût semblé un rêve.

De retour à Castagneto, elle se trouva inoccupée. Le « Récit d'une sœur » était terminé, mais son avenir était pour Mme Craven un sujet de graves préoccupations. Livrerait-elle à un public restreint le secret de ses « Santi », le secret du Seigneur ? Cette question ne pouvait être décidée à Castagneto. En attendant son prochain voyage en France, elle écrivit une comédie dont la duchesse Ravaschieri, un excellent juge, trouva le dialogue confus pour la scène. Elle lui conseilla d'essayer alors un roman dans le genre anglais. Elle écrivit « Anne Séverin ». On y retrouve la méthode de Lady Fullerton, à laquelle il fut dédié.

Au printemps de 1865, Mme Craven vint à Paris soumettre à quelques membres de sa famille le travail de ces douze dernières années. Le consentement du marquis de Mun était nécessaire pour la publication du journal et des lettres d'Eugénie. En dévorant le manuscrit avec une inexprimable émotion, il s'écriait : « Non, je ne puis permettre que ces pages de la vie d'Eugénie soient publiées. En tous cas, les lettres écrites après notre mariage devront être supprimées. » Le coup fut dur pour Mme Craven. Elle rapporta ces paroles à Montalembert ; celui-ci déclara que son impression eût été la même. « Je crois, » dit-il, « que vous aurez à attendre la mort de tous ceux qui sont nommés dans ces souvenirs, avant de pouvoir les publier. » En même temps, plusieurs personnes dont elle respectait l'opinion lui assuraient franchement qu'il valait mieux les brûler que de les livrer à un public douteux. Mme Craven écrit :

Une voix disait cependant dans mon cœur : « Courage ! » L'exemple de ces chères âmes sera plus profitable dans un large cercle que dans celui de quelques amis intimes à

Digitized by Google

Paris. Cette certitude conquit ma répugnance et le consentement des autres. Elle écrit un peu plus tard : « Montalembert a lu le « Récit » avec un véritable enthousiasme. Adrien, tout bon frère qu'il est, se réserve davantage. Il est décidé que le premier volume sera imprimé de suite en un nombre limité d'exemplaires. On ne songe pas pour le moment à une plus vaste publicité, et les exemplaires seront distribués par nous seulement. Ceci, vous le voyez, détruit toutes mes espérances. La publication, au lieu d'être utile aux pauvres, va me coûter une somme considérable. Dans mes dernières hésitations, j'ai consulté monseigneur Gerbet qui m'a donné son placet et tout son cœur. Le saint et célèbre Père de Ponlevoy (auteur de La Vie du Père de Ravignan que vous aimez tant) m'approuve avec encore plus d'enthousiasme. Et Montalembert non seulement m'approuve, mais veut me faire l'honneur inespéré pour moi d'être l'éditeur responsable de l'ouvrage.

Mme Craven s'installa près de Paris, pendant que les épreuves étaient sous presse. L'incertitude de son avenir la hantait toujours, et elle s'écriait : « Ma vie est comme un miroir qui tourne de tous les côtés, pendant que je cherche en vain à y fixer mes yeux. » Elle écrit un peu plus tard : « L'impression du premier volume contient cinq cents pages, et ne sera pas terminée avant Noël probablement. Que Dieu bénisse cette difficile entreprise, destinée à faire comprendre que la présence divine peut être acceptée, désirée et aimée dans la vie de tous les jours. »

On imprima cinq cents exemplaires du « Récit », et on en distribua cent immédiatement. Le livre, si évidemment destiné à faire du bien, fut tellement demandé que la famille de Mme Craven consentit à la vente des quatre cents autres volumes. Ils furent enlevés en deux jours, et au bout de quelques mois, le livre avait atteint sa neuvième édition. Son auteur fut presque forcé à la publicité par la multitude des demandes et par l'accueil que lui fit la presse française.

Mme Craven avait eu raison. Par sa ferme détermi-

Digitized by Google

nation à publier le « Récit », aussi différent qu'il fût des autres œuvres littéraires, elle prouva son courage, sa foi dans ses contemporains, sa sympathie et son amour pour les âmes moins éclairées. Plusieurs y trouvèrent la réponse à leurs doutes et à leurs espérances inquiètes ; et si Mme Craven rencontra quelques détracteurs parmi ceux qui l'accusaient d'exagération, l'approbation générale, prouvant le bon sens général, fut sa récompense. Le livre parut au mois de janvier 1866, et M. Villemain, en lui décernant la palme académique, prononça ces paroles remarquables : « Ce n'est peut-être pas une œuvre d'art littéraire, mais sa valeur n'en est que plus grande. C'est le testament d'un passé qui sera lu dans l'avenir. L'Académie couronne les sentiments vrais, exprimés dans un langage touchant. »

Mme Craven passait à Naples son dernier hiver dans sa belle résidence de Chiatamone, quand elle apprit la mort subite à Frohsdorf de son frère Fernand. Il expira à côté du prince dont il était l'ami fidèle et dévoué [1]. Cette mort assombrit pour Mme Craven la joie du succès. De nouvelles épreuves se joignirent bientôt à celle-là. De sérieuses pertes d'argent l'obligèrent à se séparer de sa maison de Chiatamone. Elle pensa un instant à se fixer à Rome, près du Palais Colonna. Elle écrivait qu'elle se sentait encore une fois enivrée par son atmosphère artistique et religieuse. Mais M. Craven reparla de Paris, et ils s'installèrent avenue Montaigne dans une maison où ils transportèrent une grande partie de leur mobilier de Naples et de Londres. Ce déplacement éprouva douloureusement Mme Craven. C'était à Paris que ses parents avaient vécu, qu'Albert et Alexandrine étaient morts ; elle écrivait cependant :

1. Le prince et lui étaient allés chasser dans les environs. En se rendant en voiture d'un couvert à un autre, Fernand fut saisi tout à coup du mal qui avait enlevé son père. Le prince, frappé du changement de son visage, le regarda... Il était mort.

Digitized by Google

Je devrais être très heureuse. J'ai une belle installation, mais en vérité, je n'aime pas la nouveauté. Quand j'y aurai passé quelque temps, elle me deviendra chère.

Les aventures de Garibaldi terminées par la bataille de Mentana, affligèrent beaucoup Mme Craven. Elle écrit :

Les erreurs de l'Italie prennent la tournure d'un crime sérieux. Jamais le terrain ne s'est dérobé comme à présent sous les pieds de ceux qui ont voulu prendre son parti.

Garibaldi blesse par ses armes, et outrage la conscience catholique par ses paroles... Après ce qui est arrivé à Mentana, Victor-Emmanuel et les Italiens devraient être reconnaissants aux zouaves pontificaux et aux soldats français d'avoir empêché Garibaldi et ses volontaires d'accomplir contre Rome l'expédition équivalant à un suicide et à un parricide.

La première partie d' « Anne Séverin » parut au mois de mai dans le *Correspondant*, et déjà Lady Georgiana Fullerton en avait commencé la traduction. Quelques-uns parmi les plus chers amis de Mme Craven opposaient encore un froid antagonisme à cette publication : « Mais, » écrivait-elle, « si je n'avais pas appris à gouverner contre vents et marées, le cher « Récit » serait encore dans le plus profond tiroir de ma table. Maintenant, c'est du jugement des amis inconnus que je m'occupe et de lui seul. »

Le célèbre poète M. Aubrey de Vere [1] était déjà à cette époque l'ami de Mme Craven. L'éloge de son admirable talent n'est plus à faire. Il avait écrit deux sonnets sur le « Récit d'une sœur », dont Mme Craven le remercie dans la lettre suivante :

1. Aubrey de Vere, troisième fils de Sir Aubrey de Vere Bart de Curragh, comté de Limerick. Il était l'auteur de « Julien l'Apostat » et d'autres drames, ainsi que de sonnets déclarés par Wordworth les meilleurs qui aient été écrits en anglais.

Digitized by Google

Paris, 11 mars 1868.

Votre lettre m'a fait plus que plaisir, elle m'a profondément touchée. Beaucoup d'amis et beaucoup de gens que je ne connaissais pas m'ont écrit au sujet de ce livre, mais personne comme vous. Merci des lignes admirables contenues dans votre lettre [1]. Elles ont réveillé en moi ce sentiment de reconnaissance qui doit, je le sais, malgré tout le chagrin que j'ai éprouvé, dominer dans mon âme. Vous avez raison de le dire : je ne suis pas l'auteur de ce livre, c'est pourquoi je puis en parler si simplement et vous dire, ce que je crois en effet, qu'il sera dans un sens plus utile que la controverse, et montrera sans discussion aux protestants qu'ils se trompent dans leur opinion de notre religion et quant à son action sur la vie ordinaire. Je crois réellement que Lord Russell en a parlé dans sa lettre, parce qu'avec cette franchise que j'aime tant dans le caractère anglais, il a compris en le lisant qu'il se trompait en affirmant que le catholicisme nuisait au développement de l'intelligence et asservissait l'âme. Je pensais que beaucoup de protestants avaient éprouvé cette impression et j'en suis reconnaissante. Avez-vous lu la traduction parfaite que Bentley vient de publier? Elle est de miss Bowles, mais sous la direction de Lady Georgiana Fullerton. Sa connaissance

1. Sonnet.

Le Récit d'une Sœur.

Whence is the music? minstrel see we none;
Yet soft as waves that, surge succeeding swuge idew
Roll forward, now subside, anon emerge
Upheaved in glory o' er a setting sun,
Those beatific harmonies sweep on!
O'er earth they sweep fcom heaven's 'remotest verge.
Triumphant hymeneal, hymn, and dirge
Blending in everlasting unison.
Whence is the music? Stranger! these were they
That, great in love, by love unvanquised proved:
These were true lovers, for in God they loved:
With God these spirits rest in en endeless day,
Yet still for Love's behoof on wings outspread
Float on o'er earth, betwixt the Angels and the Dead!

Digitized by Google

complète du français l'a visiblement aidée d'une façon merveilleuse. J'espère que beaucoup de personnes le liront en Angleterre Je regrette une chose cependant que je ne m'explique pas. A la courte profession de foi (magnifiquement écrite, je trouve) qu'Alexandrine a lue et signée ainsi que tous les êtres chers présents ce jour-là, miss Bowles a substitué la profession de foi de Pie IV que lisent habituellement ceux qui font leur abjuration. Chaque article était implicitement contenu dans l'autre, mais ce n'est pas cependant le document signé par eux et donné dans le « Récit ». Sous tous les autres rapports, c'est admirable.

Maintenant que nous avons une maison à Paris, j'espère vous voir ici et en Angleterre. J'ai le plus grand désir d'y retourner cette année, et souvent dans l'avenir, si c'est la volonté de Dieu.

M. Craven se joint à moi pour vous remercier de votre lettre et de votre souvenir de notre rencontre à Naples que vous rappelez avec tant de bonté. Notre cher ami Montalembert est mieux. Il espère comme nous que vous viendrez nous voir et très souvent.

Bien des anxiétés privées assiégèrent Mme Craven pendant l'année 1868 ; cependant son activité et son énergie restèrent toujours les mêmes. A Rome, où elle passa l'hiver de 1868-69, son attitude fut souvent grave, sinon triste.

Elle et son mari occupaient un appartement sur la Piazza di Espagna, entourés de leur cercle ordinaire. M. Craven était toujours prêt à parler de Dante, dont il connaissait si parfaitement la vie et les œuvres, ou à lire Shakespeare. Il joua chez M. Story le rôle de Joseph Surface, et d'autres encore dans des représentations d'amateurs. Mme Craven écoutait avec le plaisir qu'éprouve tout critique sympathique. Elle avait retrouvé à Rome des amis de toutes les sociétés d'Europe où elle était connue. Une atmosphère de Moyen-Age et de Renaissance flottait encore autour de ces palais et de ces princes romains, mais pour disparaître bientôt sans retour.

Digitized by Google

Le concile approchait: quel serait son résultat? Nul n'osait le prophétiser, mais on sentait que la guerre et peut-être la révolution européenne étaient dans l'air, et serviraient probablement de prétexte à cette unité italienne trônant sur le Quirinal comme une menace pour le Vatican. Elle suivait avec un intérêt passionné les péripéties du drame actuel.

Il avait été décidé que les dames de la colonie étrangère de Rome offriraient un souvenir à Pie IX à l'occasion de son cinquantième anniversaire de prêtrise. De nombreuses discussions s'élevèrent sur le choix d'un présent approprié à la fois à celui qui recevait et à celles qui offraient. Le parti extrême et belliqueux parlait d'un tableau représentant la bataille de Mentana. Les femmes de nature plus douce, aux opinions plus libérales, trouvaient l'idée peu en rapport avec les circonstances du moment. On répéta que le cardinal Antonelli avait déclaré que de la part d'étrangères, c'était une « bêtise », qu'on retournerait certainement le présent le jour suivant. Mme Craven exprima en quelques mots éloquents et courtois le désir général qui était d'offrir à Sa Sainteté une bourse bien garnie dont elle se servirait utilement pour des œuvres qui en avaient le plus grand besoin. La question devint brûlante, et il fut décidé que les unes offriraient le champ de bataille de Mentana, et les autres, leurs « lire » modestes, mais utiles. Le Franc irrité et le Hun superbe devaient se rencontrer à la même audience. Un des souscripteurs pour la bourse écrit:

Mme Craven et Mme de Lamoricière partirent ensemble pour attendre l'arrivée du Saint-Père. Presque toutes les dames, en groupes bruyants et agités, s'éloignaient autant que possible du tableau de Mentana qui étalait sa laideur à gauche du fauteuil du Pape. Personne ne s'agenouilla quand le Saint-Père entra, mais l'agitation se calma un peu. Le Souverain Pontife nous bénit: alors nous nous agenouillâmes. D'une voix haute et perçante, la duchesse de Mont-

Digitized by Google

morency lut une adresse après laquelle le Saint-Père s'inclina, et dans un français dont il se servait « comme ça, comme ça », ainsi qu'il le disait lui-même, prononça quelques mots émus. Il paraissait content, mais les larmes lui vinrent aux yeux en parlant de la bataille de Mentana, « signal », ajouta-il, « du remarquable élan que le catholicisme a manifesté depuis ». Une dame de Lyon qui baisait pour la troisième fois la mule du Pape, demanda une bénédiction pour un chanoine de ses amis. Toujours avec honté, mais sans cacher sa lassitude, le Pape s'écria : « Oh ! anche il canonica ! » Les douze « guardia nobile » durent renoncer à se rendre maîtres de ces enthousiastes voilées. Quelques-unes d'entre elles montèrent sur des chaises, et firent une petite ovation à Pie IX quand il se retira.

Mme Craven revint de l'audience fort peu édifiée du zèle exagéré de ses compatriotes, et pendant une demi-heure s'adressa des reproches, mais seulement pendant une demi-heure. Sa bonne humeur et sa gaieté revinrent bientôt, au souvenir de ces absurdités féminines causées par la double pression de la foule, et d'une enthousiaste émulation, mêlée de désapprobation mutuelle.

Bientôt après Pâques, Mme Craven retourna à Castagneto d'où elle écrivit à miss O'Connor Morris[1] qui avait eu le bonheur de faire sa connaissance au mois de janvier.

Castagneto, 12 juin 1869.

Il est curieux que votre bonne lettre me soit parvenue quelques heures seulement après que je venais de lire l'article sur « Anne Séverin ». Une de mes amies de Naples qui reçoit le *Pall Mall* (ce que je ne fais pas) me l'a envoyé. J'ai naturellement pensé à vous et reconnu votre influence dans cette critique flatteuse et bienveillante du livre, et dans la mention de l'auteur. Mais je ne pensais pas que

1. Mme Bishop, auteur de ce mémoire.

Digitized by Google

vous auriez écrit l'article maintenant, ni que vous vous seriez aventurée à me donner le bon conseil qui le termine (et que nulle autre convertie en Angleterre ne m'aurait donné, aussi excellent qu'il soit et digne d'être suivi). Vous avez parfaitement raison : la lutte n'est pas pour le moment dans cette partie du champ de la vérité. Foi ou incrédulité ! Voilà la question. Et quiconque lutte pour la foi de nos jours, combat plus efficacement pour la vérité complète, c'est-à-dire le catholicisme, qu'en perdant son temps à des disputes avec ceux qui dans leur foi inconséquente s'accrochent toujours au reste de vérité qu'ils possèdent dans le protestantisme. Ils découvriront bientôt leur faiblesse, à présent que le moment est venu pour eux, non de nous attaquer, mais de se défendre. Et ce n'est pas la peine de perdre son temps à le leur prouver. Il faut leur tendre nos mains, agir avec eux comme s'ils nous appartenaient déjà, et hâter le moment de notre réunion. Mais, hélas ! cela ne me paraît pas être l'esprit du catholicisme de nos jours. Mon cœur défaille parfois, à ce que je lis et à ce que j'entends, sachant comme je le sais qu'on ne frappe que rarement la note juste. J'ai peut-être tort cependant de vous dire tout cela, et je vous demande de ne pas faire grande attention à ces idées qui, pour être comprises, demandent de plus longues explications que celles qu'on peut donner dans une lettre. Il vaut mieux par conséquent ne pas discuter jusqu'à ce que nous puissions le faire de *viva voce*. Quant à écrire, comme vous le désirez, sur des questions sociales générales, vous vous trompez en me supposant pour cela le talent nécessaire ou le pouvoir d'y arriver dans n'importe quel but. Je dois continuer mon chemin, et chercher à purifier et à réhabiliter dans le roman français ce mot *amour* tellement profané et qu'on a rendu impossible à prononcer en France. Je veux aussi chercher à réveiller quelque petit sentiment de poésie dans mon cher, mais très prosaïque faubourg Saint-Germain, où, à côté de l'autre, le mot *poésie* est le plus défendu de tous les mots, et regardé comme le plus dangereux ingrédient de la vie. Et il me paraît si évident que le danger présent, même pour la meilleure société française, se trouve justement dans la direction opposée ! Si, d'un autre côté, je pouvais convaincre les écrivains du

Digitized by Google

roman moderne que les sentiments ardents, et même la passion, peuvent exister dans cette région de pureté et de bonté en dehors de laquelle ils vivent et écrivent, le peu de bien dont je suis capable serait accompli.

Je suis honteuse de tant parler de moi. J'aurais voulu que vous vinssiez ici. Nous ne nous rencontrerons plus jamais dans une si parfaite solitude, ou nous ne trouverons plus jamais nulle part le temps de discuter toutes ces questions sur lesquelles vous en savez beaucoup plus long que moi.

Depuis que je suis ici, j'ai commencé la biographie d'une amie très chère. On l'imprime à Paris dans le moment, et dès qu'elle paraîtra, je serai très heureuse de vous l'envoyer, si vous voulez bien me dire où il faut vous l'adresser. C'est plutôt la description d'un caractère noble et original qu'une histoire intéressante. Mais je l'ai écrite *con amore* et j'espère que vous la lirez avec intérêt.

Je suppose que les « Mémoires de la comtesse de Béarn » sont les « Souvenirs de quarante ans » qu'on a republiés. Ils sont tout à fait authentiques. Elle était la cousine germaine de ma mère, et dans ma jeunesse, je lui ai bien souvent entendu faire les récits les plus intéressants de tout ce que sa mère (la duchesse de Tourzel) et elle-même avaient souffert. Ce livre est, à mon avis, très supérieur à « Madame de Montagu » (excepté la scène incomparable de l'exécution de Mme de Noailles).

Adieu, chère miss Morris, soyez toutes deux certaines que notre rencontre à Rome est un des souvenirs les plus agréables de l'hiver dernier[1]. J'espère et je compte que nous nous retrouverons encore toutes les trois dans quelques mois.

Depuis mon arrivée, j'ai lu le petit livre de la princesse Wittgenstein[2] : « Simplicité des Colombes et Prudence des Serpents ». J'en suis tellement charmée que je suis décidée à faire sa connaissance l'hiver prochain. Comment cette femme a-t-elle pu nous combattre à Mentana? Je ne le comprends plus maintenant. Je voudrais vous revoir en Angleterre cette année. Mais avec mon intention de retourner à Rome en novembre, je crains de n'avoir pas le

1. Mrs Burrowes était l'amie comprise dans cette phrase.

2. La princesse Caroline Sayn Wittgenstein, veuve du prince Nicolas de Sayn Wittgenstein.

Digitized by Google

courage de sortir d'ici. Si je change d'avis, je vous le ferai savoir. Dites-moi où je dois vous écrire. Je vous en prie, envoyez-moi tous les journaux et toutes les brochures qui valent la peine d'être lus. Ce sera un véritable acte de charité, car je suis tout à fait seule ici, et je ne compte pas revoir mon cher mari avant la fin du mois d'août.

Digitized by Google

CHAPITRE XVIII (1869-1870)

Dernière visite à M. de Montalembert. — Ses dernières paroles à Pauline sur le concile. — Inquiétudes de Mme Craven. — Sa crainte des opportunistes et des partisans de la définition. — Les libéraux de 1850. — Soumission de Mme Craven aux décrets du Saint-Siège. — Mort de M. de Montalembert. — Interdiction d'un service funèbre pour le repos de son âme. — Mgr Mermillod. — Retraite à la villa Lanti, couvent du Sacré-Cœur à Rome. — Les Pellegrini.

Donna Adélaïde Capece Minutolo mourut au mois de janvier 1869. Elle avait été l'une des amies les plus intimes de Mme Craven pendant cette brillante période de sa vie à Naples. Mettant de côté toute autre occupation, Mme Craven écrivit de suite « con amore », ainsi qu'elle l'avait dit, l'histoire de cette femme de bien.

On était arrivé à ce moment où les catholiques sincères attendaient les décisions du concile, espérant ardemment en son œuvre de réconciliation.

Dans l'automne de 1869, les difficultés pécuniaires de M. Craven devinrent plus graves que jamais. Dans cette extrémité, il chercha à faire revivre le droit de sa grand'mère la margravine d'Anspach sur le gouvernement bavarois. Après la campagne d'Iéna, les Etats laissés par le margrave à la Prusse passèrent à la

Digitized by Google

Bavière, et le droit tomba sous la compétence de la juridiction allemande. Quand M. Augustus Craven le renouvela, il se montait presque à un demi-million sterling. La continuelle incertitude de savoir jusqu'à quel point il réussirait, le tint, ainsi que Mme Craven, dans une pénible attente pendant plusieurs années. Ce ne fut pourtant qu'en 1870 que le reste de sa fortune personnelle disparut.

La princesse Marie de Bade, duchesse de Hamilton, amie dévouée de Mme Craven, l'aida de tout son pouvoir, et dans l'été de 1869, M. Craven et sa femme lui firent une visite à Bade en se rendant à Rome et en revenant de la Roche-en-Brény, où habitait M. de Montalembert. Celui-ci était mourant, et ses dernières paroles eurent sur Pauline une influence plus grande que toutes les autres. Ne devant plus jamais paraître en public, M. de Montalembert exprima le fond de sa pensée. Mme Craven le trouva moins opposé qu'avant à la réforme italienne. « Je pus lui dire, » écrivait-elle, « me trouvant parfaitement d'accord avec lui, que l'union de l'Eglise et de la liberté, toujours redoutée en Europe, s'accomplirait cependant quand on la comprendrait tout à fait en Italie. Il me dit entre autres sur le concile des choses qui m'étonnèrent beaucoup. »

Inutilement alarmée par les exagérations d'avocats imprudents et péniblement surprise, Mme Craven arriva à Rome. Sans qu'elle eût pour ainsi dire renouvelé d'invitations, ses amis considérèrent comme décidé qu'elle reprenait ses réceptions du soir, et tous les vendredis, son appartement dans la Via dei Maroniti fut rempli de presque toutes les notabilités des partis politiques et religieux. Au mois de janvier 1870, elle écrivait : « Vendredi dernier, Monseigneur Mermillod et Monseigneur de la Bouillerie, tous deux du parti de la définition, ont rencontré ici l'évêque de Marseille, l'archevêque de Bagneux, un évêque hon-

Digitized by Google

grois, Monseigneur Haynald, et le fameux évêque de Bosnie, l'admirable orateur latin, Monseigneur Strossmayer, qui a soulevé une telle agitation au concile : tous du parti opposé. De part et d'autre, ils se sont élevés dans les plus hautes régions, car leurs âmes sont éclairées et leurs intelligences puissantes. »

Elle se rendit à la première réunion générale où le public fut admis pour entendre les décrets du concile. Elle revint péniblement impressionnée des anathèmes nécessaires prononcés de droit. La générosité de son caractère et la fidélité de son cœur à l'égard de ses amis l'entraînaient vers les chefs de la minorité, bien que son salon fût, comme on l'a déjà compris, fréquenté par toutes les personnalités célèbres de ce temps.

L'évêque d'Orléans était associé à ses plus anciens et à ses plus chers souvenirs, et on la voyait tous les dimanches à la villa Grazioli, où Monseigneur Dupanloup recevait ses amis.

La crainte des opportunistes et des partisans de la définition, sa préférence pour le parti opposé qui en était la conséquence, ne furent après tout qu'une disposition passagère ; personne n'était plus contraire au gallicanisme. Elle était la digne élève de l'abbé Gerbet dans sa soumission aux décisions finales de Rome. Bien des circonstances, son séjour en Angleterre, sa sympathie pour les aspirations italiennes, renforcèrent la confiance de Mme Craven dans une liberté qu'elle considérait plutôt comme un remède que comme un mal, et plus ultramontaine que gallicane dans ses tendances. Elle fut peut-être encore plus fidèle que Montalembert à son rêve d'une théocratie soutenue particulièrement par l'unité italienne. En céla, le sentiment français s'éleva contre elle, et elle se vit désapprouvée par les conservateurs de chaque parti.

En 1850, elle avait naturellement suivi les chefs du

Digitized by Google

parti catholique libéral. Beaucoup d'entre eux étaient des amis personnels, d'un mérite distingué, comme écrivains et comme politiques. Elle avait hérité du respect de Mme Swetchine pour le Père Lacordaire et M. de Falloux, tandis que Montalembert resta toujours le « Montal » du « Récit ». Il n'est donc pas étonnant qu'en 1870, venant de quitter Montalembert, elle se soit inquiétée au début du concile.

Par tradition, elle inclinait vers les minorités et leurs luttes, mais en même temps, elle se montrait vraiment romaine dans son désir de voir promulguer l'autorité du Saint-Siège.

Comme patricien de Rome, M. de Montalembert avait droit à un service funèbre dans l'église de l'Ara Cœli, paroisse de la municipalité romaine.

Quand la nouvelle de sa mort parvint à Rome, personne ne s'imaginait qu'on pût lui refuser cet honneur. Une invitation fut adressée à ceux qu'on supposait devoir assister à la cérémonie. Quel ne fut pas le chagrin de ses amis, lorsqu'ils trouvèrent en haut de l'escalier conduisant à ce temple historique, un personnage officiel, debout à la porte de l'église, autorisé à déclarer, au grand désappointement de la foule rassemblée, que le service était interdit. On ignorait sans doute alors que M. de Montalembert, préoccupé de ce qu'on lui rapportait et inquiet des résultats du concile, avait cependant déclaré en fils soumis de l'Eglise « qu'il acceptait d'avance tous ses décrets, quels qu'ils fussent ». Mais à peine l'erreur était-elle commise et connue généralement qu'elle était réparée. Une messe solennelle, célébrée en présence du Saint-Père, fut offerte pour le repos de l'âme de ce soldat du Christ. L'agitation était grande alors. Les nerfs et les caractères étaient surexcités de tous les côtés; il n'est pas étonnant que Mme Craven en ait souffert plus que d'autres.

« J'ai trouvé dans les exercices religieux prêchés

Digitized by Google

par Mgr Mermillod, » écrivait-elle, « une consolation à mes peines intimes. » L'évêque de Genève avait donné une retraite à la Trinité-du-Mont. « Pour les autres inquiétudes, il est impossible d'espérer la tranquillité, car l'Eglise n'a pas subi un orage aussi violent depuis des siècles. Ce tumulte inattendu s'est élevé de façon à ce qu'il sorte de cette lutte un bon « al tutto del nostro accorgere scisso », comme dit Dante.

« C'est la douce saison de la floraison printanière. J'en jouis extrêmement, et quand je suis dehors, parmi les fleurs, dans ces ravissantes villas, ou contemplant les vastes et poétiques horizons de cette campagne romaine enchantée, il me semble que j'oublie les tourments de mon existence. »

Les lecteurs qui s'intéressent à la correspondance de Mme Craven avant la promulgation des décrets du Vatican, comprendront mieux ses lettres en lisant celles qui suivent, et plus encore, s'ils étudient avec attention ce qu'elle dit d'elle-même dans quelques notes d'une retraite qu'elle suivit à la villa Lanti, couvent du Sacré-Cœur, dans le quartier transtévérin de Rome. Elle s'y retira le 25 mars, réservant ainsi à son âme huit jours de vie spirituelle « au-dessus de ces voix du monde catholique si agité ». En repassant les années qui viennent de s'écouler, Mme Craven dit : « Cette année semble le point culminant de la longue épreuve que Dieu a évidemment voulu m'imposer. Cette année, tout me manque à la fois. Il y a quelque temps, je ne savais pas où je passerais le reste de mon existence, je me plaignais d'aller de *home* en *home* et d'être obligée de quitter un endroit dès que je commençais à l'aimer. Bientôt, je ne posséderai plus aucune demeure sur la terre. »

Vers la fin de la retraite, Mme Craven écrivait : « J'ai bien considéré les choses que j'allais perdre, que j'ai déjà perdues en partie. Mon Dieu, je vous offre sincè-

Digitized by Google

rement toutes mes possessions matérielles et ce sentiment de pauvreté. »

Bien des circonstances réunies lui causèrent alors beaucoup d'inquiétudes et de chagrin. Mais ce fut peut-être le moment où son âme s'éleva le plus haut. « J'attends en paix, » continue-t-elle plus loin, « les événements tels qu'ils se présentent, sûre qu'aucun mal ne peut venir de la main de Dieu. Quant à l'avenir qui semble nous menacer, j'espère que Dieu nous aidera, bien que je ne voie pas comment. Et si mes prévisions les plus tristes se réalisent, je lui demande la force de tout supporter. Je vous remercie en même temps, mon Dieu, de cette petite halte dans ma vie troublée. »

Personne ne se serait douté des peines de Mme Craven, si elle n'avait vieilli tout à coup de plusieurs années. Mais elle passa tout le temps pascal à Rome, et ne prit jamais une part plus active que cette dernière année au service des *Pellegrini*.

L'auteur de ce mémoire fut admis une fois dans la maison où on les recevait. Les curieux étaient maintenus à distance de la grande table sur laquelle le souper était posé. Il se composait principalement de salade et de pain. Celles qu'on servait et celles qui servaient se traitaient de *Sorella*. Mme Craven allait et venait avec une satisfaction visible. Elle aimait surtout l'instant où, venant de laver les pieds à une femme, elle s'agenouillait près d'elle et se joignait aux prières d'usage. En servant ainsi les Pèlerins, elle sentait en elle-même « que ce n'est pas l'amour qui est surnaturel, mais la haine, sentiment étranger au cœur humain ».

Digitized by Google

CHAPITRE XIX (1870)

Castagneto. — « Fleurange ». — Prompte obéissance de Mme Craven aux décrets de l'Eglise. — Guerre de 1870. — Angoisses de Mme Craven. — Ruine complète de M. Craven. — Dernier séjour à Castagneto.

M. et Mme Craven quittèrent Rome bientôt après Pâques. Tout l'hiver, leur salon avait été le rendez-vous d'une société d'une distinction unique. Les chefs éminents du parti catholique étaient venus y discuter les questions qui passionnaient alors les esprits. C'était l'atmosphère que préférait Mme Craven. Dans les derniers jours d'avril, elle revint à Castagneto, dans sa chère montagne et dans cette vallée qu'elle aimait avec d'autant plus de passion qu'elle savait qu'il faudrait les quitter bientôt. Comme s'ils avaient le pressentiment de la perte irréparable qu'ils allaient faire, les villageois la reçurent avec plus d'enthousiasme que jamais. La vallée fut illuminée pour « i cari signori », comme on les appelait, et on les réclama de tous les côtés.

On s'imaginera aisément que l'invitation contenue dans la lettre suivante fut acceptée avec bonheur par miss O' Connor Morris.

Digitized by Google

A MISS O'CONNOR MORRIS.

Castagneto, samedi, mai 1870.

Que j'ai de choses à vous dire, ma très chère M., en réponse à votre chère et si bonne lettre. J'en ai tellement que je n'essaierai pas. Mais quand nous nous retrouverons, je vous ferai comprendre ce que sont pour moi une sympathie et une amitié comme les vôtres. Quand viendrez-vous? Pourquoi pas lundi?

Les voyageurs qui suivent les itinéraires perdent beaucoup en négligeant les chemins de traverse; surtout au printemps, quand les forces vivantes de ce merveilleux pays s'unissent aux laboureurs hâlés par le grand soleil. On comprend alors ces visions païennes des nymphes et des faunes, dans cette vie qui éclate partout et palpite presque visiblement, mêlant en une sorte d'ivresse les êtres et choses. Le grand dieu Pan règne encore dans cette région tyrrhénienne où les forces de la nature sont tellement intenses que l'homme se demande s'il en est le maître ou l'esclave.

Du jardin en terrasse de Castagneto, le spectacle était merveilleux. Quand le soleil descendait derrière les sommets élevés des montagnes, l'œil pouvait contempler dans toute leur beauté les profondeurs pourpres de la vallée, et la lumière du couchant sur la mer étincelante. Le soir, dans les vastes horizons bleus, les étoiles semblaient se détacher visiblement.

Cette année-là, un grand massif de chrysanthèmes jaunes augmentait le coloris dans la distance. Des quantités de mouches phosphorescentes esquissaient dans la nuit les contours de la forêt.

Le goût de Mme Craven se révélait dans tous les détails de sa maison. La simplicité d'un confort bien entendu régnait dans les chambres aérées et dans le choix de l'ameublement. Il y avait des livres partout.

Digitized by Google

M. et Mme Craven passaient leurs soirées dans la vaste bibliothèque qui contenait toutes les œuvres françaises, italiennes, allemandes et anglaises les plus remarquables du siècle. Au premier étage se trouvait le cabinet de travail de Mme Craven. De sa table placée contre une fenêtre entourée de plantes grimpantes, l'œil embrassait la vallée, traversée par la route de Vietri. La vue était encore plus belle de cette fenêtre que d'en bas.

M. et Mme Craven, se trouvant seuls, venaient de relire leur correspondance de près de quarante ans avec M. de Montalembert. Ils avaient l'esprit et le cœur remplis de son souvenir et de celui de ses amis. Avant de se séparer pour la nuit, on récita le chapelet, les litanies de la Sainte Vierge et d'autres prières dans la chapelle, que je vis mieux le lendemain matin à la messe. Il y avait au-dessus de l'autel, une excellente copie de la Vierge de Foligno, à côté une tête de Christ mort de Ribera, et d'autres œuvres d'art. Dans ce pieux et calme sanctuaire, l'air était embaumé du parfum des grands bouquets de roses placés sur l'autel ; l'encens de la nature était encore plus doux après la messe, et les nuages légers qui flottaient sur les montagnes embrasées semblaient l'emporter vers le ciel.

L'heure de la poste apportait des lettres et des revues littéraires de tous les pays. Puis venait le déjeuner à l'anglaise, un peu modifié par l'usage italien, et quand nous étions installés dans la grande vérandah, la conversation s'engageait, sérieuse et spirituelle, sur les souvenirs de quarante ans passés dans le grand monde si brillant de la jeunesse de Mme Craven. La discussion s'animait quand les intérêts de Rome ou les événements politiques du moment étaient mis en question. Il ne se passait guère de jour sans qu'un visiteur de distinction vînt offrir ses respects à M. et à Mme Craven. Les savants Bénédictins quittaient souvent

Digitized by Google

leur abbaye de Trinità[1] pour discuter avec eux les nouvelles de Rome. Dans l'après-midi, quand son travail du matin et ses lettres étaient terminés, Mme Craven nous lisait « Fleurange » qu'elle préparait alors, les lettres de Montalembert ou celles de Mme Swetchine. Ces lettres servaient de textes aux conversations les plus intéressantes et les plus élevées. Certaines cordes vibraient toujours chez Mme Craven. Ses yeux brillaient à la pensée des sacrifices généreux ou des grandes actions dictés par la foi. Quand elle parlait de ses œuvres et les discutait, elle ne témoignait ni égoïsme, ni vanité, ni fausse modestie. Elle aimait avant tout la vérité et n'était jamais affectée ni exagérée. Lorsqu'après une soirée de remarquable causerie, on se réunissait pour la prière en commun dans la chapelle, le visage et l'attitude de Mme Craven révélaient à tous qu'elle était en présence de Dieu. La lumière était là

Che visibile face
Lo creatore a quella creatura,
Che solo in lui vedere ha la sua pace[2] ;

la foi, l'espérance et l'amour se lisaient dans un regard que personne n'oubliait, quand on l'avait vu briller une fois. Les deux lettres suivantes prouvent avec quelle soumission Mme Craven se préparait à obéir aux décrets que l'Eglise allait imposer à ses fidèles.

1. Depuis le commencement du huitième siècle, ils étaient retirés dans les cellules de la vallée de Cava, dont chacune était occupée par un ou deux moines menant une vie austère et solitaire. En 1011, l'abbaye de la Très Sainte Trinité fut fondée sur l'emplacement d'une des cellules connue sous le nom de Crypta Arsicia, ou la Grotte Aride, par un bénédictin, saint Alferino.

2. Qui rend le Créateur visible à toutes les créatures, qui en voyant Dieu seul ont la paix.

Digitized by Google

A MISS O'CONNOR MORRIS.

Castagneto, 27 juin 1870.

Je ne vous ai pas remerciée de votre lettre et de vos deux envois pour la seule raison que je désirais beaucoup accompagner « Fleurange » dans sa retraite de Sainte-Maria del Prato, et ne pas me séparer d'elle, même pour quelques jours, avant de l'avoir vue partir pour l'Allemagne, c'est-à-dire jusqu'à ce que j'aie terminé la seconde partie de mon histoire.

Il y a eu dernièrement d'étonnantes oscillations entre l'espoir et la crainte. Mais à présent que la fête de saint Pierre est proche, on a attendu l'extrême limite au delà de laquelle il serait cruel de proroger le concile. Comment ceux qui ont cru fermement, tout ce temps, que la minorité représentait le véritable esprit de l'Eglise, pouvaient-ils espérer que même le résultat immédiat serait d'accord avec cette opinion? Il paraît déjà certain que des mots tels que « infaillibilité personnelle », « séparée », seront blâmés, et dans ce cas je ne vois pas qu'il soit possible de proposer à la foi des catholiques quelque chose qu'ils ne puissent accepter. Bref, ce grand point m'agite encore une fois. J'essaie de l'oublier afin de me rendre l'obéissance plus facile quand le temps en sera venu ; mais il s'impose à la pensée en *dépit de soi-même*. J'ai lu dans le *Pall Mall*, la critique d'un roman qui se nomme « La loi plus haute ». Cette critique me prouve que lorsque les auteurs anglais abandonnent leurs traditions et cessent d'être moraux, ils deviennent bientôt dégoûtants et stupides, ce qui a l'avantage de les rendre moins dangereux que les français.

A MISS O'CONNOR MORRIS.

Castagneto, 26 juillet 1870.

Oui, cela a été un coup et une épreuve auxquels je n'étais pas préparée parce que je m'étais persuadée que cette doctrine était fausse. Sur ce point, je vois que je m'étais trompée. Quand j'examine ce qui m'attachait si fortement à ceux qui s'y opposaient, je vois que c'est principalement la façon odieuse et peu chrétienne dont elle était défendue.

Digitized by Google

Veuillot, le *Tablet* et leurs amis peuvent maintenant se féliciter. Au lieu de rendre l'obéissance facile, ils l'ont rendue pénible à bien des âmes catholiques auxquelles il répugnait de penser comme eux. C'est cependant ce qu'ils ont fait. Pour nous, nous devons combattre ce sentiment avec humilité et simplicité et nous soumettre à l'Eglise maintenant qu'elle s'est fait entendre. A moins qu'elle ne sanctionne dans la suite les doutes qui existent encore dans certains esprits; quant à la validité de ses canons, nous sommes certainement obligés de les comprendre dans notre acte de foi. Voilà où nous en sommes réellement. En admettant comme je le fais qu'une foi solide soit nécessaire pour se soumettre à cette définition du privilège accordé à saint Pierre par les paroles de notre Sauveur, trouvez-vous plus facile de croire que les paroles les plus solennelles ne signifient rien, comme le disent les protestants ? C'est absolument comme lorsqu'ils nous accusent de donner trop d'importance à la Sainte Vierge. En supposant que cela soit vrai, est-on davantage dans l'esprit de l'Evangile en ne faisant aucun cas de la mère bénie de Notre-Seigneur? Si donc nous exagérons dans un sens, que ce soit dans celui de la foi, de l'amour et de la confiance. Que l'Eglise fondée sur Pierre soit la véritable, c'est absolument certain. Obéissons-lui aveuglément quand elle nous parle distinctement. Il y en a, je le sais, qui tiennent le Concile pour nul (dans quelques-unes de ses parties); mais je ne crois pas que nous ayons maintenant le droit de nous arrêter à cette pensée. S'il en est ainsi, le temps et l'Eglise nous le diront. En attendant, mon devoir est de me soumettre, et de forcer mon orgueil et mes opinions à reconnaître que mes antagonistes avaient raison, et que mes amis avaient tort.

Je n'ai encore rien su de notre cher évêque depuis qu'il a quitté Rome. Pour le moment, la définition elle-même est oubliée au milieu de l'horrible inquiétude qui s'est emparée de bien des esprits. Je ne crois pas avoir jamais autant souffert moralement que cette année. Cette guerre fait éprouver d'inexprimables angoisses [1]. Pour la première fois de ma vie, je doute du succès de l'armée française, par

1. Quatre des neveux de Mme Craven étaient engagés dans la guerre franco-allemande.

Digitized by Google

la double raison qu'elle combat pour une mauvaise cause (c'est-à-dire sans cause) et qu'elle combat un formidable adversaire. Donc, je ne puis dire honnêtement qu'ils doivent être vainqueurs, et pourtant leur défaite m'ira au cœur. Ce cœur est déchiré en mille pièces. Je voudrais qu'il n'y eût de victoire écrasante ni d'un côté, ni de l'autre. Mais comment espérer cela, quand de part et d'autre on s'est jeté dans la lutte avec une telle fureur? Il n'y a qu'à attendre et à supporter patiemment cette double incertitude. En attendant, nos projets sont renversés. Il n'y a plus à songer à l'Allemagne pour le moment. Nous resterons ici et personne ne prévoit ce qu'on pourra faire l'hiver prochain. Je vous envie d'être tranquille en Angleterre, à portée des nouvelles, et près de ceux que vous désirez voir. La seule chose que je ne regrette pas est de perdre la joie des infaillibilistes anglo-romains.

Tout bien considéré, je rétracte ce que je viens de dire, et j'aime mieux être ici entre mon travail et ma chapelle, avec « Fleurange » qui sera terminée, je l'espère, dans un mois environ.

Il n'y avait alors aucune chance pour M. Craven d'obtenir son annuité en Allemagne. L'idéal de Mme Craven: une papauté indépendante et souveraine à la tête d'une fédération, était détruit par la prise de Rome. Ils restèrent à Castagneto d'où Mme Craven écrivit les lettres suivantes :

A MISS O'CONNOR MORRIS.

Cava di Terrini, 26 août 1870.

Vous savez pourquoi je suis restée si longtemps sans répondre à votre chère lettre, et vous vous attendez à ce que je ne le puisse pas encore aujourd'hui, toutes mes pensées étant absorbées par cette horrible lutte. Mais quelles prévisions auraient pu me préparer à l'immensité de ce désastre, et quelles réflexions peuvent m'en consoler ! En mettant de côté la mortelle anxiété de nous tous qui avons des amis et des parents dans les deux armées, c'est pour moi comme une perturbation dans l'ordre ordinaire des choses

Digitized by Google

que la France, dans un temps si court, ait été réduite à cet état d'humiliation. Il me semble impossible que tout ce que je lis soit vrai.

A MISS O'CONNOR MORRIS.

Cava di Tirreni, 16 octobre 1870.

Depuis que je vous ai vue, nous avons éprouvé presque autant de chagrins et d'anxiétés pour nous-mêmes que pour les malheurs publics. Après le coup de tonnerre qui est tombé sur moi à Rome, le soir où M. Aubrey de Vere était là, il me semble que je me suis trouvée dans un tremblement de terre, ou que j'ai fait naufrage. Telles sont mes impressions depuis le commencement de cette épreuve. Dans les circonstances présentes, il devient pour moi d'une importance tout à fait inattendue de publier ce que j'écris. L'impossibilité d'y arriver en France maintenant est un nouveau désastre ajouté à tous ceux qui se succèdent si rapidement depuis le mois de mai.

Pouvez-vous et voulez-vous prendre quelques renseignements sur la possibilité de publier « Fleurange » en Angleterre ? et pouvez-vous me dire à peu près quelles conditions on proposerait? Vous m'avez fort utilement encouragée au printemps. Votre jugement et votre sincérité m'ont donné confiance pour continuer. J'ai presque fini maintenant. Mon impression est que la troisième et la quatrième partie sont mieux que les deux premières (que je vous ai lues presque entièrement). Je n'ai pas encore composé mon très difficile dénouement. Mais puisque j'y suis presque, il faut que je l'amène de mon mieux et que je me fie à la Providence pour ne pas tout gâter avec mes dix dernières pages. Comme il est essentiel pour moi de réussir, j'espère avoir une bonne inspiration si rien ne vient m'interrompre à la fin. Oh! que je voudrais pouvoir écrire en anglais ! Avec un peu d'énergie et de persévérance, je ferais peut-être de grandes choses dans le moment. Mais, hélas ! en France, tout est fini pour longtemps, et je crois que pas un éditeur en Angleterre ne se souciera de publier un livre en français.

Le 1er novembre, à la veille de quitter Castagneto,

Digitized by Google

Mme Craven écrivait que sa nouvelle adresse serait à Bade chez la duchesse de Hamilton, palais Stéphanie. C'était devenu pour elle une triste nécessité de demander des ressources à son travail. Miss O'Connor Morris lui avait suggéré l'idée d'écrire une histoire de sa famille antérieure au « Récit » et qu'elle pourrait publier en Angleterre, en attendant le retour de la paix en France. Elle répondit :

A MISS O'CONNOR MORRIS.

Castagneto, 6 novembre 1870.

Mon départ a été retardé de quelques jours, ce qui m'a donné le temps de recevoir votre bonne réponse. Je pense que Bentley sera favorable à la publication de mes œuvres. (Il le disait au moins très gracieusement l'année dernière, quand je suis allée lui faire une observation au sujet du « Récit » qu'il avait cité comme un roman nouveau.) Mais naturellement il pensait à quelque chose en anglais. Et quoi que vous puissiez dire, et malgré tout mon désir d'y arriver (pour des motifs qui ne sont pas purement littéraires), je sais trop bien la différence qu'il y a entre écrire un livre ou écrire une lettre, pour me faire la plus petite illusion. Je ne suis pas capable d'écrire en anglais quelque chose d'acceptable. Et pour qu'un livre vaille la peine d'être lu, il faut qu'il soit cela et plus encore. En tous cas, il me serait absolument impossible de le faire pour tout ce qui a rapport à la vie de mon père, ou à ses souvenirs de l'émigration. Les lettres et mémoires que je possède et que j'espère faire connaître ne peuvent et ne doivent pas être traduits. Mais j'ai une belle et véritable histoire sicilienne que je voudrais écrire en anglais, si je pouvais, pour en mieux dissimuler l'héroïne qui vit encore. Tout cela présente une insurmontable difficulté. L'état présent et probablement futur de la France, est vraiment trop pénible, trop affreux à considérer. Je voudrais être sûre que toutes nos misères, toutes nos humiliations se termineront, même par celle qui les couronne toutes et le seul genre de paix que nous soyons en droit d'espérer.

Digitized by Google

Le 9 novembre, Mme Craven terminait ainsi une lettre :

Voici probablement les dernières lignes que j'écrirai à Castagneto. Je les écris de ma fenêtre, levant les yeux de temps en temps pour contempler la beauté du soleil couchant sur la montagne, et sentant très bien que je ne la reverrai plus jamais. Je suis contente que vous soyez venue ici. Je sais que vous comprendrez entièrement quelles sont mes impressions dans le moment. Quand je serai partie, je n'aurai plus de *home* nulle part pour longtemps.

On croit ces épreuves plus dures à supporter dans la vieillesse que dans la jeunesse, mais je sens avec reconnaissance qu'il n'en est pas ainsi pour moi, et que je tiens moins que dans ma jeunesse à tout ce que j'aimais le plus.

Digitized by Google

CHAPITRE XX (1870-1871)

Séjour de Mme Craven à Bade chez la duchesse de Hamilton. — Lettre à Lady G. Fullerton. — Mme Craven est retenue à Bruxelles par la Commune. – Inquiétudes pour la France. — Le *Correspondant* publie « Fleurange ».

Après avoir lu les pages qui précèdent, on comprendra facilement quelle fut la douleur de Mme Craven devant la ruine complète de son mari. Elle en souffrit pour lui plus que pour elle. Elle se trouvait à Rome au printemps, quand elle reçut cette fatale nouvelle, et M. Aubrey de Vere, qui était là, fut témoin de son calme et de son courage. C'est en lisant ses lettres et son journal qu'on peut voir quelles furent ses anxiétés à ce moment d'épreuve. Par un scrupule d'honnêteté exagéré peut-être, elle vendit ses diamants, les sacrifiant dans sa précipitation pour le tiers de leur valeur (qui était considérable). Mais elle échappa ainsi à l'humiliation d'être ruinée avec des dettes. De son côté, M. Craven fit des sacrifices qui entraînèrent d'énormes pertes, mais qui le laissèrent libre de toute obligation personnelle. Mme Craven fit le voyage de Naples à Bade en trois jours par Foggia, Bologne et le Brenner, laissant son mari à Florence

Digitized by Google

pour terminer quelques affaires, mais devant la rejoindre bientôt.

« Je sens plus que jamais toutes les horreurs de cette lutte prolongée, écrivait Mme Craven, depuis que je m'en suis rapprochée. Ma visite aux blessés français de Rastadt les a renouvelées pour moi. Et j'en souffre bien plus que dans ma tranquille retraite de Castagneto. »

Mme Craven est frappée en même temps d'un autre côté : Boury est occupé par les soldats allemands.

A MISS O'CONNOR MORRIS.

Palais Stéphanie, Bade, 14 décembre 1870.

La guerre aura les plus funestes résultats, car je n'ose espérer un succès final. Chaque jour ajoute à la férocité des conquérants, et des deux côtés à la haine qui éloigne la paix et qui durera, hélas! longtemps après qu'elle sera signée. Je crois qu'il ne s'est jamais fait autant de mal en si peu de temps. Jamais on n'a provoqué tant de dangers et de colères pour l'avenir. Avant la capitulation de Metz, j'avais eu le bonheur de ne perdre aucun de mes proches parents et de mes amis. Maintenant que tout le monde se bat de tous les côtés, les mauvaises nouvelles arrivent vite et je redoute la vue d'un journal.

C'est une consolation pour moi d'être dans une ville où je puis m'approcher de prisonniers français, et leur faire entendre quelques mots dans leur propre langue. On les traite avec beaucoup de bonté, et on fait de grands efforts pour les aider ; mais leur nombre, hélas ! est si grand que la plupart d'entre eux souffrent beaucoup.

A LADY GEORGIANA FULLERTON.

Palais Stéphanie, Bade, 11 janvier 1871.

Merci de votre bonne lettre du 4, chère lady Georgiana. J'ai à peine le courage d'écrire, même à vous, au commencement de la plus triste année de notre vie.

J'aurais voulu être auprès de vous, pour que vous m'encouragiez et me consoliez. J'en ai bien besoin. Mais je

Digitized by Google

crains que mon voyage en Angleterre ne soit indéfiniment remis. Ici, le froid est tellement rigoureux qu'il est impossible de songer à se remuer, surtout quand on a la perspective d'une traversée par Ostende qu'une nécessité absolue me déciderait seule à entreprendre. Cette nécessité n'existe pas.

Je ne sais pas au juste où aller, et je redoute presque de me trouver à la campagne maintenant, au milieu d'une nombreuse réunion. De plus, la duchesse n'est pas bien et trouve impossible de voyager dans cette saison avec un bébé. Ma société lui est utile, je puis dire agréable. Elle désire beaucoup que je reste avec elle tout le temps qu'elle passera ici.

Je vois qu'une nouvelle société s'est organisée en Angleterre pour secourir les prisonniers. J'ai écrit à Lady Landsdowne dans l'espoir de l'intéresser aux détenus de Rastadt.

Adieu, bonne et chère amie, priez pour moi, j'en ai vraiment bien besoin, surtout pour ne me plaindre de rien, quelque dure que soit la phase actuelle de ma vie. Que Dieu vous bénisse, chère lady Georgiana.

Toujours votre bien affectionnée,
P. de la F. Craven.

Se trouvant encore à Bade, le 23 février 1871, Mme Craven écrivait à Miss O'Connor Morris :

Quand vous recevrez ma lettre, la paix sera probablement un fait accompli. La paix, telle que nous pouvons l'espérer, telle qu'on l'avait proposée avant ces quatre mois sanglants pendant lesquels rien, rien n'a été regagné... Cependant si cette formidable épreuve nous a ramenés à la raison, si les lignes magnifiques d'Aubrey de Vere sont vraies [1] en ce qui concerne l'avenir comme le

1. Laugh, thou that weep'st ; or with thy weeping blend
The glory of that joy which mocks at pain :
Vain was thy pride ; the penance is not vain :
Lo ! this is the beginning, not the end :
Beyond that rain of fire I see descend
Armies of God t'ward yon ensanguined plain ;
And these the cross, and those the crown sustain :

Digitized by Google

passé, je serai réconciliée même avec ce dernier désastre pendant lequel tant de sang a été répandu. Ces lignes expriment naturellement mes sentiments, mes espérances et mes désirs. S'ils se réalisaient ! Mais il y a encore bien des symptômes alarmants.

Nous (Français), nous nous abusons encore, nous demandons encore aux autres de nous abuser, nous tremblons de regarder en face la cause de nos malheurs. Aussi longtemps que cela durera, aussi longtemps qu'on ne pensera qu'à la haine et à la vengeance, aussi longtemps que nous ne chercherons qu'à punir nos vainqueurs, au lieu de corriger ce qui leur a rendu la conquête possible, inévitable même, je n'oserai pas me laisser aller à cette espérance bénie que « c'est le commencement et non la fin ».

Les prévisions de Mme Craven étaient justes. La Commune approchait et la retint à Bruxelles, quand elle se rendait à Paris pour voir son éditeur Didier. Elle écrivait :

A MISS O'CONNOR MORRIS.

29, Chaussée d'Haecht, Bruxelles, 17 mai 1871.

Vous me demandez si je fais partie de la cour d'Henri V ? Pas actuellement, car je ne sais pas où il est, bien qu'on le suppose en Belgique. Mais j'en fais partie de cœur et d'âme. Non parce que j'appartiens à ceux qui n'ont jamais servi une autre cause ! Non ! ce n'est pas du tout pour cela.

Au fait, on m'a toujours accusée de n'être qu'une légitimiste tiède, et bien que mes préférences allassent de ce

Elect of Penitents, thy forehead bend ;
Meet thou that crown in hope that springs from love
Once more true greatness greets thee from above
At last, while far away the tempests rave,
Forth from the ashes of thy pagan boast
Leaps thy new life ! Mid yon celestial host
Thy Clotilde triumphs, and thy Genevieve.

(*St-Peter's Chains, by Aubrey de Vere*, p. 28.)
(*Les chaînes de saint Pierre*, par A. de Vere.)

Digitized by Google

côté, je n'ai jamais eu les mêmes impressions que les autres à ce sujet. Je tenais davantage à des choses différentes et je pensais que si elles étaient arrivées, la France pourrait très bien s'arranger d'une autre monarchie que l'ancienne, et je le pense encore. Mais maintenant qu'il est prouvé que toutes ces expériences n'ont pas réussi, maintenant que nous souffrons si terriblement de l'absence de la vérité et que nous sommes si évidemment punis de notre peu de respect public et national pour la religion, il y a quelque chose de consolant qui réveille l'espérance dans la déclaration du comte de Chambord. Vous avez dû la lire, bien que le *Times* n'ait pas jugé à propos de la publier. C'est la première fois de ma vie que je me mets en colère contre ce journal. Je devrais savoir pourtant qu'il peut être juste et indulgent en toute occasion (même quand il raconte les actes de la Commune), excepté quand il s'agit d'un homme ou d'un parti qu'on suppose désirer la protection du Saint-Siège. S'ils redoutent tant encore un roi de France osant se nommer *Très Chrétien*, qu'ils se rappellent les opinions libérales de la branche cadette. Cela calmera leurs craintes et leurs esprits.

J'ai vu ici le Père Gratry. Je vous parlerai de lui et de Döllinger un autre jour. Il y a trop à en dire pour commencer maintenant. Je veux seulement vous confier que je suis toujours plus calme et plus heureuse dans ma ferme adhésion aux décrets de l'Eglise.

Je suis convaincue que le Concile donnera d'autres explications, si elles sont nécessaires, quand il se réunira de nouveau. Pour ma part, je n'en demande pas.

A MISS O'CONNOR MORRIS.

Château de la Lucazière, 1871.

Quelques lignes aujourd'hui pour vous faire savoir où je suis et où je resterai probablement quelques semaines. J'ai quitté Bruxelles il y a dix jours, et j'en ai passé huit à Versailles en venant ici. Pendant ce temps, j'ai fait deux visites à Paris et je me suis rendu compte des actes destructeurs qui s'y sont accomplis. Ils me terrifient, moins cependant que l'indifférence et l'apathie avec lesquelles on parle ici de ces terribles événements. J'espère que cela

Digitized by Google

vient de la fatigue et de l'accablement de tout ce qu'on a subi, mais je n'espère pas autant qu'au début. J'ai peur que le mal ne soit trop profondément enraciné, trop universel, trop faiblement contrebalancé. Je crains qu'il ne soit trop tard, que cet horrible châtiment n'ait pas été compris et que la France ne se relève pas.

Je suis maintenant chez la vicomtesse de Dreux-Brézé, ma nièce préférée (la fille de mon frère aîné), et je resterai avec elle jusqu'au 4 juillet.

Avec le même découragement, Mme Craven écrivait à M. Monsell :

Château de la Chereperrine, 14 juillet 1871.

Notre cher comte de Chambord a mis fin à ses espérances et à celles du parti monarchiste par un acte qu'on juge noble et qui, en réalité, n'est qu'injuste. Il n'est pas vrai que sa dignité l'empêchât d'accepter les couleurs de la France, ou que le devoir de la France fût d'accepter les siennes. C'est une faute, et une faute alarmante révélant la vieille disposition de sa race à dire : « L'Etat, c'est moi ! » Il déteste le drapeau qui flottait au-dessus de l'échafaud de Louis XVI. C'est parfaitement naturel. Mais cependant plusieurs ont combattu sous ce drapeau et l'ont rendu glorieux ; plusieurs dont les parents avaient souffert avec et pour le sien. Il aurait pu se montrer aussi généreusement français avant tout que ses plus dévoués partisans, parmi lesquels les vieux amis fidèles souffrent, tandis que les jeunes sont indignés et révoltés.

Pendant ce temps, le *Correspondant* acceptait « Fleurange » avec empressement. L'accueil fait à cette œuvre dans les conditions où se trouvait alors la littérature française fut un succès pour son auteur. Non seulement « Fleurange » fut appréciée par les fidèles du roman idéal, mais couronnée par l'Académie.

Au moment où Mme Craven songeait à faire traduire le livre en anglais, elle écrit : « Voici une lettre

Digitized by Google

du Père Hecker[1], de New-York, m'annonçant son intention de le publier dans le *Catholic World*, et après cela en deux volumes, ce qui met fin à toute autre tentative de traduction. »

1. Mme Craven avait fait la connaissance à Rome, l'année précédente, du Révérend Isaac Hecker, qui avait accompagné au concile l'évêque de Baltimore, comme théologien. Dans sa jeunesse, avant de devenir catholique, il faisait partie de la communauté Emersonienne de Brook Farm. Sa conversion suivit bientôt après et il fonda la congrégation Pauliste en 1852 : « Un nouvel ordre, » disait-il, « pour un temps nouveau. » Il voulait réconcilier la liberté et l'intelligence pour tendre à la perfection personnelle, mais de façon à maintenir l'indépendance des caractères. La note américaine devait s'ajouter à l'harmonie de l'Eglise. « Le besoin de ce siècle, » disait-il, citant Ozanam, « est une croisade et une propagande intellectuelles. Nous devons, » croyait-il, « ouvrir un chemin par lequel le rationalisme sera conduit au baptême. » Il n'éprouva pas moins de chagrin que de surprise devant l'indifférence des catholiques, quand on leur demandait de se préoccuper de ces questions qui, tout en étant des hérésies mortes, pouvaient faire plus de mal que des antechrist vivants.

Il regardait le concile du Vatican comme une ère d'expansion, considérant que les controverses de Luther, Knox et Calvin étaient terminées, et que la liberté individuelle sous une autorité reconnue serait le nouveau motif d'une renaissance catholique, dont la base était posée par Pie IX, et l'édifice continué par Léon XIII.

« On laisse trop peu maintenant, » pensait le Père Hecker, « à l'individu ; et le convenu et le stéréotypé règnent presque sans contrôle, car le but pratique de toute religion vraie est de mettre chaque âme sous la direction immédiate du Saint-Esprit. »

La santé du Père Hecker s'altéra. Il devint sujet à des crises d'angine de poitrine, et ses dernières années furent des années de souffrance noblement supportées. Il mourut en 1888. — On ne peut s'étonner de l'amitié et de l'admiration que Mme Craven éprouvait pour lui.

Digitized by Google

CHAPITRE XXI (1872)

Voyage en Belgique et à Sigmaringen. — Succès de « Fleurange ». — Séjour à Paris. — Désir de revoir l'Angleterre. — Mort de M. Cochin. — Voyage en Angleterre. — Holland-House. — Miss Mary Fox.

Après avoir fait quelques visites en Belgique, et passé quinze jours chez le comte et la comtesse de Flandre, M. et Mme Craven se rendirent à Sigmaringen, berceau de la famille des Hohenzollern, dont les hôtes princiers étaient leurs excellents amis, des amis capables et désireux de seconder la grande-duchesse Stéphanie de Bade dans les démarches nécessaires pour assurer le paiement du droit de la margravine d'Anspach. Dans une de ses lettres, Mme Craven dit que leurs hôtes de Sigmaringen veulent qu'elle reste avec son mari pour le *Christkindchen*. Il est plus que probable que le prince Ferdinand, alors âgé de cinq ans, était de cette intime et heureuse réunion, dans ce merveilleux Schloss, où l'on célébrait la millième année de l'existence de sa famille. Le Schloss s'élève au-dessus de la ville, entourée presque de tous côtés par les sinueux détours du Danube. Situé sur les hautes terres de Souabe, c'était une demeure digne des princes de cette vieille race, et dans laquelle on

Digitized by Google

avait ajouté aux splendeurs du passé tout le luxe et toute l'élégance de l'hospitalité moderne.

A MISS O'CONNOR MORRIS.

Paris, 13 février 1872.

Bien que la quatrième édition de « Fleurange » (dont je vous envoie aujourd'hui un exemplaire) vienne de paraître, peu de journaux en ont encore parlé. Je vous en vois donc ce que j'estime beaucoup plus que n'importe quel éloge imprimé de mon livre, deux lettres de M. Foisset [1], un de nos puristes et de nos meilleurs critiques. Montalembert disait toujours qu'il n'était sûr d'avoir écrit quelque chose de bien que lorsque Foisset l'avait dit. Et il n'a jamais publié un ouvrage de quelque valeur sans qu'il ait été revu par lui. Son opinion était donc pour moi de la plus haute importance. L'ami auquel il a écrit la première lettre me l'envoie pour la copier et noter les corrections. Tout en m'accusant de quelque vanité en vous envoyant les compliments que j'ai reçus, je joins cette copie à l'autre lettre écrite par Foisset après la lecture de « Fleurange ». A propos, si vous lisez toute la lettre datée de la Roche-en-Brény, ce qu'il dit des papiers de Montalembert vous intéressera. Il les classe pour commencer sur lui une première publication. Je vous envoie aussi une lettre de M. Léopold de Gaillard, le rédacteur en chef du *Correspondant*, et enfin une lettre de mon beau-frère, M. de Mun, qui est un homme intelligent et un bon juge dans les questions littéraires, pas trop indulgent en général.

On nous prédit de grands événements dans le monde politique ; de grands efforts monarchiques pour mener à bien la seule combinaison capable de contrecarrer le mouvement impérialiste. Mais l'esprit de parti est, je le crains, plus fort que le patriotisme, et je n'ose espérer un résultat. Tout me paraît plus sombre et plus incertain que jamais.

1. M. Foisset, conseiller honoraire à la Cour de Dijon, était l'ami et le camarade de M. de Montalembert dans son action politique. Auteur de la « vie de Lacordaire ».

Digitized by Google

Au mois de février, Miss O'Connor Morris se trouvant à Paris, vit beaucoup Mme Craven, qui habitait avec son mari, rue de Chaillot, un appartement que M. de Mun leur avait prêté. Mme Craven paraissait vieillie et plus triste, mais ses manières avaient toujours la même gracieuse amabilité. Elle s'intéressait profondément, comme par le passé, à ses amis et à tout ce qui les concernait. Toujours confiante dans la Providence, mais ne se fiant pas beaucoup à ses agents visibles, Mme Craven suivait avec intérêt le réveil religieux du moment. On rechercha son nom comme dame patronnesse des œuvres de charité répandues dans Paris à un degré dont on se rend rarement compte en Angleterre, dans le jugement qu'on porte sur la *ville des Lumières*. Bien qu'elle détestât et craignît même les foules, elle conduisit Miss O'Connor Morris à une réunion de l'œuvre du « Patronage », où des sœurs de Charité, des dames âgées, des jeunes femmes et des jeunes filles écoutaient attentivement le rapport du comte de Melun sur le bien accompli pendant la Commune. Elles s'agenouillèrent aussi sur les tombes des cinq otages de la rue de Sèvres. L'expression et l'attitude de Mme Craven témoignaient de sa foi et de ses pensées d'espérance et de pardon. Elle annonçait quelque temps après, dans une lettre datée du 4 mars 1871, sa prochaine arrivée en Angleterre : « Ma chère vieille amie, Lady Cowper, m'écrit dernièrement sur le passé et les anciens amis d'une façon qui ajoute à mon désir de passer au moins quelques semaines avec eux au printemps. A ce moment-là, il y aura quelque chose de plus défini dans notre atmosphère troublée, et nous saurons si la Providence nous permet de nous installer une bonne fois à Paris. Les pèlerins d'Anvers sont revenus. M. le comte de Chambord a été encore plus loin, et ses cousins se tiennent plus que jamais sur la réserve. L'espoir s'est évanoui encore

Digitized by Google

une fois. Malgré tout cela, Paris est ensoleillé et aussi brillant que si rien n'était arrivé et ne nous menaçait. »

A MISS O'CONNOR MORRIS.

Paris, 30 mars 1872.

Ce dernier mois a été des plus tristes, et je suis sûre que vous avez pensé à nous en apprenant la fin de toutes nos espérances pour la guérison de M. Cochin. Mes inquiétudes à Versailles, ce jour-là, étaient fondées. Sa sainte mort a été digne de sa vie qu'on appréciera tout à fait quand on la connaîtra complètement. Son foyer était le centre de la piété, de l'intelligence et de la bonté. Son admirable femme supporte ce coup terrible avec un courage simple et une soumission absolue qui prouvent mieux que toutes les paroles sous quelle influence elle a vécu pendant ces longues et heureuses années, et vit encore.

Ces deux âmes n'ont pas été séparées. Je dis ces longues et heureuses années, car elle est restée mariée vingt-trois ans, et pour cette vie, c'est un long temps de bonheur complet. Mais quand on se dit qu'il n'avait que quarante-huit ans, on se demande quel décret mystérieux a fauché cette existence dans un pareil moment. Pour nous, sa perte est irréparable. Que deviendra la France, si, l'un après l'autre, ceux qui lui sont le plus utiles lui sont enlevés ?

Mme Craven avait trouvé à Londres Mme de Montalembert qui se rendait à Windsor pour s'entendre avec Mrs Oliphant au sujet de la vie de M. de Montalembert, écrite pour la première fois, c'est étrange à dire, par une Ecossaise et une protestante.

M. Monsell prit un vif intérêt au choix des lettres et des matériaux qui devaient servir à cette œuvre. Il avait été l'ami de M. de Montalembert. A ce sujet, Mme Craven écrit :

A M. MONSELL.

Hampton-Court, 22 mai 1872.

Ayant eu trois jours de tranquillité depuis que je suis

Digitized by Google

ici, j'ai lu avec attention toutes ces lettres si intéressantes. Dans celles qui vous sont adressées, j'ai marqué au crayon, sans aucun scrupule, les passages qui doivent être supprimés si ces lettres sont publiées, bien que ces passages soient naturellement les plus intéressants. Pour celles à Lord Dunraven, j'ai seulement marqué d'une croix rouge ceux qui me paraissent particulièrement amusants et attachants.

Les questions religieuses en Allemagne semblent prendre une tournure sérieuse. Pour ceux qui craignaient tout le mal qui arrive maintenant, il est pénible de le subir sans avoir la chance de vivre assez pour le voir réparer.

Dans une autre lettre à M. Monsell, Mme Craven dit :

Je vous retourne cette lettre avec mille remerciements. J'espère en causer bientôt avec vous (et aussi de beaucoup d'autres choses), car je pense prolonger mon séjour en Angleterre. Auguste viendra peut-être me rejoindre pour passer aver moi une quinzaine de jours à Holland-House. Ce n'est pas tout à fait Londres, mais c'est assez près pour nous permettre de voir un peu plus nos amis. Ce que je veux surtout vous dire aujourd'hui, c'est qu'Anna de Montalembert et Madeleine [1] arrivent pour voir Mrs Oliphant.

N'avez-vous pas un mot de consolation à me dire au sujet de l'élection de Galway [2] ? Est-il possible de ne pas comprendre quelle injure un pareil scandale inflige à l'Eglise catholique ? Si ce sont là les résultats de cette foi renforcée par la persécution, ils n'augmentent pas mon peu d'enthousiasme pour le réveil que nous fait espérer en Allemagne l'attitude de Bismark. J'aurais autant aimé qu'on ne l'eût pas provoqué et que les catholiques allemands eussent sim-

1. Maintenant comtesse de Grünne, fille de M. de Montalembert.

2. La récente élection de Galway, dans laquelle l'évêque et les prêtres du comté de Connaught avaient soutenu pour la première fois une lutte politique avec les grands propriétaires, bien qu'ils fussent eux-mêmes, pour la plupart, de la vieille foi, troubla quelque peu les catholiques romains plus cosmopolites.

Digitized by Google

plement insisté pour étendre aux autres parties de l'Allemagne la liberté entière que possède l'Église en Prusse depuis 1849.

Après une visite à M. Frederick Leveson Gower à Holmbury, près de Dorking, Mme Craven se rendit à Tunbridge Wells, puis à Holland-House. Elle et son mari avaient vécu dans une si constante intimité à Naples avec Lady Holland, qu'ils retrouvèrent chez elle bien des membres de la société de Chiatamone, et beaucoup d'autres amis étrangers arrivant à Londres.

A MISS O' CONNOR MORRIS.

Holland-House, 20 juin 1872.

Vous me demandez sans doute pourquoi je ne vous ai pas encore écrit. Maintenant, je suis toujours étourdie quand j'arrive quelque part, et incapable de quoi que ce soit. Et cependant (pour rendre justice à Holland-House), je ne connais pas un endroit où l'on ait une plus libre disposition de son temps (si l'on met un peu de fermeté à s'en emparer).

J'ai lu avec attention et beaucoup de plaisir le livre de votre jeune amie [1]. Quelle belle intelligence et quelle étonnante élévation de pensées chez une jeune fille de cet âge! Mais quelle étrange habitude ont les protestants à l'égard de la Sainte Vierge! Il y a un chapitre, très beau, sur le ministère des Anges, et dans lequel sont rappelées toutes les apparitions de l'ancien et du nouveau Testament. Chaque apparition, excepté une, et laquelle? l'apparition de l'ange Gabriel à la Vierge, ni plus ni moins, s'il vous plaît. Et cette légère omission se trouve dans une page où le ministère de la femme sur la terre est comparé à celui des Anges. Et on ne parle pas de cette femme, ni de cet ange, ni du jour de l'apparition, ni de la raison pour laquelle elle a eu lieu.

J'ai vu M. Monsell et j'ai découvert qu'il désapprouve l'accusation du juge Keogh autant que votre jeune pasteur.

1. Rose La Touche, seconde fille de John La Touche, de Harristown, Irlande.

Digitized by Google

Pourtant, il est indigné comme nous de la conduite du clergé dans cette élection, de sorte que je ne comprenais pas d'abord ce qu'il voulait dire, et pourquoi cette outrageante conduite ne devait pas être dénoncée. Il dit que la violence de cette accusation a fait passer de l'autre côté ceux qui s'étaient tenus à l'écart de ces fous.

De cette façon tout le monde a tort, et c'est la seule consolation que j'ai tirée de lui.

Vous vous souvenez que vous avez promis de venir me voir ici. Si Mary Fox est là, elle vous conduira partout. C'est le meilleur cicerone du monde [1]. Si elle est occupée (ce qui est probable maintenant), il faudra vous contenter de ma société et de mes très imparfaites explications et connaissances des richesses littéraires et artistiques de cette maison.

Le jeune prince Lichtenstein (le futur) est charmant, aimable, intelligent et très épris de Mary. Les diamants, les perles, les émeraudes pleuvent littéralement sur elle, et je n'ai jamais rien vu qui égalât la splendeur de tous ces bijoux, excepté dans des occasions royales. Sa destinée est singulière. Rien ne semble se passer pour elle comme pour les autres. On l'a plus admirée que personne, et pourtant, elle n'est pas du tout jolie (on pourrait même la trouver tout le contraire), mais c'est la jeune fille la plus séduisante, la plus intelligente qu'il soit possible, à laquelle je souhaite toutes sortes de bonheurs, et dont l'avenir semble promettre, pour le moment, la réalisation complète de ce désir.

1. Miss Mary Fox, née de parents français, fut adoptée par Lord et Lady Holland au mois d'avril 1851. Depuis l'âge de deux ans et demi, elle vécut chez eux et fut traitée avec la même considération que si elle eût été leur propre fille. Elle épousa, au mois de juillet 1872, le prince Louis Lichtenstein.

Digitized by Google

CHAPITRE XXII (1872-1873)

L'agnosticisme. — Retour en France. — Publication de la Vie de Montalembert par Mrs Oliphant. — Jugement de Mme Craven. — Monabri. — M. Oxenham et le *Saturday*. — Séjour à Maiche. — Retour à Paris. — Fondation des cercles catholiques.

A MISS O'CONNOR MORRIS.

Norman Tower Windsor-Castle, 7 juillet 1872.

Je ne vous dis rien du mariage de miss Fox, tous les journaux ont donné d'abondants détails sur cet événement très extraordinaire (toutes choses considérées). Et, naturellement, les choses très extraordinaires ne se racontent pas. Mardi dernier, à Londres, nous avons entrevu le jeune couple se rendant en Ecosse (après avoir passé quelques jours à Sainte-Anne's Hill). Ils sont maintenant à Dunrobin Castle que le duc de Sutherland leur a prêté pour finir leur lune de miel. Ce même mardi, je suis arrivée ici avec Mrs H. Ponsonby[1], une chère vieille jeune amie, et je pense partir pour Paris samedi prochain. Mais il est difficile de dire si nous nous déciderons à nous arracher d'ici, même alors. Nous songeons de plus en plus à nous établir en Angleterre vers le mois d'octobre, si nous le pouvons. J'éprouve un intérêt toujours croissant dans ce que je vois et entends.

1. Maintenant l'honorable Lady Ponsonby. Encore miss Bulteel et très jeune, elle avait joué avec Mme Craven dans « Don César de Bazan », où M. Craven tenait le premier rôle.

Digitized by Google

Si j'étais installée ici une fois pour toutes, entourée de mes livres, je crois que je ferais quelque chose. Je retrouve beaucoup cet esprit que vous avez été la première à me révéler. Je suis étonnée et pétrifiée, mais aussi grandement intéressée. Le protestantisme est si entièrement impuissant, que cette forme de l'erreur est à mon avis la manifestation de la vérité qu'on appelle. J'ai beaucoup à dire là-dessus, beaucoup plus que n'en pourrait contenir une lettre. J'attendrai donc le moment, prochain, j'espère, où nous pourrons causer.

Mme Craven ne pensait pas trouver en Angleterre cet esprit qu'elle appelle une « forme de l'erreur », bien que les Français fussent habitués à ses manifestations depuis plus d'un siècle. Il a toujours existé cependant chez les compatriotes de Hobbes et de Lord Hubert de Cherbury. « L'agnosticisme », comme on l'appelait alors, n'était cependant pas aussi répandu dans la société anglaise que trente ans auparavant. La lettre suivante est datée d'un charmant appartement qu'elle occupa quelque temps après son retour à Paris.

A MISS O'CONNOR MORRIS.

Paris, le 15 août 1872.

Votre lettre de Bade m'est revenue ici, après avoir été envoyée à Lumigny que j'ai quitté plus tôt que je ne pensais pour venir à la rencontre d'une ancienne et chère amie, la duchesse Ravaschieri, dont vous m'avez certainement entendue parler. Le 6, nous sommes allées ensemble à la séance de l'Académie où « Fleurange » a été couronnée, comme on dit (et alors on explique que le prix est une médaille d'or). En réalité, c'est une somme d'argent que je n'ai pas été fâchée de recevoir. Je suis satisfaite aussi de la raison pour laquelle je l'ai reçue. Vous en serez contente de même, j'en suis sûre, vous qui avez été la première amie de « Fleurange ».

Je trouve que lorsque nous écrivons quoi que ce soit (et je dis cela pour vous aussi bien que pour moi), il faut toujours dans l'intérieur de notre sujet (si je puis

Digitized by Google

m'exprimer ainsi) quelque chose qui soit comme l'âme de la forme que nous décrivons. Si j'avais le temps d'expliquer mon idée, je suppose qu'elle serait exactement le contraire du réalisme. Je laisse à votre intelligence de me comprendre, car je suis réellement très pressée aujourd'hui.

A MISS O'CONNOR MORRIS.

Paris.

C'est bien bon à vous de vous excuser de ne pas écrire quand moi-même je me sens si coupable. Je ne vous ai pas encore remerciée du *Spectator*, dans lequel j'ai trouvé plus d'un article intéressant en outre de celui qui concerne « Fleurange ». Cet article m'a étonnée par ce qu'il blâme et ce qu'il loue. Et cependant l'ensemble est très flatteur. Et puis le *Saturday* avec l'article sur Montalembert et enfin le vôtre dans votre journal[1]. Il m'a beaucoup amusée. Il s'applique malheureusement autant à nos manières qu'aux vôtres, et je ne vois pas d'où viendra le remède. Quel dommage que toutes ces charmantes vieilles manières françaises disparaissent si complètement! Quel dommage pour la France et pour le monde entier! Car cette influence nous appartient certainement. C'est fini cependant Nous parlons argot comme nous avons passé des saluts profonds à la poignée de main distribuée indistinctement, et sur laquelle, à propos, je crois avoir remarqué dans votre article une petite tendance vers l'Urquhartisme allant plus loin que mon objection Sous tous les autres rapports, que dire? si ce n'est que vous êtes plaisamment dans la vérité.

J'avais commencé mon propre article[2] sans nulle intention de protéger Mrs Oliphant. Mon opinion est faite depuis longtemps. Ce livre est excellent! La meilleure manière de le prouver était, comme je l'ai fait, de le parcourir en traduisant plusieurs passages, avec ce grand avantage (de mon côté) de donner dans leur original les citations des discours de Montalembert. En France, il n'y a qu'une opi-

1. Un journal intitulé; *Argot de Salon.*

2. Une étude sur la Vie de Montalembert, par Mrs Oliphant, qui parut d'abord dans le *Correspondant*, et fut plus tard réimprimée.

Digitized by Google

nion sur le mérite de ce livre. Mrs Oliphant étant protestante, donne un grand intérêt à son œuvre. Je n'ai jamais pensé que l'indulgence lui fut nécessaire dans la description du caractère de son héros. Elle a commis quelques petites erreurs, mais sur tous les autres sujets, je suis convaincue que la plupart des écrivains catholiques en Angleterre (si j'en juge d'après ce que j'ai lu dans la *Revue de Dublin*) auraient beaucoup moins bien rendu son caractère. En France, M. Foisset a entrepris d'écrire la vie de Montalembert, dont il était l'ami. Il en a déjà publié une partie dans le *Correspondant*. Les pages de Mrs Oliphant sur *l'Avenir* et tout le récit de cet important épisode sont écrits de main de maître. Je ne donne pas mon opinion sur son style (bien que les pages traduites aient frappé beaucoup de gens), mais je parle de la façon charmante dont elle décrit la position et les sentiments des trois pèlerins de Rome. Tout ce qui concerne le Père Lacordaire, ses sentiments et sa conduite à Rome, dépasse tout ce qui a été dit jusqu'à présent, aussi souvent qu'on ait raconté cette histoire. On ne pouvait rien imaginer de plus frappant et de plus vrai que cette comparaison sur Rome : « une mère qui est aussi une reine », et tout ce qu'elle dit des impressions de Lacordaire en sa royale présence.

Maintenant, il faut être français et presque avoir vécu dans ces temps-là, pour apprécier la valeur d'une opinion totalement impartiale sur un sujet qui a excité un si violent esprit de parti, et comprendre quelle originalité extraordinaire cette opinion donne à tout l'exposé (aussi familiers que ces faits puissent être pour tout le monde). Les adversaires de Lamennais en France ont toujours rendu à Lacordaire l'honneur dû à son humilité et à son étonnante claire-vue. Et ils n'ont pas encore pardonné à Montalembert son attachement plus obstiné (dans ce temps-là) pour son chef. D'un autre côté, leurs amis ont toujours été portés à exagérer et à critiquer leur découragement à Rome, de sorte qu'en réalité, personne en France n'a été aussi loyal à leur égard et en même temps si favorable à Rome. En résumé, personne n'a dit la vérité entière aussi complètement que cette Ecossaise intelligente, calme et honnête ; considérant les faits dans le lointain du

Digitized by Google

temps, de l'endroit et de la croyance, sans aucun esprit de parti en elle, ou autour d'elle.

Mme de Montalembert et sa fille sont à Rome. Le Saint-Père, de la façon la plus gracieuse et spontanément, a dit à Mgr de Mérode de les engager à s'installer auprès de lui, de sorte qu'elles logent actuellement au Vatican.

Mme Craven parlera souvent de Monabri, chalet de la princesse Sayn Wittgenstein, entre Lausanne et Ouchy. De toutes les résidences dont elle fut l'hôte, c'est peut-être celle qui lui convenait le mieux. Elle avait toujours conservé son amour pour la belle nature. Son ravissement était toujours le même devant les aspects changeants des montagnes de la Savoie, au-dessus du lac Léman, large à cet endroit de presque dix kilomètres, plus bleu que la Méditerranée, enchanteur quand les montagnes se reflètent dans ses eaux calmes, en teintes douces et opalines.

L'air vivifiant de la Suisse releva les forces de Mme Craven et elle jouit à Monabri d'un repos qu'elle ne connaissait nulle part aussi complet, et qui lui rendait toute l'activité de son esprit.

La princesse Sayn Wittgenstein écrivait à Mrs Bishop :

Ce fut pendant la guerre de 1870 que je la vis le plus souvent. Les rapports avec elle étaient si faciles, elle était si simple et si naturelle et savait si bien effacer sa propre supériorité, que toute contrainte disparaissait en sa présence. Toutes ces qualités me firent désirer son amitié, et ce fut bientôt après 1870 qu'elle demeura souvent avec moi à Monabri. Pendant ces visites, elle rencontra fréquemment l'impératrice d'Allemagne Augusta, qui mieux que personne était capable de l'apprécier. Je fus grandement frappée par les singuliers contrastes de son caractère. Sa naïveté était presque enfantine, et pourtant son intelligence était sérieuse et réfléchie. Elle aimait tout ce qui était gracieux et confortable, mais avait en même temps une appréciation extraordinaire de la vertu austère et du renonce-

Digitized by Google

ment aux vanités de ce monde. Au premier abord, son goût pour les raffinements de l'existence aurait pu faire supposer en elle une certaine frivolité. Mais une étude plus approfondie et plus attentive de son caractère et de sa nature, révélait à quel point son âme était attachée à la beauté surnaturelle. Quand nous fûmes témoins de ses fréquentes et pieuses communions après lesquelles elle demeurait absorbée dans la prière et la méditation, nous la vîmes telle qu'elle était réellement, et nous pûmes nous faire une idée véritable de la valeur de cette grande chrétienne. Je puis parler d'elle mieux que personne, ayant eu souvent le bonheur de sa présence sous mon toit pendant deux ou trois mois, en été et en automne. Son extrême modestie me frappait toujours, lorsqu'à l'arrivée de la poste je la voyais franchement surprise des expressions d'admiration lui venant de personnes absolument inconnues, la remerciant du bien que ses livres leur avaient fait, exprimant le vif désir de la connaître personnellement. Sa charité pour les pauvres était sans bornes, et personne ne se serait douté de la perte de fortune qu'elle avait subie et subissait encore avec un courage et une dignité à la hauteur de son âme si élevée.

Malgré les nombreuses années écoulées, son séjour en Russie était toujours présent à sa mémoire. Elle ne pouvait oublier ce temps d'heureuse et brillante jeunesse, alors qu'elle allait de fête en fête, dans cette cour, la plus somptueuse du monde. Elle avait partout des amis appartenant tous à la société la plus distinguée d'Europe.

A MISS O'CONNOR MORRIS.

Monabri, 2 octobre 1872.

Je n'ai pas fait grand'chose ici. Le pays qui entoure ce lac magnifique est trop ravissant, le temps était trop beau, et quand j'étais à la maison dans cette perfection de chalet, en tête-à-tête avec une très chère amie, je ne pouvais résister à la tentation de passer beaucoup de temps dehors et d'en perdre beaucoup dedans (si jamais une conversation agréable est du temps perdu). Je suis prête dans le moment à combattre pour Monseigneur Mermillod, contre

Digitized by Google

n'importe qui. Il est traité de la façon la plus déloyale et même persécuté par le gouvernement de Genève.

Si le dernier article du *Saturday* sur la réunion de Cologne est écrit par M. Oxenham, j'ai quelque espoir qu'il abandonnera cette position insoutenable des vieux catholiques. Mais je crains bien que leur nombre n'aille en augmentant, ce qui arrivera sûrement puisqu'ils admettent toutes sortes de croyants et d'incroyants, tels que le Doyen Stanley, l'évêque de Lincoln et le Père Hyacinthe. Qu'avez-vous éprouvé en lisant son épître nuptiale ?...

Si Aubray de Vere est quelque part près de vous, offrez-lui mes meilleurs souvenirs ; un *tenero abbraccino* à Donagh et à Gletscher [1]. Ils sont, j'espère, en bonne santé, comme mes petits inséparables blancs, qui, je n'en doute pas, vous enverraient toutes sortes de messages respectueux s'ils n'étaient profondément endormis à mes pieds.

Présenter au *Correspondant* l'admirable Vie de Montalembert écrite par Mrs Oliphant, fut pour Mme Craven une dette d'amitié. Dans les pages écrites à Maiche, une des anciennes résidences de Montalembert, son style s'élève à sa plus haute perfection. Elle se complaisait à louer, et quand il fallait blâmer, c'était toujours timidement et en hésitant. Remarquant que Mrs Oliphant s'étonne que Montalembert ait déclaré avant sa mort qu'il « se soumettait d'avance aux décrets du Vatican quels qu'ils fussent », Mme Craven dit :

L'auteur semble croire, et c'est une erreur, que nous ne basons pas notre foi sur la conviction. Cependant, elle a

1. En quittant Holmbury, Mme Craven était arrivée à Tunbridge Wells avec Elisa, sa fidèle femme de chambre, et ses deux terriers maltais Zinga et Joy. Deux petits chiens décidés à affirmer leur position dans le « peerage » des chiens, ou plutôt le « doggage », comme le dit une amie de Mme Craven. Ils éloignèrent immédiatement les deux Saint-Bernard, Donagh et Gletscher, qui occupaient ordinairement le salon. Les géants étonnés s'arrêtèrent à la porte, effrayés et surpris, tandis que Zinga et Joy aboyaient pour les éloigner du sofa.

Digitized by Google

trop bien étudié notre croyance pour ne pas savoir que son fondement même est notre conviction immuable que la vérité divine nous parle par l'autorité et la voix de l'Eglise.

A MISS O'CONNOR MORRIS.

Maiche (Doubs), 12 octobre 1872.

J'ai quitté Lausanne mardi, et je suis revenue par le train et la route à travers le plus délicieux pays que j'aie jamais vu. Depuis Le Locle, qui se trouve à quelque distance de Neufchâtel, où j'ai quitté le chemin de fer, j'ai cependant voyagé d'une singulière façon, ayant dû faire mes trente-deux derniers kilomètres dans un véhicule découvert à un seul cheval, comme on n'en trouve qu'en France (le plus arriéré de tous les pays en ce qui concerne la locomotion à la campagne). C'est l'endroit le plus étrange que vous puissiez imaginer. Et certainement, nulle description ne peut vous donner l'idée de ce vieux château, qui ne ressemble en rien à ce que peut représenter à un esprit anglais le mot de *Country-House*. Il est cependant curieux et plein de caractère. On retrouve partout ce cachet donné par Montalembert à tous les endroits qu'il habitait, un cachet de travail et de repos, un ordre presque monastique à la fois délicieux et triste, car c'est une preuve qu'il n'est plus là. Je me sens heureuse ici, plus capable de travailler que partout ailleurs, et plus que cela ne m'a été possible depuis longtemps. La société de Mme de Montalembert est pour moi très intéressante. Je n'ai jamais connu de créatures plus ravissantes que ses filles. On m'a abandonné le cabinet de Montalembert pour mon usage exclusif, et c'est actuellement sur sa table, entourée de tout ce qui lui appartenait, que j'étudie le livre de sa vie et que j'écris moi même sur cette vie.

Nous dînons ici à midi, la cloche sonne. Adieu donc, très chère M.

Miss O'Connor et son amie Mrs Burrowes passèrent les fêtes de Noël à Paris. Elles trouvèrent M. et Mme Craven installés dans leur nouvel appartement. Tous deux possédaient le génie de donner à leur inté-

Digitized by Google

rieur le cachet de leur personnalité, et de le rendre commode aux deux fidèles serviteurs Luigi et Elisa qui faisaient partie de ce *home* que leurs maîtres créaient partout où ils se trouvaient. Les amis de Mme Craven étaient les leurs, et la bonne direction d'Elisa dans les affaires du ménage était précieuse pour sa maîtresse. On voyait encore dans le salon les beaux portraits de la margravine d'Anspach et de ses fils, par Romney, avec quelques autres. Des tableaux italiens ornaient aussi les murs. Bien que la bibliothèque de Castagneto eût été vendue avec la maison, M. Craven possédait encore beaucoup de livres, et sa femme s'entourait de souvenirs de sa vie cosmopolite, quelques-uns des dons précieux, tous marqués au coin d'une distinction particulière, sinon en eux-mêmes, au moins par ce qu'ils rappelaient.

Quelles que fussent les dimensions de son salon, l'accueil de Mme Craven était toujours celui d'une grande dame d'une race et d'une génération qui n'avaient pas encore oublié les grandes manières d'autrefois. Sa courtoisie venait du cœur ; ceux qui ne lui plaisaient pas étaient cependant bien reçus et mis à leur aise.

A cette époque, le comte Albert de Mun, son frère, et le comte de la Tour du Pin, venaient de fonder les cercles d'ouvriers.

Quelques jours après son départ, Miss O'Connor Morris reçut la lettre suivante de Mme Craven :

Paris, 13 janvier 1873.

J'aurais voulu vous voir moins brave et vous garder quelques jours de plus pour vous faire assister à une réunion très intéressante qui a eu lieu à Vaugirard. C'était l'inauguration d'un autre cercle d'ouvriers. L'archevêque présidait, et Albert de Mun a fait un beau discours. Je ne l'avais pas encore entendu parler en public. J'ai été saisie de son éloquence, émue par sa foi profonde, ravie de sa parole facile et brillante. C'était vraiment un spectacle

Digitized by Google

saisissant de voir ce beau jeune homme s'avancer dans son uniforme de dragon et parler comme s'il était en chaire, avec le nom de notre Sauveur sur les lèvres, et celui du catholicisme, sans un atome de respect humain (peut-être un peu d'exagération dans le sens opposé). J'appartiens à une autre école, et il y a, je crois, dans son audace, quelque chose qui pourrait provoquer l'animosité au lieu de la désarmer. Je ne suis pas très sûre que dans sa réponse, le vieil archevêque n'ait pas fait une petite allusion à cela. Cependant, la réunion dans son ensemble était des plus satisfaisantes et des plus intéressantes. Il s'est encore passé quelque chose que j'aurais voulu vous montrer. Ils étaient tous debout sur une plate-forme, contre un rideau rouge foncé. Quand les discours ont été finis, on a ouvert le rideau qui cachait un autel illuminé et on a donné la bénédiction. La grande tente sous laquelle tout cela se passait a pris en un instant l'aspect d'une église pleine d'ouvriers, de militaires, de dames et de messieurs, tous également recueillis.

Le grand événement qui a eu lieu depuis votre retour en Angleterre a produit ici plus d'effet qu'on ne veut en convenir [1]. Nous sommes dans de si mauvaises mains, et en dépit des espérances de M. Le Play, l'avenir est tellement sombre, qu'on se souvient maintenant avec une sorte de repentir des injures accumulées contre l'Empereur.

1. La mort de l'Empereur.

Digitized by Google

CHAPITRE XXIII (1873)

Eloquence du comte Albert de Mun. — Mgr Strossmayer.

A MISS O'CONNOR MORRIS.

Paris, 13 mars 1873.

Je voudrais vous parler au lieu de vous écrire. Il y a tant de choses à dire et si peu qu'il soit possible d'effleurer dans une lettre. Je vous remercie beaucoup du *Fortnightly*. Triste ! horriblement triste, l'état d'esprit de ceux dont il est le principal organe. Cet article : « Sommes-nous chrétiens? » est une révélation frappante de l'état de l'atmosphère dans lequel de pareils exposés peuvent être admis sans contradiction. Mais l'article en lui-même est plus étonnant encore ! N'est-ce pas assez qu'un homme dise sérieusement (comme s'il parlait raison) ceci : « Comte avait gardé l'habitude de la prière, bien qu'il niât un Dieu et un créateur à qui ces prières puissent être adressées. Et comme un hommage à l'humanité, il avait l'habitude de faire sa prière auprès du corps d'une femme morte. » Si cette absurdité ne se réfute pas d'elle-même en s'expliquant ainsi, il n'y a plus d'espoir. Il manque alors quelque chose dans la cervelle de ces hardis négateurs, et comme punition pour avoir joué avec *Il ben dell intelletto*, ils l'ont perdu.

Nous avons eu Mgr Maret à dîner il y a quelques jours. Il a été charmant, édifiant et intéressant. J'aurais voulu

Digitized by Google

que tous les vieux catholiques l'entendissent. Il leur aurait certainement expliqué ce que signifient les mots : charité, obéissance et humilité. J'aurais voulu aussi que quelques amis fussent là pour qu'il leur fut rappelé ce que veulent dire d'un autre côté charité et liberté, dans le sens véritable et catholique du mot.

Le sens droit et la modération de Mme Craven se révoltaient contre ces fanatiques bien intentionnés qui adorent un idéal et préfèrent la logique de leurs propres conclusions à la logique des faits.

Mme Craven ne pouvait se sentir « chez elle » parmi ceux qui soutenaient le système intransigeant.

« Et maintenant, je vous le demande, » écrivait-elle, « qu'avons-nous gagné par cela ? La clôture de l'assemblée monarchique approche. Avons-nous profité de l'occasion ? On me trouve terre à terre et on dit que je me fie aux moyens humains. Bref, on ne peut raisonner avec personne dans le moment. Jamais dans toute mon existence, pendant laquelle, hélas ! l'esprit de parti a tellement régné en France, je n'ai vu rien de semblable à ce qui existe maintenant. Mon neveu, le comte Albert de Mun, a réellement très bien parlé à une réunion d'ouvriers. Il m'est très doux de l'écouter et d'entendre dire autour de moi : « C'est bien là le fils d'Eugénie ! » Mais deux jours après, le pauvre garçon a perdu son fils aîné d'un de ces pernicieux maux de gorge qui règnent à Paris et qui ont enlevé tant d'enfants. Ce dimanche-là, il avait parlé de la résignation avec beaucoup d'éloquence, et le mardi suivant il était appelé à comprendre dans toute son étendue la signification de ce mot. Cette triste raison m'a empêchée d'aller à l'Académie où le duc d'Aumale avait eu la bonté de me réserver une place « au centre ». J'aurais beaucoup joui de cette séance, et j'ai dû faire un effort pour y renoncer. C'était très intéressant de toute façon, et j'ai trouvé le discours parfait ! Mme de Montalembert, le meilleur des juges, l'a trouvé

Digitized by Google

comme moi. On a dit qu'il avait été prononcé d'une manière charmante, et même les légitimistes présents ont admis qu'il était « digne d'un prince, d'un Bourbon et d'un chrétien [1] ».

Imprimer toutes les lettres de Mme Craven à son amie pendant cette période serait presque ajouter un supplément à l'histoire politique de la république. Mais ce serait dépasser les limites de cet ouvrage. Le lecteur pourra s'en rapporter aux « Mémoires » de M. de Falloux dont Mme Craven partageait les opinions.

Dans une autre lettre, Mme Craven écrit :

Le pauvre cher Castagneto est vendu. Et je dois m'efforcer de dominer la désolation qui s'empare de moi à la pensée que je ne le verrai plus jamais. Il est très mal vendu, mais c'était impossible autrement. Les Napolitains voyagent maintenant, et on ne cherche plus de villas. Je n'ai jamais rien écrit qui vaille la peine d'être lu, si ce n'est dans cette chambre grise. Et je me demande si cela m'arrivera ailleurs désormais.

Il y avait encore une certaine agitation intérieure dans le monde catholique depuis les orages de 1870. Mme Craven souffrit du ton peu généreux adopté par quelques partis en dehors de l'Eglise, et même par quelques-uns de ses fils qui souffraient encore des coups reçus et donnés. On avait fait des efforts persistants pour mettre en doute la soumission de Mgr Strossmayer, ami de Mme Craven, et que Montalembert avait appelé un « vrai pasteur des âmes ». Sa conduite fut mal interprétée, non seulement parmi les vieux catholiques, mais encore parmi les anglicans charmés de trouver le défaut de la cuirasse chez les catholiques. Une traduction en anglais, œuvre d'un faussaire, circula dans la presse et parut dans un journal du Kent. Le révérend Joseph Searle, curé de Tunbridge Wells, attira l'attention de miss O'Connor Morris sur

1. C'était à l'occasion de la réception du duc d'Aumale à l'Académie. Il succéda à M. de Montalembert.

Digitized by Google

le mal qui se faisait. Elle en parla à Mme Craven qui répondit avec une certaine impatience.

A MISS O'CONNOR MORRIS.

Paris, 8 juin 1873.

Ce discours est l'œuvre d'un faussaire. Il a été démenti par Mgr Strossmayer lui-même dans les journaux allemands, et j'espère pouvoir me procurer pour vous le journal où le démenti a été publié. L'évêque de Kerry [1], qui a dîné hier avec nous, l'a lu, et s'étonne que quelqu'un ait pu y ajouter foi.

J'ai dîné mardi à l'ambassade d'Angleterre et j'y ai rencontré plusieurs de mes connaissances dont j'ignorais la présence à Paris, M. et Mrs Ellis, Lady M. Beaumont, Lady Louisa Milles, Lady Wharncliffe, M. Ffrench et plusieurs autres. Ils me paraissent tous n'avoir d'autre objectif que notre ingratitude à l'égard de M. Thiers. Je n'approuve pas qu'on n'en fasse plus de cas, mais si l'Assemblée est ingrate envers lui, elle l'est comme un homme sautant d'une voiture qui marche vers un abîme. C'est peut-être dangereux, mais le fait est accompli. On n'a commis aucune illégalité, on n'a fait de mal à personne, excepté aux destructeurs actuels. Pour la première fois que les vrais patriotes ont mis de côté l'esprit de parti (cette malédiction de la France), il est dur de n'en retirer aucun honneur et de ne trouver personne pour écouter vos raisons. D'un autre côté, je ne connais pas l'Angleterre, si on attribue à bon droit son opinion à la jalousie et à sa crainte de nous voir nous relever ou devenir comme elle une puissance secondaire. D'abord, je ne crois pas qu'elle ait cette humble opinion d'elle-même, et je ne trouve pas qu'elle doive l'avoir. J'ai vécu dans les jours du parti Palmerston, alors « que le bras fort et l'œil vigilant de l'Angleterre » étaient partout, et je me rappelle que le résultat fut de se faire plus détester que craindre, et de rendre douteuse l'utilité de l'intervention des autres pays. Cela fait que, sous ce rapport, j'aime encore mieux le système actuel. Je ne vois pas non plus que la jalousie ou la crainte mesquine des avantages des autres soient dans les défauts de l'Angleterre.

1. Dr Moriarty, un des évêques les plus distingués d'Irlande, et qui avait fait partie de la minorité au Concile.

Digitized by Google

CHAPITRE XXIV (1873-1874)

Monabri. — Paray-le-Monial. — La Roche-en-Brény. — Lumigny. — Publication du « Mot de l'énigme ».

M. Craven a miss O'Connor Morris.

Paris, 24 juin 1873.

Je joins à ma lettre l'article contenu dans le numéro de février du *Volkszeitung* de Cologne, avec le démenti formel de Mgr Strossmayer. Ce discours, inventé par un ennemi de l'Eglise méchant et ignorant, aurait été prononcé dans les murs du Vatican pendant le concile. En Allemagne, d'où elle paraît venir, l'invention a été de courte durée. En réponse à un ami qui lui demandait laconiquement si oui ou non l'histoire était vraie, Mgr Strossmayer a fait cette réponse non moins laconique : « Certainement non, ni dans aucun autre cas, quel qu'il soit (nein und nie). Les décrets du concile sont publiés. » Ainsi, d'une part il désavouait le langage hérétique placé sur ses lèvres, et de l'autre manifestait et proclamait sa soumission aux décrets du Vatican en les publiant dans son diocèse.

Miss O'Connor Morris eut l'honneur de recevoir une lettre de Mgr Strossmayer dans le même sens. Mme Craven écrit :

Monabri, 14 juillet 1873.

Vous avez enfin réussi et je désire que vous obteniez un aussi satisfaisant résultat dans toutes les autres occasions.

Digitized by Google

Et maintenant, ne trouvez-vous pas magnifique, après tout ce que nous avons vu, entendu et redouté à Rome, que toute l'Eglise et l'Episcopat sans une exception soient rassemblés autour du Pape, plus fortement unis que jamais? Ne trouvez-vous pas que dans de pareilles circonstances, on éprouve une grande satisfaction à s'humilier, en reconnaissant la vanité de ses petites opinions personnelles? Quelle consolation de s'appuyer sur quelque chose de tellement plus grand et plus fort que soi. En venant ici, je me suis arrêtée un jour à Paray-le-Monial, et je ne sais pas où et quand j'en ai passé un autre semblable. Autrefois à Rome, peut-être, dans une ou deux occasions, mais nulle part ailleurs.

Ici, mon amie la princesse Léonille Wittgenstein, une fervente convertie, a eu l'idée d'organiser un pèlerinage des convertis de tous les pays, comme une sorte d'acte public de reconnaissance de tous ceux qui, ces vingt dernières années, sont entrés dans l'Eglise catholique. N'est-ce pas une belle idée? Naturellement, elle sera mal interprétée. En tout cas, il est impossible d'exagérer le caractère frappant de ce qui vient d'arriver en France. Lorsque 15.000 personnes arrivent à la fois de loin, dans des trains bondés, et à jeun, pour recevoir la communion à leur arrivée, il y a là au moins un fait extraordinaire. Cela prouve qu'elles agissent sérieusement, et ne font pas, comme quelques-uns les en accusent, une partie de plaisir. Pour la plupart, ces pèlerinages présentent des difficultés et des misères de toutes sortes. J'ai beaucoup pensé à vous à Paray, et j'aurais voulu que vous fussiez là, pour décrire ensuite ce que vous auriez vu.

A MISS O'CONNOR MORRIS.

La Roche-en-Brény, 8 août 1873.

Je réponds maintenant à cette partie de votre lettre concernant Paray. Je crois que la meilleure chose à faire est de vous envoyer mon article sur le pèlerinage. Je sens que ma journée à Paray a été à la fois utile et délicieuse, et que j'ai pénétré plus profondément dans la dévotion réelle au Sacré-Cœur. Je crois qu'il en est de même pour toutes les grandes dévotions sanctionnées par l'Eglise. Nous nous y atta-

Digitized by Google

chons d'abord comme des enfants, par esprit d'imitation et d'obéissance, et quand nous comprenons tout à fait les choses, nous nous plongeons dans l'immensité de tout ce qu'elles renferment. Il en est ainsi pour la dévotion à la Sainte Vierge et au Saint Sacrement, et il en est de même pour cette chère dévotion au cœur qui a été si bien nommé « le foyer de l'amour éternel ».

A MISS O'CONNOR MORRIS.

Lumigny, 21 novembre 1873.

Vous connaissez ma patience à l'égard des absurdités anglaises. Je crois cependant que ce sont les Anglais qui ont la plus juste idée de la loyauté et de la justice (bien qu'ils se conduisent souvent d'une façon toute contraire à cette idée). Mais dans le moment, ils me fatiguent au delà de toute expression à propos de tout, ou du moins sur trois points principaux : 1° la fusion et la politique française ; 2° les persécutions contre l'Eglise en Allemagne ; 3° les « pèlerinages ».

En revenant de ses visites en Suisse et en Bourgogne, Mme Craven s'installa dans un autre appartement, rue de Miromesnil. Elle se mit à travailler au roman qu'elle avait promis au *Correspondant* pour 1874. Les peines et les inquiétudes s'accumulaient autour d'elle, et l'écrasèrent à partir de ce moment pendant cinq ans. Le petit capital réuni par la vente de quelques objets disparut, et aucun revenu fixe ne lui fut plus assuré.

M. Craven souffrait de voir sa chère et noble femme s'imposer des privations journalières qui entravaient ses goûts et ses affections de famille. Pour beaucoup, restreindre son hospitalité, renoncer à une attention pour un ami, n'est pas un sacrifice. Mais pour M. et Mme Craven, cet abandon complet de leurs traditions sociales était particulièrement dur. M. Craven n'avait peut-être pas non plus la volonté et le courage stoïques qui les auraient placés dans une posi-

Digitized by Google

tion d'accord avec leurs nécessités. Au mois de mars suivant, Mme Craven ayant réellement besoin de changer d'air (car ses accès de fièvre, héritage de ses soirs italiens, l'avaient reprise) vint en Angleterre; Hampton Court, Wrest Park, Windsor Hampden et Holland House eurent tour à tour le bonheur de la recevoir. Quand miss O'Connor Morris la revit à Holland-House, elle paraissait faible et lasse. Mme Craven et son amie s'occupaient alors particulièrement du « Mot de l'énigme », de toutes les œuvres de Mme Craven, celle qui donne l'idée la plus juste de son caractère. Elle appartient à cette époque de vie intense à Naples. Les circonstances les plus importantes et les plus dramatiques en sont les plus réelles. Sur cette mer agitée du monde, Mme Craven fut alors l'étoile pure, lumineuse et secourable de beaucoup d'abandonnés. « Un esprit, mais aussi une femme qui pouvait donner un libre essor à toutes ses aspirations, parce qu'elles étaient droites. » Sa nature aimante et artistique avait trouvé en Italie son plein développement. Ses lettres à la duchesse Ravaschieri contiennent les plus forts battements de son cœur. Son amour pour Lina, et le vide que sa mort fit dans l'existence de Mme Craven, se révèlent dans le « Mot de l'énigme ». Elle lève pour la première fois le voile dont elle s'entoure ordinairement.

Le « Mot de l'énigme » fut écrit dans le but unique de dire la vérité, dans des circonstances où les influences surnaturelles dominent les émotions naturelles. Il n'est pas surprenant que ce livre n'ait pas été couronné par l'Académie, et qu'il ait étonné et intrigué les lecteurs ordinaires de Mme Craven.

Longtemps après la publication du « Mot de l'énigme », Mme Craven dit un jour: « Il y a plus de moi-même dans ce livre que dans aucune autre de mes œuvres. »

Digitized by Google

CHAPITRE XXV (1874-1875)

Amitié de Mme Craven pour Sir Montstuart Grant Duff. — Opinion de Mme Craven sur Don Carlos. — Lettre à M. Grant Duff sur le « Mot de l'énigme ». — Lady Herbert of Lea. — Article de M. Gladstone sur « le Ritualisme et le Rituel ». — Réponse de Mme Craven à cet article, dans le *Correspondant*.

Pendant l'hiver de 1873, Mme Craven renouvela connaissance avec Sir Montstuart Grant Duff. Il n'était pas catholique, mais il fut peut-être l'admirateur le plus passionné du « Récit » et celui qui en comprit le mieux toute la valeur. Rien n'était plus doux pour Mme Craven que de voir apprécier l'histoire de sa famille comme elle le méritait.

Dans sa première lettre à son nouvel ami, elle écrit :

A M. Grant Duff.

Paris, 10 février 1874.

Dans la lettre que je viens de recevoir de vous, vous me dites que le « Récit » n'est pas un livre. C'est ce qui me touche le plus et ce dont je vous remercie davantage ; sachez donc que vous ne recevez pas les remerciements de l'auteur. Vous devez comprendre (car personne ne semble plus que vous sympathiser avec moi) la crainte et la répugnance que j'ai dû surmonter avant de me décider à publier une histoire si vraie, si intime, si complètement à moi. Vous

Digitized by Google

comprenez aussi ma reconnaissance quand je découvre que j'ai bien fait de surmonter cette répugnance. En faisant connaître mes bien-aimés à ceux qui ne les ont jamais vus sur la terre, j'ai l'espoir que ces souvenirs de leur vie seront utiles et consolants pour d'autres que pour moi.

Je vous remercie de tout mon cœur de m'en donner l'assurance.

J'espère vous voir bientôt, soit ici, soit en Angleterre, et je pourrai vous dire alors ce que je n'essaie pas d'écrire. Merci de vous souvenir de ce que hier et aujourd'hui sont pour moi.

M. Craven se rappelle à votre bon souvenir. Il n'a jamais oublié sa rencontre avec vous chez sir John Simeon, pas plus que je n'ai oublié notre déjeuner chez Lord Emly, il y a dix-huit mois.

Dans la lettre suivante, Mme Craven pose les fondements sur lesquels était basée leur inaltérable amitié. Elle était résolue à ce qu'il n'y eût pas de malentendus entre eux, en ce qui concernait sa croyance, l'intérêt principal auquel tous les autres étaient surbordonnés.

A M. Grant Duff.

15 A, Grosvenor Square, Londres, 1874.

J'ai lu et compris votre discours autant que je puis comprendre ce qui se rapporte aux finances, mais assez cependant pour voir que vous discutez dans le sens qui a toujours été le mien.

Bien que je n'admette pas tout ce que vous me dites des moyens de discussion, je sens que votre but est grand et bon, et que vous avez raison. Vous ajoutez que sur tous ces sujets, on n'a pas encore dit *le mot de l'énigme*. Je voudrais que vous crussiez comme moi qu'il a été dit sur d'autres questions plus grandes et plus élevées que la science. Je le crois aussi. Il me semble seulement que l'homme de science qui ne connaît pas ces régions, prive son intelligence et son âme de la nourriture qui leur convient et se montre moins raisonnable que celui qui, tout en plongeant dans les profondeurs de cette science, comprend cependant qu'elles ne lui révéleront rien de ce monde

Digitized by Google

intérieur plus intéressant pour nous (quoi qu'on en puisse dire) que toutes les merveilles du monde visible.

Quant à Ginevra, son histoire est vraie : au moins la partie qui paraît plus invraisemblable que les autres. Je l'ai entendue des lèvres de celle à qui cette grande grâce (comme je l'appelle) fut accordée. Je suis absolument certaine de leur véracité. J'ai été témoin des effets durables de ce moment de lumière, et je ne pense pas qu'il eût été facile de lui persuader qu'ils n'étaient que le résultat de « quelque subtil travail de son imagination ».

A Miss O'Connor Morris.

Monabri, 22 août 1874.

Non, ma très chère amie, je ne suppose pas que dans la vie réelle Lorenzo doive mourir. (Peut-on appeler cela Irlandais ?... *Scusate !*) Il est mort dans mon histoire parce qu'autrement Ginevra n'aurait pas pu refuser Gilbert. De plus, comme il n'y a pas le temps de développer le caractère de Lorenzo sous son second aspect, il me semble que l'on s'en tient à l'impression déjà produite (et peut-être la bonne sur un semblable caractère) qu'un temps trop long d'uniformité et de bonheur serait dangereux pour lui. S'il en est ainsi, il me paraît original que Lorenzo sente lui-même que la chose la plus sûre pour lui est de mourir.

Une de mes amies d'Angleterre m'écrit qu'elle trouve Gilbert « un peu effacé », tandis que Lorenzo est absolument « vivant », critique qui vous est venue de même à l'esprit, je crois. Tout bien considéré, je la prends plutôt comme un compliment, car Gilbert n'était pas destiné à monopoliser l'intérêt du lecteur. C'est l'histoire de la lutte de Ginevra et non de la sienne, et si on le trouve assez attirant pour justifier la tentation, c'est qu'elle n'était pas impossible. C'était assez, je n'en demandais pas davantage.

Je me trouve beaucoup mieux de mon séjour dans ce merveilleux endroit. Ces montagnes et cette eau bleue me rappellent Naples, et je jouis de ce moment de repos. L'impératrice d'Allemagne a fait à mon amie (dans ce chalet) une visite de trois jours, et nous avons eu de très intéressantes conversations. Je crois qu'il n'y a pas une femme de son rang qui retire aussi peu d'avantage des

Digitized by Google

nobles qualités de son cœur et de son esprit. Mais quand elle est en scène, elle paraît affectée, elle a l'air de faire des phrases, et n'est pas réellement elle-même, comme je l'ai vue ici.

Nous avons eu hier une visite de M. de Charette qui arrivait de la réunion catholique de Genève.

A Miss O'Connor Morris.

Paris, 15 octobre 1874.

En général, je n'ai aucune confiance dans l'union intime du catholicisme et d'un parti politique quel qu'il soit. Quand on pense à ce que sont les Bourbons d'Espagne en particulier, n'est-ce pas l'erreur la plus insolente d'identifier leur cause avec celle de l'Eglise? Pour ma part, je n'ai ni le désir, ni l'idée que le Pape recouvre son indépendance et le pouvoir nécessaire pour gouverner le monde catholique, par l'intervention d'une armée étrangère. Le jour de sa liberté viendra certainement, mais je ne puis m'imaginer que ce soit de cette manière. Quelle plus grande injure peut-on faire au catholicisme que de l'associer au parti carliste? Pour tout dire, j'aurais admiré la détermination de Don Carlos, si, dans le malheureux état où se trouve l'Espagne (à sa première apparition dans les provinces du Midi), il avait marché sur Madrid. En d'autres termes si, en dehors de ces provinces, il avait réussi à se faire des partisans et, quand le gouvernement était renversé, à établir le sien. Ayant échoué absolument en cela, je confesse que cette lutte atroce et inutile m'épouvante et me dégoûte. Et quand j'entends parler de mitrailleuses commandées pour exterminer ses sujets avant qu'il ait réussi à atteindre son trône, je sens que le temps de ces sortes de choses est passé. Je ne crois pas qu'un seul royaliste français accepte le retour d'Henri V dans ces conditions.

Je suis tout à fait remise, bien que j'aie eu deux ou trois accès de fièvre, même dans ce délicieux air pur de la Suisse... Le « Mot de l'énigme » fait son chemin, autant qu'il trouve de lecteurs. Il en est déjà à sa cinquième édition. Le monde des journalistes semble décidé à ne pas m'épargner plus longtemps, et à m'exterminer s'il le peut. Il y a eu quelques articles des plus agressifs et personnel-

Digitized by Google

lement injurieux, que je pouvais supporter de toute façon. Un de ces journalistes a consacré quatre pages à des injures. C'est ma première épreuve de ce genre. Ce qui l'augmente, c'est que mes détracteurs appartiennent à ce que je puis appeler mon parti. C'est un symptôme de la mauvaise humeur générale. Tant de haine traverse l'atmosphère, qu'il n'y a plus un sujet inoffensif. Tout est brûlé par ce feu cruel.

A Miss O'Connor Morris.

Lumigny, 9 septembre 1874.

Nous avons eu ici, dans ce milieu le plus français du monde, deux visiteurs d'un genre inusité, et bien différents l'un de l'autre. Lady Herbert of Lea, dont la beauté et l'éloquence ont excité une grande admiration, et mon ami (ou plutôt l'ami d'Alexandrine), M. Grant Duff, qui s'intéresse toujours de la même étrange façon au « Récit d'une sœur ». Il est venu ici dans l'unique but de visiter la tombe d'Eugénie, et l'endroit où elle a vécu. Maintenant, il est en route pour les Indes. Il m'a laissé le numéro de la *Fortnightly Review* de ce mois, contenant un de ses articles. J'y ai trouvé plusieurs réminiscences de mes livres et de mes pensées, c'est-à-dire de mes pensées catholiques.

A M. Grant Duff.

Paris, 15 janvier 1875.

J'ai reçu hier votre lettre du 19 novembre, datée du camp d'Agra. Si cette réponse vous arrive aussi vite que possible maintenant, j'espère que vous me pardonnerez de ne pas vous avoir répondu plus tôt. Je voulais le faire, ayant beaucoup à vous remercier. Mais je ne sais pas bien arranger mon temps, ce qui veut dire que je ne me lève pas assez tôt. Je perds ainsi ces heures précieuses du jour pendant lesquelles, disait Mme Swetchine, « la qualité du temps est la meilleure ». Laissez-moi vous dire maintenant combien je vous suis reconnaissante d'être venu à Lumigny, et de la raison qui vous y a conduit. Je ne puis vous dire à quel point j'y suis sensible, ni combien je suis intriguée de votre sympathie pour ces chers souvenirs de

Digitized by Google

ma vie. Je vois et je sens tellement que nous sommes séparés sur ce point qui est pour moi l'essence réelle et la raison d'être du « Récit d'une sœur »! Tout cela s'est encore présenté à mon esprit quand j'ai lu votre réponse à Cassandre [1]. Que j'aurais à vous dire et à vous écrire là-dessus! Il faut maintenant remettre tout cela au moment de votre retour dans quelques mois. Je vous dirai alors tout ce que j'en pense, pourquoi j'ai été satisfaite de certaines choses et peinée par d'autres, sachant surtout que nulle parole ne peut exprimer le motif de cette peine, ni en faire disparaître la cause. J'ai été très flattée de votre citation du « Mot de l'énigme », je ne puis le nier, et plus que flattée de vos allusions au « Récit ». Ceci me conduit à une petite digression. Vous devez savoir que dans un livre (un livre magnifique sur des sujets de haute spiritualité, dont l'auteur est Rodriguez [2], compatriote de sainte Thérèse) il est dit que le premier degré de l'humilité est de recevoir les injures sans émotion, le second et le plus élevé, de recevoir les louanges avec indifférence. Eh bien! je constate que je n'ai atteint que le numéro 1. Votre éloge de la seule bonne chose que j'ai faite de ma vie m'a causé beaucoup plus de plaisir que je n'ai éprouvé de peine du blâme étonnant tombé sur moi depuis la publication du « Mot de l'énigme ». Dans cette occasion, un critique a réellement dépassé le langage français dans ses invectives à la fois personnelles et littéraires. Je ne saurais dire combien le récit de votre voyage jusqu'à Agra m'a intéressée. Je n'avais jamais lu aucune description du Taj avant que vous m'en parliez. Je l'avoue à ma honte. Je l'ai cherchée, et j'attends la vôtre avec impatience. C'est très agréable que les personnes qui savent regarder voyagent pour le bénéfice de celles qui restent *at home*. Vous devez sentir que vous faites autant de bien aux autres qu'à vous-même.

Je voudrais me figurer l'impression produite par l'at-

1. Un discours prononcé à l'Institution philosophique d'Edimbourg, en réponse à un ouvrage de M. W. R. Grey, intitulé « Rocks Ahead, or the Warnings of Cassandra » (Les Avertissements de Cassandre).

2. Le bienheureux Rodriguez (jésuite), né en 1526 à Valladolid, et mort en 1616, auteur du « Traité de la Perfection chrétienne ».

Digitized by Google

taque de M. Gladstone contre nous, quand on en a entendu parler pour la première fois sous un ciel indien. Je ne puis m'empêcher de croire et d'espérer que je ne me suis pas tout à fait trompée sur votre appréciation de cette boutade.

A propos de cela, j'écris dans le moment quelques pages que vous aurez la patience de lire, si elles ne sont pas déchirées longtemps avant votre retour.

Au mois de janvier 1875, miss O'Connor Morris, devenue Mme Bishop, passa quinze jours à Paris après son mariage. Elle vit fréquemment M. et Mme Craven et assista avec eux à une représentation des « Précieuses ridicules » à la Comédie-Française. En examinant le visage de Mme Craven tandis qu'elle écoutait attentivement cette représentation parfaite, on comprenait facilement ses succès d'autrefois. Elle saisissait tout, chaque détail était compris, son approbation était aussi chaleureuse que si elle voyait ce spectacle pour la première fois.

A ce moment-là, M. et Mme Craven n'avaient aucun revenu certain. L'arrangement qui devait leur assurer une annuité à la place du droit de la margravine d'Anspach n'était pas terminé. L'empereur d'Allemagne et le ministère des affaires étrangères soutenaient le débat, mais le gouvernement bavarois résistait encore.

Pendant ce temps, la plume de Mme Craven ne restait pas oisive. L'article publié par M. Gladstone dans la *Contempory Review* d'octobre 1874, et intitulé : « Le Ritualisme et le Rituel », souleva la controverse bien connue sur la loyauté des catholiques vis-à-vis de leur reine et de leur pays. Cet article amena de nombreuses protestations de la part des catholiques, et fut suivi le 7 novembre d'une brochure dans laquelle M. Gladstone analysait les décrets du Concile et le Syllabus comme ayant imposé aux citoyens anglais une fidélité contradictoire. Il est intéressant de suivre

Digitized by Google

Mme Craven défendant l'action papale. Reconnaissant toujours qu'elle n'a point à discuter les décrets du Saint-Siège, elle se contente de démontrer comment M. Gladstone réveille les préjugés anglais et les effets de ce réveil. Dans un court, mais admirable compte rendu du rôle joué par l'Angleterre depuis qu'elle s'est séparée de l'Eglise romaine, elle cite plusieurs documents historiques, et affirme avec évidence la fidélité des catholiques dans chaque crise nationale.

Son article parut dans le *Correspondant* le 25 janvier 1875, le même jour que la lettre du cardinal Newman au duc de Norfolk, lettre qui devait être suivie par « le Vaticanisme » de M. Gladstone. Mme Craven crut y voir quelque tendance vers la foi de Newman, croyance, hélas ! qui ne s'est jamais réalisée.

A Mrs Bishop.

Paris, 3 février 1875.

Mon article a été apprécié par les uns et critiqué par les autres. Une personne m'a dit qu'elle n'avait fait que parcourir mes romans sans jamais en finir un seul, mais qu'elle avait dévoré ces pages, et que je ferais mieux de m'en tenir à ce genre de chose. Un autre leur a reproché d'être antifrançaises, ce qui m'a beaucoup intriguée jusqu'à ce que je me fusse rappelé tout à coup que j'aurais dû mettre une note (ce que j'avais trouvé inutile) pour expliquer que le mot *loyalty* en anglais ne veut pas dire loyauté. Je croyais l'avoir mis dans le texte. Mais il paraît que je ne m'étais pas assez souvenue du conseil de Montalembert. Il disait qu'on devait traiter les lecteurs comme s'ils ne savaient rien et leur expliquer toute chose. (Il m'avait fait ajouter une note dans le « Récit » pour dire qui était Madame la Dauphine : la fille de Louis XVI !.....)

Lord Lyons, avec qui j'ai dîné hier à l'ambassade, n'a pas été gracieux au sujet de cet article. Je le lui avais envoyé, pensant qu'il serait assez impartial pour le lire avec calme. Il m'a dit des choses qui m'ont fait supposer que ces idées étaient nouvelles pour lui, et qu'il les trouvait exagérées.

Digitized by Google

Il est plaisant de se rappeler que dans les plus importantes, j'étais soutenue par Fox, Hume et Burke.

A M. GRANT-DUFF.

Paris, 5 avril 1875.

Je vous envoie aujourd'hui la brochure dont je vous ai parlé, et je désire beaucoup que M. Gladstone la lise. Je le crois assez loyal pour y consentir. Elle est écrite en si bon italien, que ce ne sera pas, je crois, un travail fatigant. L'auteur est un oratorien (un de mes plus grands amis). En science, talent, modération, il est égal à Newman, et, comme lui, un maître dans sa propre langue. J'ai toujours rêvé d'un temps où les malentendus entre des esprits comme le sien et celui de M. Gladstone et tant d'autres cesseraient. Ils sont maintenant en guerre, simplement parce qu'ils ne se comprennent pas.

Digitized by Google

CHAPITRE XXVI (1875)

Maladie de la comtesse Charles de la Ferronnays. — Séjour à Monabri. — L'impératrice Augusta. — « Natalie Narischkin ». — Séjour à la Roche-en-Brény. — Menou. — Visite de M. Grant Duff à Menou. — Lumigny.

La maladie de la comtesse Charles de la Ferronnays retint Mme Craven à Paris tout le printemps suivant, quand elle allait partir pour Londres. Dans une de ses lettres, elle parle en plaisantant d'un vieil ami qui sympathisait trop, pensait-elle, avec le docteur Döllinger, mais qui ne voulait pas se laisser entraîner dans la discussion :

« Ainsi qu'on le dit très bien, « pour se quereller, il faut être deux ». Et comme il était décidé à ne pas s'avancer, j'ai dû remettre en poche mon humeur batailleuse qui me donnait l'impression d'un manque de franchise vis-à-vis de moi-même. Je voudrais espérer que son refus de parler venait de ce qu'il n'avait rien à dire pour sa défense. Le « Mot de l'énigme » a été apprécié par ses lecteurs plus qu'aucun autre de mes livres, excepté le « Récit ».

A Mrs Bishop.

Monabri, 14 juillet 1875.

J'aurais répondu à votre première lettre avant de rece-

Digitized by Google

voir la dernière, si je n'avais été très occupée depuis que je suis ici, où je n'ai rien à faire, et où tout mon temps m'appartient. A Paris, j'étais devenue tellement incapable d'écrire ou de faire quoi que ce soit que j'ai cru sérieusement avoir perdu le pouvoir de travailler et de penser.

Quelques jours de repos complet en face d'une vue ravissante à contempler, la certitude que personne ne me dérangerait pendant deux ou trois heures m'ont rendu la facilité de reprendre mon œuvre commencée, la vie de Natalie Narischkin. J'ai continué sans interruption pendant quelques jours, m'interdisant toute autre occupation « *pour me refaire la main* ».

Maintenant, je vais répondre à vos deux lettres à la fois. Je ne doute pas cependant qu'Auguste n'ait répondu à la première, car il sait positivement où se trouvait le P. Hecker. J'imagine qu'il est à Ragatz. Je suis très curieuse de savoir pourquoi Lord Emly désire tant le voir. Le sort de sa brochure est singulier jusqu'à présent. Des ultramontains très modérés trouvent qu'elle sent le libéralisme de la mauvaise sorte, tandis que les extrêmes de ce parti (je veux dire les ultramontains) la louent et l'approuvent dans tous leurs journaux.

A M. Grant Duff.

Monabri, 11 août 1875.

Je suis tout à fait honteuse de ne pas vous avoir encore remercié des deux numéros du *Contemporary*. C'est avec le plus vif intérêt que je continue à lire vos notes sur l'Inde. Aussi incapable que je sois de me représenter ce que je n'ai pas vu, il me semble, en lisant votre description de Jumoo, par exemple, que j'y suis allée, ainsi que dans beaucoup d'autres endroits. Quant au Taj, il n'y a pas besoin d'aucun effort d'imagination pour suivre votre description.

J'ai continuellement devant les yeux cette jolie broche que je ne cesse d'admirer. Je suis bien touchée de votre souvenir devant la tombe qui vous a rappelé (par contraste) celle de Lumigny [1]. Je voudrais que le ciel fût aussi bleu au-dessus d'elle qu'au-dessus de cette tombe indienne.

1. « Notes d'un voyage aux Indes », par M. E. Grant Duff, page 141.

Digitized by Google

Vous ne sauriez croire à quel point je suis peinée de voir que tout à Boury est si abandonné. Je me console à la pensée que j'ai fait au moins tout ce que je pouvais pour honorer ces chères mémoires. Cependant, puisque je vous parle de Boury, vous serez content d'apprendre que je suis arrivée à mes fins. Le pauvre petit cimetière va être remis à peu près dans l'état où il se trouvait quand Alexandrine allait s'y asseoir tous les jours.

Je jouis beaucoup de mon tranquille séjour dans ce délicieux pays. Nous avons eu peu de visites, à l'exception d'une seule très importante. L'Impératrice-Reine a passé ici trois jours, la semaine dernière. C'est la meilleure amie de mon amie. Elle vient dans ce chalet une fois par an. C'est la seconde fois que je la rencontre ainsi en *tête en trois*, et je la trouve comme toujours bien au-dessus des autres femmes de son rang. Mais, dans le moment, il y a si peu de justice dans ces parties de l'Europe, que mon opinion serait, je pense, discutée par beaucoup. Je continue à écrire la vie d'une autre amie sainte et charmante. Mais je crains que « Natalie Narischkin » ne vous plaise pas.

Aucun travail littéraire ne pouvait être plus agréable à Mme Craven que celui-là ; Natalie avait été l'amie d'Olga de la Ferronnays, une de ces deux sœurs que la jeune fille avait tant désiré revoir avant de mourir. Deux jours après son entrée chez les sœurs de Charité, Natalie se trouvait au lit de mort d'Alexandrine de la Ferronnays, dont les dernières paroles à la jeune fille furent celles-ci : « Heureuse fille ! » — « Nous remarquons, » dit Mme Craven, « qu'à tous ceux qui l'entouraient dans ses derniers moments, Alexandrine parlait du bonheur de quitter ce monde, et que la seule qu'elle ait semblé trouver heureuse d'y rester venait de renoncer à tout.

« Et cependant, qui dit vocation, dit sacrifice de quelque chose de précieux et de cher. C'est dans la partie la plus intime et la plus tendre de notre cœur que se trouvent à la fois l'holocauste et l'autel.

Digitized by Google

« Se figurer un sacrifice sans souffrance, c'est donc une pure illusion. C'est même une contradiction dans les termes. Mais ajoutons bien vite une autre vérité non moins certaine (quoiqu'elle soit un miracle), c'est que la souffrance du sacrifice peut être aimée et peut devenir chère, mille fois au-dessus du bonheur. Voilà ce qu'on peut apprendre en étudiant les âmes saintes de tous les temps, et c'est là une étude plus digne en vérité de ceux qui s'intéressent à la destinée humaine, que celle des effets fort peu miraculeux et très facilement aperçus que produit, dans les cœurs qu'elle maîtrise, la passion aveugle et sans frein. La première de ces deux études est plus difficile à faire que l'autre, cela est vrai. Mais il est aussi plus difficile de découvrir des pierres précieuses que de se baisser pour ramasser les cailloux du chemin [1]. »

A Mrs Bishop.

La Roche-en-Brény, 12 septembre 1875.

J'ai quitté Monabri la semaine dernière, avec beaucoup de regret. Je suis cependant ici dans une agréable partie du monde ; et j'aime plus qu'aucune autre province de France ce que je connais de la Bourgogne. C'est toujours délicieux pour moi de m'y retrouver au milieu de tant de vieux souvenirs, et avec Mme de Montalembert et ses deux filles (Madeleine de Grünne est là dans le moment) que j'aime autant que si j'étais leur mère. C'est un endroit très original. Il porte fortement l'empreinte de ceux qui y ont vécu et à qui il appartenait. L'influence du cher et grand ami qui avait fait son séjour de cette vieille demeure est visible partout.

A M. Grant Duff.

Château de Menou, 6 octobre 1875.

Vous devez me trouver ingrate et négligente de n'avoir jamais répondu à votre lettre du 23 août, de ne pas vous avoir écrit une fois pendant mon séjour à la Roche-en-

1. Vie de la sœur Natalie Narischkin.

Digitized by Google

Brény, de ne vous avoir jamais remercié du cinquième numéro des « Notes sur l'Inde » ; en un mot, de ne vous avoir jamais donné *signe d'être* depuis que j'ai quitté Monabri. Cependant, j'ai non seulement lu ces notes avec le même plaisir et le même intérêt que les autres, mais à la Roche-en-Brény et ici, j'ai rencontré des personnes qui les ont appréciées à leur juste valeur et espèrent avoir un jour l'occasion d'en causer avec vous. Un de ces lecteurs intelligents (qu'il faudra connaître le plus tôt possible) est la jeune comtesse de Grünne, Madeleine de Montalembert. Vous vous souvenez peut-être de l'avoir rencontrée à ce déjeuner chez Lord Emly, où j'ai eu le plaisir de faire votre connaissance. C'est la Française la plus remarquable et la plus charmante de sa génération. Elle est maintenant mariée à un Belge. C'est donc à Bruxelles que vous devrez aller (et j'espère que vous y viendrez) pour la connaître entièrement, ainsi que son mari. C'est un jeune homme charmant, digne de son extraordinaire bonne fortune. Si jamais vous allez de ce côté, vous me permettrez de vous présenter à eux.

Savez-vous qui peut être Sir Arthur Hallam Elton ? Il habite un endroit appelé Clevedon Court, près de Sommerset. Il m'a écrit la plus charmante lettre à propos du « Récit », qu'il venait de lire, plongé dans le plus profond chagrin de la mort de sa femme. J'aimerais en savoir un peu plus long sur son compte. Sa lettre m'a beaucoup touchée.

A Mrs Bishop.

Château de Menou, 7 octobre 1875.

Je suis très fâchée que vous n'ayez pas vu le P. Hecker. J'admets que c'est un original. Mais, sans doute, ce qui vous paraît étrange est simplement américain. En tout cas, il a plongé très profondément et s'est élevé très haut dans la vie spirituelle. Quoi qu'on puisse penser de ses vues politiques ou religieuses, il ne peut y avoir qu'une manière de juger ses sentiments et son langage, quant aux choses de l'âme, ainsi que son amour, son dévouement et son obéissance envers l'Eglise. Je pense tout à fait comme vous à propos de l'étroitesse de secte. J'ai la conviction profonde que si quelques individus peuvent être convertis

Digitized by Google

par cette méthode, le sentiment général du pays sera contre nous. Je ne parle pas des mauvais et des irreligieux qui doivent toujours nous détester, mais des bons et pieux protestants. Et cependant, ceux-là doivent (ou devraient) nous appartenir. Notre devoir, il me semble, est de penser à eux, à ce qui peut les aider, d'enlever les obstacles de leur chemin; en un mot, tirer le voile qui les empêche de voir l'Eglise telle qu'elle est, plutôt que de satisfaire la dévotion de ceux qui sont déjà sauvés. Je suis convaincue qu'alors toutes ces exagérations prendront une fin, et que la génération à venir préservera la piété des convertis de notre temps, et perdra quelques-unes de ces singularités qui n'ont rien de commun avec la substance et la vérité du catholicisme.

Je suis, dans le moment, avec mes chers cousins de Blacas, et très heureuse d'y être. Malgré tout ce que j'ai perdu, et les cruelles épreuves de ma vie, je ne puis assez remercier Dieu des bons et nombreux amis qu'il m'a laissés. Je suis donc là, avec eux, et Béatrix et Bertrand, que vous connaissez tous deux. Auguste m'a quittée, il y a peu de jours. Il est maintenant à Paris. Il a écrit (selon moi) un excellent article sur la conférence de Bonn. Vous en a-t-il parlé? Je l'espère. Il me tarde qu'il le publie, si c'est possible, tel qu'il est, ou tel qu'il était quand il me l'a lu à la Roche. J'ai toujours peur de lui voir changer ou recommencer ce qu'il a écrit, pour l'abandonner à la fin. Il ne l'a fait que trop souvent, au détriment de ce qui aurait pu être pour lui une occupation utile et agréable.

A M. Grant Duff.

Menou, 14 octobre 1875.

Puisque vous n'avez qu'un seul jour à nous donner, il me semble presque indélicat de profiter de votre complaisance. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'à des *Stay at Home*[1], comme le sont presque tous les Français, l'idée ne serait jamais venue d'attendre le 26, au fond du Nivernais, quelqu'un qui a un rendez-vous le 23 à la Hague, et le 28 à Berlin.

1. Casaniers.

Digitized by Google

Mme Craven indique les trains les plus commodes et continue : « Pour oser vous proposer tout cela, j'ai dû me souvenir que je vous ai vu partir pour les Indes avec un rhume qui eût gardé tout autre dans son lit. Je ne m'excuse donc pas davantage. Je vous répète simplement et en toute vérité que si vous venez, vous nous ferez à tous le plus grand plaisir. »

M. Grant Duff arriva à Menou le 25 octobre. Il écrit :

Le château date de 1680, mais est bâti dans le style Louis XIII qui a longtemps prévalu dans cette province éloignée. Il est très haut, entre le bassin de la Loire et celui de l'Yonne. La vue est étendue, mais plate. Des kilomètres et des kilomètres de forêt, sans un bel arbre.

A M. GRANT DUFF.

Lumigny, 10 novembre 1875.

Je n'ai pas trouvé un instant pour vous remercier de vos deux lettres si intéressantes de Berlin, et du souvenir que vous avez porté sur la tombe de la pauvre Pauline I[1] de la part d'Alexandrine et de la mienne. Il est étrange que vous soyez arrivé dans un moment qui vous a permis de faire cela. Je suis très curieuse de savoir ce que vous avez à dire sur Berlin et ceux que vous y avez vus. Je crains de vous manquer quand vous partirez pour l'Italie. Mais, à votre retour, ce sera un bien grand plaisir d'attendre Mrs Grant Duff et peut-être vous-même, je l'espère. Nous nous verrons tous à notre aise à Paris pendant quelques jours.

Et ma pauvre sourde-muette capriote ? S'il vit encore et

1. Mlle de Sphtgerber, depuis Mme Wollf, une amie d'Alexandrine de la Ferronnays, qui l'avait nommée ainsi, parce qu'elle l'avait connue avant Mme Craven. (Voir le « Récit », vol. I, page 68.) En novembre, M. Grant Duff écrivait dans son journal : « Dans la matinée du 1er, j'ai porté, 142 Friedrichstrasse, où Mme Wollf était morte, une couronne de myrtes, et la plus belle croix de fleurs blanches qu'on ait pu trouver dans Berlin, expliquant dans une note que je faisais cela en souvenir de Mme Craven. »

Digitized by Google

que vous découvriez l'ancien correspondant du *Times*, M. Wreford, qui habite Capri l'hiver, il vous racontera tout ce qui la concerne.

Elle demeure à Anacapri et se nomme Giovannina Viva. M. Wreford aura la bonté de lui faire dire de venir vous voir.

Il me tarde maintenant de lire votre article sur la Russie, à propos de laquelle on dit ici beaucoup de bêtises.

La Capriote dont parle Mme Craven avait été sauvée par elle de la misère, et élevée et instruite à ses frais. Elle l'avait prise plus tard à son service à Castagneto. Quand elle quitta cette maison, elle lui fit une petite rente, et lui laissa quatre mille francs sur les économies de ses dernières années. « En les recevant, » écrit la duchesse Ravaschieri, « et comprenant que sa bienfaitrice était morte, la pauvre fille sanglota comme si elle avait perdu sa mère. »

A M. Grant Duff.

Lumigny, 15 novembre 1875.

Voici la lettre promise pour ma très chère amie, la duchesse Ravaschieri. Si (comme je l'espère et le crois) elle est remise et peut vous recevoir, je sais que vous me remercierez de vous l'avoir fait connaître.

Quand je pense que vous êtes à Naples, ma *quasi patria*, je vous envie et voudrais y être aussi, pour vous montrer tous les endroits qui sont continuellement devant « l'œil de mon esprit ». Hier, quand vous m'avez questionnée sur la littérature des jésuites, j'aurais pu vous demander si vous aviez jamais parcouru leurs *Etudes religieuses et littéraires*, revue périodique qui paraissait à Paris. Elle était certainement aussi remarquable et plus remarquable même que la plupart de nos revues françaises. Je n'en ai vu aucun numéro dernièrement ; elle se publie maintenant à Lyon. Elle est peut-être inférieure à ce qu'elle était, mais, il y a quelques années, elle valait sûrement la peine d'être lue. Vous qui aimez les biographies, avez-vous lu la Vie du Père de Ravignan par le P. de Ponlevoy ? La vie d'un jésuite par

Digitized by Google

un jésuite ! Que diraient vos amis s'ils lisaient ceci ? et de quoi me soupçonneraient-ils ? Comme je réponds simplement à une question, mon esprit est en repos, et je puis dire en toute sûreté que vous êtes l'auteur de ce complot papiste. Mais ce que je vous recommande de *mon chef*, c'est de lire, si vous ne l'avez jamais fait, le Journal de Maine de Biran. C'est un livre curieux qui, je le crois, vous intéressera. Assez sur les livres que vous n'aurez pas le temps de lire pendant votre excursion à Naples. Mais si vous emportez le « Récit », je vous en prie, prenez-le quand vous monterez la colline du Vomero, ou celle de Castellamare. A ce dernier endroit se trouve la petite villa (alors villa Dechenhausen) où Albert et Alexandrine allèrent après leur mariage, et que nous habitâmes tous ensemble (pour la dernière fois). Elle est à gauche, après le troisième lacet de la colline en montant à Quisisana. La maison à côté de la nôtre, où Alexandrine vivait avec sa mère au bout de la Riviera de Chiaja, est maintenant le Palazzo Bagnano, et (par parenthèse) si vous rencontrez la Marchesa Bagnano, à laquelle il appartient, c'est une femme charmante que j'ai connue toute ma vie. Sa belle-mère était anglaise, et sœur de M. Higgins (Jacob Omnium).

Digitized by Google

CHAPITRE XXVII (1876)

Mort de miss Louisa Hardy et de la comtesse de la Ferronnays. — Chagrin de Mme Craven. — Vie d'Ozanam, par miss Katheleen O'Meara. — Intérêt que prend Mme Craven à cette publication. — M. Le Play et l'Angleterre. — Le Kultur Kampf. — Le *Correspondant* publie les « Réminiscences ». — Lumigny.

Au mois de janvier, madame Craven eut le chagrin de perdre son amie Louisa Hardy [1], une de ses premières connaissances quand elle vint en Angleterre, en 1836. Au mois de février, la veuve de son frère aîné mourut. « Elle était tellement liée au cher passé, » écrit Mme Craven, « que je sens profondément sa perte. Elle restait seule (excepté Mme de la Panouse, trop jeune alors pour se souvenir comme elle) de ceux qui avaient vécu avec moi ces années de jeunesse brillantes et heureuses, qui me semblent maintenant appartenir à une autre existence. »

Dans la lettre suivante, elle recommande aux bons offices de M. Grant Duff, auprès d'un éditeur, la Vie de Frédéric Ozanam, par miss O'Meara [2].

1. Fille de Sir Thomas Hardy, ami de Nelson et gouverneur de l'hôpital de Greenwich. Il épousa une fille de l'amiral Berkley, miss Hardy, après la mort de son père, vécut à Hampton Court, où Mme Craven allait le voir de temps en temps.

2. En 1875, Mme Craven fit connaissance et se lia bientôt d'une sincère amitié avec Mlles O'Meara et ses filles Katheleen et Geral-

Digitized by Google

A M. GRANT DUFF.

Paris, 17 février 1876.

Je ne puis m'empêcher de croire que la Vie d'Ozanam[1] intéressera beaucoup de protestants. Il appartenait à ce noyau d'hommes associés à mes meilleurs souvenirs de la société française religieuse. Ils ne ressemblaient à aucun de ceux qui les ont précédés, encore moins à ceux qui les ont suivis. Leur souvenir est maintenant enveloppé d'un nuage, pour un certain parti, mais je suis convaincue que ce nuage se dissipera. La paix que je rêve ne reviendra jamais par d'autres moyens que ceux qu'ils employaient. Par la paix, je veux dire le pouvoir et le désir de montrer la vérité que nous aimons dans sa vraie lumière, et point comme nous la montrent la violence et la maladresse de ceux qui la défendent. Ozanam était de l'école de Montalembert, de Lacordaire, de l'abbé Perreyve, du Père Gratry, d'Augustin Cochin. Ils voulaient tous une liberté honorable et vraie. Ozanam était républicain, non comme Gambetta, je n'ai pas besoin de vous le dire, mais républicain tout de même. Cela donne à sa vie une originalité et un intérêt que les événements présents semblent faire revivre.

Grâce Ramsay est un charmant écrivain. Peu d'Anglaises ont eu, comme elle, l'occasion de connaître la so-

dine. Elles étaient proches parentes du docteur Barry O'Meara, médecin de Napoléon à Sainte-Hélène. Son dévouement à l'empereur déchu mécontenta Sir Hudson Lowe qui le fit rappeler par le gouvernement anglais.

Miss Katheleen O'Meara, qui écrivit pendant quelques années sous le pseudonyme de « Grâce Ramsay », publia plusieurs ouvrages avec succès. La vie du docteur Grant, premier évêque catholique romain de Southwark, lui valut une lettre du cardinal Newman, dans laquelle il écrivait : « Vous avez un génie pour la biographie. » Mrs O'Meara était restée veuve de bonne heure. Elle vint en France dans la première décade du second Empire, pour l'éducation de ses filles, et se fixa ensuite à Paris. Après quelques jours seulement de maladie, Mrs O'Meara mourut en 1887. Sa mort fut pour Katheleen un coup dont elle ne se releva pas. Elle succomba l'année suivante, et sa mort fut une perte pour la littérature en Angleterre et en Amérique.

1. Fondateur de la Société de Saint-Vincent de Paul.

Digitized by Google

ciété française. Bref, c'est mon amie, et je désire vivement son succès.

A Mrs Bishop.

Paris, 19 février 1876.

Vous savez naturellement que depuis la mort de mon cher Xavier de Blacas, j'ai perdu ma belle-sœur, Mme Charles de la Ferronnays. Avant le premier de ces tristes événements, et après la mort de Louisa Hardy, je me suis trouvée auprès du lit de mort d'un autre de mes parents. De sorte que, depuis le 26 janvier, j'ai été trois fois témoin de cette solennelle et triste scène... A mon âge, la mort a une tout autre signification que dans la jeunesse. Elle porte avec elle moins de crainte et plus de promesses. A ce propos, la princesse Murat (la femme la plus américaine et la plus protestante du monde, bien que je la croie sur le point de se faire catholique) m'a prêté l'autre jour un petit livre intitulé « Near home at last », par un pasteur ritualiste nommé John Monsell [1] (chapelain de la reine, je crois). Il est mort à présent. Il avait écrit ce petit livre pour la circulation privée. Il contient de très belles choses sur le Purgatoire et la mort. Quelle objection les catholiques anglais ont-ils à faire au livre de M. Le Play ? Ils le trouvent, sans doute, trop favorable à leurs institutions, car c'est la lubie de quelques-uns. Cette lubie semble prouver (d'une façon utile pour nous) que le côté politique que nous cherchons follement à imiter n'est pas le secret réel de la prospérité de l'Angleterre. Eux, bien que protestants, ont mis de côté cette partie du système social comme venant des temps catholiques, et nous, catholiques, nous l'avons abolie il y a quatre-vingts ans. Je pense que vous n'approuverez pas un de mes articles qui doit paraître, je crois, dans le *Correspondant* du 25. C'est au sujet de Broadlands, tel qu'il était au temps de Lord Palmerston, et tel qu'il est maintenant. Je parais m'être lancée dans les personnalités d'une façon inexcusable, n'est-ce pas ?... Oui, chère amie, nous comptons aller en Angleterre, et je me réjouis fort d'avance à la perspective de profiter de votre bonne in-

1. Le Révérend John Bewley Monsell L. L. D., cousin de Lord Emly.

Digitized by Google

vitation, et de passer cette année quelques jours tranquilles, avant de me rendre à Holland-House, où nous serons forcés d'aller si nous sommes en Angleterre. Mais dans le moment, la simple pensée de cette société brillante et mondaine (même dans ses jours les plus calmes) m'est très pénible. Je voudrais pouvoir passer un mois bien tranquille avec vous, quelque part, dans une solitude complète. Mais ce sont là des rêves.

A Mrs Bishop.

Paris, 30 mars 1876.

Mon seul travail tout dernièrement a été la traduction [1] d'une courte brochure du P. Hecker. Son nom n'a point paru dans l'original et le mien ne paraîtra pas. Cette brochure reste et restera anonyme. Vous l'avez peut-être lue. Elle se nomme « l'Eglise en face des récentes controverses, des difficultés et des besoins présents du siècle ». Le *Weekly Register* l'a favorablement jugée. Je sens qu'il y aura bien des changements à faire dans la méthode des catholiques anglais avant que nous puissions espérer un retour réel à la vérité. (Je ne parle pas seulement des retours individuels.)

Dans une lettre à M. Grant Duff, datée du 10 avril 1876, Mme Craven parle du Kultur Kampf, qui régnait alors en Allemagne, avec une indignation bien naturelle. Plus loin, elle exprime son bonheur de l'élection du « fils d'Eugénie » à la Chambre :

Albert a eu un succès extraordinaire. Amis et ennemis s'accordent pour louer son premier discours. Tout le monde semble étonné de voir un gentilhomme dans cette assemblée, et son extérieur a beaucoup ajouté à l'effet de son discours.

Le 4 mars, Mme Craven écrivait à Mrs Bishop :

Je vais m'ensevelir à Lumigny jusqu'à ce que j'aie fini mon travail. Je ne vous dis pas davantage à présent de ce

1. En français.

Digitized by Google

que j'espère et de ce que je compte faire ensuite. Je suis tout à fait décidée maintenant à ne jamais plus rien projeter, attendre ou espérer (excepté dans mon for intérieur).

M. Grant Duff avait demandé à Mme Craven d'être la marraine de sa seconde fille ; elle lui écrit de Paris, le 2 juin 1876 :

Vous avez raison de penser que le baptême protestant, administré selon les règles, est considéré comme valable par les catholiques. Je n'ai pas besoin de parler d'une autre petite difficulté religieuse. Elle ne m'aurait pas empêchée d'accéder à votre bonne et flatteuse demande. Mais voici ce qui en est. Depuis plusieurs années, j'ai pris la résolution de ne jamais plus être marraine d'aucun enfant, à cause des trois malheurs successifs qui me font craindre de porter mauvaise chance aux pauvres bébés dont je suis ainsi rapprochée. Depuis ce temps, je m'en suis tenue à cette règle, et je ne pourrais pas m'en départir maintenant sans me sentir mal à l'aise (vous m'accuserez de superstition), mais aussi sans contrarier mes neveux et d'autres amis auxquels j'ai refusé pour la même raison [1].

Je suis tout à fait désolée de devoir remettre mon voyage en Angleterre. Il me tarde de quitter un peu mon incommode patrie. Mais réellement, il faut que je termine « Natalie », et ce serait une illusion de croire que je pourrais y arriver à Londres au mois de juin ou à Holland House.

L'élection d'Albert et celle du prince de Lusinge sont invalidées par le bon plaisir de nos souverains absolus, sans qu'on en ait même donné le motif. Il n'y a pas eu cependant de pression cléricale. « La raison du plus fort est toujours la meilleure. » Il n'y a pas grand'chose de plus à dire.

Hier, j'ai quitté le deuil, et mis votre belle croix pour la

1. La princesse héritière de Prusse fut la marraine du bébé de Mme Grant Duff, qu'on baptisa sous les noms de Victoria-Adélaïde-Alexandrine. Bien que Mme Craven ne fût pas marraine de fait, elle fut rappelée dans le troisième nom donné à l'enfant. Dans un journal qui n'a pas été publié, M. Grant Duff dit en parlant de sa petite fille à cette date : « On ne pouvait vraiment pas porter le nom de deux personnes représentant mieux ce qu'il y a de plus parfait dans l'Europe de l'avenir et dans celle qui disparaît. »

Digitized by Google

première fois au mariage du jeune prince de Ligne avec une de mes nièces.

A Mrs Bishop.

Lumigny, 24 octobre 1876.

Mon livre n'a point paru. Didier me retarde, sous prétexte que je ne corrige maintenant que le quatorzième chapitre (il y en a vingt). De sorte que je n'espère pas le voir publier avant le milieu du mois prochain. Je vous en prie, dites-le à M. de Vere, et remerciez-le des deux petits poèmes français qu'il m'a envoyés. Il y en a un sur le Calvaire que j'admire beaucoup. Mais son ardente méditation sur la *Via Cruci* m'a beaucoup touchée. Merci de son intéressante lettre. Vous trouverez quelques mots concernant la conversation de l'abbé Gerbet, dans la « Sœur Natalie », qui pourraient s'appliquer aussi bien aux lettres de M. de Vere. J'ai ri de sa sortie contre les catholiques libéraux, mais je n'admets pas qu'ils soient le contraire des catholiques bigots. Pour moi, je suis à la fois l'un et l'autre (dans les limites voulues), mais je ne reconnais pas le droit aux gens qui ne sont pas libéraux d'être intolérants et sans charité. Mon neveu Albert est ici. Pour la première fois depuis longtemps, nous avons passé tout un mois ensemble, et de la façon la plus agréable. C'est un homme séduisant et sympathique.

Le 19 janvier 1893, Sir Montstuart Grant Duff écrivait à Mrs Bishop :

York-House. Twickenham Middlesex, 19 janvier 1893.

Ma chère Mrs Bishop,

Un ami, pour l'opinion duquel j'ai la plus grande estime, me dit un jour que Mme Craven était la femme la plus intelligente qu'il eût jamais rencontrée. Bientôt après, je fis à Londres la connaissance de M. Craven. Mais sa femme n'était pas alors en Angleterre. En 1866, je lus dans la *Revue des Deux-Mondes* un article de Montégut, intitulé, je crois, « Un amour chrétien ». Je le trouvai excessivement intéressant. Mais j'étais débordé à ce moment par un genre

Digitized by Google

de travail qui absorbait toutes mes pensées, et je ne songeai plus ni à Mme Craven, ni à son livre, jusqu'au 12 juin 1872. Je la rencontrai à un déjeuner chez Lord Emly. Elle me parut charmante, et nous causâmes longtemps. Mais je ne renouai aucune relation avec elle, son cercle d'idées et ses intérêts, que l'année suivante. Pour la Pentecôte, en 1873, ma femme et moi passâmes à l'étranger les vacances parlementaires, avec deux des plus agréables compagnons de voyage que l'Europe puisse fournir, Lubbock et Hooker. Nous fîmes une délicieuse petite tournée dans les volcans éteints de l'Eiffel, et quelque peu de botanique de printemps dans la vallée de l'Aar. Ce fut à mon retour de ce petit intermède, entre la Chambre des communes et le ministère des Indes, que j'achetai dans une gare, à Bruxelles, le « Récit d'une sœur ».

Vous savez le reste. Bien que je n'appartienne pas, et n'aie jamais appartenu à l'école de Mme Craven, et ne partage pas les idées de ceux dont elle raconte l'histoire, il serait impossible à qui que ce soit d'estimer ce livre plus que je ne le fais.

Si l'Eglise catholique ne pouvait dire pour sa défense que ceci : J'ai produit le « Récit d'une sœur », elle aurait établi son droit à se considérer comme un des plus grands bienfaiteurs de l'humanité. Il y a bientôt vingt ans que je l'ai lu pour la première fois. Depuis, je l'ai relu en partie et en entier, Dieu sait combien de fois, et le charme est toujours le même. Faites-moi d'autres questions, je serai ravi de vous répondre.

Votre affectionné.

G. Duff.

Au printemps de 1876, les « Réminiscences » avaient paru dans le *Correspondant*. Il s'y trouva plusieurs fautes d'impression, et Mme Craven écrivit à Mrs Bishop qu' « heureusement il y avait peu de lecteurs de la revue en Angleterre ». Dans la même lettre, elle présente le Père Chocarne, un dominicain, ami de Lacordaire, et auteur d'une admirable vie de ce dernier. « Je sais », dit-elle, « qu'il vous plaira et que vous apprécierez sa vaste intelligence, son éloquence et sa sainteté. »

Digitized by Google

Elle ajoute : « Je pense que nous allons passer par un ordre de choses qui terminera toutes ces misérables querelles et attaques contre le parti catholique libéral, et remettra en avant ces pauvres champions fidèles, qu'on a si soigneusement tenus à l'écart depuis quelque temps. Le véritable ennemi a pris maintenant la haute main. Le temps de nos luttes réciproques est passé, et j'espère que c'est la fin de ce qui m'a toujours paru la plus cruelle des guerres civiles. »

Le bon accueil fait à M. Loyson (le Père Hyacinthe), pendant cet été, par quelques-uns de ses amis d'Angleterre, troubla beaucoup Mme Craven. Peu après la publication de son article sur Broadlands, il y avait passé quelques jours avec Mme Loyson. « Il a osé m'écrire », dit Mme Craven avec indignation, « pour se plaindre de la dernière page, dans laquelle il prétend que j'ai fait une allusion le concernant. De fait, ce passage ne se rapportait pas à lui, mais au Père Achilli, qui s'est fait protestant quand le docteur Newman est devenu catholique. »

Digitized by Google

CHAPITRE XXVIII (1876-1877)

Lumigny. — Désir de revoir l'Angleterre. — Voyage en Angleterre. — Publication de « Natalie Narischkin ». — Prière d'Alexandrine. — Ste-Anne's Hill. — Chislehurst. — Retour en France.

Le projet d'un voyage en Angleterre, où tout n'est pas « sens dessus dessous », plaisait toujours à Mme Craven. Mais son âge, une moins bonne santé et d'autres raisons l'obligèrent souvent à changer ses plans. Elle écrivait : « Bien que vous le croyiez difficilement, j'ai une passion pour l'ordre et la stabilité. J'aime à faire les choses à époques fixes et comme je les avais arrangées d'avance, et j'aime avant tout une vie d'intérieur uniforme et réglée. » Les passages d'une lettre adressée à Lady Amabel Kerr, fille de Lady Cowper, feront comprendre pourquoi elle désirait avant tout se rendre chez sa vieille amie à Wrest Park.

Lady Amabel Cowper fit son abjuration en 1872. « Unravelled Convictions » (convictions incertaines), expliquent dans une certaine mesure les raisons de sa conversion. « Le travail d'une âme » de Mme Craven est tiré de cet ouvrage.

Digitized by Google

A LADY AMABEL KERR [1].

Lumigny, 31 juillet 1876.

Avant que vous ayez songé à m'envoyer « Unravelled Convictions », j'en possédais un exemplaire que la duchesse de Norfolk m'avait donné à Paris, où je l'ai vue à la fin de juin. Vous savez ce que j'en ai pensé quand je l'ai lu pour la première fois, il y a cinq ans.... (Déjà cinq ans!) Mais en le relisant j'en ai été plus frappée encore. En résumé, ma chère A., je ferai mieux de vous dire tout de suite, que depuis mon arrivée ici (il y a six semaines), j'ai consacré mon temps à un travail qui m'a intéressée au delà de toute expression. Il fera du bien à beaucoup d'âmes en France, et peut-être ailleurs, j'en ai la ferme conviction. Je l'abandonnerai cependant, à moins que vous ne me donniez l'entière permission de continuer. Cet ouvrage n'est pas actuellement une traduction du vôtre (et pourtant la plus grande partie y sera traduite avant que j'aie terminé). C'est plutôt une sorte d'adaptation en français, avec mes propres réflexions mêlées à votre texte, et (là se présente la difficulté) certaines choses à votre sujet que vous n'auriez pas racontées. Tout cela, je le sais, demande beaucoup de confiance de votre part. Vous fierez-vous à moi? *That is the question.* Je suis convaincue que la simplicité même de ce livre, sortant de la plume d'une jeune fille de l'âge que vous aviez quand vous l'avez écrit, attirera l'attention de plusieurs parmi ceux (si nombreux en France) qui ont cessé de croire quoi que ce soit fermement, qui sont entraînés par le son général de notre littérature française (excepté les œuvres religieuses), et qui ne trouvent pas dans ces dernières (si différentes qu'elles soient), la nourriture qui leur convient. Les bons semblent toujours écrire pour les bons. Je ne m'occupe pas beaucoup de ceux-là, ils sont déjà sauvés. Mais je m'occupe avec passion de ceux qui sont bons, et qui, cependant, perdent ou ont perdu la foi. Je me sens toujours poussée à leur faire du bien, autant qu'il est en mon pouvoir. Voulez-vous m'y aider, voulez-vous m'autoriser à parler de

1. Lady Amabel était la seconde fille du septième comte Cowper. Elle épousa en 1873, Lord Walter Kerr, fils cadet du septième marquis de Lothian.

Digitized by Google

votre conversion avec quelques détails ? Vous avez beaucoup à penser avant de me répondre, mais je tiens à ce que vous me répondiez le plus tôt possible, quand vous aurez bien réfléchi et consulté votre mari.

A M. DE VERE.

Monabri, 27 août 1876.

Vous devez être étonné du retard que je mets à vous remercier de votre bonne lettre et de votre précieux don. Mais j'ai mis de côté « saint Thomas » [1], jusqu'à mon arrivée là où je savais trouver un doux repos, du silence, une belle nature, et l'entière et tranquille disposition de mon temps. J'ai tout cela ici.

Tout ce que l'histoire, la poésie et l'intérêt spirituel le plus profond combinés dans un même livre peuvent vous faire éprouver de satisfaction, je l'ai senti plus que jamais. Je voudrais vous voir, et vous dire plus complètement ce que j'en pense. Ce sera peut-être avant longtemps, car mon intention présente est de passer une partie de l'automne en Angleterre.

Je vous enverrai avant cette époque, si vous voulez bien l'accepter, un exemplaire du livre que je fais publier dans le moment. Peut-être vous intéressera-t-il, bien qu'il soit écrit en prose très ordinaire.

C'est la vie d'une sainte qui nous a quittés récemment. Ce n'est point, comme saint Thomas, une figure historique, grande et héroïque, peinte aussi largement et hardiment qu'une fresque des « Stanze » ou de S. Clemente ; mais une de ces figures que les saints moines peignaient sur les pages de leurs missels. Elle appartenait, dans sa première jeunesse, au groupe de ceux qui me furent si chers, et mes critiques répéteront probablement ce qu'ils ont déjà dit : que leur souvenir me hante beaucoup trop, et que je les rappelle trop souvent. Mais vous ne le direz pas, je le sais.

« Natalie Narischkin » parut au moment où Mme Cra-

1. « Saint Thomas de Canterbury », drame de M. de Vere. Comme on pouvait s'y attendre de la part d'un poète catholique, son portrait du saint, sinon de l'homme, est, sous beaucoup de rapports, plus intéressant que celui de Lord Tennyson, dans sa pièce sur le même sujet.

Digitized by Google

ven arrivait en Angleterre. « Je suis effrayée », écrivait-elle, « ce livre est trop religieux pour les gens du monde, et pas assez bon pour les très bons ».

A Wrest, Mme Craven fut prise de ses accès de fièvre, et n'arriva à Londres que dans la première semaine de décembre. De là, elle se rendit à Anne's Hill, chez Lady Holland. Elle dit : « C'est confortable au dernier degré. Un terrain sec, un paysage tellement ensoleillé un instant aujourd'hui, que la maison a paru gaie comme au printemps, et l'on jouissait réellement d'une vue délicieuse. » Bientôt après, pendant son séjour à Frognal, Mme Craven alla à Chislehurst, où elle entendit la messe à côté du sarcophage contenant les restes de Napoléon III. « J'ai dit pour lui un *De Profundis*, de tout mon cœur. Je me sentais émue par toutes les pensées que me suggérait sa présence en ce lieu. »

Mme Craven fit alors plusieurs visites, une en particulier à l'auteur de ce mémoire. Elle écrit de Londres:

A M. Grant Duff.

19 décembre 1876.

Je suis enfin mieux aujourd'hui, et je vous remercie de vos deux lettres et du bon accueil fait à « Natalie », bien que je fusse certaine d'avance que beaucoup de choses dans ce livre ne vous diraient rien. Je serai contente, lundi, de connaître votre opinion sur son ensemble. Je désirerais beaucoup voir la gravure envoyée par M.M. [1]. Quant à la largeur de cœur de mon Alex et à sa tolérance, aussi sincères qu'elles fussent, elles vous frappent d'autant plus que vous vous imaginez que peu lui ressemblent dans sa

1. C'était une gravure donnée par Mme A. de la Ferronnays à Mme Von Orlich, née Mary Mathew. Elle l'envoya à M. Grant Duff. Derrière, il trouva une prière écrite de la main d'Alexandrine, si vaste dans sa charité, qu'elle peut être citée aux lecteurs de ce livre, comme un exemple de sa tolérance et de sa « largeur de cœur » : « Mon Dieu, je crois tout ce que vous voulez que je croie. Mon Dieu, je me livre entièrement à votre grâce, pour vous aimer autant que possible et mon prochain comme moi-même, pour l'amour de vous. »

Digitized by Google

manière de penser, ce qui n'est pas le cas : dans les limites, veux-je dire, qu'elle n'aurait jamais pensé à franchir.

A Mrs Bishop.

Ste-Anne's Hill, samedi, janvier 1877.

Il faut que j'aille chez les Sydney (près de Chislehurst), avant de retourner à Londres. Ce sont mes plus anciens amis en Angleterre. J'ai dansé avec Lord Sydney à Moscou, quand j'avais dix-sept ans.

Je joins une lettre de Katheleen O'Meara pour vous faire partager le bien que m'a fait éprouver le récit de sa conversation avec le cardinal Manning. Cela me paraît un revirement des plus importants, et cadre absolument avec ce que me disait, à Londres, M. Gavard[1]. J'en suis réellement heureuse, et cela m'enlève un grand poids. Je dis la même chose de ce verdict formel de l'index en faveur de Rosmini, qui est la meilleure et la plus haute personnification de ce que j'appelle un catholique libéral. (Bien que je n'aime plus maintenant à me servir de ce détestable mot.) Quand vous aurez lu cette lettre, je vous demanderai de me la retourner. Que Dieu vous bénisse, très chère amie. Encore mille vœux pour cette nouvelle année, que je suis triste de passer loin de chez moi, et de plus, n'étant pas tout à fait en état de jouir des délicieuses ressources religieuses de ce pays.

Avant la fin de ce mois, Mme Craven avait quitté l'Angleterre.

1. A ce moment, secrétaire de l'ambassade de France.

Digitized by Google

CHAPITRE XXIX (1877)

Mme d'Harcourt. — Don Carlos. — Balthazar Gracian. — Publication du « Travail d'une âme » dans le *Correspondant*. — Ste-Anne's Hill. — Monabri. — L'impératrice d'Allemagne. — Mgr Dupanloup. — La marquise de Mun. — M. Grant Duff et Gambetta.

De fréquents accès de fièvre assombrirent la gaîté naturelle de Mme Craven, et quand elle revint à Paris bien des motifs contribuèrent à cette dépression physique. Dans une de ses lettres, elle écrit : « Après tout, le relâchement de tant de liens a un grand avantage, un plus grand que toutes les autres choses auxquelles nous tenons. »

Cependant elle ne laissa pas le découragement entraver son travail soutenu et réellement pénible. Et les lettres suivantes montrent que son intérêt se réveillait vite, quand on lui parlait de quelque chose de nouveau.

Malgré sa connaissance parfaite de l'anglais, il lui était difficile d'apprécier toutes les beautés de la poésie dans cette langue ; autant qu'il est difficile à un Anglais d'admirer entièrement la poésie française. Comme Musset et Lamartine, elle avait admis Byron dans sa jeunesse, mais la grande vague de romantisme

Digitized by Google

qui avait inondé l'Europe était passée, romantisme dont le grand poète anglais était le maître. Elle n'aimait pas beaucoup non plus Wordworth et Tennyson.

A Mrs Bishop.

Paris, 21 février 1877.

J'ai reconnu votre écriture sur la couverture du livre de poèmes[1] (Eros inconnus), que j'ai reçu avant-hier, et j'attendais impatiemment une lettre de vous, me donnant *le mot de l'énigme*. Mais je n'ai rien reçu. Je lis donc avec beaucoup de curiosité et d'intérêt, et je me sers de chaque petite parcelle d'intelligence que je possède pour essayer de comprendre absolument cette poésie, ce à quoi je manque souvent. Il me semble que je marche dans la nuit, au milieu d'un orage, et que de temps en temps un éclair me montre que je suis dans un décor splendide, bien que je le discerne très vaguement.

A Mrs Bishop.

Paris, 28 février 1877.

Ma confusion a été immense, quand j'ai découvert mon peu d'intelligence des beautés de la poésie de M. Patmore. Bien que je n'aie pas causé avec lui, ce soir-là, chez vous, parce que j'avais la fièvre (ce qui me rendait absolument stupide), son air, ses manières, et tout ce qu'il a dit, m'ont extrêmement plu. Cependant, je suis contente de pouvoir dire que j'ai de suite admiré les « Standards », et que je les ai marqués avec plusieurs autres, avant de recevoir votre lettre. De plus, j'ai souvent, très souvent le livre à la main, et je relis ce que je préfère, chose que j'ai rarement faite pour un livre de poésie moderne. Tout ceci dit, je répète que je déteste l'obscurité et que je cesserai d'être Française avant de pouvoir penser différemment à ce sujet.

Mme d'Harcourt est charmante, affectueuse et intelligente. Mais elle n'a jamais entièrement secoué le désavantage d'avoir été mêlée de bonne heure à cette coterie protestante particulière, des plus édifiantes, de laquelle la duchesse de Broglie (née de Staël, et mère du duc actuel), était l'étoile la plus brillante. C'était un ange ; et Mme d'Harcourt est persuadée que cela suffit, et qu'il n'est pas

1. De M. Coventry Patmore.

Digitized by Google

nécessaire d'être difficile, quant au moyen de devenir si parfait. Bref, je crois qu'il y a confusion dans son esprit entre la vertu et la vérité, qui malheureusement ne vont pas toujours ensemble. S'il en était ainsi, ce serait trop facile. Néanmoins, je l'aime tendrement, et si j'étais Irlandaise (scusate !) je pourrais dire que je suis encore plus de son avis que de celui de bien des personnes avec lesquelles je suis complètement d'accord.

Il fut décidé dans le courant de l'hiver que la traduction de M. Craven de la Vie de M. de Falloux serait publiée par MM. Chapman et Hall. Plusieurs raisons rendaient un voyage en Angleterre nécessaire à M. Craven. Pendant ce temps, sa femme s'était confortablement installée dans un appartement de la rue de Miromesnil, et, bien qu'elle allât rarement dans le monde, elle écrivait en mai :

J'ai passé la soirée à Passy, dimanche, chez la duchesse de Madrid. Sa Majesté [1], qui était présente, a dansé sans s'arrêter une minute. Elle ne paraît pas songer à autre chose pour le moment. J'aime à croire que cela veut dire que la guerre civile est finie. Je l'ai beaucoup vue, et je l'aime de plus en plus.

La lettre suivante, écrite le 7 mars 1877, caractérise bien Mme Craven :

Les convertis à la foi catholique sont déjà amplement fournis de livres édifiants, et comme ces livres aident rarement les spectateurs, l'unique chose nécessaire est, je crois, d'apprendre à nous servir, en parlant des trésors de notre chère foi, d'un langage qui déterminera ceux qui ne la connaissent pas à s'approcher et à juger par eux-mêmes, au lieu de les effaroucher. Vous recevrez un petit journal qui a fait dernièrement une très tranquille apparition, et qui a l'air de passer inaperçu. Mais nous le trouvons charmant, et plein de réminiscences des champions oubliés dont le langage a un son à nul autre pareil.

Je suis contente que la lettre de Montalembert [2] vous

1. Don Carlos.

2. En janvier 1876, un procès fut engagé par la famille et les

Digitized by Google

soit parvenue, mais je suis, plus que jamais, frappée de ce que vous me dites de la popularité de Loyson en Angleterre. Les Anglais manquent parfois étrangement de pénétration, et quand l'esprit de parti s'empare d'eux, on cherche même en vain quelquefois leur délicat sentiment de l'honneur. Quand on pense que cet homme, ayant cette lettre en sa possession, une lettre exprimant une si brûlante indignation, non du dernier outrage couronnant tout le reste (il n'a pas assez vécu pour le voir), mais simplement de ce que le Père Hyacinthe avait quitté son ordre pour devenir (comme le croyait le pauvre Montal) un prêtre séculier, ose, à l'heure présente, s'abriter derrière ce grand nom si vénéré, et a l'audace d'appeler Montal notre ami commun en m'écrivant!

M. Grant Duff avait publié dans la *Fortnightly Review*, un article sur Balthazar Gracian, fameux jésuite du dix-septième siècle, et auteur de célèbres apophtegmes. Mme Craven écrit :

A M. Grant Duff.

Paris, 7 mars 1877.

Je vous remercie beaucoup des deux articles. Chacun dans son genre m'a plu et m'a intéressée au delà de ce que j'attendais, bien que ce que vous écrivez m'intéresse toujours (même quand vous vous croyez obligé en conscience d'établir à quel point vous différez d'opinion avec moi, dans ces choses que je considère comme les plus vraies). Mais c'est amusant que vous me révéliez l'existence d'un jésuite que je ne connaissais pas, et qui est certainement un jésuite très intelligent.

Plusieurs de vos lecteurs en seraient probablement plus étonnés que moi. Mais ces maximes sont, pour la plupart d'entre elles, très frappantes, simples et profondes, exactes et dans un langage ordinaire et précis, ce qui n'est

amis de M. de Montalembert contre M. Loyson et l'éditeur de la *Bibliothèque et revue suisses*, pour avoir publié un manuscrit de M. de Montalembert, sans autorisation et contre son désir écrit. Les prévenus furent condamnés à publier le jugement dans cinq journaux et à payer les frais du procès.

Digitized by Google

pas en général le trait caractéristique des Espagnols. Mais les saints ont la facilité de garder les grandes et bonnes qualités, et de perdre les défauts de leurs différentes nationalités. Et je crois pouvoir dire que le bon Balthazar Gracian était à la hauteur de ce qu'il nous conseille. Un autre jésuite espagnol, plus connu de la généralité des catholiques (Rodriguez), a écrit aussi des livres pleins de réflexions qui prouvent une connaissance profonde du cœur humain ; et j'en ai quelques-unes toujours présentes à l'esprit. J'aimerais à en causer avec vous, ainsi que des affaires de Russie.

J'espère que vous tiendrez votre promesse, et que vous viendrez nous voir à Pâques dans notre retraite parisienne. Cette année nous passons nos soirées seuls, plus que jamais, avec une exception des plus agréables (dont vous profiterez si vous y tenez). C'est la visite, de temps à autre, de ma nièce et de ma petite-nièce, Mme de Dreux-Brézé et sa fille, qui chantent toutes les deux d'une façon délicieuse. J'ai aussi, une fois par semaine, l'honneur d'un tête-à-tête avec la grande-duchesse Constantin de Russie [1], qui a lu le « Récit » avec presque autant de bienveillance que vous, et qui (principalement pour le plaisir d'en parler), m'a priée de venir chez elle quand elle arriverait. Depuis, je l'ai beaucoup vue. Elle est charmante. Quoi d'Ignatieff, et quoi de tout? Je voudrais que vous eussiez le temps de m'écrire les nouvelles. Le *dix-neuvième siècle* commence sous de brillants auspices.

A Mrs Bishop.

Paris, 12 mars 1877.

Merci mille fois de l'encourageante nouvelle que vous me donnez concernant la Vie de Cochin. Je désire vivement, de toute façon, qu'elle paraisse enfin. Je n'en espère aucun profit pour Auguste, mais je désire beaucoup que son long travail ne soit pas perdu.

Marie de la Ferronnays [2] est une chère créature, elle a plus de raison et de tact qu'aucun de ceux que je con-

1. Alexandra, fille du duc de Saxe-Altenbourg, mariée au grand-duc Constantin, oncle de l'empereur régnant de Russie.

2. Femme du marquis Henri de la Ferronnays (fils unique de Fernand). Elle était la fille du duc des Cars.

Digitized by Google

nais. Je suis contente qu'elle n'ait pas tout à fait abandonné son chant, qui aurait pu être parfait si elle l'avait moins négligé. A propos de cela, j'ai deux autres nièces (ou plutôt une nièce et une petite-nièce) dont le chant mérite réellement cette appellation. Il y a longtemps que je n'ai rien entendu d'aussi ravissant: cette mère, jeune encore, et cette fille de dix-huit ans, chantant ensemble. Cette nièce est la fille de mon frère aîné Charles, Mme de Dreux-Brézé. Sa fille vient de faire son entrée dans le monde.

Vous désirez que je vous parle de moi, mais il vaut mieux ne pas le faire. C'est une mauvaise habitude dont je dois me débarrasser. Elle nuit certainement à cet état d'esprit (duquel Mme Swetchine était un saint et parfait exemple) exprimé par ce mot qu'elle a si parfaitement réalisé : « Etre content de Dieu ». Tout ce qui gêne encore ma vie, et l'agite, me semble si entièrement sa volonté que je dois supporter tranquillement et me garder de désirer ce qu'évidemment je ne dois pas posséder.

Dieu sait mieux que nous ce qu'il faut.

Au mois de mars, le livre de Mme Craven « le Travail d'une âme » parut dans le *Correspondant*. Elle écrit de cette adaptation de l'ouvrage de Lady Amabel Cowper « Unravelled Convictions » :

Comme je l'ai fait de la longueur qui convient à une revue, c'est très écourté. Mais on m'a conseillé de m'en tenir à cette forme pour les lecteurs français, auxquels je n'aurais pu présenter une traduction sans commentaires. J'ai dû supprimer plusieurs beaux passages. Cependant, j'espère qu'il fera du bien, même arrangé ainsi. J'en suis frappée comme d'un étonnant résultat de la bonne volonté et de la grâce sur l'esprit d'une jeune fille de vingt ans. Il est parfois éloquent jusqu'à l'inspiration.

Dans la lettre suivante, elle écrit :

Je suis grandement surprise de découvrir que ce petit livre sera probablement utile, et fera du bien en France, parmi nos protestants et nos infidèles.

Digitized by Google

Au mois de juin, Mme Craven se trouvant de nouveau à Sainte-Anne's Hill, écrivait :

J'ai tenté de commencer une autre histoire, mais j'ai peur (ce n'est pas une imagination) d'être forcée de la laisser. Je crains que la puissance d'inventer ne m'ait abandonnée pour de bon, comme elle était venue, sans que je sache où et comment, et quand j'étais déjà une vieille femme. S'il en est ainsi, fiat !

Le 28 août, Mme Craven, se trouvant à Monabri, écrivait à Mrs Bishop :

L'Impératrice d'Allemagne est venue le 30 passer la journée. Et maintenant, l'évêque d'Orléans est ici, et vous envoie beaucoup de bénédictions et de souvenirs. Il n'est pas bien, et il a vieilli. Mais son cœur et son esprit sont grands et bons comme toujours.

Pendant son séjour à Lumigny, Mme Craven avait été absorbée par un travail que lui avait demandé le marquis de Mun. C'était une esquisse de la vie de sa seconde femme qui venait de mourir [1].

Personne ne se serait acquitté de cette tâche avec plus de tendresse, que celle qui avait trouvé un second foyer dans ce vaste cercle de Lumigny.

A Mrs Bishop.

La Roche-en-Brény, 8 septembre 1877.

Je suis toujours contente de vos compliments, mais vous ne devez pas m'en faire. Comment pouvez-vous parler de mon activité, quand je suis, à la fois, si lente et si paresseuse? Depuis dix-huit mois, je n'ai rien écrit que ces quelques lignes. Non, je ne suis pas active, et il serait désirable, à bien des points de vue, que je le fusse. Je suis honteuse, et je ne mérite aucune louange.

J'ai noté votre réflexion sur Gambetta. Mais je ne m'opposerais pas à ce que ses adversaires politiques et religieux en France se rencontrassent avec lui. Je voudrais qu'ils

1. Mlle Claire de Ludre Frolois.

Digitized by Google

fussent moins séparés. Je voudrais les voir quelquefois discuter avec lui les affaires, face à face, et le traiter comme un ennemi honorable, le pousser peut-être à en devenir un. Mais je m'oppose à ce qu'un homme comme M. Grant Duff, un libéral avancé certainement, mais un gentilhomme, absolument incapable de pactiser avec des doctrines sociales (mettant de côté la question religieuse) telles que les doctrines de Gambetta et de son parti, je m'oppose à ce qu'un homme comme lui en parle comme s'il appartenait au même camp.

Digitized by Google

CHAPITRE XXX (1877-1878)

Menou. — Lumigny. — Le *Correspondant* publie la seconde partie des « Réminiscences ». — Le bal de Mrs Bellew. — Rochecotte. — La marquise de Castellane. — La Roche. — Monabri.

A Mrs Bishop.

Menou, 12 octobre 1877.

Je me suis trouvée très tranquille, et j'ai pu jouir de l'absolu repos de mon séjour à la Roche-en-Brény. Je ne demande même pas à contempler une très belle nature.

Le paysage, dans ces régions, est tout juste joli, mais il est vert et ondulé. Les bois sont magnifiques, et c'est le repos ; le cher repos, délicieux, nécessaire. Au moins, il semble en être ainsi, et j'ai pu laisser de côté une quantité de pensées fatigantes. Mais elles reviendront, et doivent revenir bientôt en grand nombre, je le crains. En deux mots, il me paraît indispensable d'abandonner Paris. Et quand nous le quitterons, nous ne savons pas où nous irons. Je me dirige maintenant vers Lumigny, où je suis très impatiemment attendue. Ce sera une réunion horriblement pénible, et plus encore à ce moment de l'année qui était ordinairement si gai, dans cette grande maison où toute la famille était réunie.

A Mrs Bishop.

Lumigny, 28 octobre 1877.

J'ai l'intention de vous écrire depuis mon arrivée, mais

Digitized by Google

j'ai été un peu souffrante pendant ces tristes premiers jours.

Je resterai ici jusqu'après le 2 novembre, qu'on célèbre dans cette contrée avec une grande et touchante solennité. Tous les gens du village vont en procession au cimetière, et portent des fleurs sur les tombes de leurs amis. Vous devinez à quel point c'est pénible pour tous ici. Pour eux et pour moi, je voudrais que ces jours fussent passés. Après cela, je retournerai à Paris, d'où nous ne sortirons pas cet hiver, je suis heureuse de le dire.

Je vous en prie, rappelez-moi très particulièrement à Lord Stratford de Redcliffe. Je l'ai beaucoup vu dans un temps ainsi que sa femme. Ils ont été très bons pour moi et j'ai toujours eu beaucoup de respect et d'affection pour lui. Il connaît ma vie brillante de Naples. Lady Stratford était malade, et j'ai chaperonné ses filles dans bien des occasions. A Rome aussi, où nous demeurions tous quand la guerre a éclaté. Lord Stratford avait compris d'avance qu'elle ne mènerait à rien de bon, tandis que je m'illusionnais, ayant, comme vous le savez, des tendances libérales.

Quand Mme Craven revint à Paris en décembre, les doutes et les indécisions du maréchal de Mac-Mahon n'étaient pas encore résolus :

Bref, écrivait-elle, « personne ne sait rien, et tout est possible, ce pays n'étant pas de ceux où « rien n'arrive », « comme dit Charles Greville en parlant de l'Angleterre. »

Une autre partie des « Réminiscences » parut dans le *Correspondant* de ce mois. C'est le chapitre où elle dépeint la noble existence de Lord et Lady Ellesmere à Worsley.

Personne, mieux que Mme Craven, n'a su rendre le charme de cette société qui a gardé les traditions des grands seigneurs, mêlées à la largeur des idées modernisées au commencement du règne de Victoria.

Nous ne nous étonnons pas du plaisir qu'elle y trouve et qu'elle exprime si franchement, même après ses succès de jeunesse à Naples.

Digitized by Google

A Mrs Bishop.

Paris, 6 avril 1878.

Me voyez-vous, vous écrivant du Sacré-Cœur, où je suis en retraite depuis le commencement de la semaine?

Je vous remercie encore et encore de toutes les choses intéressantes que vous nous avez envoyées. Je trouve si affreux de penser que tant de gens que nous connaissons ne croient à rien, et que, sans doute, leur nombre augmente! Quand on a le temps (comme moi ici) de réfléchir profondément sur le bienfait de la foi et, sur la satisfaction qu'elle procure à toutes nos facultés, et, comme disait Mme Swetchine, « plus qu'à chacune d'elles, à notre raison », on souffre, en pensant à ces amis dont l'intelligence est privée de cette lumière.

On vous a dit que j'étais bien et brillante!.....

Quant à ma splendeur, cela veut dire que j'ai paru au bal de Mrs Bellew, chose que je n'avais pas faite depuis des années. Tant d'années, que la jeunesse qui dansait là n'était certainement pas au monde, quand je suis allée au bal pour la dernière fois à Paris. Mrs Bellew ayant pris pour trois mois un appartement dans lequel se trouve une salle de bal, il fallait bien s'en servir. Je l'ai secondée en la présentant à ma nièce, Mme de Dreux-Brézé, dont la fille est du même âge que la sienne. Comme je suis retirée du monde, ma nièce l'a aidée à faire une liste, et s'est servie de mon nom tant qu'elle a voulu, quand ses amis lui ont demandé où elle avait rencontré cette Anglaise que personne ne connaissait dans le monde à Paris. Tout cela a fait plaisir à Mrs Bellew et à sa fille. La fête a très bien réussi. On pourra trouver étrange que je me sois mêlée d'une pareille affaire; mais il eût été bien peu gracieux de ma part de ne pas faire ce que je pouvais pour cette mère et cette fille charmantes toutes les deux.

Autrement l'hiver a été particulièrement monotone.....

Comme léger exemple du régime *de bon plaisir* sous lequel nous vivons, je vous dirai qu'Albert, mon neveu, qui a été élu en octobre, avec une majorité de 2.000 voix, n'a pas encore été validé.

Il est à la Chambre des députés, exposé à en être chassé, quand il plaira à ceux qui gouvernent de le décréter.

Digitized by Google

Mais je pense à la France le moins que je peux. Rome, l'Est et l'Angleterre occupent à présent toutes mes pensées. Je suis pleine d'espoir et de confiance en Léon XIII, et je crois que son pontificat sera celui de la lumière et de la paix... J'ai mille choses à vous dire, mais il est temps de s'arrêter, car il faut aller à la chapelle. C'est le dernier jour de cette semaine de repos céleste, dont j'ai profondément joui.

Au mois de janvier 1878, Mme Craven avait déjà commencé un autre roman. « Je veux un peu décrire la société française, mais cela me glace et je ne puis continuer. Je sais trop bien quelle est ma difficulté. Il est impossible d'en faire une véritable peinture sans froisser. C'est l'avantage des étrangers sur nous. Il y a toujours dans leurs descriptions quelque chose d'idéalisé qui plaît aux modèles. Et ces descriptions sont tellement générales dans leur vérité, qu'elles consolent ceux qui se trouvent mal traités. »

C'était l'année de l'Exposition, et, à leur grand ennui, M. et Mme Craven louèrent leur appartement depuis le mois de mai jusqu'en octobre. M. Craven était fort absorbé par sa très intéressante traduction des lettres de Lord Palmerston. Il poussait les éditeurs de Paris : ceux-ci n'étaient pas très satisfaits d'un travail qui leur paraissait absolument « anti-français ». Le premier volume fut une traduction réduite des trois volumes de Lord Dalling, et le second, des deux volumes de M. Evelyn Ashley sur Lord Palmerston.

Mme Craven écrivait à Mrs Bishop de chez Mme Cochin :

La Roche, 3 juin 1878.

J'ai joui du plus délicieux repos sur les bords de la Loire, dans cette Touraine agréable et tranquille, où le climat est aussi doux et bienfaisant que l'aspect du pays et de ses habitants. J'ai fait aussi un long séjour à Rochecotte, ancienne propriété du prince de Talleyrand, et que possède maintenant sa nièce, Mme de Castellane[1], mon amie, et

1. Pauline de Talleyrand-Périgord, marquise de Castellane.

Digitized by Google

une sainte. J'ai réellement trouvé là tout ce dont j'avais besoin dans le moment : la plus grande affection, et le plus noble exemple. Un profond repos, une liberté complète, et le genre de société qui me convenait le mieux. Vous souvenez-vous du bon et intelligent abbé Couvreux, un des assistants de l'évêque d'Orléans à la villa Grazioli?... Le pauvre homme est maintenant affligé d'une incurable maladie de la moelle épinière. Il est installé à Rochecotte, et la santé de ma pauvre amie est aussi détruite que la sienne. C'est pour elle une immense consolation de l'avoir pour dire la messe dans sa chapelle tous les matins, et pour l'aider dans ses innombrables bonnes œuvres. Il est encore assez fort pour y participer et les encourager, mais il ne supporterait pas la fatigue du ministère dans une paroisse, encore moins le genre de travail dans lequel se succédaient à tour de rôle les assistants de notre cher évêque.

En attendant, l'évêque a gagné une autre victoire, et sauvé la France de l'ignominie d'un festival en l'honneur de Voltaire. Mais c'est une bataille qui se renouvelle perpétuellement, et nous vivons au milieu de cette lutte.

A M. Grant Duff.

Monabri, 23 juin 1878.

L'invocation[1] dont vous me parlez a été omise à dessein. Si vous me demandez pourquoi, je vous répondrai simplement que ne pouvant tout insérer sans dépasser les limites déjà bien reculées de ce genre de livre, j'ai dû éliminer tout le temps. De cette façon. j'ai mis de côté le passage auquel Montalembert fait allusion, sans autre intention que d'abréger une citation, et probablement parce que je préférais ce que j'ai mis. J'ai conscience d'avoir laissé de côté beaucoup de belles choses dans ces deux volumes[2]. Ma difficulté était de savoir ce qu'il fallait omettre, puisque je ne pouvais pas tout écrire. Cet embarras de richesses m'a souvent rendue perplexe. Mais je suis loin de croire que, tout en ayant fait de mon mieux, on n'aurait pas pu

1. C'est une allusion à quelque chose écrit par Albert sur Alexandrine, et qui possédait un mérite extraordinaire aux yeux de M. de Montalembert.

2. Le « Récit d'une sœur ».

Digitized by Google

arriver à une plus grande perfection. Je resterai ici jusqu'à la fin d'août, je pense ; et alors, j'irai rejoindre mon mari en Franche-Comté, chez les Montalembert.

J'ai vu Lady Blennerhasset un instant à Paris, plus spirituelle et plus brillante que jamais... Quand Sir John Lubbock viendra à Paris, je vous en prie, demandez-lui de ma part, en lui offrant mes meilleurs souvenirs, la permission de lui présenter un de mes jeunes amis, Denys Cochin (le fils d'Augustin Cochin), qui est dévoué à la science, et admirateur passionné de Sir John.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXI (1878)

Voyage de Monabri à Maiche. — Lettre de M. Craven à sa femme. Lumigny.

Entre les feuillets d'un livre de notes, dans lequel Mme Craven avait écrit par intervalles entre 1879 et 1884, Mrs Bishop a trouvé une lettre de M. Craven à sa femme, datée du 28 août 1878, immédiatement après son voyage de Monabri à Maiche. Mieux que toutes les paroles, elle témoigne de leur tendresse mutuelle.

Très chère,

Je suis content de vous voir écrire dans de si bonnes dispositions après votre pénible voyage. J'espère que vous n'en avez éprouvé aucun ennui. Je suis un peu agité dans l'attente de demain, et cet énervement me stupéfie. Il ne faut donc pas espérer grand'chose de moi aujourd'hui, bien que vous occupiez toutes mes pensées qui se résument en une seule : la ferme conviction que si notre carrière terrestre est à peu près terminée, nous avons devant nous, avec la grâce de Dieu, une vie éternelle plus heureuse que celle-ci, et pendant laquelle nous ne serons jamais séparés. Le plus tôt que sonnera cette heure, le mieux cela vaudra. En attendant, que Dieu vous bénisse, vous, le cher ange qui plus que tout et que personne m'avez appris à l'aimer.

Digitized by Google

Le 7 décembre 1878, Mme Craven écrivait de Lumigny à Mrs Bishop :

Dans cette maison (où la réunion exclusivement de famille se compose de vingt-deux personnes et de dix enfants), j'ai reçu hier seulement une longue explication sur les nombreux inconvénients de mettre le « Récit » entre les mains des très jeunes filles, et même de toutes les jeunes filles. Dans une liste de livres qui m'est tombée sous les yeux dernièrement, j'ai lu un grand éloge de « sœur Natalie », avec seulement cette petite observation que ce n'est pas à donner à de très jeunes personnes. Et puis, ces jeunes personnes si bien gardées de ces dangers, à mon avis imaginaires, ne sont pas plus tôt mariées, qu'elles se plongent dans la littérature des romans modernes français, et, n'ayant jamais mis le pied au théâtre, vont voir tout ce qui se joue immédiatement après. C'est un étrange système, et c'est également étrange qu'il réussisse au moins aussi bien que l'autre.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXII (1879-1880)

Mgr de Dreux-Brézé au mariage de sa nièce. — Anxiétés et indécisions. — Détermination de vendre les tableaux de famille.

A M. Grant Duff.

Paris, 23 janvier 1879.

Il faut que je vous remercie sans retard, mon bon ami, du paragraphe que vous m'avez envoyé. Je remercie aussi Lady Reay de l'avoir copié. Le temps a amené de tels changements, et des deux côtés les opinions sont devenues tellement extrêmes, que j'ai perdu depuis longtemps l'habitude que j'avais autrefois d'entendre tous les partis parler de mon père avec justice et vérité. Ces quelques lignes (qui peignent si exactement son caractère, et qui sont si justes et si vraies) sont doublement les bienvenues, et je vous remercie de me les avoir envoyées.

En revenant de Cannes à Paris, Mrs Bishop resta quelques jours dans cette dernière ville et se trouva constamment avec Mme Craven. Son petit *home* de la rue de Miromesnil était à la veille de disparaître. Elle était comme un voyageur fatigué, obligé de repartir pour des pays inconnus. Dans sa touchante humilité, elle écrivait :

Vous n'imaginez pas quelle étrange sensation de soula-

Digitized by Google

gement moral j'ai éprouvée, en vous disant tout ce que je vous ai dit, et en écoutant vos pacifiantes réponses, en plus de la perspective d'un secours réel, aussi nécessaire que l'autre. Croyez-vous, cependant, que cette faible espérance à peine réalisée, m'a causé un plaisir si extraordinaire et si peu familier maintenant, qu'elle m'a surexcitée et empêchée de dormir ? Ceci prouve à quel point j'ai perdu l'habitude de la paix.

A M. Grant Duff.

Paris, 23 mai 1879.

Vous devez me trouver bien ingrate de ne pas vous avoir encore remercié de la belle traduction en vers de la prose poétique de mon Alex. Sont-ils de Lord Coleridge, ou de son frère [1] (mon bon ami jésuite)? Vous m'avez promis de me le dire, et je suis curieuse de le savoir. Une fois, en Angleterre, on m'avait montré une magnifique traduction illustrée de ces lignes. Ces choses me font éprouver une telle reconnaissance que je voudrais n'en jamais distraire mes pensées et pouvoir toujours m'y arrêter.

Je voulais vous écrire tout cela, et plus encore depuis longtemps.

Mais les nombreux mariages qui vont avoir lieu dans ma famille ont absorbé une grande partie de mon temps.

A Mrs Bishop.

Paris, 12 juin 1879.

Le mariage de ma nièce s'est très bien passé. Elle était charmante, jolie, et paraissait heureuse. Son oncle, l'évêque de Moulins (Mgr de Dreux-Brézé), lui a fait présent de sa magnifique robe de noce. En conséquence, le jour qui a suivi celui où on l'a exposée (à la signature du contrat), il est arrivé pour régler son compte, a-t-il dit, portant sous le bras une petite boîte en marqueterie qu'il lui a donnée. Elle contenait vingt rouleaux de 1.000 francs. Il lui a seulement demandé, lorsque sa robe serait payée, de dépenser le reste en une fois, pour un seul objet qu'elle garderait en souvenir de lui. Tant de bonté, de générosité

1. Allusion faite à l'admirable traduction de ce passage du « Récit », « Perles larmes de la mer ».

Digitized by Google

et de grâce, m'ont rappelé qu'il appartenait à l'ancien régime, bien que la solidité du don prouvât qu'il n'était pas sans avoir observé la tendance de cette génération. Il a officié d'un air très saint, très paternel, avec des manières de *grand seigneur*. Vous souvenez-vous de lui à Rome, et de ses vendredis qui se croisaient avec les miens? Et notre cher évêque qui fut si imprudemment impoli à son égard?...

A M. Grant Duff.

Paris, 16 juin 1879.

Nous avons pris la détermination de nous séparer de ces tableaux qui ont une si grande valeur, et auxquels nous tenons tant pour d'autres raisons.....

Mon mari compte aller en Angleterre pour voir s'il y a quelque chance de les vendre, et notre bonne amie, Mrs Bishop, s'en occupe aussi..... Ils peuvent compter parmi les meilleurs de Romney. S'il vous venait à l'idée le plus petit conseil à nous donner là-dessus, faites-le charitablement. Nous n'entendons rien à ces sortes de choses, et de plus, nous n'avons généralement pas de chance.

On avait prévenu M. et Mme Craven que les portraits du Margrave et de la Margravine d'Anspach et le groupe de Keppel et de Berkeley Craven, de Romney, qui leur avaient paru intéressants comme souvenirs de famille, avaient une valeur considérable en Angleterre, où Romney était devenu à la mode. La perspective soudaine de cette vente à un bon prix fut, pour Mme Craven, un inexprimable soulagement. Mais elle sentit profondément le chagrin de se séparer de ces tableaux. Elle reprend son journal le 17 juin, après un intervalle de trois mois pendant lesquels elle avait beaucoup souffert.

Ces magnifiques tableaux, qui sont associés à chacun des souvenirs de ma jeunesse, et plus encore à ceux de ma vie brillante de Naples, sont partis. Je ne les reverrai plus. Après tout, je ne suis pas détachée des accessoires de ma vie passée, et je devrais au moins avoir atteint ce léger degré d'abandon, après de si nombreuses

Digitized by Google

leçons et tant d'efforts. Je dois me laisser conduire sans même désirer savoir où. Après avoir fait de mon mieux, dans ce qui semblait mon devoir, après avoir offert à Dieu toute ma vie et lui en avoir laissé la direction en toutes choses, je dois avoir une foi vive et une humble espérance. Je n'ai qu'à fermer les yeux et à me laisser conduire.

L'hiver, avec ses anxiétés et ses indécisions, a été long à supporter. Mais, après tout, les épreuves ont été peu de chose. Je bénis Dieu de chacun de ses jours, même de ceux qui m'ont paru tristes, pendant leur durée. J'ai vu peu de monde, et comme à l'ordinaire, plus même qu'à l'ordinaire, je n'ai pas vu les personnes dont l'oubli me cause le plus grand chagrin. Adrien a été sérieusement malade, mais Dieu nous l'a conservé, quand lui-même s'était préparé à mourir avec une admirable résignation.

Quand la vie est finie et que nous n'avons pas d'enfants en qui nous la voyons recommencer sous une forme plus belle, peut-être, parce qu'elle est moins égoïste qu'avant, le spectacle de ces destinées transparentes, de ces cercles qui se resserrent ou se dispersent, l'espérance et la confiance avec lesquelles chacun s'embarque tour à tour pour ce voyage vers l'avenir, me causent une grande émotion. Je me sens à la fois heureuse et triste. Triste, par ce sentiment naturel qui déteste la privation et qui aimerait mieux supporter les inquiétudes accompagnant les biens de ce monde, en comptant parmi eux les enfants et la fortune; heureuse, par ce sentiment plus vrai, satisfait d'être libre de liens qui nous attachent à la terre que nous quitterons si tôt, et à laquelle nous nous accrochons trop fortement, même quand nous avons été privés de ce qui resserre le plus ces liens. Oh! chère et vraie liberté de l'esprit et du cœur, puisse-t-elle croître en moi, et me rendre douce, confiante, silencieuse et indifférente aux disputes de la terre.

Simone s'est mariée le 19 juin, et Marie le 24. Toutes deux étaient charmantes dans leurs toilettes de noce et de contrat.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXIII (1880)

Paris. — Le Père Hyacinthe. — Le Père Ferrari et « le Mot de l'énigme ». — La Roche-en-Brény. — Mort du Prince Impérial. — M. de Radowitz. — Montalembert et l'infaillibilité. — Monabri. — Voyage inattendu en Angleterre, Stoke Farm. — Windsor. — Le couvent anglican de Clewer. — Impressions sur Windsor. — Tunbrigde-Wells. — Mrs Jackson et Mrs Leslie Stephen. — Lord Stratford de Redcliffe. — Frognal. — Visite à Chislehurst à la tombe du Prince Impérial. — York-House. — M. Morley. — Weybridge. — Glenham. — Londres. — Joie de retrouver Farm Street. — M. Leslie Stephen et Newman. — Mme La Touche. — Traduction des « Méditations » de Mme Craven. — Lumigny. — Les œuvres du vicomte de Meaux. — Courage de Mme Craven au commencement d'une nouvelle année.

A MISS O'MEARA.

Paris, samedi 29 juin 1879.

Merci, merci de votre souvenir de ce jour, et de la charmante petite *image*. Vous avez deviné que j'avais exactement la même passion pour les *images* qu'il y a soixante ans. Hélas! je ne pourrai pas vous en remercier demain, car avant l'heure de la chère dernière instruction je serai partie. Je vous en prie, écrivez-moi, et donnez-m'en tous les détails à la Roche-en-Brény. Il y a bien des années que je n'avais rien entendu d'aussi parfait comme prédication. Je me souviens d'avoir dit, un jour que le Père Hyacinthe prêchait à Notre-Dame, que j'étais con-

Digitized by Google

tente de l'avoir entendu, mais que je ne reviendrais pas, *car ce n'était pas là le besoin de mon âme.* Je dis juste le contraire des sermons du Père Ferrari. Dans une conversation que nous avons eue ensemble au parloir, il m'a raconté qu'un prêtre lui avait prêté « le Mot de l'énigme », lui demandant de le lire, « comme un livre contenant tout le *venin* du catholicisme libéral ». Il l'a lu d'un bout à l'autre, sans y trouver un mot à redire. Mais n'est-ce pas un exemple curieux de ce que peut vous faire imaginer une idée préconçue? Comme vous le savez, il n'y a pas un passage dans ce livre qui ait le plus petit rapport avec ce fantôme détesté ! Excepté un, et celui-là, je suppose, colore l'ensemble. C'est celui du départ de Lorenzo pour combattre les Autrichiens. C'était la preuve que je n'étais pas une *Codina.* Donc, etc., etc. Lui, le Père Ferrari a été très bon, et j'ai été ravie de notre conversation.

A Mrs Bishop.

La Roche-en-Brény, 7 juillet 1879.

Je suis si contente que vous aimiez l'extérieur de ce petit livre [1]. J'espère que vous en aimerez encore plus l'intérieur, et moins vous le comprendrez, plus il faudra l'aimer. Il est inutile de s'attendre à trouver le bonheur ici-bas, dans ce que nous comprenons absolument. Il n'est pas dans la nature d'un livre comme celui-ci d'être tout à fait compréhensible, et c'est justement la raison qui me le fait aimer. (Ce qu'on trouvera encore plus incompréhensible que tout le reste.)

Je suis encore sous la triste impression de la mort du Prince Impérial. Par quel mystère le seul prince pieux et bon, intelligent et courageux de cette maison, a-t-il été enlevé ainsi ? Quand je considère la destinée de tous les enfants nés aux Tuileries ces cent dernières années, je me demande quelle leçon a voulu donner la Providence par

1. Le livre donné par Mme Craven était un volume des Œuvres de Rusbroch, traduit par M. Ernest Hello. Sur la première page elle écrivit : « Si l'on est incapable de gravir soi-même les hauteurs de la sainteté, il est utile et instructif d'écouter ceux qui les habitent, comme il est utile d'interroger les hommes placés en haut d'une tour sur ce qu'ils voient à l'horizon. »

(« Sœur Nathalie Narischkin », p. 361.)

Digitized by Google

tous ces coups répétés. Ce mystère date réellement de Louis XIV, quand tous les princes les meilleurs de la dynastie des Bourbons disparurent pour faire place au triste souverain dont les vices ont préparé la grande catastrophe de la Révolution. Cela ne veut pas dire cependant que la République nous soit nécessaire, ni qu'elle doive durer toujours. Il vaut mieux ne pas essayer de résoudre cette énigme.

Dans cette circonstance, mon chagrin (car j'ai un chagrin que je n'aurais jamais cru pouvoir éprouver à la mort d'un Bonaparte) est augmenté par la *Cattiva figura* faite par les Anglais à cette occasion. Cela leur ressemble si peu ! Cette tragédie s'expliquera-t-elle jamais ? Le récit que j'en ai lu dans le *Tablet* est le moins honteux de tous, mais il ne dit pas pourquoi le Prince commandait, ni qui l'a envoyé, et pas davantage pourquoi le lieutenant Carey s'est si vite sauvé.

Pauvre homme ! je le plains aussi, car je ne puis croire que son seul motif ait été d'échapper au danger. C'est la plus triste circonstance ajoutée au malheur lui-même. Elle ne cessera pas d'alimenter l'anglophobie des Français. Et pourtant la courageuse détermination du pauvre Prince avait pour but, sans ce fatal dénoûment, de resserrer des liens d'amitié entre les deux nations.

A MISS O'MEARA.

La Roche-en-Brény, 10 juillet 1879.

Oui certainement, je trouve que vous pouvez et devez écrire l'histoire de cette courte vie et de cette mort héroïque et touchante. Après cette triste semaine, quand Mme de Mouchy sera rentrée à Mouchy, je lui écrirai à ce sujet. Maintenant ce serait inutile. Plus j'y pense, plus je suis émue de cette tragédie. Par tout ce qui a été révélé de lui, et en particulier par cette prière admirable, il semble avoir réalisé un idéal de bravoure et de piété qui, couronné par une mort si prompte et si dramatique, suffirait à racheter sa maison, si elle avait un autre représentant, et même telle qu'elle est. — Qui sait ?...

A M. GRANT DUFF.

La Roche-en-Brény, 10 juillet 1879.

J'apprends avec plaisir que vous allez écrire quelque

Digitized by Google

chose sur M. de Radowitz [1] (vous ne m'avez pas envoyé ce que vous avez écrit sur Stein [2], je l'aurais bien voulu cependant).

Dans la lettre de lui que je vous ai citée, il avait la bonté de dire qu'il n'y avait pas quatre personnes au monde qu'il aimât autant que moi. Je n'ai certainement jamais rencontré le même nombre d'hommes aussi remarquables que lui. Mais ses convictions et ses sentiments religieux à la fois si profonds, si solides et si poétiques, et qui m'ont fait comprendre et admirer la perfection de son intelligence, ont justement prévenu contre lui cette école qui a si bien dirigé contre sa mémoire *la conspiration du silence*. Il sera généreux et très intéressant de rompre ce silence. Si j'avais été à Paris, j'aurais parcouru les rares lettres qu'il m'a écrites pour voir si elles ne contenaient rien qu'on puisse publier. Mais je pense que votre article sera fini longtemps avant que j'aie regagné mes pénates que nous n'abandonnons pas pour le moment.

A MISS O'MEARA.

La Roche-en-Brény, 25 juillet 1879.

J'ai écrit aux Mouchy, et je vous enverrai leur réponse dès qu'elle arrivera. Je ne crois pas, cependant, qu'ils possèdent de documents. Dans leurs premières lettres, ils disaient qu'aussi aimable et bon que fût le Prince Impérial, ils n'avaient pas l'idée de ce qu'il était réellement avant de connaître ce qu'a révélé sa mort. Avez-vous lu le discours funèbre du Père Galleway ? Il est si beau, que j'en ai demandé plusieurs exemplaires. J'allais vous en envoyer un, quand j'ai pensé que Geraldine avait dû le faire. Si je me trompe, j'en tiens un à votre disposition.

1. M. de Radowitz était ministre de Prusse à Carlsruhe quand M. Craven était secrétaire de la légation anglaise. Il devint ministre des affaires étrangères en Prusse en 1849. C'était un soldat et un diplomate distingué, un homme d'une piété et d'un honneur austères. Né en 1797, il mourut en 1853. Le touchant tribut payé à sa mémoire dans le « Récit d'une sœur », n'aura pas été oublié par les lecteurs de Mme Craven.

2. Henrich F. Stein, né en 1757 et mort en 1830. Par ses efforts, il fut l'initiateur du réveil de la Prusse, après les humiliations que lui avait fait subir Napoléon.

Digitized by Google

J'ai maintenant un autre travail à vous proposer, pour lequel vous trouverez j'espère le temps nécessaire, et que vous ferez bien, je le sais.

C'est une notice pour le *Catholic World*, sur le livre de M. de Meaux : « Luttes religieuses du XVIe siècle ». Il est très intéressant, et place le sujet dans sa vraie lumière. Ce sujet n'a pour ainsi dire jamais été présenté aux protestants. Peu d'historiens catholiques ont été de bonne foi dans le récit de cette période, et les protestants n'ont jamais essayé d'en parler. Cela ferait un immense plaisir à Mme de Meaux, et je serai très contente si vous trouvez que ce travail vaut la peine d'être entrepris.

M. Field [1] (qui est venu ici mardi) désire beaucoup qu'on fasse connaître cette œuvre en Amérique. Dieu vous bénisse, chère Katheleen ! Je suis heureuse de vous dire qu'Auguste se distrait beaucoup en Angleterre. Ce mot ne s'applique pas au coup d'œil magnifique des funérailles du Prince. Il a tout parfaitement vu, étant placé (avec Lady Lansdown dont il était chargé) sous un arbre à côté de Camden Garden, hors de la foule. C'était très intéressant et très touchant. Dans cette circonstance, la reine a montré du tact, de la dignité et du cœur. Elle a manifesté comme il convenait sa volonté royale. Pour toutes ces raisons, je l'aime plus que jamais. Auguste a aussi assisté à une petite fête donnée par les jeunes garçons à Edgbaston, au cher cardinal Newman. Elle s'est terminée par des discours et des ovations. Sous d'autres rapports il (mon mari) emploie bien son temps, et je suis plus satisfaite qu'à l'ordinaire, loin de lui. Je sens qu'il est avec des amis et se distrait, au lieu de rester seul dans son cabinet (qu'il aime tant et dont il est si difficile de le faire sortir).

Dans une lettre à miss O'Meara, datée de Monabri, Mme Craven écrit, à propos de cette parole si souvent répétée, que Montalembert n'avait pas accepté l'infaillibilité (qui ne fut décrétée que quatre mois après sa mort) :

Je puis dire qu'en dépit de son aversion pour le parti

1. Un Philadelphien bien connu des hommes de lettres en Amérique et en Angleterre.

Digitized by Google

qui la désirait et l'appelait particulièrement, l'idée de ne pas se soumettre de cœur et d'âme à ce qui serait décrété n'est jamais entrée dans son esprit. « Que ferez-vous si la définition a lieu? » — « J'obéirai, » était sa réponse continuelle. De plus, il n'a jamais pensé que le concile ne fût pas libre. Au contraire, il soutenait que jamais un concile n'avait joui d'une plus grande liberté. Aussi, quand on avança que le gouvernement français pourrait intervenir par son ambassadeur à Rome pour empêcher la définition, il exprima très carrément sa désapprobation, et déclara que ce procédé serait la négation et la contradiction des idées qu'il avait soutenues et défendues toute sa vie. Ayant tout cela dans l'esprit, l'indignation exprimée dans la lettre en question se rapportait, il faut le comprendre, au ton ultra-subversif qui a prévalu dans une certaine presse à ce moment-là. Elle se rapportait encore à la flatterie étrange et déplacée de quelques journalistes paraissant réclamer l'extension de la puissance du Pape, à un degré qui n'a jamais existé, et auquel n'ont jamais songé ceux dont la mission était de penser, de conseiller ou d'agir dans cette question. Après tout, les paroles du décret ont prouvé que cette notion n'avait été qu'une des nombreuses idées qui ont agité l'opinion publique, avant que le concile ait prononcé. Aucune d'elles ne pouvait subsister, du moment que le Pape, sous l'inspiration du Saint-Esprit, avait décrété une vérité infaillible. Après quoi, la doctrine telle qu'elle existe, est devenue pour nous un acte de foi.

Cette lettre de Montalembert peut être lue par tous; car, hélas! ses ennemis (dans l'Eglise et au dehors) se sont empressés de la publier. Elle est encore donnée *in extenso* dans l'ouvrage remarquable de M. Emile Ollivier, « l'Eglise et l'Etat au concile du Vatican ».

Je vous en prie, lisez dans le second volume d'Ollivier tout ce qui concerne Mgr Darboy.

A Mrs Bishop.

Monabri, 11 août 1879.

L'impératrice Augusta vient de passer trois jours ici, elle part demain. Bien qu'elle soit la meilleure des femmes, et qu'elle fasse tous les efforts possibles pour ne

Digitized by Google

causer aucun dérangement, vous supposez que sa présence dans ce petit chalet change quelque peu notre vie habituelle très tranquille. Dans notre temps, c'est de plus une responsabilité de recevoir sous son toit des personnages royaux. Elle est la meilleure amie de mon amie, mais ces augustes visites entraînent toujours une certaine préoccupation.

Le lecteur se souviendra que Mme Craven avait alors soixante-douze ans, et que les changements inattendus dans ses projets ne lui étaient pas moins déplaisants qu'auparavant. Le 17 octobre 1879, elle écrivait dans son journal :

The Whims Weybridge.

Quel changement ! Et quel déplacement inattendu !... Ayant quitté Paris le 30 juin pour la Roche-en-Brény, j'ai joui là du repos que j'y trouve toujours, repos augmenté par des conversations d'un délicieux intérêt. Je suis arrivée à Monabri le 3 août. Je comptais y rester jusqu'au 4 octobre, mais avant le 20 août une lettre d'Auguste me demandait de le rejoindre en Angleterre. L'idée de cette visite inattendue et de ce changement de projets m'a follement agitée. Cela paraissait être le commencement d'une installation définitive en Angleterre, quand nous quitterons Paris au mois d'avril prochain.

« Tout passe et tout s'efface. » J'ai déjà oublié mes craintes et mon ennui, bien qu'ils m'aient fatiguée dans les dernières semaines de mon séjour à Monabri. J'ai quitté ma chère princesse le 15 septembre. Etant à Paris le 16, j'en suis repartie le 18 pour Londres. Ma première impression a été causée par le contraste entre l'air si clair de Paris, et le temps glacial et sombre par lequel je suis arrivée à la gare de Charing Cross, où la foule était si compacte et le désordre si grand, que j'ai eu beaucoup de difficulté à retrouver Auguste. Nous nous sommes enfin rejoints, et il m'a conduite dans son petit appartement près de Pall Mall. Cela m'a vivement rappelé le passé lointain, quand j'arrivais en Angleterre avec mille espérances, éprouvant fortement l'attrait qu'elle m'inspirait dans ma jeunesse, attrait que j'éprouve encore. Maintenant que

Digitized by Google

ces espérances se sont évanouies et que nos amis sont presque tous morts, nous nous trouvons vieux et pauvres au milieu des scènes familières que j'ai contemplées pour la première fois dans tout l'éclat de ma jeunesse, et quand les dons de la fortune et du bonheur semblaient nous appartenir. Il y a trop à écrire, et mes pensées se pressent trop rapidement pour les exprimer. Arrivés à Londres le 18, nous sommes partis le 20 pour Stoke Farm, autrefois la propriété de Lady Molyneux et de ses sœurs, les filles de Lord Sefton. Elle appartient maintenant à leur nièce Lady Alexander Lennox, qui a épousé un frère du duc de Richmond actuel. Le confort particulier qu'on trouve dans les habitations anglaises m'a reposée en quelque sorte, et cette petite maison contenait plus que du bien-être ; car le Saint Sacrement est là, dans une chapelle que les propriétaires viennent de faire arranger. Rien ne manque pour renforcer la piété. J'y ai eu des moments de calme véritable, et j'ai senti se réveiller en moi l'intérêt que je prends toujours aux événements du jour, surtout en Angleterre, et qui distrait facilement ma pensée de mes inquiétudes personnelles.

Le 24, je suis allée à Windsor, à une demi-heure de Stoke, avec Mary Ponsonby. Elle m'a conduite dans sa voiture à la tour normande du château, dans laquelle elle habite.

Pendant qu'elle se trouvait dans ces environs, Mme Craven visita le couvent de Clewer. Elle y trouva bien des choses qui la surprirent et qui l'affligèrent. « Des fantômes et point de réalités. » Elle ne fut pas plus satisfaite d'une église voisine « où », écrit-elle, « l'illusion était complète, depuis le bénitier jusqu'au chemin de croix. Seulement », ajoute-t-elle, « il faut avouer qu'au point de vue du goût et du soin, nous permettons souvent à nos imitateurs de nous surpasser ».

En quittant Windsor, elle écrit :

Ceux qui veulent comprendre d'un coup d'œil en quoi consistent le charme et la grandeur de l'Angleterre, doivent s'arrêter et réfléchir à tout ce qu'on voit de cette tour nor-

Digitized by Google

mande. A droite la Tamise et les prairies qu'elle traverse, les arbres splendides, la verdure et les fleurs, l'art consommé avec lequel on conserve les anciens souvenirs en leur laissant leur caractère et en leur enlevant leur tristesse, tels sont les traits qui donnent la beauté au paysage anglais. A Windsor, les yeux sont charmés par la perfection de ces conditions ; que l'on considère la vue lointaine ou les constructions plus rapprochées du collège d'Eton, dont l'aspect est aussi caractéristique que les visages des jeunes gens qui reviennent des vacances. On dit, et je le crois, qu'on s'occupe davantage de leurs esprits et de leurs corps que de leurs âmes. Mais un regard superficiel ne peut rien contempler de plus satisfaisant que le mélange de courage et de bonnes manières, de distinction et de simplicité que possèdent la plupart de ces jeunes garçons de quinze à dix-huit ans. Plusieurs d'entre eux ont conservé le type d'une beauté héréditaire dans certaines grandes familles.

Et puis, la magnifique chapelle de Saint-Georges, les fossés du château transformés en jardins et le château lui-même avec tout ce qu'il rappelle, ont une signification permanente. Dans cette belle journée, la vue de ma fenêtre m'a emportée bien loin de notre monde *démocratisé* et plus loin encore de tous les dangers du présent. Comment sympathiser avec les nombreux Anglais qui, sollicités par je ne sais quelle satiété de bien-être politique, s'enthousiasment pour des théories qui nous ont conduits en France où nous en sommes ? Il est de règle parmi les catholiques anglais de dire que la France étant un pays catholique, l'Angleterre, pays protestant, ne peut prospérer davantage. C'est une manie des libéraux, volontairement aveuglés et absolument ignorants du véritable état des affaires en France et de la signification de certains mots. Quelle qu'en soit la cause, qu'ils soient catholiques ou libéraux, je n'ai jusqu'à présent rencontré que des *francomanes* en Angleterre.

En quittant Windsor, nous sommes allés à Tunbridge Wells, où j'ai passé une heureuse semaine avec Mrs Bishop, une catholique qui me comprend et pense comme moi. Pendant que j'étais là, j'ai fait quelques expériences curieuses, et j'ai pu juger des nouveaux ravages produits dans la religion par la science étroite et insolente de la recherche incrédule.

Digitized by Google

Mrs Jackson, une sœur de Lady Somers et la mère de M. Leslie Stephen, est une personne intéressante et distinguée. Elle se rattache à sa foi avec toute la tendresse de son cœur et par la véritable élévation de son âme. Mrs Leslie Stephen possède une beauté particulière, qui appartient plutôt à d'autres temps. Sa tante, Mrs Cameron, qui a élevé la photographie jusqu'à la hauteur de l'art véritable, a usé et presque abusé de ses traits magnifiques dans une série de compositions inspirées par les poèmes de Tennyson. Elle reparaît souvent dans les personnages des « Idylles du roi »[1]. Ces photographies m'ont fait rêver de ce monde idéal. Je veux me replonger dans l'étude de cette poésie que j'ai trop négligée. De notre temps, ce n'est pas une mauvaise chose de vivre avec le roi Arthur et ses chevaliers, et de recommencer une fois de plus le pèlerinage pour la défense du Saint-Graal.

C'est étrange de voir cette splendide créature moderne faisant revivre le moyen âge. Pendant mon séjour à White House, j'ai revu l'excellent Lord Stratford de Redcliffe. Il a quatre-vingt-treize ans, et il est toujours le même, plus calme et plus serein qu'autrefois. Il m'a intéressée par la vigueur de son intelligence, et m'a édifiée par la pieuse énergie avec laquelle il parle de sa fin. Son habitation de Frant Court est délicieuse. La maison a un cachet particulier. Elle est tout entière dans le style de la reine Anne. La vue charmante de la maison s'étend au delà des premiers plans ondulés entourés de bois magnifiques.

Après White House, nous sommes allés chez Lord et Lady Sydney à Frognal, et j'ai retrouvé là les vieux souvenirs et les vieilles habitudes du passé. Rien n'était changé. C'est toujours le même raffinement, le même confort simple, la même prospérité et le même bonheur. De tous mes amis, Lord et Lady Sydney sont ceux qui ont été le plus continuellement heureux. S'aimant tendrement, ils font le bonheur l'un de l'autre. Les années n'ont fait qu'augmenter l'importance de leur situation. C'est une position à la cour sans doute ; mais elle convient à leurs goûts, et occupe

1. Bien que les portraits faits par Mrs Cameron de Mrs Leslie Stephen soient les plus belles et les plus réussies de ses photographies, Mme Craven se trompait en croyant que Mrs Stephen avait posé pour les illustrations du poème de Tennyson.

Digitized by Google

Lord Sydney par des devoirs qu'il remplit mieux que personne. Il y a gagné tant d'amis, qu'il garde sa place même maintenant qu'il n'est plus Lord chambellan, son parti n'étant pas aux affaires.

J'aime à retrouver cette vie calme et prospère telle qu'elle était autrefois. Sans être riches, mes amis sont à l'abri du plus léger risque de difficultés pécuniaires.

A part la beauté et la jeunesse qui se sont enfuies de cette maison petite mais parfaite, rien n'y est changé, et il est facile d'y vivre dans une sorte de retraite. Je dis une sorte : car si la maison ne peut contenir beaucoup de monde, on a la présence continuelle de six ou sept amis ou parents, qui vont et viennent chacun son tour. Le cercle des intimes, qui ne peut jamais être nombreux, est toujours agréable, et quand je veux me faire une idée exacte du mot « cosy », je pense toujours à Frognal.

Pendant que j'étais là, j'ai beaucoup entendu parler de la mort du Prince Impérial. Chislehurst est tout près, et ils y passent une grande partie de leur temps. On m'a raconté cette tragédie dans ses plus petits détails. Lord Sydney nous a conduits à l'église. Là j'ai vu, en face du grand sarcophage de granit dans lequel sont les restes de son père, la bière du pauvre jeune Prince couverte de drapeaux et de fleurs, attendant l'achèvement de la chapelle que sa mère fait construire pour lui, dans la même petite église. Bien des pensées se sont succédé en face de ces deux bières. Je n'ai ni le temps ni le désir de les écrire, mais j'ai compris à quel point le jeune Prince avait su gagner l'affection de tous ceux qui l'approchaient, et combien l'indignation contre Carey est générale parmi ceux qui sont revenus du Zululand. La cour martiale l'a acquitté, mais pas un de ses camarades n'a ratifié cette décision.

En quittant Frognal, nous nous sommes rendus à York House pour voir M. et Mrs Grant Duff. J'ai trouvé là d'étranges contrastes. Malgré les opinions qui dominent dans ce milieu, j'y rencontre une sympathie pour mes chers souvenirs qui n'existe nulle part au même degré, et qui a fait naître notre sincère amitié.

M. Morley, le célèbre écrivain et un des notables du parti avancé, se trouvait là. Il est agréable et naturel. Comme tous les ultra-libéraux, il est *francomane*, et juge

Digitized by Google

son dix-huitième siècle, dont il est amoureux, d'une façon très inexacte.

J'ai pu mesurer la distance qui sépare nos opinions, en lisant après notre rencontre son livre sur Burke. Son style est presque égal à celui de Burke lui-même. Il est juste, en grande partie, dans son appréciation du talent et de la personnalité de ce grand homme, et s'élève à la hauteur du caractère qu'il décrit. Mais quand il en arrive là où Burke brille tellement par sa claire vue et son jugement sur la Révolution française, tout change, et l'écrivain prend la couleur du système qui gouverne les libéraux libre-penseurs, dont il fait partie. Les crimes de la Révolution sont représentés comme l'exagération momentanée de sentiments justes en eux-mêmes. Les prévisions de Burke si terriblement réalisées ne sont que l'exagération de son esprit de parti... etc. En Angleterre, il y a dans le radicalisme et l'athéisme une certaine bonne foi qui rend moins odieux, sinon moins dangereux, ceux qui les enseignent, parce qu'ils ne sont pas possédés, comme dans les autres pays, d'une haine particulière pour le catholicisme. Leur indignation contre la persécution subie par les catholiques est égale à la nôtre, et sur ce point John Morley est noblement éloquent.

J'ai rencontré d'autres personnes à York House, mais je n'ai fait aucune connaissance aussi intéressante que celle-là.

Et maintenant, nous voici revenus dans ce charmant cottage de Lord et Lady Enfield à Weybridge. Nous avons vue sur un jardin rempli de fleurs, au delà sur les arbres et la bruyère de Saint-George's Hill, et les souvenirs du passé abondent. Qu'il semble loin et que tout paraît fini ! Le rêve d'un retour en Angleterre pour y terminer nos jours ne se réalisera pas. Nous avons vu près de Stoke un cottage charmant qui se nomme « Uplands », où nous pourrions nous arranger l'intérieur qui nous conviendrait. Mais il n'est pas question pour nous d'en voir ou d'en choisir un. L'unique considération qui doive nous guider nous oblige à rester tranquillement en France, parce que nous y sommes. Tout ce que nous pouvons entendre dire à ce sujet, confirme la sagesse de cette résolution. De plus, la décision ne dépend pas de moi. En tout, je cherche à éloi-

Digitized by Google

gner les tristes pensées sur notre position, pensées évoquées par les demeures charmantes de nos amis, et dans lesquelles nous nous sommes trouvés. Au milieu d'eux, nous semblons avoir la destinée des feuilles mortes emportées par le vent, et qui ne peuvent se fixer nulle part.

Il vaut mieux ne pas s'arrêter à ces pensées, ou songer à d'autres qui ont plus de chance. Je veux plutôt me souvenir du nombre considérable de ceux qui souffrent davantage, et me rappeler que celui que Dieu traite avec le plus de rigueur n'est pas le plus malheureux.

Glenham, 22 octobre.

Je suis ici chez Lord et Lady Stanley Errington, autre exemple de vie calme et paisible. Après bien des croix, la fortune leur a porté d'amples moyens de confort matériel. La maison est comme beaucoup d'autres habitations anglaises, datant de cent cinquante ans : laide à l'extérieur, et à l'intérieur le comble du bien-être simple et complet.

Bertrand et Loulou sont ici, ils paraissent heureux, Dieu merci.

Londres, 1er novembre.

J'ai retrouvé Farm Street et le Père Gallway avec joie. Après tout, et malgré mon vieil amour pour l'Angleterre, qui s'est réveillé et me fait dire comme dans la romance : « Pourquoi ai-je oublié que je ne l'aimais plus? » il me tarde de reprendre ma vie pour terminer mon travail et me retrouver près de Dieu. Cette vie nomade m'en sépare, car à la campagne, et même à Londres, je n'étais près d'aucune église, et j'étais souvent privée de toute ressource religieuse. Nous partons dans un jour ou deux, n'ayant rien accompli, ou du moins rien conclu. Que Dieu soit béni et remercié des plaisirs qu'il m'a donnés et de la force qu'il m'a accordée quand j'en avais besoin.

A Mrs Bishop.

8, Suffolk Street, vendredi.

Le retour de la campagne, où tout est agréable et gai, dans ce triste appartement, et la considération de nos plans à venir, m'a produit un effet déprimant dont je suis honteuse.

Digitized by Google

Je suis honteuse de souffrir impatiemment d'une épreuve qui est, après tout, bien moins lourde que celles de beaucoup d'autres.

J'ai particulièrement honte de subir l'influence des choses extérieures, et de n'avoir pas les mêmes pensées, quand je regarde les arbres et les fleurs, qu'en face d'un grand mur noir en briques. Est-ce trop ou pas assez d'imagination ?... Puisse la fête bénie de demain, porter avec elle la paix de l'esprit et le repos moral..... Pour le moment, je lis le livre de M. Leslie Stephen sur Newman. C'est singulier à quel point ce genre de lecture renforce ma foi, tandis que les écrits de quelques-uns de mes pareils sont presque une tentation dans certains cas. Ce premier effet ne vient pas cependant d'un esprit de contradiction, mais d'une compréhension très nette des paroles qui promettent aux pauvres et aux petits la science refusée aux savants.

Et M. Leslie Stephen est tellement savant, tellement sûr qu'il n'y a rien au-dessus de ce qu'il sait, et que le bonheur de l'humanité est entre les mains de ceux qui pensent comme lui! Quand nous promettront-ils de supprimer la mort et les souffrances, et d'empêcher l'amour, l'espérance et l'ambition de nous échapper ?

Tant que ces bagatelles ne seront pas vaincues par leurs systèmes, les dures paroles de Newman sur la misère et l'obscurité de la vie resteront les vraies, au moins pour un certain côté de la destinée de l'homme qui ne peut jamais changer. Mais il y en a un autre qu'il a magnifiquement décrit, et qui élève cet homme à une dignité et un bonheur auprès desquels (même dans ce monde) les bénédictions promises (et qui ne se réalisent jamais) par les positivistes et les athées, sont vraiment bien peu de chose.

A Mrs Bishop.

8, Suffolk Street, dimanche.

Merci et plus que merci à Mme La Touche [1]. Je ne suis

1. Mme La Touche de Harristown, en Irlande, cousine de Mrs Bishop. Elle contribua largement à la traduction des « Méditations » de Mme Craven, avec un talent littéraire apprécié par l'auteur, comme on peut s'en rendre compte.

Digitized by Google

pas seulement reconnaissante, mais tout à fait surprise qu'elle vous aide dans ce travail [1]. C'est un secours inestimable que j'apprécie plus que je n'ose le dire, car elle peut ne pas me trouver capable de juger de la beauté de sa traduction. Je n'ai pu m'empêcher de sourire de votre supposition que Lady Georgiana Fullerton aurait pu vous enlever ce travail. Je lui en ai lu une partie, et je ne crois pas qu'elle l'approuve (bien qu'elle soit trop bonne pour le dire). Mais j'ai trop à cœur la raison qui me le fait entreprendre pour y renoncer facilement !

Cependant, je pense comme elle ! Les femmes ont si peu d'autorité dans ces matières, que l'effet, et par conséquent le bien que ces pensées peuvent produire, sont annulés par le seul fait qu'elles viennent de nous. Lady Georgiana trouve que le bien produit par cette méditation journalière écrite est douteux ! En réalité, c'est aussi mon opinion. Même en écrivant celles-ci, je leur ai bien souvent substitué des réflexions mentales. Je faisais ma méditation tous les matins, et ceci en plus, comme exercice spirituel *ad libitum*.

Dans la lettre suivante, Mme Craven parle de l'œuvre remarquable de M. de Meaux sur « les Luttes religieuses en France au XVIe et au XVIIe siècles ». Il était bien utile que les historiens anglais entreprissent sérieusement de corriger le faux aspect donné à ces transformations par des hommes qui, au détriment de la vérité, et avec un patriotisme mal entendu, défendaient le schisme anglais et ses conséquences politiques.

A MISS O' MEARA.

Lumigny, mardi, décembre 1879.

Je suis contente que M. de Meaux [2] ait tout à fait apprécié votre excellent article. Croyez-vous que je n'ai complètement achevé la dernière partie de cet intéressant travail, que depuis mon arrivée ici ? Si je l'avais pu à temps, je

1. La traduction des « Méditations », qui allait paraître.

2. Le vicomte de Meaux a publié, depuis « les Luttes religieuses », deux volumes sur la réforme. (Il a épousé Mlle de Montalembert.)

Digitized by Google

vous aurais signalé deux points sur lesquels vous auriez pu insister utilement. Premièrement, une comparaison entre la manière dont les protestants ont été traités en France par Henri IV et tout ce qu'on a infligé aux catholiques en Angleterre. Deuxièmement, la conduite antipatriotique des protestants français, qui furent traîtres à leur pays, et le dévouement, le patriotisme et l'héroïsme des catholiques anglais, et dans tous les temps, malgré la cruauté des souverains et des parlements.

A M. Grant Duff.

Lumigny, 18 décembre 1879.

Merci de ce petit mot en anglais, de ma chère petite Alex. Il me rappelle tant la façon dont elle le parlait et l'écrivait : avec beaucoup de fautes et un mauvais accent, mais de façon à exprimer si clairement ce qu'elle voulait dire ! Autrement elle le connaissait bien. Elle comprenait tout à fait ce qu'elle lisait, et se délectait dans la poésie anglaise.

Hier au soir, je lisais l' « Imitation » et je remarquais à quel point les paroles de ce bon vieux moine du treizième siècle s'appliquent à mes sentiments actuels, et décrivent la vie intérieure de chacun de nous, si nous prenons la peine d'y réfléchir.

Elles sont aussi vraies aujourd'hui qu'alors. Et pourquoi changeraient-elles, puisqu'elles s'appliquent à ce que ni le temps ni le progrès ne peuvent détruire ? Ce vieux moine n'était qu'un moine, et Dante était en même temps le plus grand génie du monde. Il commettait cependant mille erreurs en astronomie, géographie, etc. Erreurs que le temps a corrigées. Mais rien n'a changé dans l'âme et dans le cœur de l'homme. Ce qui le touchait autrefois, le touche maintenant, et nous continuons à lire l' « Imitation » comme si on venait de la publier pour la première fois. Alors !..... Y a-t-il un plus grand livre que celui-là ?... . Il faut que je vous quitte à la hâte !... Dieu merci ! allez-vous dire, et avec raison. Cela vaut autant, la cloche du déjeuner sonne.

Le passage suivant se trouve à la dernière page du journal de Mme Craven en 1879.

Digitized by Google

Paris, 31 décembre 1879.

Je veux seulement ajouter quelques lignes à ce que j'ai écrit précédemment, pour dire que rien n'est changé dans mes inquiétudes de l'année dernière. Je suis forcée de comprendre que la seule chose pour moi est de supporter mon incertitude avec confiance et foi, et de compter de plus en plus sur la main qui, seule, peut me guider.

Depuis mon retour de Londres, j'ai eu un mois de repos à Lumigny, en écoutant le bruit si agréable à mes oreilles, d'une famille nombreuse. J'ai vécu de la vie que je préfère à toute autre, la solitude dans l'après-midi, et la soirée au milieu des miens, autour du feu, dans le grand salon. Les circonstances qui me peinent existent toujours, mais elles cessent de me froisser. Que de fois, dans la vie, n'avons-nous pas l'occasion de dire : « Seigneur, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font. »

Comment pourrions-nous hésiter à les répéter de tout notre cœur, quand nous nous souvenons de quelle façon ces paroles ont été prononcées pour notre instruction ? Et maintenant, me voilà encore dans les réalités et les difficultés pressantes de notre vie. Oh! mon Dieu ! aidez-nous ! C'est toujours mon cri, comme saint Pierre, et je m'accroche, comme lui, à celui qui peut seul me faire traverser cette grande vague d'agitation et de tristesse qui, encore une fois, passe sur ma tête. Mon Dieu ! je vous aime, et je veux vous aimer davantage. C'est le dernier mot que je veux écrire cette année.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXIV (1880)

But de Mme Craven en publiant ses « Méditations ». — Difficultés pécuniaires. — Projet d'aller habiter Versailles. — Mme de Vallombrosa. — Traité de Mme Craven avec son éditeur.

Ce fut peut-être à ce moment de son existence que Mme Craven donna le plus grand exemple d'oubli d'elle-même, et sacrifia le plus ses goûts et ses sentiments en se décidant à publier les pensées intimes qu'elle avait notées de temps en temps, entre 1852 et 1860. Ces pensées furent écrites dans le but d'entretenir son union avec Dieu, et sans aucune intention d'instruire ou de conseiller les autres. On dit cela quelquefois pour excuser un certain égoïsme qui existe forcément dans toute révélation personnelle. Mais pour Mme Craven, sa préface explicative est absolument vraie.

Elle accomplissait un sacrifice. Car si elle avait écrit pour d'autres que pour elle-même, elle eût arrangé ses pensées avec plus de suite, et sous une forme plus persuasive. Les leçons qu'elle avait reçues seraient, elle l'espérait, plus utiles qu'un conseil direct à ceux qui sympathisaient avec elle. Cependant, ce ne fut pas le motif qui la décida.

Elle avait auprès d'elle, depuis plus de vingt ans,

Digitized by Google

deux serviteurs dévoués dont la fidélité ne s'était jamais démentie. Elisa Thorpe et Luigi Senatore avaient suivi leurs maîtres dans toutes leurs périgrinations, et le grand désir de M. et Mme Craven était d'assurer leur sort, quand eux-mêmes disparaîtraient. Mais depuis 1879 leur situation ne permettait plus d'espérer qu'il fût possible de réaliser ce désir.

Mme Craven résolut de mettre de côté pour Elisa le profit de la vente de ses « Méditations. » Ses lettres témoignent de l'impatience nerveuse qu'elle éprouvait à ce moment. Les « Méditations » furent très généralement approuvées en France, et le but de Mme Craven fut rempli. La traduction anglaise n'eut pas autant de succès. Mais la générosité de sa maîtresse fut perdue pour Elisa, car elle mourut la première.

Mme Craven avait espéré faire un arrangement avec ses éditeurs, et changer en un revenu fixe ses droits d'auteur. Elle et son mari, craignant que la vie de Paris ne leur devînt trop coûteuse, pensaient à s'établir à Versailles. L'influenza avait beaucoup affaibli Mme Craven. Elle se comparait souvent au musicien sourd de saint François de Sales, qui jouait, pour le plaisir de son maître, d'un instrument dont il n'entendait pas le chant.

Le 8 février, elle terminait ainsi une lettre à Mrs Bishop :

Nous attendons demain quelqu'un qui vient estimer les jolies choses de valeur qui nous restent, et nous nous déciderons probablement à nous en séparer. En tout cas, cela facilitera notre déplacement.

Je joue le rôle du musicien sourd de saint François de Sales en écrivant mes méditations, qui expriment la vérité telle qu'elle doit vivre dans mon cœur, dans mon âme et dans mes actions. Et de même, quand je vous dis que je me raccroche à tous ces souvenirs du passé, dont pas un seul ne disparaît sans que j'en souffre une angoisse. Et pourtant ! est-ce à ceux qui possèdent de jolies choses, et qui vivent à leur aise entourés d'une société agréable, que la grâce et les bénédictions sont promises ?

Digitized by Google

Je sais parfaitement ce qu'il faut en penser, et je suis beaucoup moins excusable qu'une autre d'éprouver ce que j'éprouve.

A Mrs Bishop.

Paris, 25 février 1880.

Je suis restée longtemps silencieuse, parce que j'espérais qu'en attendant quelques jours, — quelques heures même, — j'aurais pu vous dire que deux choses étaient décidées favorablement. En particulier, que j'avais fait un bon arrangement avec Didier. Mais... je ne puis tarder plus longtemps à vous remercier de votre bonne lettre, et de tout ce que vous me dites vous concernant. Mme de Vallombrosa est certainement le beau idéal de la mondanité et de la sainteté combinées. — Combinaison que je n'ai pas à blâmer, car dans une certaine mesure et dans un autre temps de ma vie, je crains d'avoir mérité le même reproche. Un jour, Carlyle (Thomas Carlyle) me dit avec son gros accent écossais « Il y a en vous un mélange de mondanité et de sérieux qui me plaît beaucoup. » Depuis, j'ai réfléchi à ces paroles avec moins de satisfaction que je ne les avais entendues, et j'ai senti que le bien, pour être bien, ne devait pas être mélangé.

Je suis terriblement fatiguée, moralement et physiquement. Le temps est toujours très froid et je ne peux pas reprendre mes forces. Nous commençons à emballer. Des caisses et des caisses de livres et d'autres choses ont quitté la maison. Le soulèvement est commencé, et nous n'avons pas l'unique consolation de savoir où nous irons, quand nous partirons, et où, par conséquent, nous pouvons attendre le repos. Dernièrement, beaucoup de choses m'ont fait sentir l'aide de Dieu, dans les affaires spirituelles et matérielles. Je suis donc faible et coupable de me laisser abattre par un petit échec, qui n'est rien après tout, comparé à ce que nous avons subi d'une façon ou d'une autre.

A Mrs Bishop.

Paris, 6 mars 1880.

Vous désirez en savoir un peu plus long sur mon traité

Digitized by Google

avec Didier. Et bien ! pendant six ans (après lesquels on doit le renouveler) il m'assure 240 livres par an, en plus de ce que je publierai de nouveau, ce pour quoi il me paiera comme pour mes autres ouvrages. Donc, si je suis vaillante, je puis beaucoup augmenter les 240 livres. Voilà où j'en suis ! C'est assez, non seulement pour me rendre indépendante, mais pour me permettre de contribuer à quelques-unes de nos dépenses générales... La certitude de ne plus être obligée d'écrire pour assurer cette indépendance me cause une agréable sensation de repos... Mon cœur a recommencé à battre sans cesse, et je n'ai pas du tout de sommeil. Mes nerfs ont été si éprouvés, que cette goutte d'eau a été trop pour eux. Mais cela passera.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXV (1880)

Admiration de Mme Craven pour Fanny Kemble. — Publication de « la jeunesse de Fanny Kemble ». — M. et Mme Craven s'installent rue Barbet-de-Jouy. — Séjour à Rochecotte. — Mme de Castellane et le prince de Talleyrand. — La vie de Talleyrand, par Mgr Dupanloup. — Paris. — Expulsion des Pères jésuites de la rue de Sèvres. — Opinions politiques de Mme Craven sur les affaires d'Irlande. — Le Home Rule. — Liberté des catholiques en Angleterre.

A propos de la publication des « Souvenirs de ma jeunesse », de Mrs Kemble, Mme Craven parle de cette ancienne amie avec laquelle M. Craven jouait la comédie en 1830. Mrs Kemble avait déclaré que M. Craven était le plus parfait amateur qu'elle eût jamais rencontré. Quand on joua la traduction d' « Hernani » à Bridgewater House en 1831, M. Craven prit le rôle principal, et Mrs Kemble celui de Doña Sol. Peu de temps avant sa mort, on demandait à Mrs Kemble ce qu'elle pensait de Mme Craven ; elle répondit : « C'était une catholique romaine, pieuse et sincère. Ses livres ont été écrits avec un profond sentiment religieux et le désir d'influencer ceux qui pensaient autrement qu'elle dans les questions de religion... Les splendeurs et les réalités de sa foi étaient tellement vivantes dans son âme, qu'elle éprouvait le désir de faire partager aux autres ses convictions profondes. »

Digitized by Google

Le tribut payé à l'œuvre de Mrs Kemble par Mme Craven, et publié sous ce titre : « La jeunesse de Fanny Kemble », n'est pas moins une justification de l'actrice qu'une amicale notice de la femme. Elle parle avec enthousiasme de la façon dont Miss Kemble interprétait Shakespeare dans ses lectures et dans ses pièces.

« Elle fascinait tellement l'auditeur, qu'elle lui montrait les paysages qu'elle décrivait, lui faisait entendre le bruit de la mer et le grondement de l'orage dans la forêt. Dans une des scènes du « Roi Lear », aucun effet de théâtre n'aurait mieux rendu le désordre de la nature. Les éléments déchaînés eux-mêmes auraient à peine ajouté au frisson de terreur qu'elle produisait. »

L'essai de Mme Craven se termine par cette protestation contre le réalisme si en vogue à notre époque :

La laideur, la vulgarité, la grossièreté représentées avec une odieuse précision, révèlent peut-être un côté de la vie humaine, mais elles sont loin de la représenter tout entière, parce que, même dans ce monde, il y a des multitudes d'intelligences élevées et de cœurs honnêtes. Et encore au-dessus de celui-là, un troisième monde de créatures humaines dévouées ici-bas à la pure vertu et aux nobles actions, — un monde, au moins aussi réel que les deux autres. Il semble balancer, et peut-être expier, ce que nous décrivent les romanciers réalistes. Que les types reproduits par ceux qui contemplent exclusivement la laideur physique et morale soient fidèles, je n'ai pas à le nier, car je ne le sais pas. Ce qui me regarde, c'est de rechercher les types opposés, et de les montrer autant que possible. L'intérêt du livre de Mrs Kemble est tout entier dans la noblesse originale du caractère qu'il révèle.

Le 10 mars Mme Craven écrivait à Mrs Bishop :

Que savez-vous de l'Angleterre ? Et des élections ?... Ici, nous avons été abasourdis par l'article 7, et je crois qu'il se forme un parti qui acquerra quelque puissance

Digitized by Google

pour le bien. L'énergie déployée dans cette circonstance est admirable. Adieu, très chère amie, je n'ai pas le temps d'en dire plus long, mais je désire vous faire savoir que je suis plus calme que je ne l'ai été depuis dix ans. J'ai encore bien des sujets d'inquiétude, mais i'en ai beaucoup aussi de confiance en Dieu. Lorsque je me rappelle le commencement de l'hiver, et même tout l'hiver, et comment j'ai été soutenue dans mes épreuves, je comprends que trop d'anxiété serait maintenant de l'ingratitude et un manque de foi.

Dans les notes privées de Mme Craven, on trouve les lignes suivantes :

Samedi saint, 27 mars 1880.

Aujourd'hui même, une de ces inspirations qu'il est permis de croire envoyées par l'ami céleste auquel nous confions notre détresse, a conduit Auguste à l'autre bout de Paris. Il y a trouvé, sans le chercher, exactement l'appartement qui nous convenait. Il est près de nos amis, et cependant tranquille et hors de la foule. Il plonge sur les beaux jardins du couvent. J'avais la même vue de la fenêtre de la cellule où je passais mes journées pendant la retraite ; et je ne savais pas qu'au même moment, Auguste se trouvait dans une des maisons que je regardais distraitement, tout en me disant que les personnes qui vivaient dans ces demeures tranquilles et souriantes étaient bien heureuses. En une heure, les incertitudes qui pesaient sur nous depuis deux ans ont disparu comme si une main plus forte que la nôtre les avait dissipées. Le sentiment que je n'ai ni voulu, ni cherché, ni même entrevu comme possible la solution de notre difficulté, le souvenir des prières ferventes qui l'ont précédée et accompagnée, me donne une sensation de calme que je n'avais pas éprouvée depuis dix ans.

A Pâques, Mme Craven écrivait à M. Grant Duff : « L'appartement que nous allons prendre est celui que M. Taine abandonne si à propos pour nous permettre d'y entrer. » Un peu plus tard, elle écrivait encore :

Digitized by Google

A M. Grant Duff.

Château de Rochecotte, 15 avril 1880.

Je vous souhaite beaucoup de bonheur, bien que votre élection, tout en me causant un grand plaisir, ne m'ait pas surprise le moins du monde. Je crains que nous ne vous voyions bien peu, maintenant que vos obligations officielles s'ajouteront à vos occupations politiques ordinaires.

Vous pouvez écrire ici jusqu'au 1er mai. M. Taine ne se presse guère de laisser entrer les ouvriers. Si vous tenez à connaître ce que vous appelez une des « ironies de la vie », je vous dirai que l'appartement dans lequel il va en quittant le sien, est celui de M. Veuillot.

A Mrs Bishop.

Rochecotte, 20 avril 1880.

Ce séjour est charmant et reposant. Mme de Castellane est d'abord une sainte, et ensuite la plus charmante des femmes et des amies. Elle est, comme vous le savez, Pauline de Périgord, la petite-nièce du prince de Talleyrand, dont elle a certainement amené la conversion quand elle avait seize ans. Tout le monde sait cela, et je ne savais moi-même rien de plus, jusqu'à présent. Mais l'abbé Lagrange, qui écrit la vie de notre cher et grand évêque d'Orléans, est venu ici. En présence de notre hôtesse, il nous a lu le premier chapitre du premier volume, dans lequel il rappelle cet acte très important de la vie de Mgr Dupanloup. Tout cela, joint aux réflexions et aux souvenirs personnels de mon amie, était fort intéressant. Mais ce n'est rien en comparaison de ce qu'il nous a laissé entre les mains pour le lire à notre aise, la vie du prince de Talleyrand, écrite entièrement par Mgr Dupanloup. C'est un épais volume manuscrit, dont Mme de Castellane elle-même n'avait pas connaissance. Je ne puis vous en décrire l'intérêt. C'est un point de vue absolument différent de celui auquel les historiens de notre temps doivent juger cette trop célèbre carrière. C'est écrit par un homme qui a plongé dans les profondeurs de son âme, et qui tient compte de toutes les circonstances qui laissent justement cette âme de côté. Encore une fois, combien plus curieuse et plus vraie est l'étude d'une âme, que celle d'une

Digitized by Google

vie considérée simplement à l'extérieur. Il y a longtemps que je n'avais pas été aussi profondément intéressée. A mon avis (qui changera peut-être quand j'aurai lu le tout), ce manuscrit devrait être publié de suite. Il serait aussi intéressant que les propres mémoires du prince de Talleyrand qui ne doivent paraître qu'en 1888, et d'un intérêt plus élevé. La vraie difficulté est que son ange gardien (mon amie) vit encore. Mgr Dupanloup en fait naturellement l'éloge qu'il trouve mérité, et on pourrait la blâmer d'autoriser une publication de ce genre dans le moment. Elle désire éviter les bavardages.

Comme vous le dites, chère amie, Dieu a été très bon pour moi depuis notre séparation en janvier, par cette nuit obscure à l'hôtel du Louvre. C'est plus que jamais mon devoir de ne pas tenter la Providence par mes inquiétudes. Si nous vendons enfin les tableaux, tout ira bien. Jusqu'alors, je ne me sentirai pas complètement tranquille, bien que tout ce qui est arrivé me donne grande confiance dans l'avenir.

A Mrs Bishop.

Paris, 3 juin 1880.

Il me semble que ma dernière lettre a dû vous faire de la peine. C'est vous dire combien je vous sais bonne et compatissante, et c'est pourquoi je vous laisse voir toutes les ombres qui passent sur ma vie. Je dois au moins vous dire aujourd'hui, qu'avec la gêne matérielle, le reste disparaît aussi très rapidement. Je commence déjà à aimer cette nouvelle demeure presque autant que la dernière. J'apprécie surtout le silence et la verdure des jardins du couvent. Je commence à avoir des scrupules d'être si bien logée après tout ce qui est arrivé. Il me serait trop agréable de jouir de tout cela tranquillement.

A Mrs Bishop.

Paris, 8 juin 1880.

Voilà une sorte de préface que je compte mettre en tête du volume français de mes méditations. Je me suis fatiguée sur le manuscrit. Il faut me risquer ou le recommencer. En réalité ce serait nécessaire, mais je n'en ai ni le temps, ni le courage.

Digitized by Google

J'ai enlevé tout ce que j'ai pu, les allusions personnelles, les dates et les noms. Mais il restera beaucoup à éliminer quand je corrigerai les épreuves. Tout bien considéré, je n'écrirai pas au cardinal Newman. Je ne peux pas faire avec lui ce que je détesterais qu'on fît avec moi — en particulier, envoyer un manuscrit à lire. Ce serait un trop grand ennui pour lui, et de ma part une trop grande liberté.

A Mrs Bishop.

Paris, 25 juin 1880.

La chapelle des Jésuites dans la rue de Sèvres est maintenant mon refuge habituel. Si vous la connaissiez, vous me comprendriez quand je dis que son atmosphère est remplie de sainteté, et qu'on n'y respire pas autre chose que la paix, la charité, la piété et la bonté. J'éprouve une sensation de triste découragement quand je me dis que nous allons en être chassés dans quelques jours, que ces portes vont être fermées, ces hommes expulsés, tandis qu'on prépare une fête pour célébrer le retour des pires criminels. Je me demande où est la justice humaine, quand je vois en Angleterre des gentlemen occupant une haute situation politique qui refusent de blâmer des actes de cette nature, et traitent ce gouvernement et son chef avec plus de respect que M. de Broglie. Quant à la justice éternelle, son tour viendra sûrement. Cependant, lorsqu'à la fin de ma longue vie, je vois où la France en est arrivée, je ne puis m'empêcher de me poser, comme Dante, lui qui était « in terra per noi crocifisso », cette question désespérante : « Son li giusti occhi, tuoi rivolti altrove ? »

Mais cela n'est pas une impression durable, parce que cette sorte d'injustice ne peut pas longtemps prévaloir. Elle peut durer cependant plus longtemps que ma vie.

Quelques lecteurs s'étonneront peut-être de l'ardeur avec laquelle Mme Craven parle des affaires d'Irlande. Bien qu'elle ait toujours professé les principes whigs, cette ardeur et ces inquiétudes sur les conséquences du Home Rule paraîtront exagérées chez une Française. On ne comprendra pas sans doute cet esprit de parti qui semblait presque altérer le calme jugement de ses dernières années. On pourrait presque regretter de

Digitized by Google

la voir se lancer dans l'arène avec un sentiment bien différent de celui qu'elle éprouvait en face des luttes de l'Italie pour son indépendance.

Plusieurs des lettres citées, et dans lesquelles elle emploie un langage indigné en parlant du « Home Rule », révèlent la violence et même la passion de ses sentiments quand elle croyait les forces morales de l'Eglise mal employées. Elle exprimait franchement son opinion, lorsque, parmi les membres du clergé napolitain, elle en voyait quelques-uns soutenir les pratiques injustes d'un absolutisme corrompu.

La même indignation s'emparait d'elle, quand elle voyait encore les évêques et les prêtres irlandais de connivence avec l'injustice et la mauvaise foi.

Tout en s'irritant de l'indocilité de l'Irlande envers le gouvernement anglais, elle n'aurait pas étudié les affaires de ce pays comme elle le faisait, si elle n'avait pas vu en lui une sorte de peuple modèle, dont la piété, la vertu et le martyre prolongé ont été promenés dans toute l'Europe, comme un reproche contre l'Angleterre. Le lecteur verra que la désapprobation de Mme Craven s'arrêtait aux points de vue moraux de cette question complexe. Peut-être cette délimitation même donnait-elle de la valeur à ses opinions. La confusion des affaires d'Irlande et leur action sur la politique anglaise ne pouvaient affaiblir son clair jugement du bien et du mal. Toutes les blessures du passé ne pouvaient excuser la conduite à demi courageuse du clergé catholique, dont le devoir était de fortifier la morale universelle de l'Eglise sans se préoccuper du sentiment national. Qu'elle fût du parti libéral et sympathique, est bien prouvé par son admiration du livre de M. Greville[1] publié en 1845, et qu'elle cite dans sa vie de Lady Georgiana Fullerton. Mais elle n'admettait sous aucun prétexte que le clergé

1. « Politique passée et présente de l'Angleterre vis-à-vis de l'Irlande. »

Digitized by Google

pût approuver le « plan de campagne » et défendre de dénoncer l'outrage et l'injustice. Sa conviction profonde de la nécessité d'une autorité dont la papauté serait le centre, ne s'est jamais autant affirmée que dans ses sentiments vis-à-vis de l'Irlande. Elle était peut-être trop logique — trop sûre que certaines expressions cléricales avaient le sens que les Anglais pouvaient leur donner. Peut-être n'a-t-elle pas assez tenu compte des souffrances de l'Irlande, non dans le passé, — pour celles-là, elle suppliait de pardonner, — ni des défauts de ce peuple, défauts qui ont entraîné de si malheureuses conséquences : cet esprit inné de vengeance par exemple, triste héritage d'une race pourtant sensible et généreuse.

Mais il est impossible de ne pas être frappé de la clairvoyance politique de Mme Craven. Son aversion pour la révolution d'Irlande venait de l'attitude du clergé catholique vis-à-vis de cette révolution. Elle souffrait de lui voir approuver les principes révolutionnaires, comme elle souffrait pour l'Angleterre des changements que M. Gladstone proposait dans sa constitution.

A Mrs Bishop.

Il paraît incroyable de corriger les feuilles d'un livre de ce genre [1], au milieu des horreurs qui s'accomplissent autour de nous.

Cette appréhension perpétuelle, ajoutée aux actes de violence et de cruauté dont nous sommes témoins, change tout à fait la vie. J'avoue que je n'aurais jamais cru voir tout cela de mes propres yeux. Autant que j'ai pu douter de la liberté en France sous une république, je ne m'imaginais pas que ce genre de haine aveugle et furieuse pût éclater ainsi. N'étant point portée à l'animosité, je ne crois pas l'inspirer jusqu'à voir des sergents de ville et des soldats lancés après moi, pour m'enlever sans exagération la plus grande consolation de ma vie, et à tant de pauvres gens leurs moyens d'existence. Ce qu'il y a de sublime

1. Les « Méditations ».

Digitized by Google

dans ces religieux est tellement inoffensif ! MM. Gambetta, Ferry et Constans sont tellement sûrs d'échapper au danger d'être traînés dans un couvent, ou même d'entrer par la force dans une église ! Je ne puis admettre la malice qui a dicté leur conduite vis-à-vis de ces pauvres moines, et vis-à-vis de nous qui leur sommes unis de cœur et d'âme, et qui ne pouvons nous passer d'eux pour tant de choses. Que penseriez-vous si vous appreniez qu'un beau jour Sir William Harcourt a ordonné la fermeture des trois chapelles de Farm Street, de l'Oratoire et des Carmes de Kensington, et l'expulsion de leurs habitants ? N'est-il pas étrange que cela paraisse une impossibilité en Angleterre, encore plus en Irlande ? N'est-ce pas curieux de penser que l'Angleterre soit en Europe le seul pays duquel le Pape n'ait pas à se plaindre, que son gouvernement soit le seul qui donne une véritable liberté à l'Eglise, et que lui seul voit un clergé catholique pactiser avec ses ennemis, et ne désapprouver que faiblement les « land leaguers » et autres abominations du même genre ?

Je me demande ce que dira le Pape aux autres évêques, lui qui est si déterminé à ne pas mêler la politique et la religion, qu'il a dernièrement fait souscrire à la *Déclaration* tous les ordres religieux. Depuis lors, il a même blâmé les légitimistes parce que, plus provoqués que les Irlandais, et avec plus de raison qu'eux par conséquent, ils compromettaient l'Eglise en associant sa défense au triomple de leurs opinions politiques.

Quoi qu'il en soit, je sens bien que nos malheurs sont plus grands qu'aucun de ceux qui atteignent les affaires purement temporelles, d'autant plus que nous ne sommes, dit-on, qu'au commencement..... Je suppose qu'il faut nous attendre à tout, et ce n'est point une métaphore de dire que dans ce moment la justice en France s'est voilé la face. Je n'avais jamais éprouvé cela dans aucune des révolutions que j'ai traversées, et ma seule consolation, c'est que nos admirateurs radicaux en Angleterre commencent à s'en apercevoir.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXVI (1880)

Notes de Mme Craven sur l'expulsion des Pères Jésuites. — Manifestation chrétienne. — Les tableaux de famille vendus à Lord O'Hagan. — La loi de Fructidor. — M. Craven chez le cardinal Newman à Edgbaston. — La Lucazière. — Visite de Mrs Bishop et de M. Craven au cardinal Newman. — Le cardinal approuve les « Méditations ». — Amerois. — Monabri.

Dans ses notes particulières de juillet 1880, Mme Craven raconte l'expulsion des Pères Jésuites de la rue de Sèvres.

Auguste et moi avons reçu la sainte communion le jour de la fête de saint Pierre et de saint Paul, à l'autel où reposent le Père Olivaint et les autres Pères assassinés pendant la Commune. La vue de cette foule recueillie et silencieuse, venue près des tombes d'où ces restes allaient être arrachés, demeure comme un souvenir ineffaçable. Je n'aurais jamais cru être personnellement appelée, au dix-neuvième siècle, et au cœur de ma patrie, à éprouver l'amer et brûlant sentiment d'une conscience outragée dans son bien le plus précieux, — la liberté de la prière. L'église était continuellement remplie tous ces derniers jours. La fête de saint Pierre restera mémorable, car à huit heures du soir, les autorités sont venues sceller les portes de l'église, sans même donner le temps d'enlever le Saint Sacrement. C'est un acte cruel et sans exemple, largement compensé pourtant par l'explosion de douleur

Digitized by Google

et de ferveur qu'il a provoquée le jour suivant, lorsqu'à l'instante supplication de l'archevêque de Paris, on a donné l'autorisation de transférer le Saint Sacrement de la rue de Sèvres à Saint-Sulpice.

On peut dire que la foule a manifesté une émotion vraiment chrétienne. A peine la population avait-elle deviné ce qui allait se passer, que de tous les quartiers sont arrivées des multitudes voulant réparer, par un hommage public, l'outrage de la veille. La foule augmentait si rapidement, que le préfet de police a fini par donner la permission d'ouvrir une petite chapelle privée dans la maison. Il voulait éviter la manifestation religieuse qui pouvait sérieusement entraver l'exécution des décrets. Cette manifestation publique a eu lieu sur la place et dans l'église de Saint-Sulpice. Ceux qui étaient présents n'oublieront jamais le *Miserere* et le *Parce Domine* chantés là, par tous, et s'élevant comme une immense prière des lèvres et des cœurs.

On a souvent fait allusion à la vente des tableaux de famille que possédaient M. et Mme Craven. A l'aide de cette vente, M. Craven espérait s'assurer une somme suffisante qui lui permettrait une opération devant augmenter ses revenus. Romney était à la mode, quelques-uns de ses tableaux avaient été très bien payés. Après quelques négociations, deux des portraits de famille furent achetés par Lord O'Hagan. Il avait épousé Miss Townley, une fille du colonel et de Lady Caroline Townley. Lady Caroline était la fille du deuxième comte Sefton, allié très proche de la famille Craven. Les tableaux furent évalués par Sir Frederick Burton, directeur du Musée National, à 1000 livres, 600 livres et 500 livres respectivement[1].

1. Deux de ces tableaux étaient de grandeur naturelle. Un portrait d'Elisabeth, fille d'Augustus, quatrième comte de Berkeley, mariée d'abord à William, sixième baron Craven, et en secondes noces, à Christian Frederick, margrave de Brandenburg, Anspach et Bareith, qui mourut à Naples en 1828. Le second tableau représentait ses fils Harry Augustus Craven et Richard Keppel Craven. Le troisième était d'Horace Walpole. Il fut vendu pour

Digitized by Google

A M. Grant Duff.

La Lucazière, 17 juillet 1880.

C'est réellement bien bon de votre part. Je ne m'attendais pas à recevoir de vos nouvelles avant que vous fussiez en vacances.... Vous ne savez pas quand l'Eglise fête sainte Pauline ?... Elle n'est point ma patronne. J'ai pour patron saint Paul lui-même. On célèbre sa fête le même jour que celle de saint Pierre, le 29 juin. Jour mémorable pour moi à bien des titres, vous le savez. Cette année pourtant, il a été spécialement marqué ; car au soleil couchant, la chapelle des Jésuites, que je fréquentais assidûment depuis que je suis dans son voisinage, a été fermée par les ordres de notre très libéral gouvernement. Vous ignorez peut-être que cette chapelle, invisible du dehors, n'a pas été fermée en vertu des fameux décrets du 29 mars dernier, mais par l'application de la loi de fructidor 1802. D'après cette loi, il paraît que même les chapelles privées dans nos propres maisons ou à la campagne, pourraient être traitées de la même façon, si ce n'était la tolérance de M. Ferry et de ses collègues. Le spectacle était saisissant et inoubliable dans cette chapelle, pendant ces trois jours. Le dimanche 27, nous avons entendu les dernières paroles tombées de cette chaire, elles ont été simples et impressionnantes. Les deux autres jours, l'église était comble du matin au soir. Des foules de personnes venaient y jeter un dernier regard, et paraissaient s'y attacher comme à une maison dont elles allaient être chassées par la force.

J'étais présente et je ne pouvais croire à ce qui arriverait ce jour-là et le suivant. Je ne pouvais m'empêcher de penser que si on avait fait cela aux protestants français, aux juifs ou aux libres-penseurs, l'opinion publique se serait soulevée en Angleterre, il y aurait eu un tolle général, et l'éloquence de Sir Charles Dilke aurait été bien différemment inspirée.

Mon mari est en Angleterre. Il espère naturellement vous y voir. Je n'irai pas cette année, et je le regrette, car j'aime toujours à y revenir pour voir mes amis. Mais je ne

la première fois à la vente de Strawberry Hill, en 1841, à M. Keppel Craven. Il est maintenant la propriété de M. H. B. Grenfell..

Digitized by Google

le pourrai pas, ayant plusieurs engagements à tenir. A la fin de ce mois, je partirai d'ici, de chez ma nièce, Mme de Dreux-Brézé (dans le Maine), et au commencement d'août, je dois aller dans les Ardennes pour faire une visite de quelques jours au comte et à la comtesse de Flandre, puis je me rendrai en Suisse pour y faire mon séjour ordinaire. J'espère être à Paris à la fin de septembre. Si vous y êtes alors, cela me fera le plus grand plaisir de vous montrer notre nouveau logement que j'aime beaucoup. Et alors, si le fameux collège des Jésuites (rue des Postes) a survécu au 30 août (ce qui est possible, mais peu probable), il faut me promettre, sur la foi de votre sage parole « qu'on sait si peu de choses quand on ne sait pas tout », que vous irez le visiter et vous former une opinion sur son compte.

A Mrs Bishop.

La Lucazière, 28 juillet 1880.

Je joins ma lettre pour le cardinal Newman. Je vous en prie, fermez-la, et ne l'envoyez que si vous approuvez tout à fait son contenu ; et surtout, si vous n'avez aucune objection à ce que je lui parle de la possibilité de votre visite. Si vous pouviez le voir, il est certain qu'on s'expliquerait mieux dans une demi-heure de conversation, que dans la plus longue lettre. En France et en Angleterre, j'aurai besoin sans doute, pour être à l'abri, de quelque grande autorité ecclésiastique. En Angleterre, aucune ne peut égaler celle du cardinal Newman. En France, quelque bon jésuite fera l'affaire, et si je désire l'approbation d'un évêque, je suis presque sûre d'obtenir celle de l'évêque de Tours.

Le 31 juillet, Mrs Bishop et M. Craven se rendirent à Edgbaston pour solliciter une entrevue du cardinal Newman. Tout ce que M. Craven lui dit de la situation politique en France l'intéressa vivement. Il lui demanda s'il était impossible que l'Église prêtât son appui à la République, suggestion qui acquit plus tard une grande importance au Vatican.

Le cardinal parla des « Méditations » de Mme Craven

Digitized by Google

avec beaucoup de bonté, et plus tard, écrivit à leur traducteur la lettre de recommandation suivante :

L'Oratoire, 27 janvier 1881.

C'est un volume à la fois très beau et très intéressant. Ces méditations sont si vraies et si touchantes !

Je ne sais pas si j'interprète bien ce que dit Mme Craven dans sa préface, mais pour moi-même je dois dire que mes meilleures méditations ont été faites par écrit. Dans cette question, cependant, l'expérience de chacun est différente. Je trouve la traduction de ces méditations très bonne, ce qui n'est pas un petit mérite.

Je vous prie d'offrir à Mme Craven l'expression de ma bonne volonté, et l'assurance de toutes mes ardentes prières pour son bonheur.

Croyez-moi toujours votre sincèrement dévoué.

JOHN H. Cardinal NEWMAN.

A Mrs BISHOP.

Monabri, 11 avril 1880.

Je n'ai littéralement pas eu une minute pour vous écrire pendant mon séjour à Amerois. La comtesse de Flandre a été très bonne. On m'a suppliée de faire exactement comme chez moi. Mais il n'était pas dans la nature des choses qu'il en fût ainsi. J'ai dû me laisser aller à cette sorte de paresse qui me fatigue plus que tout au monde.

Cependant, l'air y est absolument comme du champagne, sec, embaumé, réconfortant ; et l'eau est si douce, qu'elle laisse une sensation veloutée sur la peau. J'étais dehors toute la journée, promenée partout en voiture par mon hôtesse, dans son poney-chaise, à travers un magnifique pays sauvage. De sorte que, physiquement, je n'ai pas mené une vie tout à fait inutile (quoique absolument oisive sous tous les autres rapports, oisive et vide). Hier, j'ai fait un ravissant voyage par la belle route, inconnue pour moi, de Bâle à Berne. J'en ai beaucoup joui, et sans aucune fatigue, bien que je fusse en mouvement, sans arrêt, depuis vingt-quatre heures.

Le 3 septembre, elle écrivait encore à Mrs Bishop :

Cette lettre vous arrivera au moment de votre départ

Digitized by Google

pour l'Irlande. Quand vous verrez Mme La Touche, rappelez-moi à son souvenir. Dites-moi où elle est, parlez-moi beaucoup d'elle. Et si c'est possible, dites-moi quelque chose de cette incompréhensible et impénétrable Irlande. C'est pour moi une fatigue cérébrale de penser à tout cela. Si (comme dans l'amour de Dieu) le désir d'aimer était l'amour, j'aimerais tendrement l'Irlande. Mais tous ses amis du moment, ou ceux qui se nomment ainsi, sont tellement détestables, qu'il n'est pas plus possible de s'y attacher qu'à la République française. Avec cette différence que je ne cherche pas à aimer cette dernière, et que je ne le désire pas.

Je suis contente que vous ayez l'approbation de Lady Fullerton pour les « Méditations ». Elle n'était pas très disposée à la donner au début.

A MISS O'MEARA.

Monabri, 8 septembre 1880.

Votre lettre m'a fait venir l'eau à la bouche. Savez-vous que je ne suis jamais allée à Chamounix, et que je ne connais en Suisse que les bords de ce lac ? Ils ne sont pas à comparer, me dit-on, aux autres parties de ce pays magnifique.

Quand j'étais jeune et que j'habitais l'Italie, je méprisais la Suisse. Depuis que j'ai vieilli et que j'ai pris l'habitude de venir ici, la volonté et le désir de faire un pas de plus que ce qui est nécessaire se sont complètement évanouis. J'ai beaucoup joui, cependant, de mon voyage depuis Amerois par Berne et Bâle.

Ici, c'est, comme à l'ordinaire, très tranquille et très agréable. Pourquoi n'êtes-vous pas venue me voir, pendant que vous étiez dans les environs, puisque vous aviez vu Lausanne trois fois auparavant ?

Nos seuls invités (en permanence pour le moment) sont deux excellents Pères Jésuites (Russes), le Père Gagarine et le Père Balabine. De sorte que nous avons deux messes par jour dans cette belle église que la princesse a fait construire dans son jardin. Nous avons aussi des conversations fort agréables, car ces Pères, très bons Jésuites et très bons prêtres, sont en même temps des *gentlemen* et de véritables *grands seigneurs*.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXVII (1880)

Paris. — Propositions du clergé de Cloyne. — Lettre pastorale du Dr Mac-Cabe. — Expulsion des Pères Barnabites. — Lumigny. — Noël à Lumigny.

A Mrs Bishop.

1880.

Mme La Touche a parfaitement raison, mais je n'ai pas tort. Je n'ai jamais voulu dire que le bonheur de ce monde n'existait point, parce qu'il était *l'ombre* du bonheur à venir; le même mot : *ombre* (*Shadow* ne l'exprime-t-il pas?) veut dire : esquisse d'une réalité. Et l'exemple qu'elle donne est celui dont je me suis servie mille fois pour définir ma pensée. Oui, nos joies ici-bas peuvent être comparées à celles de la petite fille qui joue avec sa poupée, et qui découvre plus tard, quand elle tient son enfant dans ses bras, que cette première joie (aussi grande et aussi innocente qu'elle fût) n'était que l'image de ce qu'elle possède maintenant.

N'est-ce pas dire, comme Mme La Touche, que ce premier grand bonheur enfantin sur la terre, n'est qu'une imitation *en petit?* En tout cas, c'est exactement mon idée, et si le mot shadow ne l'exprime pas, changeons-le. Quant à l'ascétisme dont elle parle, je pense de même, sans songer pourtant à l'appliquer généralement. Mais nous croyons que celui qui a le courage d'abandonner, ou plutôt qui est appelé à abandonner toutes les joies terrestres et les désirs de son cœur, les retrouvera plus tard, au cen-

Digitized by Google

tuple. Nous croyons même que dès cette vie, il est réservé à ceux-là des joies mystérieuses et inconnues, cachées aux autres, moins courageux. Mais les récompenses des héros ne sont-elles pas différentes et plus exquises que celles de la généralité des hommes et des femmes vertueux? Et cependant, ces derniers n'en seront pas plus malheureux pour cela. Il y aura dans le ciel une aristocratie à laquelle peuvent prétendre tous ceux qui en ont le courage. Mais il y aura aussi, je l'imagine, un bonheur qui surpassera tout ce que nous aurons aimé et désiré sur la terre, comme le bonheur des saints surpassera ces joies, dont seuls ils ont eu l'avant-goût ici-bas.

A Mrs Bishop.

Paris, 13 octobre 1880.

Votre lettre m'a tristement et profondément intéressée.

J'ai lu l'accusation de l'archevêque de Dublin. J'espérais enfin que de si haut, le crime serait appelé par son véritable nom, dénoncé sans excuses pour toutes ces abominations. Mais je vois qu'il est inutile d'espérer.

J'ai lu très attentivement la lettre pastorale du Dr Mac-Cabe, et les propositions du clergé de Cloyne. Je ne puis changer ma première impression sur tout cela. Pas beaucoup au moins. C'est un langage trop différent de celui que le clergé adresse aux catholiques dans le monde entier, pour qu'il soit compris chez nous. A moins qu'il ne soit entendu qu'en Irlande c'est le peuple qui conduit le clergé, et non le clergé qui conduit le peuple. On a assez parlé des vertus des Irlandais et du mal qu'on leur a fait. Il me semble que le moment est venu pour leurs pasteurs de parler de leurs fautes et de leurs crimes. Pendant des années, l'Angleterre a été disposée à écouter leurs plaintes et à remédier à leurs maux, si on les lui exposait tranquillement et clairement. Il y a sûrement des Irlandais qui en sont capables, et qui peuvent ainsi obtenir justice. Mais si les Irlandais choisissent pour les représenter au Parlement les hommes les plus déraisonnables, les plus enragés et les moins dignes de cette mission, cela fait une grande différence, quant à la sympathie qu'on pourrait leur témoigner. Ils sont comme les gens qui préfèrent se tuer avec leurs propres remèdes, plutôt

Digitized by Google

que de faire venir le médecin. Ciel! si les Polonais étaient dans la même situation, s'ils possédaient la liberté civile et religieuse, malgré leurs maîtres cruels et méchants, ils en seraient profondément reconnaissants.

Et nous-mêmes qui subissons la persécution religieuse (le pire des maux, bien que le clergé néglige de le remarquer), que nous sommes différemment conseillés par la plus haute autorité ecclésiastique! Je sais qu'il n'y a pas un rapport véritable entre les deux situations. Les catholiques français ne sont pas tentés de commettre les crimes des Irlandais, et surtout n'accepteraient pas comme représentant un homme qui ne s'inquiète pas (et le dit) de « quelques meurtres ». Mais nous sommes pourtant tentés, dans une certaine mesure, de mêler le spirituel et le temporel. Vous voyez que, même en face de la pression actuelle, le Pape, à la suggestion de l'archevêque de Paris, a fait signer la *Déclaration* par tous les supérieurs des ordres religieux. Il est visible que l'agitation irlandaise du moment est tout simplement révolutionnaire. C'est justement pour cela qu'on s'étonne de voir le clergé le dénoncer avec tant d'hésitation. Ceux qu'on cherche à outrager maintenant, et qui de fait sont les victimes d'aujourd'hui, ce sont les propriétaires, et c'est de leur côté que le clergé devrait se trouver.

A Mrs Bishop.

Paris, 18 octobre 1880.

« O liberté! que de crimes on commet en ton nom! » Je ne trouve pas de mots pour exprimer ce que j'éprouve. Mon cœur est blessé et malade, et je ne supporterai pas longtemps la méchanceté qui augmente tous les jours.

Sous Louis-Philippe et le second empire, je trouvais ma vie très acceptable, et je me disais alors : « Tant que nous n'aurons pas de grief religieux, nous n'aurons aucune raison de nous plaindre. » Je vois maintenant combien j'avais raison. Mon cœur brûle d'une indignation tellement vive, que ce sentiment inaccoutumé me cause une véritable torture. Et les Irlandais n'ont pas de griefs religieux! Leur liberté n'est pas même menacée sous ce rapport.... Et pourtant le pays est en flammes, clergé et tout!....

Digitized by Google

Depuis avant-hier, j'ai lu dans le *Freeman*[1] que vous m'avez envoyé, le compte rendu de chaque réunion. Je comprends la situation terrible du clergé catholique. Mais n'a-t-il pas lui-même préparé cette situation, en s'identifiant dès le début à ceux dont il ne peut plus arrêter les passions, même quand il le tente (faiblement)?

Dans notre situation actuelle, les propositions de Cloyne sont pour nous une véritable curiosité. Avec l'approbation de l'évêque, à la satisfaction et à l'admiration de l'archevêque de Dublin, le clergé expose neuf points qui n'ont pas le moindre rapport avec la question religieuse. Peut-on croire qu'un semblable document émane d'ecclésiastiques! Si l'ombre d'un pareil mélange était l'œuvre d'un de nos prêtres ou religieux, on dirait qu'il est cause de la persécution que nous subissons en France. Mais je ne crois pas que cela puisse durer longtemps, même en Irlande. C'est l'unique point sur lequel le Pape se prononce positivement. Je sais par tous ceux qui le connaissent, et par ce que nous voyons de ses actes, que son désir et sa volonté absolus sont que le clergé de tous les pays s'éloigne de toute lutte politique, ou simplement temporelle. Ceci, naturellement, lui permet, — l'engage même, — à combattre pour les questions d'éducation et de charité, mais lui interdit de se mêler aux choses du gouvernement, ou quoi que ce soit de ce genre, si ce n'est pour rappeler aux peuples la loi divine qui les dirige.

A M. Grant Duff.

Lumigny, novembre 1880.

Depuis ma dernière lettre, l'œuvre de destruction a continué ici avec fureur, et le sort des Dominicains m'attriste plus encore que celui de mes pauvres chers Barnabites[2]. Ces derniers me manquent pour moi-même et pour cette malheureuse population italienne à laquelle on porte un coup bien dur. Mais l'expulsion des Dominicains est une sorte de honte nationale. Ils étaient si pleins de vrai patriotisme et de vrai libéralisme, de sympathie sincère pour le peuple, si fidèles en un mot à la tradition du

1. Organe du clergé irlandais à cette époque.

2. Communauté religieuse dont la chapelle se trouve rue de Miromesnil.

Digitized by Google

Père Lacordaire, que leur expulsion paraît aussi insensée que brutale. Que pensez-vous du préfet du département, écrivant hier à M. de Mun pour lui rappeler qu'il n'est autorisé que par *tolérance* à garder la chapelle ouverte dans le château [1] ? Cette disposition tyrannique est curieuse chez des républicains et, je crois, particulière à la France. C'est un fait que les observateurs aux tendances libérales feront bien de noter. Mais tout cela n'est que de l'*eau de rose*, en comparaison de ce qui nous attend. Et pourtant, l'Eglise a une vitalité que l'on ne peut dominer, et les ordres religieux ne seront pas plus détruits par cet orage que par les précédents. Mais cette attaque préméditée est plus alarmante pour l'avenir, et portera un tort immense au crédit et à l'honneur de la France.

A M. Grant Duff.

Lumigny, 2 novembre 1880.

Je suis bien négligente. Je ne vous ai pas encore remercié de votre souvenir pour Alexandrine à Kreuznac [2], et d'y avoir lu ce passage de son journal. Il est très touchant, en effet, et, moi aussi, je l'aime mieux que les autres.

Dans les journaux anglais, on appelle les Barnabites « une congrégation sans importance ». Ils n'étaient que huit, c'est vrai. Tous Italiens, ce qui a été la raison très hospitalière (comme vous voyez) qu'on a trouvée pour les renvoyer de chez eux, pour fermer leur belle chapelle et leur ordonner de quitter le pays avant la fin du jour (16 octobre 1880). Je l'ai vivement ressenti. Leur chapelle était à quatre minutes de marche de la rue de Miromesnil où nous demeurions, et j'y allais tous les jours. Je connaissais chacun de ces religieux, et j'ai été témoin de tout le bien qu'ils ont fait parmi les pauvres Italiens qui fourmillent de ce côté de Paris. Ils trouvaient là, instruction, protection, et tous les secours qu'on pouvait leur donner. Je ne saurais vous dire de combien de façons ils me manquent, et quelle douleur j'éprouve à la vue des horribles scellés posés sur les portes de cette chapelle. Depuis huit ans, elle était pour moi une sorte de home spirituel.

1. La chapelle de Lumigny.
2. Voir le « Récit d'une sœur », 2e volume, p. 31, 25e éd.

Digitized by Google

(C'est très curieux, cette maison a été bâtie il y a vingt-cinq ans par le comte Schouvaloff [1], neveu d'Alexandre, et qui est mort, vous le savez peut-être, catholique et Barnabite....) Vous avez peu de temps pour penser à nous. Mais pour l'honneur de la justice et de la vérité, ce serait un soulagement pour moi de sentir que quiconque est au courant de ce qui se passe en France, et y réfléchit, mesure la valeur réelle de nos gouvernants.

A Mrs Bishop.

Paris, 24 décembre 1880.

J'aime partout cette fête et tout ce qui la concerne, même en France, maintenant où je ne sais quand et pour quelle raison on avait renvoyé les réunions de famille au premier jour de l'an. Mais cela passe de mode. On ne donne plus guère d'étrennes, et on n'en attend pas. Et comme tout le monde reste à la campagne jusqu'à la fin de juin, le *jour de l'an* a perdu son ancienne position. Peu à peu, on a adopté l'importation allemande des arbres de Noël, là où se trouvent des enfants, et on célèbre maintenant *Christmas* comme il doit l'être.

Dans ce moment, tous mes parents (parmi lesquels dix enfants que j'adore pour la plupart) sont réunis à Lumigny où la veillée de Noël est particulièrement joyeuse. Elle doit se terminer par la messe de minuit que Bertrand de Mun dira dans la chapelle (le demi-frère de mon neveu qui a été ordonné prêtre il y a deux ans). Nous avons naturellement notre place dans ce cercle de famille où on nous désire et auquel j'aimerais tant à me joindre. Mais je ne puis surmonter la répugnance d'Auguste.

Je lis « Emdymion » avec le plus grand plaisir. Il me rappelle si exactement ce qu'était la société de Londres quand j'y suis entrée pour la première fois !

1. Le Père Schouvaloff était l'ami de Mme Swetchine. Il fonda l'association si répandue de la prière pour le retour de l'Eglise russe à l'unité catholique. Il mourut en 1859, deux ans après son entrée dans la communauté des Barnabites.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXVIII (1881)

Henri Cochin. — Scandales religieux en Irlande. — Parnell. — Sa visite à l'archevêque de Paris. — Assassinat de l'empereur Alexandre. — Emotion qu'en éprouve Mme Craven. — Les sœurs de Charité de la rue du Bac.

A M. Grant Duff.

Paris, rue Barbet-de-Jouy
(c'était, je crois, le nom de l'ingénieur qui ouvrit cette rue).

27 janvier 1881.

Je suis étonnée que vous comptiez sérieusement lire mes « Méditations ». Si vous le faites, je voudrais que ce fût en français, parce que la parole est encore plus près de la pensée dans la langue où on l'a exprimée.

Je suppose que vous n'avez pas beaucoup le temps de songer à nous, sans quoi, je vous aurais demandé votre avis sur le discours de notre Président. Je ne parle pas du Président de la République, mais de l'autre, le véritable [1], et si vous approuvez sa déclaration *aux marchands de vin* (ce qui ne veut pas dire Wine Merchants [2]) que « le cabaret est le salon du pauvre ».

J'admets, cependant, que vous n'avez guère le temps de vous occuper des affaires de la France. Comment trouvez-

1. Gambetta, président de la Chambre.
2. Les négociants en vins.

Digitized by Google

vous celui de m'écrire quelques lignes ? Je ne puis ni le comprendre, ni assez vous en remercier.

A Mrs Bishop.

Paris, 6 février 1881.

J'apprends à l'instant qu'il me faudra attendre à mardi pour voir Henri Cochin dans sa prison. (Je devais y aller aujourd'hui.) Son crime, vous le savez, est d'avoir crié au commissaire de police qui forçait la cellule du Père Vallée (un dominicain) : « Ce que vous faites sera une honte pour vos enfants. » passera quinze jours dans la prison des plus vulgaires coquins. (L'homme qui a assassiné dernièrement quatre personnes rue Jacob, est mort hier, dans la cellule voisine de la sienne.) Et cela pendant qu'on permet à Louise Michel d'insulter les autorités et d'agiter le drapeau rouge où elle veut. Mais je n'ai pas le temps de m'appesantir sur toutes ces horreurs, que les Irlandais devraient étudier pour se réconcilier avec leur sort.

Je crois que Lavedan [1] a oublié sa promesse. Mais vous aurez sûrement le *Correspondant*. Les « Méditations » en français paraîtront le 10. Un grand livre d'un format incommode. Mon souvenir, je vous prie, à votre chère amie d'Irlande.

A M. Grant Duff.

Paris, 11 février 1881.

Hier, le 10 (un autre jour marqué, je le sais, dans votre bon et fidèle souvenir), j'ai reçu votre lettre du 9. Ai-je besoin de vous exprimer toute ma reconnaissance pour m'avoir donné cette preuve d'affection au milieu de la bataille dans laquelle vous êtes engagé ? Et quelle bataille ! J'en ai été si agitée que je n'ai pensé qu'à cela ! Je ne parlais pas d'autre chose, je ne lisais pas autre chose, péniblement impressionnée par le sentiment que les affaires d'Irlande sont absolument incompréhensibles. Mais c'est justement pour cette raison qu'il faut espérer contre toute espérance.

J'ai reçu d'un doyen de Tasmanie une lettre qui est le digne pendant de celle de mon ami de la Nouvelle-Zélande.

1. Directeur du *Correspondant*.

Digitized by Google

Elle est encore plus flatteuse et touchante, et ajoute encore à ce que j'avais éprouvé en recevant la première.

A Mrs Bishop.

Paris, 26 février 1881.

Je ne m'attendais pas à voir ma petite narration insérée dans le *Spectator*. Oh ! chère amie, je vous en prie, parlez de l'Irlande.

Il est absolument nécessaire qu'un rayon de lumière vienne dissiper les nuages qui entourent ici le monde religieux. Ce n'est pas étonnant, quand les prêtres et les évêques tiennent un pareil langage. L'archevêque de Dublin avait montré quelque énergie en parlant ouvertement, et voilà que Parnell le dénonce ici, et jure qu'il n'y a pas en Irlande un autre prêtre ou un autre évêque qui ne soit d'accord avec les ligueurs.

Les « Méditations » font doucement et silencieusement leur chemin. Mais mon cher doyen de Tasmanie suffit, à lui seul, pour me convaincre que j'ai bien fait de les publier.

A Mrs Bishop.

Paris, 18 mars 1881.

Vos lettres m'intéressent beaucoup et me peinent aussi. Ma première impression sur l'Irlande semble, hélas ! se justifier. En France, en Allemagne et en Italie, les persécutions subies par l'Eglise ne sont rien, en comparaison de la honte que lui inflige l'Irlande. Cela vous prouve à quel point le Pape agit avec sagesse, quand il interdit de mêler les partis politiques et la défense de la religion. Mais qu'il lui est difficile de se faire obéir ! Et c'est l'Irlande qui en donne la preuve la plus éclatante. Au début, sa cause était pourtant bien meilleure que celle des légitimistes ne le fut jamais.

Et cependant !.... qu'a produit cet ingrédient politique, mêlé à la religion, même ici ?...

J'ai lu hier, dans un journal du soir, que les évêques irlandais s'opposent fortement au projet de beaucoup, en Angleterre, de renouer des relations entre le Saint-Siège et le gouvernement.

Je suis persuadée qu'ils détestent tellement les Anglais qu'ils préfèrent ne pas les voir catholiques, ou se bien conduire vis-à-vis de l'Eglise, parce que ce serait une raison de

Digitized by Google

moins les haïr, et qu'ils adorent leur haine et s'y attachent plus qu'à leur foi. C'est la vieille histoire des évêques irlandais qui ne voulaient pas s'asseoir à table avec saint Augustin, parce qu'il apportait le bienfait du christianisme aux Saxons destructeurs.

Que peut faire le Pape lui-même dans le moment, avec un peuple pareil ?... Très chère amie, dans quel temps vivons-nous !... Oui, cette terrible et sombre tragédie [1] a complètement troublé mon repos. Vous savez combien les souvenirs de la seizième année restent toujours présents ? Je vois tout, je me représente cette horrible scène comme si j'y étais. Les catholiques anglais, au moins, ne jugeront-ils pas la révolution d'Irlande quand ils se souviendront des félicitations adressées aux ligueurs par les journaux « nihilistes » ?

La décision prise par le Conseil municipal de Paris, de s'emparer de la chère maison-mère des sœurs de Charité, rue du Bac, est un soufflet à toute bonté, toute justice, toute charité ! Ces gens-là eux-mêmes n'en avaient jamais infligé de pareil. Mais je n'entamerai pas ce chapitre aujourd'hui. Nos épreuves, autant que j'en souffre, ne me peinent pas et ne me scandalisent pas comme celles de l'Irlande.

Mon amie miss O'Meara écrivait à M. de Vere que le retour des pêcheurs de Galilée était indispensable pour sauver sa patrie. Il a répondu : « oui », c'est très vrai, mais si les douze pêcheurs conseillaient aux Irlandais de nos jours de payer le tribut à qui ils le doivent, ils seraient « boycotted ». Le nonce du Pape le serait aussi, je le crains, s'il essayait d'en dire autant.

1. L'assassinat de l'empereur Alexandre, le 13 mars 1881.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXIX (1881)

Holland House. — Mme Craven rencontre M. Gladstone chez Lord Granville. — Admiration de Mme Craven pour M. Gladstone. — White House. — Mme Craven termine « Eliane ». — Retour en France. — Séjour à Rochecotte. — Retraite du Sacré-Cœur de Marmoutiers. — Mme Catherine de Montalembert. — Paris. — Mme Craven désapprouve la lettre pastorale de l'archevêque de Dublin.

A MISS O'MEARA.

Holland House, 29 juillet 1881.

Je viens de recevoir une lettre très intéressante de Geraldine [1]. De toute façon, elle me paraît avoir passé un temps délicieux et *facendo tesoro* d'agréables et heureux souvenirs. Possession plus agréable à mon avis que le plaisir du moment. Ce sentiment m'a été particulier dès mon enfance. On riait alors de m'entendre dire : « Comme je m'amuse, et comme cela m'amusera de me souvenir que je me suis amusée ! » J'ai manqué les Mount Temple à Londres de la façon la plus incroyable (alors que nous habitions tout près les uns des autres). Et beaucoup d'amis sont allés et venus pendant la saison, sans que j'aie pu en voir aucun.

Le Bill passera sans opposition des Lords, et sa chute

1. Miss Geraldine O'Meara passait alors quelques mois en Pologne, chez le prince et la princesse Czartoriski. La princesse était la fille du duc de Nemours.

Digitized by Google

commencera alors en Irlande. M. Gladstone, à côté duquel j'ai dîné l'autre jour chez Lord Granville, a confiance dans ses bons résultats, et pense qu'on a porté le dernier coup à la ligue... A ce même dîner, il a été on ne peut plus aimable, causant, brillant, animé, plein de poésie et de sérieux. Mais, à mon avis, cependant, visionnaire, et peu pratique sur bien des points ; nous avons parlé de tout, et il a été fort intéressant. Avec une énergie qui ajoutait au sentiment qu'il exprimait, il a déclaré que l'infidélité était l'unique mal à combattre avant tous les autres, et que celui qui servait la cause de la foi faisait la plus belle action qu'il soit possible d'accomplir. « En comparaison de cela, rien ne signifie grand'chose dans ce monde. » J'ai dit qu'il était heureux pour l'Angleterre de posséder un premier ministre capable de prononcer de telles paroles.

Cette année-là, M. et Mme Craven firent plusieurs visites à leurs amis d'Angleterre. Une à White House en particulier, du 16 au 29 août. M. et Lady Georgiana Fullerton demeuraient dans le voisinage de Tunbridge Wells, et les amis passèrent ensemble bien des après-midi. On découvrit que Lady Georgiana et Mme Craven aimaient toutes deux les échecs, et, comme c'est généralement le cas, la conduite des jeux fut la révélation des caractères. Lady Georgiana était réfléchie, sérieuse et attentive. Mme Craven ne considérait pas les échecs comme une affaire, mais comme une récréation. Elle était plutôt portée à l'escarmouche qu'à la lutte sérieuse. Un coup de main la ravissait, quand il surprenait un ennemi qui ne se tenait pas sur ses gardes. Elle avait joué avec son père dans sa jeunesse, et pas beaucoup depuis. Mais elle s'intéressait autant au jeu, elle était aussi désolée de perdre et aussi contente de gagner que si elle avait toujours eu vingt ans.

Pendant que Mme Craven était encore à White House, M. Grant Duff, qui partait pour prendre le gouvernement de Madras, vint lui faire ses adieux. Elle terminait alors « Eliane ». Elle compare dans ce livre

Digitized by Google

les préliminaires d'une cour en France et en Angleterre. La soirée se passait souvent à en écouter la lecture. Une jeune fille qui était présente s'écria que certainement elle n'aurait pas épousé le héros du livre. Mme Craven, plaisamment désappointée, ajouta quelques raisons et corrigea quelques incompatibilités, de façon à satisfaire entièrement le goût anglais.

A Mrs Bishop.

Rochecotte, octobre 1881.

Nous sommes presque trop gais dans le moment. Le frère de Mme de Castellane (le duc de Talleyrand actuel) et sa femme sont ici avec leur fille qui vient d'épouser un grand magnat allemand, le prince Furstenberg. On monte à cheval et on chasse beaucoup. Aujourd'hui, ils sont tous aux courses, à Tours. Il y a ici beaucoup d'habitudes anglaises. La jeune Mme de Castellane monte à cheval aussi bien... que n'importe quelle femme de votre pays, et les jeunes garçons de treize à quatorze ans, comme des Anglais de leur âge. Ils ont de très jolies manières, et sont aussi bien élevés que possible ; le mélange paraît très heureux. En dehors de cela, leur père connaît très peu l'Angleterre, et je suis étonnée des notions qu'ils possèdent sur la vie qu'on y mène. Pour réparer toute cette dissipation, je songe à passer quelques jours de retraite à Marmoutiers, près de Tours, dans un couvent dont Catherine de Montalembert est supérieure.

A Mrs Bishop.

Rochecotte, 26 octobre 1881.

Je suis sortie de ma retraite de Marmoutiers pour mon plus grand bien, je l'espère. Mais je ne suis pas aussi heureuse qu'en y entrant, car j'ai découvert pendant ce temps (avec quelque chagrin) que j'étais pire que je ne croyais.

Catherine de Montalembert est une sainte, avec toute l'intelligence de sa famille, des deux côtés. Elle a la largeur d'idées de son père, jointe à l'héroïsme de sa grand'-mère et de ses tantes mortes si courageusement, et dont il est question dans les mémoires de Mme de Montaigu. J'espère avoir acquis un peu de courage auprès d'elle.

Digitized by Google

A Mrs Bishop.

Paris, 16 décembre 1881.

Mon esprit est toujours occupé de l'Irlande. Je suis ravie de la lettre du Pape à l'archevêque de Dublin, mais pas autant du mandement de l'archevêque à propos de cette lettre. Il devrait se prononcer plus clairement, et quand le « boycotting » est en train, laisser tranquille, pour une fois, ce « cancer » qu'on veut extirper, et qui, dans la disposition présente du peuple, me paraît désigner les landlords.

Un archevêque qui se préoccupe davantage du bien temporel de son peuple que des fautes et des crimes qui se commettent, ne m'édifie pas. Malgré cela, la lettre du Pape fera-t-elle du bien ?

Digitized by Google

CHAPITRE XL (1882-1883)

Opinion de Mme Craven sur Gambetta. — Chute de l'« Union générale ». — Chagrin de Mme Craven pour ses amis. — Lettre à Mrs Bishop sur la chute de cette société. — La presse française. — Lettre à M. Grant Duff à propos de l'assassinat de Lord Cavendish et de M. Burke. — Séjour à Schloss Sayn. — La Roche-en-Brény. — Menou. — Rochecotte. — Mouchy. — Paris.

A M. Grant Duff.

Paris, 21 janvier 1882.

Votre intéressante lettre écrite le jour de Noël m'est arrivée ici samedi dernier, le 16, exactement trois semaines après son départ. Après tout, il me semble que vous n'êtes pas si loin ! Dans ma jeunesse, on mettait le même temps jusqu'à Pétersbourg, et les lettres ne voyageaient pas beaucoup plus vite. En dehors de ce qui concerne ceux que vous avez laissés derrière vous, je suis presque étonnée que vous teniez à savoir quelque chose. Et cependant, vous dites que les lettres qui sont pour vous de l'or, en général, deviennent maintenant des rubis et des diamants. Mais pour que les lettres vaillent la peine d'être lues, il faut qu'elles contiennent des nouvelles. Je voudrais pouvoir vous en donner. Vous connaissez notre existence à Paris. Quand je reviens ici (dans le faubourg Saint-Germain), il me semble, dans un sens, que je sors du salon pour entrer dans l'antichambre. C'est une sensation étrange, n'est-

Digitized by Google

ce pas? Mais vous comprendrez ce que je veux dire, j'en suis sûre. En Angleterre, je vis avec ceux qui s'occupent directement des affaires publiques. Là, le monde diplomatique et politique est simplement le monde. Tandis qu'en France, ce n'est pas seulement en dehors de ce monde, mais à mille lieues de lui, que vivent tous ceux qui partagent mes opinions politiques et religieuses, et qui sont du même rang social que moi. Dans mon cœur, je puis croire que nous tenons toujours le salon, et que le monde officiel ici en est sorti ou est descendu plus bas. Mais le résultat est le même. Nous ne savons rien de ce qui se passe, ni de ceux qui dirigent les événements, et nous ne sommes pas en situation de nous former une opinion juste et vraie. Pour ma part, si la République (telle qu'elle est représentée par Gambetta et les hommes qu'il a mis au pouvoir) n'avait pas outragé mes plus chers sentiments, tellement troublé ma vie de tous les jours, tellement tourmenté les riches et les pauvres aussi bien que moi-même, par la plus révoltante et la plus insensée des persécutions, je crois qu'elle aurait pu connaître de longs jours de vie et de paix. Je n'aurais pas fait un pas pour les troubler. Et croyez-moi, beaucoup de gens dans ces « vieux partis » constamment tourmentés eussent éprouvé les mêmes impressions que moi. Tels que nous sommes, pouvons-nous espérer autre chose que la mort, puisqu'on ne nous permet pas de vivre? Depuis que Gambetta est premier ministre, il paraît tout disposé à exaucer ce désir! Ou bien sa conduite est incompréhensible. A moins que M. Etienne Lancy n'ait raison. (C'est un jeune ex-député, fort intelligent, très républicain et très religieux, que je rencontre souvent chez la duchesse de Galliera.) Il me disait un jour que Gambetta « n'avait jamais de plan arrêté », mais qu'il agissait toujours sous l'impulsion du moment et d'après les circonstances, sans jamais regarder au delà de la difficulté du moment. Il a une sorte d'éloquence qui lui donne une grande force, mais il ne se possède en aucune façon. Si tout cela est vrai, nous sommes entre des mains bien imprudentes, maintenant qu'il essaie pour la première fois de gouverner réellement. D'après les journaux de toutes les teintes et de toutes les opinions, vous jugerez de l'effet produit par ses derniers actes. Le désordre est augmenté

Digitized by Google

d'une façon très sérieuse par ce crac financier ajouté à tout le reste. A cause du traité C.[1] et de l'Egypte, l'Angleterre s'accroche à lui et moi aussi pour ces deux raisons, et par la crainte d'aller plus loin et vers quelque chose de pire. Dès le début, on a commis l'erreur de le prendre *au grand sérieux*. Toute ma consolation vient d'Allemagne, pour le moment. J'espère que cette charmante Princesse Impériale voit sans regret la défaite du Kultur Kampf.

L'année 1881 vit en France la chute de l' « Union générale », dirigée par M. Bontoux et M. Féder. On verra par la lettre suivante comment Mme Craven jugea cette prétendue croisade contre les Juifs.

A Mrs Bishop.

Paris, 30 janvier 1882.

Quelle semaine pour la France et, en particulier, pour le côté de la France auquel j'appartiens ! La dernière fois que j'écrivais, je ne me faisais pas idée des calamités publiques et privées que ce crac entraîne. Je ne connaissais pas surtout le nombre des légitimistes, de braves gens de toute sorte, et même de maisons religieuses qui, séduits par l'excellente réputation du directeur de l'« Union générale » et par la pensée qu'en plaçant ainsi leur argent ils faisaient du bien à la religion et à la cause royaliste (tout en servant leurs intérêts), avaient couru le risque affreux, dont le résultat est maintenant la ruine absolue. Et ce n'est pas tout, ni le pire. A côté de ceux dont je viens de parler, il y a le nombre considérable d'hommes de notre monde, qui ont joué et perdu tout ce qu'ils possédaient, et plus même qu'ils ne possédaient.

Et ces hommes très connus, d'une réputation intacte, avaient consenti à faire partie de l'administration de cette affaire, parce que l'honorabilité des directeurs leur inspirait une confiance aveugle. Maintenant on murmure qu'ils sont compromis par les mesures prises par le sous-directeur, en l'absence de M. Bontoux. En un mot, moins je comprends, plus je m'inquiète et plus je m'effraie pour beaucoup de très chers amis, tout en remerciant la Provi-

1. Le traité de commerce négocié en 1880.

Digitized by Google

dence de ne pas nous être laissé entraîner comme eux. Dans le tumulte causé par cette catastrophe, la chute de Gambetta elle-même a passé inaperçue. Ce qui me touche le plus, c'est la honte attachée pour toujours, je le crains, à la classe même qui aurait dû servir d'exemple aux autres. Il y a quelque chose non seulement de triste, mais de scandaleux, dans cette ruine amenée par le jeu. Le fait évident c'est que, de toute façon, l' « Union générale » ne pouvait pas durer. Les juifs étaient trop forts pour elle. Mon pauvre bon sens me l'avait fait comprendre dès le commencement.

Quand j'étais à Rochecotte, un bon prêtre, complètement surexcité par cet étonnant succès (apparent), me dit : « C'est magnifique, Madame, c'est admirable ! C'est une croisade des chrétiens contre les juifs. Nous allons leur arracher leur arme des mains. » Il voulait parler de leur argent qui devait nous revenir quand nous serions leurs maîtres. A quoi j'ai répondu : « C'est possible, mais cela me semble bien peu la manière de faire du bon Dieu, et ce n'est pas jusqu'à présent par la richesse qu'il a fait triompher ses amis. » Je me suis trouvée meilleur juge que je ne croyais.

Pendant ce temps et au milieu de tout ce désordre, la pauvre « Eliane » a paru aujourd'hui absolument ignorée de ce monde affairé. Vous la recevrez, elle va vers vous, sollicitant une indulgence presque maternelle. Croyez-vous que ma chère Lady G. Fullerton a trouvé nécessaire d'enlever plusieurs parties du livre ! Je ne pensais pas, je l'avoue, que n'importe quelle jeune fille anglaise de dix-huit à dix-neuf ans ne pût en lire chaque mot. C'est le signe d'une atmosphère spirituelle différente. Je devrais en être troublée, mais je ne le suis pas.

A Mrs Bishop.

Paris, 15 février 1882.

Je n'ai pas d'article à vous envoyer sur « Eliane ». Je ne suppose pas que dans sa disposition actuelle, le monde littéraire y fasse grande attention, et je dois m'estimer très heureuse que les critiques en vogue n'en parlent pas. Le livre a cependant trouvé des lecteurs. C'est tout ce que je désire, et Didier m'envoie les premiers exemplaires de la

Digitized by Google

troisième édition. Si je pouvais seulement trouver quelque chose à écrire, puisqu'il faut continuer! Je voudrais causer un peu plus avec vous de cette vulgarité de la littérature française, je devrais dire du goût français, car tout le monde et toutes choses sont corrompus par elle. Si un journal ou une revue veulent être lus maintenant, ils doivent s'excuser d'être conservateurs, raisonnables ou religieux à la première page, par quelque article choquant dans la seconde. Je voudrais vous envoyer le *Gaulois* d'aujourd'hui. C'est le journal de Jules Simon. Le premier article est toujours de lui. Celui de ce matin, sur l'autocratie de Gambetta, est très remarquable. Puis il y a une série d'articles écrasants sur les plans (religieux!) de Paul Bert. Mais que ne trouve-t-on pas ensuite, dans ce même journal? D'abord, un feuilleton de Zola; je ne lui ai même pas donné un coup d'œil. Secondement, une audacieuse défense de l'école réaliste, des plaisanteries et des anecdotes tellement déplacées, qu'il est presque impossible de lire l'utile et l'intéressant, sans marcher sur la pointe des pieds, pour éviter la boue environnante. Aussi révoltant qu'il soit, ce numéro contient (en plus de celui de Jules Simon) un article puissant sur l'*agiotage* passé et présent. C'est un mélange caractéristique, dans ce temps de confusion. Il explique ce fait extraordinaire, que des femmes bien élevées, jeunes et honnêtes lisent et voient sans aucun scrupule des romans et des pièces que je trouve mauvais, dans toute l'acception du mot; c'est-à-dire, aussi vulgaires et grossiers qu'immoraux. Je vous recommande comme une exception, qui sera, j'espère, le commencement de quelque chose de meilleur, une délicieuse petite histoire que publie la *Revue des Deux-Mondes*. Elle est de Ludovic Halévy, et se nomme : « l'Abbé Constantin ».

A M. Grant Duff.

Paris, 18 mai 1882.

Avant de dire quoi que ce soit, il faut que je vous parle de ce qui occupe toutes mes pensées. En voyant la réponse de Lord Ripon au télégramme envoyé dans les Indes pour annoncer les affreuses nouvelles de Dublin[1], j'ai pensé à

1. L'assassinat de Lord Frederick Cavendish et de M. Burke,

Digitized by Google

ce que vous alliez éprouver en apprenant ce drame. Je me suis demandé si vous étiez resté longtemps dans l'ignorance de ses détails. Il doit vous tarder de les connaître.

Aucun, hélas! n'est de nature à diminuer l'horreur du premier moment. Chaque jour passe sans jeter la moindre lumière sur ce complot monstrueux, et ajoute à l'attente inquiète de ce qui peut suivre. Le nouvel archevêque de Dublin espérait (quand il a quitté Paris l'autre jour) qu'on l'écouterait mieux désormais, et qu'il lui resterait quelque force pour lutter contre la ligue. Depuis, j'ai entendu parler de son arrivée à Londres, où Lord Carlingford a déjeuné avec lui. Il l'a trouvé toujours résolu et rempli des meilleures intentions. Mais il a écrit ensuite, à quelqu'un qui me l'a répété, que la vie du Cardinal était menacée.

Il est trop tard maintenant pour que le clergé puisse faire du bien, même si tous le désiraient. Le temps est passé, et en fermant les yeux sur les intentions bien évidentes des ligueurs, il a assumé une grande responsabilité. Jamais l'avenir n'a été plus sombre et j'en souffre pour M. Gladstone, qui avait le droit de compter sur le clergé, quoi que l'on puisse penser de sa politique irlandaise.

Elle écrit encore de Schloss Sayn Coblentz, le 21 juin 1882 :

Je me demande si de loin, et libéral avancé comme vous l'êtes, vous considérez avec moins de tristesse que moi ce qui se passe en Irlande et en Angleterre.

Vous me racontiez un jour, qu'en revenant en voiture de Windsor avec Lord Fife, vous vous étiez écriés *chemin faisant* : « Quel beau pays, et qu'on y vit en sécurité ! » Je voudrais savoir si vous êtes toujours du même avis. Pour ma part, je ne puis concilier mon vieil amour et mon admiration pour l'Angleterre avec l'idée (de plus en plus acceptée) que tout ce que j'aimais était absurde et mauvais. « Nous avons changé », ou « nous allons changer tout cela », semble être la devise radicale. Et qui n'est pas radical (à mon avis) parmi ceux que je connais et que j'aime le mieux en Angleterre ? Cela m'attriste quelquefois, bien que je me

sous-secrétaire d'Etat pour l'Irlande, dans le Phenix-Park à Dublin, le 6 mai 1882.

Digitized by Google

console par la certitude de ne plus être de ce monde quand arrivera l'inévitable dénoûment. A Paris, mes chers amis ne se lassent pas d'espérer une révolution favorable à leurs désirs (et aux miens aussi, Dieu le sait), à un certain jour marqué. Pour cette fois, ce doit être le 14 juillet prochain. Rien n'est impossible en France! Mais cependant, je crois que votre réponse à cette lettre me trouvera encore sous un gouvernement républicain. Adressez toujours, je vous prie, rue Barbet-de-Jouy, c'est le plus sûr. Cet endroit ne me séduit pas beaucoup. Le véritable Schloss (en ruines) est au sommet de la colline. Celui-ci est une construction gothique, moderne, dans une étroite vallée, entourée d'un pays qui n'est pas beau.

Je suis allée à Coblentz, il y a quelques jours, pour faire une visite à l'impératrice (Augusta). Je l'ai trouvée très changée et très vieillie, mais très bonne et très gracieuse pour moi et pour « Eliane ». J'ai appris avec bien du plaisir le mariage de cette charmante Miss Lubbock, et j'ai été très touchée de ses quelques mots sur le « Récit ».

A M. Grant Duff.

La Roche-en-Brény, 1er août 1882.

Votre lettre m'a trouvée ici à mon arrivée. Depuis, j'en ai reçu une autre de vous, contenant le récit des exploits de Clara à la chasse. Il a beaucoup intéressé et amusé les tranquilles jeunes personnes de cette maison, les deux filles de Mme de Meaux, et la chère Thérèse, qui ne se livrent jamais à l'exercice du cheval et qui considèrent Clara comme une héroïne. Il n'y a pas de plus grand contraste que celui qui existe entre les habitudes extraordinairement actives et extraordinairement tranquilles des jeunes filles et des femmes de nos deux nations.

Ce qui le rend plus remarquable, c'est que les Françaises sont aussi très énergiques à leur façon. Elles font et supportent bien des choses imprévues, et surmontent dans la vie ordinaire des difficultés qui effraieraient les Anglaises. Elles sont pourtant timides et embarrassées, là où vos compatriotes sont si braves et si entreprenantes. Cela signifie, je pense, qu'elles sont préparées à la vie très différente qu'elles sont appelées à mener.

Le 29 juin (jour dont vous vous souvenez si fidèlement),

Digitized by Google

j'étais au moment de quitter Sayn, quand un message de l'impératrice Augusta m'a forcée à rester quelques jours de plus. Elle désirait m'y trouver à son arrivée. Pendant ce délai j'ai été prise d'un accès de fièvre, conséquence naturelle de la température et de la saison. Je suis retournée à Paris le 4 juillet, très loin de me bien porter.

Mais après quelques jours de repos, je suis venue me refaire dans ce délicieux climat. Je suis tout à fait bien maintenant, et je jouis pleinement de mon séjour auprès de ces chers amis.

Vous pensez bien que l'Egypte et les événements de France et d'Angleterre alimentent nos conversations. La chute du ministère et les circonstances qui l'ont accompagnée mettent la République dans une situation désespérée..... En tout cas, on n'a jamais vu tant de médiocrités au pouvoir..... Cela rend l'attitude de l'Angleterre et de ses hommes d'Etat encore plus frappante. Il faut espérer que les *fedicals* voudront bien se taire, et n'empêcheront pas les événements de prendre une bonne direction. Bien que nous différions sur ceux qui méritent cette épithète, il me suffit de vous voir admettre que leur nombre est considérable. Le nom que vous avez inventé est une traduction excellente de celui également exact de *liberâtres*, appliqué par le comte Félix de Mérode. Sa fille (Mme de Montalembert) et ses petites-filles vous envoient leurs meilleurs souvenirs. Thérèse va mieux, son esprit est plus brillant que jamais. Madeleine de Grünne vient de nous quitter; c'est délicieux d'être auprès d'elle, aucune société n'est plus charmante que la sienne.

A Mrs Johnstone [1].

Château de Rochecotte, 27 août 1882.

Votre lettre du 21 est restée assez longtemps en route, parce que j'ai beaucoup circulé dernièrement. Elle ne m'est parvenue qu'ici, hier. Elle m'a beaucoup touchée et

1. Une dame qui habitait Tunbridge Wells, et qui avait été profondément touchée par le « Récit d'une sœur ». Pendant qu'elle était à White-House, Mme Craven lui fit une visite, et s'intéressa beaucoup à l'espérance qu'elle entretenait de voir la réunion de l'Eglise d'Angleterre et de l'Eglise catholique. Elle mourut au mois de juin 1885, quelque temps après son abjuration.

Digitized by Google

augmente mon regret de ne pas aller en Angleterre cette année. Je voudrais espérer que vous viendrez à Paris, où je passerai l'hiver comme à l'ordinaire, car je sens bien qu'il est impossible de répondre à votre lettre par écrit. Quand vous nommez des amis catholiques tels que M. Patmore et M. de Vere, j'avoue qu'il me serait impossible de vous conseiller autrement qu'eux et de réussir là où ils n'ont pu ni vous satisfaire, ni vous convaincre. Je ne ferai que répéter ce qu'ils vous ont dit. Cependant, je voudrais vous voir et vous parler. L'année dernière à cette époque-ci, je me trouvais à Tunbridge Wells. Combien je regrette que nous ne nous soyons pas rencontrées alors ! Je crois comprendre la situation de ces Anglais à laquelle vous faites allusion, ce projet de « réconciliation complète avec l'Eglise ».

J'ai bien souvent entendu dire à ceux qui résistent à leur inclination (quelquefois même à leurs convictions) qu'ils craignaient le mal produit par les « conversions individuelles ». Mais je ne crois pas que la paix de l'esprit ait jamais été le résultat de considérations semblables, aussi justes qu'elles puissent paraître et aussi naturelles qu'elles soient.

Je n'essaierai pas, cependant, d'en dire davantage à ce sujet pour le moment. J'espère avoir un jour l'occasion de vous parler, quoique je sois bien vieille pour espérer dans l'avenir d'heureuses réunions sur la terre.

Je veux croire cependant que nous nous retrouverons. En attendant, je penserai à vous, et je prierai pour vous.

A Miss O'Meara.

Rochecotte, 10 octobre 1882.

Quant à John Inglesant, je suis tout à fait de votre avis. Son livre est intéressant, mais pénible et fatigant. Il me produit l'impression physique d'un cauchemar. Il est rempli de vérités et de mensonges, de beautés et de folies ! Mais je ne crois pas qu'il fasse autant de mal que vous paraissez le craindre. On peut lui appliquer cet épigramme : « C'est du bon, c'est du neuf qu'on trouve en votre livre, mais le bon n'est pas neuf, et le neuf n'est pas bon. » La manière dont l'auteur comprend le sentiment catholique au point de vue surnaturel, n'est nouvelle que pour lui. Ce qui est nouveau pour moi, c'est son Jésuite

Digitized by Google

imaginaire, son Italie fantastique, etc. Tout cela n'est sûrement pas bon et, en résumé, je ne comprends pas le bruit qu'on a fait autour de ce livre. Cela prouve à quel point l'esprit anglais est profondément remué par les questions religieuses. Je m'imagine un livre semblable présenté à un public français.

A M. Grant Duff.

Mouchy, 13 novembre 1882.

J'ai fait un agréable séjour à Rochecotte, interrompu par une visite à ma nièce, Béatrix de la Roche-Aymon (Blacas), dans son château[1] élevé sur les ruines de celui des ducs de Bourbon-Montpensier, lequel fut détruit par Richelieu (le Cardinal). Le sien était à côté, et il ne voulait pas être dépassé par ses voisins. Une magnifique chapelle du XIVe siècle (avec des fenêtres en verres de couleur d'une beauté merveilleuse et parfaitement conservés) reste seule de cette époque. Le château actuel a été reconstruit et restauré, en rapprochant les bâtiments réservés autrefois aux visiteurs et aux tenanciers des Montpensier. Il est suffisamment beau tel qu'il est, et j'ai été contente de ma visite à Béatrix.

En venant ici, je me suis arrêtée deux jours à Paris avec les Fullerton qui s'y trouvaient encore. J'ai revu aussi Mrs Kemble avec le plus grand plaisir. C'est une des femmes les plus intelligentes que j'aie connues, sinon la plus intelligente. La deuxième série de « Souvenirs », aussi remarquable que la première, m'inspire le désir d'ajouter un autre article à ma revue de cette première partie. Mais j'ai très peu de temps, et je suis plus lente que jamais à ce que je fais.

A Mrs Bishop.

Paris, 25 novembre 1882.

Seulement quelques lignes pour vous dire que je vous

1. Le château de la Roche-Guyon est une des résidences seigneuriales les plus intéressantes de France. Il est situé sur la Seine, entre Paris et Rouen. On y conserve le manuscrit des « Maximes » de La Rochefoucauld. La méditation de Lamartine qui a pour titre « Une semaine sainte à la Roche-Guyon », fut écrite à l'occasion de la restauration de la chapelle.

Digitized by Google

écrirai une vraie lettre de Lumigny, où je vais aujourd'hui (étant revenue de chez les Mouchy avant-hier). Je suis aussi désireuse que vous-même de vous communiquer tout *i fatti miei*. Mais puisque je cite de l'italien, je puis ajouter que je deviens semblable à Virgile : « Chi per lungo silenzio parea fioco »[1], comme dit Dante, et malgré tout le bien que me ferait un bon *sfogo*, je crois avoir perdu la puissance de m'y livrer, soit en parlant, soit en écrivant, par un long manque d'habitude.

Je n'ai rien fait cette année : j'ai consacré tout mon temps à Auguste et au prince Albert. Ce travail n'était pas une simple traduction, il demandait un arrangement.....

Je crois avoir acquis dans ce genre de travail un *savoir faire* qui pouvait être utile. Quand il sera terminé, je reviendrai à autre chose que j'ai en vue, et je saurai alors si j'ai perdu la puissance de leur donner une forme.

En 1883, Mme Craven écrivit dans l'agenda qu'elle envoyait à Mrs Bishop :

1er janvier 1883.

Vous qui pleurez, venez à ce Dieu, car Il pleure ;
Vous qui souffrez, venez à Lui, car Il guérit ;
Vous qui tremblez, venez à Lui, car Il sourit ;
Vous qui passez, venez à Lui, car Il demeure.

Victor Hugo.

1. « Dont la voix était affaiblie par une longue habitude de silence. »

Digitized by Google

CHAPITRE XLI (1883)

Paris. — L'Armée du Salut. — Saint François d'Assise. — Rencontre de M. et Mme Gladstone et de Mme Craven chez Lord Lyons. — Maladie de M. Craven. — Inquiétude de Mme Craven. — Désir de M. Craven de retourner en Angleterre. — Le nonce du Pape et les Irlandais. — M. Harrisson. — Succès de la Vie du Prince Consort, traduite et publiée par M. Craven. — La semaine sainte à Farm-Street. — Les pèlerins anglais à Lourdes. — Le Père King.

A Mrs Bishop.

Paris, 15 février 1883.

Personne ne s'imaginerait à quel point je suis isolée. Quelquefois, les choses que je ne dis pas m'étouffent. Mais laissons cela pour le moment. Parlez-moi de l'Irlande. Je crois que nous pouvons dire comme Sir Peter Teazle : « la vérité se montre enfin », et l'on découvre que tous ces meurtriers étrangers étaient de véritables Irlandais, très Irlandais. Mais le clergé comprendra-t-il ce qu'il y avait en dessous et au-dessus de la « land league »? Regrettera-t-il de l'avoir encouragée? Avouera-t-il qu'aussi longtemps qu'existera la pendaison, ces assassins mériteront d'être punis? D'après une lettre de l'archevêque Croke que j'ai lue hier, je crains que ce clergé ne soit pas converti. Et les autres? Et le pauvre cardinal? M. Cabe qui est mort, ou qui va mourir? J'ai besoin d'entendre parler de tout cela. En retour, vous êtes peut-être curieuse de savoir ce que

Digitized by Google

je pense de l'incroyable gâchis dans lequel nous sommes ici. Pour parler franchement, mes idées ne sont pas beaucoup plus embrouillées que celles des ministres (quand nous en avons) des deux Chambres réunies. Après tout cela, la République tournera mal. Je ne puis, hélas! deviner quand et comment. Et avant que la fin « tant désirée » arrive, nous aurons sans doute à traverser une époque à laquelle il est désagréable de penser.

Un observateur aussi attentif que Mme Craven, de ce qui se passait en Angleterre, ne pouvait manquer de s'intéresser aux actes du général Booth, et à l'Armée du Salut. Elle fut frappée de l'article écrit à ce sujet, par le cardinal Manning, dans la *Contemporary Review* de septembre 1882. Comme le cardinal, Mme Craven parle avec respect et sympathie du général, mais avec surprise de ses méthodes. Il venait d'annoncer « une campagne » en France, et elle doutait de son succès auprès de ses compatriotes. Son article, publié dans le *Correspondant* du 26 février 1883, révèle son esprit droit et éclairé. La seconde partie est consacrée à saint François d'Assise, dont les Italiens célébraient avec un orgueil national le septième centenaire, en septembre 1882. Mme Craven compare à celui qui posa les fondements de la véritable fraternité, les noms de Giotto Dante et de Colomb, membres du Tiers Ordre de saint François, et chefs du progrès et de la civilisation dont il fut le pionnier.

A Mrs Bishop.

Paris, 10 mars 1883.

J'ai eu hier, au sujet d'Auguste, un véritable moment d'angoisse. C'est fini, et je crois que c'était vraiment moins sérieux que je ne l'ai craint. On aurait dit que sa jambe gauche se paralysait!

Il est tout à fait bien, Dieu merci! Mais il a dû rester couché deux jours, ce qui ne lui était jamais arrivé depuis quarante-neuf ans que nous sommes mariés. Je me suis souvenue tout à coup, avec un grand saisissement, qu'il a

Digitized by Google

deux ans de plus que moi. Sa bonne santé et son aspect me l'avaient fait oublier. Je croyais être seule à vieillir. Des craintes que je n'avais jamais eues m'ont traversé l'esprit, et ma paix en a été troublée plus que de raison. Cependant, après avoir subi la tempête avec tout le calme possible, tant qu'elle durait, j'ai compris (maintenant que toute inquiétude a disparu pour le moment) que nous avions tous deux reçu une leçon qui nous sera utile, avec l'aide de Dieu. Vous devez avoir reçu le livre d'Auguste... Je pense qu'il plaira et sera lu.... Pauvre cher Auguste... Il s'est surmené sans aucun profit pour lui. J'espère qu'il sera récompensé de ses peines.

A M. Grant Duff.

Paris, 14 mars 1883.

J'avais pris la ferme résolution d'être exacte, et de ne pas laisser finir le mois sans vous donner *un signe de vie*. Mais mon temps a été pris plus que jamais dernièrement; et tristement, car mon mari a été malade (c'est la première fois depuis que nous sommes mariés, et vous savez qu'il y a longtemps).

J'espère que sa santé parfaite n'a reçu aucune atteinte, et qu'en le soignant davantage, il restera de beaucoup le plus jeune des deux, comme c'est le droit d'un homme qui n'a que deux ans de plus que sa femme.

Je vous remercie tardivement du récit des fêtes du couronnement de votre Maharajah. J'aurais voulu que Clara vît cela, car je partage tout à fait l'avis de ma mère, qui disait qu'on n'est jamais trop jeune pour jouir d'un grand et beau spectacle.

C'est dans la première jeunesse qu'il faut faire provision d'agréables souvenirs. C'est alors que la joie est sans mélange et libre de soucis. Je me souviens à quel point je jouissais des belles choses que je voyais à seize et dix-sept ans; bien davantage que je n'ai joui, plus tard, de tous les plaisirs que j'ai pu rencontrer sur mon chemin.

Il est impossible de prévoir quels événements se seront accomplis quand vous recevrez cette lettre. La semaine dernière, nous avons eu trois émeutes. On annonce la quatrième pour le 18 (pour célébrer l'anniversaire de la

Digitized by Google

Commune de 1871), ce qui a déjà fait partir d'ici plusieurs de mes connaissances.

Cette émeute se prépare si ouvertement que le gouvernement aura, j'espère, la force et la volonté de la réprimer. Mais il faut s'attendre à tout avec des gens aveuglés par la haine au point de traiter les Princes d'Orléans (si inoffensifs) comme de dangereux conspirateurs, et de permettre à Louise Michel de parcourir les rues, en portant le drapeau noir des anarchistes et à la tête d'une foule vociférante et furieuse.

Le premier jour, vendredi, j'étais dans la chapelle du couvent avec un grand nombre de dames (300 environ). On est venu nous dire de ne pas sortir par la porte de devant, car le tranquille boulevard des Invalides était envahi par une foule de très mauvaise mine. On nous a donc fait sortir par le jardin, et nous sommes rentrées chez nous comme nous avons pu. Tout cela n'est pas agréable, et ne contribue en aucune façon au repos et à la paix de l'esprit.

Quand M. et Mme Gladstone ont traversé Paris, nous avons dîné avec eux chez Lord Lyons. J'ai trouvé M. Gladstone dans les meilleures dispositions : en bonne santé, aimable comme toujours.

Voici un trait qui le dépeint. Après le dîner, nous avons eu une longue conversation sur les sujets (non politiques) qui l'intéressent toujours. Dans le courant de la conversation, on a parlé d'un article que je viens de publier dans le *Correspondant* sur « l'Armée du Salut ». Il a exprimé le désir de le lire, et comme il rentrait à Londres le lendemain (vendredi), je le lui ai envoyé de suite. Eh bien ! le croiriez-vous ?... Au milieu de l'océan de travail dans lequel il a dû se plonger en arrivant, il a trouvé moyen de m'écrire, au sujet de cet article, une intéressante et longue lettre que j'ai reçue le dimanche matin.

A Mrs Bishop.

Paris, 29 mars 1883.

Je n'ai pas le temps de vous envoyer plus d'une ligne aujourd'hui. Je ne dois pas me laisser *entraîner*, comme je le fais toujours en vous écrivant, très chère amie. Mais je veux vous remercier de votre lettre. Je l'attendais avec une

Digitized by Google

impatience que vous ne soupçonniez pas. Mon angoisse au sujet d'Auguste n'a pas duré longtemps, et je croyais ne vous en avoir parlé que dans ma lettre du 10 mars. C'est fini maintenant, et vous ne pouviez pas deviner que vous étiez la seule amie à qui je l'eusse confiée. Je m'étais imaginé sans doute tout ce que je vous aurais dit, si nous nous étions trouvées ensemble.

Je vous envie votre semaine sainte à Farm-Street. J'aime ces cérémonies par-dessus tout; et pour entendre bien chanter les Lamentations et bien prêcher la Passion, je ferais n'importe quoi. Ici, tout est fini. Bien que les églises fussent pleines d'une foule des plus édifiantes, je n'ai pas éprouvé un instant ces impressions que l'Eglise cherche à éveiller dans le cœur, l'âme et l'imagination, par ces cérémonies et l'admirable liturgie qui les accompagne. Nous nous appauvrissons tous les jours davantage, et je pense que nous sommes destinés à voir disparaître toutes ces belles choses, qui font le charme de mes souvenirs du passé. La poésie s'en va ! Et que peut-on concevoir de plus poétique que nos cérémonies de la semaine sainte ? La foule des adorateurs (plus grande que jamais) est d'autant plus consolante que rien n'attire dans nos églises, si ce n'est un sentiment naturel de dévotion.

A Mrs Bishop.

Paris, 26 avril 1883.

Vous me demandez quels sont nos projets?... Depuis la maladie d'Auguste, j'ai pris la résolution de ne plus jamais le quitter tant que je vivrai. Cela paraît assez simple, mais présente cependant une double difficulté. D'un côté, la répugnance qu'il éprouve à rester longtemps hors de chez lui, et de l'autre, l'impossibilité de vivre toute l'année à Paris.

Mon pauvre mari a de terribles crises de mal du pays, et voudrait parfois se persuader qu'il faut aller en Angleterre. Mais je crois qu'il se trompe, et pour beaucoup de raisons. Même s'il ne se trompait pas, je croirais toujours que le climat du Midi est nécessaire à sa santé. Il est bien maintenant, Dieu merci ! Mais je ne puis oublier que des soins auxquels je n'avais jamais songé lui sont devenus indispensables.

Digitized by Google

Cependant, nous ferons peut-être encore une visite à la chère Angleterre.... *Vedremo.*

Je suis contente de ce que vous me dites du Saint-Père, et le nonce n'y va point par quatre chemins quand il appelle les Irlandais (clergé compris) des « socialistes libéraux ». Quand les Irlandais comprendront-ils qu'ils doivent cesser d'être *feniuns*, ou cesser d'être catholiques?

Mon opinion est qu'ils veulent rester *fenians*. L'horrible sympathie témoignée aux assassins et la haine pour Carey qui les a dénoncés, ne sont-elles pas décourageantes?... Les prêtres qui ont assisté jusqu'à la fin Brady et Curley les élèveront comme des martyrs. Telle sera, soyez-en sûre, la conséquence de leur mort édifiante. L'exemple moral sera perdu, et ils seront tout prêts à recommencer.

Les funérailles de Veuillot ont été une véritable ovation, et la contre-partie de toutes celles, absolument païennes, dont nous sommes témoins depuis quelque temps. Maintenant, ses amis et ses partisans exagèrent quelque peu leur enthousiasme, et tout paraît combiné pour entretenir le prestige de l'école, et proclamer qu'elle survit à son maître, ce qui est vrai. La lutte entre la vérité et la raison d'un côté, la passion et l'extravagance de l'autre, n'est pas terminée, et il n'y a pas de victoire définitive. Mais j'ai assez de tout cela. Je veux oublier et pardonner les blessures infligées autrefois à mes amis et à moi-même, et abandonner complètement le combat.

Vous apprendrez avec plaisir, je le sais, que le livre d'Auguste a beaucoup de succès. Plon lui a envoyé, hier, quatorze journaux contenant tous des articles très satisfaisants sur cet ouvrage.

Nous avons reçu de Windsor l'assurance, encore plus flatteuse, de la satisfaction de Sa Majesté. Elle me l'a exprimée elle-même dans une lettre des plus aimables. Auguste m'avait fait lui écrire (en français) les quelques lignes accompagnant l'exemplaire que nous avions envoyé. Elle savait aussi que la préface était de moi. Et comme le général Ponsonby avait déjà écrit par son ordre, je ne m'attendais pas à son très gracieux remercîment personnel. Nous avons reçu en même temps une lettre très bonne et très aimable du Prince de Galles.

Digitized by Google

A M. Grant Duff.

Paris, 2 mai 1883.

Je vous dois deux réponses, une à votre lettre du 11 mars, et une autre à celle du 9 avril que je viens de recevoir. En lisant la première, j'ai été frappée d'une étrange coïncidence. Vous me parliez de l'article de Harrisson sur Gambetta. Je venais juste de le finir, et tout en le lisant, je me disais que j'aimerais à en causer avec vous et à discuter son incroyable et douloureuse absurdité. Je devrais dire ses absurdités. L'une d'elles (que la théologie n'existe plus, parce que les funérailles de Gambetta n'étaient ni païennes ni chrétiennes) s'est présentée à votre esprit d'une façon pittoresque [1]. Mais je suis sûre que la vérité profonde ainsi exprimée ne vous a pas échappé, et que vous n'avez pu vous empêcher de vous étonner, comme moi, de l'article en question.

Le livre d'Auguste a beaucoup de succès [2]. La presse française est unanime dans son éloge. Et croyez-vous que Sa Majesté, après m'avoir fait écrire par H. Ponsonby, m'a adressé le plus gracieux remerciement! Elle m'écrit elle-même une lettre charmante, saisissant l'occasion de me dire toutes sortes de choses aimables; que depuis longtemps elle désirait et espérait me connaître, etc., etc. « Après cela, » comme dit Mme de Sévigné quand Louis XIV eut dansé avec elle, « peut-on dire qu'il ne soit pas le plus grand Roi du monde? » Heureusement que je l'ai dit de la reine Victoria *avant la lettre*.

A Mrs Bishop.

Paris, 15 mai 1883.

Nous sommes séparées depuis trop longtemps; les lettres ne remplissent pas les vides..... Il est possible que nous allions en Angleterre le mois prochain. Bien que nous ne pensions pas séjourner à Londres, il est certain que nous

1. M. Grant Duff racontait à Mme Craven qu'en descendant le Godavari en bateau à vapeur, il lisait l'article de M. Harrisson. Le bateau tourna. Il leva les yeux et vit une multitude considérable, plusieurs milliers de personnes réunies sur les bords de la rivière sacrée, pour obéir à quelque impulsion religieuse.

2. La vie du Prince Consort.

Digitized by Google

nous verrons d'une façon ou d'une autre, si nous traversons le détroit. Mais je vis plus que jamais *au jour le jour*. Je ne puis m'empêcher cependant de vous parler de cette possibilité. Si elle devient une réalité, je vous en préviendrai tout de suite.

J'ai vu quelques-uns des pèlerins[1], Lady Mary Howard et ses nièces et Lord Denbigh, qui a parlé en français dans un meeting.

J'ai vu aussi le Père King, l'aumônier du pèlerinage. C'est un prêtre irlandais de l'aspect le plus vénérable, et très intéressant en un sens, dans ce qu'il raconte de la piété et de la ferveur en Irlande, et de l'atrocité des crimes qui s'y commettent, etc. Mais quand il en est venu à la punition des criminels, à la ligue, à Parnell, Davitt, etc., etc., je l'ai trouvé aussi peu logique, avec autant de lubies déplorables que ceux dont je lis les divagations dans les journaux irlandais. Et c'est évidemment le meilleur des hommes. Tout cela prouve que le cas est désespéré.

La discussion est impossible avec des esprits ainsi construits. Et pourtant — pourtant vous êtes irlandaise, ainsi qu'Aubrey de Vere, et les meilleurs et les plus intelligents parmi tous ceux qui servent l'Angleterre et qui ont essayé de servir l'Irlande. Il n'y a pas une parcelle de folie en aucun de vous ! Mais je ne puis m'empêcher de croire que pour cette raison, les Irlandais *par excellence* ne vous considèrent pas comme de vrais compatriotes.

Il me tarde beaucoup de savoir si le docteur Croke obéira au Pape, et jusqu'où. La lettre de M. de Vere est admirable. Elle augmente mon désir de connaître son article, que je n'ai pas encore eu le temps de lire.

1. Des catholiques anglais venus à Lourdes en pèlerinage.

Digitized by Google

CHAPITRE XLII (1883)

Paris. — Pèlerinage à Boury. — M. et Mme Zendt propriétaires de Boury. — La Roche-en-Brény. — Voyage en Angleterre. — Holland-House. — Walmer Castle. — Tremblement de terre à Ischia. — Lettre de Mme Craven dans le *Morning Post*. — Entrevue avec la Reine à Osborne. — Retour à Holland-House. — Mote. — Deal. — White-House. — Les princes d'Orléans expulsés des funérailles du comte de Chambord. — Indignation de Mme Craven. — Maladie d'Elisa. — Retour à Londres. — Herbert-House. — Ste-Anne's Hill. — Ayrfield. — Les « Réminiscences » de Lord Gower et son jugement sur Mme Craven.

A M. Grant Duff.

Paris, 25 juin 1883.

Je reçois à l'instant votre lettre du 10 juin, pendant que vous recevez la mienne probablement. J'espère que le *Clairon* vous est parvenu, ainsi que votre discours à Vizianagram traduit en français, et un numéro du *Correspondant* avec mon article sur les *Salutistes*.

Je crois que nous irons en Angleterre vers le 2 juillet, pour deux mois. Nous nous rendrons d'abord à Holland-House, puis à Bornemouth. Je vous préviendrai si nous faisons ce voyage. Mon mari s'en réjouissait de loin. Maintenant que le moment est venu, la répugnance qu'il éprouve toujours à se déplacer s'est emparée de lui, et je ne sais trop ce que nous ferons.

Depuis que je vous ai écrit, j'ai fait un petit pèlerinage

Digitized by Google

très consolant à Boury. J'ai trouvé la maison très embellie. Les propriétaires actuels se plaisent à entretenir nos souvenirs d'une façon touchante. Ils se nomment Zendt. Lui est un très grand *industriel* de Beauvais, elle est Mlle de Boury, de la vieille famille à laquelle cette terre appartenait originairement. Ils sont excellents tous deux, et c'est une grande satisfaction pour moi de voir que ce pauvre château est tombé dans de si bonnes mains. Mais la chose la plus étonnante et la plus flatteuse, c'est le nombre de visiteurs qui arrivent (quelques-uns de très loin) pour prier dans le petit cimetière. La veille, un homme était venu de Lille pour y passer une heure. Il m'a écrit depuis une lettre qui m'a profondément émue, pour m'expliquer comment il avait été soutenu par ceux dont il avait lu l'histoire, et pourquoi il me remerciait tant de l'avoir écrite. Il parle d'eux tous avec une sorte d'affection passionnée. C'est un *employé* du chemin de fer. Une jeune fille, une charmante Alsacienne, dont le « Récit » m'a fait faire la connaissance, est aussi venue à Boury, l'autre jour, pour déposer des fleurs sur la tombe de ma mère, parce que, disait-elle, c'était de son côté qu'elle se tournait avec le plus d'amour en lisant le livre. Elle a senti qu'elle devait venir la remercier. Je crois qu'elle va se faire sœur de charité.

Je voudrais avoir la même confiance que vous dans le véritable progrès de l'humanité. Je l'admets sous beaucoup de rapports : mais, par contre, quelles idées, quelles aspirations folles et désordonnées ! Je vois clairement où le progrès et la transformation sont nécessaires, mais je vois aussi où l'humanité a donné tout ce qu'elle pouvait donner. Il n'y aura pas de plus grande beauté morale dans l'avenir que celle qui existe déjà. L'art a atteint depuis longtemps son plus haut degré de perfection. Il faut trouver le meilleur moyen d'encourager ce que les hommes ont déjà produit, et ces points-là sont, après tout, plus importants que les points touchés par les opérations de la science (aussi magnifiques qu'ils soient). *Basta !* C'est folie à moi d'entreprendre de pareils sujets dans une lettre. Je me risque seulement à remarquer que votre ami, M. John Morley, se trompe fort dans le moment, et que je le trouve bien dangereux ! Je croyais autrefois que ses erreurs s'arrêtaient à la France, mais je ne puis m'empêcher de constater qu'il

Digitized by Google

agit en Angleterre d'une façon bien inconsidérée, pour ne pas dire plus.....

L'autre jour, Albert a parlé dans une discussion sur les « Syndicats professionnels ». Il a été écouté avec attention et respect, même par ceux qui lui sont le plus opposés.

A M. Grant Duff.

La Roche-en-Brény, 26 juillet 1883.

Je n'ai pas besoin de vous dire que nous avons été très préoccupés de la maladie du comte de Chambord. L'issue qu'on redoutait aurait pu être fatale pour la France, bien que je fusse persuadée en même temps que son retour à la santé éloignerait plutôt qu'il n'amènerait le gouvernement monarchique.

Mon sang royaliste a été profondément remué par cette alerte. Je suis heureuse que, pour le moment, elle soit sans fondement, et que le *Domine, salvum fac regem* qui s'est élevé de tant de cœurs ait reçu cette consolante réponse. Cependant, ce n'est qu'un répit, je le crains. Mais, en même temps, on y a gagné deux choses. Premièrement on a constaté que le sentiment royaliste était beaucoup plus vivant qu'on ne le croyait; ensuite la rencontre du comte de Paris et du comte de Chambord, quand ce dernier se croyait à son lit de mort. Cette rencontre a établi entre eux des relations plus cordiales qu'auparavant. C'est une circonstance très frappante et très touchante. Rien ne pouvait égaler le tact et la délicatesse du comte de Paris. Rien ne pouvait être plus noble et plus généreux que l'attitude du comte de Chambord vis-à-vis de son cousin. Ils se sont conduits, tous deux, comme des princes et des gentilshommes, et le comte de Chambord en véritable chrétien. Il y a quelque chose de saisissant dans cette étreinte du petit-fils de saint Louis et de l'arrière-petit-fils de Philippe-Egalité, héritier du dernier représentant de cette branche aînée qui a tant à pardonner à l'autre. Beaucoup l'ont compris en France parmi ceux qui ne tenaient pas à la monarchie. On en a éprouvé comme une sorte de soulagement et de satisfaction, après tous les actes vulgaires et bas dont on est tous les jours témoin; actes qui abaissent et découragent les quelques républicains (très rares) honorables et sincères. J'espère que M. Waddington est de ceux-là, et que

Digitized by Google

sa nomination écartera toute amertume dans notre querelle du moment. Querelle où, pour une fois, la France est dans son droit et le gouvernement anglais aussi, par conséquent, en l'admettant, bien que cela offense certains intérêts et puisse leur nuire.

L'autre jour, j'ai reçu d'un jeune homme (très jeune je suppose) une lettre qui vous aurait amusé. Elle était datée du *pays latin*. Il m'écrivait qu'il venait de lire le « Récit d'une sœur », et avait à m'en dire les choses les plus flatteuses et les plus consolantes. Il s'intitule *un obscur étudiant*. Il exprime son étonnement qu'un aussi beau livre soit si peu connu, et qu'on n'en ait jamais parlé. Cette réflexion m'a d'abord fait rire, et puis j'ai pensé que si ce jeune lecteur n'avait que vingt-deux ou vingt-quatre ans, son ignorance était toute naturelle, et je me suis sentie très reconnaissante que ce livre ait été lu par quelqu'un appartenant à une autre génération.

A Mrs Bishop.

Holland-House, 9 août 1883.

Cette affreuse tragédie d'Ischia [1] m'a complètement bouleversée, et je ne puis songer à autre chose. Même dans ces régions, on n'avait jamais rien vu de semblable. C'est pire que la destruction de Pompéi, où il y eut relativement peu de morts.

A M. Grant Duff.

Walmer Castle, 11 septembre 1883.

J'ai été bien négligente, mais ce n'est réellement pas de ma faute. Nous sommes arrivés en Angleterre le 7 août, et mes accès de fièvre se sont presque immédiatement emparés de moi. Nous étions alors à Holland-House. L'idée m'est venue d'aider de mon mieux ma chère amie, la duchesse Ravaschieri, qui se dévouait aux victimes d'Ischia. J'ai écrit une lettre dans le *Morning Post* (du 13 août). Vous l'avez peut-être lue. J'ai obtenu un succès inespéré. J'ai reçu de l'argent en masse, puis des lettres auxquelles j'ai dû répondre immédiatement, ce qui m'a beaucoup fatiguée. Mais j'éprouve une très grande reconnaissance. Au milieu

1. Le tremblement de terre dans lequel la ville de Casamicciola fut détruite.

Digitized by Google

de tout cela, et avant que je fusse tout à fait bien, nous avons dû nous rendre à Osborne, où j'ai eu avec Sa Majesté l'entrevue qu'elle avait la bonté de désirer. Nous sommes ensuite revenus à Holland-House pour huit jours, puis nous sommes allés à Mote et rentrés ici hier. Voilà, en gros, le compte rendu de mes faits et gestes, et l'explication de mon silence. Je suis beaucoup mieux et l'air de la mer me remettra sûrement. En tout, j'ai joui de mon séjour. Mais je sympathise de moins en moins avec les doctrines étranges et funestes, à mon avis, qu'on expose à droite et à gauche. A Osborne, j'ai eu des conversations délicieuses avec ma chère Mary Ponsonby. Elle est plus charmante que jamais, et nous différons de plus en plus. Nous avons trouvé ici Lord Granville en forces, et ce pays nous enchante. Vendredi nous allons à Deal, jusqu'à la fin de la semaine prochaine, puis à White-House pour voir M. et Mrs Bishop. Après cela, nos projets sont encore incertains. Mais nous ne comptons pas rester en Angleterre au delà de la première semaine d'octobre.

Je vous remercie de vos deux bonnes et intéressantes lettres, du brin de jasmin du 13 juillet et de votre récit, dont la première partie m'a captivée comme vous pouvez le supposer, bien qu'il soit plus étonnant encore de réunir sainte Elisabeth et Renan dans une même phrase, que d'avoir introduit ce dernier dans mon salon[1]. Vous aimez ces tours de force et vous les exécutez mieux que personne. Mes goûts, vous le savez, sont plus exclusifs. Ces associations de noms me produisent un effet peu agréable. Il me semble que je fais partie d'une galerie où mon école a sa place, sans aucune préférence sur les autres, même sur celles qui lui sont complètement opposées. Je ne peux pas continuer la querelle. La cloche sonne, je griffonne dans l'obscurité, et je n'ai que le temps d'envoyer toutes mes tendresses à Mrs Grant Duff et à Clara.

A Mrs Bishop.

Deal-Castle, 24 septembre 1883.

Nous avons fait à Walmer Castle l'intéressante rencontre du marquis Tseng et de M. Waddington. Aujourd'hui

1. M. Grant Duff rencontra un soir, 28, rue Barbet-de-Jouy, Renan, qui se rendait du Collège de France chez Victor Hugo. Le

Digitized by Google

nous allons y dîner, pour nous retrouver avec Lord et Lady Dufferin. Lord Granville étant aux affaires donne beaucoup d'animation à ces deux châteaux. Je vous en dirai davantage à ce sujet et sur beaucoup d'autres quand nous nous reverrons.

A M. Grant Duff.

White-House, 24 septembre 1883.

Je vous ai écrit tout dernièrement, mais je veux répondre sur-le-champ à votre lettre que j'ai trouvée ici à mon arrivée. En outre, j'ai à réparer une erreur concernant un de vos discours. Je vous avais accusé de nommer dans la même phrase sainte Elisabeth et Renan, ce que vous n'aviez pas fait. De plus, j'ai été surprise et honteuse, en me souvenant (après le départ de ma lettre) que j'avais oublié de vous parler de l'événement très important (pour nous) de la mort du comte de Chambord. Je veux maintenant réparer un oubli qui vous étonnera sans doute beaucoup quand vous aurez lu cette lettre. La vôtre, à laquelle je réponds aujourd'hui, a été écrite le jour même de sa mort.

Personnellement, j'en éprouve une grande tristesse. C'est la fin de tout ce qui faisait partie des souvenirs de ma vie passée. Mais il est incontestable que le pauvre comte de Chambord s'éloignait tous les jours, de plus en plus, du courant général, je pourrais dire universel, que suivent les sentiments et les pensées en France. Et si la monarchie doit se relever, elle a maintenant une occasion qui ne s'était pas offerte encore. Rien n'excusera jamais l'acte inouï et impardonnable par lequel la comtesse de Chambord est arrivée à annuler les dernières volontés de son mari, en faisant exclure de ses funérailles les princes de la maison de France.

Mais le résultat est très favorable au comte de Paris, et les Blacas, Mun, La Rochefoucauld ont fait leur soumission avec une promptitude et un *élan* dont il peut remercier la pauvre princesse. Il a même gagné l'approbation de tous par son attitude simple et digne, et j'espère qu'il y a pour la France un avenir réel dans la personne d'un prince

domestique, croyant qu'il venait faire une visite, l'introduisit dans le salon de Mme Craven. Elle le reçut à merveille, mais l'entrevue ne dura naturellement qu'une seconde.

Digitized by Google

qui représente, on peut le dire, les aspirations du présent et la stabilité du passé.

M. et Mme Craven arrivèrent à White-House le 20 septembre et reprirent les habitudes tranquilles de cottage dans une disposition d'esprit extraordinairement gaie. Le soir, M. Craven lisait à haute voix un ouvrage inédit de son père, pendant que Mme Craven tricotait et critiquait le récit quelque peu romanesque dont les scènes se passaient dans les montagnes de la Calabre. Son jugement très fin était souvent en opposition avec les caractères du roman, tandis que son mari défendait toujours le côté sentimental de l'existence. A ce moment-là, Mme Craven était active et bien portante. Elle assistait à la messe matinale dans l'église de la paroisse. Elle aimait à faire de courtes promenades dans le jardin, et choisissait toujours du jasmin et de l'héliotrope pour ses petits bouquets. Elle consentit à se laisser photographier, et avec succès. Mais M. Craven, très habile photographe lui-même, ne fut pas très satisfait de l'arrangement des dentelles posées sur les cheveux de sa femme.

Tous deux soulevèrent d'intéressantes questions sur la possibilité de rendre avec la photographie, non seulement la vérité de la forme, mais la beauté du caractère. Mme Craven avait tellement étudié les portraits italiens du XVIe et du XVIIe siècle, que le détail et l'exactitude de la photographie ne lui plaisaient pas. Pour une artiste comme elle, l'idée principale était de représenter la beauté dans la vérité, plutôt que la vérité dans la beauté. Quant à son aspect personnel, elle ne s'en inquiétait nullement, mais voulait au moins posséder cette beauté de la vieillesse, dont plus ou moins de dentelle est l'accompagnement obligé. Cependant, la photographie n'était pas mauvaise et donne bien l'idée de son énergie et de sa force, à

Digitized by Google

une époque où elle avait déjà soixante-quinze ans.

Pendant cette visite, elle lut à ses amis le premier chapitre de son dernier roman, « le Valbriant », et leur en expliqua le canevas.

Comme toujours, sa parole était plus délicieuse encore que son style. La vision d'une réconciliation entre le travail moderne et les vertus du moyen âge, de la manufacture sanctifiée par le travail, tenait ses auditeurs sous le charme. Elle semblait ouvrir dans le domaine de la fiction une tranchée nouvelle et fertile. Mais ce rayon de joie fut court.

Avant que Mme Craven quittât White-House, sa femme de chambre dévouée, Elisa Thorpe, tomba gravement malade. Mme Craven se hâta de retourner à Londres pour consulter un bon médecin. Le choc fut très douloureux pour elle quand les médecins déclarèrent qu'Elisa était atteinte d'un cancer, et qu'il était trop tard pour espérer quelque bien d'une opération, excepté peut-être avant sa mort, pour adoucir son agonie. On verra d'après les lettres suivantes quel fut le résultat de cet événement sur les projets de M. et Mme Craven.

A Mrs Bishop.

Herbert-House, 1883.

Nous avons pris une décision : c'est d'épargner à Elisa la douleur de se séparer de moi avant sa mort. Donc, pour le moment, nous ne pensons pas à quitter l'Angleterre.

Quand je lui ai dit que je serais près d'elle, et dans la possibilité de la voir souvent, son visage s'est éclairci et elle a paru si heureuse que j'ai été un peu consolée, à la pensée que je pouvais faire au moins cela pour elle. Je ne m'en serais pas séparée, même si elle s'y était résignée. Comment nous arrangerons-nous et comment ferons-nous pour le moment? Je ne sais pas.

A Mrs Bishop.

Ayrfield-Bornemouth, 30 novembre 1883.

La vie est ici agréable et reposante. J'en jouis infiniment, et je suis aussi bien qu'il m'est possible de l'être

Digitized by Google

désormais. (Je ne me sentirai jamais plus forte, c'est certain.) Le repos étant plus nécessaire est d'autant plus délicieux, et j'en possède ici la perfection. Je suis absolument éblouie par l'éclat de la mer.

A M. Grant Duff.

Ayrfield, 29 décembre 1883.

Votre très bonne lettre du 5 m'est arrivée hier, et m'a fait comprendre combien j'étais coupable. C'était réellement une réponse à ma dernière. Vous avez dû me trouver bien négligente ! Et maintenant mes souhaits de bonne année vous arriveront avec vingt jours de date. Pardonnez-moi...

J'ai beaucoup joui de mon long et tranquille séjour à Bornemouth. Lady Georgiana Fullerton est la plus parfaite des femmes et des amies. Je n'ai jamais connu personne si complètement exempt d'imperfection, et en même temps, elle est tellement simple, si indulgente, si bonne de toute façon et si intelligente ! Nous vivions ensemble très agréablement, tout en différant sur bien des points.

Par exemple, elle est beaucoup plus radicale que moi en Angleterre. Néanmoins, nous avons été toutes deux très heureuses de notre réunion dans cet endroit charmant, et le temps a été d'une beauté exceptionnelle. Je ne crois pas que même à Gundy, vous ayez eu une plus belle veille de Noël. Depuis Naples, je n'avais jamais vu un semblable 24 décembre.

Ce que vous me dites du calendrier[1] du « Récit » me touche beaucoup, et plus encore la fidélité que vous lui gardez. C'est assez pour me faire comprendre que vous êtes un ami différent de tous les autres. Nul n'a mieux compris que vous ce moment de mon existence, excepté les quelques rares personnes vivant encore qui en faisaient partie. Et sûrement, aucune ne garde comme vous ces chers souvenirs, si ce n'est moi-même.

Vous ai-je dit (je le crois) que Lord Ronald Gower, en décrivant dans ses « Réminiscences » une réunion à Wrest Park, dit « qu'il y a rencontré une Française remarquable, avec un beau visage dantesque » ? (j'appelle cela une belle laideur), bien connue pour avoir écrit plusieurs

1. Dessiné par Mrs Ambrose Awdry, femme du major Awdry, R. E. secrétaire particulier pour le gouvernement de Madras.

Digitized by Google

livres, « Goody Goody » entre autres le « Récit d'une sœur » ; qu'il a essayé de le lire, mais qu'il n'a jamais pu le terminer. Naturellement, je n'approuve pas ce jugement, mais le livre est plein de beaucoup de choses qui m'ont bien amusée.

Albert de Mun est venu hier, à ma grande joie. Il a passé la journée avec nous.

Digitized by Google

CHAPITRE XLIII (1884)

La reine d'Angleterre demande toutes les œuvres de Mme Craven. — Claridge. — Brook-Street (Londres). — Maladie de M. Craven. — Angoisses de Mme Craven. — Regret de quitter l'Angleterre probablement pour toujours. — M. Stead, éditeur du *Pall Mall Gazette*. — Les sœurs de Charité catholiques. — Maladie de Lady Georgiana Fullerton. — Douleur de Mme Craven. — Admiration pour Gordon. — Fêtes données dans le faubourg Saint-Germain aux princes d'Orléans. — Paris. — Inquiétudes croissantes. — Monabri. — Une monarchie visionnaire.

A Mrs Bishop.

Ayrfield, 2 janvier 1884.

Vous désirez que je vous parle de l'*envoi* de mes livres à la Reine. L'histoire est jolie, bien qu'elle soit longue. Je voulais vous la raconter, mais j'ai oublié, et puis je n'ai plus eu le temps.

Eh bien, au commencement de décembre, j'ai envoyé, non la collection tout entière, mais dix volumes, nombre suffisant, me semblait-il, pour la bibliothèque de Sa Majesté. Je laissai de côté (d'après le conseil de Lady Georgiana Fullerton) « Anne Séverin » et « Natalie Narischkin », contenant trop de controverse, disait-elle. J'avoue que cette considération ne m'avait point frappée comme valant la peine de s'y arrêter. (J'oubliais de vous dire que tout cela est venu d'un message de la Reine, qui m'a été communiqué à Londres par Ethel Cadogan, quand elle est revenue de

Digitized by Google

son service auprès de la Reine.) Sa Majesté désirait avoir tous mes ouvrages, et me demandait d'écrire mon nom sur chacun d'eux. Comme je vous l'ai dit, les volumes sont partis, et huit jours après, je recevais une lettre d'Ethel (revenue auprès de la Reine), me disant que Sa Majesté demandait « Anne Séverin » et « Natalie Narischkin ». Elle lisait pour la première fois le « Récit d'une sœur », avec le plus grand intérêt, et voulait avoir « tous mes livres », avec mon nom sur chacun. Naturellement, j'ai obéi à ses ordres, et j'ai envoyé tous les volumes qui manquaient. (Je le croyais du moins.) Quelques jours après, une nouvelle lettre d'Ethel réclamait les « Méditations ». Je ne m'attendais pas le moins du monde à ce que Sa Majesté s'en souvînt. Je les ai fait demander à Paris, et je les ai envoyées à Osborne où se trouve la Reine, il y a dix jours. Vous qui connaissez ma vanité, vous comprenez à quel point j'ai été flattée ; et plus encore vendredi dernier, en recevant un paquet de la part de Sa Majesté, contenant son portrait et trois de ses ouvrages (dont l'un n'est pas publié). L'autre n'est imprimé que pour la circulation privée. Ce sont les lettres que sa sœur, la princesse Hohenlohe, lui a écrites. Mon nom et le sien seront écrits par Sa Majesté au commencement de chaque livre. C'est très gracieux, n'est-ce pas? Tout cela était accompagné d'un mot de sa dame d'honneur, me disant qu'il fallait écrire à la Reine pour la remercier, et que « Sa Majesté serait contente que ce fût en français ». Je l'ai fait samedi, et voilà où nous en sommes.

A Mrs Bishop.

Claridge, janvier 1884.

Je compte tellement sur votre affection, que je veux vous dire un mot aujourd'hui d'une nouvelle épreuve, plus grande que toutes celles déjà traversées. Mon pauvre Auguste n'est pas dangereusement malade, mais sérieusement fatigué. Hier, il passait dans le Strand (se portant mieux que jamais), quand, tout à coup, sa vue s'est obscurcie. Il ne s'est pas senti défaillir cependant. Il a appelé une voiture, et il est rentré, très calme, très tranquille, mais l'air horriblement malade... Aujourd'hui, le docteur Chepnell dit que c'est une paralysie de l'œil gauche... Il voit très clairement avec le droit, mais quand il regarde avec les

Digitized by Google

deux, les objets deviennent confus. Il faut qu'il porte une visière sur l'œil malade, et s'abstienne de se servir de l'autre. Il ne pourra donc lire, et il n'y a pas à espérer que cette défense soit de courte durée.

Mes chers amis, vous comprenez tout ce que cela signifie pour lui : la perte de son unique plaisir au monde, et pour moi, du seul bonheur qui m'ait aidée à traverser tout ce que j'ai subi dernièrement — la certitude qu'il était fort et bien portant, et près de moi, pour me soutenir. Je lutte autant que possible contre la désolation qui parfois s'empare de moi. Je me confie entièrement à la miséricorde de Dieu, et j'espère qu'il me donnera la force dont j'ai besoin. Auguste vous envoie à tous deux son meilleur souvenir. Il est très courageux et très calme, bien que le choc ait été violent et inattendu. Il se sentait et paraissait si bien !

A Mrs Bishop.

49, Brook-Street, Londres, 7 février 1884.

Nous n'avons pas communiqué depuis longtemps, mais ce n'est pas faute, j'en suis sûre, de songer l'une à l'autre. Quand je pense comment nous aurions pu passer ce mois si...

Enfin ! j'ai tort de dire cela après tant d'inquiétudes, et avec tant de raisons de remercier Dieu.

Auguste est vraiment mieux, et bien que le progrès de son pauvre œil soit très lent, il existe cependant, et j'ai plus d'espoir pour l'avenir.

Je viens d'apprendre que les Irlandais étaient arrivés à leurs fins à Rome. Il n'y a pas de secours à attendre contre tant de force et d'entêtement. Si les fous recouvraient assez de raison pour réfléchir entre eux, et qu'on leur rendît la liberté, ils seraient plus sages que le reste des hommes.

Je vous dis cela sans aucun scrupule, car Mme La Touche et vous ne pouvez avoir la prétention d'être de véritables Irlandaises. Je dois dire, cependant, que je n'ai pas encore compris tout à fait où on commence et où on finit d'être Irlandais ou Irlandaise. On me dit, par exemple, que Lord O'Hagan et Lord Emly ne sont plus considérés comme tels — et ainsi de tous ceux que j'aime.

Que Dieu vous bénisse tous ! Comme vous le voyez, je suis dans de meilleures dispositions, bien que je ne puisse pas dire pourquoi, et le naturel revient au galop.

Digitized by Google

A M. GRANT DUFF.

Paris, 22 février 1884.

L'état d'Auguste fait de grands progrès, et je suis sûre qu'il se remettra. Cependant, nous comprenons qu'il est difficile à notre âge de se rétablir complètement de quoi que ce soit. Nous essayons plutôt de nous souvenir que les infirmités de la vieillesse nous ont épargnés pendant bien longtemps, sans nous plaindre de ce qu'elles s'emparent enfin de nous... J'ai quitté l'Angleterre avec tristesse, sentant bien que c'était probablement pour toujours. Tout m'y intéresse tellement plus qu'ailleurs!

C'est peut-être parce que j'y vois surtout les personnes qui dirigent les affaires publiques, et que je vis avec elles, tandis qu'ici, on est tellement séparé du monde officiel et politique actuel que rien n'arrive jusqu'à nous, si ce n'est un simple bavardage sur tous ces sujets.

A Mrs BISHOP.

Paris, 16 mars 1884.

Nous sommes très émus des victoires des Anglais au Soudan. J'espère que ces braves bédouins, qui combattent d'une façon si remarquable, comprendront enfin qu'ils pourraient très bien s'entendre maintenant avec les Anglais s'ils voulaient seulement s'arrêter et écouter. J'ai la plus entière confiance dans Gordon.

C'est une véritable consolation de trouver un homme comme lui, à une époque où nous sommes entourés de tant de médiocrités.

J'espère, comme Lady Georgiana, qu'on lui laissera la bride sur le cou. Cependant, je comprends ce qu'elle dit en même temps (et ce qui était aussi l'opinion de Lord Granville quand il était chez elle), qu'il est difficile à des hommes d'État pratiques d'avoir une entière confiance en quelqu'un qui cherche la direction des affaires politiques et militaires dans le livre d'Isaïe.

Gordon est pratique aussi, pourtant! Et j'espère qu'on le laissera faire comme il l'entend.

Au mois de mars, M. Stead, l'éditeur du *Pall Mall Gazette*, avait demandé à Lady Georgiana Fullerton,

Digitized by Google

par l'entremise de M. Lilly, de vouloir bien contribuer à une série d'articles sur le « travail des femmes » qui paraissaient alors dans son journal. Il en demandait un, en particulier, sur le bien accompli par les sœurs de Charité catholiques. Soit à cause de sa mauvaise santé, soit qu'elle ne fût pas disposée à écrire à ce moment, Lady Fullerton conseilla à M. Lilly d'offrir Mrs Bishop pour la remplacer. Mme Craven s'intéressa beaucoup à ce travail, et chercha à réunir tous les documents nécessaires. Avec beaucoup d'autres, elle envoya à son amie les articles de Maxime Ducamp.

Mme Craven rappelle cette circonstance dans la vie de Lady Georgiana Fullerton, et dans une autre lettre, Lady Georgiana supplie. Mme Craven d'écrire ses souvenirs personnels.

Elles en avaient fait le plan pendant l'hiver, à Bornemouth, et cette dernière œuvre devait se nommer : « Le chemin parcouru ».

Malgré la valeur littéraire de tous les autres, combien devons-nous regretter qu'un travail différent ait empêché Mme Craven de laisser à ses amis de si précieux souvenirs !

A Mrs Bishop.

Paris, dimanche, 23 mars 1884.

Je vous envoie les numéros de la *Revue des deux Mondes* contenant les très intéressants articles de Maxime Ducamp. Ils me paraissent fournir d'abondantes matières pour ceux du *Pall Mall*. Jusqu'à présent, il ne m'a pas été possible de démêler à quelles circonstances Lady Georgiana fait allusion à propos de sœurs du Soudan. Mais je saurai ce qu'il en est, et je vous le communiquerai.

Tant de choses vont mal qu'il est bon de rappeler au public les preuves de dévouement données par des femmes catholiques que personne encore n'a égalées (bien qu'on ait beaucoup fait en Angleterre pour les imiter).

Mon pauvre cher Auguste supporte toujours avec patience l'inconvénient auquel il est sujet, et qui change et attriste notre vie.

Digitized by Google

A Mrs Bishop.

Paris, 14 avril 1884.

Avez-vous appris les nouvelles concernant Lady Georgiana?

Je crains bien que nous ne devions nous attendre à la pire de toutes, après une rechute suivant un mieux tellement extraordinaire. C'est un bien grand chagrin pour moi.

Ces six semaines à Ayrfield avaient été si douces. Elle paraissait tellement bien et si forte, qu'en dépit de ce que je redoutais, je comptais sur la vigueur extraordinaire de son tempérament. Ma bien chère amie, je voudrais pouvoir vous parler. Les nuages qui ont si souvent obscurci ma vie s'amoncellent autour de moi. J'espère que nous conjurerons comme avant l'orage menaçant. Mais quand l'âge a détruit la santé, quand il serait si nécessaire de se préparer tranquillement à la mort qui s'approche, le repos prend un tout autre aspect, et l'on ne peut s'en passer. C'est comme si l'on essayait de vivre sans nourriture.

Mardi 15. Je viens de recevoir quelques mots au crayon bien touchants de la chère G. Fullerton. Elle est admirablement aidée et soutenue, et son exemple sera, j'espère, une force et un appui pour beaucoup d'autres. Humainement parlant, elle a certainement bien des consolations : une maison des plus tranquilles, la certitude que son mari est soutenu, non seulement par sa foi et ses sentiments religieux, mais par ses actes de piété continuels et persévérants. Elle a près d'elle un confesseur qui est son meilleur ami et le plus grand bienfaiteur de son âme. Ce sont d'heureuses conditions humaines. Mais elle a en plus ce secours divin et particulier, qui n'est jamais refusé, dit-on, à ceux qui ont voué leur existence au service des pauvres. Elle m'a envoyé dans sa lettre quelques lignes (coupées, je le crois, dans un journal irlandais) ayant pour titre : « L'école de la douleur » ; les paroles qu'elle y a ajoutées en font pour moi un véritable trésor. J'attends beaucoup de grâces des prières de cette amie bien-aimée.

A Mrs Bishop.

Paris, 29 avril 1884.

Un mot seulement pour vous demander où vous êtes.

Digitized by Google

Cela me préoccupe de rester si longtemps sans nouvelles...

... Je puis vous dire réellement, comme Mme de Sévigné à sa fille : « j'ai mal à votre poitrine ». Dites-moi donc comment vous êtes.

A Mrs Bishop.

Paris, 18 mai 1884.

Je reçois à l'instant votre lettre écrite après votre départ de Lourdes. Je vous envie ce pèlerinage. Il m'est pénible d'avoir vécu dans cette période de pieux enthousiasme, sans avoir jamais pu m'y associer. Ce n'est pas que ma dévotion soit influencée par ce genre de manifestations: j'aurais redouté de faire partie de ces grands pèlerinages, mais j'aurais voulu y aller seule.

Nous sommes très surpris de voir que Gordon vous occupe si peu, et tout ce qui se passe en Angleterre à cause de lui. Nous ne pensons pas à autre chose. Depuis quarante-huit ans que je connais et que j'aime l'Angleterre, je n'ai rien vu de pareil à l'attitude du gouvernement à son égard. Et quant à Gordon lui-même, je l'élève très haut... Et plus que jamais, depuis que j'ai lu ses étonnantes « Etudes en Palestine ».

Il y avait de nombreuses années que Lady Herbert était l'amie de Mme Craven. Elles s'étaient connues à l'époque où M. et Mme Craven avaient une maison dans Berkeley Square, et quand le salon de Lady Granville et de Lady Palmerston étaient le rendez-vous de la société politique et diplomatique la plus distinguée. Jusqu'en 1877, elles n'avaient pas entretenu une correspondance suivie. Mais à l'occasion de la maladie d'Elisa Thorpe en 1883, Lady Herbert offrit l'hospitalité à Mme Craven. Dès lors, les liens d'une affection intime se resserrèrent entre elles. Grâce à la complaisance de Lady Herbert, Mrs Bishop a pu choisir quelques lettres de Mme Craven et les insérer dans ce mémoire.

A Lady Herbert.

Paris, 25 mai 1884.

Le Nonce (qui était là hier au soir) paraît fort étonné de

Digitized by Google

la presque impossibilité où il se trouve de se faire écouter par *l'Univers* qui s'acharne (même maintenant que le blasphème et l'athéisme nous entourent de tous côtés) à attaquer et à détruire la réputation de l'évêque d'Orléans. Quelle étrange folie ! J'ai fait une courte revue du livre du général Gordon « Etudes en Palestine ». Il m'a paru intéressant de faire remarquer tout ce qu'il renferme de foi et de spiritualité catholiques. Il n'y a pas beaucoup d'hommes comme lui dans cette génération, et c'est bien heureux qu'il ait tant de catholicisme dans l'âme (qu'il le sache ou non). Puissions-nous le compter tout à fait comme un des nôtres, avant la fin de sa vie si dévouée et si courageuse.

J'ai tous les jours de meilleures nouvelles de Lady G. Fullerton. Mais sa guérison est très lente, bien qu'elle soit hors de danger depuis plusieurs semaines.

Adieu, très chère et très bonne amie, écrivez-moi bientôt.

L'enthousiasme de Mme Craven pour le général Gordon révèle les sentiments intimes qu'elle exprimait si rarement. Qu'il fût ou non catholique, elle voyait en lui un frère, qui avait reconnu le Seigneur « à la fraction du pain ». Elle comprit qu'il n'était pas seulement un héros, dans l'acception ordinaire du mot, mais un véritable chrétien. Son courage et sa simplicité l'attiraient. Sa noble devise : « Ni honneurs, ni honneur », touchait son cœur plus profondément encore, parce qu'elle exprimait le désintéressement au service de Dieu. Mais ce qui lui fit prendre la plume, ce ne fut pas seulement son admiration pour Gordon. Ce fut le sentiment mystique plus encore que catholique, avec lequel il parlait du Saint Sacrement dans ses « Etudes en Palestine », qui excita son enthousiasme. Gordon « le chinois », Gordon « le pacha du Soudan » parlait du plus sublime des mystères avec l'éloquence de Mgr Gerbet dans son dogme générateur. Gordon voulait nous apprendre comment Dieu vit en nous ; « c'est le grand secret », disait-il [1].

1. Les « Etudes en Palestine » du général Gordon furent publiées

Digitized by Google

Si le lecteur s'est identifié à la vie spirituelle de Mme Craven, il comprendra que de telles paroles lui parurent une réponse vivante à ses aspirations, et l'engagèrent à s'en faire l'écho dans le *Correspondant* du 10 juin 1884.

A Mrs Bishop.

Paris, 11 juin 1884.

Quoi que nous fassions plus tard, nous ne songeons pas à bouger pour le moment. Selon toute probabilité, nous resterons à Paris jusqu'à la fin de juillet. Nous avons promis d'aller en Suisse, et la princesse Wittgenstein compte nous y garder jusqu'au 15 septembre. Mais tout cela dépend de la santé d'Auguste et de la mienne. Nous nous effrayons maintenant de tant nous éloigner de chez nous. Nous nous déciderons quand le moment d'agir sera venu. Nous sommes bien, grâce à Dieu. Nous devons même nous joindre samedi prochain à une réunion de famille, pour faire la connaissance de la *fiancée* du duc de Blacas (Mlle de Civrac). Dans cette saison, je crois que nous pouvons nous risquer à prendre quelques distractions de ce genre. Elles feront peut-être plus de bien que de mal à Auguste. Il me semble quelquefois qu'un changement d'air lui serait favorable... On vient parfois nous voir dans la soirée. Mais on dîne si tard maintenant, que ces visites sont plus fatigantes qu'agréables. Dans peu d'années, elles ne seront même plus possibles à Paris, et on en parlera comme d'un plaisir d'une autre génération, absolument inconnu à celle-ci. (Comme on parle des petits soupers d'il y a cent ans.)

Je vois que vous n'avez pas été *gordonisée* au même degré que nous. C'est toujours mon héros, et si vous lisez le *Correspondant*, vous y trouverez un article de moi.

J'enverrai un exemplaire du « Récit » à votre Altesse Sérénissime [1]. Mais vous lui expliquerez que je le fais sur

en 1884, pendant qu'il était à Kartoum. Quand on lui demanda s'il approuvait le titre du livre, il écrivit ces paroles citées par Mme Craven : « Ce livre m'occupe beaucoup, car il peut servir à expliquer la présence de Dieu en nous. C'est le grand secret (Ps. XXV). Il nous a créés pour avoir une demeure (Naos) en nous. Sans nous, il est sans asile. Il nous a faits, et que nous avons besoin de lui! »

1. Son Altesse Sérénissime la princesse Amélie de Schleswig-Holstein.

Digitized by Google

votre demande, et pas de mon propre mouvement, ce qui, je crois, me rendrait un peu ridicule...

Ma belle-sœur (la mère d'Henri) a eu dernièrement beaucoup de succès et de satisfaction. Elle a donné la première réception à laquelle aient assisté le comte et la comtesse de Paris et leur fille. (Roi et Reine de France maintenant, aux yeux de tous les légitimistes, car les exceptions ne valent pas la peine d'être nommées.) Leurs Majestés (qui ne le seront jamais, hélas!) ont paru beaucoup s'amuser. C'était parfaitement réussi (dit-on), car naturellement nous n'y sommes point allés : un bal superbe et très animé, avec la *fine fleur* des royalistes et de la bonne compagnie, qui, je dois le dire, sont synonymes. Les vieux Orléanistes étaient là aussi, mais pas en très grand nombre, à cause de la mort de M. d'Haussonville qui, avec celle de M. d'Harcourt, met en deuil les meilleurs et les plus importants d'entre eux. J'ai cependant entendu dire qu'ils étaient un peu froissés de la faveur évidente que le comte de Paris a témoignée aux légitimistes. Il paraît les considérer comme les seuls vrais royalistes, et dans un sens, il a raison.

Marie, ma nièce, était délicieuse. Elle a beaucoup secondé sa belle-mère, par sa beauté et ses manières charmantes. La même chose s'est répétée lundi chez le duc de la Rochefoucauld Bisaccia. On a dansé jusqu'à sept heures, et le comte et la comtesse de Paris se sont rendus directement à la gare, pour rentrer à Eu par le train de huit heures.

Qui pourrait croire que la France est dans un aussi triste état, à la vue de tant de gens se livrant à cette dissipation, bien plus grande encore qu'on ne se l'imagine (car enfin, ces fêtes au moins ont une signification)? De tous les côtés, on n'entend parler que de plaisirs fous. On n'a jamais vu (paraît-il) une saison aussi brillante.

A M. Grant Duff.

Paris, 1er juillet 1884.

Quant à Didier, je n'ai plus rien à vous apprendre, vous ayant dit dans ma dernière lettre qu'il s'était retiré, et que son successeur avait accepté tous ses arrangements avec moi. Ledit successeur m'a tranquillement demandé, l'autre jour, si je ne pourrais pas lui écrire un autre livre comme

Digitized by Google

le « Récit ». J'ai répondu que c'était impossible. Maintenant, il me presse de finir le pauvre remplaçant que je lui prépare sous la forme d'un roman. Il ne sera pas terminé avant la fin de l'année.

Mrs Bishop et Florence (qui sont ici dans le moment, venant de Pau et des Eaux-Bonnes) ont dîné chez moi lundi avec Albert. Elles l'ont trouvé charmant. Thérèse est venue après dîner. Elle a paru ce qu'elle est toujours, délicieusement aimable. Mais elle avait l'air très malade, et cela lui arrive bien souvent.

A Mrs Bishop.

Paris, 8 juillet 1884.

J'ai relu votre très chère lettre, et je comprends à peine ce que vous voulez dire. J'ai eu si peu de chose à vous offrir en échange de la joie que m'a donnée votre présence! Vous m'aimez tant, je le sais, que vous auriez été peinée en apprenant combien je me suis sentie triste après votre départ.

Vous m'avez dit un jour que je ne parlais pas assez, ce qui m'a étonnée, car je ne me croyais, au contraire, que trop expansive.

Depuis, j'ai réfléchi, et je sais ce que vous voulez dire. Le fait est que je rencontre si rarement ceux avec lesquels je puis parler de mon véritable moi, que je ne sais plus le faire quand j'en ai l'occasion, comme avec vous. Et je n'ai pas eu le temps cette fois. Je ne vous ai même pas parlé de tout ce que j'ai souffert à Londres au moment de l'accident de mon pauvre cher Auguste, alors que je vous désirais tant.

Pendant ces trois jours, le triste passé lui-même a été oublié (même la partie qui est toujours présente, hélas!). Oh! si je pouvais revoir ses chers yeux tels qu'ils étaient autrefois! Vendredi, il s'est trouvé si bien pendant quelques heures qu'il s'est cru guéri. Pensez-vous que ces alternatives de mieux soient de bon augure?

Cependant, nous sommes peut-être plus forts que nous ne le croyions, car nous avons accompli vendredi, sans trop de fatigue, et malgré la chaleur, un petit voyage assez compliqué. Deux heures de chemin de fer pour aller, autant pour revenir, une demi-heure dans un omnibus cahotant, une demi-heure de marche à midi. Nous avons quitté Paris

Digitized by Google

à neuf heures du matin, nous sommes revenus à cinq heures. Pas mal, n'est-ce pas, pour un vieux couple aussi respectable? Le but de notre voyage était de visiter (dans un endroit nommé Chaumes) une petite maison que nous avions l'idée de louer pour l'été et l'hiver prochain, et définitivement si elle nous convient.

Il faut bien préparer quelque chose dans le cas où nous échouerions dans un arrangement avec Perrin. Mais cette maison ne fait pas notre affaire. J'ai constaté cependant, avec plaisir, que nous n'étions fatigués ni l'un ni l'autre de cette expédition à la chaleur brûlante de jour. Je ne sais si c'est cela qui a donné à Auguste le courage d'envisager un plus long voyage, ou l'impression de tristesse qui a suivi votre départ, celui d'Albert et de tout le monde, mais il s'est tout à coup décidé à partir pour Monabri. Nous nous sommes donc annoncés, et je pense que nous nous mettrons en route le 18 ou le 20 de ce mois.

A Mrs Bishop.

Monabri, 28 juillet 1884.

Voici votre lettre, elle est la bienvenue. Vous apprendrez avec plaisir que nous ne sommes pas mal, et que nous jouissons entièrement de notre séjour dans ce pays délicieux. Auguste supporte assez bien cette vie hors de chez lui. Il est rarement abattu et découragé, de cette façon qui me trouble l'esprit. Généralement parlant, il est mieux et plus content ici que je n'osais l'espérer.

La princesse voudrait nous garder indéfiniment, c'est-à-dire jusqu'en novembre. Mais c'est impossible. Cependant, je ne fais aucun projet, et ne prévois rien. Il est probable que nous serons de retour à Paris (au moins pour quelques jours) au commencement de septembre. J'ai reçu ici de délicieuses lettres d'Albert. C'est une chose étrange, et dont je suis reconnaissante, qu'il ait découvert que nous pouvions être une consolation et un appui l'un pour l'autre, aussi bien qu'une agréable société...

J'ai rencontré ici une femme charmante, que je connaissais déjà, mais pas intimement. Elle est plongée dans les œuvres des cercles catholiques. Elle m'a prêté des journaux que je n'avais jamais lus, et qui m'ont fait mieux comprendre leur but, leurs désirs et leurs rêves. Je vois en

Digitized by Google

quoi nous sommes d'accord, et en quoi nous différons. Quant à l'importance du but, à l'utilité de se dévouer à son étude et au soulagement de tous les malheureux dans la classe ouvrière, etc... il ne peut y avoir deux opinions. Même s'ils se trompent, même s'ils échouent, leur existence n'aura pas été inutile. Mais je ne puis ni les comprendre, ni les suivre dans leur idée d'une « monarchie chrétienne ». Tout cela vient du moment malheureux de la naissance ou du rétablissement des cercles, alors qu'on regardait les catholiques libéraux comme les seuls ennemis à combattre, et l'application libérale du Syllabus aux événements actuels, comme la chose la plus nécessaire. Naturellement, les mots « liberté », « gouvernements constitutionnels » et, pardessus tout, « institutions parlementaires » doivent être non seulement évités, mais absolument interdits. De sorte que l'unique pouvoir désiré et voulu est cette monarchie visionnaire, à laquelle je ne crois pas du tout. Une monarchie chrétienne implique naturellement un roi chrétien, investi d'une autorité sans contrôle. — Et alors? — Si nous, royalistes comme nous le sommes, nous voulons que ce monarque ait des successeurs, faut-il donc compter sur une série de rois très religieux? S'ils ne le sont pas, qu'arrivera-t-il ? Où a-t-on jamais vu une succession de rois absolument dignes de confiance sous ce rapport? On n'avait point abjuré le christianisme quand Louis XV était roi de France, il était même le *Roi très chrétien par excellence*. Comment auraient-ils soutenu leurs idées, alors?... Où et quand pourront-ils y arriver, s'il leur faut pour cela le rétablissement ou l'institution d'un gouvernement de ce genre, dans le temps où nous vivons? Je suis presque sûre que tôt ou tard ils comprendront leur erreur. Mais je n'essaierai pas de la leur démontrer...

Hier, nous avons eu ici, dans l'église, une cérémonie touchante, l'ordination de deux jeunes prêtres, par Mgr Mermillod. C'est la première qui ait eu lieu à Lausanne depuis la Réforme.

Digitized by Google

CHAPITRE XLIV (1884)

Monabri. — M. Craven est frappé d'une attaque de paralysie. — Lettre à Mrs Bishop. — Journal et Notes. — Les noces d'or de M. et de Mme Craven. — Résignation chrétienne. — Angoisses. — Nouvelle attaque. — Mort de M. Craven le 4 octobre 1884.

A Mrs Bishop.

Monabri, 24 août 1884.

La grande épreuve dont la pensée me hantait continuellement s'est enfin abattue sur moi, et quand je me sentais plus tranquille que je ne l'avais été depuis longtemps au sujet d'Auguste. Le vendredi matin, le 22, il a été frappé d'une attaque beaucoup plus inquiétante que la première. Son bras et sa jambe gauches sont paralysés, sa parole est confuse, mais son intelligence plus lucide que jamais. Très chère amie, comprenez-vous ce que j'éprouve?...

Je veux essayer de vous dire les choses exactement, sans m'appesantir sur moi-même. Le docteur dit qu'il n'y a pas de danger immédiat; que son état (quarante-huit heures après une attaque aussi sérieuse) est aussi satisfaisant que possible, et que si les choses marchent comme cela trois ou quatre jours encore, il surmontera cette crise.

J'ai bien des choses à vous dire, mais je ne peux pas. Je veux être prête, je veux me soumettre. Jeudi prochain, le 28, on devait dire la messe et nous devions communier ensemble, le jour de nos noces d'or, le cinquantième anniversaire de notre mariage. Au lieu de nous plaindre, il

Digitized by Google

faut remercier Dieu de ces nombreuses années. Je fais mon possible pour me contenir, car il me veut toujours près de lui. Mais je suis très faible, et jusqu'à présent, Dieu ne m'aide pas comme il le fera certainement quand le moment en sera venu. Que Dieu vous bénisse. Ecrivez ici. La princesse est la bonté même. Rien ne nous manque, nous avons un bon médecin et un excellent prêtre. Il n'y a pas à regretter d'être venu. Nous avons fait ce que nous croyions le mieux.

Dans les passages suivants de son livre de notes, Mme Craven marque les événements de la semaine précédente jour par jour.

Monabri, 1884.

Il y a aujourd'hui cinquante ans que nous sommes mariés. Nous voulions célébrer nos noces d'or en communiant dans la chapelle. Cela paraissait aussi facile à faire qu'à projeter, il y a seulement huit jours.

Le 21, mon cher Auguste se portait bien, et je n'avais aucune inquiétude à son sujet, en dehors de celle qui est toujours présente depuis le mois de janvier. Mais vendredi, le 22, une nouvelle crise plus sérieuse est venue renouveler toutes mes terreurs.

Mon Dieu! que votre volonté soit faite, dans cette douleur, la plus grande de ma vie! Je ne sais ce qui arrivera, car Dieu peut encore me laisser le cher ami et le compagnon de tant de longues années. L'heure de notre séparation peut être reculée, mais je l'attends. Fortifiez-moi, aidez-moi, aidez-moi à n'aimer que vous et votre volonté. J'écris maintenant, car je sais par expérience que tout devient confus dans la tête quand la douleur l'égare, et je ne voudrais rien oublier de ce qui se passe pendant ces jours.

Vendredi 22. J'étais à la messe, Luigi est venu me chercher en courant. « Il signor e male, molto male. » Pendant qu'on allait chercher le médecin, Auguste me dit : « Je voudrais être prêt, faites appeler... » Je compris et je lui demandai s'il désirait voir l'abbé Calpini (le chapelain auquel il s'était confessé la semaine précédente) ou M. le curé. Il répondit : « Monsieur le curé de Lausanne. » Puis il m'embrassa en disant : « Chère, très chère, je ne regrette qu'une

Digitized by Google

chose sur la terre, c'est de vous quitter. » Le médecin arriva, et voyant qu'il avait l'usage complet de toutes ses facultés et que ses membres, bien que paralysés, conservaient encore beaucoup de sensibilité, m'assura qu'il pouvait revenir en partie de cette attaque, bien qu'elle fût très sérieuse.

Peu de jours avant, Auguste avait donné sa chambre à M. Mercier qui était venu passer quelque temps et qui était malade. Auguste se sentant bien avait insisté pour que M. Mercier la prît, et il en occupait une autre. Mais on le remit dans celle qu'il avait quittée. Elle s'ouvrait dans la mienne, et j'eus au moins le bonheur d'être près de lui, nuit et jour. Quand il fut installé dans son lit, je m'agenouillai près de lui. Il était parfaitement calme et serrait et baisait ma main, en me disant les paroles les plus douces et les plus tendres, répétant : « Dieu sait mieux que nous, il fait tout bien. » Et beaucoup d'autres choses pieuses et tendres, que ma mémoire troublée ne me retrace pas. M. le curé vint dans l'après-midi, et resta un instant avec lui. Il avait apporté les saintes huiles pour les derniers sacrements, mais il le trouva mieux qu'il ne s'y attendait; et comme le médecin lui assurait qu'il n'y avait plus de danger imminent, il avait seulement entendu sa confession et causé ensuite avec lui. Il me dit qu'Auguste était parfaitement calme, qu'il ne craignait pas la mort, et demandait seulement la grâce d'être prêt. M. le curé était ému et édifié de ses bonnes dispositions. Il me dit que mon pauvre cher lui avait demandé s'il avait tort de prier pour que je ne reste pas longtemps sur la terre quand il serait parti.

Le jour suivant, le samedi, le médecin le trouva mieux. Mais Auguste secoua la tête et me dit : « Je n'en reviendrai jamais, » et puis, voyant que je m'agenouillais près de lui, il répéta, les yeux pleins de larmes, « que c'était moi qu'il ne pouvait quitter, qu'il ne tenait à rien sur la terre ». Il prit son crucifix, le baisa et le plaça où il pouvait toujours le retrouver, sous sa tête. Je l'embrassai. Alors, il me retint un instant contre lui, et me dit : « Je vous embrasserais toujours, restez là que je vous voie. » Il m'expliqua où étaient ses papiers, et ajouta : « Je voudrais être enterré à Boury. » « Oh ! cher, cher, oui, c'est là, s'il plaît à Dieu,

Digitized by Google

que nous trouverons ensemble le repos côte à côte. » Il ne se plaignait jamais, remarquant simplement qu'il ne pouvait pas du tout remuer sa main droite.

Le dimanche, il y eut un léger mieux. La paix de son âme continuait. Matin et soir, nous fîmes nos prières ensemble, et dans la journée je lui lus un chapitre de l'« Imitation » et la belle prière du Père de la Colombière. Il baisa le crucifix et l'emporta sur le sofa où on lui permettait de passer la journée, en disant : « Mon cher crucifix ! je ne veux pas m'en séparer un instant. »

Le lundi, le mardi et le mercredi, le mieux continua ; mais son état était tellement incertain que je perdais parfois tout mon courage. Ne m'abandonnez pas, mon Dieu !

Jeudi 28 août. Fête de saint Augustin, et l'anniversaire de notre mariage. Le jour de nos « noces d'or ». Il a voulu faire la communion dans son lit, puis je suis descendue dans la chapelle pour la recevoir à mon tour et entendre la messe. Pourrai-je dire ce que j'ai pensé et senti ? Vous le savez, mon Dieu ! La douleur s'emparait de moi, mon pauvre cher me regardait si tristement ! Et je sentais ma force physique m'abandonner. Il était sur sa chaise longue. Je me jetai sur son lit. Tout à coup, je l'entendis soupirer. Je courus à lui, et il me dit : « Oh ! très chère, l'épreuve vous trouve très douce et très courageuse. Que Dieu ait pitié de vous ! » Il m'avait déjà dit souvent : « Dieu est si bon ! Il fait tout bien. » Et c'est Dieu qui nous a conduits ici, où une amie parfaite nous soutient dans cette épreuve, et ne veut pas que nous regrettions d'être loin de chez nous. Nous cherchons tous deux à chasser les inquiétudes, à accepter comme une miséricorde de Dieu cette bénédiction de la paix et du silence que nous possédons ici, et cette solitude tranquille. Les visites nous auraient beaucoup fatigués. Il répète constamment : « Tout est bien, ne trouvons de défaut à rien. »

Et moi, mon Dieu, me voilà devant vous, entrée dans ce rude et dernier sentier de la vie. Que votre main m'aide, me soutienne et me guide !

Mon Dieu ! s'il vous plaît, donnez-moi de la force. Mais si l'un de nous deux doit être abattu, et l'autre courageux, laissez-lui le courage, et donnez-moi l'abattement. Nous nous jetons dans vos bras, ne nous laissez pas tomber.

Digitized by Google

Dimanche 31 août. Il était mieux aujourd'hui, et parlait plus distinctement. Ce matin, après notre prière, je lui ai lu la messe, puis il m'a demandé un chapitre de la « Présence de Dieu »[1], en me priant de l'ajouter désormais tous les jours à notre chapitre de l' « Imitation ». J'avais été inquiète toute la journée, et je ne pouvais pas me maîtriser. Que Dieu me rende le calme, je ne lui en demanderai pas davantage, car je ne puis l'obtenir sans son amour et sa grâce, et c'est tout ce que je désire.

Lundi 1er septembre. Un peu plus faible, ce matin. Mais dans la journée il était mieux qu'hier. Comme à l'ordinaire, nous avons lu ensemble. Il écoute toujours avec une extrême attention, plaisir et piété. Plus tard, je lui ai fait la lecture dans un livre d'Ethnographie et de Phrénologie qu'il avait choisi. Ensuite, je me suis étendue, n'en pouvant plus. Je suis malheureuse d'être si faible, parce que je souffre beaucoup physiquement quand ma vie est agitée. Seigneur, donnez-moi la force de faire tout ce que je dois.

Mardi 2 septembre. Pour lui, une bonne nuit et une journée passable. C'est lui qui décide tous les jours quelles seront nos prières et nos lectures. Il a la parole un peu plus claire, mais sa main est toujours pareille.

Vendredi 6 septembre. Il est triste aujourd'hui, et plus impatient. Que c'est terrible de ne pouvoir ni le remonter, ni l'aider ! Il redevient calme et serein quand je recommence à prier avec lui, et que je lui lis quelque livre pieux.

Nous venons de réciter notre « Psautier de Jésus », qu'il m'a demandé, ainsi que le chapitre de la « Présence de Dieu » un peu plus tard ; puis l' « Imitation » et la prière du Père de la Colombière.

Mme Craven écrit encore dans son journal :

Vendredi 12 septembre. C'est aujourd'hui l'anniversaire de l'abjuration d'Auguste. Si nous avions prévu d'avance que nous serions encore ensemble à la fin de ces cinquante années, qu'elles nous auraient paru longues, et

1. Probablement le livre intitulé « La présence de Dieu » du Père Gonnelieu ; bien connu comme un des traducteurs de l' « Imitation de Jésus-Christ ».

Digitized by Google

maintenant qu'elles sont passées, elles nous semblent un rêve. Pourtant elles représentent une longue vie. Ne nous plaignons de rien, acceptons tout.

Dimanche 14 septembre. Fête de l'Exaltation de la Sainte Croix, anniversaire de ma première communion en 1819, et de la sienne quinze ans plus tard. Il a communié dans son lit, avec sa piété et sa connaissance ordinaires. Je suis ensuite allée à la messe, et, à mon tour, j'ai reçu la communion en souvenir de ce jour. Ce jour, au seuil de la vie, célébré maintenant à son déclin, suggère d'inexprimables pensées! Oh! si Dieu nous permettait de les saisir, de les comprendre et de les réaliser, elles seraient toutes consolantes et douces. Nous n'avons cru, vécu, espéré, communié que dans l'attente de ce dernier jour. Plus nous en approchons, plus ces pensées devraient nous combler de joie.

Lundi 29 septembre. Fête de saint Michel, archange. Pendant la messe, j'étais heureuse et calme. Le matin, quand je l'avais quitté, Auguste m'avait dit de remercier Dieu du mieux qu'il éprouvait. J'ai béni et remercié Dieu qu'il ait prononcé ces paroles, car, en vérité, je ne vois pas le soulagement dont il parle. Mais s'il l'éprouve, cela me suffit. Je ne vis pas au jour le jour, mais d'une heure à l'autre, de minute en minute.

Ce sont mes derniers pas dans la vie. Dieu veuille que je la finisse bien. La semaine dernière a été remplie de tristesse et de difficultés. Mon pauvre Auguste, mieux sous d'autres rapports, a paru comprendre plus distinctement l'avenir probable qui lui est réservé. Cette perspective abat quelquefois son courage, et semble une plus grande épreuve que la mort prompte à laquelle il s'était préparé. Je l'ai souvent vu triste et silencieux pendant de longues heures... Que de fois mon cœur a été déchiré... De plus, ma chère amie, si tendre, si secourable, mon appui dans cette grande douleur, est tombée tout à coup sérieusement malade elle-même. Elle a eu la fièvre, des évanouissements soudains. Elle est horriblement changée, et si faible qu'il lui est aussi difficile qu'à Auguste de quitter sa chaise longue. J'allais de l'un à l'autre, le cœur rempli d'angoisse et sans secours. Une fatigue terrible me dominait, j'ai cru que j'allais perdre toute force et tout courage, au point de tom-

Digitized by Google

ber malade, et de ne plus pouvoir les aider. Oh! mon Dieu, j'ai voulu vous dire: « tout ce que vous voudrez », mais j'ai eu des moments d'inquiétude et de cette tristesse que vous connaissez, qui aggrave tout, au point de m'accabler, et sans laquelle tout me paraît facile à supporter. Oh! Dieu! maître de ma vie, laissez ou ôtez-en les épines selon votre volonté, mais acceptez ma souffrance comme une prière, une prière ardente, pour que l'âme qui m'est chère demeure toujours calme et lumineuse! Au nom de Jésus-Christ notre Seigneur.

1er octobre. Hier matin, une nouvelle alerte imprévue s'est ajoutée à mon inquiétude perpétuelle. Vers huit heures et demie, j'étais près de son lit, pour voir s'il était éveillé, car il s'était endormi après une nuit sans sommeil. Il me dit: « Faisons notre prière. » Je m'agenouillai sur-le-champ, je la récitai, puis j'allai m'habiller. Mais quelques minutes après, je l'entendis qui m'appelait. Je courus à lui. Il étouffait. Il était pâle et haletant et respirait avec bruit... J'étais épouvantée. « Priez, priez, priez pour moi. » Et je dis tout haut le *Memorare* et *Sume Domine*[1] et toutes les prières qui me venaient à l'esprit. Je détachai le crucifix qui était toujours à son côté. Il le saisit, en s'écriant: « Oh oui! donnez-le-moi, je l'aime, » et il baisa deux ou trois fois les pieds du Christ avec ferveur. Je lui demandai s'il désirait voir le chapelain. — M. le curé était absent. — « Oui, oui. » Sa parole était entrecoupée, mais distincte. Il ne murmurait que des prières, disant que Dieu avait toujours été si bon pour lui, et à moi: « Oh! très chère, je vous aime tant! » Peu à peu, cependant, le spasme se calma, et quand l'abbé Calpini arriva, il était mieux. Le chapelain fut étonné de la disposition dans la-

1. Le *Memorare* (Souvenez-vous, ô très douce vierge Marie, etc.) et le *Sume Domine* est une prière de saint Ignace de Loyola: « Recevez, Seigneur, ma liberté sans restriction, daignez accepter toute ma mémoire, tout mon entendement, toute ma volonté: je n'ai rien, je ne possède rien qui ne soit un don de votre libéralité, je vous remets le tout, j'abandonne le tout sans réserve à votre volonté, afin que vous en disposiez comme il vous plaira; l'unique chose que je vous supplie de m'accorder, avec votre grâce, c'est un véritable amour pour vous. Si je l'ai, je suis assez riche et je ne demande rien de plus. »

Digitized by Google

quelle il trouva Auguste, et lui donna l'absolution. Enfin, quand le docteur arriva, sauf l'altération de la parole, il le trouva à peu près comme à l'ordinaire. Dans la soirée, il était presque comme toujours. Mais mon cœur avait été torturé. J'étais complètement épuisée, et cependant, à dix heures je ne dormais pas. Je me levai pour commencer le mois d'octobre, consacré à des prières spéciales. Je pouvais unir mes intentions personnelles à celles de l'Eglise. Je demandai pour lui la grâce dont il a besoin, et pour moi-même toute la force morale et physique qui m'est nécessaire. Que rien n'ait été perdu pour nous dans ces jours de souffrance et d'agonie. Ce sont des jours de grâce, pendant lesquels vous permettez, mon Dieu, d'expier les fautes de notre vie.

Digitized by Google

CHAPITRE XLV (1884)

Mme Craven reprend son journal le 31 octobre. — Récit des derniers jours de son mari. — Retour à Paris. — Inquiétudes pour l'avenir. — Extrait du journal de miss O'Meara. — Mme Craven se rend à Menou. — Lettres à Mrs Bishop et à M. Grant Duff.

Dans le passage suivant du journal de Mme Craven, il n'y a qu'une date, 4 octobre 1884, et puis une croix.

Le 31, elle écrit :

Ce n'est qu'aujourd'hui que j'ai pu rouvrir ce livre. Quatre semaines depuis le dernier jour passé avec lui sur la terre ! Je n'ai pas écrit, mais je ne crains pas que le plus petit incident de ce jour puisse jamais s'effacer de mon esprit. Cependant, je veux mettre ces chers souvenirs à l'abri d'une défaillance de la mémoire, qu'amènent quelquefois l'âge et le temps.

5 novembre. Le vendredi 3 octobre, la journée commença comme à l'ordinaire. La nuit précédente avait été bonne. J'allai à la messe, et en revenant, je m'agenouillai à côté de son lit et nous récitâmes notre prière. Vers dix heures du matin, je lui fis notre lecture ordinaire dans le petit livre que nous avait envoyé Mgr Capeccelatro, « *Sursum corda* ». Ce jour-là, le chapitre que je lus était intitulé : « Bienheureux ceux qui pleurent ». (*Beati coloro che piangono.*) Je le terminai difficilement, et je ne sais pourquoi, car je n'étais ni plus triste, ni plus inquiète, et cependant à chaque instant ma voix était coupée par les larmes. Je

Digitized by Google

pris sur moi autant que possible, pour ne pas l'affliger. A onze heures et demie, je descendis pour déjeuner, et quand je remontai vers midi, on l'avait transporté comme toujours de son lit à la chaise longue. Je commençai à arranger ses cheveux et sa cravate; je vis bientôt qu'il était plus fatigué qu'à l'ordinaire.

Il avait eu un moment d'impatience pendant l'opération difficile de sa toilette, et il était très contrarié. Je l'étais aussi, car rien ne me peinait davantage que de voir sa chère âme en proie à cette sorte de trouble, dans ces jours de douleur. Je comprenais combien ils étaient solennels, mais j'étais loin de prévoir à quel point l'épreuve serait courte.

Je lui proposai de lire le chapitre de l' « Imitation ». Il me dit d'attendre, qu'il n'était pas prêt à m'écouter. Je m'assis en silence près de lui, et j'écrivis une longue lettre à Mrs Bishop, m'interrompant pour élever vers Dieu l'ardente supplication de dissiper ce nuage. Si j'avais mieux compris, j'aurais appelé cette impatience du matin une *felix culpa*, car elle fut l'origine du redoublement de ferveur dans lequel il passa le reste du jour, et dont le souvenir demeure en moi comme un trésor de consolation. Quand j'eus terminé ma lettre, pendant laquelle il avait paru sommeiller, je lui demandai s'il voulait écouter ma lecture. « Oui, certainement, je suis prêt. » Il suivit avec attention le chapitre où nous étions arrivés, car nous relisions le livre. C'était le quarante-huitième sur la béatitude éternelle. Je ne lus pas sans émotion cette page admirable, dont chaque mot m'allait au cœur et semblait lui produire le même effet. Quand je l'eus terminé dans la traduction anglaise dont nous nous servions généralement, il me dit : « Quel beau chapitre ! Voulez-vous me le relire en italien ? » Je fus un peu surprise de ce désir inaccoutumé, mais je lus immédiatement en italien la traduction de ce chapitre magnifique.

Je m'étendis sur la chaise longue dans ma chambre, la porte de la sienne était grande ouverte. Au bout d'un quart d'heure, on apporta les lampes, et j'entendis en même temps la voix d'Auguste ; il parlait avec calme, naturellement et gaîment, à quelqu'un qui entrait.

C'était M. le curé de Lausanne. Il arrivait du Synode de

Digitized by Google

Fribourg, où il était allé passer une semaine, et venait tout droit de la gare pour lui faire une visite. Je me levai pour lui parler, et je retournai dans ma chambre, fermant la porte pour les laisser seuls. Une demi-heure après, M. le curé me dit qu'Auguste lui avait demandé s'il pourrait se confesser. Comme il l'avait fait très récemment, M. le curé fut un peu surpris, mais il l'entendit et lui donna l'absolution. Il parla de l'état de son âme avec beaucoup d'édification, et fit la réflexion que sa parole était aussi libre que sa tête.

Plus tard, le curé me dit qu'Auguste lui avait parlé de son désir de faire une confession générale, mais qu'il lui avait répondu que c'était inutile. Ensuite ils causèrent du Synode. Au moment du dîner, je trouvai la princesse très faible et à peine revenue d'un évanouissement qu'elle avait eu dans la journée. Elle me dit cependant qu'elle était décidée à faire une visite à Auguste dans la soirée. Bien que nos chambres fussent tout près de la sienne, il y avait quatre jours qu'elle n'avait pu faire les quelques pas qui l'en séparaient.

Dieu permit qu'elle pût faire cet effort ce soir-là. Elle revit Auguste. Il eut encore une fois la joie de tenir dans la sienne la main de cette fidèle amie. Elle lui parla gaîment un instant sans voir en lui aucun changement. Elle remarqua combien sa voix était forte et claire, et l'expression animée de sa physionomie. Elle retourna dans sa chambre et s'évanouit, ce qui me retint presque vingt minutes. Auguste fut saisi quand je le lui dis. Il m'envoya deux ou trois fois demander de ses nouvelles, et ne me laissa commencer ma lecture que lorsque je lui dis qu'elle était tout à fait remise. Il avait choisi un ouvrage de M. Lilly : « La religion ancienne et la piété moderne ». Il me fit lire un long chapitre sur Newman, et le premier incident du mouvement d'Oxford. Après cela, j'allai trouver la princesse pendant qu'on le préparait pour la nuit, et qu'on le remettait dans son lit. Je revins et je m'agenouillai près de lui pour faire nos prières....

Quand elles furent terminées, il me dit : « Récitez, je vous prie, un autre acte de contrition. » Je fus touchée de cette demande, et pensai que c'était sans doute la même raison qui lui avait inspiré le désir de se confesser, quel-

Digitized by Google

ques heures auparavant. Mon Dieu ! si près de paraître devant vous, j'ose croire que sa conscience était pure de toute autre faute volontaire. Je me remis à genoux, et récitai de mon mieux cet acte de contrition final. Il s'y unit avec beaucoup de ferveur. J'allai me déshabiller, et un quart d'heure après je revins, comme toujours, pour lui dire un dernier adieu. Le dernier ! oui, cette fois c'était bien le dernier. Il paraissait très calme et je pensai qu'il allait passer une nuit tranquille. Je me baissai, je fis le signe de la croix sur son front, et je l'embrassai en disant : « Bonne nuit, très cher, que Dieu vous bénisse. » Il me répondit : « Que Dieu vous bénisse, chérie. » Si j'avais su ! Ah ! si j'avais deviné que c'étaient ses dernières paroles ! Si j'avais su que jamais, jamais plus en ce monde, je n'entendrais sa chère voix... Mais je n'eus pas ce pressentiment, car je ne l'entendis ni appeler, ni agiter sa petite sonnette, et je m'attendais à ce qu'il passât une bonne nuit.

Entre deux et trois heures, je fus réveillée par Luigi. « Signora, venite, venite, non sa bene. » Je courus, et pour rassurer Luigi, je lui dis de ne pas s'effrayer, que c'était sans doute une crise de faiblesse comme le mardi précédent, et de préparer tous les remèdes que le docteur avait alors prescrits. En même temps, j'étais près de lui, je tenais sa main — sa main gauche — et je m'aperçus qu'elle était inerte comme l'autre. Il était pâle, ses yeux étaient complètement fermés. Il ne répondait pas et ne donnait aucun signe de connaissance. Cependant, quand je m'inclinai pour lui parler, et que je commençai à prier, un léger mouvement passa sur son visage, comme un sourire.

Peut-être m'a-t-il entendue... Peut-être a-t-il compris au moins que j'étais près de lui. Il respirait vite, mais sans bruit. Mon inquiétude augmentait, mais je ne perdais pas espoir. J'approchai le crucifix de ses lèvres, son cher crucifix qu'il saisissait toujours avec tant d'ardeur. Il ne pouvait plus ni le tenir, ni le voir.

Pendant ce temps, Luigi avait appelé tous ceux de la maison qui pouvaient venir. On avait envoyé chercher le chapelain, ainsi que M. le curé qui, demeurant à quelque distance, ne pouvait arriver avant trois quarts d'heure. Le chapelain lui donna une dernière absolution. Je savais

Digitized by Google

à peine ce que je disais et ce que je faisais. Je récitai toutes les prières auxquelles il s'unirait s'il m'entendait. Le chapelain me le conseilla, disant qu'il saisirait mieux ma voix que la sienne. Auguste ne paraissait ni souffrir, ni lutter. Avant quatre heures, M. le curé arriva, apportant les saintes huiles. Je tenais la main d'Auguste tout le temps, son visage appuyé contre la mienne. Il me semblait l'entendre respirer doucement. Je regardai M. le curé, dont les yeux étaient fixés sur lui. Au bout d'un instant, il prit sa main, et chercha son pouls. Je m'imaginai qu'Auguste revenait à lui, mais M. le curé s'agenouilla, et la prière qu'il commença tout haut fut le *De Profundis*. Oh ! mon Dieu ! à quel moment cette âme chérie s'est-elle exhalée si doucement ? A quel moment avons-nous été séparés par ce grand et mystérieux abîme ? A quel moment m'a-t-il quittée et suis-je restée seule ? Je ne puis le dire. La paix et la douleur même de ces moments suprêmes, m'ont empêchée de comprendre quel avait été le dernier.

Ce qui se passe dans l'âme à de pareilles heures ne peut se décrire. Les mots qui exprimeraient de telles profondeurs de sentiments n'existent pas dans notre pauvre langue humaine. Quel mystère, dans cette force même qui nous aide à traverser de semblables abîmes ! Quand cette horrible crainte est réalisée, quand la mort écrasante et irréparable est là, une paix inexprimable, une certitude que le bonheur entièrement perdu triomphe quelque part, remplissent le cœur, et ces moments horribles contiennent le germe et la promesse de ce bonheur.

Oh ! mon Dieu, mon Sauveur, soyez béni, béni, béni, des grâces que vous m'avez accordées.

Pendant tout ce premier terrible jour, n'ai-je pas constamment entendu au fond de mon cœur la voix de Dieu qui me disait : « Que m'avais-tu demandé... te l'ai-je accordé oui ou non ?... » Oui, oui, mon père et mon Dieu, je ne vous ai demandé qu'une chose pour lui : la grâce, la foi et la paix jusqu'à la fin. Vous m'avez entendue, et je vous remercie à genoux. Je sens cette grâce infinie descendre sur nous. Je veux tout souffrir et tout accepter.

Samedi le 4 et dimanche. J'ai pu passer encore un jour près de lui. Jamais le repos de la mort ne m'avait paru

Digitized by Google

aussi doux à contempler que sur ses traits, restés absolument les mêmes. Ni la maladie, ni la mort n'avaient laissé de traces. De bons amis sont venus, des prêtres, des religieuses. Je n'ai éprouvé près de lui que du calme et de la confiance. Une certaine impression fait redouter aux vivants le contact des morts, même leurs plus chers, mais je ne l'ai pas éprouvée auprès de lui, pas une seconde !

Lundi, Albert et Henri sont arrivés; la cérémonie a eu lieu dans la magnifique église. S'il avait pu tout prévoir et tout diriger d'avance, ses désirs eussent été absolument remplis. Cette pensée m'a été douce. Et quelle douceur, en regardant en arrière, de sentir que je l'ai réellement soutenu dans son dernier combat !

Il est resté vingt jours près de la chapelle, dans un endroit où l'on a donné l'autorisation de le garder, et chaque jour j'ai pu aller prier à son côté. Puis le 25 octobre on l'a emporté. La tombe qu'on nous prépare à Boury n'est pas terminée. Il est dans le caveau d'Alfred ; mais il reposera là où je le rejoindrai, comme il l'a désiré et me l'a demandé le jour où il est tombé malade. Cher, cher mari, toutes les paroles que vous m'avez dites ne sont-elles pas une preuve de votre amour, de votre courage, de votre résignation et de votre foi ?

La mort d'Augustus Craven fut annoncée dans plusieurs journaux dans son pays et à l'étranger, avec de bienveillants commentaires sur sa carrière et sa personnalité.

Il fut le petit-fils préféré de la margravine d'Anspach. Très jeune encore, on lui acheta une commission dans un régiment d'infanterie. En 1830, quand il entra au Ministère des affaires étrangères, il fut nommé secrétaire de la légation anglaise à Naples, pendant que M. Hill, depuis Lord Berwick, était ministre de Ferdinand I. Ce fut alors, sans doute, qu'il connut la famille de la Ferronnays après qu'elle eut quitté Rome. En 1833, il fut attaché pendant quelque temps à la légation de M. Cartwright à Francfort, mais on le renvoya à Naples, au mois de décembre de la même

Digitized by Google

année. Il alla ensuite à Lisbonne et à Bruxelles. De 1843 au mois de novembre 1851, il fut secrétaire de la légation à Stuttgard sous Sir Alexander Malet, accrédité auprès du Wurtemberg et de Bade, et pendant quelques mois secrétaire particulier du marquis de Normanby, ambassadeur d'Angleterre à Paris. En 1851, la mort de son père augmenta considérablement son revenu. Un peu froissé de ne pas avancer plus rapidement, et désireux d'employer ses facultés puissantes dans une sphère plus vaste, il consentit à se porter pour le comté de Dublin, dans l'intérêt du parti whig, espérant que les recommandations de ses amis catholiques, appuyées par Lord Palmerston, lui gagneraient un siège au Parlement. Il échoua et ne reprit pas complètement sa profession, bien qu'il fût attaché temporairement à la mission napolitaine de 1855 à 1856, et encore une fois de 1859 à 1860 jusqu'à l'annexion de la Sicile à la Sardaigne. Il entra alors dans une série d'occupations sans but qui ne remplissaient pas son existence et ne satisfaisaient pas ses aspirations, bien que sa vie sociale fût pleine de succès. C'était un grand honneur d'être le mari de Pauline de la Ferronnays. Mais Augustus Craven avait d'autres titres à la considération. Il était extrêmement beau, d'une beauté dramatique, si l'on peut employer cette expression en décrivant ses yeux magnifiques, ses sourcils mobiles et bien arqués. Une certaine expression de tristesse, à laquelle ses traits se prêtaient, lui donnait facilement l'air tragique.

Il était toujours sérieux, même dans ses meilleurs jours. Le mystère de sa naissance l'attrista toute sa vie. Mais s'il éprouva les souffrances des natures passionnées et concentrées, il en eut aussi toutes les jouissances. Cette nature entrava plutôt qu'elle ne favorisa sa carrière diplomatique. Pour bien des raisons, il fut très répandu dans le monde, mais rien n'égalait pour lui le cercle de Boury. Alexandrine et

Digitized by Google

Eugénie l'aimaient comme un frère, on en voit la preuve à chaque instant dans le « Récit ». Mais ce fut peut-être à Eugénie qu'il s'attacha le plus. Si Alexandrine était la sainte de la maison, il comprenait qu'Eugénie en était l'ange. Il portait toujours un petit cachet en cristal qui lui avait appartenu et sur lequel étaient gravés ces mots : « *Amo*, *Credo*, *Spero*. » De tous les amis de Mme Craven, ce furent les Montalembert qu'il préféra toujours. Comme les leurs, ses sympathies appartenaient au parti du *Correspondant*. Il fut choisi par Mme Cochin pour traduire en anglais la vie de M. de Falloux. Sa traduction en deux volumes du livre de la Reine, la « vie du prince Consort », sert aux deux écrivains français comme document d'histoire politique, et sa vie (en français) de Lord Palmerston est probablement plus appréciée à l'étranger que ne le sont en Angleterre les Mémoires de M. Evelyn Ashley et de Lord Dalling.

Shakespeare et Dante étaient ses études favorites. Il a laissé en manuscrit une traduction soignée de la « Vita Nuova ». Il en était arrivé à cette conclusion, qu'il valait mieux s'en tenir autant que possible à la signification littérale de Dante, en évitant le sens politique et quelquefois prophétique qu'on attache souvent à ses paroles.

De tout temps, M. Craven fut généreusement hospitalier. Il jouissait de l'affection et de la société de ses amis, mais ses goûts l'entraînaient vers l'étude et le disposaient à cette concentration particulière à la passion, passion qui se révèle toujours, soit dans l'amour, soit dans l'agitation des grands projets ou la recherche de l'inconnu. Pour en donner un léger exemple, il est certain qu'en poursuivant son projet de fournir Naples d'eau potable, il voulait surtout justifier sa croyance dans une rivière qui avait autrefois coulé à travers la ville. Sa brochure très intéressante et très savante, exposant les motifs de sa confiance, était en quelque

Digitized by Google

sorte destinée à se donner raison à lui-même, bien que sa fortune eût été gravement compromise dans sa poursuite de la « rivière perdue ».

Même dans la dernière année de sa vie, le roman de l'Hon Lewis Wingfield, « Lady Grizel », avait excité son indignation, par ses attaques contre l'amie de son père, la reine Caroline. Il avait réuni pour les publier quelques-unes de ses lettres à M. Keppel Craven, destinées à la justifier, au moins en partie, des accusations de M. Wingfield.

Il est facile de lire entre les lignes, et de comprendre combien M. Craven fut malheureux de la perte de sa fortune, surtout parce que sa femme en souffrit. C'était un gentilhomme courtois et raffiné, fidèle à toutes les traditions de la société telle qu'elle exista de 1820 à 1840. Dans ce changement de fortune, on ne lui faisait pas facilement accepter l'économie que désirait sa femme, et qu'il repoussait surtout à cause d'elle. De là cette indécision qui fut souvent une si dure épreuve pour Mme Craven ; mais de là aussi son inaltérable attachement pour elle, soit qu'il travaillât pour augmenter ses ressources, ou qu'il se retirât silencieusement dans son cabinet dans ses moments de tristesse, n'ayant pour toute consolation que l'unique pensée qu'elle était mieux loin de lui, quoiqu'il pût souffrir de son absence momentanée.

A Mrs Bishop.

Monabri, 3 novembre 1884.

Je me rappelle maintenant que dans une de vos lettres, vous me demandiez si la Reine n'avait écrit. Oui ! Une lettre très bonne et très gracieuse, et à laquelle je ne m'attendais certainement pas.

Je voulais aussi vous dire, et j'avais oublié, que Mac Carthy [1] s'est montrée parfaite. Je n'aurais jamais cru que la place de ma chère Elisa pût être remplie par quelqu'un

1. La femme de chambre de Mme Craven, plus connue ensuite de ses amis sous son nom de baptême, Nora.

Digitized by Google

qui lui ressemblât autant. Et c'est encore une des miséricordes de Dieu pour moi.

Le 5 novembre, Mrs Bishop quittait White-House, pour se trouver à Paris quand Mme Craven arriverait de Monabri. Le lendemain matin, après une nuit de voyage, elle entrait dans sa maison solitaire. Sa maigreur et sa pâleur étaient effrayantes. Ses cheveux étaient plus blancs, et son visage avait cette teinte grise que donne seule la douleur. Mme Craven fut surprise de trouver pour l'accueillir avant toute autre, une amie d'Angleterre. Mais quand le premier moment d'émotion fut passé, elle se sentit peut-être moins désolée, au souvenir de l'affection que M. Craven avait toujours témoignée à Mrs Bishop. Ce fut encore un moment de profonde douleur, quand elle entra vivement dans la chambre de son mari, où le bureau était arrangé pour écrire, comme à l'ordinaire. Elle ne pleurait pas, mais le tremblement de ses mains, quand elle saisit quelques papiers pour les baiser, révéla l'intensité de son émotion. Ses grands yeux semblaient chercher de la sympathie même dans les choses inanimées, et s'adoucissaient quand ils rencontraient son crucifix. Sa solitude était bien grande, mais l'affection et le dévouement de son amie la consolaient un peu. Aussi fatiguée qu'elle fût par le voyage et l'agitation, elle ne voulut pas se reposer ce premier jour, considérant comme un devoir pressant d'établir de suite son existence à venir sur de nouvelles bases, tout en exécutant chaque volonté de son mari. Le jour suivant, Mrs Bishop la trouva dans une grande inquiétude.

Elle ne savait plus si elle pourrait rester dans son cher appartement. Elle ignorait si les mesures nécessaires avaient été prises pour assurer l'annuité étrangère, son unique ressource en dehors du profit qu'elle retirait de ses livres. Elle ne pouvait avoir

Digitized by Google

une réponse positive que du prince Hohenlohe, ambassadeur d'Allemagne à Paris. Dans cette poignante incertitude, elle n'avait que des paroles de confiance sur les lèvres, craignant qu'on pût accuser son mari de négligence, sinon d'égoïsme. Le comte et la comtesse Albert de Mun arrivèrent bientôt, et le jour suivant, sa sœur et son beau-frère, le vicomte et la vicomtesse de la Panouse, dînèrent avec elle. Peu à peu la vie se reforma autour d'elle, comme on le verra par les lettres suivantes. En retrouvant son foyer désolé, la pauvre veuve dut cruellement souffrir à la pensée que même la consolation de ses souvenirs pouvait lui être ravie ; et pendant quinze jours, on ne retrouva aucun papier de nature à la rassurer.

Elle ne connaissait même pas alors le chiffre de la petite somme laissée par son mari entre les mains de son banquier de Londres.

Elle fut prise d'accès de fièvre, et ses lettres, en révélant son ignorance des affaires, prouvent en même temps à quel point M. Craven lui avait toujours épargné, sinon les inquiétudes, au moins le souci personnel.

Quand elle apprit que son annuité de Bavière lui était conservée, sa première pensée fut de pourvoir aux nécessités urgentes de sa femme de chambre Elisa. Avant de revenir à Paris, elle avait vendu ce qu'elle appelait « un bon nombre de jolies choses et de bagatelles ». « Mais », écrivait-elle, « on a découvert que mes belles tables n'avaient pas de valeur, pas assez, au moins, pour qu'il vaille la peine de s'en séparer. Je garde pour moi son bureau et tous les objets dont il se servait, excepté trois bibliothèques et leurs contenus qui n'étaient pas ceux qu'il préférait. Deux mois sont déjà passés depuis qu'il m'a été enlevé, et tout me semble fini ! Priez pour moi ! »

Extrait du journal de Miss O'Meara, 14 novembre : « Je suis retournée chez Mme Craven, je l'ai trouvée

Digitized by Google

très pâle, très faible, mais si douce ! C'est plus triste que la mort de la voir dans cette maison vide, ne le trouvant nulle part, l'attendant en vain dans tous les endroits familiers où les dieux du foyer le lui rappellent à chaque instant. Elle souffre de la solitude, plus même qu'elle ne le craignait. Il y a une sorte de doux désespoir dans la façon dont elle dit :

« Je ne puis le supporter toute seule, c'est trop affreux, et les longues nuits me tuent. Je suis tellement effrayée de tout, et j'ai tant de choses à faire qui me semblent cruelles pour lui ! Remuer ses chers livres, chercher dans ses papiers. Et puis je me sens si malade, si agitée ; et il n'est pas là pour venir s'asseoir à côté de mon lit, s'inquiéter et envoyer chercher le médecin, prendre soin de moi et penser à moi. » Mais au souvenir des miséricordes qui ont rendu la séparation si belle, le sentiment de joie et de consolation qu'elle éprouve augmente de plus en plus. C'est comme la fin d'une allégorie de voir la Pauline du « Récit », la dernière de ce groupe privilégié qu'elle nous a appris à aimer, seule maintenant, attendant l'heure d'être appelée pour rejoindre Alexandrine et Eugénie... »

A Mrs Bishop.

Château de Menou, 19 novembre 1884.

Je ne pouvais mieux vous prouver à quel point je compte sur votre affection qu'en vous télégraphiant de suite le résultat de l'enquête du prince Hohenlohe à Munich.

J'avais raison dès le début, la concession votée par la Chambre de Bavière était pour nous deux. Tous mes noms y sont donnés, et mon pauvre Auguste savait bien pourquoi il était si tranquille. Les bons amis qui s'agitaient ignoraient tout. La bonne Impératrice d'abord, le prince Hohenlohe ensuite. Tout en prenant mes intérêts dans cette affaire, ce dernier avait complètement oublié le texte de la proposition qui fut acceptée par la Chambre, après sa nomination d'ambassadeur à Paris... Cette nomination nous fit bien du chagrin, à cette époque, car son absence

Digitized by Google

fut considérée comme un désavantage pour nous. Il a été très bon cependant l'autre jour. Il avait écrit à son ami, le ministre des affaires étrangères à Munich, pour avoir le texte précis. Quand il a reçu sa réponse — claire, simple et positive — il en a été si content, qu'il est venu me le dire le soir très tard (la veille de mon départ pour ici), quand j'étais déjà dans ma chambre, me préparant à me coucher. Il y a de bien bons amis...

... Je suis venue ici deux jours plus tôt que je ne le voulais, parce que je ne pouvais plus rester à Paris. J'espère me calmer et reprendre ma vie telle qu'elle doit être, quand je serai tout à fait installée, et que l'ordre sera rétabli autour de moi. Mais dans le moment, j'étais trop faible et trop ébranlée.

A Paris, je ne supportais pas la fatigue des visites, et je ne pouvais en refuser que très peu. J'espère rester dans cette retraite six semaines ou deux mois. A cette époque de l'année, il est impossible de préparer rapidement le lieu de son dernier repos, et avec ce froid et cette neige on m'aurait empêchée d'y aller.

Puisqu'il faut attendre, et que pendant ce temps il est avec les miens, la translation sera renvoyée au 9 février, anniversaire de la mort d'Alexandrine. Je vous écrirai encore à ce sujet, et sur tous ceux auxquels vous vous intéressez avec tant de bonté.

A M. Grant Duff.

Château de Menou, 1er décembre 1884.

Je voulais vous écrire depuis longtemps, mais j'en étais incapable. Je vous remercie de votre sympathie, et vos lettres m'ont fait du bien. Vous n'auriez pu choisir des paroles mieux faites pour me consoler et me fortifier que celles d'Alexandrine. Je sais tout ce que vous ressentez pour moi, dans cette douleur, la plus grande de ma vie. Je vous suis très reconnaissante de votre amitié. En cette occasion comme dans beaucoup d'autres, je l'ai sentie chaude, sincère, fidèle à jamais. Que puis-je dire de moi ? Je pense que Mrs Bishop vous aura écrit après notre rencontre, à mon retour de Lausanne. Elle n'a pu vous parler de mon courage. Il n'était plus le même qu'à Monabri, où j'étais soutenue par le sien. La vérité, c'est que je n'é-

Digitized by Google

tais pas assez forte pour rester à Paris dans ma solitude.

Ici, je suis presque seule, mais pas tout à fait, et c'est juste ce qui me va. Je n'éprouverai pas de longtemps le désir de me joindre à une réunion nombreuse. Bertrand et sa sœur viendront ici avant la fin de décembre, et je serai contente de les voir. Et puis, en janvier, je ferai un nouvel effort, et je tâcherai de m'installer (pour quelque temps au moins) dans cet appartement que je ne puis abandonner, et où il m'est si dur de vivre seule. J'espère dominer cette impression, peu à peu, et me sentir de nouveau *at home*. Ecrivez-moi toutes les fois que vous le pourrez. Vos lettres m'intéressent et me consolent toujours. Il me semble, maintenant, que vous avez connu mieux que personne tous ceux que j'ai aimés, mieux que mes plus anciens amis. — Cela seul me suffirait, même si je n'avais pas mille raisons personnelles d'apprécier votre amitié.

Le 18 décembre, Mme Craven écrivait à Mrs Bishop au sujet d'Elisa :

La souffrance est certainement le plus grand, et peut-être l'unique mystère ici-bas. Mais combien plus mystérieuse encore est la façon dont certains sont préservés, tandis que d'autres sont accablés de douleurs trop lourdes, semble-t-il, pour les forces humaines ! Tout vient de Dieu, et ceux qui l'aiment peuvent en dire comme Alexandrine, en parlant de la mort, « qu'elle cache un délicieux mystère », d'autant plus brillant quand il se révélera qu'il aura été plus sombre.

Je suis de votre avis, l'existence que je mène dans le moment est la seule qui me convienne, calme et pas tout à fait solitaire. Mais cela ne peut durer. L'espérance dont vous parlez de visiter souvent mes amis ne se réalise pas longtemps à mon âge... Ce serait peut-être même agir contre la volonté de Dieu, que je compte bien accomplir, avec son secours. J'ai décidé de me rendre d'ici à la Roche-en-Brény (chez Mme de Montalembert) le 7 janvier. Je resterai jusqu'au 7 février avec ces chers et tendres amis d'Auguste, et ce jour-là, j'irai à Boury. Les chers restes de mon Auguste y seront transportés le 9, anniversaire de la mort d'Alexandrine. Il est impossible d'arriver de Paris à cinq heures pour la messe. Je quitterai donc

Digitized by Google

Paris dans la soirée du 8, avec ma chère nièce Berthe de Dreux-Brézé, pour coucher à Gisors chez d'excellentes personnes (qui m'ont déjà reçue dans de bien tristes circonstances) ; ceci me permettra de faire le petit voyage du lendemain jusqu'à Boury, sans trop de fatigue.

Le 30 décembre, Mme Craven écrivait à Mm Bishop :

Je vous envoie le petit agenda ordinaire, qui vous arrivera, je l'espère, bien que je ne me fie pas trop à l'exactitude du bureau de poste de Varzy.

Dites-moi si vous l'avez reçu. J'y ai mis quelques mots en latin tirés de l'office que je lis tous les jours, et qui contient tant de paroles d'espoir et de consolation.

Vous souvenez-vous de la réflexion de ma sœur Eugénie disant que le *De Profundis* était la plus joyeuse de toutes les prières, et celle qui contenait le plus d'espérance ?

Digitized by Google

CHAPITRE XLVI (1885)

Triste commencement d'année. — Nouvel arrangement avec le successeur de Didier, M. Emile Perrin. — Menou. — Mme Craven relit le « Récit d'une sœur ». — Paris. — Mort de Lady G. Fullerton. — Paris. — Translation des restes de M. Craven à Boury. — Mme Craven en danger de mort. — Nécessité d'une opération immédiate. — Son courage et sa confiance en Dieu. — Legs de Lady G. Fullerton. — Lettre à M. Fullerton.

Le premier janvier de l'année 1885 fut triste pour Mme Craven. Elle était inquiète de M. de Meaux qui était malade à la Roche-en-Brény. Elle parle encore à Mrs Bishop de son chagrin, au sujet des « deux autres chères amies, comme je puis les appeler, qui se meurent en Angleterre ».

En même temps, le successeur de Didier, M. Emile Perrin, mourut, et il fallut songer à un nouvel arrangement. Elle lui avait abandonné ses droits d'auteur en échange d'une rente viagère. Il était nécessaire de connaître exactement son âge ; Mrs Bishop chercha et trouva son extrait de baptême dans la chapelle française de King Street, Portman Square.

A M. Grant Duff.

Château de Menou, 20 janvier 1885.

J'ai reçu, il y a peu de jours, votre lettre écrite la veille

Digitized by Google

de Noël, ainsi que le précieux calendrier. Il ne pouvait arriver à un moment plus opportun, car vous apprendrez avec surprise (ou sans surprise) que dans ces jours de la plus grande douleur de ma vie, j'ai relu mon propre « Récit ». Comme disait Alexandrine : « je revis ma vie ». Et nul mot ne peut rendre ce que j'éprouve. Eugénie se trompait quand elle écrivait : « Si vraiment nous devons vivre jusqu'à soixante ans, que deviendront alors dans nos souvenirs ces deux courtes années si lointaines ? » (Celles de l'amour et du mariage d'Albert et d'Alexandrine.) Moi qui ai maintenant vécu bien au delà de cet âge, qui paraissait à sa jeune imagination l'extrême limite de la vie, je sais bien qu'il est impossible que ces souvenirs s'effacent. Ils me paraissent, au contraire, plus vivants que jamais, maintenant que j'arrive au terme. Et cependant, tout est si complètement changé autour de moi ! Il me semble que vingt générations ont passé, sans apporter à la génération présente la plus petite tradition de tous ces événements intimes de ma jeunesse. Imaginez alors ce que je dois penser de tous les bons amis, connus et inconnus, qui apprécient ces souvenirs. Le calendrier de Mrs Awdry est pour moi sans prix.

J'ai essayé de la remercier moi-même, et j'espère que vous aurez la bonté de lui remettre ou de lui envoyer cette lettre.

J'ai reçu aujourd'hui la triste nouvelle de la mort de Lady Georgiana Fullerton. J'avais depuis longtemps cessé d'espérer sa guérison, mais cette espèce de préparation ne diminue pas le chagrin et n'adoucit pas même le saisissement d'apprendre que tout est fini !...

Afin de ne pas perdre courage complètement, je me souviens de ce que j'ai pu traverser, soutenue par une force plus puissante que la mienne.

A Mrs Bishop.

Paris, 11 février 1885.

Je n'ai pas eu la triste et dernière consolation que j'attendais et que j'espérais. Mon cher mari a été transporté hier à Boury, et je n'étais pas là pour baiser encore une fois son cher cercueil. Le jour même de mon retour, j'ai pris

Digitized by Google

froid et je suis retenue maintenant par de la bronchite et de la fièvre.

Tout s'est passé hier à Boury aussi simplement que possible et de la manière la plus touchante. M. le curé a prononcé quelques mots qui ont ému tout le monde, et on m'a dit que de toute façon c'eût été trop pour moi. En tout cas, puisqu'il a plu à Notre-Seigneur de m'envoyer cette maladie quand tout était décidé et ne pouvait être remis, il n'y a qu'à se soumettre. Je n'ai pas pu répondre plus tôt à la lettre dans laquelle vous émettez l'idée d'un mémoire sur Lady Georgiana. Vous ne vous rendez pas compte que je suis maintenant incapable d'un travail de ce genre, travail qui doit être parfait. En outre, il ne pourrait se faire qu'en anglais, ce qui est absolument au-dessus de mes moyens. Si je retrouve assez de force, et que je ne sois pas devancée, je tenterai une petite esquisse dans le *Correspondant*.

Le jour suivant, un très sérieux accident mit Mme Craven en danger de mort, et lui causa ce qu'elle redoutait le plus, une violente douleur physique.

Le 12 février, elle avait encore de fortes quintes de toux. A peine était-elle couchée, qu'une de ces crises survint et amena un déplacement interne nécessitant une opération immédiate. Elle n'aurait pas eu longtemps la force de supporter la douleur qu'elle endurait. Son médecin, appelé à la hâte, fut d'avis, après une consultation avec M. Berger, le célèbre chirurgien, qu'elle devait subir l'opération dès que le jour serait levé. Il fut impossible de le lui annoncer avec les précautions usitées en pareil cas. On n'en avait pas le temps. Sa nièce, Mme de Dreux-Brézé, était arrivée et avait donné son consentement. On alla chercher les instruments, et on les posa sur la table dans la chambre de Mme Craven, sans plus de cérémonie que pour un soldat blessé en campagne. Douze jours plus tard, miss Katheleen O' Meara fut admise auprès d'elle, et son récit décrira mieux que tout autre le courage et la sérénité de la malade.

Miss O' Meara écrit dans son journal :

J'ai vu aujourd'hui Mme Craven pour la première fois

Digitized by Google

depuis sa terrible opération. Elle n'est pas abattue, paraît bien, mais très faible. Elle est absolument dominée par le sentiment de la miséricorde de Dieu, et de tout ce qu'il a fait pour elle dans cette extrémité. « Je suis tellement lâche, » disait-elle, « moi qui ai eu toute ma vie une telle horreur de la souffrance sous toutes ses formes, et de l'idée seule qu'un couteau pourrait m'effleurer, j'ai subi cette terrible opération avec autant de calme que si c'eût été le remède le plus ordinaire.

Tout était calculé pour m'épouvanter : cet accident subit dans la nuit, ce médecin étranger, l'annonce sans préparation de ce qu'il fallait subir pour sauver ma vie, l'autre médecin arrivant pour aider ; tout cela était effrayant ! Et cependant, je les ai vus préparer la chambre, le lit près de la fenêtre, la table couverte de tous les instruments, le chloroforme. Ils ont écouté mon cœur, pour voir s'il n'y avait aucun danger de ce côté, et j'ai regardé tout cela aussi froidement que si ces préparatifs m'eussent à peine concernée. Quand je pense que c'est pour moi que Dieu a été si bon, je ne puis vous exprimer ce que j'éprouve ! C'est comme une nouvelle union avec lui !

Lorsqu'elle eut recouvré sa santé habituelle, Mme Craven riait doucement des inquiétudes de sa garde-malade, que Mme de Gabriac, son amie, était allée chercher dans un couvent le jour de l'opération. La bonne sœur était très inquiète à la pensée que la malade avait écrit des livres. « Et qui peut dire quelles horreurs ils ne contiennent pas ! » Elle se tranquillisa quand elle découvrit que Mme Craven s'était confessée et ne manquait pas de secours religieux.

Mme Craven conservait encore un air de jeunesse extraordinaire, et cette même sœur garde-malade ne pouvait croire que ses dents admirables fussent réellement les siennes.

Elle l'engagea même à s'en débarrasser pendant sa solitude.

Le médecin qui avait fait l'opération se trompa lui-même sur son âge. Il le demanda à Mme de Dreux-Brézé. « Ah ! » s'écria-t-il, en apprenant qu'elle avait

Digitized by Google

soixante-dix-sept ans, je croyais qu'elle n'en avait que soixante! Si j'avais su cela, je n'aurais pas tenté l'opération. »

Dans une lettre adressée à Mrs Bishop le 2 mars, Mme Craven explique en partie les raisons de son calme et de son courage.

J'ai vu la mort de près, tout à coup, au milieu de la nuit, et d'une façon terrible, quand j'étais absolument seule. Lorsque je pourrai tout vous dire, vous comprendrez que tout était combiné pour épouvanter une personne aussi lâche que moi, et qui a frissonné de tout temps à la seule pensée d'une opération. Mais la main ferme et bien-aimée de Notre-Seigneur m'a tellement soutenue, que j'ai pu voir tranquillement ce qui se préparait. Je répétais intérieurement : « Cher Seigneur, je suis toute seule, aidez-moi. » Et il répondait si clairement : « Je suis là, sois tranquille, laisse-toi faire. »

Quand tout a été fini, et que je suis revenue à moi, je n'avais pas eu un instant de frayeur. On me disait que j'avais été très courageuse, et toutes sortes de sottises, mais j'étais remplie de joie à la pensée de ma propre faiblesse, parce qu'elle m'avait fait sentir et comprendre qu'une main douce et ferme qui tenait la mienne avait été toute ma force.

Je ne puis encore fixer mon esprit sur le sort de Gordon. On a essayé de m'en lire quelque chose hier, mais je n'ai pas pu le supporter. C'est mon seul ennui pour le moment.

Lady Georgiana Fullerton avait désiré laisser une petite rente à Mme Craven ; celle-ci la refusa d'abord, mais elle écrivit ensuite à M. Fullerton :

Paris, 15 mars 1885.

Je suis restée longtemps sans vous accuser réception de la somme placée par votre ordre entre les mains de mon banquier. (Je l'accepte avec une très profonde reconnaissance, comme le don d'une sœur très chère.) Je voulais vous envoyer mes remercîments moi-même, et jusqu'à présent je n'en avais pas été capable. Je fais tous les jours des progrès, mais il y a encore bien des hauts et des bas,

Digitized by Google

et je suis loin d'avoir repris toutes mes forces. La princesse Wittgenstein m'a montré la lettre dans laquelle vous renouvelez l'offre que la tendre bonté de Lady Georgiana voulait me faire accepter. Quand vous m'avez révélé cette preuve de son affection, j'ai pu vous répondre, avec mes plus chauds remercîments, que je ne me trouvais dans aucune difficulté de ce genre, et que nulle inquiétude de cette sorte n'était venue s'ajouter à ma grande douleur. Depuis, j'ai été frappée d'un coup inattendu. Il me faut faire face maintenant aux dépenses occasionnées par quarante jours de visites de médecins, dont un chirurgien célèbre. Mais, par-dessus tout, il me faut prévoir qu'à mon âge, et après ce choc, il me sera impossible de retrouver assez de force pour travailler continuellement comme autrefois, afin d'augmenter mon revenu.

Puisque les événements qu'elle avait si tendrement prévus se sont accomplis, je suis disposée à accepter de sa main la paix qu'elle voulait assurer à mes dernières années. Je ne puis vous dire à quel point mon cœur déborde pour elle de tendresse et de reconnaissance, pendant que je vous écris cela. En tout, je sens tellement sa présence, sa pitié et son affection, que je me tourne vers elle sans plus d'hésitation, le cœur plein d'amour et de gratitude. Que Dieu vous aide et vous bénisse, comme il le fait, j'en suis sûre.

Ainsi qu'il est d'usage parmi les catholiques, Mme Craven avait fait faire des gravures en souvenir de son mari. Elles représentaient le beau tableau d'Ary Scheffer, saint Augustin et sainte Monique à Ostie. De l'autre côté, on avait écrit le nom de M. Craven et la date de sa mort, les paroles dites par Olga sur son lit de mort, et répétées par lui: « Je crois, j'aime, j'espère, je me repens », et enfin: « In te, Domine, speravi, non confondar in æternum » et « Mon Jésus, miséricorde ».

A Mrs Bishop.

Paris, 25 mars 1885.

Je vous envoie, ainsi qu'à la chère Florence, les *images* ci-jointes. Je crains qu'elles ne soient pas approuvées en

Digitized by Google

Angleterre. On ne les trouvera pas assez austères. Mais cette dernière conversation de saint Augustin avec sa mère a pour moi une grande signification. Saint Augustin était le patron révéré et bien-aimé de mon cher Auguste. C'est la première raison de mon choix. La seconde, c'est que les paroles de cette conversation expriment, en d'autres termes, toutes les pensées contenues dans le chapitre de l' « Imitation » qui fut notre dernière lecture spirituelle ici-bas. Telles qu'elles sont, mettez-les dans vos livres de prières, en souvenir de lui et de moi.

Digitized by Google

CHAPITRE XLVII (1885)

Lettres à Mrs Bishop. — Mort de M. de la Panouse. — La Roche. Mme de la Panouse.

A Mrs Bishop.

Paris, 12 avril 1885.

Je viens de lire un numéro du *Irish Monthly* que m'a envoyé Mrs Taylor, et qui contient son article sur Lady Georgiana ..... Il est simple, très pieux et très touchant.

J'ai parcouru les autres, dans ce même numéro. Ils rendent tous cette note éternelle. Comment les pauvres gens pourraient-ils être impressionnés et se conduire autrement, quand tous ceux qui devraient les instruire aiment mieux les tromper? Je viens d'apprendre par le nonce, chez lequel je suis allée entendre la messe pour mon soixante-dix-septième anniversaire, que le clergé catholique avait refusé *en masse* de témoigner la moindre courtoisie au prince de Galles. Le nonce a secoué la tête d'un air désapprobateur. Il y a vraiment quelque chose de lâche dans l'attitude du clergé irlandais, lorsque, même en France, il est défendu au nôtre de se mêler en aucune façon à la politique, et qu'on lui ordonne de respecter le gouvernement dans tout ce qui n'est pas opposé à la foi catholique.

Avez-vous su que M. Fullerton voulait me confier la tâche d'écrire la vie de la chère Lady Georgiana ? Je ne puis y songer pour le moment, et je doute de jamais pouvoir l'entreprendre.

Digitized by Google

A Mrs Bishop.

La Roche, 29 juin 1885.

Je ne saurais assez vous remercier du Journal de Gordon, que je désirais tant et que je possède grâce à vous. D'après certains extraits, il me paraît écrasant pour les ministres... Que signifie la nomination du docteur Walsh ?... Et pourquoi le docteur Moran est-il fait cardinal ? Tôt ou tard, il me faudra prendre la détermination de m'abstenir de toute pensée et de toute parole sur ces sujets... Ils me troublent et mettent ma conscience et ma raison mal à l'aise. S'il faut s'attendre à ce que, même en Angleterre, les catholiques suppriment la vérité, je ne veux plus désirer y retourner... — Personne ne peut s'y soumettre, excepté ceux qui, n'ayant jamais quitté l'Angleterre et ne sachant pas ce que les catholiques ont à souffrir ailleurs, peuvent faire bon marché de la liberté illimitée dont ils jouissent, et se donner le luxe de griefs imaginaires.

Vous le voyez, chère amie, j'ai retrouvé assez de force pour me mettre en colère. J'en ai assez maintenant pour n'importe quoi. Ce changement d'air m'a fait le plus grand bien, et les longues promenades en voiture découverte me conviennent parfaitement.

Cette sensation de retour à la vie me fait éprouver une grande reconnaissance ; mais elle me fait comprendre, et très péniblement, que peu de choses m'attachent encore à l'existence. C'est même une aide au *détachement* que d'avoir recouvré la faculté de penser. Cependant, le plus parfait eût été d'accepter l'impuissance, l'inaction côtoyant la faiblesse d'esprit momentanée. Mais que cette soumission est difficile, même quand on lit et relit son « Abandon à la divine Providence », et qu'on espère en acquérir un peu!

Je ne sais quand et comment je pourrai commencer la Vie de G. Fullerton. Tous les documents sont entre les mains de la duchesse de Norfolk. Elle commence seulement à les parcourir. En tout cas, je ne puis songer à un travail sérieux, et je pense quelquefois qu'il me faudrait aller en Angleterre pour entreprendre celui-là... Mais c'est très incertain... Je partirai d'ici le 6 juillet. Je resterai deux ou trois jours à Paris, et le 9 je serai à Ussé, près de Tours.

Digitized by Google

A Mrs Bishop.

Ussé, 18 juillet 1885.

Je ne serais pas restée si longtemps sans vous écrire, si je n'avais pas été écrasée par un événement aussi douloureux qu'inattendu : la mort, après trois jours de maladie, de mon beau-frère, M. de la Panouse. Je l'avais vu avant son départ de Paris, et il m'avait dit qu'un médecin, qu'il venait de consulter, lui avait déclaré qu'il avait une maladie de cœur. Cependant, j'étais loin de m'attendre à une aussi prompte catastrophe. Elle a eu lieu dans la nouvelle maison où ma pauvre sœur s'était installée avec tant de répugnance, il y a quelques mois, quittant Paris, ses amis et ses pauvres avec un regret infini. Mais, grâce à Dieu, la population de ce petit village du Poitou est si bonne, si pieuse, si sympathique, et paraît tant l'aimer déjà, qu'elle n'aurait trouvé nulle part, croit-elle, autant de consolation. Dans cette circonstance, j'ai été bien frappée de nouveau de la miséricorde de Dieu qui arrange les circonstances extérieures, et envoie des soutiens et des consolations auxquels n'auraient jamais pensé d'avance ceux qui ont une croix à porter et qui se confient à lui. Il continuera à l'aider, je l'espère, car elle a en perspective bien des difficultés dont je m'inquiète beaucoup. Et je suis dans l'impossibilité de lui être utile. En cela encore, il n'y a que l'*abandon* absolu. Si je peux faire quelque chose, le moyen m'en sera indiqué...

Je suis toujours dans l'embarras pour la Vie de Lady Georgiana. Je n'ai pas un seul des documents qui me permettraient de commencer, et si je m'y mets une fois, je sens que je ne resterai pas longtemps sans aller en Angleterre, ce qui me paraît de plus en plus impossible ! Y songer est tout simplement un rêve !

Digitized by Google

CHAPITRE XLVIII (1885)

Difficultés et inquiétudes au sujet de la Vie de Lady G. Fullerton. — Impossibilité d'aller en Angleterre pour l'écrire.— Tours. — M. Fullerton offre sa maison de Londres à Mme Craven. — Détermination de partir pour l'Angleterre. — Séjour à Rochecotte. — Mme Craven termine « le Valbriant ». — Maladie grave de M. de Falloux. — Pèlerinage à Boury. — Lumigny. — Départ pour Londres.

Mme Craven écrivait à Lady Herbert, au sujet de la Vie de Lady Georgiana :

Château d'Ussé, 28 juillet 1885.

Mon cœur bat d'inquiétude quand je pense au grand travail que j'ai entre les mains, et que je ne puis même pas tenter de commencer, car on ne m'a envoyé aucun document. Cependant, comme je suis assez bien maintenant pour travailler, et que ma guérison me paraît le signe de la volonté de Dieu, je commencerai le plus tôt possible. Mais je ne sais trop si je le pourrai avant deux ou trois mois. Je n'ose songer à l'Angleterre. Je ne crois pas que mes forces me le permettent désormais. Je suis bien maintenant, aussi bien que je pourrai l'être jamais. Cependant la moindre fatigue m'abat, et comme c'est le résultat de l'âge et non de la maladie, je ne vois aucun espoir d'amélioration. Priez pour moi.

A M. Fullerton.

Tours, 7 août 1885.

Je vous écris de l'appartement que vous occupiez il y a

Digitized by Google

trois ans, quand nous nous sommes retrouvés ici. Je n'ai pas besoin de vous dire que je pense constamment à elle et à vous, et combien tout me rappelle notre réunion d'alors. Je suis venue au-devant de ma pauvre sœur qui arrive de sa petite habitation du Poitou. Je l'ai trouvée calme et résignée comme je m'y attendais, et mieux portante que je n'aurais osé l'espérer. Elle est pleine d'espoir, de foi et de confiance. Elle aime beaucoup le petit village où se trouve sa maison, et loin de vouloir la quitter (comme tout le monde le pensait), elle paraît très disposée à s'y fixer et à ne revenir à Paris que deux ou trois mois par an. Je répète donc plus que jamais et en toutes circonstances : « *lasciamo fare a Dio* », si nous voulons être sages et heureux.

Et maintenant, cher ami, après l'avoir tournée et retournée dans ma tête, je dois vous dire qu'il me faut renoncer à l'idée d'un voyage en Angleterre. A mon âge, il n'est pas raisonnable de s'en aller si loin de chez soi. Je me porte aussi bien maintenant que je puis l'espérer, mais je suis et resterai toujours très faible, et incapable de supporter la moindre fatigue.

En Angleterre, je ne peux pas comme en France m'installer pendant des semaines au même endroit, et je ne puis circuler, parce qu'alors je ne travaillerais pas. Et c'est cela que je dois assurer à *tout prix*, car je n'ai pas de temps à perdre, et je suis lente au travail.

Pour essayer mes forces, et voir jusqu'où je pouvais compter sur moi, j'ai voulu finir (afin de tenir une promesse) quelque chose que j'avais commencé depuis deux ans et abandonné avant l'année dernière. J'espère maintenant qu'avec méthode et en me reposant de temps en temps, je pourrai me hasarder à commencer la chère vie vers le 15 septembre. Pourrez-vous m'envoyer alors les documents promis? je veux dire tout ce qui n'est pas déjà entre les mains de la duchesse de Norfolk, à laquelle j'écris par le même courrier. Oh! cher ami, que je suis inquiète en songeant à ce que doit être cette vie, et combien il est peu probable que je la fasse comme elle doit l'être!

Cependant, si ce cher travail passe entre mes mains, Dieu m'aidera à l'accomplir. Il m'a conservé la vie pour cela. Il me donnera, je l'espère et je le crois, la force dont j'ai besoin, et un peu du talent que je possédais autrefois.

Digitized by Google

A M. FULLERTON.

Tours, 7 août 1885.

Ma lettre était écrite et fermée quand on m'a remis la vôtre datée de Walmer. Je ne puis vous exprimer la surprise qu'elle me cause, ni combien je suis touchée et frappée de la proposition qu'elle contient. C'est une réponse à mes doutes, à mes difficultés et à mes inquiétudes. C'est la facilité de travailler en repos, ce qui m'eût été impossible en Angleterre, comme je vous le disais. Vous savez que je demande toujours à Dieu de me guider dans les grandes et petites choses. Eh bien! je ne puis m'empêcher de voir la Providence dans votre idée. Je comprends naturellement tout l'avantage qu'il y aurait pour moi à travailler de cette façon, entourée de son influence, près de tous ses amis, et avec la possibilité de consulter souvent le Père Coleridge et d'être guidée et conseillée par lui.

En réponse à quelques questions inquiètes sur les détails de sa vie journalière, Mme Craven écrivait le 15 août à Mrs Bishop :

Je suis ici depuis le 10, lundi, dans un repos absolu, et je compte y rester au moins jusqu'au 15 septembre. Ma chambre est à côté de la chapelle où se trouve le Saint Sacrement. Je fais un peu d'exercice tranquille, et je mène la vie la plus régulière, ne me couchant jamais plus tard que 10 heures 30. Quant à ma nourriture, elle est préparée par le célèbre Guérin, un des rares survivants des *cuisiniers de l'ancien régime*. Que votre esprit soit donc en repos sous tous les rapports. Vos bienveillantes questions reçoivent, vous le voyez, une réponse satisfaisante.

J'ai vu ma chère sœur à Tours, et j'ai eu la consolation de la trouver calme, courageuse et soutenue d'une façon merveilleuse...

Je vous avais dit qu'il me serait utile d'aller en Angleterre si je devais écrire la vie de Lady Georgiana. Tout bien considéré, j'avais abandonné l'idée de ce voyage. Mon âge, mes forces, tout, en un mot, me le rendait impossible, à moins d'être installée quelque part, et je n'en voyais pas le moyen. J'en étais là, et je l'avais écrit à M. Fullerton, quand je reçus une lettre de lui qui se croisa avec la

Digitized by Google

mienne. La chose qu'il me proposait semblait arriver si à propos qu'elle m'a fait réfléchir de nouveau à ma résolution.

Voilà ce qu'il dit, après m'avoir annoncé qu'il passera l'hiver soit à San Remo, soit à Lourdes : « J'ai pensé que vous feriez bien de venir en Angleterre pour l'écrire (la vie). Je vous prêterai ma maison de Chapel Street, que vous connaissez, et vous l'occuperez aussi longtemps qu'il vous plaira. Je ne l'habiterai plus jamais ! Vous n'aurez qu'à amener vos domestiques, vous serez complètement indépendante. J'espère que ma proposition vous conviendra. Comme vous le savez, c'est une demeure modeste, mais elle est chaude, dans une situation exceptionnelle au point de vue du bien-être et de la santé. Vous seriez entourée de ceux qui pourraient vous aider, et qu'on trouve facilement dans la journée. Il vous sera aussi très facile de communiquer avec le Père Coleridge. Je crois que cela vous fera plaisir d'écrire à sa table, où vous aurez tout le soleil que Londres peut donner, » etc., etc.

Cela suffit pour vous faire juger de la nature de l'offre, et vous comprendrez, sans aucun doute, que je ne pouvais que l'accepter (conditionnellement au moins), car au milieu de toutes mes perplexités et dans mon incertitude, elle m'a semblé une réponse que je n'attendais pas, une solution que je n'aurais jamais imaginée ; en un mot, un quelque chose que je devais prendre en considération, puisqu'il ne venait pas de moi. Me comprenez-vous ?...Maintenant donc, si je conserve mes forces, et si ma santé reste ce qu'elle est, je partirai vers le 15 décembre, et je resterai trois mois en Angleterre. C'est un projet bien éloigné, mais il simplifiera ma tâche, et m'aidera dans ce dernier travail de ma vie, que je désire tant accomplir, et que je crains tant de mal faire. Je laisse tout cela entre les mains de Dieu. J'irai et viendrai selon sa volonté.

Je ne vous parle pas aujourd'hui de la joie que j'éprouverai à vous revoir souvent et à mon aise. Je veux seulement vous dire que si vous deviez quitter l'Angleterre pour l'hiver, je n'aurais pas le courage d'y aller.

Il y a aujourd'hui un an qu'il (M. Craven) est descendu dans la chapelle, et que nous y avons communié ensemble pour la dernière fois. J'ai reçu une très belle lettre de

Digitized by Google

M. de Vere. Je ne lui ai pas encore répondu, mais je le ferai bientôt.

Le 22 août, Mme Craven écrivait à M. Fullerton qu'elle acceptait définitivement l'offre de sa maison de Londres.

Rochecotte.

Dieu suffit souvent, et doit toujours suffire d'ami et de consolateur. Mais il est un secours qui vient aussi de Lui, que nous trouvons en ceux qui nous aiment ici-bas, et que nous devons accepter comme une de ses plus grandes miséricordes envers ses pauvres créatures...

C'est uniquement pour me soumettre aveuglément à cette volonté que je commets la grande imprudence, humainement parlant, d'un voyage en Angleterre, à mon âge. Je repousse toute autre pensée, particulièrement dans cette circonstance où j'ai pour but d'accomplir la tâche pour laquelle, sans doute, Dieu m'a laissée sur la terre.

Aussi peu disposée que fût Mme Craven à écrire un autre roman, elle voulait cependant obéir au désir de son mari, en terminant « le Valbriant », sa dernière œuvre mondaine. Elle l'acheva avant de commencer la Vie de Lady Georgiana Fullerton. Quand on se souvient de l'âge qu'elle avait alors et des paroles qui terminent cette histoire, on se sent profondément ému. Ces paroles avaient été dites par Olga : « Lucie, adieu. La vie est courte, la joie y passe si vite qu'on peut à peine la discerner, mais les peines passent aussi, et souvent accompagnées de joies célestes... » « Ce n'est pas moi qui ai dit cela, c'est une autre, mais elle a dit vrai. »

A Mrs Bishop.

Rochecotte, 12 septembre 1885.

J'ai reçu hier votre lettre du 10, ce qui me prouve que nous ne sommes pas, après tout, séparées par une si grande distance, et qu'un voyage en Angleterre n'est pas plus long que celui qui m'a conduite ici. Je m'appuie là-

Digitized by Google

dessus, afin de garder tout mon courage pour la grande entreprise que j'ai en vue, aller à Londres ! Mais comme ce n'est que dans deux mois, n'y pensons pas pour le moment.

Mme Craven se sentait parfois découragée, comme lorsqu'elle écrivait :

En attendant les documents dont j'ai besoin (et que je ne reçois pas) pour commencer la Vie de la chère Lady Georgiana, j'essaie mes forces, et je termine l'histoire que mon cher Auguste m'a aidée à corriger, presque jusqu à la fin. Quand je suis tout à fait seule dans ma chambre, sans être dérangée par le bruit ou les visites, je vois que je puis écrire à peu près trois heures, mais pas beaucoup plus. C'est bien peu, mais c'est mieux que rien. Et l'on peut faire beaucoup en travaillant régulièrement ce temps-là. Seulement, ces deux conditions sont difficiles à obtenir. Je les trouve ici. Grâce à cela et à la chapelle, je jouis de mon séjour...

Je ne vous ai jamais dit combien j'avais été charmée et intéressée par l'article de Ryder, dans le *Nineteenth century*... Et dans le même numéro, par celui de M. Hutton sur le monde métaphysique. Est-ce le poète Swniburne qui a écrit cet article fou sur Victor Hugo ?... article qu'un Français (nul Français même), dans son bon sens, ne saurait approuver.

A Mrs Bishop.

Rochecotte, 25 septembre 1885.

C'est très vrai, jusqu'à présent j'ai *fatto da me* dans l'arrangement des documents de toutes mes biographies. Mais cette fois-ci, je sens le besoin d'une aide, et je l'accepterai avec la plus grande reconnaissance. Je compte la trouver en Angleterre, parmi mes amis et les siens, et auprès de vous... A moins d'empêchement, je me mettrai en route vers le 15 septembre.

Je partirai d'ici le 1er octobre. J'espère et je compte être à Boury pour le 4. Priez pour que cette consolation ne me soit pas refusée !... Ensuite, je veux aller passer un mois

Digitized by Google

à Lumigny. En attendant, je n'ai même pas pu commencer mon travail. Comme documents, je n'ai rien reçu ; ni de la duchesse de Norfolk, ni de M. Fullerton...

J'ai cependant écrit une préface que j'ai envoyée au Père Coleridge. Je n'ai pas encore sa réponse, mais je suis sûre qu'il ne la trouvera bonne que pour une édition française. Mais alors, je crois qu'il devra en faire une pour l'édition anglaise,—*Vedremo*,—nous avons bien le temps d'y penser. Les premières pages d'un livre s'écrivent généralement les dernières, et quand l'ouvrage est terminé.

M. de Falloux, qui était ici pour quelques jours, a été retenu par une maladie assez sérieuse. Il se remet, mais il est très vieilli et revient toujours (ne pouvant s'en empêcher sans doute) à ces anciennes querelles auxquelles je ne pense plus.

J'ai parfaitement connu Mrs Norton, dans un temps, et je serais curieuse de lire le livre dont vous me parlez. Le mien, bien que très vrai dans plusieurs parties, n'est pas le moins du monde *réaliste*. Il se nomme « le Valbriant » et paraîtra dans le *Correspondant* à la fin de novembre. Pas avant.

Le 21 octobre, Mme Craven écrivait de Lumigny :

J'ai eu le 4 la consolation d'accomplir mon pèlerinage à Boury. J'y ai passé tout entier le premier anniversaire du jour où nous avons été séparés ici-bas. Malgré le temps sombre et menaçant, l'obstacle insurmontable de la pluie qui m'aurait empêchée de monter à pied jusqu'à ce cher endroit m'a été épargné.

Tout cela m'a donné beaucoup de force et de paix. Ce sont des preuves de la paternelle miséricorde de Dieu à mon égard, et plus que jamais et dans toutes les occasions, je prends la résolution de me jeter dans ses bras les yeux fermés.

A Mrs Bishop.

Paris, 15 novembre 1885.

Je suis ici *in partenza*. Mercredi prochain, le 15, à moins d'une tempête, je traverserai le détroit, et j'arriverai le même soir, à 6 heures, à Walmer Castle, où je vais d'abord pour quelques jours.

Lord Granville me l'a demandé, et M. Fullerton m'y at-

Digitized by Google

tend. Cet arrangement me permettra d'avoir une réponse immédiate à plusieurs questions, et me donnera la facilité de marcher régulièrement. Mais, oh ! chère amie, que ce retour à Londres sera triste — et toute seule, et dans cette maison dévastée aussi par la mort !

Digitized by Google

CHAPITRE XLIX (1885-1886)

Arrivée pénible à Londres. — Visite à Elisa mourante. — Découragement. — Visite au cardinal Manning avec Mrs Bishop. — Mme Craven chez Lady Herbert. — Lettre à M. Grant Duff. — M. Percy Ffrench. — Mort de M. de Falloux. — Ste-Anne's Hill. — Herbert-House. — Retour à Ste-Anne's Hill. — M. Gladstone. — Mort d'Elisa Thorpe. — Départ de Londres. — Visite à la duchesse d'Ursel à Mons. — Mme Craven est retenue à Mons par une maladie. — Traduction du « Valbriant ». — M. Wilfrid Blunt. — Retour à Paris. — Lord Ashburnham et le Home-Rule.

Mrs Bishop fut retenue en Irlande, et l'arrivée de Mme Craven à Londres fut très pénible, plus même qu'elle ne s'y était attendue. Le temps était humide et triste, et dans cette maison si gracieusement offerte par M. Fullerton, elle fut envahie de cette sensation d'abandon qu'on éprouve dans une solitude peuplée des souvenirs vivants d'un passé désolé. Elle avait amené son fidèle Luigi et sa femme de chambre. L'obscurité du mois de novembre ne diminuait pas les petits ennuis d'une installation à Londres. Mme Craven arriva le 23, comme elle l'avait annoncé, et décida, avec cette vivacité toujours si caractéristique en elle, d'abréger son séjour. « Je ne vois pas la nécessité de le prolonger, » écrivait-elle.

Digitized by Google

Elle réalisa un de ses désirs, en allant voir à Peckham, le 27, sa chère Elisa qui approchait rapidement du terme de ses longues souffrances. La journée était très humide et Mme Craven fut prise d'un des accès de fièvre auxquels elle était sujette. Mrs Bishop la rejoignit le 2 décembre, et la trouva fort attristée, craignant que son voyage en Angleterre ne réussît pas, comme elle l'avait espéré, et que son âge et sa faible santé ne l'empêchassent d'écrire la vie de son amie, et même de réunir les matériaux nécessaires pour ce travail. Il était évident qu'elle n'avait pas la force de supporter la fatigue qu'elle avait voulu s'imposer. Mrs Bishop fut donc très heureuse de lui voir accepter l'hospitalité d'Herbert-House, où elle devait trouver, non seulement un appui moral, mais l'aide matérielle pour l'œuvre qu'elle avait entreprise.

Les lettres citées dans ce mémoire témoignent de sa tendre reconnaissance vis-à-vis de Lady Herbert qui l'avait déjà reçue pendant l'hiver de 1883, au début de la maladie d'Elisa. La belle chapelle faisait les délices de Mme Craven. La société qu'elle rencontra réveilla tout son ancien amour pour l'Angleterre, et les souvenirs du temps où elle se retrouvait si unie de cœur et d'âme avec Lady Georgiana Fullerton.

Il fut rapidement décidé qu'on transporterait Elisa, dans une voiture d'ambulance, de l'hôpital de Peckham à celui du Saint-Sauveur, Osnabrugh Street, aucun autre n'acceptant les personnes atteintes de sa maladie. Mme Craven y plaça sa fidèle amie, et lui procura tout le bien-être qu'elle put, dans une chambre particulière. Et par tous les temps, aussi souvent que possible, elle allait la voir et prier avec elle. Le visage de la mourante ravagé par la souffrance, et les grands yeux si bons de sa maîtresse rayonnaient alors de cette lumière qui ne s'éteint jamais.

Le 11 décembre, Mme Craven, accompagnée de Mrs Bishop, fit une visite au cardinal Manning. A ce mo-

Digitized by Google

ment de si grande agitation politique, la sympathie de l'illustre prélat pour l'Irlande et le Home-Rule était bien diversement jugée. Le lecteur se souvient du violent antagonisme de Mme Craven, non contre le peuple, mais contre ceux qui l'égaraient et qui jouissaient évidemment de la bienveillance du cardinal. Bien souvent, à Rome, en 1870, il l'avait profondément attristée en désapprouvant ses amis. Cependant elle le respectait, et voulait suivre ses avis dans toutes les questions spirituelles. Au milieu de beaucoup de paroles d'affection pour les Irlandais, il avait dit : « La colère de l'Irlande est comme la vague de l'Atlantique ; aussi menaçante qu'elle soit, elle n'a jamais que trente pieds de haut. »

Pendant qu'elle était encore souffrante et découragée, Mme Craven écrivait à M. Grant Duff le 15 décembre :

Tout le plaisir que j'éprouvais autrefois en Angleterre a disparu. Je suis comme une âme en purgatoire revenue au lieu de son ancienne vie et de son bonheur. La principale raison de mon voyage était de réunir les renseignements et les documents nécessaires pour la Vie de Lady G. Fullerton. J'espère les avoir bientôt, et alors, vers le 15 janvier, je m'en irai. Pendant un aussi court séjour, il est impossible d'agir posément. Il me faut attendre d'être chez moi, d'autant plus que je ne suis pas très bien, ayant éprouvé les mauvais effets du triste climat de ma *cara quasi patria*. Ils sont à peu près dissipés maintenant.

Et les Irlandais ?... Je commence à les détester, ce qui me met tout à fait mal à l'aise. Mon seul espoir pour l'Angleterre est dans la pensée qu'elle n'a eu depuis un demi-siècle que de nobles et pures intentions, et que si les motifs qui l'ont placée dans le péril présent ont été erronés, ils ont été généreux aussi. Ce n'est pas dans ces conditions qu'un pays tombe dans une *décadence* réelle et sans espoir.

Au commencement du mois de janvier 1886,

Digitized by Google

Mme Craven se rendit à Ste-Anne's Hill, chez Lady Holland. Elle écrivait le 6 à Mrs Bishop :

Mon fidèle ami, M. Ffrench [1], m'attendait l'autre jour à la gare pour me conduire ici. Je lui ai permis de monter dans mon compartiment, à la condition qu'il ne me parlerait pas, car j'étais très fatiguée, et je voulais dormir.

Et à Lady Herbert :

Merci de vos deux lettres que je viens de recevoir, et du télégramme dont j'avais, hélas! trouvé le contenu dans les journaux du soir. C'est une perte irréparable pour Mme de Castellane [2].

A Mrs Bishop.

Herbert-House, samedi, janvier 1886.

J'ai joui de mon séjour dans ce petit paradis [3], et si j'avais pu y rester (comme le désirait la pauvre Lady H.), j'aurais beaucoup avancé mon travail. Elle est bien malade, je le crains, et m'a fait promettre de revenir encore une fois avant son départ définitif.

1. M. Robert Percy Ffrench, de Monivea Castle en Irlande, avait été de longues années dans la diplomatie, en Europe la plupart du temps. Il fut attaché à Naples, et venait d'y arriver quand les affaires d'Italie se désorganisèrent complètement. Il écrivait en 1872 que « la casa Craven était toujours ouverte ». Il y allait fréquemment, et il appréciait et vénérait Mme Craven, comme tous ses amis. En décrivant la vie de Naples dans ces années-là, il dit : « Mme Craven était une artiste consommée, et je puis dire que toute sa vie, le secret de son charme fut dans « l'étincelle divine de l'art », qui était chez elle la clé de tout. Elle mettait toute son âme dans ce qui l'intéressait, la religion, la politique et la vie mondaine, particulièrement dans la première partie de son existence, dans laquelle je comprends la période de 1859-1861, époque à laquelle je la vis intimement. Et pour cette qualité même, elle était souvent mal jugée par ce qu'il est convenu d'appeler le monde. Il y a dans sa vie des pages où la chaleur de son cœur et la largeur de ses idées et de son jugement révèlent l'élévation de son caractère. Je ne la vis en Angleterre que plus tard, quand nous nous rencontrions à Holland-House et à Ste-Anne's Hill, et que nous causions des jours passés. »

2. La mort de M. de Falloux.

3. Ste-Anne's Hill.

Digitized by Google

J'aurais voulu que vous me vissiez mercredi, allant à la messe dans un ouragan de neige, portée par mon Napolitain et celui de Lady Holland. On n'aurait pas trouvé deux Anglais dans les trois royaumes pour me rendre ce service. Si vous m'aviez vue, vous auriez été épouvantée.

A M. Grant Duff.

8 Prince of Wales Terrace, 16 février 1886.

Vous vous demandez ce qui se passe ici, et j'espère que M. Gladstone est pour vous, comme pour nous, une épreuve et une énigme. Je doute que vous approuviez la nomination de votre ami M. Morley.

L'Angleterre n'a jamais été dans une situation pareille, au moins depuis que je lui appartiens.

Les hésitations et les vacillations des libéraux, et toutes les sottises qu'ils disent en présence d'une conspiration aussi clairement organisée que la ligue, me renversent absolument.

Je me demande souvent à quelle preuve d'enfantillage et de faiblesse nous devons nous attendre de la part de ce cher vieux grand homme étourdi, qui même maintenant demande aux gens de lui dire ce qui se passe en Irlande. J'espère que je ne blesse pas vos sentiments. Les miens sont très agités, je dois le dire, et il vaut autant que je m'en aille. Je quitte l'Angleterre le 23, et je serai installée à Paris au commencement de mars. Mon séjour a été utile et intéressant à la fois, et j'ai bien supporté le climat.

Il est inutile de vous dire comment j'ai été soignée sous ce toit hospitalier. Ma chère et bonne amie m'a procuré tout le repos nécessaire, et autant de société que je pouvais en supporter. Votre fils Evelyn a dîné ici hier, ce qui m'a donné le grand plaisir de le voir et de lui parler. Mais, hélas ! je crains de quitter l'Angleterre sans avoir vu la chère Clara. C'est un grand regret pour moi.

Je vous enverrai mon nouveau livre, il se nomme « le Valbriant ».

Pendant que Mme Craven était à Ste-Anne's Hill, elle apprit qu'Elisa s'affaiblissait rapidement. Dès qu'elle le put, elle retourna à Londres chez Mrs Bishop. Le temps était froid, il tombait une pluie lourde et

Digitized by Google

serrée, le jour où Mme Craven se rendit auprès d'Elisa. Elle s'agenouilla à côté du lit de la pauvre femme à peu près sans connaissance. « Récitons les prières qu'elle préfère, » dit tout bas Mme Craven. Et tandis qu'elle les commençait de sa belle voix claire, Elisa proféra quelques sons inarticulés, montrant ainsi qu'elle s'unissait aux ferventes prières de sa maîtresse. « Elle comprend, » murmura Mme Craven, le visage rayonnant de joie. Les parents et les gardes de l'hôpital qui entouraient le lit d'Elisa pensaient que le danger était passé. Mais, pour elle, la mort ne pouvait être qu'une délivrance. Déjà épuisée par sa journée, Mme Craven regagna cependant Kensington. Elisa avait compris, elle avait exprimé par un dernier effort et une faible pression de la main sa foi et son espérance. Mme Craven la quitta presque heureuse, la laissant seule avec son Dieu. Elisa vécut encore deux jours, et le 24 février, Mme Craven quitta Londres pour se rendre en Belgique chez le duc et la duchesse d'Ursel.

Elle écrivait le 7 mars à Mrs Bishop :

Mons.

Vous me demandez où j'ai pris ce rhume, très chère amie. Il valait mieux me demander comment j'aurais pu l'éviter, quand il fait ici deux fois plus froid que de l'autre côté de la Manche ; quand nous avons tous les jours un ouragan de neige, et un temps pire qu'à Paris. Je suppose que je n'avais aucune chance d'y échapper. J'aime autant l'avoir ici, où je suis parfaitement tranquille, qu'à Paris, où il y a tant de personnes à voir et tant de choses à faire.

Cependant c'est un ennui et une terrible humiliation. On ne dira pas à Paris, comme en Angleterre, que je suis une belle vieille..... Je suis encore au lit, éternuant et toussant, mais j'ai moins de fièvre. J'ai passé une meilleure nuit et je suis très bien soignée par un bon médecin homéopathe. Je n'ai pas la plus petite idée du jour où il me permettra de continuer mon voyage.

Digitized by Google

Je regrette ce retard, parce qu'il éloigne le jour de ma rencontre avec Monsignor Di Rendi.

Madeleine de Grünne est venue passer une journée : nous avons eu une longue conversation sur l'Irlande. Elle est la seule, de ce côté du détroit, qui comprenne quelque chose à ces affaires.

Ici, ma chère petite duchesse est dans son lit pendant que je suis dans le mien ; incapable de l'aider de ma compagnie, et d'être aidée par la sienne. Son mari va et vient entre nous deux. Que Dieu vous bénisse, et, je vous le répète, écrivez-moi tout.

A Mrs Bishop.

Mons, 16 mars 1886.

Je suis toujours là, incapable de dire quand je pourrai remuer.... Je voudrais que Ffrench puisse et veuille tenter de diminuer le mal que causera la visite de W. Blunt en Irlande. Il faut vraiment lutter contre trop de choses à la fois.

Et quand on voit des Anglais courir au secours d'Irlandais tels que les chefs de ce mouvement, il semble qu'un sort soit tombé sur ces deux pays pour amener leur perte. Comment des gentlemen, des hommes d'Etat peuvent-ils traiter sérieusement avec des hommes tels que Parnell, secondé par Biggar, Kealy et Co, après avoir lu leurs discours en Irlande ? C'est une chose incompréhensible qui ne s'explique que par le sort dont je parle. Quand un républicain français écrivait : « Fusillez-moi tous ces gens-là, » les autres mêmes en ont été honteux. Mais M. Biggar dit : « Je ne vous *conseille* pas de tirer sur vos *landlords*, parce que vous les manquez souvent, et que vous en tuez d'autres à leur place. » Et M. Gladstone trouve qu'il n'est pas indigne de la politique anglaise de chercher à satisfaire l'homme dont M. Biggar n'est que l'*Alter ego*.

Adieu, chère amie, j'ai manqué M. Fullerton à Paris, et voilà qu'il s'est écoulé des semaines et des semaines sans que j'aie pu travailler. Quand vous verrez le Père Coleridge, dites-lui tout cela, et demandez-lui de prier pour moi.

A Lady Herbert.

Mons, 16 mars 1886.

Vous allez me trouver bien ennuyeuse avec mon titre [1].

1. Lady Herbert avait traduit « le Valbriant ». Les éditeurs,

Digitized by Google

Mais je trouve que c'est réellement dommage d'avoir débaptisé l'histoire. De fait, c'est un héros et pas une héroïne. Le livre a été écrit dans le but de dépeindre le caractère d'un homme, et ces noms, Lucie, Lucy ou Lucia, sont tous faux. C'est maintenant (seulement maintenant, hélas !) qu'il me vient à l'idée qu'on aurait pu l'appeler : « Le maître de Valbriant ». Cela aurait tout arrangé. Est-ce trop tard ? C'est bien le cas de dire : « *Much ado about nothing.* » Tout le monde lit le nouveau roman de miss Brontë, « Villette », c'est simplement le nom d'un village de Belgique. Pourquoi donc est-il si difficile d'accepter celui d'un village français ? C'est un mystère que seuls Mrs Hurst et Blackett peuvent expliquer. Je suis fâchée que vous ayez eu tant d'ennuis et de tracas à ce propos. Pardonnez-moi d'y avoir contribué.

Pour donner un exemple de la grâce et du charme avec lesquels Mme Craven se servait de sa propre langue, les deux lettres qu'elle écrivait à M. Ffrench n'ont pas été traduites.

L'anglais n'était qu'un vêtement d'emprunt pour des idées si françaises, car il ne se prête pas à la correspondance aussi facilement que la langue maternelle de Mme Craven.

Très populaire dans le monde cosmopolite, M. Ffrench était toujours appelé ainsi par ses amis hommes et femmes de tous les pays.

Mons (chez le duc d'Ursel, gouverneur du Hainaut), 17 mars 1886.

Dear Ffrench,

You used to write in english, and so did I, but, si vous préférez mon propre idiome, restons-y. Vous n'avez pas l'air d'avoir compris l'étendue de ma mésaventure, et que j'ai été saisie par une grippe (il y a 20 jours) dont je ne suis pas quitte encore, et que, venue à Mons pour y voir ma très chère et très gentille nièce la duchesse d'Ursel

Mrs Hurst et Blackett, trouvaient difficilement un titre qui leur convînt. Finalement, on décida qu'il se nommerait « Lucie » dans l'édition anglaise.

Digitized by Google

(née de Mun), dont le mari est gouverneur du Hainaut, et donner à Luigi le temps de préparer mon appartement à Paris, afin de ne pas m'enrhumer en y revenant, j'ai trouvé ici tout ce que je cherchais à éviter là-bas, et j'ai appris une fois de plus ce que valent toutes les prévisions et les précautions humaines. Je vais mieux cependant ! La toux a disparu, la fièvre aussi, mais il me reste une faiblesse extrême, qui, pour le moment, me rend absolument hors d'état de bouger, et je n'ose prévoir qu'il me soit possible de regagner mes foyers avant le milieu, et peut-être la fin de la semaine prochaine !

Je n'ai pas écrit à Lady Holland tant que j'ai eu par vous de ses nouvelles, et je ne le ferai pas encore, précisément parce que je connais son exactitude, et que je ne veux pas lui donner la peine de me répondre. Je désire de tout mon cœur que le retour du printemps, si délicieux à Sainte-Anne, lui ramène avec ses forces la possibilité de songer à Marienbad pour le mois de juin. Je compte sur vous pour continuer à me donner exactement de ses nouvelles. Je pense à elle bien souvent, avec grande tristesse, à la distance qui nous sépare, et qu'il est bien certain que je ne franchirai plus jamais.

Non, je n'approuve pas du tout votre faible trop encouragé pour votre petite coterie artistique et dramatique (quelque agréable qu'elle soit, je n'en doute pas). La belle recommandation, du temps qui court, auprès d'un Irlandais pur sang, tel que vous l'êtes, ce dont je vous loue, et qui devrait être un « up and doing » comme un bon *loyalist*, sans un moment de trêve ou de repos !

Etudiez vos aimables cousines et tâchez de les imiter. En tout cas, de grâce, ne perdez pas l'occasion de rendre aussi inoffensive que possible la mission que se donne W. Blunt, et s'il est capable de comprendre l'Irlande honnête et raisonnable, trouvez moyen de lui faire apercevoir qu'elle n'a absolument rien de commun avec la ligue. Mais j'ai peu d'espoir ; vous avez réussi avec Moliniari, mais c'était un homme d'esprit et un homme raisonnable, tandis que W. Blunt croit, et « Arabi croit à l'Islam régénéré », croit surtout à..... M. Wilfrid Blunt, et par-dessus tout, déteste l'Angleterre. Sur ce, je vous quitte, ne pouvant écrire longtemps sans fatigue ; quoique je sois très bien soignée

Digitized by Google

sous ce toit hospitalier, je n'ai pas besoin de vous dire si j'ai hâte de retrouver le mien, et d'atteindre enfin le terme de ce très ennuyeux épisode. Donnez-moi de vos nouvelles et croyez-moi affectionately yours.

P. L. F. CRAVEN.

P. S. J'espère apprendre bientôt que votre fille vous est revenue saine et sauve. Parlez de moi le plus tendrement possible à Lady Holland.

A Mrs BISHOP.

Paris, 29 mars 1886.

Enfin ! me voici chez moi depuis samedi soir, beaucoup mieux de ce changement d'air, et en train de me débarrasser des restes d'une maladie sinon grave, au moins très ennuyeuse. Je ne me doutais guère, en vous quittant à Charing Cross, que je mettrais deux mois pour arriver à Paris. Je suis heureuse d'être ici, bien que chaque retour dans cette maison me plonge dans un nouveau désespoir. Mais il me tardait de revenir là, où je pouvais rester définitivement, malade ou bien portante. Cela m'a coûté cependant de quitter la duchesse d'Ursel pendant qu'elle était si inquiète de son mari et de tout le reste [1]. Le duc est parti pour Charleroi vendredi dernier, se rendant à peine compte de l'étendue du danger. Il n'a pas pu revenir depuis. La force armée est impuissante à réprimer ce terrible soulèvement.

Le duc a été obligé de demander d'autres troupes à Bruges et à Bruxelles. Les nouvelles sont toujours très alarmantes..... Je me trouvais lâche de partir à ce moment-là, mais le médecin a déclaré que je devais changer d'air, et la crainte d'ajouter la moindre inquiétude à ses préoccupations m'a décidée à partir samedi *coûte que coûte*, et bien que je ne me sentisse guère en état de voyager. Ici, je suis bien loin de la plus petite nouvelle de tout ce qui m'intéresse et m'intéressait en Angleterre. Personne ne sait rien, ni ne tient à savoir quelque chose. Il me tarde d'autant plus d'apprendre ce que vous avez à me dire. Quand j'ai reçu votre dernière lettre, je n'étais pas assez

1. Il y avait eu plusieurs émeutes d'ouvriers dans la province gouvernée par le duc d'Ursel.

Digitized by Google

bien pour vous répondre ; j'espérais que vous auriez écrit de nouveau, mais je n'ai rien reçu, à mon grand désappointement. Lord Bury a bien répondu à la lettre de Lord Ashburnham, mais il n'a pas assez démontré l'absurdité de ses paradoxes. Ce Tory des Tories et des légitimistes à outrance, prêchant l'adhésion à la plus éhontée des révolutions..... Quelle bénédiction que le cardinal ait eu le courage de soutenir vos « Primrose leaguers » ! C'est une agréable surprise.

Digitized by Google

CHAPITRE L (1886)

Lettres à Mrs Bishop, à Lady Herbert. — La duchesse d'Ursel. — Lettre à M. Ffrench. — Bal chez la comtesse de la Ferronnays. — Puissance de M. Gladstone pour semer la discorde. — Défaite du Home-Rule. — Expulsion des Princes. — Indignation de Mme Craven. — Protestation du comte de Paris. — Séjour à la Roche.

A Mrs Bishop.

Paris, 1er avril 1886.

Eh bien ! je suis ravie de ma conversation avec le nonce ! Il me paraît avoir saisi l'ensemble de la situation en Irlande, et l'avoir comprise telle qu'elle est. C'est peut-être trop tard ! Mais comme je le dis toujours, il ne sera jamais trop tard pour montrer au monde que des catholiques de cette sorte ne pactisent pas avec la basse révolte qui entraîne l'Irlande loin de toute loi divine et humaine. Le nonce a beaucoup ri de l'excommunication prononcée contre les « Primroses » par l'évêque de Nottingham. Il a dit « que ce bon évêque paraissait avoir oublié que pour être dûment excommunié, il était absolument nécessaire d'avoir commis une faute très grave. Et les fautes ne se créent pas selon les imaginations et les opinions des gens ». Je lui ai montré la lettre de l'archevêque de Clifton, il m'a dit que le pape avait déjà prononcé sur ce point.

Digitized by Google

A LADY HERBERT.

Paris, 11 avril 1886.

Je reçois à l'instant « Le Valbriant », avec son nouveau titre et sa belle reliure anglaise. Je l'ai déjà parcouru, et j'ai apprécié votre grand talent et votre fidélité. En me souvenant une fois de plus avec quelle rapidité ces pages ont été écrites, je vous ai envié ce don que je suis si loin de posséder.

Ainsi, tout est fini : cette éloquence fatale [1] a fait son œuvre. Ces dangereuses propositions ne seront pas acceptées, mais le mal qu'on a fait en les exprimant dans ce puissant langage ne se réparera jamais. Je voudrais presque maintenant qu'on en fît l'expérience, car le résultat remettrait les gens dans leur bon sens, et ce chef aveugle lui-même ouvrirait les yeux. Mais je veux cesser de penser à tout cela. (Le cardinal Manning dirait que c'est ce que j'ai de mieux à faire.) Une de mes raisons, c'est qu'il n'y a personne à Paris avec qui je puisse en causer, et qui comprenne un mot de ce sujet.

A M. GRANT DUFF.

Paris, 12 avril 1886.

Votre lettre du 15 mars contenant vos bons souhaits pour aujourd'hui m'arrive à l'instant, et le moins que je puisse faire est de vous remercier sans attendre même une heure. Je ne crois pas qu'il y ait au monde une autre personne qui se soit souvenue de mon soixante-dix-huitième anniversaire, et certainement je ne compte sur le souvenir et les souhaits d'aucun, autant que sur les vôtres. Vous apprendrez avec plaisir, je le sais, que j'ai atteint Paris saine et sauve le 27 mars, après avoir été retenue à Mons par un mois de maladie. Vous me demanderez ce que j'y faisais... J'étais allée voir ma très chère nièce (ainsi nommée) la duchesse d'Ursel, née de Mun (la fille aînée du second mariage de mon beau-frère). Depuis son enfance, elle a toujours eu pour moi une affection extraordinaire, et on ne pouvait jamais lui faire comprendre qu'étant la tante de ses frères, je n'étais pas la sienne. C'est ainsi qu'ils m'appellent tous les quatre « tante Pauline ». J'ai été contente de rentrer chez

1. L'éloquence de M. Gladstone.

Digitized by Google

moi, bien que ce retour soit toujours pénible. Il faut du temps aussi pour s'habituer au silence de cette maison vide et à la solitude complète, après avoir passé deux mois en Angleterre, dans la société des vrais amis qui m'entouraient. J'éprouve aussi une impression singulière de les avoir quittés dans l'inquiétude et l'attente des déclarations menaçantes des Irlandais gladstoniens, pour me trouver tout à coup au milieu de gens qui ne s'en soucient pas plus que d'un fétu de paille, et auxquels je ne peux même pas en parler. Les Français sont bien étranges dans leur indifférence de ce qui se passe au delà de leurs frontières. Sous ce rapport, ils ne sont pas comme les autres peuples. Mais cela ne signifie rien. Qu'est-ce qui signifie quelque chose, hélas ! maintenant que notre « ami d'autrefois » a dit le meilleur et le pire? Son discours est bien remarquable dans sa beauté et sa folie. Cependant, je répète que ces paroles ne peuvent être effacées; et comment prévoir ce qui arrivera? Il y a autant de danger à repousser ces mesures qu'à les accepter. L'anarchie et la guerre civile d'un côté, la dynamite de l'autre, le sang répandu de toute façon ; ce n'est pas une perspective réjouissante, et l'Angleterre que vous retrouverez sera bien différente de celle que vous avez quittée. C'est une grande joie, cependant, d'attendre cette arrivée dont la date approche. Quand vous êtes parti, je me demandais si je serais encore de ce monde à votre retour. Je puis maintenant me livrer à l'espérance de vous revoir, car ma santé est rétablie, pour le moment. J'oublie mon âge, parfois. Faites-moi connaître vos projets d'avance.

A M. FFRENCH.

Paris, 29 avril 1886.

Pas du tout — rien de tout cela — mon silence n'a été causé par aucune des mauvaises raisons auxquelles vous l'attribuez, mais uniquement par celle qui embrasse toutes les autres: *je suis à Paris*, je ne sors à peu près jamais, je ne vois à peu près personne, et cependant mon temps est dévoré sans qu'il me soit possible de me rappeler à la fin de la journée de quoi il a été rempli. Il faut pourtant donc, comme justification réelle, que je travaille maintenant le plus que je puis à ce dernier ouvrage de ma vie que j'ai

Digitized by Google

hâte de poursuivre, puisque Dieu m'en laisse le temps et les forces et que mes yeux ne me refusent pas encore leur service. Ajoutez cela aux « empêchements » de la bonne ville de Paris, et vous n'irez plus chercher midi à quatorze heures pour deviner pourquoi je ne vous écris pas.

Quant au « Valbriant », il est vrai que j'ai un peu oublié de vous l'envoyer, et un peu pensé que vous n'y pensiez plus, et qu'un homme aussi mordu que vous par la littérature actuelle ne lirait ce simple récit que par politesse pour une vieille amie. Mais je suis heureuse et flattée de votre insistance, et toute prête à réparer mon tort, ainsi que vous le connaîtrez presqu'en même temps que vous recevrez cette lettre.

Vos meilleures nouvelles de Lady Holland me réjouissent le cœur. Je voudrais tant qu'elle pût aller à Marienbad au plus tôt! Le marquis de Juigné (père de Madeleine de Castellane) est parti il y a un mois déjà pour Carlsbad, avec une maladie de foie si avancée qu'il était devenu méconnaissable, son teint couleur d'acajou, et dans un malaise indescriptible. J'avoue que ce départ, et dans cette saison, me semblait une folie. Eh bien ! le voilà sensiblement mieux, et reprenant force et bonne humeur.

Je voudrais que notre chère « my Lady » pût suivre cet encourageant exemple; dites-lui en attendant mille et mille tendres choses de ma part. Je ne vous dis pas un mot de politique, ne voulant pas ajouter mes lamentations à vos gémissements. Your friend, M. Wilfrid Blunt has gone and done, all the mischief he could, mais il n'y a plus rien à gâter ni à détruire. Tout est fait! Votre G. M. s'en est chargé, et même qu'après ses derniers discours il se tairait pour toujours, la puissance destructive de ses paroles durera bien longtemps après lui.

God bless you ! Je suis heureuse de vous savoir rétabli, et aussi que pendant cette maladie votre chère et charmante fille ait été auprès de vous. Mais faut-il vraiment qu'elle reparte si tôt?

Encore une fois, croyez-moi

Ever affectionately yours.
P. L. F. Craven.

Combe Abbey ! J'y ai été un an après mon mariage, il y

Digitized by Google

a 52 ans ! Cela m'a plu alors par sa singularité. Et les portraits du prince Rupert et du prince Maurice? Ils y sont toujours, j'imagine.

A Mrs Bishop.

Paris, 24 mai 1886.

M. Fullerton a été mon hôte tous les jours de cette semaine. Il m'a été très agréable et fort utile qu'il puisse lire mes chapitres finis. J'ai dû, bien à contre-cœur, enlever certaines choses, mais je ne pouvais pas lui désobéir... Quand les principaux intéressés vivent encore, c'est toujours difficile d'écrire une biographie. Lorsque j'ai publié le « Récit d'une sœur », vingt ans et plus s'étaient écoulés depuis la mort de ceux dont j'écrivais l'histoire. Cependant, ce n'est qu'un petit ennui et je me sens très soulagée qu'il ait approuvé l'*ensemble* et le ton que j'ai adopté. Il ne l'a pas trouvé trop mondain, et puisqu'il est satisfait, je suis contente, et j'espère continuer rapidement, quand je serai débarrassée de mes accès de fièvre.

On dirait que Lord Hartington et M. Chamberlain se sont jetés à la tête des chevaux emportés que M. Gladstone fouettait si vigoureusement à la descente. S'il en est réellement ainsi, c'est un acte de courage et d'énergie.

Oui! ma belle-sœur a paru dans toute sa gloire aux fêtes du mariage royal. Pas plus que beaucoup d'autres cependant, si ce n'est la satisfaction personnelle d'être pour quelque chose dans cette brillante affaire matrimoniale [1]. Et c'est un succès aussi grand qu'inattendu. On n'avait jamais vu en France une semblable manifestation de toutes les classes de la société. Les royalistes étaient tous là, sans l'ombre des anciennes divisions. Le monde littéraire et commercial était également bien représenté. Tous ! excepté le monde militaire, que le comte de Paris n'avait pas invité. Il ne l'aurait pas fait pour ses amis les plus intimes, car la *discipline militaire* doit être avant tout respectée dans l'armée. Tous ceux qui seraient venus, s'ils avaient pu, se sont arrangés pour envoyer leurs souhaits et l'expression de leurs regrets. La princesse était ravissante, et tout si bien combiné que 3000 personnes ont pu circuler

1. Le mariage de la princesse Amélie, fille aînée du comte de Paris, avec le fils du roi de Portugal, roi lui-même maintenant.

Digitized by Google

dans les appartements sans le moindre désordre. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'à travers toute la France, et partout où le train s'est arrêté, on est venu offrir des bouquets aux princes et leur témoigner toutes sortes de respects.

Mais je ne le sais que trop : tout en représentant les sentiments d'une grande partie de la France (et la meilleure), cette manifestation ne rapproche pas la chute de ce honteux *régime*...

Remerciez Mrs Molesworth et Juliet de leurs très aimables lettres... Je suis contente qu'elles aiment « le Valbriant ». Les caractères et les incidents auxquels je fais allusion sont tellement français, que je ne m'attendais pas à le voir remarqué en dehors du *terroir*.

A Mrs Bishop.

Paris, 11 juin 1886.

Et maintenant disons un mot de ce grand événement. Il me tarde de recevoir une lettre de vous. Ecrivez-moi, je vous en prie, et dites-moi ce que vous éprouvez, et si l'étonnante puissance que possède M. Gladstone pour semer la discorde n'amènera pas un changement d'impression, pendant le tumulte dans lequel il va noyer sa défaite[1].

Et me voyez-vous obligée de me taire dans un moment pareil?... M. Fullerton est encore mon hôte, et nous sommes dans les meilleurs termes, à la condition de ne jamais parler de la politique irlandaise. Cependant, je n'ai pas pu m'empêcher de dire (avec beaucoup de calme) : « Le Bill est rejeté avec une très grande majorité. » Il m'a répondu : « Oui, et c'est un très grand malheur, nous voilà plongés dans la révolution. » J'ai riposté que si le Bill avait passé, nous y serions plus sûrement encore. « Vous souvenez-vous, » m'a-t-il dit, « de l'insolente réponse de Lord Beaconsfield aux évêques? »

J'ai changé de conversation à la hâte...

A M. Grant Duff.

Paris, 12 juin 1886.

Les paroles que vous n'avez pas trouvées sont dans une lettre de la chère Olga, après la mort d'Eugénie, page 323

1. La défaite du gouvernement, quand le Home-Rule fut rejeté.

Digitized by Google

du second volume ; les lettres sont, à mon avis, les plus ravissantes qu'elle ait écrites, et me reviennent à l'esprit plus souvent que beaucoup d'autres dans le livre.

Merci de votre indulgence. « Le Valbriant » n'a pas reçu beaucoup d'éloges en France, et M. de Pontmartin a fait sa sortie ordinaire contre lui et contre moi. Mais il est lu, je crois, par beaucoup de personnes très tranquilles, ne faisant point partie de ce grand monde des lecteurs Daudet-Zola, car il a déjà eu sept éditions.

Ce matin, la république française s'est déshonorée par une nouvelle iniquité aussi ridicule qu'odieuse, vu les circonstances. Le pauvre comte de Paris regrettera, avec raison, de s'être si vite séparé de York House [1]. J'imagine cependant que cet exil ne sera pas long. Il n'y a qu'une opinion sur son compte, et les royalistes se sont énergiquement ralliés. Hier, à la Chambre, Albert a très bien parlé à ce sujet.

J'espère que vous lirez son discours... Je suis très absorbée par mon travail [2] qui sera, je l'espère, plus intéressant que ne le croyaient bien des gens. Il est toujours agréable d'étudier un beau caractère, et elle vivait dans un temps et dans un milieu si intéressants !

Pour en revenir à votre discours [3], les paroles que vous avez citées me touchent, non seulement parce qu'elles prouvent que vous vous souvenez où et quand vous les avez lues, mais encore par le conseil qu'elles renferment. Que sont réellement la science, l'éducation, la civilisation, si une pensée plus élevée ne les domine? « *Tout ce qui finit est si court* ! » Que Dieu vous bénisse, ainsi que votre chère femme, dont j'attends les discours avec impatience. J'espère qu'elle lira celui d'Albert (sur l'expulsion des princes) et je suis sûre qu'elle le trouvera très noble et très remarquable. C'est étrange, mais M. Floquet semble l'avoir pris en amitié. Il se montre plus qu'impartial, et le protège ouvertement contre ses ennemis les plus acharnés (son propre parti) et les oblige à l'écouter en silence.

1. Résidence du comte de Paris à Twickenham. Elle appartient maintenant à M. Grant Duff.

2. La vie de Lady G. Fullerton.

3. Un discours prononcé par M. Grant Duff, comme chancelier de l'Université de Madras.

Digitized by Google

A Mrs Bishop.

Paris, 29 juin 1886.

De ce côté du détroit, nous sommes encore sous l'impression très vive du départ triomphal de M. le comte de Paris, départ suivi de sa remarquable protestation que tout le monde lit, et qui a produit énormément d'effet. Tous les miens étaient là, à Eu et au Tréport. Ils disent que ce qu'ils ont vu dépasse toute description. La république a rendu service à la monarchie française, et le comte de Paris a su profiter de l'occasion qui lui était offerte. Pour la première fois depuis des années, j'ai quelque espoir de vivre assez longtemps, aussi vieille que je sois, pour voir la fin de ce méprisable régime.

N. B. En France, il y a des gens qui traitent de méprisable tout régime qui ne leur convient pas. Je n'ai jamais fait cela, aussi peu que j'aie pu aimer ce qui était; mais dans le moment, c'est la seule épithète qui lui convienne.

Le 22 juillet, Mme Craven, se trouvant à la Roche, terminait par ces mots une lettre à Mrs Bishop :

Je suis arrivée mardi, et je jouis de cet air de la véritable campagne, bien que j'aie quitté mon petit coin avec une certaine répugnance.

Mais j'aime beaucoup ce pays et la société de ma bonne amie[1].

1. Mme Cochin.

Digitized by Google

CHAPITRE LI (1886)

Lumigny. — Mme Craven continue la vie de Lady G. Fullerton. — « Chez Paddy ». — Paris.

A Mrs Bishop.

Lumigny, 11 novembre 1886.

Il n'y a rien à dire de la France. Tout ici devient plus triste, plus désespérant chaque jour !...

. . . . . .

Il y a environ trois semaines que je suis ici, et je me trouve beaucoup mieux de ce changement d'air. Le genre de vie que je mène me convient ! Mais le revers de la médaille, c'est que personne ne s'intéresse aux différentes choses qui m'occupent.....

Néanmoins je suis contente d'être ici. Ils sont tous bons, intelligents et gais, et avant de venir, j'étais restée seule très longtemps. De plus, j'ai beaucoup de loisirs pour travailler, la messe tous les matins dans la chapelle, et une vie très agréable dans son ensemble.

Au Père Coleridge.

Lumigny, 25 octobre 1886.

C'est un travail très difficile, mais très intéressant [1]. Je m'inquiète cependant de la quantité de documents que j'ai encore à examiner. Le livre ne doit pas dépasser une

1. La Vie de Lady G. Fullerton.

Digitized by Google

certaine limite. J'ai déjà écrit 400 pages (qui en feront 300 d'imprimerie), et je n'en suis qu'à 1851.

A Mrs Bishop.

Lumigny, 27 novembre 1886.

Votre lettre est un véritable régal (assez rare, permettez-moi de le remarquer). Je me trouve ici tellement en dehors de la sphère des intérêts dans laquelle vous vivez, que je crois entendre des sons d'un autre monde. Cela ne veut pas dire que je sois dans un milieu endormi où on laisse tomber la conversation. Mais c'est inouï à quel point tout le monde est indifférent à ce qui se passe au delà des frontières françaises, à moins qu'on ne craigne d'être entraîné dans une querelle européenne. Mais nos misères intimes absorbent toutes les pensées. J'ai eu cependant une petite conversation avec Denys Cochin, qui est venu chasser pendant deux jours. Il arrivait de Paris où il avait vu Lord Emly, leur vieil ami, qui lui a dit tout ce qui pouvait confirmer sa très raisonnable opinion sur les affaires d'Irlande et toutes les autres. Lord Emly l'a supplié d'écrire quelque chose dans le *Correspondant*. Il va le faire. Je lui ai donné les « notes » sur l'Irlande, et je lui ai promis de lui envoyer tous les renseignements utiles que je pourrais découvrir. Dans le numéro du 15, il y a un nouveau « Chez Paddy » qui est excellent. Cette fois-ci, M. de Grancey a évidemment cherché à bien parler du clergé.

Les exploits de Florence m'ont amusée [1]. Ils s'élèvent presque à la hauteur des héroïques actions guerrières. Les femmes capables de les accomplir me paraissent surnaturelles, et je ne les juge pas comme Mme La Touche. Que diriez-vous, ainsi que Florence, si vous étiez ici où trois familles sont réunies, femmes, jeunes filles, hommes et enfants, en tout vingt-deux ? Et pas un d'entre eux n'ayant la plus petite idée d'une promenade à cheval ! De fait, on ne trouverait pas ici un seul animal sur le dos duquel on pourrait l'accomplir. Cela paraît étrange, même à moi ! Les Anglais ne le supporteraient pas.

En revanche, il n'y a pas un cercle en Angleterre qui

1. A la chasse, avec les meutes de Kildare.

Digitized by Google

s'assoierait autour d'une table, les hommes dessinant, les femmes travaillant, pendant que je fais la lecture de mes chapitres finis. Tout cela prouve à quel point les deux nations diffèrent, ce n'est pas étonnant qu'elles n'arrivent pas à se comprendr .

Digitized by Google

CHAPITRE LII (1887)

Mort du comte Robert de Mun. — Désolation de Mme Craven. — Mort du comte Stanislas de Blacas. — Le cardinal di Rendi. — Opinion de M. Greville sur l'Irlande. — Souvenirs de Rome.

A Mrs Bishop.

Rochecotte, 22 janvier 1887.

Je lis Charles Greville [1] : oh ! quelle histoire ! Et quel malheur que la pitié et l'indignation qu'elle soulève soient devenues inutiles, — dangereuses même à entretenir. C'est trop s'appesantir sur des souvenirs qui ont fait de M. Gladstone l'*ami mortel* de l'Irlande. Ce passé est odieux, on ne le haïra jamais assez ; mais il ne peut changer une révolution en un remède, ni les chefs actuels des Irlandais en hommes et en gouvernants sûrs et honnêtes (dans la véritable acception des mots).

L'Angleterre, qui a déjà fait tant de mal à l'Irlande, n'a plus maintenant qu'à lui faire tout le bien possible, avec patience, persévérance et fermeté.

Je resterai ici jusqu'au 31, et puis je m'installerai définitivement à Paris. Mon travail m'intéresse, mais je suis pressée par l'inquiétude de n'avoir pas assez de temps pour le finir.

Le comte Robert de Mun, obligé de subir une opé-

1. « Le passé et le présent de l'Irlande », publié en 1845.

Digitized by Google

ration à Munich, ne se rétablit jamais. La lettre suivante, adressée à Lady Herbert, exprime le sentiment général de tous ceux qui le connaissaient. Dans une touchante notice sur son neveu, Mme Craven nous rappelle les prières d'Eugénie avant la naissance de son fils [1]. Elle demandait à Dieu « que le don de son amour lui soit accordé en même temps que le don de la vie, et, je l'avoue, je voudrais qu'il fût beau, qu'il eût des yeux tels que je me les figure ». Les prières de sa mère furent entièrement exaucées.

Il quitta l'armée en épousant la princesse de Beauvau, en 1867. Au moment de la guerre de 1870, il reprit du service sous les ordres du général Gudin à Rouen. Quand les deux frères se retrouvèrent, une nouvelle voie s'ouvrit pour eux sur les ruines de la société. Secourir leur patrie affolée et panser ses blessures, devint le but de leur vie et de leurs désirs.

Il fallait pour cela, non seulement de la bonne volonté, mais de l'étude et de la réflexion et la charité qu'inspire la foi chrétienne. Appelé aux devoirs que lui imposait son éloquence, le comte Albert de Mun n'aurait pu donner tout son temps à un travail qui devint la part de son frère Robert dans leur œuvre commune, et le désintéressement de ce dernier l'aida peut-être plus que tout le reste. Mme Craven écrit : « Le père Lacordaire a dit : « Ce n'est ni le génie, ni la « gloire, ni l'amour, qui mesurent l'élévation d'une « âme, c'est la bonté ». Robert fut la réalisation vivante de cette parole. »

A Lady Herbert.

Paris, 27 février 1887.

Oui ! c'est un grand malheur auquel je n'étais pas préparée [2]. J'ai eu jusqu'à la fin beaucoup d'espoir, et la conviction très profonde (et bien souvent trompeuse) que

1. Voir le « Récit d'une sœur », II, 221.
2. La mort du comte Robert de Mun.

Digitized by Google

c'était trop affreux pour arriver. Mais, hélas ! ce ne sont que des espérances et des calculs humains. Dieu sait mieux que nous, et on ne trouve la paix en ce monde que dans la pensée que sa volonté est une volonté adorable. Pour sa femme et pour ses enfants, pour son pauvre frère, c'est une perte irréparable, et je ne crois pas que son père lui survive. C'est le brisement final et soudain de ce cercle de famille, le plus heureux du monde, il y a seulement trois mois. Et je crois pouvoir dire que c'est un malheur pour toute la France catholique. Son travail était si actif, si persévérant, si généreux et si humble en même temps! Il était tellement indifférent à la louange, si profondément heureux du succès d'Albert et de sa réputation !

Oh ! chère amie, c'est une horrible douleur, et je ne me sens pas encore calme et résignée comme je devrais l'être. Depuis mon retour à Paris, je n'ai eu que des chagrins. Au moment même où je recevais la nouvelle de la mort de Mme di Rendi, j'apprenais que M. Baude, un vieil ami de ma famille (et notre ambassadeur à Rome), était mort subitement dans la matinée. Et c'est quand je revenais de ses funérailles que cette affreuse dépêche de Munich m'a été remise.

A Mrs Bishop.

Paris, 7 mars 1887.

Rien n'est plus triste que mon existence dans le moment. Ce malheur a tout obscurci pour nous. « Il assombrira Lumigny », disiez-vous dans votre dernière lettre. En dehors de cela, il y a encore bien des tristesses. Mon unique consolation, c'est que je me porte assez bien pour travailler, et que je ne crains pas de rester seule. Les Montalembert sont venus, et le nonce est encore ici, de sorte que de temps en temps j'ai quelques visites agréables le soir.

La tristesse et la fatigue de ces trois dernières semaines avaient interrompu mon travail, mais je le reprends maintenant.

A Mrs Bishop.

Paris, 22 mars 1887.

L'hiver est vraiment bien triste! Les amis et les parents

Digitized by Google

m'ont été enlevés si rapidement, que j'éprouve une espèce de stupeur de me voir encore sur la terre, moi la plus vieille et la plus inutile de tous. Ce n'est pas Bertrand qui est mort vendredi, mais mon très cher cousin germain Stanislas de Blacas, l'ami dévoué du comte de Chambord, bien connu pour cela, et respecté de tous les partis.

....C'était un membre important de notre famille. Il était bon, aimable et désintéressé, unissant tous ceux qu'il aimait et dont il était aimé. On sentira bien longtemps sa perte.....

Chère amie, je crains que vous ne soyez fatiguée de m'entendre toujours parler d'une personne que vous ne connaissiez pas, aussi chère qu'elle me fût. Mais vous recevrez, la semaine prochaine sans doute, quelques pages que j'ai écrites sur Robert, et qui sont adressées aux lecteurs du « Récit d'une sœur », à des lecteurs comme vous, comme notre cher Sir M. et les autres. Voici comment c'est arrivé. Sa pauvre femme n'était pas contente de ce qu'on avait écrit sur lui ; elle me dit un jour très tristement : « C'est vous, vous seule qui pouviez dire quelque chose qui me plaise et me fasse du bien. » Il m'a semblé que je me trouvais auprès d'une personne malade ou dans le désespoir, me suppliant de la calmer par le son d'un instrument dont je pouvais jouer. Je me suis donc décidée à la satisfaire, et j'ai dit, en quelques mots, ce que je pensais. On a tant parlé de lui, qu'on fera bien quelque critique. Mais qu'est-ce que cela fait? Que peut me faire tout ce qu'on dit, ou tout ce qu'on pense de moi, maintenant ?

Je n'ai pas encore vu le cardinal di Rendi. Mais je suppose qu'il porte sa pourpre aussi tranquillement que tout le reste. Il me manquera beaucoup. Ce n'est pas tous les jours qu'on retrouve comme nonce du Pape et cardinal de la sainte Eglise, un homme qu'on a connu quand il avait cinq ans, et pour lequel on a toujours eu beaucoup d'amitié.

Je retourne par ce courrier l' « Irlande » de Greville. Les vingt dernières pages méritent d'être relues et republiées maintenant. En 1842, il trouvait déjà que c'était de la sottise, de la folie et de la bigoterie de ne pas avoir de représentant à Rome.

Digitized by Google

A Miss O' Meara.

Paris, 25 mars 1887.

Comme c'est étrange de lire cette date « Rome », écrite par vous ! Cela m'a vivement rappelé le jour où je l'écrivis moi-même pour la première fois, le 2 mai 1830. Il n'y a que quelques années, comme vous voyez ! J'arrivais dans une Rome bien différente de celle qui existe maintenant. Quand je l'ai vue pour la dernière fois (en 1870), elle était déjà changée. Ce n'était plus la ville calme et majestueuse de ma jeunesse, car l'ombre des événements prochains planait déjà sur elle, et de plus l'année du concile, la plus intéressante de ma vie, n'était pas une période de paix.

Je n'éprouve aucun désir de la revoir telle qu'elle est, et même si je pouvais retourner dans *Roma Capitale*, je m'y refuserais. Je veux conserver intactes mes anciennes impressions. Pour vous qui êtes jeune et qui appartenez au présent, vous trouverez encore, je le sais, beaucoup à aimer, à vénérer, et bien des choses qui vous charmeront. Je ne serais pas surprise si, même maintenant, vous trouviez difficile de vous fixer ailleurs, après avoir habité Rome quelque temps. Autrefois, il en était ainsi. Chacun était retenu par un charme différent, selon son caractère ou sa nationalité. Tout le monde le subissait et l'expliquait de mille manières ; mais il m'a toujours semblé que nous seuls catholiques comprenions absolument d'où il venait. Vous me demandez s'il n'y a pas un endroit ou une église que je préfère? Si ! En dehors de Saint-Andrea delle Fratte, que j'aime mieux que tout autre, naturellement, et pour des raisons qui n'ont rien à faire avec son mérite personnel, et où je vous remercie de vous être souvenue de moi, il y a une église que j'aime tendrement. Si elle n'est pas désaffectée, l'endroit où elle se trouve a complètement perdu, m'a-t-on dit, toute sa poésie et sa beauté. Je veux dire Santa Croce di Gerusalemme. Elle est maintenant sur un boulevard.

Eternei Dei ! S'il en est ainsi et que l'on ne puisse plus monter le sentier pittoresque et solitaire y conduisant de Saint-Jean-de-Latran, alors n'y allez pas. Au moins n'y allez pas pour penser à moi. Réservez vos pensées et vos prières pour les nombreux sanctuaires qui heureuse-

Digitized by Google

ment restent encore à visiter, et où vous vous souviendrez de moi, j'espère.

La mort de Mme di Rendi m'a profondément peinée. C'était une de mes plus vieilles amies, et nous avions en commun tous les souvenirs de notre jeunesse. La sœur d'Adélaïde Minutolo est morte depuis. Elle était presque l'unique souvenir vivant des heureux jours du passé. La vie prend un étrange aspect quand on reste seule à marcher sur la route aussi longtemps que moi. Comme on tâche et comme il vous tarde de réaliser ces paroles que Mme Swetchine disait, parmi tant d'autres, si belles : « Ce n'est pas la destruction seule qui se hâte, mais aussi la liberté, la gloire, la perfection d'une âme toujours plus radieuse à mesure que le spirituel absorbe ce qui ne l'est pas. » C'est la grâce qu'il faudra demander, quand vous vous souviendrez de votre vieille amie dans ces sanctuaires bénis.

Digitized by Google

CHAPITRE LIII (1887)

Le Jubilé de la reine d'Angleterre. — Le nonce du Pape en Angleterre. — Tendres regrets de Mme Craven à la pensée qu'elle ne reverra plus l'Angleterre et ses amis. — Maladie et conversion de Lord Lyons. — Rochecotte. — L'abbé Couvreux.

A Mrs Bishop.

Paris, 9 juin 1887.

Comment recevra-t-on le légat du Pape [1]? C'est une étrange époque pour renouveler l'usage d'envoyer les souhaits du Saint-Père à une reine pour laquelle les évêques irlandais refusent de prier. J'ai vu avant-hier le duc de Norfolk. Il rentrait à Londres pour préparer Norfolk House, qui va recevoir Monsignor Ruffio Scilla. C'est un important événement, qui serait très heureux si tant de sujets catholiques de Sa Majesté n'étaient pas aussi en colère.

A Lady Herbert.

Paris, 14 juin 1887.

Ne regrettez-vous pas de manquer le Jubilé, et de ne pas juger par vous-même de l'effet que produit un nonce du Pape en Angleterre? Je suis contente que le Saint-Père ait ordonné des prières dans nos églises. C'est plus, je suppose, que n'en feront aucun des évêques irlandais. Mais cela seul n'est-il pas une désobéissance flagrante à la loi

1. Envoyé à Londres à l'occasion du Jubilé de la reine.

Digitized by Google

que l'Eglise impose, et qui est appuyée, même ici, par notre gouvernement incrédule et persécuteur?

Mrs Bishop traversa Paris au mois de juin, se rendant aux Eaux-Bonnes, au grand étonnement de Mme Craven qui ne pouvait comprendre qu'elle quittât l'Angleterre au moment du Jubilé de la reine. « A cette époque, dit Mrs Bishop, Mme Craven se portait bien, elle était dans de bonnes dispositions et très active. Elle nous lut une grande partie de son travail sur Lady Georgiana Fullerton. Et quand le livre fut publié, nous vîmes avec regret que les pages les plus caractéristiques, et les incidents intimes donnant une si grande vérité au caractère qu'elle dépeignait, avaient été enlevés. »

Comme toujours, sa voix prêtait un charme infini à ses paroles, et avec un tact affectueux, elle savait accentuer les passages qui devaient plaire à ses auditeurs.

A Mrs Bishop.

Paris, 24 juin 1887.

L'immense et incroyable succès du Jubilé me fait d'autant plus regretter que vous l'ayez manqué, un peu par ma faute, je le crains. C'était un spectacle à voir et un jour inoubliable. Une fête semblable n'avait jamais eu lieu nulle part et ne se renouvellera pas. Je compte toujours partir pour Monabri le 29. M. Fullerton vient tous les jours, je lui ai donné six chapitres bien copiés. Katheleen O'Meara m'a rendu ceux qu'elle a lus, avec très peu d'enthousiasme je crois. Je suis loin de m'attendre à un succès, mais cela ne signifie rien.

A Mrs Bishop.

Paris, 14 septembre 1887.

Mon voyage en Angleterre n'existait que dans la bienveillante imagination de Lady Herbert. Si j'y avais réellement songé, ma dernière crise m'y aurait fait réfléchir deux fois. Je ne peux plus m'exposer à être arrêtée chez

Digitized by Google

des amis, et comme le risque d'être malade devient une difficulté croissante, il est évident que je ne dois plus m'éloigner de chez moi. C'est bien triste de dire un dernier adieu aux personnes et aux lieux que j'aime autant que l'Angleterre et les amis que j'y possède. (De même en Italie, à quelques-uns que je ne reverrai plus.) Il n'en est pas ainsi pour tout le monde, même à mon âge, et je paie maintenant le bonheur de m'être trouvée *at home* dans trois pays différents. Le résultat, c'est qu'on ne se sent chez soi nulle part. (C'est-à-dire, là où vivent et où vivaient ceux que nous aimons le plus.) La raison ou plutôt le prétexte de mon voyage eût été la nécessité de voir le Père Coleridge avant la publication de notre livre (si réellement il réussit à en faire un avec le mien). Ce prétexte n'existe plus maintenant, puisqu'il arrive à la fin du mois pour que nous examinions ensemble nos deux manuscrits. Si ma mauvaise santé ne m'arrête pas comme depuis un mois, j'espère arriver au bout de mon difficile travail dans un peu moins de six semaines. Merci et encore merci des *Spectators*. Ils sont ma consolation et me prouvent seuls que le bon sens honnête n'a pas tout à fait abandonné cette chère vieille Angleterre *de mi corazone*, comme cela paraît souvent le cas.

Voyez-vous quelquefois M. Grant Duff, ou entendez-vous parler de lui ? Depuis que nous ne sommes plus aux deux extrémités du globe, il me semble l'avoir perdu. Mais je sais comment le temps passe dans notre pays. Et maintenant qu'il n'est plus un grand potentat, il ne doit plus en avoir du tout.

A Mrs Bishop.

Rochecotte, 29 octobre 1887.

Si ma chère et sainte amie pouvait seulement mener une vie calme, qui lui conviendrait autant qu'à moi, ce serait délicieux de venir ici de temps en temps jouir d'une aimable société, ainsi que d'un climat bienfaisant et d'un changement d'air qui m'est toujours bon. Il n'y a pas sur la terre une créature meilleure et plus sainte que Mme de Castellane. La chapelle avec le Saint Sacrement, une ou deux messes par jour, deux excellents prêtres vivant dans la maison, tout cela suffit à mon bien-être et à mon plaisir.

Digitized by Google

Beaucoup de gens vont et viennent. Ils ont une grande quantité d'amis. Saumur et Tours, en plus de Paris, leur fournissent des hôtes continuels, que ma chère vieille amie est toujours prête à recevoir avec la courtoisie et la bonté d'un autre temps, et... un cuisinier comme, hélas! on n'en trouve plus souvent, dans ces temps de décadence. Vous comprenez aisément que je ne suis guère disposée à supporter ce genre de bruit absolument vide. Il me fatigue et ne m'offre pas le genre de distraction qui me ferait du bien après une longue solitude. Mais... la chapelle, le bien-être de ma chambre, l'air délicieux des plateaux très élevés qui couronnent les bois au-dessus de la Loire (dont je n'apprécie pas le voisinage) et sur lesquels on se promène en voiture dans toutes les directions, tout cela me repose en partie, et j'emploie mon temps à continuer mon dernier chapitre.

A MISS O'MEARA.

Rochecotte, 30 décembre 1887.

Je reçois à l'instant de Lord Ralph Kerr une lettre qui m'émeut profondément. Il m'écrit que le pauvre cher Lord Lyons vient d'être frappé d'une attaque et m'annonce en même temps une nouvelle dont vos cœurs se réjouiront, c'est qu'il était au moment d'abjurer. « Il étudiait », dit-il, « depuis longtemps sous la direction du Dr Butt (l'évêque de Southwark). Il allait tous les jours à la messe, mais ne voulait prendre aucune détermination sans une certitude plus complète, ne souffrant aucune interruption pouvant le distraire de son examen. Il a différé son voyage à Paris (pour prendre congé du président et des ministres) dans la crainte des distractions que pourraient lui causer les affaires politiques. Il a été frappé ce matin. On a envoyé chercher le Dr Butt. Lord Lyons ne parlait plus, mais quand on lui a demandé s'il voulait être reçu dans l'Eglise catholique, il a incliné la tête avec effort pour en témoigner son désir... Ce n'est pas une décision soudaine, au lit de mort, ou la conséquence d'un état mental. C'est un acte délibéré, résolu depuis longtemps et qui n'est avancé que par cette maladie subite et imprévue. Je l'ai vu hier, et je l'ai trouvé dans des dispositions et dans un état de santé étonnants. Mais l'unique sujet de conversation qui l'intéresse, c'est la

Digitized by Google

doctrine catholique, etc. Le Dr Butt était près de lui, attendant le moment de le confirmer. Il aurait dit dernièrement à son secrétaire particulier, M. Sheffield, que « rien ne l'intéressait plus maintenant que la religion, et que la religion catholique seule avait cette puissance ».

Je n'ai pas le temps de vous en dire plus long, si ce n'est que j'ai fini mon travail aussi bien que j'ai pu, tout en voyant avec tristesse ses défauts et ses omissions.

A Mrs Bishop.

Rochecotte, 21 décembre 1887.

Enfin, je vous reviens ! Votre lettre de ce matin ne contient pas de reproche, mais vous remarquez très justement la longueur inusitée de mon silence. Sa cause principale était ma détermination de ne rien faire avant d'être arrivée au bout de mon travail. Je l'ai terminé le 30 novembre. Après cela, j'ai dû le relire, le corriger, écrire les titres des chapitres ; bref, je ne l'ai envoyé chez l'éditeur que mercredi dernier. Que Dieu bénisse ce dernier essai, qu'il fasse du bien et point de mal, c'est la prière à laquelle vous vous unirez, je l'espère.

Ceci ne m'occupant plus l'esprit, pourquoi n'ai-je pas écrit plus tôt ?..... Uniquement pour une triste raison qui vous fera de la peine... Le pauvre abbé Couvreux est mourant sous ce toit dont il est l'hôte depuis tant d'années, et le chagrin de ma pauvre amie est immense !...

Digitized by Google

CHAPITRE LIV (1888)

Paris. — Discours du duc de Broglie à l'Académie. — « Les Mémoires d'un royaliste » de M. de Falloux. — Le copiste de Mme Craven. — M. Gladstone approuve la Vie de Lady G. Fullerton. — Satisfaction de Mme Craven. — Visite du général Clarmont. — Lettre d'un pasteur alsacien. — Lettre de l'impératrice Augusta.

A M. FULLERTON.

Paris, 10 janvier 1888.

Vous êtes vraiment un homme digne d'envie. N'est-ce pas une grâce dont il faut remercier Dieu toute son existence, d'avoir été à Rome et à Saint-Pierre le premier jour de l'an, et témoin de cette splendide manifestation ?

Si on nous avait dit, il y a vingt ans, que le Pape célébrerait sa messe à Saint-Pierre, dans la plus solennelle des occasions, et se servirait à l'autel d'un bassin en or envoyé par la reine d'Angleterre (c'est le duc de Norfolk qui a été chargé de porter le présent), nous ne l'aurions pas cru. Et nous aurions appris avec un étonnement presque égal que le duc de Cumberland, la personnification vivante du protestantisme, offrait respectueusement ou plutôt restituait une précieuse relique au chef de l'Eglise à laquelle elle appartenait. Et enfin, que le Czar lui-même, entraîné par la force de cette impulsion générale, ajoutait, sinon ses présents, au moins sa voix à toutes les autres. C'est un miracle plus éclatant que tous ceux dont le siècle a été témoin, et qui donne espoir et confiance pour l'avenir.

Digitized by Google

Ce qui vient de s'accomplir était difficile et même impossible à prévoir d'avance.

A Mrs Bishop.

Paris, 24 janvier 1888.

Oui, chère amie, j'aurai quatre-vingts ans le 12 avril de cette année. Vous voyez qu'il faut me faire jouir le plus possible de votre chère société. Bien des plaisirs de mon existence sont finis. Les mots « jamais plus » s'appliquent à la plupart d'entre eux, et dans ma grande imperfection je m'accroche d'autant plus à ceux qui me restent.

J'ai repris ma vie parisienne accoutumée : des heures et des jours de solitude et de silence. (Je m'y fais avec peine après deux mois de séjour à Rochecotte.) Maintenant que les uns et les autres rentrent peu à peu, beaucoup de « *casuals* » donnent parfois un air de vie à mon salon, mais, en réalité, ils me fatiguent souvent, et quand ils me font plaisir, je n'ai jamais la certitude de les revoir. Un ami ou une amie qui viendrait sûrement deux ou trois fois par semaine, voilà ce qui a toujours été le rêve que je n'ai jamais pu réaliser, le soir en particulier, et quand une petite conversation serait un si grand soulagement pour les yeux ! Mais c'est très difficile, car on dîne maintenant à huit heures comme en Angleterre, au lieu de 6 heures 30 comme dans ma jeunesse.

J'espère que vous avez lu le magnifique discours du duc de Broglie à l'Académie, pour la réception du successeur de M. de Falloux. Vous êtes-vous assuré la revue du livre de ce dernier, « Les Mémoires d'un royaliste » ? Faites-le, chère amie, votre article sur M. Canning me fait croire que vous lui rendrez justice.

A M. Fullerton.

Paris, 30 janvier 1888.

A propos de mon copiste, il faut que je vous raconte une histoire qui vous fera plaisir, j'en suis sûre. Je dois d'abord vous dire que c'est un excellent homme, très religieux, très pauvre, très honnête, et dont l'existence très difficile est exemplaire. Il y a des années qu'il a perdu sa femme, et qu'il vit, ainsi que son fils unique, avec une sœur beaucoup plus âgée que lui.

Digitized by Google

A mon retour de Rochecotte, je l'ai envoyé chercher pour copier les deux derniers chapitres de la chère vie que j'avais terminée là-bas. Quand il est entré, j'ai été saisie de son aspect, qui était celui d'un homme au désespoir. J'ai bientôt appris que son malheureux enfant l'avait quitté (entraîné par une mauvaise femme qui habite en face chez eux). Tous ses efforts pour le ramener ont été inutiles. C'était déjà bien assez triste comme cela. Mais ce que j'ai trouvé plus désolant encore, c'est l'effet produit sur l'esprit du père par ce malheur. Depuis que ce coup l'a écrasé, m'a-t-il dit, il lui a été impossible de s'agenouiller pour prier ou de mettre les pieds dans une église. J'ai fait naturellement tout ce que j'ai pu pour le consoler et l'encourager, mais j'ai vu qu'il était hors de lui, et incapable de quoi que ce soit.

Quand il est parti enfin, j'avais presque peur de lui confier mes chapitres, et je craignais de le blesser en ne les lui donnant pas. Il a compris mon hésitation et m'a dit de ne rien craindre, qu'il ferait son travail comme à l'ordinaire, aussi attentivement que possible. « Au fait, » a-t-il dit, « cela m'occupera et me fera du bien. » Quand je l'ai revu à la fin de la semaine, ce n'était plus le même homme. Il n'avait plus l'air désespéré, il était revenu à lui. Je pensais qu'il avait retrouvé son fils. Pas du tout ! Il est toujours aussi malheureux sous ce rapport, mais le dernier chapitre de la chère vie l'avait rendu à lui-même.

« C'est une sainte, une vraie sainte, madame, jamais je n'ai rien lu qui m'ait autant touché et édifié. Je me suis arrêté dans mon travail pour la prier, et je suis sûr que c'est elle qui m'a obtenu le calme que j'ai retrouvé. »

Voilà qui vous fera plaisir et vous consolera, j'en suis sûre. Pour moi, c'est comme la promesse bénie que son exemple et ses douces paroles feront du bien à plusieurs.

J'ai reçu une lettre de Lord Granville, il m'écrit après avoir lu le livre, et ce qu'il me dit me touche et me flatte beaucoup. Qu'il fût entièrement satisfait, c'était tout ce que je désirais et plus que je n'espérais. *Deo gratias.*

A Mrs Bishop.

Paris, 13 mars 1888.

Vous ne me dites pas ce que vous pensez des Mémoires

Digitized by Google

de M. de Falloux. Ici, on les discute toujours avec fureur. Mais j'imagine qu'il faut être français pour s'y intéresser beaucoup. C'est trop local, sans doute, et trop plein d'esprit de parti.

A Mrs Bishop.

Paris, 2 juillet 1888.

C'est le 27 que le *Figaro* (qu'on lit universellement en France) a annoncé le livre dans les termes les plus flatteurs, informant en même temps ses lecteurs que Lady Georgiana Fullerton était l'auteur du « Récit d'une sœur », « Natalie Narischkin » et « Adèle Capece Minutolo ». Perrin a protesté, et, le 29, un autre paragraphe paraissait dans le même journal, pour expliquer que le « Récit », « Natalie » et « Adèle »... et le dernier roman publié par Perrin, intitulé : « Lady Georgiana Fullerton », étaient tous de Mme Augustus Craven, et non pas de Lady Fullerton, ainsi que notre article d'avant-hier pouvait le faire croire. Voilà ! J'espère que vous êtes satisfaite de ma réputation parisienne ! Si vous ne l'êtes pas, il faut vous consoler comme moi, en vous disant que je suis plus connue dans la Nouvelle-Zélande.

A M. Fullerton.

Paris, 28 juillet 1888.

Je viens de recevoir le général Clarmont. Sa visite m'a fait plaisir et m'a beaucoup touchée. Vous le connaissez à peine sans doute, et vous ne vous seriez pas plus attendu que moi à le voir si profondément ému par la chère vie, qu'il a pris des renseignements pour savoir qui j'étais, et pouvoir me dire tout ce qu'il en pensait. Je vous assure qu'il m'a semblé presque miraculeux de l'entendre me raconter qu'il avait lu chaque ligne très lentement, mais qu'il avait cependant bien vite terminé le livre, parce qu'il n'avait pas pu le laisser après l'avoir commencé. Il a ajouté : « J'ai senti le besoin de vous dire tout cela, et, en particulier, qu'il est impossible de lire ce livre sans éprouver le désir de devenir meilleur. » Je suis sûre que vous apprendrez cela avec bonheur, et que vous m'aiderez à en remercier Dieu.

J'ai encore reçu une lettre très curieuse d'un pasteur alsacien. Elle est remplie de bénédictions pour elle et pour

Digitized by Google

moi. Il espère que Dieu la récompensera d'avoir donné un si bel exemple, et moi de l'avoir rappelé. Est-ce étrange que des gens qui paraissent si éloignés de nous éprouvent toutes ces impressions, et c'est une consolation de le savoir. C'est la vérité se montrant dans une nouvelle lumière à tous ceux qui ne sont pas volontairement aveuglés.

J'oubliais de vous dire que j'ai depuis longtemps envoyé la Vie à l'impératrice Augusta, et que je lui ai écrit en même temps. Elle m'a répondu elle-même avec la plus grande bonté, me remerciant du livre, qu'on lui a lu, et dont elle est charmée. J'en ai aussi envoyé un exemplaire à notre reine, après en avoir demandé la permission, et j'ai reçu la plus gracieuse réponse par l'intermédiaire du général Ponsonby.

A Mrs Bishop.

Paris, 10 août 1888.

Vous apprendrez avec plaisir que ma seconde édition a paru vendredi dernier, et que lundi on avait vendu 1000 exemplaires. De sorte que je ne tiens plus beaucoup maintenant à avoir ou non l'appui de la presse française.

Digitized by Google

CHAPITRE LV

Séjour à la Roche. — Le général Boulanger. — Lumigny. — Mort de miss Katheleen O'Meara. — Chagrin de Mme Craven. — Rochecotte. — Mort de la duchesse de Galliera. — Son testament.

A Mrs Bishop.

La Roche, 29 septembre 1888.

Je jouis de mon séjour auprès de ma chère et bonne amie, Mme Cochin, et de ses six charmants petits enfants. Il est assez rare de rencontrer une véritable union de famille et un milieu intellectuel d'une si réelle supériorité.

Son fils aîné, Denys Cochin, est un homme très remarquable. Mais que ses espérances politiques sont décourageantes ! Il repousse absolument toute tentative de fusion avec le boulangisme (c'est aussi mon avis). On soupçonne Albert de Mun de le favoriser, de sorte que la discorde atteint dans le parti des proportions sans précédent.

A Mrs Bishop.

Lumigny, 11 novembre 1888.

Chère amie, je suis anéantie et incapable de penser à autre chose aujourd'hui qu'à la mort de cette pauvre Katheleen O'Meara.

J'y crois à peine encore. Je n'ai aucun détail, si ce n'est qu'elle est tombée malade le jour de la Toussaint, qu'elle

Digitized by Google

n'a pas pu aller à la messe, et qu'une congestion pulmonaire s'est déclarée.

Jamais un événement ne concernant pas mes plus chers et mes plus proches ne m'avait bouleversée à ce point! Pauvre, pauvre Geraldine! La voyez-vous seule au monde maintenant! En moins d'un an perdre sa mère et sa sœur! Je ne puis rien imaginer de plus triste.

A MISS GERALDINE O'MEARA.

Rochecotte, 15 novembre 1888.

Je vous renvoie cette admirable lettre. Elle exprime ce que nous éprouvons tous, ce que j'éprouve plus que personne, bien que je sois plus incapable que jamais de vous l'exprimer. Je suis pétrifiée de ce coup dont la possibilité ne m'avait jamais traversé l'esprit.

Pauvre chère Geraldine! Quand vous aviez l'air si malade l'année dernière, et qu'elle était si inquiète de vous, cette prière fervente était continuellement sur mes lèvres : « Ah! mon Dieu! ne les séparez jamais. Comment Katheleen pourrait-elle vivre sans elle? » Elle est partie et vous restez, très chère, parce que vous avez reçu le don de supporter la souffrance et qu'elle ne l'avait pas. Nous ne saisissons pas ces choses, mais Dieu les comprend, et nous avons en lui une confiance absolue. Les paroles que vous vous disiez l'une à l'autre sont constamment présentes à ma mémoire. Quand vous me les avez répétées et que je les ai retrouvées dans l'admirable récit que Marie de Richemont a fait à son père de ses dernières heures, et qu'il m'a envoyé, je me suis souvenue de ce que j'ai éprouvé quand tout m'a été enlevé! J'ai senti que je pouvais dire comme vous, du fond du cœur. « J'accepte entièrement la volonté de Dieu ».

Et j'ai compris qu'une force plus puissante que la vôtre vous soutenait, et ne vous abandonnerait pas. Elle n'avait pas le courage de vivre parce qu'elle devait rejoindre celle qui était partie la première.....

Chère Geraldine, continuez à m'aimer en souvenir d'elle.

A Mrs BISHOP.

Rochecotte, 24 décembre 1888.

J'ai très peu écrit dernièrement, et cependant j'aurais

Digitized by Google

eu bien des choses à vous dire, si nous avions été ensemble. Je me suis bien portée et j'ai joui de ce doux climat et de la facilité d'aller et venir tous les jours sans aucune des difficultés (ou plutôt des impossibilités) de Paris; mais j'ai joui, par-dessus tout, de l'immense consolation d'avoir la messe tous les jours dans une chapelle bien chaude, au même étage que ma chambre, et où réside le Saint Sacrement. C'est la véritable bénédiction de mes séjours d'hiver dans ce lieu. Et puis je me sens utile à ma chère vieille amie. Nous avons partagé dernièrement un réel chagrin.

Bien que je ne fusse pas aussi intime qu'elle avec la duchesse de Galliera, je l'avais connue toute ma vie et je l'aimais beaucoup. Nous avions mille souvenirs en commun et sa société m'était délicieuse. Cette maison si somptueuse était la seule où nous allions encore après avoir complètement cessé de sortir. Mon cher Auguste avait toujours eu beaucoup d'affection pour elle, et elle l'aimait aussi. Enfin ! c'est encore une lumière qui disparaît ! Maintenant la vie me produit l'effet d'une église brillamment éclairée, dans laquelle on éteint successivement toutes les lumières, excepté la lampe du sanctuaire, cette flamme qui heureusement demeure toujours.

La duchesse avait donné quelque chose comme 60.000.000 aux œuvres de Paris, et cependant, quand les dispositions assez étranges de son testament ont été connues, il s'est élevé une honteuse réclamation. Quelque usage qu'elle fît de son argent, il n'y avait rien à dire, si ce n'est qu'étant étrangère, elle s'était montrée royalement généreuse pour la France. Mais le monde aime mieux critiquer qu'admirer..... De sorte que non seulement j'ai eu beaucoup de peine, mais j'ai été très en colère. Le legs énorme qu'elle fait à l'impératrice d'Allemagne cause surtout beaucoup de surprise et de mécontentement. Que fera-t-elle dans cette circonstance (l'impératrice) ? on ne le sait pas encore. Sa détermination, quelle qu'elle soit, ne fera qu'augmenter cette flamme de haine si bien entretenue par ses ennemis, même maintenant que leur méchanceté est satisfaite au delà de tout ce qu'ils pouvaient espérer. Cela encore m'indigne profondément.

Digitized by Google

CHAPITRE LVI (1889)

Rochecotte. — Opinion de Mme Craven sur Lamartine. — Lettre à miss Geraldine O'Meara. — Vision du ciel et de ses morts bien-aimés. — Mme de Castellane. — Le prince de Talleyrand. — Retour à Paris. — Le comte Hübner.

A LADY HERBERT.

Rochecotte, 1er janvier 1889.

Avec quelle joie n'aurais-je pas accepté votre tentante invitation il y a seulement quelques années! Dans l'état des choses, je n'ai pas changé d'avis. Je dois m'en tenir à la résolution naturelle et prudente de ne pas abuser de la force et de la santé qui me restent encore (grâce à Dieu) pour accomplir mes devoirs journaliers, et laisser de côté tout le reste. Mais quand je pense à l'Angleterre, cela veut dire pour moi le sacrifice de quelques-uns des plus chers plaisirs qui me restent encore dans cette vie. Vous n'imaginez pas avec quels tendres regrets je pense à tous les bons amis que j'y possède et que je ne reverrai jamais. La chère Lady Newburgh, en particulier. Dites-le-lui, avec tous mes vœux les meilleurs et les plus chaleureux pour 1889. Je n'ai pas besoin de vous dire de répéter la même chose à votre chère Mary, avec bien des tendresses, et le ferme espoir que je la reverrai encore, ainsi que vous, de ce côté du détroit.

Je suis ici depuis le 14 novembre, et je pense rester encore un mois pour ne pas laisser Mme de Castellane seule

Digitized by Google

quand tout son monde sera parti. La mort de la duchesse de Galliera lui a fait beaucoup de peine, et à moi aussi. Elle a été accompagnée des plus tristes circonstances, en dehors de celles (les plus importantes après tout) qui ont révélé la profondeur de ses sentiments religieux et sa soumission, je dirais presque son bonheur, de quitter ce monde. On n'a rien su depuis de son malheureux fils.

A MISS BISHOP.

Rochecotte, 3 janvier 1889.

La lettre de Mme La Touche est comme les autres: exquise ! De toutes celles que j'ai lues, ce sont les seules qui me rappellent Mme de Sévigné, avec plus de poésie.

Si votre mère veut savoir pourquoi j'aime Lamartine, dites-lui de lire « le Lac ». Dans ces vers, il est parvenu à rendre notre langue quelque peu froide et compassée, tout à fait harmonieuse. Lisez tout haut:

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,

et le reste. Vous voyez combien ces mots sont doux à prononcer, et que la dernière ligne:

Tout dise: ils ont aimé.

résonne comme un chant (à mes oreilles, au moins). Dites-lui aussi que j'admire beaucoup sa prose, et que dans l'ensemble, je le considère comme un de nos meilleurs écrivains. Il n'avait aucun jugement politique, c'était le plus vaniteux des hommes, et son unique vertu publique était le courage.

Je connais très bien, ou plutôt j'ai connu Lady Drogheda et sa mère, Lady Wharncliffe ; et même sa grand'mère, Lady Harrowby, était au nombre de mes plus chères amies de jeunesse. J'ai toujours beaucoup aimé sa sœur, Lady Henry Scott (maintenant Lady Montagu, je crois), et je la rencontrais toujours avec plaisir. Cela m'est arrivé bien rarement depuis longtemps. Quant à Lady Drogheda, je l'ai perdue de vue depuis plusieurs années, et je croyais qu'elle m'avait oubliée.

Digitized by Google

A MISS GERALDINE O'MEARA.

Rochecotte, 30 janvier 1889.

Je suis encore ici, éloignée par conséquent de tous nos amis communs. Je veux vous demander de m'écrire quelques lignes. Je comprends ce qu'a dû être pour vous ce commencement d'année, oh ! oui, ma pauvre chère, je le comprends. Il me tarde de savoir comment ce dernier mois s'est passé pour vous, comment vous êtes, et quels sont vos projets, si vous en avez. L'idée de retourner à Paris doit être affreuse pour vous, et cependant, c'est là que vous avez vos meilleurs amis, et s'il y en a parmi eux qui vous aiment autant que moi, il n'y a personne qui vous aime davantage.

Je n'ai pas eu de nouvelles de ces bons Richemont depuis longtemps, ni des autres. Je suis *perdue* dans ce coin de la Touraine. Ma grande consolation, c'est la chapelle. Je sens que là nous sommes souvent ensemble. J'ai rarement éprouvé avec autant de force la certitude de la paix, de la joie et de l'union que nous dérobe le sombre rideau de la mort. Quelquefois, dans des moments de grâce, il devient transparent, et je crois voir alors son radieux et joyeux sourire, mon cher bien-aimé qui lui parle, et il me semble que tous ceux que nous avons chéris nous soutiennent et prient pour nous. Tout cela se comprend peut-être plus facilement à mon âge, quand le temps s'enfuit et que l'éternité s'approche, qu'au vôtre, où les années de séparation peuvent être si nombreuses encore.

A SIR M. GRANT DUFF.

Rochecotte, 16 février 1889.

Nous avons appris hier au soir que le ministère était renversé. La dépêche apportant les nouvelles ajoutait : « Gâchis complet, » ce qui est, je suppose, l'exacte description de la situation.

Vous me demandez ce que signifie cette folie boulangiste ?... Sa raison d'être, autant qu'elle puisse en avoir une, est dans l'intrigue, le gaspillage et la persécution qui ont enfin suscité des ennemis au gouvernement de tous les côtés. Cette folie est inconcevable, et il est presque impossible d'espérer qu'il en sorte un bien quelconque. Depuis cent ans, la France oscille de telle façon qu'on ne s'imagine plus guère comment elle reprendra son équilibre.

Digitized by Google

M. Morley est-il toujours aussi sûr que la révolution n'apporte jusqu'au bout que des bénédictions et le progrès ? Je n'en doute pas, car il donne tous les jours la preuve de son indifférence pour les faits qui contredisent ses théories.

A Mrs Bishop.

Rochecotte, 26 février 1889.

Voici ma dernière lettre de Touraine. Mon long séjour se terminera jeudi, le 28. Après cela, je m'installerai de nouveau dans mon petit *home*, et je compterai les jours jusqu'à votre arrivée... Il me tarde de vous voir et de vous parler de bien des choses impossibles à écrire...

Les souffrances de Mme de Castellane sont immenses et sans nombre. Je m'étonne sans cesse de cette étrange destinée, et j'étudie avec intérêt ce caractère à part. Comme vous le savez, elle a été élevée sous le toit de son oncle, le prince de Talleyrand. Elle a beaucoup contribué à sa conversion, ou plus que personne (bien qu'elle n'eût alors que quinze ans). Personnellement, elle conserve pour lui une affection et une admiration passionnées. Chaque publication dans laquelle son nom paraît est une cause d'inquiétude, elle craint toujours une nouvelle attaque ou le renouvellement des anciennes. Pour tout le monde, et même pour moi qui suis beaucoup plus âgée qu'elle, Talleyrand est un nom qui appartient à l'histoire, et c'est étrange qu'il puisse encore émouvoir quelqu'un. Mais il n'en est pas ainsi pour elle, et cela, à un degré très original. Lorsque je la vois rougir et pâlir en parlant de lui, et que je me souviens qu'il est né il y a cent trente-sept ans, qu'elle n'en avait que quinze seulement quand il est mort, il y a un demi-siècle, je comprends le charme qu'il exerçait autour de lui, et qui a fait passer ses contemporains par-dessus les fautes et les crimes si déplorables et si nombreux de son existence. Mais je comprends aussi que le bon sentiment qui était en lui a dominé à la fin, grâce à la patience et à la miséricorde de Dieu.

A sir M. E. Grant Duff.

Paris, 4 avril 1889.

Je regrette toujours votre détermination de ne faire aucune allusion aux événements politiques actuels dans votre journal. Comment ne pas éprouver ce regret, quand on sait tout ce que vous pourriez dire d'intéressant ? Malgré

Digitized by Google

cela, je vous suis très reconnaissante de me l'avoir envoyé, et je l'attends toujours avec impatience.

Le comte Hübner, qui est ici, et que je vois beaucoup, écrit ses mémoires pour qu'ils soient publiés après sa mort. Je lui disais de suivre votre exemple et de les faire imprimer en attendant, pour que ses amis puissent les lire. Il m'a répondu que c'était impossible, qu'il n'en avait pas les moyens. Nous pouvons être sûrs qu'il ne mettra pas la politique de côté, mais nous pouvons aussi dire d'avance, je le crois, qu'il nous racontera de vieilles histoires... et maintenant nous aimons mieux savoir autre chose. Et cependant, les publications de ce genre ne manquent pas. Elles sont même bien souvent très inconsidérées. La jeune génération semble croire qu'elle n'a qu'à penser à elle, et paraît oublier jusqu'à l'existence de ceux, plus âgés, qu'elle doit respecter. Quelqu'un disait l'autre jour à M. Thouvenel, qui vient de publier la correspondance de son père (très compromettante pour lui et beaucoup d'autres en plus), qu'il blesserait probablement les sentiments de bien des gens. « Comment? a-t-il répondu très surpris, je ne croyais avoir à faire qu'à des cadavres. » Quelques-uns de ceux-là n'ont pas encore cinquante ans.

A Mrs Bishop.

Paris, 16 avril 1889.

Mon anniversaire[1] a été brillamment fêté, et je voudrais que vous puissiez voir mon petit salon arrangé et embaumé, comme en l'honneur de mon jeune printemps, au lieu du dernier automne de ma vie. Le parfum inusité et délicieux de toutes ces fleurs m'a rappelé les paroles de Notre-Seigneur à Madeleine, que nous avons lues si souvent cette semaine. Mais elles ne m'ont pas attristée, car elles ne sont après tout que la promesse de celles plus douces et plus brillantes qui ne se faneront jamais. En attendant, les fleurs restent jusqu'à la fin une des plus grandes et des plus innocentes joies de ce monde.

1. Mme de Castellane donna un dîner pour célébrer le quatre-vingt-unième anniversaire de Mme Craven. Elle demeurait tout près de chez elle, rue Barbet-de-Jouy. Le duc de Broglie, Mme Cochin, Lady Herbert, le comte et la comtesse Albert de Mun étaient parmi les invités. Au dernier moment, la princesse Wittgenstein tomba malade et ne put venir.

Digitized by Google

CHAPITRE LVII (1889-1890)

Paris. — Visite de Mlle Belloc. — « Le chemin parcouru ». — Le Père Damien. — Succès de l'Exposition. — Mort de Lady Holland. — Rochecotte. — Paris. — Opinion de Mme Craven sur Marie Bashkirtseff. — Retour à Rochecotte. — Les Mémoires de Talleyrand. — Opinion sur Mérimée.

A Mrs Bishop.

Paris, 5 mai 1889.

Je dois aussi vous remercier de « Norine »[1]. C'est charmant, parfait, et le seul roman absolument pur que j'aie lu depuis très longtemps... J'aurais voulu causer un peu plus avec vous, l'autre jour, de l'étrange paix qui m'est accordée après tant de douleurs, la paix de mes dernières années. Je sens qu'il faut m'en contenter, et renoncer à tout le bonheur et le plaisir que je pourrais avoir encore en ce monde.

J'ai rencontré hier, de la façon la plus singulière, une jolie jeune fille catholique dont la mère, que j'ai un peu connue autrefois, était anglaise, et le père français. Elle est venue chez moi, le matin de bonne heure, très agitée. Devinez de la part de qui ?... De M. Stead, dont elle est pour le moment l'aide, le correspondant et l'interprète. Il l'avait amenée avec lui pour interviewer Louise Michel et Clémenceau. Quand ils ont compris la haine qu'il portait à la religion, M. Stead a été tellement scandalisé, qu'il lui a fait dire combien il était désolé de lui voir de sem-

1. Un roman de Ferdinand Fabre.

Digitized by Google

blables opinions. La jeune fille a ajouté l'expression de son dégoût personnel, comme catholique.

Clémenceau a regretté d'avoir blessé ses sentiments, mais a tout de même continué avec violence, disant que les catholiques ne pouvaient être considérés comme Français, puisqu'ils étaient soumis à une autorité étrangère. Après cela, et beaucoup d'autres choses sur la laïcisation, ses causes et ses effets, le bon et honnête M. Stead éprouva un grand désir de connaître l'autre côté de la question.

C'est alors qu'elle a pensé à venir me trouver, parce que je savais qui elle était. Je l'ai envoyée à Denys Cochin, qui pouvait présenter M. Stead, non seulement à des catholiques, mais à des républicains sans aucunes tendances religieuses et en particulier à des médecins. Ceux-ci lui auraient exposé dans une vraie lumière tout ce qui concerne l'histoire des hôpitaux. M. Stead était trop pressé, je le crains, pour que quelque bien fût possible dans le moment. Cependant je voudrais qu'il pût voir Denys Cochin, qui parle bien anglais, et qui connaît tout ce qui se rapporte au Conseil municipal dont il fait partie. C'est un vrai libéral, aussi loyal que M. Stead lui-même. Mlle Belloc (c'est le nom de ma jeune amie) m'a dit naïvement que M. Stead avait été bien péniblement surpris, en apprenant hier que Parnell avait avoué devant la commission qu'il avait fait un mensonge délibéré au Parlement, afin d'empêcher une des mesures du gouvernement ! Cela n'a-t-il pas produit quelque effet à Londres ?

Je vous en prie, lisez Mme de Duras [1] dans ces jours anniversaires de la Révolution. Cela vous fera comprendre les sentiments de ceux qu'ils blessent. Je ne veux pas dire les actes de 1789 soutenus par le roi, le clergé et la noblesse, mais la décision insensée et méchante de ceux qui président les fêtes destinées à glorifier les années qui suivirent, non moins que celle-là. La description qu'on m'a faite de l'exposition d'une des galeries du Louvre m'a rendue malade. On y voit les plus hideuses reliques de la Révolution. Par exemple, le dernier bonnet porté par Marie-Antoinette, le dernier habit de Louis XVI, quelque partie de l'habillement du malheureux Dauphin, à côté du vieux bonnet phrygien de Marat et beaucoup

1. « Les prisons de mon père. »

Digitized by Google

d'autres souvenirs des terroristes. Parmi ceux-là, une paire de boucles d'oreilles en forme de guillotine inventées par Carrier, et qu'il obligeait les femmes, ou plutôt ses victimes, à porter. Si M. Bishop et Florence sont allés voir cela, comme tout le monde, je suis sûre qu'ils en ont été dégoûtés. Comprenez-vous ce qu'éprouvent les gens assez âgés pour avoir vécu avec les parents de ceux qui ont tant souffert à cette époque ? Mais est-il possible d'imaginer un gouvernement ressuscitant à plaisir tous ces souvenirs ? Et puis on s'étonne que tous les souverains d'Europe refusent de paraître officiellement, dans la personne de leurs représentants !

A Mrs Bishop.

Paris, 23 mai 1889.

J'ai commencé « Le chemin parcouru ». Jusqu'où irai-je ?... Nous verrons ! Je me suis arrêtée au bout de dix pages, parce que quelque chose ou plutôt quelqu'un s'est emparé de moi. Et c'est le Père Damien. Je suis peinée qu'on ne s'occupe de sa vie et de sa mort héroïques qu'en Angleterre. Cela s'explique par ce fait que, dans l'Église catholique, le sacrifice de soi, aussi loin qu'il puisse aller et quelque édification qu'il donne, ne cause jamais aucune surprise.

Cependant je veux parler de lui quelque part, si la puissance d'écrire ne m'a pas tout à fait abandonnée. Vous seriez bien bonne de m'y aider, si vous le pouviez...

J'approuve tout à fait votre idée de publier une autre édition de votre « Vie de prison de Marie-Antoinette ». Cette année entre toutes !...

Si vous voulez vous rendre entièrement compte de la destruction accomplie en France pendant la Révolution et pendant les dix années qui ont suivi 1789, voyez dans la *Revue des Deux-Mondes*, du 15 mars, du 1er et du 15 avril, les articles de M. Taine, intitulés : « La France en 1800 ». M. Morley aurait dû les lire avant de signer (en si mauvaise compagnie) l'adresse des libéraux anglais aux Jacobins français, *aujourd'hui régnants*. Mais (comme M. Gladstone) je suppose qu'il lit uniquement ce qui peut nourrir ses illusions. Je dois dire que plus tard Taine a démoli plus que personne l'empire de Napoléon.

Digitized by Google

Mais on ne peut nier la grandeur de l'œuvre de ce dernier, lorsqu'au début de sa carrière, il a relevé la France qui se mourait, et l'a ramenée à la vie.

J'ai cherché partout l'analyse d'un nouveau livre sur cet inépuisable sujet. Je l'avais lue dans les *Débats* et j'y avais trouvé quelques détails sur le malheureux Dauphin. Comme à l'ordinaire, j'ai dû les sauter.

C'est un sujet sur lequel je n'ai jamais pu m'appesantir. Cela vient, je suppose, de l'impression très profonde que j'en ai reçue dans mon enfance. J'ai cru comprendre qu'on y racontait de nouvelles horreurs inconnues de son martyre chez Simon... Je n'ai vu de l'Exposition que les expériences de lumières, au sommet de la tour Eiffel. Pour des yeux ignorants, ces effets sont très beaux, et suggèrent (à mon imagination au moins) des pensées qui, je le crains, ne dominent pas dans l'esprit de la foule affairée, vaniteuse, riche et fière qui célèbre gaîment les tristes souvenirs du passé.

Le Père Joseph Damien de Veuster naquit en 1841, dans un village près de Louvain. Pendant qu'il était encore dans les ordres mineurs, son frère aîné, Pamphile, qui appartenait à la congrégation des Pères de Picpus, tomba malade, et ne put se rendre dans la mission lointaine qu'on venait de lui assigner. Joseph demanda la permission de remplacer son frère et arriva au mois de mars 1864 à Honolulu, après quatre mois de voyage.

Avec son enthousiasme ordinaire pour tout ce qui est beau, Mme Craven décrit l'œuvre admirable du Père Damien dans l'île de Notokaï, réservée aux lépreux, dans le groupe des Sandwich. La conclusion de ce travail offrira un intérêt spécial quand on se souviendra qu'il fut le dernier. « Elle consacra, » dit le vicomte de Meaux, « le dernier et peut-être le plus heureux effort de sa plume à un pauvre missionnaire mort lépreux par amour des lépreux. »

« En terminant ce travail, » écrit Mme Craven, « je regrette qu'il soit si incomplet, et j'avoue qu'il m'a

Digitized by Google

été très agréable. A notre époque, où tant de forces intellectuelles sont employées à corrompre les cœurs et affaiblissent les intelligences, dans ce temps de haine où la justice semble n'avoir plus d'oreilles, où nous ne sommes nourris que de mots vides, et quand celui de fraternité, le plus creux de tous, est associé à cette vaine parole de liberté et d'égalité, il est consolant de se trouver tout à coup en face d'une action qui est la réalisation pratique de ce mot, et qui nous permet de traverser d'un bond l'espace qui sépare la phrase sans signification de la réalité vivante et fructueuse.

« Voici un jeune prêtre belge, obéissant à un supérieur français, qui, sans autre équipement que son grand cœur et sa foi invincible, part pour l'extrémité la plus éloignée du monde et s'y dévoue aux malheureuses créatures qu'il aime plus que les autres parce que leurs souffrances sont sans mesure. Dans leur misère, il leur porte à la fois le soulagement du corps et celui de l'âme, et cela au détriment de sa propre vie.

« Tel est le fait : et il a retenti au loin ; à travers le monde on n'entend qu'un cri d'admiration, de respect, de pitié et de juste reconnaissance. Résonnerait-il avec la rapidité de l'éclair, ce serait déjà une consolation de l'avoir entendu. Mais il est plus consolant encore de savoir que la source lumineuse d'où jaillit cet éclair n'est pas de la terre et ne tarit jamais. »

A M. Fullerton.

Paris, 23 mai 1889.

Je suis désolée de manquer votre visite annuelle, mais je crois que vous n'auriez pas supporté l'agitation folle qui paraît augmenter tous les jours, car il arrive continuellement du monde des provinces et de l'étranger. Il y a tous les soirs autour de l'Exposition une espèce de festival auquel se précipitent 120.000 personnes. C'est une fête per-

Digitized by Google

pétuelle. Autrefois les habitants d'une grande ville, même les Parisiens, se seraient contentés d'un amusement semblable une fois par mois. Mais ils sont ivres de plaisir et de surexcitation.

M. de Broglie, qui a passé hier une soirée tranquille avec moi, dit qu'on s'alarme à la pensée de ce qui arrivera quand il faudra revenir à la routine de l'existence. Je n'ai pas encore donné un coup d'œil à l'*ensemble* de l'Exposition, plus curieux, paraît-il, que les détails. Je suis très contente de me trouver à l'abri de tout cela, entourée des arbres et des jardins de mon couvent, plus verts et plus calmes que jamais. Je considère comme une grande miséricorde de Dieu d'avoir été conduite dans cette partie du monde, si reposante et tellement silencieuse. Pour en revenir à la situation présente, vous n'imaginez pas à quel point tout le monde est atteint de cette folie générale. Les plus tranquilles ont un peu perdu la tête. Un de mes amis, très raisonnable, m'a demandé l'autre jour sérieusement de venir dîner avec lui. Devinez où ?... Au sommet de la tour Eiffel... Pas tout à fait en haut, seulement à 150 mètres du sol. Tout le monde le fait, maintenant, et si vous demandez en quoi consiste l'attraction particulière de ce plaisir, vous ne recevez que cette réponse : « Tout le monde y va ». Je n'ai trouvé que M. de Broglie qui pensât, comme moi, que, vu les circonstances, tout cela était insensé et lamentable ! Mais nous avons convenu de n'en rien dire, dans la crainte de passer pour de mauvais patriotes.

A Lady Herbert.

Rochecotte, 7 octobre 1889.

La mort de Lady Holland me cause une profonde douleur. Elle était bien souffrante depuis longtemps, mais j'avais confiance dans la force de son tempérament, et j'espérais que son existence se prolongerait des années. Même malade, elle jouissait de la vie, et savait en faire jouir les autres. Mais j'éprouve une grande reconnaissance au souvenir de la grâce qui l'a assistée à ses derniers moments. La présence à ses côtés d'une aussi bonne catholique que Minnie Throckmorton était aussi une inappréciable bénédiction.

C'est une grande miséricorde qu'elle soit partie avec

Digitized by Google

tant de résignation et de calme. Malgré mon chagrin, je suis heureuse en pensant à tout cela, et à la paternelle bonté de Dieu envers ses pauvres enfants dans les plus cruelles épreuves. Elle avait une grande frayeur de la mort et des souffrances qui l'accompagnent. Mais quand elles sont venues, la main de Dieu et son amour étaient là, portant la force et la paix. Pour moi, c'est le dernier coup pour la société anglaise que nous avons connue.

J'espère que ma réponse, longtemps remise, n'est pas arrivée trop tard pour vous informer que le livre dont vous parlez : « La Mission de Talleyrand à Londres en 1792 », a été publié chez Plon, 10, rue Garancière ; et c'est à lui qu'il faut vous adresser pour la traduction. Les Talleyrand, et Mme de Castellane en particulier, s'intéressent vivement à cette publication et à d'autres récentes sur leur grand-oncle, mais ils n'y sont pour rien.

A Mrs Bishop.

Paris, 10 novembre 1889.

Vous avais-je dit que pendant son séjour ici, Lady Ponsonby m'avait décidée à poser pour mon portrait, chez une de ses jeunes amies qui travaille dans un atelier de Paris ?... Elle a obtenu comme résultat un dessin si bien réussi, que je l'ai fait reproduire à Londres dans trois dimensions différentes. . . . . .

. . . . . .

Vous aurez celle que vous aimerez le mieux. De toute façon, je vous en enverrai une petite dans ma prochaine lettre, et cela vous permettra au moins de juger de la ressemblance.

A Mrs Bishop.

Rochecotte, 3 décembre 1889.

Ecoutez le peu que j'ai à vous dire de Mérimée. Il y a des années, je le rencontrais chez les Holland à Paris. Jamais je ne l'ai revu ailleurs depuis. Je le détestais. Ce que j'ai lu plus tard de sa correspondance n'a fait que confirmer mon opinion sur son compte. Mais c'est un bon écrivain français, et on ne trouve pas dans son style les atrocités courantes de notre époque.

C'est à peu près tout ce que j'en pense ! Je ne veux pas

Digitized by Google

oublier de vous dire que j'aime beaucoup plus Marie Bashkirtseff que je ne m'y attendais. Elle était très, très russe, mais elle avait énormément de ce charme qui rend la plupart de ses compatriotes si délicieuses.

A LADY HERBERT.

Rochecotte, 12 décembre 1889.

Il faut que je vous remercie sans retard de votre chère lettre que je reçois à l'instant. Je sentais, comme vous, que nous nous étions en quelque sorte perdues de vue.

Mon court séjour à Paris a été très bon pour ma fièvre, dont j'étais complètement débarrassée avant de venir ici. Maintenant que je puis sortir et faire un peu d'exercice, quand le temps le permet, j'ai repris ma force et ma santé habituelles, ce dont je suis très reconnaissante. Le contraire eût été si naturel, à l'heure qu'il est !

A mon retour, j'ai trouvé ici beaucoup de monde. Le duc et la duchesse de Talleyrand (le frère et la belle-sœur de Mme de Castellane) et leur fille, la jeune princesse Furstenberg. Plusieurs voisins et amis viennent les voir, et nous avons été vingt personnes à dîner pendant plusieurs jours. Vous savez si tout cela me convient peu maintenant.

Cependant j'aime les Talleyrand et j'ai eu du plaisir à les retrouver. Ils sont tous partis, même Madeleine. Elle nous quitte pendant trois jours, pour aller assister au mariage de Luynes qui a lieu aujourd'hui.

Nous tous ici, et la princesse Wittgenstein, avons été très saisis et très attristés de la mort de cette pauvre Zizi d'Hanoncelles (la fille de Charette). Vous avez dû aussi en être bien peinée pour lui. Il a perdu maintenant les deux enfants de son premier mariage. Il vaut mieux pour la pauvre chère duchesse de Fitz-James qu'elle soit morte l'année dernière, et que ce malheur, le plus grand de sa vie troublée, lui ait été épargné.

Vous savez qu'elle adorait cette petite fille qui ne l'avait jamais quittée depuis sa naissance.

Tout cela a été bien prompt, bien douloureux, mais rien n'a égalé le courage de cette jeune femme et sa soumission à la volonté de Dieu. Son infortuné mari a le cœur brisé.

Je pense à vous tous bien souvent, et je revis continuellement les jours passés en Angleterre avec vous et avec

Digitized by Google

tous les autres chers amis disparus. Je ne pense pas m'en aller avant la fin de janvier. Quand tout le monde est parti et que Mme de Castellane se trouve seule, ma société lui est fort utile, car elle déteste la solitude.

A Mrs Bishop.

Rochecotte, 13 janvier 1890.

Les nouvelles publiques et privées que nous porte ce commencement d'année sont encore plus tristes.

Premièrement, la mort de la pauvre fille unique de M. de Charette (elle venait de se marier) et dont nous avons eu tous tant de chagrin. Ensuite la mort de Mme Thayer. Bien des choses nous avaient séparées, vous le savez, mais nous avions renoué, l'année dernière, les bonnes relations de ce passé auquel elle était si intimement liée. Nous avons appris ce matin la mort de la duchesse Pozzo di Borgo. Ce sera une grande perte pour le faubourg Saint-Germain.

Enfin, le roi d'Espagne, et, avant tout cela, la pauvre impératrice du Brésil, que j'ai connue jeune fille, que j'ai retrouvée femme heureuse et fière, puis mourante de chagrin.

Lisez les intéressants « Mémoires de M. de Rochechouart ». Ils vous feront connaître un grand homme, un grand Français et un très cher ami de mon père, le duc de Richelieu d'il y a soixante ans.

Mon amie est douloureusement peinée du testament de M. Andral, qui a laissé les fameux « Mémoires de Talleyrand » au duc de Broglie. (Elle s'attendait presque à ce qu'il les rendît à sa famille.) Ce dernier, tout aussi étonné qu'elle d'avoir été choisi, lui a écrit une lettre charmante qui l'a tout à fait rassurée. Il la consultera évidemment, et se laissera guider par elle. Nous pouvons donc espérer que la publication de ces mémoires, tant désirée, et si impatiemment attendue, aura lieu enfin. Dans tous les cas, le manuscrit est maintenant entre les mains d'une personne intelligente et sûre.

A Mrs Bishop.

Paris, 27 février 1890.

J'avais oublié de vous dire que le triste journal de

Digitized by Google

Marie Bashkirtseff (que vous m'avez envoyé sur ma demande) m'avait, en résumé, bien étonnée et beaucoup intéressée. Comme étude d'âme, c'est un livre extraordinaire, décrivant une créature étrange, si vaniteuse, si folle, si douée, mais si pure, relativement (quand on considère les sujets qu'elle ose étudier et les livres qu'elle lit). Bref, je n'ai pas pu le laisser après l'avoir commencé, et je vous ai remerciée en esprit de me l'avoir fait connaître. Puis, j'ai lu votre article sur Mérimée. Vous avez dit de lui tout ce qu'on pouvait en dire sans déguiser son caractère. Vous avez fait comprendre qu'il avait des amis et des admirateurs, et disposé ceux qui le détestaient le plus à le détester moins. Quant à Stendhal, je ne puis rien en dire, ignorant absolument ce qui le concerne. Je n'ai jamais lu aucun de ses ouvrages en entier, et je n'en connais que des passages et des extraits.

Ici nous sommes très agités au sujet du duc d'Orléans [1]. Je crois qu'il a produit une impression qui durera beaucoup plus longtemps que d'autres choses en France. Il y a des années et des années qu'on n'avait eu l'occasion d'éprouver l'ombre d'un enthousiasme quelconque. Il en a excité dans toutes les classes, ainsi que dans l'armée. Tout le monde parle de lui, et on attend avec curiosité ce qui va se passer. Il n'a rien dit, ni rien fait de travers. Ses paroles et ses actes sont exactement ce qu'ils doivent être. C'est un petit rayon d'espoir, absolument inattendu, et qui me fait croire que nous pourrons peut-être répéter encore une fois, et avec plus de chance que le pauvre royaliste d'il y a vingt ans :

« Oh ! imprévu, notre sauveur,
« Viens mettre un terme à nos malheurs. »

J'espère maintenant trouver le temps et le talent nécessaires pour ma chère petite esquisse de Katheleen ! Mais les aurai-je ?...

1. Venu à Paris au moment de la conscription.

Digitized by Google

CHAPITRE LVIII (1890-1891)

Symptômes de maladie sérieuse. — Esquisse de la vie de miss O'Meara. — Dernière retraite au Sacré-Cœur de Paris. — Maladie grave. — Dernière lettre à Mrs Bishop. — Dernière épreuve, la plus grande de toutes. — Dévouement du marquis de Mun. — Séjour à Lumigny. — Consultation. — Retour à Paris. — Mort de madame Craven le 1er avril 1891.

Cette question reçut une alarmante réponse, car d'effrayants symptômes se déclarèrent bientôt, et Mme Craven, avant même ceux qui l'entouraient, comprit que sa vie était menacée, et que sa mort pouvait être aussi prompte que celle de son père et de son frère Fernand.

Les quelques pages écrites par Mme Craven au commencement de l'esquisse dont elle parlait, et qui occupait tout son cœur et toutes ses pensées, ont été réimprimées comme partie d'une préface à la traduction de la vie de Frédéric Ozanam de miss O'Meara, et traduite par sa sœur Geraldine. Nulles paroles ne pouvaient mieux précéder l'histoire des travaux chrétiens d'Ozanam que celles de Mme Craven. Les passages que nous en donnons ici montrent, une fois de plus, comment elle savait louer ceux qui avaient gagné son affection comme miss O'Meara.

Digitized by Google

« En commençant le dernier travail de ma vie [1], il y a quatre ans, j'écrivais : « Vivre longtemps, c'est survivre. » Cette triste vérité m'est constamment présente, et, même après avoir été frappée du dernier coup qui pouvait m'atteindre, l'heure du repos mélancolique dont je parlais alors n'a pas encore sonné. Il faut toujours souffrir, et plus nous vivons, plus nous sommes condamnés à éprouver l'amère surprise de voir mourir ceux qui, par leur âge, nous donnaient l'assurance que nous n'aurions pas à les pleurer. »

Après avoir parlé de leur affection mutuelle, malgré la différence de leur âge, elle décrit les œuvres littéraires de miss O'Meara, et loue cette nature ornée de toutes les qualités particulières à sa race, « gardant toutes les amours et repoussant toutes les haines de sa patrie ». Elle rappelle tendrement sa douleur à la mort de sa mère, douleur si profonde qu'elle « mina sa vie, comme l'eau mine et ébranle les fondations d'un bâtiment, le laissant si faible qu'un souffle de vent peut le renverser ».

Elle décrit comme un des plus grands maux de notre époque, que tant « d'écrivains intelligents » savent si bien entretenir, la sécheresse de tant de jeunes cœurs. Elle continue par ces paroles énergiques :

« Je ne parle pas de ces régions où la sécheresse conduit à la cruauté, la cruauté à la violence, et la violence au crime : je parle de la jeunesse que sa situation abrite et protège contre l'atmosphère qui l'environne. Et pourtant, elle est atteinte par ce souffle empoisonné ; et de même qu'un vent brûlant détruit la vie physique dans la nature, de même ce poison malfaisant dessèche ceux qui subissent son influence.

« La jeunesse naturellement disposée à l'enthousiasme est, de nos jours, plus prompte à blâmer qu'à admirer. Les plus saintes affections elles-mêmes sont

1. La vie de Lady G. Fullerton.

Digitized by Google

affaiblies ou paraissent l'être par d'étranges calculs que ne retiennent pas le respect et les bons sentiments. Si ce ne sont pas là les signes d'une sécheresse croissante des cœurs, ils y ressemblent tellement que nous commençons à croire qu'il n'y a plus aucune *sensibilité* dans notre société actuelle. Le mot est passé de mode sans doute, et il paraît en être de même pour le sentiment. Nous nous surprenons à le chercher parmi ceux qui, ouvrant largement leurs cœurs à Dieu, trouvent seulement dans cette source suprême d'un inépuisable amour, un dévouement pour leurs frères qui peut aller jusqu'à l'héroïsme, aussi bien que l'oubli de soi qui fortifie l'amour non moins que le courage.

« J'ai donc pensé qu'il était à propos de révéler un cœur resté aussi tendre qu'il était ardent. »

Dans l'état de santé où se trouvait Mme Craven, ce fut un pénible effort de suivre la retraite donnée au Sacré-Cœur pendant le carême. Elle se rendait à jeun à la messe de huit heures et demie, attendait la méditation qui suivait et rentrait épuisée à dix heures et demie pour déjeuner. Le jour de la fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs, elle hésita quelques minutes. A plusieurs reprises, sa femme de chambre la supplia de ne pas sortir à jeun. Mais elle s'écria : « Si je me laisse aller pour si peu de chose, que sera-ce à la fin ?... »

Elle partit, assista pour la dernière fois à la messe des Enfants de Marie, et pour la dernière fois reçut la communion avec les fidèles... A Rochecotte, elle avait communié tous les jours. Quand il lui devint impossible de marcher, elle aimait à s'étendre et à regarder la lumière de la chapelle du Sacré-Cœur qu'elle voyait de sa chambre.

Mrs Bishop se trouvait dans le midi de la France, au mois d'avril, quand elle reçut une lettre de Mme de Dreux-Brézé lui annonçant la maladie très sérieuse de Mme Craven. Mais le jour suivant une autre lettre de Mme de Grünne apportait de meilleures nouvelles.

Digitized by Google

A Mrs Bishop.

Paris, 17 avril 1890.

Notre chère amie, Mme Craven, n'étant pas bien dans le moment, me prie de vous dire à sa place qu'elle a reçu votre lettre et vous en remercie. Dès qu'elle sera mieux elle vous écrira elle-même. Elle a beaucoup souffert de crampes d'estomac, très douloureuses, mais sans danger, Dieu merci ! Le médecin pense que c'est une forme de l'influenza qui reparaît ici dans le moment.

Quinze jours plus tard, Mrs Bishop retrouvait Mme Craven, mieux qu'elle ne s'y était attendue. Elle était couchée sur une chaise longue, son regard interrogeait anxieusement, comme pour demander l'explication des douleurs qu'elle éprouvait dans la poitrine et de l'enflure de sa main ; et surtout, pourquoi elle avait tant de difficulté à s'exprimer, confondant les mots et ne pouvant plus se faire comprendre avec son ancienne précision.

Tous ses amis se trouvaient alors à Paris, et venaient la voir. Mais on n'introduisait auprès d'elle qu'une seule personne à la fois, et généralement deux ou trois autres attendaient leur tour dans le salon. Mme de Montalembert sortit un jour l'air très grave, se demandant s'il n'était pas trop tard pour que son amie retirât quelque bien d'une consultation.

Personne dans la famille de Mme Craven n'était plus attentif auprès d'elle, plus prompt à satisfaire tous ses désirs, que son beau-frère, le marquis de Mun. En les voyant ensemble, on se souvenait avec attendrissement de ces temps lointains de Boury et de Lumigny, et de ceux qui peuplaient un passé, vieux déjà de cinquante ans.

Il était cependant difficile de croire que la mort menaçait Mme Craven, quand on la voyait assise à sa place ordinaire, habillée avec la même élégance soignée, le même sourire affectueux et sympathique,

Digitized by Google

éclairé de l'indescriptible rayon céleste qui illuminait sa physionomie. Mais elle sentait qu'elle approchait de son éternel repos : elle comprenait que la violente douleur qu'elle éprouvait parfois était le présage d'une mort rapide. Sa main et son bras droits étaient enflés et douloureux. Cependant elle ne se plaignait jamais, pas même des crises de souffrance et de faiblesse angoissantes qui revenaient chaque jour vers l'heure du dîner. Les médecins déclaraient pourtant que son état ne présentait aucun danger immédiat. Ils le disaient au moins à ses amis, et ne prononçaient pas les mots de paralysie et d'angine de poitrine.

Bientôt après son retour à Londres, Mrs Bishop reçut de Mme Craven les quelques lignes suivantes. Elles sont tracées d'une écriture tremblante, mais lisible cependant.

A Mrs Bishop.

Paris, vendredi, mai 1890.

C'est le mieux que je puisse faire pour vous ! Merci mille fois de votre excellent conseil que je suis fidèlement. Rien ne m'a fait plus de bien jusqu'à présent [1]. Je suis si heureuse de vous savoir en bonne santé pour le moment ! J'ai été privée de voir Lord et Lady Reay, je l'ai bien regretté. Faites-le leur savoir, si vous le pouvez, je vous en prie. Je souffre toujours le soir, et je ne me rétablirai pas avant que ce malaise ait disparu.

Le 16 mai, après quelques jours de mieux apparent, Mrs Bishop recevait la dernière lettre de Mme Craven. Elle la dicta à sa femme de chambre et la signa d'une main tremblante, mais lisible encore.

Vendredi, 16 mai.

Je ne vous écris aujourd'hui que pour vous parler de moi. Je suis mieux qu'à votre passage. Je continue vos remèdes qui m'inspirent une grande confiance. Voulez-vous

1. Mrs Bishop avait conseillé à Mme Craven un genre de nourriture qui lui convenait parfaitement.

Digitized by Google

expliquer à M. Grant Duff pourquoi je ne lui écris pas, et pourquoi je n'ai jamais répondu à sa dernière lettre du 12 avril?

Vous me demandez si je m'intéresse à Stanley? Mais oui, certainement. Je m'étonne que vous en ayez douté.

Je lirai les articles du *Spectator* avec toute l'attention que je leur donne habituellement. Chère amie, je voudrais pouvoir vous écrire plus à mon aise. Que Dieu vous bénisse!

PAULINE.

Pendant ces jours où la vie s'affaiblissait en elle, Mme Craven fut torturée par une douleur incessante, au point que sa femme de chambre écrivait avec joie le 30 mai à Mrs Bishop, « qu'après une crise, sa maîtresse s'était endormie pour la première fois, débarrassée de toute souffrance ». Elle exprimait en même temps l'espoir que Mme Craven pourrait encore se promener en voiture. A la fin de sa lettre, Nora ajoutait ces mots saisissants : « Elle éprouve quelquefois une grande difficulté à parler. Elle ne peut même pas dicter une lettre. »

Le 5 juin, le dernier et le plus amer calice lui fut offert... « Elle ne peut plus prononcer un mot », écrivait Nora, « et c'est très difficile de comprendre ce qu'elle veut. Oh! madame, vous qui l'aimez tant, vous savez quel chagrin j'éprouve à la pensée qu'elle peut être enlevée d'un moment à l'autre. Le livre est arrivé, je le lui ai donné, elle l'a maintenant sur son lit. Je lui ai lu quelques passages des journaux. Elle me dit de vous remercier et vous envoie toutes ses tendresses. »

Le 14 juin, Nora écrivait encore :

« Elle continue à ne pas pouvoir parler! Sa main droite se paralyse complètement. Le médecin dit qu'elle peut vivre ainsi très longtemps, et parler peut-être un jour. »

Jusqu'à la fin, Mme Craven garda autant que possible toutes ses habitudes. On l'habillait et on la pla-

Digitized by Google

çait comme à l'ordinaire dans un fauteuil qu'on roulait dans la salle à manger aux heures des repas. Au mois de juin, sa nièce, Mme de Dreux-Brézé, passa huit jours auprès d'elle, puis elle reçut M. Fullerton et quelques autres amis. Elle ne pouvait cependant « ni lire, ni écrire, ni marcher, ni parler, » comme disait Nora. Dans ses longues heures de souffrance, sa patience était admirable. Elle essayait en vain d'exprimer ses désirs par des gestes incompréhensibles.

Le 16, il y eut une consultation après laquelle les médecins déclarèrent « qu'elle était atteinte d'une névrose spasmodique du cœur, à forme de répétition. Cet état pouvait s'améliorer, disparaître même pendant un temps, mais aussi se reproduire ». En d'autres termes, elle était atteinte d'une angine de poitrine, et menacée de mort subite. Les médecins recommandèrent de ne rien lui dire de son état, et parlèrent d'*aortite*. Pendant ce temps, le marquis de Mun était resté à Paris pour veiller sur elle, et lui épargner toute inquiétude sur ses affaires. Il attendait — comme tout le monde autour d'elle — que la parole lui revînt, ainsi qu'on l'avait annoncé.

Il lui offrit l'hospitalité de Lumigny, libre à ce moment, et où ses habitudes de malade ne seraient pas changées. Elle put y faire quelques promenades en voiture, et parut beaucoup mieux. Mais le 1er août, le jour de son départ, Lady Herbert écrivait à Mrs Bishop :

Paris, 1er août 1890.

Ma chère Mrs Bishop,

Notre très chère amie, Mme Craven, me fait signe de vous écrire ! Mais que puis-je vous dire ?... C'est déchirant de la voir ainsi, en possession de toute son intelligence, l'esprit plus vivant que jamais, et dans l'impossibilité absolue de s'exprimer, soit en parlant, soit en écrivant. Sa main droite est terriblement enflée, sa jambe gauche aussi. Son visage est à peu près le même. Le chagrin qu'elle éprouve de ne

Digitized by Google

pouvoir se faire comprendre est navrant. Elle lève alors les yeux au ciel et joint ses mains, comme pour dire que la prière est son unique soutien. Sa résignation et son courage sont extraordinaires. Elle est partie hier pour Lumigny. La chaleur ici est écrasante, on espère que l'air de la campagne lui fera plus de bien que tout le reste. Je rentre lundi à Londres. Priez pour elle, et demandez des prières et des messes à son intention.

Mme Craven passa une semaine de repos absolu à Lumigny. Au bout de ce temps, M. de Mun et la duchesse d'Ursel vinrent la rejoindre. Le bon air de la campagne parut la ranimer, et plus encore les chers souvenirs qui l'entouraient : la chapelle où elle entendait la messe tous les dimanches, où elle recevait la communion deux fois par semaine, bien que ce fût pour elle une grande fatigue de se lever ces jours-là à huit heures.

Mrs Bishop lui envoyait de temps en temps les journaux et les livres qui pouvaient l'intéresser. Nora écrivait le 17 août : « Mme Craven ne veut pas les perdre de vue, et elle les lit un peu tous les jours. Elle a paru profondément touchée de ce qu'ils disent sur Newman. Quand je lui ai donné votre dernière lettre, elle l'a embrassée avant de l'ouvrir. »

En même temps, un médecin venu de Paris écrivait à Nora : « J'espère que nous serons satisfaits avant longtemps, mais il est impossible de dire quand. » « Dieu le veuille, » ajoutait cette femme dévouée, « car c'est trop triste de la voir ainsi. Elle est plus douce et plus attachante que jamais. »

Les semaines passèrent, octobre arriva, et Mme Craven laissa toutes les consolations de Lumigny pour rentrer à Paris. Elle arrivait à peine, que son amie, la marquise de Castellane, mourut. On lui cacha cet événement dans la crainte de lui causer un saisissement trop violent. L'air de Lumigny lui avait fait du bien : son expression moins fatiguée avait repris son

Digitized by Google

doux charme d'autrefois. Elle pouvait lire un peu tous les jours, on comprenait mieux ce qu'elle demandait.

Noël revint sans rien amener de particulier, si ce n'est que se trouvant un jour dans son salon, avec son confesseur, le Père Matignon, elle tomba de son fauteuil et se meurtrit le genou. Le docteur attribua cette chute à un simple accident, mais une poche se forma au genou blessé, et pendant un certain temps elle dut renoncer au pauvre effort qu'elle s'imposait tous les jours pour faire quelques pas.

Février amena une aggravation, mais son intelligence et ses sentiments ne s'affaiblirent jamais. Jusqu'à la fin, elle conserva sa ferme volonté d'obéir avec « une patience et une humilité courageuses », car ce ne fut que par un effort énergique et continuel qu'elle supporta jusqu'au bout ce long martyre.

Mrs Bishop se trouvait dans le midi de la France, quand elle reçut, le 1er avril, une dépêche lui annonçant la mort de Mme Craven. Elle avait espéré revoir son amie quinze jours plus tard, mais cette consolation ne lui fut pas accordée ! Elle ne put que réunir quelques lettres contenues dans le chapitre suivant, donnant les détails des derniers jours de Mme Craven.

Digitized by Google

CHAPITRE LIX (1891)

Lettre du comte de Richemont à miss O'Meara. — Lettres adressées à Mrs Bishop sur les derniers jours et les derniers moments de Mme Craven. — Lettre du marquis de la Ferronnays à Mrs Bishop. — Les restes de Mme Craven sont transportés à Boury.

La lettre suivante fut écrite à miss O'Meara par le comte de Richemont. Il parle du son inarticulé qui s'échappait des lèvres de Mme Craven, et que ses amis appelaient sa *cantilène.*

Paris, 2 avril 1891.

Notre chère amie, Mme Craven, a reçu les derniers sacrements avant-hier, avec toute sa connaissance et son plein consentement. Mme Cochin qui est restée tout le temps agenouillée dans la chambre voisine, m'a dit qu'elle n'oublierait jamais le son ému de sa *cantilène* quand le prêtre lui a demandé si elle éprouvait un véritable désir de recevoir le sacrement de la force. Cependant, elle n'avait pas l'air de croire à l'extrême gravité de sa situation, ni désirer l'application de la dernière indulgence plénière. Mais Nora, sa parfaite Nora, l'y engagea, et elle accepta. La journée ne fut pas mauvaise, mais dans la nuit suivante ses forces déclinèrent rapidement. A une heure du matin elle prit une potion, à deux heures elle refusa son petit repas ordinaire et à trois heures cette flamme brillante s'éteignit pour ce monde.

Digitized by Google

Je l'ai vue sur son petit lit blanc : calme et solennelle, comme si elle priait. Au-dessus de sa tête une Madone de Raphaël ; sur sa poitrine, un crucifix ; à côté de ses mains jointes, un petit bouquet de violettes déposé, comme un dernier hommage, par une amie d'Angleterre, je crois. Que puis-je ajouter à ces tristes souvenirs ! On ne se console pas ici-bas d'une semblable perte. Je me souviens que dans une de mes dernières visites, je la trouvai lisant un magnifique article de Newman décrivant le « passage » de la terre au ciel. Il se terminait par ces mots : « le trône blanc de Dieu, et la vision béatifique. » Ces expressions la ravissaient. Et nous aussi, dans notre tristesse, il faut essayer de nous réjouir en la cherchant et en la voyant au milieu de ses amis éternellement heureux « devant son suprême Seigneur et son Rédempteur ».

Comte DE RICHEMONT.

Nora, la parfaite Nora, comme l'appelait M. de Richemont, écrivait le 6 avril à Mrs Bishop :

Paris, dimanche.

Vous me pardonnerez sûrement de ne pas vous avoir écrit plus tôt. Je suis tellement écrasée et désolée, que je ne puis rien faire. Ma chère bien-aimée maîtresse enlevée si rapidement, semble-t-il, à la fin. A trois heures du matin elle n'y était plus. Je vous donnerai tous les détails quand je vous verrai. Ses chères dépouilles ont été déposées hier à Boury auprès de ses bien-aimés. Oh ! madame ! rien ne peut vous décrire la désolation de cet appartement. Je ne puis supporter la douleur de ne plus voir son visage chéri. Et dans quelques jours tout sera dispersé ! C'est comme une profanation de déplacer tous ces objets précieux que touchaient ses chères mains. N'est-ce pas de l'égoïsme d'avoir désiré la prolongation de cette vie de martyre ? Et pourtant, je ne puis supporter sa perte. Je l'aimais tant, mon service continuel à ses côtés pendant cette triste dernière année, me l'avait rendue plus chère que jamais. Je veux essayer de me résigner comme elle à la volonté de Dieu ! Si elle avait seulement dit un mot avant la fin, c'eût été une consolation ! Elle paraissait si bien le mardi matin après avoir reçu les derniers sacre-

Digitized by Google

ments... Je commençais à me tranquilliser! Mais Dieu a voulu la prendre.

LA VICOMTESSE DE DREUX-BRÉZÉ A Mrs BISHOP.

Paris, 10 avril 1891.

Je viens vous parler de celle que vous pleurez avec nous et dont vous saviez apprécier la grande âme et l'intelligence si élevée. Depuis mon arrivée à Paris le 15 mars, il n'y avait plus d'illusion à se faire sur le déclin de ses forces. Aucun accident nouveau ne se produisait, mais des symptômes mauvais indiquaient la fin prochaine. Ses yeux gardaient cependant leur vivacité et c'est dans son regard que nous lisions sa pensée. La voyant si faible, le lundi 30 mars, son confesseur nous avait conseillé de lui faire recevoir les derniers sacrements; c'est le mardi matin que cette touchante cérémonie a eu lieu, et je ne puis assez dire la beauté de son regard au moment de la communion et de l'extrême-onction. La journée s'est passée paisiblement, son esprit restant toujours très présent, car en lui demandant si elle désirait que j'allasse de sa part chez la princesse Wittgenstein, il me semblait avoir compris tout ce qu'elle désirait que je lui dise. Dans la nuit du 1er avril, elle fut prise d'un léger spasme vers trois heures et expira sans agonie ni souffrance plus grande. Elle n'a pas pu s'apercevoir que nous n'étions pas près d'elle, car elle s'est éteinte sans crise, et j'ai la confiance qu'une si longue épreuve supportée avec tant de patience, lui a valu presque aussitôt la grande récompense de la possession complète de Dieu, et de la réunion avec tous ceux qu'elle a tant aimés. Samedi dernier nous l'avons conduite au cimetière de Boury, où elle repose près de son mari et au milieu du plus grand nombre des membres de sa famille, entre autres Albert, Alexandrine, ma grand'mère de la Ferronnays et Olga.

Vous verrez dans le *Correspondant* qui paraît aujourd'hui un article sur elle, signé de M. de Meaux. Je ne l'ai pas encore lu, puisque la livraison ne m'est pas encore parvenue, mais je suis sûre que l'on ne pouvait confier à un meilleur juge le soin de parler d'elle. C'est à mon cousin Albert de Mun qu'elle a laissé tout ce qu'elle avait. Elle possédait un grand nombre de souvenirs de famille et

Digitized by Google

autres dont la dispersion a déjà commencé. Je ne suis donc pas rentrée dans son appartement depuis le jour où pour la dernière fois j'ai baisé le front glacé de ma pauvre tante, et à vous dire le vrai, c'est un effort qu'il m'eût été impossible de faire ! Sans elle, non seulement ce lieu me devenait cruellement douloureux à revoir, mais il me semblait aussi que les objets me disaient également un adieu sans retour.

J'ai été heureuse, en parlant d'elle, de prolonger, madame, l'illusion qui m'empêche parfois de croire à la réalité. Je sais que tous ces détails vous seront précieux. Veuillez me garder en souvenir de ma chère tante un peu de bienveillance, car vous devez savoir que mêlée à toute mon existence, et restée presque la dernière de tous ceux que j'ai aimés depuis que j'existe, elle était pour moi comme une relique du passé et la plus chère affection qui me restât ici-bas.

Croyez, madame, à mes sentiments d'affectueux respect.

La Ferronnays, vicomtesse de Dreux-Brézé.

Un jours ou deux plus tard le comte de Richemont écrivait à Mme Bishop :

Paris, 15 avril 1891.

L'article du vicomte de Meaux, dans le *Correspondant*, a dû vous plaire. Mais je suis certain que d'autres voix se feront entendre en Angleterre et en Amérique où elle avait tant d'amis, connus et inconnus. Elle était elle-même une si fidèle amie de l'amitié ! Le dernier souvenir que je conserve d'elle vivante est celui-ci : je la vis, deux jours environ avant le suprême départ. Elle était couchée sur un sofa, enveloppée d'un châle blanc, et abritée par un écran de verre. Ses yeux et sa main gauche, plus vivants que jamais. Après lui avoir parlé quelques minutes, répondant comme je le pouvais à sa mystérieuse cantilène, ce chant sans paroles que je n'oublierai jamais, j'ouvris une revue placée sur la table, à son côté. Le premier article traitait des « Mémoires de Talleyrand ». Je savais qu'elle s'intéressait à cette publication, et je lui lus cette jolie pensée, plus douce qu'on ne pouvait s'y attendre de la part d'un homme tel que lui : « les affections lointaines sont un asile pour la pensée ». Elle parut immédiatement frappée

Digitized by Google

de ces mots. Ses yeux, sa main, tout parlait. Enfin, avec un grand effort, elle dit, non point inconsciemment, mais avec une volonté bien évidente : « Oui ». je me souviendrai toujours de ces trois lettres, exprimant si bien un des traits les plus caractéristiques et les plus chers de sa longue vie ; je lui baisai la main, et je la quittai — jusqu'en Paradis !

Dans toutes ces lettres chacun de ses amis touche une note différente, témoignage de la parfaite harmonie de la vie et de la mort de Mme Craven. Celle du comte de Mun à Mrs Bishop est digne de l'un des fils d'Eugénie, « nos fils », comme elle écrivait à Pauline en parlant de ses enfants.

Paris, 11 avril 1891.

Chère madame Bishop,

J'ai été bien profondément touché de votre lettre qui répond si complètement à nos douloureuses pensées. La fin de ma chère tante a été, comme toute sa vie, profondément édifiante : après avoir supporté, avec un courage qui ne s'est pas un seul instant démenti, l'affreuse torture que lui a infligée pendant toute cette année sa cruelle maladie, elle a reçu en pleine connaissance et avec une sérénité admirable les derniers sacrements, et peu d'heures après s'est endormie sans agonie. Dieu, j'en ai la ferme confiance, a déjà reçu dans son sein cette belle âme, dont on peut dire que toutes les aspirations ont été tournées vers lui. Je sais combien ma chère tante vous aimait, vous et votre famille, et je vous demande la permission, en souvenir d'elle, de vous envoyer ainsi qu'à Miss Florence un petit objet lui ayant appartenu.

Je vous prie, chère Madame Bishop, d'agréer avec mes remerciements pour votre lettre si touchante, l'expression de mes sentiments les plus respectueusement dévoués.

A. DE MUN.

Le marquis de La Ferronnays[1] écrivait aussi à M. Bishop qui lui exprimait son chagrin de n'avoir pas revu Mme Craven avant sa mort.

1. Neveu de Mme Craven. Il était le fils de Fernand de la Ferronnays et représentant de la branche mâle de la famille.

Digitized by Google

A M. Bishop.

Oui, je comprends que vous et Mrs Bishop espériez retrouver ma tante au mois de mai. Elle s'est éteinte sans que rien puisse faire supposer que sa fin arriverait ce jour-là, plutôt qu'un autre. . . . . .

Vous devez comprendre quelle fut ma surprise lorsque, le mardi de Pâques, on vint me prévenir que les derniers sacrements allaient lui être administrés à 7 heures. Nous nous hâtâmes, Mme de la Ferronnays et moi, vers le petit appartement que vous connaissez, et nous y trouvâmes une partie de la famille et un prêtre de Saint-François Xavier, sa paroisse. La scène qui suivit est inoubliable !

Toute son intelligence, aussi vive qu'autrefois, avait passé dans son visage, la seule partie réellement vivante de ma pauvre tante. Ses beaux traits illuminés par ses grands yeux brillants de foi, d'espérance, et j'ajouterai même de joie, resplendissaient d'une lumière céleste ; quand la cérémonie fut achevée, nous nous avançâmes l'un après l'autre pour l'embrasser, puis nous nous retirâmes, persuadés que nous la retrouverions vivante, et nous demandant pourquoi son confesseur, le Père Matignon, qui l'avait vue le mardi de Pâques, avait jugé que le moment de l'administrer était venu. Nous pensions si peu que ses derniers moments étaient proches, que nous ne demandâmes pas à la revoir dans l'après-midi, dans la crainte de la fatiguer. Cependant, le mercredi matin à 6 heures, son fidèle Luigi vint me prévenir que tout était fini. Sans souffrance, sans la plus petite agonie, ma tante avait rendu le dernier soupir. Elle était partie souriante pour rejoindre ceux qu'elle aimait, et dont la mémoire sacrée avait depuis si longtemps absorbé toutes ses pensées et toutes les puissances de son intelligence.

Elle n'était pas du tout changée : couchée sur son lit de mort, blanche comme de l'ivoire, le crucifix entre les mains, elle paraissait dormir.

Digitized by Google

CHAPITRE LX (1891)

Hommage rendu à la mémoire de Mme Craven par le vicomte de Meaux, dans le *Correspondant*. — Paroles de l'abbé Munier sur les œuvres de Mme Craven aux étudiants catholiques.

La mort de Mme Craven réveilla quelques échos du passé. Mais à Paris, la publicité se hâte. Tous les journaux importants consacrèrent quelques lignes à la fille de M. de la Ferronnays et à l'auteur du « Récit d'une sœur ». Le seul honneur dignement rendu à sa mémoire par la plume de M. de Meaux, parut dans le *Correspondant*, presque immédiatement après sa mort. Il était bien juste qu'elle reçût ce dernier hommage de la revue qui avait publié presque toutes ses œuvres.

Après avoir esquissé les principaux incidents de la vie de Mme Craven, et décrit son appartement de la rue Barbet-de-Jouy, M. de Meaux nous la dépeint, seule, au milieu des ruines de son passé. « Charmante encore sous son bonnet de veuve et ses cheveux blanchis, avec ses traits imposants qu'animait la vivacité des pensées et des émotions, son séduisant sourire, ses grands yeux dont l'âge n'avait pas éteint l'incomparable éclat, sa mise toujours soignée, ses manières exquises, sa parole pénétrante. Voilà donc

Digitized by Google

où s'est achevée la vieillesse de Mme Craven, voilà comment elle a prié et travaillé jusqu'au seuil de son éternité, comment, survivant à la plupart de ses contemporains et n'ayant jamais eu d'enfants, elle a connu la solitude. Solitude interrompue pourtant à certaines heures par les visiteurs de tout âge, de tout pays, de toute condition, qu'attiraient soit d'anciens souvenirs de famille ou d'amitié, soit sa renommée littéraire, et que retenait l'irrésistible séduction de son entretien. Jeunes et vieux, français et étrangers, écrivains obscurs ou illustres, hommes politiques de toute origine et de tout parti, grandes dames et pauvres gens, dévots et gens du monde se succédaient souvent et se rencontraient parfois dans ce salon où la bonne grâce de l'accueil rassurait ceux qu'aurait effrayés peut-être la supériorité habituelle de la conversation. Rarement le cercle devenait nombreux. Les meilleures heures étaient sans doute celles qu'on passait en tête-à-tête avec cette femme qui ne perdait rien de son charme, à mesure que, par un travail assidu sur son âme, elle approchait davantage de la sainteté. Quelle variété dans ses informations, quelle richesse dans ses souvenirs, quelle chaleur et quelle délicatesse dans ses sentiments ! Comme, près d'elle, l'esprit s'ouvrait et le cœur s'élevait ! Comme, souvent aussi, la causerie devenait amusante et gaie ! Comme elle savait, selon le précepte divin, tour à tour se réjouir avec ceux qui se réjouissent et pleurer avec ceux qui pleurent ! Comme elle était prompte à pardonner, incapable de haïr ! Quelle constance dans son amitié et quelle douceur ! Quelle intelligente compassion pour les misères ! Quelle secourable indulgence pour les faiblesses de quiconque l'approchait ! Et tandis que son regard se fixait ainsi sur chacun en particulier, comme, au fond de sa retraite, elle prenait encore souci du bien général, du bonheur des peuples, de l'avenir de l'humanité ! Le souffle généreux qu'avait respiré sa jeunesse, au

Digitized by Google

temps où notre siècle était jeune aussi, ne cessait pas de l'animer au déclin de sa vie, et toujours on la trouvait prête à s'intéresser, d'un bout du monde à l'autre, à tout ce qui est, en effet, digne d'intérêt parmi les hommes.

« La conversation, qui avait été son premier plaisir, restait sa dernière jouissance, et cette jouissance, sa vertu l'avait rendue non seulement innocente, mais bienfaisante ; bienfaisante pour autrui, nous le savons ; bienfaisante pour elle-même : elle l'atteste dans ses « Méditations » en priant Dieu qu'il continue de lui accorder ici-bas « les douces, bonnes, chères et saintes causeries ». Dieu l'en sevra pourtant : avant de la rappeler à lui, il voulut qu'elle ne pût, pendant quelque temps, converser qu'avec lui seul. Atteinte au cerveau d'un mal étrange, et bientôt paralysée dans la moitié du corps, elle qui avait toujours eu à sa disposition tant de langues diverses, et dont la parole était si abondante et si expressive, on la vit ne plus trouver les mots qui répondaient à sa pensée, en prononcer d'autres qui ne la rendaient pas, et tandis qu'elle parlait encore, ne plus être comprise ; puis elle cessa entièrement de parler, elle ne forma plus que des sons inarticulés ; elle ne pouvait pas davantage écrire, elle entendait néanmoins et elle comprenait ; elle avait perdu l'instrument de la pensée, et la pensée subsistait en elle, la pensée et surtout le sentiment. A défaut des mots qui lui manquaient, l'accent de sa voix, le mouvement de sa main, l'expression de son regard faisaient accueil à qui l'approchait et s'associaient aux discours tenus devant elle. On voyait clairement que ses affections survivaient à tout le reste, mais l'échange des idées, la manifestation distincte des volontés et des désirs lui étaient désormais interdits.

« Il eût été difficile d'imaginer pour elle une privation plus sensible, un tourment plus propre à l'éprouver,

Digitized by Google

et ce tourment a duré dix mois. Pendant dix mois d'intervalle entre sa vie et sa mort, ceux qui l'approchaient ont eu comme une vision du purgatoire ; elle en a longuement senti et comme savouré l'amertume. Souvent ses larmes coulaient, le chagrin se peignait sur son visage, mais jamais l'irritation ni la révolte. Déjà, six ans auparavant, saisie au milieu de la nuit par un mal terrible et soudain, elle s'était comme vue mourir une première fois ; puis elle s'était rétablie ; mais dans cette première rencontre avec la mort, elle avait appris à ne plus la craindre, et depuis lors, elle la considéra comme une amie. Elle n'eut pas de peine à l'accueillir, elle l'appelait depuis longtemps, lorsqu'arriva enfin le terme de son épreuve. Au moment où on l'avertit qu'elle devait recevoir les derniers sacrements, on entendit, en signe d'acquiescement, le doux gémissement devenu habituel sur ses lèvres se changer en une sorte de cri de joie. Quand la sainte Hostie lui fut apportée, on vit son pauvre corps déjà presque entièrement inerte faire effort pour se soulever, ses yeux briller d'une dernière flamme. Tout était consommé pour elle. Peu d'heures après, paisiblement et sans secousse, elle rejoignait dans le sein de Dieu les êtres bons et charmants dont elle avait retracé l'histoire et rendu le souvenir ineffaçable. Dans sa longue carrière elle a mené la vie du monde, la vie des lettres et la vie chrétienne, et dans ces trois vies si différentes elle a pareillement excellé, rare exemple et peut-être inimitable d'une harmonie surnaturelle entre la beauté du corps, la beauté de l'esprit et la beauté de l'âme. »

L'année suivante, en terminant quelques paroles sur l'œuvre de Mme Craven, l'abbé Munier, vicaire de Saint-Thomas d'Aquin, disait aux étudiants catholiques: « Plus tard, quand on comptera les apologistes chrétiens de notre temps, on découvrira que ce fut une simple femme sans prétention à la science théolo-

Digitized by Google

gique, qui sut mieux que personne élever un impérissable monument à sa foi, avec les matériaux fugitifs et délicats des sourires, des baisers et des larmes. »

FIN

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE Ier (1808-1830)

Naissance de Mme Craven. — Sa famille. — Querelle avec le duc de Berry. — Ambassade de Russie. — La société française de 1825 à 1830. — Voyage à Rome. — Monsieur Rio. — Visite aux Catacombes..... 1

CHAPITRE II (1830-1833)

Révolution de 1830. — Castellamare. — Albert de la Ferronnays. — La famille de la Ferronnays s'établit à Naples. — *L'Avenir*. — Alexandrine d'Alopeus..... 13

CHAPITRE III (1834-1836)

M. Augustus Craven. — Sa conversion. — Mariage de Pauline. — La famille de la Ferronnays s'établit à Boury. — Première visite de Pauline en Angleterre. — Lamennais et l'abbé Gerbet. — Mort d'Albert..... 22

CHAPITRE IV (1836-1848)

M. Craven est nommé attaché d'ambassade à Lisbonne. — Séjour de Pauline à Boury. — Retour à Lisbonne. — Pauline revient à Boury pour le mariage d'Eugénie avec le comte de Mun. — M. Craven est nommé à Bruxelles. — Mort d'Olga chez Pauline. — Mort de Mme de la Ferronnays..... 31

Digitized by Google

CHAPITRE V (1849-1852)

Visite à Broadlands. — Lord Palmerston. — L'agression papale. — Attaque de M. Drummond contre les couvents. — Les cruautés à Naples. — La duchesse Ravaschieri. — Mr Craven se porte pour le Comté de Dublin. — Mme Swetchine. — Son affection pour Pauline. — Mme Swetchine et le « Récit d'une sœur » 34

CHAPITRE VI (1853-1855)

Retour à Naples. — La charité à Naples. — Mort de Lord Belfast. — Représentations chez Mme Craven. — La casa Craven. — Voyage en Angleterre. — Londres. — Oxford. — Retour à Naples. — Séjour à Rome avec les Rio. — Leghorn. — Florence. — Lettre à M. Monsell 47

CHAPITRE VII (1855)

Popularité de Mme Craven dans le monde. — Londres. — Naples. — Difficultés de Mme Craven pour travailler à Naples. — Lettre à M. Monsell. — Sympathie pour la réforme en Italie. — Libéralisme de Mme Craven 59

CHAPITRE VIII (1856)

Séjour en Angleterre. — Visites à Ossington, Clumber, etc. — Séjour à Londres. — Rencontre avec M. Thiers à Holland-House. — Lady Georgiana Fullerton. — La duchesse de Norfolk. — Dangu. — Le comte Walewski. — Conseils du Père Gratry. — Conseils de Mme Swetchine. — Lumigny. — Résolution de terminer le « Récit d'une sœur ». — Paris. — Agitations politiques. — Retour en Angleterre 65

CHAPITRE IX (1857)

Séjour à Londres. — Incertitudes. — Séjour à Broadlands. — Découragement. — Opinion de Mme Craven sur Saint-Simon. — Pensées consolantes de Mme Craven sur ses morts bien-aimés. — Aldenham. — Londres. — Paris. — Impressions éprouvées à Notre-Dame. — Maladie de Mme Craven. — Son chagrin de voir s'approcher la vieillesse. — Son regret de n'avoir pas d'enfants. — Impressions d'automne 77

Digitized by Google

CHAPITRE X (1857)

Paris. — Derniers jours de Mme Swetchine. — Douleur de Pauline..... 91

CHAPITRE XI (1857-1858)

Désir de retourner à Naples. — Séjour à la Roche-en-Brény. — Retour à Paris. — Voyage précipité en Angleterre. — Retour en France. — Lumigny. — Visions du passé. — Affection du comte de Mun pour Mme Craven. — La grâce d'une vie calme. — Tremblement de terre dans la Basilicata. — Retour de Mme Craven à Naples. — Elle donne chez elle deux représentations pour les victimes du tremblement de terre. — Semaine sainte à Rome avec la duchesse Ravaschieri. — Souvenir d'Eugénie aux jardins Pamphili. — Mme Craven continue le « Récit ». — La cava di Terrini. — Castagneto. — Utilité de la solitude..... 93

CHAPITRE XII (1858)

Tendresse de Mme Swetchine. — Le meilleur temps de la vie est à cinquante ans. — Castagneto. — Pélerinage avec Lina à « Mater Domini ». — Lina à Castagneto. — Départ de Castagneto..... 105

CHAPITRE XIII (1859)

Retour à Naples. — Ultramontisme de Mme Craven. — Retraite à Rome au Sacré-Cœur de la Trinité-du-Mont. — Sentiment de sa faiblesse. — Inquiétudes pour Lina. — Lettre à M. Monsell. — Affaiblissement de Lina. — Castagneto. — Séjour à Rome avec les Rio. — Agitations politiques. — Séjour à Castagneto. — Mme Craven lit la vie de Mme Swetchine de M. de Falloux. — Impressions que lui cause cette lecture..... 112

CHAPITRE XIV (1860)

Mme Craven quitte la duchesse Ravaschieri et Lina pour venir en France. — Lettre à la duchesse Ravaschieri. — Mort de Lina. — Douleur de Mme Craven. — Visite à la Roche-Guyon, chez la duchesse de la Rochefoucauld. — Mme Craven rejoint la duchesse Ravaschieri à Florence..... 121

Digitized by Google

CHAPITRE XV (1860-1861)

Séjour à Florence avec la duchesse Ravaschieri. — Lettre de Mme Craven aux Montalembert. — Mme Craven quitte la duchesse Ravaschieri et rejoint son mari à Naples. — Lettre à la duchesse Ravaschieri sur l'agitation politique à Naples. — Mgr Capeccelatro. — Mme Craven projette avec Alfonso Casanova d'établir des asiles pour les enfants à Naples. — Difficultés avec la municipalité. — Elle fonde une crèche à ses frais. — Réussite de son entreprise. — Lettres à M. Monsell et au Père Lacordaire. — Réponse du Père Lacordaire. — Dépenses de M. Craven pour retrouver la « rivière perdue ». — Anxiétés de Mme Craven. — Castagneto..... 126

CHAPITRE XVI (1861)

Castagneto. — Lettre à M. Monsell. — La Marmora..... 137

CHAPITRE XVII (1863-1869)

Séjour à Rome. — A Bologne avec la duchesse Ravaschieri. — Voyage en France. — Séjour à Paris. — Maladie du comte Charles de la Ferronnays. — Sa mort. — Retraite de Mme Craven au Sacré-Cœur de Paris. — Séjour à Lumigny. — Souvenirs du passé. — Retour à Castagneto. — « Anne Séverin. » — Mme Craven vient à Paris pour soumettre le manuscrit du « Récit d'une sœur » à sa famille. — Difficultés. — Elle obtient enfin l'autorisation de le publier. — Succès du livre. — Retour en Italie. — Mort du comte Fernand de la Ferronnays. — Bataille de Mentana. — M. Aubrey de Vere. — Séjour à Rome. — Audience des dames étrangères au Vatican. — Opinion de Mme Craven sur le roman français. — La princesse Wittgenstein..... 140

CHAPITRE XVIII (1869-1870)

Dernière visite à M. de Montalembert. — Ses dernières paroles à Pauline sur le concile. — Inquiétudes de Mme Craven. — Sa crainte des opportunistes et des partisans de la définition. — Les libéraux de 1850. — Soumission de Mme Craven aux décrets du Saint-Siège. — Mort de M. de Montalembert. — Interdiction d'un service funèbre pour le repos de son âme. — Mgr Mermillod. — Retraite à la villa Lanti, couvent du Sacré-Cœur à Rome. — Les Pellegrini..... 153

Digitized by Google

CHAPITRE XIX (1870)

Castagneto. — « Fleurange ». — Prompte obéissance de Mme Craven aux décrets de l'Eglise. — Guerre de 1870. — Angoisses de Mme Craven. — Ruine complète de M. Craven. — Dernier séjour à Castagneto..... 159

CHAPITRE XX (1870-1871)

Séjour de Mme Craven à Bade chez la duchesse de Hamilton. — Lettre à Lady G. Fullerton. — Mme Craven est retenue à Bruxelles par la Commune. — Inquiétudes pour la France. — Le *Correspondant* publie « Fleurange »..... 169

CHAPITRE XXI (1872)

Voyage en Belgique et à Sigmaringen. — Succès de « Fleurange » — Séjour à Paris. — Désir de revoir l'Angleterre. — Mort de M. Cochin. — Voyage en Angleterre. — Holland-House. — Miss Mary Fox..... 176

CHAPITRE XXII (1872-1873)

L'agnosticisme. — Retour en France. — Publication de la Vie de Montalembert par Mrs Oliphant. — Jugement de Mme Craven. — Monabri. — M. Oxenham et le *Saturday*. — Séjour à Maiche. — Retour à Paris. — Fondation des cercles catholiques..... 183

CHAPITRE XXIII (1873)

Eloquence du comte Albert de Mun. — Mgr Strossmayer.. 193

CHAPITRE XXIV (1873-1874)

Monabri. — Paray-le-Monial. — La Roche-en-Brény. — Lumigny. — Publication du « Mot de l'énigme »..... 197

CHAPITRE XXV (1874-1875)

Amitié de Mme Craven pour Sir Montstuart Grant Duff. — Opinion de Mme Craven sur Don Carlos. — Lettre à M. Grant Duff

Digitized by Google

sur le « Mot de l'énigme ». — Lady Herbert of Lea. — Article de M. Gladstone sur « le Ritualisme et le Rituel ». — Réponse de Mme Craven à cet article, dans le *Correspondant*..... 201

CHAPITRE XXVI (1875)

Maladie de la comtesse Charles de la Ferronnays. — Séjour à Monabri. — L'impératrice Augusta. — « Natalie Narischkin ». — Séjour à la Roche-en-Brény. — Menou. — Visite de M. Grant Duff à Menou. — Lumigny..... 210

CHAPITRE XXVII (1876)

Mort de miss Louisa Hardy et de la comtesse de la Ferronnays. — Chagrin de Mme Craven. — Vie d'Ozanam, par miss Katheleen O'Meara. — Intérêt que prend Mme Craven à cette publication. — M. Le Play et l'Angleterre. — Le Kultur Kampf. — Le *Correspondant* publie les « Réminiscences ». — Lumigny.... 219

CHAPITRE XXVIII (1876-1877)

Lumigny. — Désir de revoir l'Angleterre. — Voyage en Angleterre. — Publication de « Natalie Narischkin ». — Prière d'Alexandrine. — Ste-Anne's Hill. — Chislehurst. — Retour en France..... 227

CHAPITRE XXIX (1877)

Mme d'Harcourt. — Don Carlos. — Balthazar Gracian. — Publication du « Travail d'une âme » dans le *Correspondant*. — Ste-Anne's Hill. — Monabri. — L'impératrice d'Allemagne. — Mgr Dupanloup. — La marquise de Mun. — M. Grant Duff et Gambetta..... 232

CHAPITRE XXX (1877-1878)

Menou. — Lumigny. — Le *Correspondant* publie la seconde partie des « Réminiscences ». — Le bal de Mrs Bellew. — Rochecotte. — La marquise de Castellane. — La Roche. — Monabri.. 240

CHAPITRE XXXI (1878)

Voyage de Monabri à Maiche. — Lettre de M. Craven à sa femme. — Lumigny..... 246

Digitized by Google

CHAPITRE XXXII (1879-1880)

Mgr de Dreux-Brézé au mariage de sa nièce. — Anxiétés et indécisions. — Détermination de vendre les tableaux de famille. 248

CHAPITRE XXXIII (1880)

Paris. — Le Père Hyacinthe. — Le Père Ferrari et « le Mot de l'énigme ». — La Roche-en-Brény. — Mort du Prince Impérial. — M. de Radowitz. — Montalembert et l'infaillibilité. — Monabri. — Voyage inattendu en Angleterre, Stoke Farm. — Windsor. — Le couvent anglican de Clewer. — Impressions sur Windsor. — Tunbrigde-Wells. — Mrs Jackson et Mrs Leslie Stephen. — Lord Stratford de Redcliffe. — Frognal. — Visite à Chislehurst à la tombe du Prince Impérial. — York-House. — M. Morley. — Weybridge. — Glenham. — Londres. — Joie de retrouver Farm Street. — M. Leslie Stephen et Newman. — Mme La Touche. — Traduction des « Méditations » de Mme Craven. — Lumigny. — Les œuvres du vicomte de Meaux. — Courage de Mme Craven au commencement d'une nouvelle année..... 252

CHAPITRE XXXIV (1880)

But de Mme Craven en publiant ses « Méditations ». — Difficultés pécuniaires. — Projet d'aller habiter Versailles. — Mme de Vallombrosa. — Traité de Mme Craven avec son éditeur.... 269

CHAPITRE XXXV (1880)

Admiration de Mme Craven pour Fanny Kemble. — Publication de « la jeunesse de Fanny Kemble ». — M. et Mme Craven s'installent rue Barbet-de-Jouy. — Séjour à Rochecotte. — Mme de Castellane et le prince de Talleyrand. — La vie de Talleyrand, par Mgr Dupanloup. — Paris. — Expulsion des Pères jésuites de la rue de Sèvres. — Opinions politiques de Mme Craven sur les affaires d'Irlande. — Le Home Rule. — Liberté des catholiques en Angleterre..... 273

CHAPITRE XXXVI (1880)

Notes de Mme Craven sur l'expulsion des Pères Jésuites. — Manifestation chrétienne. — Les tableaux de famille vendus à

Digitized by Google

Lord O'Hagan. — La loi de Fructidor. — M. Craven chez le cardinal Newman à Edgbaston. — La Lucazière. — Visite de Mrs Bishop et de M. Craven au cardinal Newman. — Le cardinal approuve les « Méditations ». — Amerois. — Monabri. 282

CHAPITRE XXXVII (1880)

Paris. — Propositions du clergé de Cloyne. — Lettre pastorale du Dr Mac-Cabe. — Expulsion des Pères Barnabites. — Lumigny. — Noël à Lumigny..... 288

CHAPITRE XXXVIII (1881)

Henri Cochin. — Scandales religieux en Irlande. — Parnell. — Sa visite à l'archevêque de Paris. — Assassinat de l'empereur Alexandre. — Emotion qu'en éprouve Mme Craven. — Les sœurs de Charité de la rue du Bac..... 294

CHAPITRE XXXIX (1881)

Holland House. — Mme Craven rencontre M. Gladstone chez Lord Granville. — Admiration de Mme Craven pour M. Gladstone. — White House. — Mme Craven termine « Eliane ». — Retour en France. — Séjour à Rochecotte. — Retraite du Sacré-Cœur de Marmoutiers. — Mme Catherine de Montalembert. — Paris. — Mme Craven désapprouve la lettre pastorale de l'archevêque de Dublin..... 298

CHAPITRE XL (1882-1883)

Opinion de Mme Craven sur Gambetta. — Chute de l' « Union générale ». — Chagrin de Mme Craven pour ses amis. — Lettre à Mrs Bishop sur la chute de cette société. — La presse française. — Lettre à M. Grant Duff à propos de l'assassinat de Lord Cavendish et de M. Burke. — Séjour à Schloss Sayn. — La Roche-en-Brény. — Menou. — Rochecotte. — Mouchy. — Paris..... 302

CHAPITRE XLI (1883)

Paris. — L'Armée du Salut. — Saint François d'Assise. — Rencontre de M. et Mme Gladstone et de Mme Craven chez Lord Lyons. — Maladie de M. Craven. — Inquiétude de Mme Craven. — Désir de M. Craven de retourner en Angleterre. — Le nonce

Digitized by Google

du Pape et les Irlandais. — M. Harrisson. — Succès de la Vie du Prince Consort, traduite et publiée par M. Craven. — La semaine sainte à Farm-Street. — Les pèlerins anglais à Lourdes. — Le Père King..... 313

CHAPITRE XLII (1883)

Paris. — Pèlerinage à Boury. — M. et Mme Zendt propriétaires de Boury. — La Roche-en-Brény. — Voyage en Angleterre. — Holland-House. — Walmer Castle. — Tremblement de terre à Ischia. — Lettre de Mme Craven dans le *Morning Post*. — Entrevue avec la Reine à Osborne. — Retour à Holland-House. — Mote. — Deal. — White-House. — Les princes d'Orléans expulsés des funérailles du comte de Chambord. — Indignation de Mme Craven. — Maladie d'Elisa. — Retour à Londres. — Herbert-House. — Ste-Anne's Hill. — Ayrfield. — Les « Réminiscences » de Lord Gower et son jugement sur Mme Craven..... 321

CHAPITRE XLIII (1884)

La reine d'Angleterre demande toutes les œuvres de Mme Craven. — Claridge. — Brook-Street (Londres). — Maladie de M. Craven. — Angoisses de Mme Craven. — Regret de quitter l'Angleterre probablement pour toujours. — M. Stead, éditeur du *Pall Mall Gazette*. — Les sœurs de Charité catholiques. — Maladie de Lady Georgiana Fullerton. — Douleur de Mme Craven. — Admiration pour Gordon. — Fêtes données dans le faubourg Saint-Germain aux princes d'Orléans. — Paris. — Inquiétudes croissantes. — Monabri. — Une monarchie visionnaire..... 331

CHAPITRE XLIV (1884)

Monabri. — M. Craven est frappé d'une attaque de paralysie. — Lettre à Mrs Bishop. — Journal et Notes. — Les noces d'or de M. et de Mme Craven. — Résignation chrétienne. — Angoisses. — Nouvelle attaque. — Mort de M. Craven le 4 octobre 1884... 344

CHAPITRE XLV (1884)

Mme Craven reprend son journal le 31 octobre. — Récit des derniers jours de son mari. — Retour à Paris. — Inquiétudes pour l'avenir. — Extrait du journal de miss O'Meara. — Mme Craven se rend à Menou. — Lettres à Mrs Bishop et à M. Grant Duff..... 352

Digitized by Google

CHAPITRE XLVI (1885)

Triste commencement d'année. — Nouvel arrangement avec le successeur de Didier, M. Emile Perrin. — Menou. — Mme Craven relit le « Récit d'une sœur ». — Paris. — Mort de Lady G. Fullerton. — Paris. — Translation des restes de M. Craven à Boury. — Mme Craven en danger de mort. — Nécessité d'une opération immédiate. — Son courage et sa confiance en Dieu. — Legs de Lady G. Fullerton. — Lettre à M. Fullerton.. 367

CHAPITRE XLVII (1885)

Lettres à Mrs Bishop. — Mort de M. de la Panouse. — La Roche. — Mme de la Panouse..... 374

CHAPITRE XLVIII (1885)

Difficultés et inquiétudes au sujet de la vie de Lady G. Fullerton. — Impossibilité d'aller en Angleterre pour l'écrire. — Tours. — M. Fullerton offre sa maison de Londres à Mme Craven. — Détermination de partir pour l'Angleterre. — Séjour à Rochecotte. — Mme Craven termine « le Valbriant ». — Maladie grave de M. de Falloux. — Pèlerinage à Boury. — Lumigny. — Départ pour Londres..... 377

CHAPITRE XLIX (1885-1886)

Arrivée pénible à Londres. — Visite à Elisa mourante. — Découragement. — Visite au cardinal Manning avec Mrs Bishop. — Mme Craven chez Lady Herbert. — Lettre à M. Grant Duff. — M. Percy Ffrench. — Mort de M. de Falloux. — Ste-Anne's Hill. — Herbert House. — Retour à Ste-Anne's Hill. — M. Gladstone. — Mort d'Elisa Thorpe. — Départ de Londres. — Visite à la duchesse d'Ursel à Mons. — Mme Carven est retenue à Mons par une maladie. — Traduction du « Valbriant ». — M. Wilfrid Blunt. — Retour à Paris. — Lord Ashburnham et le Home-Rule..... 385

CHAPITRE L (1886)

Lettres à Mrs Bishop. — A Lady Herbert. — La duchesse d'Ursel. — Lettre à M. Ffrench. — Bal chez la comtesse de la Ferronnays. — Puissance de M. Gladstone pour semer la dis-

Digitized by Google

corde. — Défaite du Home-Rule. — Expulsion des Princes. — Indignation de Mme Craven. — Protestation du comte de Paris. — Séjour à La Roche..... 396

CHAPITRE LI (1886)

Lumigny. — Mme Craven continue la vie de Lady G. Fullerton. — « Chez Paddy ». — Paris..... 404

CHAPITRE LII (1887)

Mort du comte Robert de Mun. — Désolation de Mme Craven. — Mort du comte Stanislas de Blacas. — Le cardinal di Rendi. Opinion de M. Greville sur l'Irlande. — Souvenirs de Rome. 407

CHAPITRE LIII (1887)

Le Jubilé de la reine d'Angleterre. — Le nonce du Pape en Angleterre. — Tendres regrets de Mme Craven à la pensée qu'elle ne reverra plus l'Angleterre et ses amis. — Maladie et conversion de Lord Lyons. — Rochecotte. — L'abbé Couvreux.. 413

CHAPITRE LIV (1888)

Paris. — Discours du duc de Broglie à l'Académie. — « Les Mémoires d'un royaliste », de M. de Falloux. — Le copiste de Mme Craven. — M. Gladstone approuve la vie de Lady G. Fullerton. — Satisfaction de Mme Craven. — Visite du général Clarmont. — Lettre d'un pasteur alsacien. — Lettre de l'impératrice Augusta..... 418.

CHAPITRE LV

Séjour à la Roche. — Le général Boulanger. — Lumigny. — Mort de miss Katheleen O'Meara. — Chagrin de Mme Craven. — Rochecotte. — Mort de la duchesse de Galliera. — Son testament..... 423

CHAPITRE LVI (1889)

Rochecotte. — Opinion de Mme Craven sur Lamartine. — Lettre à miss Geraldine O'Meara. — Vision du ciel et de ses morts bien-aimés. — Mme de Castellane. — Le prince de Talleyrand. — Retour à Paris. — Le comte Hübner..... 426

Digitized by Google

CHAPITRE LVII (1889-1890)

Paris. — Visite de Mlle Belloc. — « Le chemin parcouru ». — Le Père Damien. — Succès de l'Exposition. — Mort de Lady Holland. — Rochecotte. — Paris. — Opinion de Mme Craven sur Marie Bashkirtseff. — Retour à Rochecotte. — Les « Mémoires de Talleyrand ». — Opinion sur Mérimée..... 431

CHAPITRE LVIII (1890-1891)

Symptômes de maladie sérieuse. — Esquisse de la vie de miss O'Meara. — Dernière retraite au Sacré-Cœur de Paris. — Maladie grave. — Dernière lettre à Mrs Bishop. — Dernière épreuve, la plus grande de toutes. — Dévouement du marquis de Mun. — Séjour à Lumigny. — Consultation. — Retour à Paris. — Mort de Mme Craven le 1er avril 1891..... 441

CHAPITRE LIX (1891)

Lettre du comte de Richemont à miss O'Meara. — Lettres adressées à Mrs Bishop sur les derniers jours et les derniers moments de Mme Craven. — Lettre du marquis de la Ferronnays à Mrs Bishop. — Les restes de Mme Craven sont transportés à Boury..... 450

CHAPITRE LX (1891)

Hommage rendu à la mémoire de Mme Craven par le vicomte de Meaux, dans le *Correspondant*. — Paroles de l'abbé Munier sur les œuvres de Mme Craven aux étudiants catholiques..... 456

Châteauroux. — Imprimerie et Stéréot. A. Majesté et L. Bouchardeau.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

Digitized by Google

Digitized by Google